

GEORGIA CALDERA

LES LARMES ROUGES

3 - QUINTESSENCE



Éditions J'ai lu

Georgia Caldera

Les Larmes Rouges

3 – Quintessence



Georgia Caldera

Quintessence

Les larmes rouges 3

Maison d'édition : J'ai lu

© Éditions J'ai lu, 2015

Dépôt légal : mars 2015

ISBN numérique : 9782290085349

ISBN du pdf web : 9782290085356

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290070574

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

« La clé du pouvoir se cache dans le sang. »

Alors que la relation d'Henri et Cornélia connaissait enfin une accalmie après les épreuves, l'arrivée surprise d'un fantôme du passé fait voler en éclats toutes leurs certitudes. Ces retrouvailles peuvent-elles être encore plus dangereuses que le Roi Sombre lui-même ?

Photographie de couverture : Fleurine Rétoré © Éditions J'ai lu

Biographie de l'auteur :

Auteur et illustratrice, Georgia Caldera est passionnée de littérature fantastique. Elle nous offre ici le dernier volet tant attendu de la trilogie qui l'a fait connaître et pour laquelle elle a obtenu le prix Merlin.

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Les larmes rouges

1 – Réminiscences

2 – Déliquescence

Hors de portée

Victorian fantasy

1 – Dentelle et nécromancie

Sommaire

Couverture

Identité

Copyright

Biographie de l'auteur

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Chapitre 1 - Un Encombrant Passé

Chapitre 2 - Discorde et Fracas

Chapitre 3 - En Perdition

Chapitre 4 - D'Outre-Tombe

Chapitre 5 - Trouble Cauchemar

Chapitre 6 - Claustrophobie

Chapitre 7 - De Désespoir et d'Agonie

Chapitre 8 - Cauchemar Deuxième, Le Mal Comme État d'Âme

Chapitre 9 - Le Temps de la Résignation

Chapitre 10 - Funeste Besogne

Chapitre 11 - Cauchemar Troisième, Honni Soit Qui Mal y Pense

Chapitre 12 - La Prison de Séraphin

Chapitre 13 - Le Glas de la Révolte

Chapitre 14 - Le Fardeau de Nesrine

Chapitre 15 - Le Taricheute

Chapitre 16 - Cauchemar Quatrième, Le Mal en Tête

Chapitre 17 - De Douloureuses Révélations

Chapitre 18 - Déchirements et Compromis

Chapitre 19 - Cauchemar Cinquième, De Mal en Pis

Chapitre 20 - Une Offre Inespérée

Chapitre 21 - L'Ombre du Roi

Chapitre 22 - En Toute Conscience et à Dessein

Chapitre 23 - Sinistre Sacrifice

Chapitre 24 - Le Mur des Âmes

Chapitre 25 - Cauchemar Sixième, La Quintessence du Mal

Chapitre 26 - Un Jeu Dangereux

Chapitre 27 - Le Mirage des Ténèbres

Épilogue

CHAPITRE 1

Un Encombrant Passé

Ces derniers jours avaient été un véritable calvaire.

Et apparemment, aucune accalmie n'était prévue pour les temps à venir...

Bien au contraire.

Cornélia avait survécu à rien de moins qu'une mutation. Certes, elle avait elle-même provoqué le destin, était allée à l'encontre des consignes de son compagnon concernant l'utilisation de ses pouvoirs, mais c'était sans savoir ce qui l'attendait. Elle n'avait pas choisi de devenir ce qu'elle était désormais.

Plus vraiment humaine... ni totalement vampire.

Comment définir sa nouvelle condition d'ailleurs ? Personne n'en avait la moindre idée.

Cependant, si on l'avait laissée libre de décider, Cornélia aurait opté pour la mort. Sans hésitation. Elle avait été on ne peut plus claire sur ce point. Pourtant, Henri n'en avait tenu aucun compte. Bien qu'elle se soit farouchement débattue, il lui avait imposé son sang. Il avait été inflexible et même... brutal. Depuis, c'était grâce à lui que son corps se maintenait en bonne santé.

Si cet épisode les avait éloignés, l'aveu de Cornélia quant à ses nouvelles et surprenantes facultés lui permettant de s'infiltrer dans les souvenirs, et son pillage récurrent – bien qu'en grande partie involontaire – de ceux de son compagnon des mois durant, les avait carrément séparés.

Henri avait fini par la quitter.

Il l'avait abandonnée à Reddening House, avec Séraphin, le treizième vampire récemment retrouvé, ainsi que les autres, ces immortels de premier rang dépêchés tout spécialement pour sa sécurité. Cornélia avait lutté pour leur échapper et s'était sciemment mise en danger, dans le seul et unique but de faire revenir Henri. Un geste complètement fou, mais qui s'était finalement révélé efficace.

Leur relation était tumultueuse, toutefois ils étaient parvenus à dépasser leurs rancunes mutuelles. Mais ce bonheur-là, ces retrouvailles si difficiles après autant d'épreuves, n'avait pu être savouré...

Par choix, Cornélia s'était éloignée de son père... et plus rien à présent ne pourrait la rapprocher de lui.

M. Williamson n'était plus.

Pour elle, pour la protéger d'un danger dont il ignorait tout, il s'était tué.

Afin de mettre un terme à l'inférel harcèlement du roi des vampires qui avait réussi, sans doute par l'intermédiaire inconscient de Cornélia, à se frayer un chemin jusqu'à son esprit, il avait dû sauter d'une fenêtre.

Par sa faute, son père était mort.

L'histoire se répétait, inlassablement.

Et aujourd'hui, alors qu'elle venait tout juste d'enterrer le dernier parent qui lui restait, voilà qu'elle devait à nouveau faire face à cet encombrant passé, reliquat de sa première existence...

— J'aurais été ravi de te revoir, Henri, si tu n'avais pas volé quelque chose qui m'appartient. Mais tu n'as eu aucun scrupule à me prendre ma femme, n'est-ce pas ? Dans ce domaine, tu n'as jamais su faire preuve de la moindre moralité.

Cornélia, qui se tenait en retrait et ne pouvait apercevoir l'intrus, vit Henri reculer d'un pas hésitant et tremblant. Puis d'un autre, médusé, le regard rivé sur celui qui n'aurait jamais dû se trouver ici, à l'intérieur de ce petit salon, au château de Rougemont.

Et le temps parut s'arrêter, s'étirer déraisonnablement, tandis que l'air se refusait subitement à elle.

Le prince des vampires secoua la tête, tentant d'abord de nier la réalité. Puis il vint lentement s'adosser au mur et, dans un long soupir d'abattement, se laissa glisser jusqu'au sol. Le vernis de plusieurs siècles d'une indifférence lasse, figée sous d'épaisses couches de poussière, déjà craquelé par sa faute, se désagrégea soudain pour de bon, ne laissant plus apparaître qu'un homme.

Rien qu'un homme. Choqué et... effondré.

— Non, marmonna-t-il comme pour lui-même. Non, c'est impossible... tu n'es pas réel. Tu ne *peux pas* être là.

— Et pourtant je me tiens bel et bien devant toi, en ce moment même. Bien vivant, comme tu peux le constater.

— C'est impossible, nia encore Henri en se passant deux mains aux jointures blanchies de crispation sur le visage. Tu es mort !

— *Laissé pour mort*, rectifia l'intrus dont la voix, de plus en plus menaçante, se rapprochait progressivement. La nuance est subtile, néanmoins, ça fait toute la différence.

Brusquement arrachée à la torpeur qui s'était emparée d'elle, Cornélia, alarmée, se précipita vers son compagnon, signalant alors sa présence aux deux vampires qui avaient jusque-là semblé l'ignorer. Henri se tourna vers elle, manifestement surpris qu'elle soit déjà venue le rejoindre.

Il se ressaisit aussitôt et se releva promptement – quoique pas autant que d'ordinaire. Toutefois, il ne put cacher la panique et l'intense douleur qui l'étreignaient, trahi par quelques reflets nichés au fond de son troublant regard délavé.

La mort de son père avait été si brutale que la jeune fille était restée comme anesthésiée depuis, le cœur sec, presque vide... du moins l'aurait-

il été, s'il n'avait pas regorgé de haine. Une aversion aussi immense qu'ancienne, ancrée dans les tréfonds de son âme, pour celui à qui elle devait ces drames à répétition.

Mais tout à coup, elle eut l'impression de suffoquer. Étranglée sous une bouffée d'émotions qui n'étaient pourtant pas les siennes, et qui, cependant, étaient parvenues à s'infiltrer en elle avec une violence et une rapidité extraordinaires.

— Cornélia ? articula Maxime, qui se tenait en chair et en os devant elle. Oh, mon Dieu, Cornélia... je ne rêve pas, c'est bien toi ?

Elle ignorait ce qu'elle-même éprouvait en cet instant. Si curieux que cela puisse être, tout ce qu'elle ressentait, c'était la souffrance et l'angoisse d'Henri. D'emblée, et sans réfléchir, elle s'interposa entre les deux hommes. Bien qu'effarée de retrouver son ancien amant en vie, elle craignait avant tout que la situation ne dégénère. Le ton du jeune homme était si accablant, ses reproches si lourds, si... venimeux. Et Henri paraissait tout à coup tellement... vulnérable ?

Oui, c'était bien ça. L'avait-elle déjà vu plus ébranlé qu'en cet instant ?

Maxime tendit la main vers elle, paume ouverte. Elle hésita, très troublée, mais préféra ne pas répondre à son invitation. Il fronça alors les sourcils et ses yeux, d'un surprenant violet, se firent plus durs :

— Tu ne me reconnais pas ?

Naturellement, elle le reconnaissait.

C'était *lui*. Celui dont elle ne devait plus prononcer le nom. Maxime, l'homme avec lequel elle avait fui Rougemont et le prince des vampires pour se marier... Il possédait ces mêmes traits, doux et très fins, qui conféraient à son visage une beauté si particulière, presque angélique. Son corps était légèrement différent, un peu plus épais, mais c'était bien le sien.

Il portait un pantalon de toile brun, sans âge, et une veste de cuir caramel élimée sur une chemise noire. Tout à fait le genre de vêtements passe-partout, amples et pratiques, dans lesquels il se sentait à l'aise autrefois déjà.

Mais une lueur dans ses curieuses prunelles la faisait douter...

La main d'Henri se referma tout à coup sur son épaule, brutalement, comme pour la retenir alors qu'elle n'avait aucune intention de s'éloigner de lui.

— Comment ? interrogea-t-il tandis qu'il se tenait tout près, juste derrière elle. Comment as-tu fait ? Où étais-tu durant toutes ces années ? Pourquoi ne t'es-tu pas manifesté ? Pourquoi... pourquoi maintenant ?

— Ça ne t'arrange pas vraiment, je me trompe ? ironisa Maxime en s'écartant d'eux pour aller s'installer dans l'un des fauteuils recouverts de grands draps blancs, provoquant un léger nuage de poussière dans son sillage. Je comprends. Toutefois, il va falloir faire avec, mon ami. Tu m'as sacrifié, abandonné au roi, et jamais tu ne t'es donné la peine de me rechercher. Tu m'as trahi... mon propre géniteur m'a trahi. C'est un crime, non ? Même pour nous.

Les longs doigts d'Henri manquèrent broyer l'épaule de Cornélia, qui s'empressa de prendre la parole pour le défendre :

— Pourquoi aurait-il dû te chercher ? Enfin, nous te pensions tous mort !

Maxime renversa la nuque en arrière sur le dossier de son siège et s'ébouriffa les cheveux d'un geste nerveux :

— C'est un peu facile ! Comme vous, j'aurais préféré que ce soit le cas. Mais il n'en est rien. Navré, j'ai survécu. À cause de ce foutu sang qui coule dans mes veines, parce que Avoriel était incapable de tuer la *descendance* de son premier fils tant adoré – pas plus que de le relâcher du reste –, j'ai connu l'enfer ! Et tout ça, Henri, je te le dois !

— Non..., répéta celui-ci d'une voix blanche.

Cornélia pivota vers lui et le trouva plus blême encore qu'auparavant.

— On ne devrait pas rester, lui chuchota-t-elle. C'est peut-être un piège. Tout ça est trop bizarre, ça n'a aucun sens.

Elle savait, pour bien connaître le roi sombre et ses obsessions de par les souvenirs pris à son compagnon, qu'il n'était pas impossible que Maxime dise la vérité. Malgré tout, et quoi qu'il se soit passé, elle ne

pouvait laisser Henri endurer cette pluie de blâmes acides – contre lesquels il ne cherchait même pas à se défendre – plus longtemps.

Ce dernier baissa le regard sur elle, complètement perdu, et, un pli d'angoisse barrant son front, balbutia :

— Cornélia... je...

Subitement, Maxime apparut devant eux, pointant un doigt aussi accusateur qu'hostile vers son aîné :

— Et si tu t'étais contenté de ça, mais non ! Il a fallu que tu me voles ma femme et que tu la souilles... de toutes les manières possibles ! Je sens d'ici ton sang en elle, et le sien, en toi. Non seulement tu n'honores pas tes promesses, mais tu ne respectes plus la moindre règle à présent ?!

Henri ferma les paupières et les carreaux des hautes fenêtres à meneaux de la pièce se mirent à trembler.

— Je suis venu pour faire valoir mes droits et récupérer ce qui m'appartient, poursuivit le vampire aux cheveux cuivrés. Je veux que tu me rendes ma femme, tu m'as entendu ?!

Cornélia, outrée de se voir traitée comme une vulgaire marchandise, s'apprêtait à protester, quand les bras d'Henri se refermèrent violemment sur elle, l'attirant à lui sans ménagement.

— Pas dans cette vie, opposa-t-il avec véhémence, recouvrant soudain la vigueur et l'autorité que la jeune fille lui connaissait. Dans cette vie, elle est à moi. Elle est *ma* compagne !

Elle n'eut même pas le temps de réagir que déjà le décor devant elle vacillait pour laisser place à celui du rez-de-chaussée du pavillon de Reddening House, s'esquissant à une vitesse ahurissante, abandonnant un Maxime impuissant et écœuré... comme il y avait près de trois siècles.

Une seconde plus tard, Henri n'était plus derrière elle et un vacarme de portes de placard claquées et d'objets que l'on jette retentissait à l'étage.

Déconcertée, elle monta les escaliers quatre à quatre et atterrit en plein capharnaüm. Deux valises et une malle étaient échouées au sol,

grandes ouvertes, déjà noyées sous les vêtements, Thermos et autres papiers importants que le vampire balançait presque au hasard.

Cornélia se racla la gorge, mais il l'ignora et poursuivit la tâche qu'il s'était donnée, allant et venant frénétiquement dans la pièce, disparaissant même parfois de sa vue.

— Qu'est-ce que..., commença-t-elle, avant de monter le ton, ayant la désagréable impression de ne pas être entendue : Henri ! Qu'est-ce que ça veut dire ?!

Ce fut à peine s'il ralentit. Et, évitant toujours consciencieusement son regard, il annonça avec une urgence mal dissimulée :

— On part.

Elle l'observa un moment, interdite, ne sachant comment réagir, puis rétorqua faiblement :

— Et je n'ai pas mon mot à dire ?

— Je ne te rendrai pas à lui ! explosa-t-il tout à coup. C'est hors de question ! Non !

L'angoisse et la détresse de son compagnon lui serrèrent le cœur jusqu'à presque l'étouffer, comme quelques minutes plus tôt. Elle se demanda ce que cela signifiait, si ce phénomène, jusqu'ici inédit, était naturel. Mais l'irritation que provoquait en elle le fait de se voir subitement considérée ni plus ni moins que comme un objet, non pas par un, mais par deux hommes, eut raison d'elle.

— Alors ce n'est ni plus ni moins que ce qu'on appelle un enlèvement, fit-elle sèchement remarquer, croisant les bras sur sa poitrine.

Brusquement, Henri cessa ses déambulations et, les traits défaits, l'air totalement désespéré, la dévisagea avec une telle intensité, un tel désespoir, qu'elle sentit toutes ses réticences quant à cette fuite insensée s'évaporer.

Il poussa un long soupir douloureux, presque une plainte, se passa une nouvelle fois les mains dans les cheveux, et, les épaules basses, recula jusqu'au lit où il se laissa choir, anéanti. Les coudes sur les genoux, il vint

appuyer son front dans ses mains, masquant ainsi sa figure, et lâcha, comme malgré lui :

— Merde...

Ce comportement, ces mots, cela lui ressemblait si peu. Mais comment ne pas comprendre son désarroi après l'incroyable, non, *l'impossible* rencontre qu'ils venaient de faire ?!

— Bon sang, il a raison, j'ai... mais je ne peux pas ! se récria-t-il avec une colère qu'elle devinait dirigée contre lui-même. Je ne te rendrai pas à lui ! Je t'en prie...

Le malaise de Cornélia se dissipa complètement et toute réflexion devint impossible tant l'état d'Henri la bouleversa. Elle s'agenouilla devant lui, posa la main sur sa cuisse et murmura :

— Mais je ne te l'ai pas demandé.

Il releva la tête, abasourdi, et elle vit deux larmes épaisses rouler lentement sur ses joues creuses, traçant sur son visage blafard de longs sillons pourpres. Des larmes à la fois inquiétantes, et cependant tellement humaines, tellement... déchirantes.

— Henri, calme-toi, le supplia-t-elle.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il en secouant doucement la tête. Si tu savais à quel point je suis désolé... Je te jure que je l'ignorais.

— Évidemment, nous l'ignorions tous.

Il fronça les sourcils puis, d'un geste un peu hésitant, essuya son menton.

— Merde, jura-t-il encore en avisant ensuite sa main, entre étonnement et agacement.

Cornélia l'arrêta pour entrelacer ses doigts aux siens et déposa un petit baiser au creux de sa paume fraîche et maculée de rouge. Puis elle se redressa sur ses genoux et, de ses lèvres, vint effacer les marques de sa peine entachant sa figure, aspirant cette hémoglobine si précieuse qu'elle ne pouvait se perdre, à la saveur incomparable, et dont elle avait désormais tant besoin.

Henri ferma les paupières, la laissant faire de bonne grâce, sans chercher à dissimuler la satisfaction que lui procurait le simple fait qu'elle prenne son sang. Puis, lorsqu'elle eut terminé, il rouvrit les yeux, plantant ses prunelles aux mille tourments dans les siennes, et souffla :

— Ce n'est pas vrai... qu'ai-je fait ?

— Ce n'est pas ta faute, argua-t-elle, n'ayant rien trouvé de mieux.

— C'était réel, n'est-ce pas ? Maxime est en vie. Il... Et il a raison, je l'ai abandonné. Je n'ai pas cherché à savoir ce qu'il lui était arrivé. J'ai préféré croire ce qui m'arrangeait. Pourtant, j'aurais pu le deviner... J'aurais dû le savoir ! Je l'ai trahi. Ma propre progéniture...

Comme lui, Cornélia avait encore bien du mal à concevoir que le jeune vampire ait survécu. Quant à mesurer les conséquences d'une telle découverte... c'était tout bonnement impossible.

— La coupable c'est moi, déclara-t-elle gravement, le comprenant, bien que ce fût évident, en même temps que les mots lui venaient. C'est moi qui l'ai conduit dans cette auberge. J'ai sciemment provoqué Avoriel et je l'ai lancé à nos trousses. C'est après moi que Maxime devrait en avoir...

— Ne dis pas ça ! s'insurgea Henri en se relevant subitement, l'obligeant à l'imiter. J'étais responsable de toi, comme de lui. Tu ne comprends pas ? Il m'avait confié sa vie... sa mort aussi. Il me faisait confiance. J'ai failli. *Mes obligations ! Mon devoir !*

La jeune fille s'abstint d'argumenter, consciente qu'elle ne pourrait lui faire entendre raison en cet instant. Cependant, elle savait bien que tout était sa faute. À elle, et personne d'autre.

Dans cette première vie, elle avait tout pris à Henri, de sa progéniture – ainsi qu'il désignait Maxime à présent qu'elle connaissait la vérité – jusqu'à son ami Léandre... en passant par sa compagne de l'époque. Bien que ce soit malgré elle, elle lui avait d'abord donné de l'espoir. Puis elle l'en avait dépouillé, en même temps qu'elle avait provoqué, volontairement ou non, la mort de tous ceux auxquels il tenait.

Y compris elle-même.

Le souvenir d'Henri démantelant pierre par pierre la petite chapelle de Rougemont afin de récupérer son cadavre remonta à la surface de sa mémoire. Puis ce fut celui de ces mois entiers durant lesquels il avait peint et repeint sa silhouette sur tous les murs du pavillon. Et ensuite ces interminables années d'errance, sa recherche acharnée, son extrême solitude... Les images revenaient aussi nettement que lorsqu'en rêve elle avait assisté à ces pénibles scènes, extraites de son passé à lui.

Ce jour-là, elle l'avait brisé. Elle le comprenait maintenant. Avoriel s'y était employé des siècles durant sans y parvenir, mais elle, en l'espace d'une seule et unique journée, sans même l'avoir vraiment désiré, y était arrivée. Aveuglée par sa rancœur et ses principes, elle était jadis passée à côté de lui sans même soupçonner quelle personne il était réellement. Et bien moins encore quelle pouvait être la profondeur de ses sentiments à son égard, tout ce qu'elle représentait pour lui.

Désormais, elle le savait, et une deuxième chance s'offrait à elle. Il était impossible d'effacer les erreurs du passé, toutefois elle ferait ce qu'il faudrait pour tenter de réparer les dommages qu'elle avait causés.

Cette improbable situation, si douloureuse pour son compagnon, elle en était clairement responsable. Elle était d'ailleurs le cœur du problème, l'origine de la panique subite d'Henri... Elle se devait d'arranger ça, d'apaiser les esprits et de réconcilier les deux hommes.

Mais comment s'y prendre au juste dans de telles circonstances ?

Elle délaissa ses laborieuses réflexions lorsque le vampire se détourna d'elle pour faire quelques pas et aller se planter devant la fenêtre. Il se pinça l'arête du nez et sa bouche prit un pli dur, trahissant l'humiliation.

— Et je viens de fuir devant lui comme le dernier des lâches, maugréa-t-il, exaspéré. Bon sang !

Elle le rejoignit et s'accrocha à son bras pour l'empêcher de s'éloigner de nouveau d'elle. Puis elle plaida :

— Il était agressif et tu m'as protégée. Tu as réagi comme tu as pu, enfin ! Il a changé. Ce qu'il a vécu l'a complètement transformé, tu t'en es bien rendu compte, tout de même ?! Il n'a plus grand-chose à voir avec

l'innocent jeune homme que nous connaissions. Et on ignore ce qu'il me veut exactement...

— C'est pourtant assez évident, il s'est montré très clair sur ce point, assena froidement Henri, arquant un sourcil d'amertume et d'inquiétude mêlées.

Cornélia se détacha de lui, prenant de plein fouet ce qui sonnait comme un insidieux reproche. Il la considéra un instant, le visage fermé. Puis il cilla, ses traits s'adoucirent d'un seul coup, comme malgré lui... et il fondit brusquement sur elle.

Il la rattrapa avec une telle fougue que c'en fut presque effrayant, et s'empara de sa bouche d'un même mouvement, forçant farouchement le barrage de ses lèvres, restées scellées sous la surprise. Dans un baiser éperdu, au goût d'excuses et de supplications.

La confusion passée, elle s'efforça de répondre du mieux qu'elle put aux ardeurs de son amant, lequel commençait déjà à dégrafer sa robe noire de deuil. Curieusement, les visions, qui finissaient toujours par accompagner ces moments, n'avaient pas attendu pour se manifester et déferlaient à toute allure dans son esprit, terriblement sensuelles.

Les fresques défilaient devant ses yeux, lui montrant toutes celles qu'elle n'avait pas aperçues la fois où elle les avait véritablement eues face à elle, toutes celles où elle était quelque peu, voire entièrement, dévêtue, dans des poses très équivoques... Existaient-elles vraiment ou bien n'était-ce que les fantômes d'Henri ?

Le désir les emportait si vite... trop vite. Et ce n'était guère le moment idéal... Ce que vint confirmer un bruit des plus inopportuns, celui de quelqu'un qui toque avec une impatience à la limite de la correction à la porte d'entrée, puis s'éclaircit extrêmement bruyamment la gorge.

Le vampire se figea, les iris d'un carmin sombre, et délaissa les lèvres de sa compagne avec une moue frustrée.

— Que veux-tu à la fin ?! lança-t-il comme s'il s'adressait au vide.

Alphäice apparut subitement dans la chambre, tandis qu'Henri tenait encore Cornélia serrée contre lui. L'air très étonné, elle prit quelques

secondes pour examiner le désordre de la pièce.

— Je savais bien que tu étais revenu, déclara-t-elle à l'intention du prince, posant délicatement la main sur son cœur.

— Depuis quelques minutes seulement, précisa-t-il, un peu agacé, refusant de relâcher la jeune fille tandis que celle-ci essayait vainement de se dégager de son étreinte.

— Eh bien, figure-toi qu'il y a justement à peine quelques minutes, une personne, apparemment de ta connaissance et réclamant après toi, s'est comme qui dirait imposée de manière tout à fait impromptue à Reddening House.

Cette fois, Henri céda et libéra Cornélia.

— Maxime est là ?! s'enquit-elle, stupéfaite qu'il soit parvenu à les retrouver.

Comment avait-il pu réussir un tel exploit ?

— Il connaît parfaitement ce lieu, rappela le vampire, évoquant les souvenirs qu'elle lui avait volés et dans lesquels elle avait pu les voir ici même, à l'époque où ils vivaient ensemble avec le reste de la cour des immortels.

Alors Henri se doutait que le jeune homme les suivrait jusqu'ici ? Était-ce pour cette raison qu'il s'était montré tellement pressé de repartir, tout à l'heure ?

Probablement. Mais il avait dû renoncer. En fait, il avait paru abandonner l'idée dès l'instant où Cornélia avait prononcé le mot *enlèvement*.

— Ryù atteste qu'il s'agit de ta... progéniture... censément morte, hasarda Alphaïce en plissant les paupières d'incrédulité. Ah, et il semblerait que l'on ait besoin de ton aide dans les plus brefs délais. Séraphin a immédiatement pris l'intrus en grippe et s'est littéralement jeté sur lui. On ignore pourquoi il est soudain devenu aussi agressif, mais personne, pas même mon époux, ne parvient à le maîtriser. Le treizième est en train de passer ta descendance à tabac...

Cornélia songea brièvement que pour une fois, quelque chose d'étrange arrivait sans qu'elle en soit responsable. Puis elle cafouilla, devant la singularité de la situation :

— Pourquoi... pourquoi Séraphin ferait-il ça ?

Un muscle tressauta sur la mâchoire d'Henri, et, la mine franchement soucieuse, il rétorqua :

— Tu n'as donc rien remarqué ?

Il l'étudia un bref instant, perplexe, tandis qu'elle se creusait les méninges pour tenter de saisir quoi que ce soit de cette histoire. Puis il se reprit et annonça hâtivement :

— Il faut que j'intervienne avant que tout cela dégénère vraiment. Je parlerai à Maxime. Seul. Je t'en prie, attends-moi ici, ne quitte pas le pavillon.

Cornélia refusa d'un énergique signe de tête :

— Non, tu n'iras pas sans moi ! Je dois lui parler également. Tu ne peux pas m'interdire ça !

Henri n'affronterait pas Maxime et son pénible réquisitoire sans elle. S'il s'entêtait à ne pas se défendre, elle le ferait pour lui.

Le vampire pinça les lèvres, un voile de tristesse ternissant ses yeux subitement redevenus pâles, et se résolut à lui tendre la main, l'invitant à l'accompagner, l'urgence rendant toute discussion impossible.

De toute évidence, il se méprenait au sujet des raisons qui poussaient la jeune fille à vouloir revoir son ancien époux...

Les paupières de Cornélia se firent tout à coup extrêmement lourdes, si lourdes qu'elle ne put faire autrement que les fermer. Dès qu'elle le put, elle les rouvrit... sur un nouveau capharnaüm.

Dans la grande salle de bal de Reddening House régnait un désordre innommable. Plusieurs tables étaient renversées, brisées pour la plupart. Beaucoup de fauteuils paraissaient avoir subi le même sort. Les murs portaient ce qui ressemblait à des traces brûlures et des morceaux de la gigantesque fresque du plafond avaient été arrachés.

Les portes étaient closes, interdisant l'accès aux humains. Ce qui se déroulait ici, en plus de ne pas les concerner, étant sans doute trop dangereux pour eux.

Retranchée dans un coin de la pièce, Bertille serrait les bras contre sa poitrine et affichait un air choqué, peinant à retenir ses larmes. À ses côtés se tenait Lucia, aussi raide qu'une statue, figée par l'effroi. Un peu plus loin, Andreï observait le fond de la salle en se frottant le front, comme s'il ignorait s'il devait agir ou non, comme si quelque force invisible l'en avait empêché. Et, à l'autre extrémité, Horacio, Nesrine et Ryù encadraient un couple à la chorégraphie bien particulière, qui n'avait absolument rien d'une danse, et encore moins d'agréable.

Après quelques secondes de vertiges et de bourdonnements dans les oreilles, probablement dus à trop de ces déplacements non conventionnels que sa constitution particulière ne lui permettait pas encore de supporter tout à fait, Cornélia recouvra ses esprits. Elle fit alors le rapprochement entre le vacarme qui éclatait sous son crâne et la scène qui se déroulait devant elle.

Ainsi qu'Alphaïce l'avait expliqué, Séraphin, dans un état second, plongé dans une curieuse transe rageuse, s'acharnait sur Maxime. Il le tenait par le col de sa chemise, plaqué contre le mur à plus de deux mètres du sol d'une main, et frappait sans relâche son visage de l'autre, lui labourant les chairs, tandis que le vampire aux cheveux cuivrés se protégeait comme il le pouvait de ses avant-bras. Lesquels étaient déjà couverts de lacérations, ses manches, réduites en lambeaux, tachées du sang de ses impressionnantes blessures.

Des cris, d'appartenances diverses, retentissaient dans toute la salle d'apparat, cependant les plus insupportables restaient ceux qui résonnaient dans l'esprit de Cornélia.

Séraphin ne s'en rendait peut-être pas compte, mais il hurlait mentalement...

— Lâche-le ! ordonna Henri à l'adresse du treizième, fendant en un éclair l'attroupement de vampires médusés, et manifestement blessés,

pour saisir rudement l'agresseur par les épaules. Ça suffit maintenant !

Séraphin cessa un court instant tout mouvement, contraint d'obéir à la volonté du prince. Il résista tant bien que mal, tremblant de tous ses membres. Puis il poussa un rugissement de dément et porta encore un coup, aussitôt suivi d'un autre, à Maxime.

— Séraphin, je t'en supplie, arrête ! s'égosilla Cornélia, les paumes plaquées contre ses oreilles.

Par réflexe. Pour atténuer le bruit dans sa tête, si inutile que ce soit... ou bien pour retenir son crâne d'exploser sous les clameurs furieuses du jeune vampire. Elle n'en savait rien.

Ce dernier, comme brusquement ramené à la réalité au son de la voix de son amie, s'interrompt à nouveau et se détourna de sa proie. Henri profita alors de ce moment d'inattention pour s'assurer l'assujettissement total de son cadet qui, sous son écrasante impulsion, alla s'effondrer au sol.

Le prince rattrapa Maxime avant qu'il ne s'écroule lui aussi, mais celui-ci se débattit violemment et, s'aidant de l'appui du mur contre lequel on l'avait agressé, retrouva rapidement son équilibre.

— C'est cet enfoiré ! cracha Séraphin hors de lui en se tordant sur le parquet, luttant de toutes ses forces contre l'emprise de son aîné. C'est lui ! Je l'ai lu dans son esprit !

Le prince se plaça entre les deux hommes, de sorte qu'aucun ne puisse atteindre l'autre sans avoir à s'en prendre d'abord à lui, et protesta d'un ton étonnamment calme et compréhensif compte tenu des circonstances :

— Ça ne sert plus à rien désormais. Tu dois le laisser. Jusqu'à ce qu'on tire cette affaire au clair, je te défends de l'attaquer.

Cornélia voulut les rejoindre, mais le regard qu'Henri lui adressa l'en dissuada. Une légère fumée noire se dégageait de lui, troublant l'air dans son sillage, signe d'un effort extrême. Apparemment, Séraphin était plus coriace que ce que sa place dans la hiérarchie des premiers rangs ne le laissait présager...

Et, à en juger par les expressions qu'affichaient ces derniers, elle n'était pas la seule à le réaliser. Horacio arborait une plaie au front, tandis que Ryù et Nesrine tentaient d'éponger celles qu'on leur avait infligées à la gorge. Tous demeuraient bouche bée, incapables de comprendre ce qui s'était passé, ni ce qui avait déclenché une telle débauche de violence de la part du treizième.

— Lucia, Bertille, s'il vous plaît, occupez-vous de lui, leur demanda Henri en désignant Séraphin. Ramenez-le dans ses appartements et gardez-le éloigné, le temps qu'il se reprenne.

La cantatrice, méfiante, hésita à s'avancer, mais pas Bertille. Celle-ci se précipita vers le jeune vampire et tomba à genoux près de lui. Pour la première fois, elle considéra le prince sans animosité, une furtive lueur de reconnaissance semblant même traverser ses prunelles. Il hocha la tête dans sa direction et leva aussitôt l'envoûtement.

Dès qu'il fut libéré, Séraphin, dont la figure était barbouillée de larmes vermeilles, esquissa un geste hargneux, se préparant à bondir de nouveau sur Maxime, qu'Henri avait coincé entre le mur et lui. Mais il s'interrompit en plein élan, tandis que Bertille lui prenait la main et lui murmurait des mots de réconfort. Lucia se joignit à elle et, ensemble, elles firent quitter la pièce au treizième en douceur, sans plus d'autre éclat.

— Sortez tous maintenant, exigea ensuite le prince dans un souffle, retardant le plus possible le moment où il lui faudrait se retourner pour affronter à son tour le revenant.

CHAPITRE 2

Discorde et Fracas

Cornélia ignorait si elle était concernée ou non par l'injonction. Elle demeura au centre de la vaste pièce tandis que les autres obéissaient sans protester ni même poser de questions, leurs silhouettes s'évanouissant peu à peu, se fondant, dans quelques volutes d'une brume aussi éphémère qu'insaisissable, avec le décor.

Henri la considéra quelques secondes. Il était évident qu'il aurait préféré qu'elle se plie à ses directives, elle aussi. Comme elle n'en faisait rien, il se résigna. Il haussa légèrement les épaules de dépit, puis pivota lentement pour faire face à Maxime.

Ce dernier haletait, penché en avant, les mains posées sur les genoux... mais ne semblait pas souffrir autant qu'il aurait été normal de ses blessures. Lesquelles auraient par ailleurs dû être nettement plus importantes.

Les deux vampires s'étudièrent en silence, un soupçon de défi mêlé à une immense amertume flottant au fond des étranges yeux du plus jeune. Cornélia s'approcha de quelques pas, s'appliquant à rester cependant un minimum en retrait, et vit les plaies au visage, à la gorge et sur les bras de son ancien époux, se résorber progressivement.

— Une des maigres compensations que m'auront apportées ces interminables années de captivité en compagnie du roi, justifia celui-ci,

prenant le premier la parole tandis que son aîné en semblait incapable.

Avec un petit grognement douloureux, Maxime se redressa. Il essaya vainement de rajuster ses vêtements déchirés et maculés de sang, puis ajouta d'un ton franchement acerbe :

— Je suppose que je suis censé te remercier ?

— Tu devais bien te douter qu'il y avait de fortes chances pour que tu tombes sur le treizième en venant ici, conjectura Henri, se décidant enfin à desserrer les dents. Après ce qu'il a subi, comment imaginais-tu qu'il réagirait ?

— Ce qu'il a subi, hein ? répéta Maxime d'une voix légèrement tremblante. Certes. Cela étant, vous l'avez tellement nourri et si bien éduqué qu'il est déjà presque aussi puissant que toi. Tu ne peux ignorer dans quel but il a été conçu, n'est-ce pas ? Te crois-tu donc tellement intouchable pour le laisser aller et venir à sa guise ? Enfin, peu importe, je présume que cela ne me concerne plus. Pour tout te dire, je misais surtout sur le fait qu'en m'invitant ici je t'y trouverai, toi, ainsi que ma femme. Vas-tu encore me fuir ? C'est plutôt drôle lorsqu'on y songe, qu'aujourd'hui ce soit toi qui aies peur de moi. Ça ne manque pas d'ironie ! Je ne suis pourtant pas plus dangereux qu'avant.

— Foutaises, contesta le prince en tendant le bras derrière lui, vers Cornélia, lui intimant de se tenir à distance, alors qu'elle s'apprêtait à parcourir les derniers mètres qui la séparaient d'eux. Tu exhales la violence par tous les pores... la violence et le pouvoir. J'ai toutes les raisons du monde de me méfier de toi, de ce que tu es devenu, quand bien même en suis-je responsable.

Maxime secoua sa chevelure en bataille, dont certaines mèches étaient encore poissées de sang, et ouvrit lentement les mains, paumes vers le ciel, en signe, si ce n'était de reddition, du moins de trêve :

— C'est bon, Henri, tu peux baisser ta garde. Tu n'as rien à craindre. Je ne vais rien tenter, je ne suis pas totalement demeuré. J'ai fort heureusement réussi à recouvrer ma présence d'esprit. Intégralement... enfin, je le pense. À quelques détails près, je suis quasiment le même,

presque aussi inoffensif qu'avant. En vérité, depuis tout ce temps, je n'ai jamais fait de mal qu'à une seule personne, et uniquement parce que c'était absolument nécessaire. Ce qu'il m'a donné, j'arrive à le gérer, tu sais. Je me maîtrise. Je me suis toujours maîtrisé.

— À présent, c'est différent.

Cornélia était perdue, le sens de cette conversation lui échappait complètement. Et elle ne serait pas intervenue si elle n'avait pas tout à coup réalisé que le regard de Maxime, dont les iris bleu tendre étaient pailletés de rouge – leur conférant une curieuse teinte violette –, ressemblaient à s'y méprendre à un autre... un regard qui s'était longtemps attardé sur elle.

— Oh non ! s'exclama-t-elle, reculant par réflexe. C'est toi... c'est toi qui as mutilé Séraphin ?! Tu as pris *ses yeux* ? !

— Jamais je n'aurais pu m'échapper de l'ancre du roi sans cela, déclara posément Maxime, sans afficher ne serait-ce que l'ombre d'un remords. Et je l'ai en partie fait pour toi, pour te protéger.

— *Me... protéger ? !* se scandalisa-t-elle. Pardon ?! Mais c'est du délire !

La jeune fille se tourna vers son compagnon, se demandant à quoi rimait cette histoire démentielle. Elle s'attendait à le trouver choqué lui aussi, au minimum étonné, mais il n'en fut rien.

— Séraphin n'a été engendré que dans le but de me contrer, lui avoua Henri, qui, visiblement, avait déjà élaboré toute une théorie à ce sujet. C'est pour cette raison qu'il possède autant de pouvoirs, dont celui, qui jusque-là n'appartenait qu'à moi, d'être capable de rendre indécélable toute personne se situant dans un certain périmètre autour de lui. Avoriel l'a créé de la même façon qu'il m'a créé, afin d'avoir enfin un allié puissant, qui puisse véritablement peser dans la balance et l'aider à te récupérer.

— Mais il a mis un peu trop de cœur à l'ouvrage, poursuivit Maxime, examinant son aîné avec un peu moins d'hostilité tout à coup, comme si cette lutte commune les rapprochait malgré tout. Cette transformation lui

a coûté presque l'intégralité de ses forces, ce qu'il n'avait sans doute pas prévu, et il a dû se mettre en terre pour y survivre. L'envoûtement constant auquel j'étais soumis depuis des siècles et qui a fait de moi un captif si docile durant tout ce temps, s'est alors subitement dissipé. J'ai finalement réussi à m'extirper de la prison souterraine que le roi sombre avait spécialement conçue pour moi. J'ai erré pendant un long moment dans cette forteresse enfouie dans les entrailles de la Terre, avant de trébucher contre le corps inanimé du treizième. Il était parvenu à quitter son cercueil... par ses propres moyens ! Ce qui attestait bien de son extraordinaire potentiel. Mais il n'avait en revanche pas pu aller bien loin, faute de recevoir les soins nécessaires en de telles circonstances.

Maxime avança en direction de la jeune fille – laquelle s'éloignait peu à peu sans vraiment s'en rendre compte –, et braqua ces pupilles qui ne lui appartenaient pas sur elle. Il la fixa résolument, comme s'il ne souhaitait plus se confier qu'à elle :

— Cela n'avait rien d'agréable, mais je n'ai pas vraiment eu le choix. J'ai d'abord volé les yeux de ce tout jeune vampire parce que j'en avais besoin. Cela m'était indispensable, ils m'ont apporté ce qui m'avait tant manqué... De surcroît, ils étaient capables de percer l'obscurité la plus épaisse, seule leur acuité surnaturelle m'a permis de m'y retrouver dans ces abominables souterrains. C'est vrai, j'en ai fait un infirme pour sauver ma peau, je ne peux le nier. Avant de comprendre qui il était véritablement et ce qu'un tel sacrifice de la part du roi signifiait. Cela avait forcément un rapport avec son plus cuisant échec. Toi, Cornélia. Il fallait donc que j'agisse. Je ne pouvais pas me contenter de fuir. Pour *ton* bien, pour *te* protéger de ce nouveau danger, je devais faire en sorte qu'il ne croise jamais ta route. Je devais l'éliminer, avant de revenir au monde et enfin vous retrouver. Aussi, quand j'ai découvert, presque par hasard, ce lieu isolé en pleine forêt, rempli de cellules et d'humains curieusement armés, je me suis arrangé pour y faire enfermer le treizième, déjà gravement affaibli par mon... prélèvement. Je n'ai alors plus quitté ces bois. J'ai veillé à ce qu'il entame le processus de dégénérescence et

commence à basculer. Même s'il était incroyablement résistant, et malgré une ou deux tentatives de fuite, il en était très proche. Jusqu'à ce que vous débarquiez et le libériez. C'est ce jour-là que j'ai compris que j'étais mort, enterré et... oublié... pour tous. Tous les deux, vous paraissiez si heureux ensemble... Cela m'a tellement ébranlé... il m'a été impossible de me manifester. Je n'ai pu que vous regarder détruire tous mes efforts et réduire à néant le peu d'espoir qu'il me restait.

— Alors c'était toi ? s'enquit le prince, cette fois trop étonné, impressionné même, pour s'attarder sur les derniers aveux de son cadet. Le choix de l'asile, les envoûtements sur l'ensemble du personnel, c'est toi qui as réussi ce tour de force ?

Tour de force ?! Drôle de façon de définir le calvaire de Séraphin ! Cornélia avait tout de même quelques récriminations à adresser à Maxime quant aux méthodes employées pour soi-disant déjouer les plans d'Avoriel. Le treizième n'avait strictement rien fait de répréhensible, il venait tout juste de naître au monde des vampires ! Il n'avait pas mérité ce sort ! Qui mieux que lui aurait pu le comprendre, après ce qu'il venait de vivre ?! N'aurait-il tout de même pas pu trouver une autre solution ?

— Le roi m'a maintenu en vie grâce à son propre sang, du moins me semble-t-il, mes souvenirs de cette période sont tellement nébuleux, et j'ai acquis certains pouvoirs. Dont celui du déplacement immédiat. Que j'ai néanmoins eu bien du mal à appréhender, mon esprit est resté lent et embrumé si longtemps.

— Sais-tu à quel endroit se cache Avoriel ? questionna abruptement Henri, n'y tenant plus, trop avide de réponses. Où se situe le repaire souterrain dont tu parles ? Tu t'en souviens forcément, non ?

Le jeune vampire ouvrit la bouche pour répondre, puis fronça les sourcils et se ravisa. Il se frotta le crâne fébrilement, accentuant le désordre de ses cheveux, et balbutia :

— Non. J'essaie, mais je n'y arrive pas. Plus je cherche à m'en rappeler et plus la mémoire m'abandonne... J'ai passé, quoi ? Trois siècles, je crois, peut-être un peu moins, les repères me fuyaient, le temps n'avait plus

cours là-bas et depuis je n'ai guère eu l'occasion de compter précisément. Plongé dans le noir absolu, écrasé sous son effroyable emprise, noyé sous un flot perpétuel de ténèbres, de cris, de murmures. Des voix démentes... démoniaques. Je serais incapable de décrire ce que j'ai enduré, encore moins ce qu'il m'a fait. Il s'est nourri de moi, ça, j'en suis sûr. Je me suis longtemps figuré avoir basculé, cela y ressemblait tellement... Mais je pense qu'il m'a sciemment maintenu à la lisière de la déchéance, afin de profiter en toute tranquillité et le plus longtemps possible de mon sang... enfin, de *ton* sang, Henri. Celui que tu m'as transmis. Il répétait ne pouvoir s'en passer et m'appelait par ton nom. Cela, en revanche, je ne pourrai jamais l'oublier. J'ai déduit plus tard qu'il avait dû m'abreuver du sien. Sinon, comment aurais-je obtenu ce corps étoffé, si athlétique et vigoureux que je le reconnais à peine ? Comment aurais-je pu gagner ces pouvoirs ? Pourquoi ces crises de manque aussi irrépressibles qu'insensées durant lesquelles je me vois prendre son sang ? Et pourtant, malgré tout cela, je ne souffre véritablement d'aucune faim, d'aucun autre symptôme vampirique. Depuis que j'ai quitté cet enfer, je n'ai pris ni hémoglobine, que ce soit animale ou humaine, ni vie. Je n'ai pas eu à me mettre en terre, ni à m'enfermer dans un de ces fichus cercueils. Je n'en éprouve tout simplement aucun besoin. Je ne saurais dire ce qu'il en sera dans les prochaines années, si c'est un bon ou un mauvais présage...

Le prince crispa les mâchoires, plus blême que jamais, et, le regard hanté par ses propres souvenirs, sa propre expérience auprès du roi, marmonna :

— Je suis désolé. Pour ce que ça vaut, sache que je suis sincèrement navré.

Maxime leva le bras, comme s'il voulait repousser ces mots, comme s'il refusait de les entendre. Puis le laissa retomber contre lui, désabusé.

— Ce que je voudrais que tu me dises, c'est que tu m'as recherché. Que tu as remué ciel et terre, que tu as fait tout ton possible pour me retrouver et me sauver des griffes de ce monstre !

— Je ne peux pas, reconnut Henri d'un ton éteint, sans même tenter de s'expliquer plus avant.

L'indignation transforma à nouveau ses traits et le jeune vampire s'étrangla, les toisant tour à tour, elle, son ancienne fiancée, au loin, retranchée près des portes, et son aîné, juste en face de lui. Il s'arrêta sur ce dernier tout en désignant Cornélia de l'index :

— Dis-moi au moins que ma perte l'a quelque peu chagrinée, avant qu'elle coure se réfugier dans tes bras et t'offre ce qui était censé me revenir de droit !

Soudain, Henri changea d'attitude, passant de l'abattement à la fureur en une fraction de seconde, se faisant subitement si menaçant qu'il en devenait terrifiant, et s'enflamma :

— Je te l'interdis ! Elle s'est *suicidée* pour toi, espèce d'abruti ! Est-ce que ça te suffit ou il t'en faut davantage ?! Cornélia était tellement submergée par sa douleur, lorsqu'on t'a cru mort – parce que nous t'avons *vraiment* cru mort –, que toute la puissance qu'elle contenait en elle a éclaté ! Elle a perdu tout contrôle ! Violaine a été littéralement massacrée, Léandre grillé en un battement de cils, et pour finir, ta jeune épouse s'est tuée en s'arrachant les artères des poignets à coups de crocs, le tout sans que je puisse rien faire pour l'en empêcher ! L'histoire n'est pas telle que tu l'imagines et la femme qui se tient là-bas n'est pas exactement celle que tu as épousée ! Alors, rien ! Tu m'entends ?! Reproche-moi tout ce que tu veux, je l'ai bien mérité après tout, mais je ne tolérerai pas une remarque de plus à propos de Cornélia, c'est clair ?!

La jeune fille crut que ses jambes allaient se dérober sous elle tant ce terrible rappel conjugué à la rage d'Henri la perturbèrent. Voilà qu'on reparlait d'elle comme si elle n'était pas présente... Voilà qu'Henri reprenait sa défense... et de quelle manière ! Il semblait sur le point d'emboîter le pas à Séraphin et de se jeter à son tour sur Maxime.

En quelques phrases, tout était déballé... Ces crimes atroces dont elle s'était rendue coupable, ce jour terrible qui avait anéanti le prince des vampires.

Malgré un vif pincement au cœur, celui de la honte qu'elle éprouvait au souvenir de ce lourd passé, elle se força à revenir vers eux, prête à s'interposer au cas où le ton monterait d'un nouveau cran.

Le pouvait-il seulement ?

Non, certainement pas. Les carreaux et les lustres ne sifflaient pas encore, mais Henri paraissait cependant plus en colère que jamais. Elle posa doucement la main sur son bras et sentit ses muscles, tendus à l'extrême, se décontracter légèrement. Il baissa la tête et souffla bruyamment par le nez, s'efforçant de reprendre le dessus sur lui-même. Probablement regrettait-il déjà, insulter son ami n'étant pas vraiment le meilleur moyen d'améliorer leur relation.

Maxime battit des cils, comme s'il peinait à intégrer toutes les informations qu'on venait de lui balancer à la figure, apparemment aussi rudes et pénibles à encaisser que des coups. Puis, sans paraître se formaliser plus que ça de la semonce de son aîné – après tout, il le connaissait bien –, il se mit à étudier minutieusement Cornélia, sa bouche s'ouvrant davantage à mesure de son examen.

Il déglutit avec difficulté, les larmes embrumèrent lentement ses yeux étranges, et, dès qu'il fut capable de parler, bégaya, adressant sa question à personne en particulier, ou bien à ses deux interlocuteurs à la fois :

— Est-ce... Est-ce vrai ?

— Oui, confirma-t-elle, bouleversée par la tension douloureuse qui avait envahi la pièce et dont elle était la clé de voûte.

— Comment ? interrogea Maxime, sidéré, sans quitter la jeune fille du regard, la dévisageant avec une intensité nouvelle. Comment est-ce... possible ?!

— Tu te rappelles, Cornélia avait beau posséder du sang de vampire, elle n'en était pas moins dotée d'une âme ! exposa Henri, redevenu à peu près calme, mais la voix toujours rauque. Toutefois, une âme différente de celles des humains, de par les circonstances extraordinaires de sa naissance. Elle a sommeillé quelques siècles, puis s'est réincarnée, il y a de ça une vingtaine d'années seulement.

Maxime ferma les paupières et, sans s'en préoccuper outre mesure, laissa couler ses larmes le long de ses joues – lesquelles étaient par ailleurs aujourd'hui nettement moins émaciées qu'autrefois. Nul doute que la prise répétée du sang de leur monarque ait finalement eu des effets bénéfiques sur son corps, jadis si mal en point.

— Mais elle est...

Il s'interrompit, trop choqué par cette révélation.

— Identique, compléta son aîné. Oui, je sais, c'est très troublant... surtout au début.

Cornélia resta muette un instant, n'ayant jamais réfléchi à ce qu'Henri avait pu éprouver en la retrouvant après autant de temps. Comment celui qui avait été son fiancé, puis son époux l'espace de quelques heures, réagirait-il quant à lui ?

— Alors tu ne sais pas qui je suis ? lui demanda Maxime en tournant vers elle un visage défait, proche du désespoir.

— Bien sûr que si, murmura-t-elle, la gorge brusquement serrée.

Que faire ? Que dire ? Tout cela la dépassait totalement... Un mot de trop et elle blesserait son compagnon, écorchant encore leur fragile relation, ce qu'elle désirait à tout prix éviter. Pourtant elle ne pouvait garder le silence. Elle devait bien au jeune vampire quelques explications.

— Elle se souvient de tout, précisa Henri en effleurant le creux de son cou de ses longs doigts glacés, en un geste si léger qu'il aurait pu passer pour anodin, mais qui cependant trahissait sa possessivité. La mémoire ne lui est revenue que très progressivement. À présent, Cornélia connaît toute son histoire, néanmoins c'est très récent. De plus, elle vient de perdre celui qui était son père dans cette vie. Aussi, je te prierai de bien vouloir ne pas la bousculer davantage avec tes réflexions injustifiées, ainsi que tes revendications.

— Je ne me souviens pas exactement de tout, rectifia-t-elle, ne pouvant s'empêcher d'être agacée qu'Henri s'entête à répondre à sa place. Il reste des zones d'ombre. Je me rappelle du principal, de certains moments importants, ou qui semblaient l'être, mais pas de l'intégralité de

ma première existence. Toutefois, je suis la même personne, j'en suis absolument certaine, je le ressens au plus profond de moi.

— La même personne..., répéta Maxime à l'intention d'Henri, comme s'il relevait un fait essentiel dans le conflit qui désormais les opposait.

Et c'était le cas.

Cornélia ne réalisa que trop tard qu'au lieu de clore, du moins pour le moment, le débat, elle n'avait fait que le relancer.

— Mes sens m'abusent peut-être encore quelque peu, mais toi, tu le perçois ainsi également, n'est-ce pas ? questionna le jeune vampire en plissant les paupières de suspicion. La jeune femme que nous avons connue autrefois et celle d'aujourd'hui ne font qu'une. Elles ne sont qu'une seule et même personne, tu ne peux le contester, j'en suis sûr.

Le prince se raidit, croisa les bras, et fit quelques pas dans la salle en fixant le sol.

— Tu m'avais fait une promesse, Henri, rappela sentencieusement Maxime. Tu avais juré de prendre soin de Cornélia et de l'enfant, après la mort qui me guettait jadis, et de ne *jamais* chercher à la séduire.

— Et toi, tu t'étais engagé à ne pas quitter Rougemont et à ne jamais la mettre en danger après l'avoir épousée ! riposta aussitôt Henri. Sans cela, tu n'aurais pas obtenu mon consentement pour ce mariage idiot ! Et il n'y a pas eu d'enfant, tu le sais très bien. Encore heureux ! En l'occurrence, je n'avais rien promis concernant ton hypothétique rejeton, je t'avais largement fait comprendre à quel point je désapprouvais ce stupide projet ! J'avoue que j'avais oublié cette idée démente que tu t'étais fourrée dans la tête !

— Mais de quoi vous parlez ?! intervint la jeune fille, le sens de la conversation, alors qu'elle en était pourtant le principal sujet, lui échappant une fois de plus.

Henri s'immobilisa, fronça les sourcils, puis reprit sa déambulation, laquelle était de plus en plus nerveuse et hachée.

— Eh bien, vas-y, somma-t-il son ancien ami. Explique-lui donc quel était le plan. La vie que tu avais prévue pour elle après ta disparition. Et

pourquoi tu désirais tellement faire traîner les choses au risque de basculer avant qu'elle ait pu tenir ce maudit serment que tu lui avais arraché !

— On s'aimait ! s'écria Maxime, ajustant le ton de sa voix à celui de son aîné. Mais suis-je bête ! Tu ne peux guère comprendre ce que ce genre de sentiment implique, toi-même tu n'en as jamais été capable. Il était on ne peut plus légitime de souhaiter lui laisser quelque chose de moi. Cornélia était faite pour procréer, et si je ne pouvais demeurer à ses côtés, je n'allais pour autant pas l'en priver ! Je ne te laisserai pas salir mes intentions passées, elles étaient pures ! Tout comme le sont d'ailleurs les présentes !

— Oh je t'en prie, à d'autres ! railla Henri avec un petit rire de gorge acerbe. Engrosser une jeune fille désespérée avant de l'abandonner pour lui préférer la mort, il n'y a rien de pur, et encore moins de décent là-dedans !

— J'en avais fait mon épouse, j'en avais le droit ! Cela aurait été tout à fait naturel, logique même ! Et inévitable. Puis, tu n'es pas sérieux ? Tu ne comptes tout de même pas, *toi*, m'expliquer comment il convient de traiter une femme ?!

— Ça suffit ! intervint Cornélia à bout de nerfs. J'en ai assez ! Je suis là, bon sang ! Vous ne pouvez pas continuer à parler de moi comme si je n'étais pas dans cette pièce !

Avait-elle bien saisi ? Son mariage avec Maxime avait-il vraiment été prévu à l'avance, tous les détails abordés et réglés dans son dos, comme le laissait entendre Henri ? Et même... même jusqu'à l'éventualité de la conception d'un enfant ?! À l'époque, elle ignorait que c'était possible, personne ne s'était donné la peine de la mettre en garde à ce sujet.

Pourquoi n'avait-elle jamais eu vent de tout ça ?

Elle se souvenait très bien de ce jour où le jeune vampire lui avait fait sa demande et où ensuite il s'était précipité hors du château, à la recherche d'un prêtre pour les unir devant Dieu. Sur le moment, cela avait eu l'air improvisé, totalement spontané, un peu fou même. Mais qu'en

était-il en fin de compte ? Il était évident désormais que ces noces avaient été mûrement réfléchies... voire, manifestement, longuement discutées.

Maxime s'approcha doucement d'elle et, avec un calme surprenant, convint :

— Tu as raison, c'est très déplacé, je m'en excuse. Je tiens à te dire que je suis désolé pour le décès de ton père. Je te laisserai tout le temps dont tu auras besoin pour faire ton deuil. Je ne veux rien précipiter, ni exercer sur toi quelque pression que ce soit. Mais quelle que soit la manière dont tu t'es impliquée dans ta relation avec lui, cet engagement est caduc. Si tu es la même personne que celle que j'ai conduite devant l'autel autrefois, alors tu es ma femme, et rien ni personne ne peut défaire cela.

Sans attendre cette fois de recevoir son assentiment, le jeune homme lui prit la main, puis se mit à caresser l'intérieur de sa paume du pouce.

Cornélia aurait voulu se soustraire à ce contact impromptu. Elle aurait voulu répondre également. Mais elle ne put qu'ouvrir la bouche et hoqueter de stupeur, subitement prise de panique, coincée dans une improbable impasse.

— C'est encore à elle d'en décider, grinça Henri en leur tournant le dos pour admirer les jardins à travers la baie vitrée.

Comme si la scène qui se jouait à l'intérieur lui était insoutenable, mais qu'il fût impuissant, incapable de l'arrêter.

— Je n'ai pas cessé un instant de penser à toi, susurra Maxime en s'approchant encore, la plongeant dans un tel embarras, une telle confusion qu'elle en avait dû mal à respirer. La seule chose qui m'a permis de tenir pendant toutes ces années, de traverser cet enfer, c'est de savoir que j'allais te retrouver. Rien d'autre n'aurait pu me donner la force d'endurer cela... rien d'autre n'aurait pu me donner la force d'en réchapper. Je n'aspire qu'à reprendre ma vie d'avant, qu'à laisser derrière moi cette odieuse et interminable expérience. Tu vois, comme toi, je suis le même, bien que légèrement différent. À présent, je suis pleinement en mesure de t'offrir la vie dont tu rêvais, une existence simple, paisible, la

plus humaine possible. Toi et moi, ensemble, pour toujours, loin de la malédiction et des crimes, des ravages qu'elle entraîne. Peut-être même est-il encore possible d'avoir des enfants, rien ne nous empêchera d'essayer.

— Je ne m'effacerai pas comme la première fois, je me battrai, promit le prince en s'accrochant au montant de la fenêtre tandis que les carreaux se fissuraient très lentement, sans aucun bruit.

— À quoi bon ? lâcha Maxime dans un souffle, sans cesser de presser la paume de Cornélia. Elle ne t'a pas choisi, je te rappelle. Puis, tu l'as finalement eue, tu as prouvé qu'aucune femme ne te résistait. C'est bon maintenant, passe à la suivante et laisse-nous tranquilles, s'il te plaît. C'est le moins que tu puisses faire, non ?

Brusquement, la jeune fille arracha sa main à celle du jeune vampire. Elle n'en pouvait plus de cette discussion sans issue... Elle était totalement désemparée et ignorait comment réagir face au tour inquiétant qu'elle prenait.

Tout cela la dépassait complètement et son amant avait dû le deviner. Sans cela, pourquoi demeurerait-il si éloigné, pourquoi ne s'interposait-il pas et ne repoussait-il pas Maxime ? Elle était encore sa compagne, non ? Jusqu'à ce qu'il décrète l'inverse, elle l'était et personne d'autre que lui n'aurait dû avoir le droit de la toucher.

Sans un regard pour Henri, dont le déchirement, qui avait déjà causé quelques dégâts, était palpable, presque... insupportable, elle prétexta subitement :

— Séraphin, je dois aller le voir. Je ne peux pas le laisser comme ça !

Au demeurant, ce n'était pas un mensonge. Pas vraiment.

Elle battit alors en retraite et s'empressa de sortir de la salle de bal, les fuyant tous les deux, abandonnant avec eux sa dignité. Elle se sentait lâche et en avait affreusement honte. Après tout, ne s'était-elle pas promis de rester autant que nécessaire auprès d'eux afin de les réconcilier ?

Toutefois, il était évident que sa présence ne faisait qu'envenimer les choses... lesquelles ne semblaient pas près de s'arranger.

Dans quel sac de nœuds se trouvait-elle encore empêtrée ?

Entendre parler d'elle comme d'un objet, une poupée qui fait ce qu'on lui dit quand on lui dit, et à la place de laquelle on prend les décisions, lui donnait la nausée. Et aucun d'eux ne s'en était privé, bien au contraire !

Comme autrefois, du reste... mais ça, elle venait seulement de le découvrir.

Elle détestait également les mots durs, et tellement injustes, qu'avait eus Maxime pour Henri, ainsi que leurs effets, les anciennes blessures que cela avait probablement ravivées, à présent qu'elle en mesurait toute l'étendue. Et elle haïssait au plus haut point ce que son ancien époux avait fait endurer au malheureux Séraphin au motif fuligineux de sa protection.

Cependant, elle ne parvenait pas à le détester, lui.

Que ressentait-elle d'ailleurs ?

Elle n'aurait su le dire exactement. Beaucoup de peine, une douleur insidieuse, celle de son compagnon, et celle sourde, mais tellement lourde et oppressante, du deuil, plaie béante et fraîche recouvrant son pauvre cœur.

Elle n'avait pas vraiment de doute quant à ce qu'elle désirait, ou ne désirait pas. Si le reste était confus, sur ce point, au moins, c'était très clair dans sa tête. Toutefois, elle ignorait comment le leur exposer franchement sans créer de nouvelles disputes et générer davantage de souffrance.

Elle ne voulait plus leur faire de mal, ni à l'un ni à l'autre. Henri ne le méritait pas... et Maxime, après ce qu'il venait de vivre, non plus. Pourtant, cela paraissait inévitable.

Elle était si profondément plongée dans ses réflexions qu'elle poussa la porte des appartements de Séraphin sans prendre le temps de frapper. Une mauvaise habitude qu'elle avait sans doute gardée des débuts du treizième à Reddening House, période durant laquelle Horacio s'obstinait à l'enfermer à clé.

— Tu te sentiras mieux après, je t'assure, entendit-elle Bertille conseiller.

Cette dernière tendait un Thermos, apparemment plein, à Séraphin, tandis que celui-ci repoussait farouchement l'odorant récipient loin de lui, tremblant d'une rage mal contenue, une expression écoeurée sur le visage.

— Je me sentirais mieux si on m'avait laissé massacrer ce sale type ! assena-t-il durement, les nerfs encore à vif. J'en ai ma claque des vampires et de leurs putains de déviances ! C'est fini, je mets les voiles, personne ne me retiendra un jour de plus dans cette maison de dingues !

Comme dans la salle d'apparat, ici aussi régnait un certain désordre. Au centre de la chambre, des planches brisées gisaient au sol, reliquat de ce qui avait dû être un cercueil, à première vue. Une commode avait également dû essuyer les affres de la colère de l'occupant des lieux, ainsi que plusieurs lampes.

Elle croisa les iris flamboyants de Séraphin, ces prunelles si singulières, plus saisissantes que jamais, et un vertige l'obligea à s'arrêter sur le pas de la porte pour se tenir au mur.

Il poussa un râle curieux, puis, d'un geste urgent, arracha le Thermos des mains de Bertille et avala l'intégralité de son contenu en quelques gorgées. Plusieurs gouttes vermillon roulèrent le long de son menton, jusque dans son cou, achevant de tacher une chemise déjà maculée de sang.

Son trouble dissipé, Cornélia quitta le vestibule et pénétra dans la chambre, sans plus se soucier de ce qui venait de se passer.

Elle avait beau avoir changé, son corps ayant muté pour se rapprocher un peu plus de celui d'un vampire, et un peu moins de celui d'un humain, elle prit conscience qu'elle suscitait toujours la faim chez le treizième. Elle savait qu'il n'y pouvait rien, que sa jeunesse était à l'origine de cette incontrôlable voracité. Sa jeunesse, ainsi que ces années de privation, enchaîné au sol de la cellule miteuse d'un horrible asile.

Traitement qu'il ne devait à nul autre que Maxime...

— Je ne t'ai même pas remercié pour ce que tu as fait pour moi lorsque je me suis enfuie de Reddening House, marmonna-t-elle tandis qu'il s'épongeait maladroitement la bouche, faisant comme si elle n'avait

pu entendre ce qu'il venait de confier à Bertille. Sans toi, sans ton intervention pour me rendre indécélable, j'aurais été perdue.

Une fois de plus, elle ignorait quoi dire. Ayant sondé l'esprit de son ancien époux, Séraphin devait tout savoir maintenant. Il était donc forcément au courant que Maxime avait agi en pensant la protéger elle, au détriment de sa vie à lui.

Finalement, tout était toujours, de façon directe ou indirecte, sa faute...

Il inspecta ses mains et soupira en s'apercevant qu'il ne parvenait pas à retenir leurs tremblements.

— Sans *toi* et *ton* intervention, je moisirai encore entre quatre murs puants, lui retourna-t-il en penchant la tête sur le côté, avant d'ajouter : Quoique non, j'aurais certainement basculé, à l'heure qu'il est. Je serais devenu une espèce de monstre genre zombie et j'aurais dévoré mes geôliers, ou quelque chose comme ça. Enfin bref, je te le devais bien. Sans compter que tu es ma meilleure amie, je ferai n'importe quoi pour toi.

Était-ce une manière de lui dire qu'il ne lui en voulait pas ?

Cornélia acquiesça timidement, la présence de Bertille, même si celle-ci s'était éloignée pour aller rincer le Thermos dans la salle de bains, l'embarrassant un peu. Puis elle grimaça, incapable de donner le change plus longtemps :

— Tu ne vas quand même pas partir ?

— Ce type porte mes... bordel ! jura-t-il en serrant les dents. Il m'a regardé avec *mes* yeux, tu comprends ?! C'est un peu difficile à encaisser ! Je sais ce qu'il m'a fait, je l'ai vu dans son esprit. Il s'est servi de moi pour survivre et m'a jeté sans un remords dans ce trou en espérant que j'y pourrisse ! S'il reste, je me tire, hors de question que je vive sous le même toit que cet enfoiré !

— Est-ce que tu sais pourquoi il a fait ça ? s'enquit-elle en observant le sol, encore plus mal à l'aise à présent.

Séraphin eut un brusque mouvement de recul, comme s'il recevait un nouveau choc, comme s'il prenait soudain conscience de l'origine de son

infortune. Sans doute n'avait-il pas eu le temps de bien intégrer cette information-là...

— Je le sais, attesta-t-il gravement. Tout est toujours lié à toi, d'une manière ou d'une autre.

— On dirait, oui, chuchota-t-elle en chassant une poussière invisible sur sa robe tout en ravalant les sanglots qui lui serraient la gorge.

Cette journée était affreusement longue... Cela ne faisait que quelques heures qu'elle avait enterré son père et pourtant elle avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis.

Que devenait Henri ? L'inquiétude lui comprimait la poitrine. Elle s'était sauvée parce qu'elle s'était sentie étouffer ainsi coincée entre les deux hommes, éclaboussée par la pluie acide de leur rancœur, broyée sous leurs exigences respectives. Pourtant, elle regrettait maintenant...

Séraphin lui prit le bras et se pencha vers elle pour l'obliger à le regarder. Il tenta un sourire un peu crispé et risqua une plaisanterie – qui cependant n'était pas dépourvue d'une bonne dose de vérité :

— Tes fréquentations laissent de plus en plus à désirer. Tu comptes te présenter au concours des soupirants les plus tordus de la planète peut-être ? Parce que tu tiens là une belle collection !

Ce n'était pas drôle. Pas du tout. La situation n'avait absolument rien d'amusant. Malgré tout, Cornélia ne put s'empêcher de pouffer de rire.

— Si tu souhaites venir ajouter ton nom à la liste, ne te gêne surtout pas, ironisa une voix au timbre grave et velouté, bien qu'un peu plus rauque que d'ordinaire, dans son dos. Un de plus ou de moins, au point où on en est...

Le sourire de Séraphin s'effaça subitement et il se redressa en se raclant la gorge. La jeune fille pivota et découvrit Henri sur le pas de la porte, entre le vestibule et la chambre. Il se tenait les bras croisés, une épaule nonchalamment appuyée au chambranle, posté là comme s'il l'attendait, comme si tout avait été normal.

Mais la lueur qui faisait briller ses yeux si clairs, aux merveilleux reflets argentins, n'était plus la même. Quelque chose avait changé...

irréremédiatement.

CHAPITRE 3

En Perdition

Henri avait beau s'appliquer à préserver son sempiternel masque impassible, et bien qu'il soit capable de leurrer n'importe qui – à l'exception naturellement d'Alphaïce et de ses déroutantes facultés –, Cornélia, elle, réussissait désormais à le voir tel qu'il était. L'homme, le vrai, profondément reclus sous la façade insensible et menaçante du puissant prince des vampires qu'il avait depuis si longtemps endossée.

Et ce qu'elle perçut en cet instant lui fit peur. Vraiment peur. Le peu d'espoir et de bonheur qu'elle avait vu naître au fond de ses prunelles, qu'elle avait eu tellement de mal à insuffler, puis à entretenir, depuis qu'ils s'étaient unis selon les lois vampiriques, venait de s'évanouir...

— Eh bien, que va-t-il se passer maintenant ? se renseigna-t-elle. Avez-vous finalement fait la paix ?

Henri quitta son appui pour se redresser et esquissa un geste las de la main :

— Je ne crois pas que ce soit jamais possible. Néanmoins Maxime et moi sommes parvenus à un accord.

Il avisa ensuite Séraphin, changeant d'interlocuteur un peu trop promptement, comme s'il préférait ne plus avoir à soutenir le regard de sa compagne, comme s'il lui était soudain devenu quelque chose de désagréable. Puis il mit prudemment en garde le treizième :

— Je crains que cela ne te ravisse guère.

— Laissez-moi deviner, il s'installe ici ? présagea le jeune homme en s'agitant brusquement. J'en étais sûr ! Et vous attendez quoi au juste ? Que je reste sans rien faire ? Que je le laisse aller et venir ici à sa guise, se pavaner devant moi avec les yeux dont il m'a privé ?! Vous êtes malade ou quoi ?! Quel fichu vampire a, dans cette maison, ne serait-ce qu'une once de considération pour moi, le petit dernier, l'estropié de la bande ? Je regrette, mais je ne paierai pas ce prix-là pour recevoir cette soi-disant indispensable éducation, c'est au-delà de ce que je suis en mesure de supporter !

— Bien sûr, je comprends parfaitement, concéda Henri, stoïque sans pour autant être méprisant face à la détresse de Séraphin, presque compatissant en fait – une attitude somme toute assez singulière de sa part. Cela étant, j'ai malgré tout besoin que tu demeures parmi nous. Tes pouvoirs vont m'être indispensables dans les temps à venir... Je dois être sûr qu'il ne projette rien qui pourrait mettre Cornélia en danger, vois-tu ?

Le jeune homme fronça les sourcils, puis se passa la paume sur la bouche en renflant et afficha un air concentré.

— Vous voulez que je sonde constamment son esprit, c'est ça ?

— C'est cela, admit Henri. Je ne demande pas que tu me rapportes l'intégralité de ce que tu y décèleras. Seulement m'avertir, au cas où ses intentions envers Cornélia te paraîtraient suspectes, ou bien le deviendraient.

Séraphin serra les lèvres, mais ne prit même pas le temps de réfléchir. Il hocha la tête, subitement résigné, acceptant silencieusement la mission que son aîné désirait lui confier.

Puis, enfin à peu près apaisé, il se dirigea vers le premier fauteuil venu et s'y installa.

La jeune fille crut, l'espace d'une seconde, que c'était une manière de les congédier. Mais elle comprit devant l'impassibilité de son compagnon qu'il n'en était rien. Séraphin semblait à la fois écouter quelques bruits dans le lointain et perdu dans d'obscurées pensées.

Mais au bout d'une longue minute, ou peut-être deux, il souffla laborieusement, comme si prononcer ces mots lui coûtait :

— Tout ce qu'il vous a dit est vrai. Il... il en bavé, lui aussi... Et il veut seulement retrouver sa vie d'avant, rien d'autre.

Henri soupira et le treizième s'extirpa de sa curieuse transe pour lever vers lui un regard empreint d'un soupçon d'insolence, mais également d'une certaine curiosité :

— Je me trompe ou ce n'est pas bon pour vous, ça ?

— Tu ne te trompes pas, lâcha le prince à contrecœur, avant de se tourner vers Cornélia et lui indiquer la porte : Nous devons avoir une conversation.

Il n'attendit pas son consentement et passa devant elle, exigeant muettement qu'elle le suive. Ce qu'elle fit sans poser de questions, même si sous crâne elles se bousculaient au point de lui donner la migraine.

Le problème, c'était qu'elle ne voulait pas entendre les réponses. Ce qu'il avait à lui dire ne lui plairait pas, c'était évident. Et cela l'effrayait, tout comme l'absence de cette lueur au fond de ses yeux, à laquelle elle tenait tant.

Il la conduisit jusqu'à la chambre qui avait été la sienne durant les derniers jours où ils avaient vécu au manoir, soit juste avant qu'elle ne s'échappe et ne rentre à Paris. Dans la pièce, des domestiques s'affairaient. L'une d'elles faisait le lit, tandis que deux autres pliaient et rangeaient des vêtements dans les armoires.

Ses vêtements.

Que devait-elle en conclure exactement ? On la transférait ici, sans prendre en compte son avis, c'était bien ça ? Pourquoi ? Et qui avait pris cette décision ?

Henri n'eut pas à leur demander de les laisser seuls, les trois femmes de chambre abandonnèrent d'elles-mêmes leurs tâches et s'éclipsèrent hâtivement. Avaient-elles reçu un ordre mental, ou bien s'agissait-il uniquement de l'angoisse naturelle que le vampire ne manquait jamais de susciter chez tout humain normalement constitué ?

Cornélia n'aurait su le dire. Et en vérité, cela aurait été la première solution qu'elle n'en aurait même pas été choquée. Plus maintenant. Les envoûtements faisaient partie de son quotidien désormais, si bien qu'elle n'arrivait même plus à trouver cette pratique dérangeante.

— Un accord... à propos de moi ? hasarda-t-elle, Henri, resté près de la porte, tardant à prendre la parole.

— À propos de quel autre sujet ? rétorqua-t-il, sarcastique, comme à son habitude.

Pourtant, elle n'était pas dupe, elle sentait bien que l'instant ne se prêtait guère à l'ironie. Et elle s'en trouva fortement agacée. Cette distance, cette froideur, ce n'était pas ce qu'elle méritait... Et c'était tout sauf honnête de sa part de se comporter ainsi, après avoir été jusqu'à laisser échapper des larmes devant elle, un peu plus tôt !

— Et donc, je n'ai encore pas *voix au chapitre*, je suppose ? s'emporta-t-elle, répétant mot pour mot ceux qu'il avait employés lorsqu'il lui avait imposé son sang. *Vous avez négocié, vous avez décidé quoi faire de moi et dans quelle chambre me ranger ?!* J'imagine que je n'ai plus qu'à me soumettre à vos exigences et suivre vos directives, à l'un comme à l'autre, et qu'alors tout ira bien !

Plutôt que de briser les vitres et de se mettre en colère comme elle s'y attendait, Henri conserva son sang-froid et répondit d'un ton faible et contrit, contrastant de manière édifiante avec le sien :

— Je sais bien de quoi cela avait l'air, cette pitoyable querelle tout à l'heure, mais tu te méprends.

— Ah, vraiment ?! s'écria-t-elle, furieuse qu'il reste si calme face à elle qui n'y parvenait pas.

On aurait dit qu'il venait d'abandonner... de se résoudre à accepter quelque chose qu'il ne souhaitait pas.

Ne l'avait-elle pas entendu jurer qu'il se battrait ? Où étaient soudain passées sa morgue et sa fougue coutumières ?!

Il l'observa longuement, sans bruit, scrutant son visage comme s'il avait pu y trouver la solution à tous leurs problèmes. Puis la douleur

réapparut peu à peu sur ses traits. Il ouvrit lentement les bras, semblant tout à coup totalement désarmé :

— Si je n'avais pensé qu'à moi, qu'à mon intérêt, s'il m'avait été possible de décider à ta place, alors je t'assure que j'aurais fait fi de tes protestations quand nous étions au pavillon. Si indigne que cela puisse te paraître, j'aurais terminé de boucler nos malles, je t'aurais jetée sur mon épaule, quand bien même m'aurais-tu agoni d'insultes, et nous serions tous les deux très loin d'ici en ce moment, tu peux me croire. À nous disputer, sans l'ombre d'un doute, mais ailleurs.

Et tout n'en aurait été que plus simple. Pourquoi avait-elle désapprouvé ce plan au juste ? Il était tellement alléchant à présent...

Mais Henri n'était pas quelqu'un de lâche, il était même l'exact inverse. Et elle aurait détesté qu'il s'abaisse à ce point, uniquement à cause de sa peur de la perdre.

Par ailleurs, Maxime non plus n'aurait pas mérité un tel traitement. Ne venait-il pas de traverser l'enfer pour les retrouver ? Pour la retrouver, elle ?

— Du reste, je t'aurais aussi posé *la* question, reprit-il, sa voix se brisant sur ce dernier mot.

Il recula, ajoutant encore de la distance entre eux, jusqu'à s'adosser au mur, comme s'il était épuisé. Elle s'apprêtait à parler lorsqu'il tendit la main vers elle, lui intimant de garder le silence.

— Mais tu ne peux évidemment pas y répondre. Et ce serait bien injuste de ma part de l'exiger si tôt, alors que tu dois être au moins autant bouleversée que moi du retour de Maxime... et que nous revenons tout juste de l'enterrement de ton père. Puis, y a-t-il vraiment lieu de la poser, d'ailleurs ?

— Henri..., tenta-t-elle de l'interrompre.

Il hocha la tête, comme s'il savait déjà ce qu'elle allait dire. Puis il ferma les paupières et expliqua d'une seule traite :

— Notre accord consiste simplement à te laisser du temps pour que tu prennes la bonne décision. Celle qui te rendra heureuse... *vraiment*

heureuse. Que pourrait-on faire d'autre de toute façon ? La légitimité de votre mariage étant des plus complexes compte tenu des circonstances, Maxime accepte de renoncer à revendiquer ses droits sur toi.

Comme c'était aimable de sa part ! Cela étant, elle ne devait pas perdre de vue qu'il était issu du XVIII^e siècle et que pour lui les choses étaient très différentes.

— Et en contrepartie ? s'étonna-t-elle, soupçonnant une suite moins favorable.

Henri baissa la tête et avala péniblement sa salive, sa pomme d'Adam descendant et remontant distinctement dans sa gorge. Ses lèvres prirent alors un pli amer, il serra les poings et jeta un regard sinistre de côté. Puis, sans même lever le nez vers elle, il articula de mauvaise grâce, sans conviction aucune :

— Je...

Il empoigna brutalement sa chemise et tira dessus jusqu'à pratiquement la déchirer, afin d'en défaire le col, puis expédia, comme si les mots lui avaient été arrachés :

— *Je te libère.*

Cela sonnait comme un glas...

Faisait aussi mal qu'un coup dans l'estomac...

Un frisson d'effroi parcourut l'échine de Cornélia et le sang se mit à lui frapper violemment les tempes. Sa tête allait-elle réellement exploser ou bien n'était-ce qu'une impression ?

Voilà. En une toute petite phrase, c'était fait. Leur couple, tout ce qu'ils avaient si laborieusement construit, venait de voler en éclats.

Pour de bon.

Même lorsqu'il avait prétendu la quitter, quelques jours plus tôt, il n'avait pas rompu ce précieux lien.

Trop sonnée pour vraiment réagir, elle s'assit au bord du lit, ses jambes refusant de la porter plus longtemps. Faiblement, la gorge serrée, elle balbutia :

— Henri... non...

Mais il ne servait à rien de contester son verdict. C'était la règle. Lui seul avait le pouvoir de briser leur engagement mutuel.

Et il l'avait fait.

Il avait osé... elle n'en revenait pas ! Comment avait-il pu ?!

Il s'éclaircit bruyamment la gorge, enfonça ses mains dans les poches de sa veste et s'efforça de poursuivre, la voix néanmoins voilée par une certaine émotion :

— Tu devras également accorder à Maxime quelques heures chaque jour, pendant au moins quatre mois. Il espère qu'ainsi, en passant du temps avec toi, cela ravivera tes souvenirs, ceux que vous avez partagés autrefois... et, de la même façon, les sentiments qui étaient les tiens à cette époque. Juste quelques heures. En fin de compte, ce n'est pas grand-chose, je pense. Ensuite... eh bien, on verra. C'est tout.

— C'est tout ?! répéta-t-elle, la vue brouillée de larmes rouges. Et toi, dans tout ça ? Et nous, alors ?

— Pour le moment, et jusqu'à nouvel ordre, il n'y a plus de *nous*, déclara-t-il âprement. *Statu quo*. Lui et moi, on reste tranquilles. On ne s'écharpe pas pendant quatre mois, à condition que ce laps de temps te suffise à prendre une décision. Elle ne tient qu'à toi de toute manière, j'imagine que tu l'as compris. Que voulais-tu d'autre ? C'est le mieux que j'aie pu obtenir. Après tout, je n'ai pas de serment échangé devant un prêtre à faire valoir, moi.

Elle se releva, tremblante de rage, alors qu'il ne faisait qu'énoncer une vérité, alors qu'il n'avait agi que pour son bien à elle. Pourtant, elle était extrêmement fâchée contre lui :

— Enfin, c'est n'importe quoi !

La situation était désastreuse. Elle était coincée entre des engagements qu'elle avait pris dans une autre vie, ses scrupules quant à ce qu'avait enduré le pauvre Maxime par sa faute, et ce qu'elle voulait réellement. Mais elle ne pouvait pas s'accommoder d'un tel compromis, c'était impossible. Il n'avait pas lieu d'être. Pourquoi avait-il consenti à cet accord absurde ?!

— Henri, c'est toi ! s'écria-t-elle, plus vraiment maîtresse d'elle-même. Je refuse cette pseudo-séparation ! Je n'ai pas de choix à faire, c'est toi, bon sang ! Quoi qu'il arrive, ce sera toujours toi !

Il y eut un instant de silence durant lequel il resta figé, paraissant ne pas comprendre. Puis il blêmit et cligna des paupières, comme s'il n'avait pas bien entendu. Il exhuma ses mains du fond de ses poches et pressa son poing contre sa bouche, la nuque inclinée vers l'avant.

Puis il se ressaisit et s'éloigna brusquement du mur pour se rapprocher d'elle en secouant la tête, déjà beaucoup moins calme :

— Mais alors, dans ce cas, pourquoi ne pas avoir accepté de me suivre avant que ça ne dégénère ?! Ou encore pourquoi ne pas l'avoir dit quand nous étions tous les trois réunis ? Et pourquoi diable t'être enfuie lorsqu'il t'a pris la main ?

Ce n'était ni plus ni moins que des reproches. De véhéments reproches. Il en avait été blessé, elle le voyait bien. Mais était-ce une raison pour en conclure qu'elle doutait ? Il était si prompt à croire que ses sentiments n'étaient pas à la hauteur des siens, qu'il ne comptait pas pour elle autant qu'elle comptait pour lui.

Mais si, jusque-là, il s'était senti menacé par le fantôme de son meilleur ami, qu'avait-il pu éprouver, au-delà du choc évident, en le découvrant finalement bien vivant, prêt à reprendre la place qui était jadis la sienne ? Ses réactions étaient-elles si surprenantes ?

— Fuir n'aurait rien changé à la situation, se défendit-elle, de moins en moins convaincue. Et comment m'exprimer quand vous ne me laissez même pas en placer une ?!

Henri cilla derechef, son visage devenant de plus en plus expressif. Puis il se rendit à l'évidence, elle avait raison et elle put le lire sur ses traits. Il prit alors une longue inspiration.

— Si ce que tu dis est vrai, quatre mois n'y changeront rien, conjectura-t-il sans paraître néanmoins rassuré. Ce ne sera qu'une simple pause, nous reprendrons où nous en étions une fois ce délai écoulé.

— Non, protesta-t-elle aussitôt, avant d'adopter un ton implorant, mettant de côté tout amour-propre et toute fierté : Non... ne me fais pas ça, je t'en supplie ! Pas maintenant... j'ai trop besoin de toi...

Le lui avait-elle déjà avoué en ces termes ? Elle n'en avait pas le souvenir.

Elle n'avait pas de solution, pas de plan à proposer, mais ça, cette *pause*, c'était tout bonnement inconcevable. Henri ne pouvait pas lui imposer ça, pas après ce qu'ils avaient vécu !

Il écarquilla les yeux de surprise, ne s'étant manifestement pas préparé à ce type de déclaration, puis passa de blême à complètement livide.

— Je reste ici, assura-t-il, feignant de ne pas saisir. Et Séraphin aussi. Tu ne cours aucun danger, je te le promets.

Cornélia fronça les sourcils, dépitée, puis, les joues répugnantes, à présent barbouillées de sang, explicita, puisque cela semblait nécessaire :

— Je ne faisais pas allusion à ta protection, mais à tout autre chose, en vérité. J'ai besoin de ta tendresse et de tes baisers. J'ai besoin d'oublier cette horrible journée, ainsi que celle où j'ai vu mon père se tuer. Toutes ces sordides histoires... J'ai plus que jamais besoin de me sentir vivante sous tes caresses... que tu me rappelles qu'il peut y avoir des choses merveilleuses en ce monde. Je voudrais que tu... que tu m'aimes, là, tout de suite. Que tu me fasses l'amour jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce que je tombe de sommeil dans tes bras, ne me rappelant plus ni mon nom, ni ce passé dont je n'ai que faire. Et qu'à mon réveil tu recommences, encore et encore...

Ils n'avaient eu que peu d'occasions de partager de tels moments d'intimité depuis qu'ils étaient ensemble, leur relation ayant essuyé bon nombre de perturbations. Ce qui avait été très pénible, autant pour elle que pour lui. En fait, peut-être davantage encore pour lui qui s'était si longtemps privé de ces plaisirs-là. Même s'il ne l'avait jamais évoqué en ces termes, ça n'en était pas moins flagrant.

Et elle savait qu'Henri s'était retenu de la toucher autrement que pour la reconforter depuis qu'ils avaient assisté, tous deux impuissants, à la

défenestration de son père. Même s'il s'évertuait à ne pas le montrer, elle avait parfaitement conscience de combien cela lui coûtait.

Il ne pourrait faire autrement que lui donner satisfaction. Jamais il ne saurait lui refuser ça.

Ses iris avaient d'ailleurs déjà pris la couleur des flammes, réagissant immédiatement à son invitation, tandis que ses paupières s'étaient alourdies et qu'un muscle jouait sous la peau de sa mâchoire. Il se passa la paume sur la bouche, peut-être pour cacher ses crocs proéminents, et gémit, comme à l'agonie :

— Cornélia...

— Tant pis, enfuyons-nous ! réclama-t-elle abruptement, saisissant que rien d'autre ne comptait plus finalement. J'ai changé d'avis. Emmène-moi loin, s'il te plaît.

Henri l'observa quelques secondes, médusé, comme s'il venait tout juste de découvrir quelque secret qu'il n'avait encore jamais osé soupçonner. Lentement, il ébaucha un geste vers elle, et, les doigts ouverts, crispés sous l'effort qu'il semblait fournir pour parvenir à se maîtriser... s'interrompit. Puis il laissa retomber son bras le long de son corps.

— C'est impossible désormais... notre accord... J'ai donné ma parole à Maxime. Elle vaut déjà si peu. Je ne peux tout de même pas le trahir une fois de plus.

Il fit volte-face et se dirigea d'un pas pressé vers la sortie, incapable de rester face à elle plus longtemps, mais s'arrêta dans l'embrasure lorsque Cornélia éclata en sanglots, marmonnant, comme pour elle-même :

— Je ne tiendrais pas quatre mois, je n'y arriverai pas...

Elle crut que tout était fini quand sa haute silhouette sombre disparut.

Puis elle faillit hurler lorsqu'elle sentit un corps froid, particulièrement grand et puissant, se plaquer brutalement contre son dos, et vit simultanément deux bras jaillir de derrière pour se refermer sur elle, l'emprisonnant, l'enveloppant tout entière. L'étreinte était si vive, si intense, que son cri s'étrangla dans sa gorge, étouffé par le manque d'air.

— Ni moi non plus, déplora Henri en se penchant sur elle, d'un ton où se mêlaient les accents de la tristesse et de la passion. Je ne le peux, moi non plus, mon ange...

Au même instant, les couleurs du décor devant eux moururent, se diluant dans l'air, pour immédiatement renaître sous un tableau différent. Cornélia n'eut guère le loisir de détailler le lieu où son compagnon les avait déplacés. Celui-ci s'était emparé de sa nuque et lui avait incliné la tête vers lui, la retenant farouchement contre lui de son autre bras, passé en travers de son buste.

Ses lèvres glacées cherchèrent les siennes, si furieusement que l'instinct poussa d'abord la jeune fille à résister un bref instant... avant de se résoudre à s'abandonner totalement.

Henri ne lui offrait-il pas exactement ce qu'elle avait réclamé ?

Leurs bouches se rencontrèrent alors, et, au lieu de l'ordinaire apparition de lucioles, Cornélia assista à une explosion de particules scintillantes. L'illusion se joua sous ses paupières closes et s'accompagna conjointement de violentes – et cependant absolument délicieuses – sensations au creux de son ventre. L'onde, telle une décharge électrique, se propagea ensuite à l'ensemble de son être.

Le baiser d'Henri était âpre, de plus en plus profond et rude, exigeant mais éperdu. Il la dévorait sans plus aucune délicatesse ni réserve, sans application, se laissant uniquement guider par ses émotions. Et elle se rendit compte qu'elle adorait ça, que le désir brut du vampire la faisait vibrer des pieds à la tête... littéralement.

Elle était aussi affamée que lui et répondit avec la même ardeur, la même impudeur, laissant au placard et sous cadenas la jeune fille timide et maladroite qu'elle avait toujours cru être. Elle s'accrocha d'une main à son épaule et enfonça les ongles dans le velours de sa veste, déchirant involontairement le tissu, ainsi que celui de son gilet, puis de sa chemise, pour venir les planter dans sa peau.

Leurs crocs respectifs s'entrechoquèrent à plusieurs reprises, parfois assez rudement, griffèrent même dangereusement leurs lèvres. Jusqu'à ce

que le goût du sang d'Henri vienne chatouiller les papilles de Cornélia.

Oh, mon Dieu, ce goût !

C'était si bon ! Si... indispensable !

Ça aussi, elle en avait tellement besoin...

Elle aurait été confuse d'avoir égratigné par mégarde son compagnon, s'il n'avait pas alors manifesté davantage d'exaltation, pressant avec un grognement d'urgence son membre érigé et dur contre ses reins, sa fièvre semblant soudain brutalement exacerbée – si tant est que cela soit possible.

Le mélange du baiser et du sang était fabuleux... le vertige, fébrile, et tellement, tellement grisant...

Elle pensait qu'Henri l'imiterait d'emblée et qu'ils mêleraient allègrement leurs hémoglobines en même temps que leur salive. Mais, malgré la frénésie presque démente avec laquelle il l'embrassait, le vampire parvint à s'abstenir.

Bien sûr...

Il répugnait tant à la blesser. Et ce, même encore maintenant, tandis qu'elle cicatrisait presque aussi vite que lui. Pourtant, si curieux que ce soit – surtout après ce qu'il avait vécu durant ses jeunes années auprès du roi –, il adorait qu'elle se nourrisse de lui, prélevant directement à la source l'élixir qui la gardait en bonne santé. Par ailleurs, il ne cherchait même pas à cacher combien il appréciait cela, quand bien même c'était enfreindre les lois vampiriques.

En outre, et bien que cela le dérange profondément, il était également fou de son goût à elle...

Mais il y viendrait, c'était certain. Dans l'état dans lequel il se trouvait déjà, tandis qu'ils n'en étaient pour le moment qu'aux prémices d'une étreinte qui promettait d'être passionnée, il ne faudrait pas grand-chose pour qu'il s'autorise à son tour à la mordre. Et elle était décidée à ce que ça arrive, d'une manière ou d'une autre.

La souffrance était inévitable, toutefois c'était le prix à payer pour que le plaisir de l'autre soit décuplé. Cornélia l'avait compris. Et elle était prête

à ce sacrifice, de la même façon que lui l'était pour elle.

Elle ne s'aperçut que ses vêtements – robe et lingerie comprises – avaient glissé de son corps, étrangement attirés par le sol, qu'au moment où Henri saisit à pleines mains ses seins dénudés pour les pétrir avidement, déclenchant un véritable séisme parmi la myriade de lucioles qui voletaient autour d'eux.

Elle était désormais totalement nue entre ses bras.

Comment avait-il fait ça ? Elle ne se souvenait pas qu'il ait pris la peine de descendre la fermeture éclair dans son dos, ni de dégrafer son soutien-gorge, ni même de faire rouler sa culotte le long de ses hanches.

Se servir de ses pouvoirs pour déshabiller les filles, voilà qui était parfaitement déloyal !

Si anodin que ça puisse être, ce qui devait anciennement être une vilaine habitude amusa subitement Cornélia. C'était tellement fourbe et espiègle... et Henri n'était jamais *espiègle*. Du moins, pas à sa connaissance.

Elle pivota contre lui tandis qu'il essayait de la retenir dans cette posture, les reins plaqués à son bassin. Puis il céda finalement de bon gré. Et, dans une dernière caresse sensuelle et appuyée de la langue, il mit fin au siège acharné de sa bouche pour venir sourire contre ses lèvres, visiblement satisfait de l'avoir dévêtue sans qu'elle s'en aperçoive. Voire jubilant, en fait.

Il haletait de la même manière que s'il avait couru le cent mètres... non, un marathon serait plus juste.

D'un simple mouvement d'épaule, il se débarrassa de sa veste. Puis, sans prévenir, il empoigna fermement la fesse droite de la jeune fille afin de mieux coller son corps au sien, sa poitrine s'écrasant contre ses muscles d'acier. Tandis que, de l'autre main, il agrippait ses longs cheveux roux tout en se penchant pour la placer devant la base de son cou. La bouche tout près de son artère, qu'elle parvenait désormais à distinguer, et que le col de sa chemise, précédemment mis à mal, laissait apparente.

Cela ne lui avait donc pas échappé, il avait deviné qu'il lui en fallait davantage. Dès l'instant où elle avait écorché sa lèvre, le sang d'Henri s'était transformé en une véritable obsession... une pulsion sauvage, accentuée par l'excitation.

Et puisqu'elle était à présent incapable de refuser une telle proposition, parce qu'elle en crevait d'envie et ne voulait plus avoir à s'interroger quant au bien-fondé d'une telle dépendance, elle referma ses crocs sur lui. Juste à l'endroit qu'il lui avait indiqué.

Elle n'était pas aussi expérimentée que lui et les circonstances l'avaient totalement dépouillée du peu de self-control qu'elle possédait dès lors qu'il s'agissait de se nourrir. Elle sentit aussitôt, à ses tressaillements, ainsi qu'à son soupir feutré et haché, qu'elle n'avait encore pas fait dans la dentelle et avait sans doute abîmé plus que de raison sa pauvre chair, déjà si malmenée par le passé.

Elle veillerait à mieux se débrouiller la prochaine fois, elle se le promit.

Mais le remords ne fit que l'effleurer. L'effet produit par le sang d'Henri, fusant avec force contre son palais, emplissant sa bouche, pour venir ensuite rafraîchir et apaiser sa gorge, l'absorba tout entière. Elle profita au maximum de cet indicible bonheur que son compagnon lui offrait de si bonne grâce. Elle lui en était tellement reconnaissante...

Les doigts enchevêtrés dans la soyeuse chevelure du vampire, elle le maintenait dans la position de sa convenance. Et il mettait un point d'honneur à ne pas s'en écarter, se soumettant tout à fait à elle, à son besoin.

Agilement néanmoins, il finit par glisser discrètement une main entre eux, descendit jusqu'à sa toison, qu'il caressa d'abord, jusqu'à ensuite introduire carrément son index en elle. Là, il décrivit des figures merveilleuses, véritables appels à l'extase.

Laquelle vint très rapidement, d'une façon inattendue et surprenante. Il était partout en elle, son sang dans sa bouche, son doigt logé au creux

de son intimité. C'était ce qu'il avait voulu. Et cette sensation était... incomparable.

Elle s'entendit geindre entre deux gorgées, le corps secoué par l'orgasme, et n'en fut pas gênée cette fois. Au contraire, ces petits bruits étouffés et inarticulés semblaient tellement plaire au vampire, dont la respiration se fit soudain plus bruyante, plus rauque aussi.

Cornélia retira lentement les dents de sa peau, repue, sur tous les plans. Puis elle lécha le pourtour des plaies qu'elles avaient causées et qui commençaient à se résorber. Lesquelles étaient au moins aussi laides et importantes qu'elle l'avait présumé.

— Tout va bien, la rassura Henri en s'interrompant également.

Sans doute avait-il décelé l'inquiétude sur son visage, car déjà elle regrettait et culpabilisait d'être aussi peu délicate.

— À ton tour, exigea-t-elle en s'écartant légèrement pour mieux le voir.

Il resta perplexe. Il allait refuser, c'était certain.

Parce que, contrairement à elle, cela ne lui était pas indispensable et qu'il s'imaginait capable de gérer sa propre dépendance. Mais elle le connaissait bien... elle savait, de par les images qu'elle parvenait à capter sans vraiment le vouloir dans ces moments si particuliers, qu'il se trompait.

Alors elle prit les devants et, d'un coup de ses nouveaux ongles acérés, s'entailla elle-même, s'égratignant entre l'épaule et le décolleté, juste au-dessus du sein gauche.

Le vampire déglutit à la vue de la longue ligne rouge qui se dessinait sur sa peau pâle tout en suivant le contour de ses formes et ne put résister une seconde de plus. Il tomba lourdement à genoux devant elle, s'effondrant si brusquement qu'elle hoqueta de stupeur, et intercepta la goutte de sang de sa langue, tandis qu'elle atteignait son flanc.

Il s'empara de ses hanches pour l'amener opiniâtrement à lui, la cambrant de façon presque douloureuse. Un grondement sourd roula dans

la gorge de son amant lorsque ensuite il retraça de ses lèvres, en sens inverse, le chemin parcouru par le précieux liquide grenat.

Les règles, ce n'était pas pour eux. Maintenant qu'elle y avait goûté, jamais plus Cornélia ne pourrait se passer de ces plaisirs-là...

Quand il n'y eut plus ni sang, ni égratignure, Henri, dont l'une des mains, comme aimantée, avait déjà rejoint son entrejambe, prit la pointe de son sein dans sa bouche et aspira si fort que Cornélia laissa échapper un nouveau petit cri étranglé. Il s'y attarda, s'en délecta, puis réserva le même traitement au second, prenant tout son temps, tandis qu'il tremblait d'impatience.

Soudain, une pluie de pétales de roses, blanches et duveteuses, ruissela sur eux, fraîche mais douce, aussi agréable que légère. La vision parut si réelle que la jeune fille crut que les fleurs avaient véritablement envahi la pièce, mais dut se rendre à l'évidence lorsque, l'instant d'après, tout avait disparu.

Henri se baissa alors lentement. Et, après avoir déposé une ronde de baisers voraces tout autour de son nombril, il vint embrasser le triangle de ses courtes boucles rousses, avant de s'aventurer à glisser la langue entre les replis de son intimité. Elle gémit et se tordit, encore peu habituée à ce genre d'attention, quand il saisit farouchement l'arrière de ses deux cuisses, poussant un nouveau grondement étrange, guttural, et la fit basculer vers l'arrière.

Cornélia cria pour de bon cette fois, pensant tomber à la renverse sur le parquet de ce qui semblait être une chambre. Mais contre toute attente, ce fut finalement un matelas moelleux qui accueillit son dos, amortissant sa chute.

Henri aimait-il la faire crier ? En tout cas, il adorait la surprendre dans ces moments-là, c'était indéniable, sa montée d'adrénaline ayant sans doute quelques effets sur lui... Après tout, n'avait-il pas dit une fois que sa peur décuplait son excitation ?

La tempête folle qui sourdait en elle la rattrapa presque immédiatement et elle ne put poursuivre sa réflexion. Et, tandis que son

compagnon s'acharnait à anéantir les dernières ruines de sa pudeur, n'omettant de visiter de sa langue et de ses lèvres aucune partie de sa féminité, le tout avec une adresse qu'elle n'aurait même pas supposée possible, Cornélia fut ébranlée par une nouvelle vague d'extase.

Elle se remettait à peine quand Henri, après s'être lui-même dévêtu, revint à genoux entre ses jambes, le regard incandescent, le rouge de ses iris évoluant de manière surprenante, bouillonnant autour de ses pupilles comme de la lave en fusion. Il se pencha sur elle, la prit dans ses bras pour ensuite la soulever, se redressant d'un même mouvement, et la hissa à califourchon sur lui, les jambes de part et d'autre de ses reins, son membre engorgé cognant fébrilement contre son ventre.

D'ordinaire, c'était toujours lui, passé maître dans cet art des siècles auparavant, qui dirigeait les opérations, mais cette fois semblait différente. Cornélia se mordit la lèvre inférieure, anxieuse, tandis qu'il attendait patiemment... enfin, plus ou moins. Tous ses muscles étaient tendus à l'extrême, frémissant sous la puissance de son désir et la retenue qu'il s'imposait.

Il passait une main apaisante le long de sa colonne vertébrale et s'apprêtait à changer de position, quand elle se décida et se plaça correctement au-dessus de lui. Elle commença alors à descendre, s'emplantant lentement sur le sexe dressé et palpitant d'Henri, malaisément, du fait de son impressionnante taille. Mais, tandis qu'elle n'en était qu'à mi-parcours, il l'interrompit, la retenant par la taille, pour reprendre son souffle.

Elle répéta la manœuvre plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il la laisse le prendre en entier. Et, tandis qu'elle pensait ne pouvoir l'accueillir davantage, il donna un brusque coup de reins pour s'enfoncer plus loin encore en elle, sans parvenir à réprimer un grognement de satisfaction virile, alors qu'elle hoquetait à la fois de surprise et de délices.

Cela pouvait-il être plus intime, plus sensuel ? Elle s'accrochait à lui tandis qu'ils se mouvaient ensemble, leurs soupirs hiératiques se mêlant

l'un à l'autre, en même temps que leurs corps, les yeux plongés dans ceux de l'autre.

Dans ceux d'Henri, bien que transformés par la fièvre, défilait une foule d'émotions aussi bouleversantes que captivantes. Elle y découvrit un bonheur indicible... mais y lut également de la détresse. Ce regard disait qu'il avait réellement envisagé leur séparation, qu'il avait vraiment imaginé qu'elle le délaisserait pour retourner vers celui qui prétendait encore être son époux. Ce regard montrait également à quel point cela l'avait rendu malade...

Puis, des visions assaillirent brusquement la jeune fille.

De bonnes visions.

Elle, l'ancienne Cornélia, dans sa grande chambre de Rougemont, jouant sur son clavecin tout neuf la mélodie de sa mère, la musique quelque peu déformée par un curieux écho. Henri, appuyé d'une épaule contre un mur, l'écoutant avec une tendresse à peine dissimulée. Puis les couleurs se brouillèrent pour adopter une autre forme.

Et, tout à coup, la place Saint-Pierre de Rome s'ébaucha sous ses yeux. La foule massée en bas, et Henri, dans sa grande redingote noire, perché sur la colonnade, près d'une statue quelconque. Une femme aux longs cheveux roux et à la longue robe blanche attirant alors son attention parmi la multitude des pèlerins. Il s'élança vers elle, un sourire radieux, serein, confiant même, comme elle ne lui en connaissait pas, sur le visage. Puis il l'enlaça comme s'ils ne s'étaient jamais quittés. Il l'enlaça, *elle*. Et il parut heureux, enfin.

C'était un rêve... l'un de *ses* rêves, à n'en pas douter.

Mais tout se déforma et une galerie apparut. Une salle remplie de tableaux dans de beaux cadres sculptés et dorés à la feuille d'or. Des portraits d'elle, toujours. Rien qu'elle...

Cornélia revint à la réalité, tout aussi brutalement que celle-ci l'avait fui, des ondes exquises courant dans tout le corps.

Le rythme de son compagnon s'accéléra peu à peu, achevant de la ramener au présent, avec lui. Puis il se fit plus dur, implacable, et elle

s'efforça de s'y adapter. Mais lorsque, submergée par le cataclysme qui menaçait cette fois de l'emporter, elle voulut enfouir sa figure dans le cou du vampire, il l'en empêcha, la maintenant obstinément face à lui.

L'expression d'Henri changea soudain, ses sourcils s'incurvèrent, comme suppliant, creusant entre eux un petit sillon vertical, et il réclama, la voix si rocailleuse qu'elle en était à peine reconnaissable :

— Je veux que tu me redises ce que tu m'as avoué tout à l'heure...

Il n'était guère nécessaire qu'il soit plus précis, Cornélia savait exactement à laquelle de ses paroles il faisait allusion.

— J'ai besoin de toi, murmura-t-elle alors. Tellement... tellement besoin de toi...

— Et tu... m'appartiens, ajouta-t-il en prenant son visage en coupe dans ses mains, tandis qu'il allait et venait toujours plus vite et rudement en elle. À moi seul... pour l'éternité.

— Je t'appartiens, répéta-t-elle péniblement, luttant pour réussir à articuler. Je suis... à toi seul, pour l'éternité...

Il l'enveloppa de ses bras pour l'immobiliser, se figea, profondément enfoui en elle, et poussa une puissante exclamation de jouissance, presque un cri, tandis qu'elle l'accompagnait dans l'extase, se consumant d'un plaisir plus intense que jamais.

Ils restèrent ainsi quelques secondes, peut-être même plusieurs minutes, pantelants tous les deux, couverts d'un léger voile de sueur grenat, l'un comme l'autre.

Puis Henri desserra son étreinte pour allonger Cornélia sur le dos, tout en s'étendant sur elle, demeurant entre ses jambes, en même temps que le décor vacillait autour d'eux pour s'inverser. Des coussins reposaient sous elle, mais ils étaient désormais couchés sur le plafond...

— Mon ange n'est pas encore épuisé, je me trompe ? chuchota-t-il en déposant un collier de baiser dans son cou.

— Pas encore, lui rétorqua-t-elle, avec un sourire un peu las cependant.

Il dévoila alors brièvement ses magnifiques dents blanches, si parfaitement alignées, d'un air absolument ravi.

CHAPITRE 4

D'Outre-Tombe

Le corps engourdi, un peu douloureux même, après cette folle nuit passée dans les bras d'Henri, Cornélia s'éveillait progressivement. Malgré cela, elle se sentait bien, apaisée.

Sereine. Comme elle ne l'avait plus été depuis longtemps.

Elle flottait doucement, bercée par le rythme lent de la respiration tranquille de son compagnon, sur le torse duquel elle était encore étendue.

Combien de fois l'avait-il aimé en tout et pour tout, ainsi qu'elle l'avait réclamé, avant qu'elle ne tombe de fatigue ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Elle avait perdu le compte si rapidement, trop grisée de délices pour songer à quoi que ce soit d'autre qu'au moment présent.

Elle remua légèrement et poussa un petit gémissement de plaisir lorsque les doigts d'Henri plongèrent dans ses cheveux, tandis que ses lèvres se promenaient doucement sur son front.

Jamais plus elle ne pourrait se passer de ça... jamais plus elle ne pourrait se passer de lui, tout simplement. Et le retour de Maxime n'y changerait rien.

Absolument rien.

Il faudrait bien que ce dernier le comprenne, qu'elle lui explique. À présent, elle y arriverait, elle se sentait déjà tellement plus forte et sûre

d'elle que la veille.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, ce fut pour se perdre dans le vaste océan limpide de ceux d'Henri. Et elle éprouva une immense bouffée de joie...

La petite lueur qu'elle aimait tant et qu'elle avait crue perdue à jamais venait de refaire son apparition au fond des prunelles tendres de son amant. Que pouvait-elle rêver de plus beau que cela ?

— Comment te sens-tu ? s'enquit-il d'une voix faible, ayant à cœur de ne pas la tirer trop brutalement du brouillard encore prégnant du sommeil.

Cornélia lui sourit, s'étonnant de le voir si soucieux tout à coup. La nuit qu'ils venaient de passer avait été la plus intime, la plus poignante et la plus étourdissante de toute sa vie. Elle ne regrettait rien. Cette fuite insensée et lâche, même si elle ne saurait être autrement que temporaire, en valait largement la peine. S'il avait fallu, elle aurait donné tout l'or du monde pour revivre ces instants magiques.

— Parfaitement bien, outre quelques courbatures persistantes, malgré ma nouvelle constitution, assura-t-elle en caressant la joue creuse du vampire, à présent penché sur elle. Pourquoi ?

Son front se plissa légèrement, pas encore pleinement rasséréné.

— As-tu eu de... de mauvaises visions ?

Il était donc vraiment inquiet.

— Non, aucune *mauvaise* vision, certifia-t-elle. Je crois que c'est terminé. Je n'en avais pas eu non plus la dernière fois. En vérité, ça n'est plus arrivé dès l'instant où j'ai cessé de me poser toutes ces questions à propos de ton passé.

— Je vois, rétorqua-t-il, le coin de ses lèvres se retroussant discrètement de satisfaction, avant qu'une nouvelle ombre ne vienne ternir son enthousiasme. Et quant aux ronces, à la douleur ?

— Pareil, c'est fini, répéta-t-elle en passant les bras autour du cou d'Henri pour s'y accrocher et le garder encore un peu près d'elle. Probablement parce que désormais tu ne te retiens plus – ou presque – de prendre mon sang.

Il l'enlaça à son tour, puis fronça les sourcils :

— Tu as conscience que ce à quoi nous nous adonnons est interdit, n'est-ce pas ? Que ce n'est pas sain, du fait...

— Du fait de la dépendance que cela entraîne, compléta-t-elle. Bien sûr que je le sais. Mais c'est tellement ancré en moi désormais. Je suis prête à l'assumer.

Il soupira longuement et la pressa plus fermement contre lui.

L'aube se levait peu à peu, éclairant la pièce d'une chaude et agréable lumière jaune, dévoilant les secrets de ce mystérieux lieu où le vampire l'avait conduite en catastrophe.

La chambre était ancienne, en attestait la décoration de style baroque, plus colorée que d'ordinaire. Les murs étaient en pierre nue ocre, et de grandes tentures aux tons chatoyants y étaient tendues.

— Où sommes-nous ? se renseigna-t-elle. Ce n'est pas la maison de Paris, n'est-ce pas ?

— En effet, nous ne sommes pas en France.

Le regard d'Henri se fit énigmatique, un peu taquin même... à moins que ça ne soit que le fruit de l'imagination de Cornélia ? S'attendait-il à ce qu'elle devine ?

— En Europe ?

Il hocha la tête, mais n'en dévoila pas plus, se contentant de faire glisser le dos de sa main le long de son flanc avec un plaisir manifeste.

— En Italie, alors, essaya-t-elle, sur une intuition. Près de Saint-Pierre de Rome ?

Henri haussa un sourcil et rit doucement, impressionné.

— En effet. C'est cela. J'ai une demeure à proximité de chaque lieu de pèlerinage chrétien, en Europe et ailleurs.

Pour être près de là où il pensait qu'elle se rendrait forcément, à un moment ou à un autre, dans cette nouvelle vie, imaginant que sa foi demeurerait intacte, même après la mort...

— Henri, je ne suis plus croyante, se sentit-elle obligée de préciser. Celle que je suis aujourd'hui est tout ce qu'il y a de plus athée. En fait, je

n'ai même jamais été baptisée.

Il eut un mouvement de recul et parut tout à coup profondément troublé, si bien qu'elle se demanda si elle n'avait pas dit une bêtise, quelque chose d'offensant. Puis elle comprit qu'il réalisait seulement qu'il s'était trompé, à quel point il avait fait erreur en la recherchant avec un tel acharnement dans ces lieux en particulier.

— C'est difficile à concevoir, lâcha-t-il dans un souffle.

— J'ai la sensation d'être la même, mais finalement, je ne le suis pas exactement, fit-elle valoir, songeant qu'elle aurait pu essayer de mieux expliquer ça à Maxime, la veille.

Puis elle repensa aux visions que lui avait offertes inconsciemment Henri durant leurs étreintes, et à ce qui l'avait mise sur la voie quant à la ville où ils se trouvaient.

— Tu m'as fait voir une galerie pleine de tableaux cette nuit, déclara-t-elle, préférant changer de sujet devant l'air perplexe qu'affichait son compagnon. Des portraits. De... moi. En existe-t-il encore beaucoup d'autres ?

Ou n'était-ce que de simples fantasmes ?

Henri se laissa retomber sur le dos, s'écartant brusquement d'elle, et se passa la paume sur le visage, comme pour éviter qu'elle n'y lise la vérité.

Puis, contre toute attente, il se résolut à avouer :

— Beaucoup trop, si tu tiens à le savoir.

Alors elle avait vu juste. Et, bien qu'il eût soudain l'air très mal à l'aise, il n'avait pas tenté de nier, cette fois. Voilà qui était nouveau. Surprenant même. Cela signifiait qu'ils progressaient réellement... et ce, malgré les circonstances.

— Et il y en a ici ?

Elle se redressa dans l'attente d'une éventuelle démonstration, exaltée à l'idée de découvrir de nouvelles œuvres du vampire.

— Il n'y a pas une seule de mes propriétés, à l'exception de Rougemont, pour des raisons évidentes, qui n'en regorgent pas, rétorqua-t-il, non sans un certain fatalisme.

Ses lèvres prirent un pli contrit, un peu dépité, comme si sa propre obsession le désolait. Puis il se leva, dépliant son grand corps nu aux muscles au modelé affirmé et sec, sublime, et, sans même se donner la peine de se couvrir, entraîna Cornélia dans un corridor sombre. Elle déduisit, à son attitude inhabituellement décontractée, qu'ils devaient être seuls dans la maison.

Ils débouchèrent ensuite sur une galerie, celle de la vision. Ainsi donc, et comme elle s'en doutait, les images qu'il lui imposait lors de leurs étreintes, tous souvenirs volés mis à part, reflétaient bel et bien ses pensées du moment. Ce qui avait quelque chose de rassurant... contrairement à l'étrange prolifération de tableaux à son effigie.

Il y avait plusieurs déclinaisons du premier portrait qu'il avait fait d'elle, le seul, apparemment, à être resté au château de Rougemont. D'autres étaient plus artistiques, représentant des paysages, des ruines antiques, des palais, mais dans lesquels, inlassablement, figurait toujours une jeune femme à la silhouette gracile et aux longs cheveux roux.

Jusque-là, cela ressemblait aux fresques qu'elle avait mises au jour il n'y avait pas si longtemps et qui s'étaient étalées sur l'ensemble des murs de la chambre du pavillon de Reddening House. Cette nouvelle découverte n'était donc pas une si grande surprise que ça.

Ce qu'elle ignorait, en revanche, c'est qu'il avait fait ça *partout* où il était allé et... *tout le temps*. À part lorsqu'il guettait la foule des pèlerins du haut d'un quelconque monument sacré, à sa recherche, bien sûr.

Au fil des époques, l'héroïne des tableaux évoluait avec la mode, jusqu'à ce qu'elle apparaisse... en jean ?

Cornélia examina plus en détail la toile où elle était vêtue de façon on ne peut plus actuelle et s'aperçut qu'il s'agissait en réalité de vêtements qu'elle possédait et qu'elle avait même portés récemment, tandis qu'elle vivait encore chez son père.

Elle se tourna vers Henri, mais celui-ci ne la regardait plus, préférant contempler la fenêtre, comme à son habitude.

— Tu as peur ? interrogea-t-il simplement.

Elle n'avait pas besoin de demander, elle savait qu'il avait réalisé ce tableau, comme sans doute d'autres encore, dans cette vie, alors qu'ils s'étaient déjà rencontrés, ce fameux jour, après qu'elle eut sauté du haut d'un pont.

Le pont de leurs retrouvailles, dorénavant.

Médusée, bouleversée, ça elle l'était. Mais était-elle effrayée pour autant ? Elle aurait probablement dû. Séraphin l'avait été lorsque ensemble ils avaient découvert les fresques du pavillon. Toutefois, elle ne ressentait aucune angoisse.

— Non, j'aime savoir que tu n'as jamais cessé de penser à moi durant ces siècles qui nous ont séparés, avoua-t-elle, le réalisant subitement.

Elle grelotta tout à coup, un petit frisson la parcourant à cette pensée.

Henri baissa enfin les yeux sur elle, puis l'enveloppa de ses bras en même temps que d'un drap, qu'il semblait sortir de nulle part.

— C'est un euphémisme, tu t'en rends compte ? lui murmura-t-il.

Elle le comprenait bien. Et quelques jours encore auparavant, elle aurait été terrifiée face à la folle obsession qu'il nourrissait pour elle. Mais aujourd'hui, tout était différent.

En cet instant, elle était seulement profondément touchée qu'il accepte finalement de se livrer pleinement à elle.

Une chose en entraînant une autre, et puisqu'ils se trouvaient encore tous deux nus, ils refirent l'amour... plusieurs fois. Jusqu'à ce qu'ils échouent de nouveau au lit, repoussant à plus tard la discussion qui pourtant s'imposait et se faisait de plus en plus pressante.

— On ne va pas pouvoir rester ici éternellement, n'est-ce pas ? se décida-t-elle à dire, au bout d'un long moment de silence, le souffle encore court, après une énième étreinte.

— Moi, cela me conviendrait parfaitement pourtant, plaisanta-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille, d'un ton qui ne la dupait pas, où perçait néanmoins l'accent de la résignation.

Peut-être le pensait-il vraiment, mais il ne pouvait ignorer qu'il leur faudrait à un moment ou à un autre affronter la réalité.

Henri pesa soudain davantage sur elle, comme pour la clouer au matelas.

— Je ne dis pas que ça ne me convient pas, rectifia Cornélia en gloussant, ivre de trop de volupté, avant de recouvrer son sérieux : Je ne regrette rien... si ce n'est de t'avoir obligé à faillir à ta parole.

Il se redressa sur ses coudes et lui adressa un regard mécontent :

— J'ai pris ma décision en mon âme et conscience. Et si c'était à refaire, je le referai, sache-le. Si à présent tu souhaites retourner à Reddening House, nous y retournerons, et je réglerai mes problèmes avec Maxime moi-même. Personne ne nous empêchera d'être ensemble, si c'est là ce que tu désires. Il faudra bien, alors, qu'il se montre raisonnable, quand bien même devrait-il me haïr jusqu'à la fin des temps.

— Mais je ne veux pas que vous traciez une croix sur votre amitié par ma faute.

Henri grimaça. Il allait répliquer, mais elle poursuivit :

— Et j'ai moi aussi des choses à régler avec lui.

— Bien sûr, convint-il après quelques secondes de réflexion, étonnamment compréhensif. Forcément.

Elle était vraiment surprise qu'il fasse preuve d'autant d'indulgence à son égard. En règle générale, parler sereinement de Maxime était quasiment impossible. Quant à évoquer le fait qu'elle doive parler à Maxime...

Mais tout avait changé, évidemment. Et Henri semblait avoir enfin intégré qu'elle l'aimait vraiment. Lui, et personne d'autre. Toute trace de l'ancienne jalousie qu'il nourrissait à l'encontre de son ami paraissait avoir disparu. Ce qui la poussa à poursuivre et à lui confier, cette étrange découverte l'ayant vivement troublée :

— C'était très perturbant d'apprendre que Maxime possédait autrefois de tels... enfin, de tels *projets*, me concernant. J'ignorais que tout avait été

préparé... jusque dans les moindres détails. J'ignorais ce qu'il attendait de moi au final.

Henri s'attarda au-dessus d'elle et passa le dos de ses doigts sur l'arête de sa mâchoire, dans un geste regorgeant de tendresse, apaisant. Elle évoquait le passé et il ne s'emportait pas, demeurait incroyablement calme, ce qui était très déroutant.

— Cette histoire d'enfant ? voulut-il qu'elle précise, avant de continuer, comme elle hochait la tête : Ce n'est pas si surprenant, tu sais. Il t'a épousée en ayant parfaitement conscience de ce que tu étais. Il est comme les autres, hommes ou vampires, tous aspirent à une descendance. Tu es la seule femme au monde à pouvoir offrir une véritable progéniture à un immortel. Le fait qu'il l'ait désiré, sérieusement envisagé même, n'est pas aussi malhonnête que j'aimerais que cela le soit.

Cornélia lut dans le regard de son compagnon que ce dernier aveu lui coûtait beaucoup.

— Moi, je n'y avais jamais songé, révéla-t-elle. Ni à l'époque, ni aujourd'hui.

— Alors c'est une chance qu'il n'y ait rien eu de tel à l'époque et que ce soit moi que tu aies finalement choisi aujourd'hui, déclara-t-il, se penchant sur elle pour ponctuer sa phrase d'un baiser.

Elle le repoussa doucement pour voir son visage, pas certaine de tout saisir :

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? N'es-tu pas comme les autres ? Tu as dit que tout homme aspirait à une descendance. Ce n'est pas ton cas ?

Il se redressa légèrement, prenant un peu de recul lui aussi, et ses traits se fermèrent soudain.

— Non, lâcha-t-il laconiquement.

— Pour quelle raison ? interrogea-t-elle, tandis qu'elle réalisait peu à peu qu'elle, en revanche, était comme toute femme.

Elle disait la vérité en affirmant qu'elle n'avait jamais réfléchi au sujet. Elle s'était crue humaine la majeure partie de sa vie et n'avait jamais

pensé qu'une fois adulte elle n'aurait pas d'enfant.

En fait, la chose faisait progressivement son chemin dans son esprit et elle découvrait que l'idée de mettre au monde un petit être, fruit de leur amour, lui faisait envie. Pas dans l'instant, évidemment, mais dans l'absolu, si, assurément.

Cependant, Henri n'avait pas l'air d'être sur la même longueur d'ondes. C'était même tout l'inverse... Et à la réflexion, était-ce si étonnant que ça ? Après tout, ne l'avait-il pas mise en garde à propos des risques de grossesse liés à sa nature si particulière, dès le moment où ils avaient commencé à évoquer la concrétisation de leur union ? Il s'était procuré nombre de plaquettes de pilules contraceptives depuis lors, et elle s'était appliquée à les prendre, très scrupuleusement. Ce qui lui avait paru normal.

Et qui l'était, bien entendu. Mais elle n'avait pas promis de le faire éternellement...

— Pourquoi ? insista-t-elle plus fermement, comme il s'obstinait à garder le silence, refusant clairement de répondre.

— Tu devrais pourtant le savoir, souffla-t-il, un voile sinistre assombrissant ses prunelles.

Cornélia caressa sa tempe, cherchant en même temps à chasser du pouce le pli douloureux qui barrait son front. Henri soutint un instant son regard, le sien la défiant d'oser encore aborder le sujet. Puis il ferma les paupières dans un soupir rauque et se redressa pour s'asseoir au bord du lit, juste à côté d'elle, joignant les mains pour y appuyer la tête, les coudes sur les genoux.

Aussitôt, elle l'imita et l'enveloppa de ses bras, alarmée.

Bien sûr, elle aurait dû se douter que cette discussion les mènerait tout droit sur cette pente dangereuse.

— Henri..., murmura-t-elle, ne sachant trop quoi dire à présent.

— Le seul enfant que j'ai eu, je l'ai tué, Cornélia, lui rappela-t-il durement. Je crois que je sais mieux que quiconque... non, je crois avoir

prouvé à quel point il serait déraisonnable de songer une seule seconde à réitérer ce genre d'expérience, et ce dans quelque avenir que ce soit.

— Tu es tellement cruel envers toi-même, balbutia-t-elle, consciente de progresser en terrain miné.

Il baissa les yeux sur elle et l'examina avec une colère froide et amère, qu'elle savait entièrement dirigée contre lui-même.

— Je ne veux pas parler de ça, conclut-il sèchement.

— D'accord, accepta-t-elle, tandis que la souffrance de son compagnon semblait se communiquer à elle, le cœur de Cornélia se broyant dans sa poitrine jusqu'à la faire suffoquer.

Elle le pressa contre elle et le sentit se détendre progressivement. Puis elle l'attira à nouveau vers le lit, tentant de repousser, grâce à ses baisers, les souvenirs atroces, ces blessures indélébiles qui l'avaient marqué au fer rouge, des centaines d'années plus tôt.

Ils restèrent à nouveau enlacés et silencieux un long moment, avant que Cornélia reprenne le plus prudemment possible – puisque Henri s'entêtait à faire comme si leur escapade allait pouvoir durer éternellement :

— Étant donné que je vais mieux et que mon état est stable, outre la conversation que je dois avoir avec Maxime, il y a, à Reddening House, une autre affaire dont je dois absolument m'occuper...

Puis elle s'interrompit, stupéfaite de se retrouver les poignets au-dessus de la tête, écrasée cette fois totalement sous le poids de son amant.

— Je sais ce que tu vas dire et c'est non, Cornélia ! s'exclama-t-il, brusquement rendu furieux. N'y compte pas, je ne te laisserai pas faire !

Plutôt que d'argumenter, elle attendit qu'il se calme, que l'idée fasse son chemin dans son esprit. Il s'apercevrait rapidement qu'il l'empêchait de respirer correctement.

Et elle eut gain de cause. Henri grogna d'exaspération, puis se laissa rouler sur le côté, se pinçant fébrilement l'arête du nez :

— Comment peux-tu ne serait-ce que l'envisager ? ! Tu ne te rappelles pas l'enfer que ça a été la dernière fois ? Parce que j'étais là, et je peux te

rafraîchir la mémoire au cas où tu aurais oublié !

Elle ne risquait pourtant pas d'avoir oublié l'atroce période durant laquelle son corps avait subi cette étonnante mutation. Elle était pleinement consciente de ce à quoi elle s'exposait en projetant d'user à nouveau de ses pouvoirs. Mais elle ne pouvait décemment pas non plus laisser les assoiffés continuer plus longtemps à endurer un tel calvaire, emprisonnés sous terre dans leurs cercueils de métal, soumis à la faim sans fin et subissant la dégénérescence des chairs.

— Je suis désolée, mais j'y ai bien réfléchi et je ne changerai pas d'avis. Charlotte a besoin de moi. Personne ne mérite un tel sort !

Henri faillit d'abord nier, puis il ferma les yeux, désespéré.

— Je suis la seule, après Avoriel, à posséder le pouvoir de mort, poursuivit-elle, ce devoir me revient donc nécessairement. Tu as fait ce qu'il fallait pour empêcher les assoiffés de décimer la population, même si cela n'avait rien d'agréable. À mon tour d'agir à présent, puisque je le peux.

Henri quitta soudain le lit et se mit à faire les cent pas devant elle, la quiétude qui avait été la sienne un peu plus tôt cédant pour de bon la place à la colère.

— Nous avons enterré ton père hier ! lui opposa-t-il durement. Il n'y a aucune décision de cette importance que tu es en mesure de prendre pour l'instant ! Il y a à peine quelques heures, tu m'as supplié de fuir Maxime parce que tu ne parvenais pas à lui dire ce que tu désirais. Et voilà qu'à présent tu souhaites endosser une charge qui ne te revient pas, bien trop lourde pour tes frêles épaules. Et bien trop dangereuse également !

— Oui, bon, j'ai quand même droit à quelques moments d'égarement, après tout ce qui s'est passé, non ? En revanche, j'ai l'esprit très clair ce matin et je ne te laisserai pas décider à ma place. Tu l'as trop fait et ça s'est mal fini. Moi aussi, je peux te rafraîchir la mémoire s'il le faut.

Le vampire l'étudia d'un air de défi, manifestement prêt à l'affronter et entamer une énième dispute pour la raisonner. Mais, alors qu'il s'apprêtait à riposter, quelque chose parut soudainement l'en dissuader – le souvenir

de leurs anciennes querelles et de leur systématique conclusion, probablement. Il poussa un soupir rageur et se laissa choir dans un fauteuil, en face du lit, pour se prendre la tête à deux mains.

— Cornélia..., gémit-il, se retenant visiblement à grand-peine d'exploser. C'est de la folie ! Tu ne changeras donc jamais ?! Est-ce une vocation chez toi, de toujours vouloir absolument te mettre en danger ?

— Non, dans ce cas précis, c'est une nécessité, et tu en es aussi conscient que moi. Les autres vampires de Reddening House sont au courant maintenant, ils savent que j'ai ces pouvoirs. Ils ne comprendront pas que je ne fasse rien.

— Je me moque éperdument de ce que peuvent penser les autres, bon sang ! Que va-t-il t'arriver cette fois ? Je croyais que tu refusais de devenir vampire. Et si, après ça, tu mutais totalement ? Comprends-tu ce que cela implique ?

— Tu as déjà choisi pour moi, rappela Cornélia, d'un ton qu'elle parvint à rendre dénué d'amertume. Je paierai le prix. J'ai un rôle à jouer dorénavant, et ça aussi, je suis prête à l'assumer.

— Je désapprouve, conclut-il sinistrement.

— J'ai bien compris, mais ça ne change rien, attesta-t-elle, au moins satisfaite de constater que son compagnon avait abandonné l'idée de l'obliger à se soumettre à ses directives par la force. Tu ne pourras pas toujours me préserver de tout, tu sais.

Sa détermination n'avait pas changé, elle était exactement la même que lorsqu'elle avait appris ce qui arrivait aux assoiffés qu'Avoriel négligeait depuis des années. Elle avait promis de soulager Charlotte dès que possible, et c'était ce qu'elle ferait, qu'Henri soit d'accord ou non.

Elle aurait aimé en débattre davantage avec lui, lui faire comprendre son point de vue, mais la situation était urgente et trop d'événements l'avaient retenu d'agir. Il fallait passer à l'action, lui-même ne saurait le nier.

Le vampire se rencogna lentement contre le dossier de son siège et observa Cornélia, muet d'attement, pendant ce qui parut durer une

éternité. Il avait tellement à cœur de la protéger... mais il ne pouvait indéfiniment l'entraver. Cette époque était révolue et il en prenait peu à peu conscience. Il devrait désormais la traiter d'égal à égal, il n'avait pas d'autre choix.

D'un commun accord, ils étaient convenus de repousser à plus tard l'inévitable confrontation avec Maxime, Cornélia étant résolue à s'occuper de Charlotte dès leur retour, tant qu'elle en avait le courage.

Même si elle ignorait ce qu'il allait advenir d'elle après avoir fait une nouvelle fois appel à ses dangereux pouvoirs, elle était convaincue qu'il ne s'agissait pas d'une erreur. Avoriel ne s'occupait plus de ses assoiffés depuis des décennies apparemment et Daniel les avait démultipliés. Le supplice de ces pauvres hères était inconcevable, il fallait que cela prenne fin. La tâche lui incombait, c'était ainsi.

— Quelques jours de plus pour s'y préparer n'auraient guère été de trop, alléguait Henri en refermant la porte de l'énorme frigo du pavillon de Reddening House, toutes ses bouteilles de sang étalées sur la table devant lui.

Cornélia secoua la tête. Quelques jours de plus ne représentaient certes pas grand-chose pour eux, mais pour ces condamnés c'était une tout autre histoire... Elle aurait dû prendre ses responsabilités bien avant, dès lors qu'elle avait compris ce qui arrivait aux vampires qui avaient basculé. Elle n'avait que trop tardé.

Soudain, Aplhaïce se matérialisa au milieu de la salle de séjour, sans même s'être annoncée.

— Toute cette colère et cette... peur ? commença-t-elle en s'approchant d'Henri, aux abois. Que se passe-t-il au juste ? Je vous avais cru à nouveau partis.

— Les autres sont-ils au courant que nous avons été absents ? s'enquit aussitôt Cornélia, ne se formalisant plus vraiment des manières de leur hôtesse, d'autant plus dans un moment aussi grave.

— Pas vraiment, les choses ont été un peu mouvementées depuis hier soir, leur apprit la femme vampire. La progéniture du prince a refusé les appartements que nous lui avons proposés pour se réfugier dans la forêt, où il doit toujours être d'ailleurs, car il n'est pas encore réapparu. Et Ryù et Horacio sont restés auprès de Séraphin, le pauvre a vécu des heures difficiles, semble-t-il.

— Il a dû prendre très au sérieux la mission que je lui ai donnée, expliqua Henri devant l'inquiétude que devait afficher Cornélia, avant de reprendre plus fermement : Ça ira. Concentre-toi uniquement sur celle que tu t'es donnée. Il n'y a plus que cela qui doit t'importer, pour l'instant.

Cornélia acquiesça muettement, un peu déconcertée de voir tout à coup Henri lui offrir un peu de soutien.

C'était un tel revirement...

Avait-elle réussi à le faire changer d'avis, tout compte fait ?

— Que... que t'apprêtes-tu à entreprendre de si critique ? balbutia Alphaïce en se tournant vers la jeune fille, alarmée par les émotions qu'elle devait déceler en elle.

Cornélia n'eut guère le loisir de chercher un faux prétexte que déjà leur hôtesse blêmait, saisissant sans un mot de quoi il retournait.

— Je veux être là, déclara-t-elle, les larmes empourprant brusquement son regard.

Le prince des vampires s'interposa alors entre les deux femmes et prit Alphaïce par l'épaule, pour tenter de la ramener à la raison :

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, tu n'as pas à assister à ça. Moins nous serons nombreux, mieux cela sera. Pour tout le monde.

— Mais il s'agit de ma fille, argua celle-ci, fondant ensuite en sanglots.

Cornélia était d'accord avec Henri, cependant elle s'entendit répondre :

— Elle vient. Elle a raison, elle en a le droit.

Et, contre toute attente une nouvelle fois, son compagnon hocha la tête, montrant ainsi qu'il acceptait sa décision.

Discrètement, afin de ne pas attirer l'attention des autres outre mesure, ils prirent une voiture et quittèrent le domaine pour se rendre à la petite église sous laquelle avait été enterrée Charlotte, la nuit même de leur funeste découverte. Henri avait préconisé ce mode de transport plutôt que celui, plus rapide et furtif, propre aux vampires, afin de ménager au maximum Cornélia, sa nouvelle constitution ne lui permettant pas encore d'en sortir totalement indemne.

La nuit tombait lorsqu'ils passèrent le minuscule hameau et arrivèrent devant l'édifice et ses tombes environnantes, achevant de rendre l'atmosphère lugubre. Curieusement, des planches avaient été clouées sur les portes, ainsi que devant chaque vitrail de l'église.

Henri déchargea du coffre la malle qu'il avait remplie de Thermos avant leur départ et, après avoir jeté un coup d'œil inquiet en direction du monument, s'adressa à Alphaïce :

— Que s'est-il passé pour que les humains aient ressenti le besoin de barricader l'église, le sais-tu ?

Cette dernière battit des paupières et marmonna :

— J'ignore ce qui a pu se produire, je ne suis pas venue depuis des semaines. Je n'en avais plus la force. Ses faibles plaintes, au fil du temps, se sont transformées progressivement en cris... d'insupportables cris.

Le prince des vampires parut plus soucieux encore. Quelque chose clochait...

— Allons-y, fit-il néanmoins, tandis que les planches de bois qui barraient les portes tombaient au sol sans bruit, sous sa volonté.

— Vous ne devriez pas entrer là-dedans, conseilla une voix provenant de derrière eux, arrachant un sursaut à Cornélia.

À l'exception d'Henri, tous se retournèrent pour voir Maxime, les yeux rougeoyants, une flamme démente se consumant au fond de ses prunelles, se diriger lentement dans leur direction.

— Je me demandais à quel moment tu te déciderais à te manifester, avisa le prince des vampires sans adresser un regard à son ancien ami,

probablement encore trop embarrassé pour ça. Depuis combien de temps es-tu ici ?

Une fois n'étant pas coutume, Cornélia était perdue, ne comprenait plus rien à la conversation, la question la plus logique selon elle ayant été : que fais-tu ici ? Ou alors, éventuellement : nous as-tu suivis ?

Pourtant, Maxime répondit comme si l'interrogation de son géniteur était bel et bien la plus légitime :

— Ce lieu... je ressens son appel. Dès que je suis arrivé à Reddening House hier, j'ai été attiré ici, poussé par quelque chose qui me dépasse. Je sais que l'assoiffé qui gît ici n'y est pour rien. Non, c'est *lui*.

À l'évidence, il ne s'agissait pas de l'appel de Dieu... Cornélia sentit un frisson d'effroi remonter le long de sa colonne vertébrale :

— Henri, de quoi parle-t-il ?

— Tu avais raison, lui accorda-t-il en la prenant pas la main pour l'entraîner vers l'église. Il faut agir au plus vite, et il n'y a pas trente-six mille solutions, mon ange. Il va falloir être forte.

Les mots de son compagnon l'effrayèrent, elle saisissait enfin de quoi il retournait... mais ils l'encouragèrent également. Il approuvait finalement sa décision et semblait désormais avoir confiance en elle.

— Il ne doit pas nous suivre, prévint-elle, de plus en plus nerveuse à l'idée de ce qu'elle s'apprêtait à accomplir et des complications que laissait présager cette étrange entrée en matière.

— Je préférerais pourtant que Maxime vienne avec nous, on risque d'avoir besoin de lui, transigea Henri, une expression de plus en plus grave sur le visage, masquant autre chose de plus pernicieux... son appréhension, décuplée à présent.

— Si Cornélia doit y entrer, alors j'irai également, annonça ce dernier avec une détermination qu'elle ne se rappelait pas lui avoir jamais connue.

Alphaïce les suivit sans un mot à l'intérieur, trop bouleversée pour intervenir.

Il faisait déjà très sombre dehors, et dans l'église, aucune personne normalement constituée n'aurait pu distinguer quoi que ce soit. Cornélia avait un léger désavantage par rapport aux autres vampires de ce point de vue-ci, mais une fois ses yeux habitués à l'obscurité, elle comprit pourquoi ils avaient cessé de progresser dans la nef centrale.

Tout au fond, dans le chœur de l'édifice, se trouvait la croix du Christ, curieusement inversée, ce dernier se retrouvant alors la tête en bas. Des vitraux suintaient, comme une odieuse buée, de fines gouttelettes pourpres, brillantes à la seule lueur timide de la lune, s'écoulant ensuite en de longues traînées sur les murs.

Et chaque statue, jusqu'à la Vierge au visage brouillé, rongé par les siècles, semblait pleurer cette même matière.

Du sang, à n'en pas douter. Un sang étonnamment frais et malodorant.

— Charlotte ne peut pas être à l'origine d'un tel phénomène, marmonna Alphaïce, comme pour elle-même.

— C'est *lui*, répéta Maxime, dont l'attitude était de plus en plus inquiétante.

Il tremblait de tous ses membres et son regard, même à travers la lourde pénombre, devenait franchement inquiétant.

— Il n'est pas là, attesta Henri en allant d'un pas résolu vers la statue qui permettait d'ouvrir le passage qui menait à la crypte. Il ne le peut pas et vous le savez tous.

— Il gagne néanmoins en force, persista Maxime en tendant des doigts crispés, comme douloureux, vers les larmes de la Vierge. Tu ne peux le nier...

Le prince des vampires intercepta le poignet du jeune homme juste à temps pour l'empêcher d'entrer en contact avec ce sang, sorti de nulle part, avant de le sermonner quelque peu rudement :

— N'avais-tu pas affirmé être capable de résister ?!

Maxime blêmit et se dégagea nerveusement de l'emprise de son aîné. Il se passa une main fébrile dans les cheveux – un geste qu'il avait

toujours eu, depuis l'époque de leur première rencontre. Et ses iris retrouvèrent une teinte moins préoccupante, se mettant alors à luire faiblement.

— Je sais me contrôler, chuchota-t-il comme pour lui-même.

Tout en évitant de toucher la matière visqueuse que paraissait dégorger la pierre, Henri manipula la statue de la même manière que lorsque cette fameuse nuit ils avaient découvert ensemble l'horrible secret d'Alphaïce, enfoui dans les profondeurs de la terre.

Le souvenir de l'odeur infecte, ainsi que les images des cadavres mutilés jonchant le cachot de Charlotte revinrent aussitôt à la mémoire de Cornélia, qui eut soudain très envie de faire demi-tour, l'étrange mise en scène dans l'église n'augurant décidément rien de bon...

Henri lui prit de nouveau la main et la pressa, comme pour la soutenir. Pourquoi était-il tout à coup tellement décidé à en finir ? Comprenait-il vraiment ce que tout cela signifiait ?

Le prince des vampires en tête, Cornélia à sa suite, suivie de près par Maxime et Alphaïce, ils s'engouffrèrent dans les escaliers aux marches étroites et irrégulières, sans fin et obscures. Tous adaptèrent leur allure à celle de la jeune fille, qui, malgré ses nouveaux pouvoirs, était loin d'être aussi agile qu'eux. Ses rétines s'étaient adaptées et lui permettaient d'apercevoir le bord des murs ainsi que les quelques marches devant elle, mais cela s'arrêtait là. Elle était loin de voir aussi clair qu'en plein jour, capacité que possédaient apparemment tous les autres.

Après ce qui parut durer une éternité à descendre vers un autre monde – un monde souterrain angoissant, où, cachés sous la terre, se trouvaient des êtres condamnés à un supplice infernal, enfermés dans une grande boîte en fer –, ils finirent par déboucher dans la salle où avait été détenue Charlotte.

— Allume les flambeaux, s'il te plaît, intima Cornélia à son compagnon, ne devinant qu'assez malaisément les contours de la pièce voûtée.

— D'accord, consentit-il après avoir hésité. Mais ne panique pas.

La jeune fille se rendit alors compte qu'elle était la seule à ne pas avoir retenu son souffle en pénétrant dans la salle. Et elle ne tarda pas à saisir pourquoi...

Dès l'instant où les flammes naquirent au sommet des torches accrochées aux parois, apparurent, avec la lumière, des centaines de graffitis immondes. Le même message en lettres de sang, tracé par la même main aliénée, que celui qu'elle avait eu tatoué sur la peau, puis martelé plusieurs fois dans sa chambre, au manoir de Rougemont, alors qu'elle vivait chez son père. Lequel se répétait à l'infini dans ce lieu.

« Tu m'appartiens à tout jamais. »

Cornélia vacilla et faillit tomber de sa hauteur, ses jambes ne lui répondant subitement plus. Mais Henri la rattrapa et la prit dans ses bras, faisant fi de la présence de Maxime.

— Il n'est pas là, répéta-t-il doucement en la serrant contre lui. Il n'a fait cela que pour nous effrayer, nous pousser à commettre de nouvelles erreurs. Il ne faut pas tomber dans son piège.

— Qu-quelles erreurs ? bégaya-t-elle, sa résolution s'effritant un peu plus.

Allait-il d'ailleurs lui en rester suffisamment pour qu'elle accomplisse la mission qui lui revenait ? Rien n'était moins sûr...

— Charlotte n'a pas été enterrée suffisamment profondément, à l'évidence, et trop loin de Reddening House où nous séjournions. Il a réussi à l'atteindre, cela ne fait plus aucun doute.

— C'est impossible, nous sommes au moins à trente mètres sous terre ! s'exclama Alphaïce. Pourquoi le roi sombre aurait-il cherché à entrer en contact avec ma fille ? Il n'y a rien, dans son esprit, qui puisse lui être utile. Et il n'y avait pas d'autre solution de toute façon, je n'aurais jamais supporté de l'avoir juste en dessous de nous. Henri, tu le sais bien...

— Avoriel ne cesse de gagner en pouvoir, réitéra Maxime en s'agenouillant près de la terre encore meuble sous laquelle reposait l'assoiffée.

Il y enfonça les doigts et sa main en ressortit sale, barbouillée d'un liquide poisseux, à mi-chemin entre le noir et le grenat. Il l'observa quelques secondes, comme fasciné, puis s'essuya fiévreusement sur son pantalon, poussant un léger gémissement de dégoût.

— Par le Ciel, qu'est-ce que tout cela signifie ? s'écria Alphaïce en se précipitant à son tour à l'endroit précis où avait été inhumée sa fille. Elle... elle est muette ! Il n'y a plus de cris ! Vous entendez ? Ni aucune plainte. Aucun râle d'aucune sorte !

Ignorant les traces noires que laissait la terre mêlée au sang sur sa belle robe crème victorienne, celle-ci se mit à creuser de ses ongles, envoyant des mottes de glaise voler de concert, grâce à ses propres pouvoirs de vampire de second rang.

D'un simple signe du menton, Henri ordonna à son cadet de maîtriser Alphaïce et le jeune homme s'exécuta sans réfléchir – sans doute était-ce la persistance de certains réflexes. La femme vampire hurla à la fois de rage et de chagrin, mais Maxime tint bon et l'éloigna sans peine, la retenant malgré ses protestations et ses ruades pour lui échapper.

— Si tu ne te calmes pas, je me verrai dans l'obligation de te faire quitter les lieux séance tenante ! la menaça le prince.

Ce qui eut un effet immédiat. Alphaïce cessa de se débattre et s'effondra dans les bras de Maxime, ivre de désespoir.

— Qu'a-t-elle encore subi ? hoqueta-t-elle à travers ses sanglots. N'en a-t-elle pas eu assez, que le roi vienne à son tour la torturer ?

Cornélia détestait leur hôtesse en temps ordinaire. Elle ressentait pour elle une aversion profonde, tellement ancrée en elle que rien ne saurait l'en déloger. Pourtant, si ce qui s'était passé lorsque sa progéniture avait dû être enfermée avait affecté la jeune fille malgré elle, cette fois elle ne put s'empêcher d'éprouver une véritable et authentique bouffée de compassion envers elle...

Henri desserra légèrement son étreinte, laissant Cornélia se tenir debout par ses propres moyens, et se concentra sur le caveau qu'il avait lui-même enseveli dans cette crypte.

La terre suintante, au centre de la salle, trembla, puis, progressivement, s'écarta, faisant remonter à sa surface l'abominable tombeau de fer, dernière prison pour les assoiffés en attente de la délivrance.

Une délivrance qui ne venait plus...

Le prince relâcha la jeune fille et s'entama les veines du poignet d'un brutal coup de crocs, appliquant ensuite le sang qui déjà s'échappait des plaies sur les chaînes qu'il avait scellées quelques semaines auparavant. Dans un affreux bruit de métal, les maillons se tordirent, puis cédèrent pour retomber finalement en poussière. Sans attendre, il ouvrit le couvercle et se plaça de façon à pouvoir intercepter tout ce qui serait susceptible de jaillir de la boîte.

Charlotte apparut alors devant eux.

Mais une Charlotte différente, qui n'avait plus rien à voir avec celle qu'ils avaient trouvée ici la dernière fois, alors affamée et la peau sur les os.

L'adolescente gisait paisiblement dans son lit de fer, les mains croisées sur la poitrine, dans la posture des morts, les yeux clos et la bouche entrouverte. Ses cheveux avaient repoussé, aussi magnifiques qu'avant, ses petites boucles serrées caramel luisaient, se parant, grâce aux flammes des torches, de délicieux reflets d'or. Son visage avait retrouvé son teint de porcelaine d'antan, ses joues étaient de nouveau pleines, ses lèvres rouges et rebondies, comme si la dégénérescence causée par l'exsanguination de Daniel n'avait jamais eu lieu.

Même sa robe semblait neuve et propre, à ceci près qu'elle baignait dans une mince flaque noirâtre et putride, recouvrant le fond du cercueil.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Alphaïce, recommençant à s'agiter dans les bras de Maxime. Elle est guérie ! Mon enfant est guéri ! C'est incroyable !

— C'est un leurre, les prévint Henri, avant de ne plus s'adresser qu'à Cornélia : Tu dois faire ce qui doit être fait. Maintenant.

Elle hésita. Et si, finalement, Charlotte avait réussi à vaincre le mal des assoiffés ? Tout laissait pourtant à croire que c'était le cas.

— Non ! aboya Alphaïce. Vous n’avez pas le droit ! Elle va bien ! Ne lui faites pas de mal, je vous en supplie !

Et, tandis que Cornélia s’approchait, de moins en moins sûre d’elle, le prince des vampires tendit la main devant lui, paume ouverte :

— Reste où tu es, n’avance plus, et fais-le ! Vite !

Où était l’urgence ? Charlotte semblait endormie et ne bougeait pas. Pourquoi d’ailleurs Henri se tenait-il ainsi, tout près du cercueil, prêt à renvoyer à tout instant l’adolescente à l’intérieur.

Puis Cornélia s’aperçut qu’outre les cris d’Alphaïce un petit bruit se faisait entendre, sorte de murmure lointain. Alors seulement elle se rendit compte que Charlotte n’était pas totalement immobile, ses adorables lèvres d’enfant remuaient doucement, presque imperceptiblement.

Puis elle discerna les mots, flottant jusqu’à elle, perçant les hurlements de la femme vampire, les assourdissant tant la portée du message la terrifia.

— Il viendra pour toi et tu l’attendras... Il viendra pour toi et tu l’attendras. Il viendra pour toi et tu l’attendras !

Le sang répandu sur les murs, jusqu’aux voûtes sublimes du plafond, se dilua dans la pierre pour réapparaître soudain sous une autre forme, délivrant alors ce tout nouveau message... soit celui de Charlotte.

Cornélia mit un certain temps avant de l’intégrer, de saisir que cet avertissement, puisqu’elle refusait de l’entendre comme une prédiction, n’était destiné qu’à elle, à l’instar des premiers graffitis, laissés tout spécialement à son intention dans cette crypte de malheur.

— Cornélia ! la somma Henri, tandis qu’une étrange fumée noire se dégageait lentement du caveau.

Et soudain, Charlotte, les yeux entièrement emplis de ténèbres mouvantes, fut devant elle.

Tout se passa à une vitesse tellement ahurissante que même le prince des vampires n’eut le loisir d’agir. Il se jetait sur l’adolescente lorsque celle-ci, ses horribles dents noires aiguisées, s’élança de terre pour

emmener Cornélia avec elle dans les airs, lui arrachant d'un même élan, dans un violent coup de crocs, toute une partie du cou.

La jeune fille retomba ensuite au sol, inerte et impuissante, et ne put que regarder Henri agripper Charlotte par les cheveux et la projeter contre le mur opposé. En un éclair, celle-ci se retrouva littéralement clouée à la paroi, un des clous géants du duc enfoncé dans le cœur, la pointe fichée dans la pierre.

Sa blessure était si importante que Cornélia crut voir sa vie entière défiler devant elle, pensant que cette fois-ci elle n'y réchapperait pas. Le sang giclait par à-coups de sa gorge, s'échappant de son corps à toute allure. La paume de Maxime vint appuyer douloureusement contre la plaie, afin de retenir l'hémorragie, et son visage épouvanté apparut dans son champ de vision.

— Oh non ! gémit-il, par-dessus les cris de Charlotte, qui continuait inlassablement à scander son message. Cornélia, je t'en prie, ne me quitte pas maintenant !

— Éloigne-toi d'elle ! le somma rageusement Henri, qui s'efforçait de maintenir l'adolescente en furie contre le mur.

Laquelle se débattait de toutes ses forces en ricanant pour essayer de s'extirper de l'emprise du clou qui lui traversait la poitrine.

— Tu as perdu la raison ?! s'enflamma Maxime, incrédule. Elle va mourir si tu ne la soignes pas !

Cornélia aurait voulu intervenir, mais la douleur terrible dans son cou l'en empêchait.

— Je ne peux plus la soigner désormais, riposta Henri avec urgence. Écarte-toi, fais ce que je te dis !

Derrière lui, Charlotte se tortillait et n'en finissait plus de chanter sa nouvelle comptine préférée :

— Il viendra pour toi et tu l'attendras, il viendra pour toi et tu l'attendras, il viendra...

Tout d'un coup, Henri extirpa un nouveau clou de nulle part et le ficha violemment dans la gorge de l'adolescente, lui rivant cette fois le fond du

palais à la pierre.

Et alors la chansonnette se transforma en gargouillis hideux.

Charlotte rendue muette et totalement entravée, le prince des vampires repoussa brusquement Maxime et prit Cornélia dans ses bras. Comme paralysée par la douleur, cette dernière demeura totalement immobile et muette, ses cordes vocales ayant sans doute été entamées par les dents voraces de l'adolescente.

Henri lui barbouilla les lèvres de son sang, sans qu'elle puisse d'abord réagir. Puis, lentement, alors qu'elle sentait la blessure commencer tout juste le processus de guérison, elle avala une petite gorgée. Puis une autre, et ainsi de suite.

— Dépêche-toi Cornélia, tu peux le faire, réduis-la en cendres, lui souffla-t-il à l'oreille. Maintenant !

Il ne se détacha d'elle qu'au moment où les premières braises du feu destructeur naquirent en elle, se consumant brusquement, pour être dirigée vers Charlotte.

Les exclamations de détresse d'Alphaïce, ainsi que celles, de surprise, de Maxime, lui parvinrent à peine. Et elle retomba au sol, face contre terre, avec l'effroyable sensation d'être morte pour de bon.

CHAPITRE 5

Trouble Cauchemar

Elle n'était pas dans la pièce, et pourtant, elle pouvait entendre aussi distinctement que si elle y avait été ce qui se disait à propos d'elle.

La jeune fille se tenait assise sur une chaise au confort sommaire dans ce qui ressemblait à une salle d'attente. Toutefois, si elle se concentrait assez, se faisait suffisamment discrète pour ne pas être aperçue, elle pouvait les regarder. L'un face à l'autre, sa *mère* gesticulant sur son siège, terriblement mal à l'aise devant le grand bureau du directeur.

— Elinor est une enfant vraiment très... étrange, bafouilla sa mère, à court de mots pour décrire la jeune fille. Elle est... Ce n'est plus possible, vous comprenez ?

Le médecin hocha la tête, compréhensif, puis feuilleta le mince dossier posé sur son sous-main de cuir.

Le sien.

Un beau ramassis d'absurdités, mais surtout, un convaincant plaidoyer contre elle...

— Ils ont parlé de schizophrénie, je crois, hasarda sa mère, qui n'entendait absolument rien à ces termes encore très récents.

— Je vois ça, confirma le médecin en se frottant la mâchoire. Et vous dites qu'elle refuse qu'on l'appelle par son prénom ?

— Mon mari et moi l'avons adoptée tandis qu'elle n'avait que cinq ans. C'est nous qui avons pris la décision de la nommer Elinor et cela semblait très bien lui convenir jusqu'à... jusqu'à ce qu'elle commence à grandir. Cela fait maintenant quelques années qu'elle a décidé de ne plus répondre à ce prénom et de nous en imposer un autre, qui sort de nulle part. À l'orphelinat, elle n'en a jamais eu, vous savez.

— Et vous dites que son comportement vous effraie ? Pourquoi cela ?

— Oh, eh bien, avant l'adolescence, tout se passait à peu près bien. Elinor a toujours été très réservée et peu bavarde, mais elle paraissait au moins normale. C'est lorsqu'elle a eu quatorze ans qu'elle a commencé à se refermer complètement sur elle-même. Il arrive parfois qu'elle ne prononce pas un seul mot durant un mois entier. Et...

— Et ? l'encouragea le médecin d'un ton calme.

— Et elle fait des choses bizarres, que personne ne peut comprendre, poursuivit sa mère, prenant un air sombre. Elle peut rester figée pendant des heures devant un miroir. Elle écrit des pages entières de choses qui n'existent pas, avec un alphabet qu'elle a inventé. Je sais que ça semble incroyable, mais les objets se déplacent parfois d'eux-mêmes autour d'elle... Et puis il y a eu le chat...

— Le chat ? répéta le médecin. Votre chat ? Que lui est-il arrivé ?

Sa mère se retourna soudain et examina le fond de la salle, le front plissé d'angoisse. Puis elle revint vers son interlocuteur et baissa la tête pour répondre à voix basse, comme si elle savait qu'elle était écoutée et observée :

— Elinor était sortie se promener et nous avons laissé sortir le chat pour la matinée, il faisait un temps splendide ce jour-là. Mais quelques heures plus tard, nous avons retrouvé notre animal dans le jardin. Mort. Momifié...

— Et selon vous, c'est Elinor qui aurait *momifié* cette pauvre bête ? Toute seule ?

Sa mère s'agita plus encore sur son siège, pressée d'en finir et d'abandonner dans cet endroit infect l'enfant qu'elle avait pourtant promis

de chérir.

— Sur l’instant, je ne savais pas quoi en penser, en vérité. Mais maintenant je n’ai plus de doutes, à cause de ce qui est arrivé à sa petite sœur.

— Elisabeth, c’est cela ?

— Oui, notre fille naturelle. Nous l’avons eue quelques années après avoir adopté Elinor. Si nous avions su...

Des larmes dévalèrent soudain la pente raide des joues de sa mère, qui s’empressa aussitôt de sortir un mouchoir de son sac.

— Elisabeth a toujours été fragile, reprit-elle, la gorge serrée. Les médecins ignoraient quoi faire pour soigner son anémie permanente, mais elle, elle était saine d’esprit, ça, je peux le jurer. Il y a cet... accident, la semaine dernière... Jamais ma petite Elisabeth ne se serait aventurée sur le toit de la maison toute seule, c’est ridicule. Elinor est responsable, d’une manière ou d’une autre, elle l’y aura poussée, j’en ai l’intime conviction.

— Bien, bien, la rassura le médecin en se levant pour aller lui prendre l’épaule, presque crédible dans l’empathie. Ce dossier suffit amplement, votre fille a besoin de soins intensifs quoi qu’il en soit. Nous allons bien nous occuper d’elle ici, soyez sans crainte. La Haute-Barde est une institution très sérieuse et notre personnel est le plus qualifié de la région. Vous pouvez partir l’esprit tranquille, madame.

Ainsi, son sort était scellé ? Elle allait pourrir ici, dans cet horrible établissement, sans que personne puisse jamais la comprendre ? Qu’allait-il lui arriver maintenant ?

Celle qui avait interprété si médiocrement le rôle de sa mère durant près de treize années passa devant elle, lui jeta un regard où la haine et la terreur s’entremêlaient, puis se dirigea à grands pas nerveux vers la sortie.

— Elinor, l’appela le médecin-directeur, flanqué de deux infirmiers. Nous allons te conduire à ta nouvelle chambre, si tu veux bien nous suivre.

La jeune fille demeura immobile, ne leva même pas la tête vers eux. Elle ne pleurerait pas, elle était bien trop forte pour s’abandonner à ce

genre d'effusion, d'autant plus devant de parfaits inconnus. Au lieu de cela, elle laissa ses jambes se balancer, raclant le parquet à chaque allée et venue, et préféra compter le nombre des rainures marquant le bois mal poli.

— Elinor, s'il te plaît, sois gentille et lève-toi, insista le médecin, conservant son calme.

Il lui tendit une main amicale, mais il fut soudain pris de tremblements et dut faire un pas en arrière. Un geignement de douleur lui échappa, puis il se plia en deux et se plaqua la paume contre le nez. Entre ses doigts, un filet de sang vermillon, d'une très belle couleur et d'une fluidité délicieuse, s'écoula vivement.

Elle ne voulait pas être méchante, n'avait pas vraiment souhaité faire de mal à cet homme qu'elle ne connaissait même pas. Mais elle en avait assez de s'entendre à longueur de temps appeler ainsi. Ce prénom n'était pas le sien. Personne n'était donc capable de comprendre ça ? Ce n'était pourtant pas si difficile !

— Je m'appelle Cornélia, murmura-t-elle en se décidant enfin à lever les yeux vers ceux qui s'apprêtaient à l'enfermer pour de bon.

Lesquels eurent tous, au même instant, dans un réflexe identique, un mouvement de recul, horrifiés de devoir affronter un regard comme ils n'en avaient encore jamais vu. Un regard de démente, rougeoyant de manière impossible dans la pénombre de la petite salle d'attente entièrement recouverte de panneaux de bois sombre.

— Ils vont te les couper, tu sais, affirma Héloïse, une jeune femme de sept ans son aînée, avec laquelle elle allait désormais devoir partager une chambre.

Et quelle chambre... Étroite au possible, l'espace disponible permettant tout juste de caser deux petits lits aux sommiers des plus spartiates le long des seuls murs qui n'étaient pas encombrés. À côté de la porte d'entrée, une armoire faisait face à une autre, coincée dans le coin, près de la fenêtre, sous laquelle se trouvait logé un radiateur en fonte

peint en beige. Et une tapisserie jaune et vert, aux motifs floraux hideux, venait parfaire le tout, couverte dans les angles de taches douteuses, laissant à penser que l'endroit devait être humide et froid durant les longues périodes d'hiver.

Cornélia n'avait pas encore eu droit à une visite en règle de l'intérieur de l'établissement, et peut-être même n'était-ce pas prévu. Mais le peu qu'elle avait pu en voir lui avait fait froid dans le dos.

D'extérieur, l'institution paraissait gigantesque, si bien que la jeune fille s'était sentie oppressée avant même d'en passer la porte d'entrée. La poignée de sa valise portait encore les marques de ses ongles, qu'elle avait profondément enfoncés dans le cuir, déjà au bord du malaise en entendant cette multitude de cris déments résonner sous son crâne...

Le bâtiment principal s'élevait sur pas moins de quatre étages, puis se scindait en deux ailes pour s'ouvrir sur une cour, laquelle était entièrement close par de hauts grillages surmontés de barbelés. La décoration soignée et étudiée pour correspondre à la pointe de l'architecture moderne n'atténuait en rien l'atmosphère lugubre qui se dégageait de l'écrasante façade. Ni les briques rouges encadrant chaque fenêtre et autre lucarne, ni la joyeuse frise en céramique rappelant la vigne ne parvenaient à apporter la touche de gaieté escomptée.

— Tes cheveux, insista sa camarade d'un ton sec, mécontente de n'obtenir aucune réaction de la part de son interlocutrice, laquelle demeurait figée depuis son arrivée face à son propre reflet, devant le miroir pendu au-dessus de son lit. Ils ne t'autoriseront pas à les garder aussi longs, c'est interdit. Ils disent que c'est mauvais pour l'hygiène.

Héloïse soupira d'exaspération, puis quitta son lit pour aller vers celui de Cornélia et s'y laisser ostensiblement tomber :

— Hé, la rouquine ! Tu m'entends ou quoi ? Tu n'avais pourtant pas l'air aussi débile que les autres. Mais je me suis peut-être trompée finalement.

— *Il* ne les laissera pas faire, rétorqua alors Cornélia, sans se détourner du miroir. *Il* les en empêchera, c'est sûr. Et ça va très mal se

passer, je le crains.

Héloïse se redressa, stupéfaite :

— Et qui est ce type qui va venir te sauver, il est où en ce moment d'ailleurs, hein ?

— Il ne s'agit pas d'un *type*, réfuta Cornélia. Mon démon va les massacrer s'ils touchent à un seul de mes cheveux.

La jeune femme croisa les bras derrière sa nuque et se laissa aller en arrière, s'adossant au mur, et s'esclaffa :

— Je vois, moi aussi, c'est mon démon qui a tué mon petit ami, tu sais !

Cornélia quitta enfin du regard son reflet pour observer plus en détail sa camarade :

— Pourquoi l'avoir tué ?

— Martin m'a violée après une soirée un peu trop arrosée. J'ai bien essayé d'en parler, mais tout le monde s'en fichait royalement. Peu importe de savoir comment c'était arrivé, j'étais devenue une fille perdue, une paria, point. Cet enfoiré a raconté partout que c'était moi qui l'avais supplié de me dépuceler... Un jour, je me suis pointée chez lui le sachant seul, et je l'ai émasculé avec le canif que m'avait offert mon père quand j'étais môme. J'ai regardé ce connard se vider de son sang jusqu'à en crever. Et me voilà ici ! Et je peux te dire, ça ne plaît peut-être pas aux médecins, mais ça m'est égal, ça en valait la peine.

— Je veux bien te croire, en convint Cornélia, retournant à son reflet, pensive.

Une ombre, comme une goutte d'encre noire se diluant dans un verre d'eau clair, vint troubler la surface polie de la glace et des murmures se firent entendre, couvrant presque les gémissements des patients parqués dans les autres chambres.

— Bordel ! jura Héloïse en s'éloignant d'un bond, s'écorchant la main en essayant de se rattraper au barreau de son lit. C'était quoi ça ?

— Je te l'ai dit. Mon démon.

Cornélia avisa la blessure de sa camarade et le liquide rouge qui s'en échappait déjà. Cela faisait beaucoup de sang pour une seule et même journée, à ce compte-là elle ne tiendrait plus longtemps. Déjà, ses canines lui démangeaient furieusement les gencives, tandis que son estomac se tordait douloureusement dans son ventre, lui broyant les entrailles.

— Il t'aidera, toi aussi, si tu me laisses m'occuper de ça, proposa la jeune fille d'une voix étrangement profonde et grave, se rapprochant promptement de sa nouvelle amie.

Après une longue soirée à ne rien faire – si ce n'était attendre que le temps passe devant des jeux de société idiots, face à d'autres patients tout aussi apathiques, assommés quant à eux par leur traitement – le lendemain matin Cornélia avait suivi sans broncher Héloïse jusqu'aux douches communes.

La nuit avait été plus que pénible et elle n'avait pu trouver le sommeil tant les cris s'étaient intensifiés, matraquant son esprit sans relâche.

Se dévêtir, puis se laver devant les autres femmes de l'établissement, ainsi qu'une poignée des membres du personnel, était déjà une épreuve en soi pour la jeune fille, qui, jusque-là, avait toujours eu droit au minimum d'intimité qu'exigeait sa pudeur. Se voir ensuite contrainte d'avaler des cachets dont elle ignorait tout, alors qu'elle n'avait encore rencontré aucun médecin, en était une autre, qu'elle avait finalement choisi de surmonter sans se plaindre, répugnant à créer quelque problème que ce soit, sachant pertinemment ce qui en découlerait.

Se faire oublier, c'était le maître mot. La seule façon de survivre à cette épreuve... jamais elle n'y parviendrait sans cela.

Mais lorsqu'une infirmière et deux hommes, en blouse blanche également, vinrent lui expliquer à la sortie des douches, tandis qu'elle n'avait qu'une serviette sur le dos, qu'elle devait les accompagner chez le coiffeur, ce fut la goutte d'eau pour ses nerfs déjà rudement mis à mal.

— C'est hors de question, refusa-t-elle tout net, se recroquevillant sur son banc, attrapant ses vêtements avant qu'ils n'essaient de les lui

confisquer.

— Il vaudrait mieux ne pas faire d'histoire, mademoiselle, l'avertit l'un des deux hommes en se penchant sur elle pour la saisir par le bras.

Héloïse lui adressa un regard de compassion, avant de suivre les autres pour se rendre au réfectoire, là où était probablement déjà servi le petit-déjeuner. Tout à coup, Cornélia se retrouva seule face aux membres de l'institution, sans plus personne pour la défendre.

Sa mère l'avait abandonnée de toute façon. Qui donc, alors, pouvait quoi que ce soit pour elle ?

Enfin *seule*, elle ne l'était peut-être pas vraiment... et c'était bien cela qui l'inquiétait. Plus encore que devoir faire une croix sur ses magnifiques et profuses longues boucles rousses.

L'infirmier resserra sa prise, devant son obstination à ne pas quitter le banc, et la tira brutalement, jusqu'à lui faire mal. Cornélia faillit laisser échapper sa serviette dans la manœuvre, ce qui ne fit qu'accroître la colère qui, depuis la veille, couvait en elle, attendant sagement son heure.

D'un petit mouvement distant du poignet, elle repoussa violemment son agresseur, puis l'envoya rouler au sol, sous les yeux ébahis des deux autres. Ce fut d'abord à leur regard qu'elle sut que le sien avait changé, sa vision se faisant soudain plus aiguë... plus monochrome également.

— Très bien, va chercher le Dr Charlier, lança le deuxième homme à l'infirmière, qui se précipita aussitôt hors de la salle, sans demander son reste. Une petite piqûre devrait aider à faire en sorte que tout se passe comme il faut, puisque cette demoiselle, à peine arrivée, a déjà décidé de se rebeller.

— Non, ne faites pas ça, supplia Cornélia, la panique la gagnant progressivement, jusqu'à presque l'étouffer.

Elle haletait à présent, sentait les battements de son cœur paradoxalement diminuer tandis qu'en elle l'angoisse grandissait. Ses muscles se crispèrent et devinrent presque aussi durs que la pierre, le sang dans ses veines se glaça d'un seul coup. Le démon prenait lentement

possession d'elle. Elle l'avait laissé venir... et elle allait le regretter, inévitablement.

Tandis que le premier homme se relevait péniblement, gémissant à la vue de l'angle insolite que formait désormais son poignet, démis dans sa chute, le second, pressentant une tentative de fuite, se jeta sur la jeune fille.

Elle l'évita de justesse mais, déjà, il revenait à la charge. Et comme elle n'avait qu'un bras pour se défendre, l'autre maintenant fermement sa serviette sur elle, l'homme eut tôt fait de la maîtriser.

Du moins le crut-il, l'espace d'un bref instant.

La rage du démon était telle que Cornélia l'autorisa à tenter de dévorer l'autre. Tous crocs dehors, elle mordit d'abord son agresseur à la joue, lui arrachant un morceau de peau au passage. Celui-ci hurla de douleur, mais ne céda pas pour autant, ne mesurant sans doute pas l'ampleur de sa blessure.

La jeune fille se débattit encore, puis, poussant un cri dément, d'une voix qui n'était pas la sienne, mais celle de l'être surnaturel qui la possédait, referma ses terribles mâchoires sur l'oreille de l'homme. La chair s'écarta docilement sous ses dents, si facilement...

Elle rejeta alors la tête en arrière et recracha son abominable trophée.

Cette fois, l'autre rendit les armes et, pleurant et geignant comme un enfant, retomba au sol pour ramasser précipitamment ce qui lui avait été extorqué et qui gisait déjà dans une petite mare de sang.

Cornélia profita de l'occasion pour essayer de s'enfuir et se mit à courir dans l'autre sens, vers l'autre extrémité du long couloir sombre, qu'elle ne connaissait pas. Peut-être finirait-elle par déboucher sur la sortie et alors cet affreux cauchemar prendrait fin...

Rapidement, elle entendit des appels derrière elle, ainsi que des bruits de pas, claquant fiévreusement sur le sol, signe d'une course effrénée. Elle approchait d'une porte, peut-être la bonne. Encore quelques mètres...

Soudain, un nouveau groupe du personnel, sortant d'un autre corridor, surgit devant elle, entre l'hypothétique sortie et elle.

Si seulement elle avait pu disparaître... juste disparaître.

Elle n'eut pas le temps de tenter quoi que ce soit, qu'une aiguille se fichait durement dans son épaule. L'injection lui fit voir trouble, ses jambes devinrent aussi lourdes que du plomb et à la fois aussi molles que du coton, les sons autour d'elle se raréfièrent. Et seul le fracas d'une chute brutale lui parvint.

Sa chute.

Pour l'heure, elle était peut-être prisonnière de cette détestable léthargie, mais elle se promit de ne plus jamais retenir le démon face à ceux qui n'étaient que de monstrueux tortionnaires. Plus de remords, ils auraient ce qu'ils méritaient, à un moment ou à un autre.

Lorsqu'elle revint à elle, Cornélia était vêtue d'une blouse ridicule de patient d'hôpital et se trouvait attachée, sanglée de toutes parts comme un rôti, à un fauteuil médical, évoquant ceux qu'utilisent les dentistes.

La salle était entièrement carrelée de porcelaine blanche, du sol au plafond. Plusieurs chariots de métal étaient rangés le long d'un mur, face à un autre où s'étagèrent des étagères remplies d'effrayants instruments, à côté d'un gigantesque lavabo. Et un étroit lit médical, recouvert de cuir brun et muni de sangles lui aussi, trônait au centre.

D'emblée, Cornélia chercha à forcer ses entraves, mais le produit qui coulait encore dans ses veines l'empêchait de déployer toute l'énergie dont elle disposait en temps ordinaire, lorsque le démon se mêlait à la fête.

Pourtant, il était là, elle le sentait. Plus présent que jamais. Sans doute ne la quitterait-il plus après ça ? Peut-être ne pourrait-elle plus redevenir elle-même ? Mais tout ça, c'était leur faute, et elle leur ferait payer, quoi qu'il advienne.

Un nouvel infirmier apparut dans son champ de vision, une énorme paire de ciseaux à la main. Cornélia baissa les yeux et se rendit compte qu'elle avait encore ses longues boucles rouges. Elle n'avait pas dû rester inconsciente bien longtemps finalement, s'ils n'avaient même pas eu le temps de s'occuper de ça.

— Plus tu seras calme et plus tu auras de chance de te retrouver avec une coupe décente, fit-il valoir.

— Tu devrais la tondre, ça lui ferait les pieds à cette petite garce, assena une femme tenant une seringue pleine d'un liquide transparent, postée de l'autre côté du fauteuil auquel était attachée la jeune fille, prête à dégainer en cas de besoin. Elle en a envoyé deux à l'hôpital tout de même.

L'homme haussa les épaules et se recula légèrement pour considérer la patiente :

— C'est dingue, comment une gamine peut causer autant de dégâts ? On n'a jamais vu ça...

— Oui, eh bien fais-moi plaisir et massacre-moi cette belle chevelure à laquelle elle semble tant tenir ! renchérit l'autre, de plus en plus mauvaise.

— Vous... ne devriez... pas, réussit à articuler Cornélia, toujours en proie aux lourdes vapes de la torpeur.

— Mais oui, ma chérie, ricana la femme à la seringue, avant d'intimer, d'un simple signe du menton, à son collègue de commencer.

Ce qu'il fit. L'homme se rapprocha, observant Cornélia avec tout de même une certaine crainte, et saisit une mèche de cheveux qu'il plaça au centre des ciseaux.

La jeune fille se mit alors à trembler, terrifiée par l'ampleur de la haine qui la consumait, et plus encore à l'idée de ce qui allait se passer. Le démon était tellement en colère...

Soudain, tandis que les lames s'apprêtaient à se refermer, l'instrument de métal dévia, sous le regard médusé et impuissant des deux infirmiers. Le visage de l'homme se figea peu à peu, et une expression hagarde vint remplacer l'effroi qu'il affichait encore une seconde auparavant.

D'un geste mécanique, il laissa filer entre ses doigts la mèche qu'il allait couper, puis dirigea les ciseaux vers sa main.

Et se sectionna l'index et le majeur dans un mouvement sec et atrocement déterminé.

De petits geysers vermillon s'échappèrent des moignons à la coupe nette et franche, sans que l'homme réagisse. L'infirmière, que la scène avait pétrifiée d'horreur, sortit tout d'un coup de l'hébétude et poussa le hurlement le plus strident que Cornélia ait jamais entendu.

La femme secoua la tête, comme si elle n'arrivait pas à en croire ses yeux, puis s'aperçut qu'elle tenait une seringue dans la main. Elle allait la planter dans le cou de la jeune fille lorsque l'infirmier, toujours dans un état proche de la transe, lui planta furieusement la paire de ciseaux dans l'œil.

Cornélia s'entendit alors s'esclaffer comme une démente. Ils pouvaient l'enfermer elle, mais jamais ils ne l'emporteraient face au démon...

Plusieurs membres du personnel déboulèrent brusquement dans la salle, avisèrent l'abominable spectacle offert, et hésitèrent à avancer. Ce fut le médecin directeur, que la jeune fille n'avait pas vu arriver derrière elle, qui lui administra d'un geste furtif, mais sûr et déterminé, une nouvelle dose de ce produit qui l'obligeait à dormir.

Quand elle rouvrit les yeux, tout ce que Cornélia put voir fut le noir. Elle était frigorifiée et tremblait de tous ses membres, et était étendue sur une paille puante, infâme de saleté. Son premier réflexe fut de tâter ses cheveux et de sourire dans le vide.

Finalement, ils n'avaient pas osé... les pleutres !

Elle palpa ensuite le mur contre lequel elle se trouvait et devina des briques sous ses doigts. Elle se leva, encore étourdie par la dose de cheval de calmants qu'ils avaient dû lui injecter, et posa le pied sur de la terre battue, humide, à l'instar de ce qui lui avait servi de couche. Puis elle suivit les contours des murs de sa nouvelle cellule et en eut bien vite fait le tour.

Trois mètres carrés, tout au plus. Et encore, elle n'en était pas certaine.

Une paille et un seau de ferraille, malodorant également, étaient les uniques objets dont elle disposait désormais.

Seule une des parois était percée d'une porte dont le battant était en métal. Au toucher, elle décela une petite lucarne de verre, à hauteur de regard, mais elle était close pour le moment. Un peu plus bas, une mince ouverture, fermée elle aussi, devait permettre de faire passer une gamelle.

L'enfer commençait peut-être maintenant, mais elle ne regrettait rien. D'ailleurs, ni elle ni son démon n'avaient dit leur dernier mot...

CHAPITRE 6

Claustrophobie

Cornélia bascula peu à peu dans un tout autre cauchemar... empli de ténèbres lui aussi. Un noir absolu l'enveloppait, impossible à percer.

Les murs de son abominable cellule avaient rétréci. Tant et si bien qu'ils s'étaient totalement refermés sur elle, l'oppressant, l'étouffant lentement. Bientôt, ils la broieraient, l'avaleraient tout entière, c'était certain. Il ne resterait alors plus d'elle que des miettes. Mais comment en réchapper ? Il n'existait aucune issue, elle le savait pertinemment.

Tandis qu'elle revenait progressivement à elle, s'extirpant à grande-peine d'un alanguissement qui n'avait rien de naturel, comme elle n'en avait jamais connu, qui laissait son corps tellement raide et froid, la panique prit le dessus.

Et la submergea, à tel point qu'elle fut incapable de la moindre pensée autre que cet enfermement insensé. Elle ne parvenait même plus à aspirer la moindre goulée d'air.

Dès qu'elle eut à peu près retrouvé l'usage de ses membres, Cornélia tenta de se débattre. Elle essaya de toutes ses forces de repousser ces murs qui semblaient encore se rapprocher, de pulvériser cette horrible prison qui était la sienne.

— Je t'en prie mon ange, calme-toi, l'exhorta soudain une voix basse, grave et toute proche.

La voix d'Henri.

Mon Dieu, elle n'était pas seule. Il était là, avec elle.

Et elle comprit. Il y avait bien des murs autour d'elle. Des panneaux de bois, plus exactement. Mais ils n'allaient pas réellement se refermer sur elle. Cette impression, ça n'était que les bras d'Henri qui l'enlaçaient de plus en plus fermement à mesure qu'elle reprenait conscience.

Elle fut soulagée de sa présence à ses côtés, rassurée de ne plus être dans cet odieux cachot au fin fond d'un vieil asile, d'être revenue à la réalité. Parce qu'elle était bel et bien de retour dans la réalité, non ?

En revanche, elle découvrait et comprenait à présent ce qu'était la claustrophobie.

Et l'effroi, l'angoisse atroce que ce mal entraîne. Parce qu'elle ne pouvait s'en défaire. Elle avait beau tenter de se raisonner, elle n'arrivait pas à maîtriser sa peur de se voir emprisonnée dans une boîte, quand bien même n'y était-elle pas seule.

— Mais qu'est-ce qui se passe ?! balbutia-t-elle, la respiration agitée, en proie à une panique de plus en plus vibrante, l'engloutissant totalement. Pourquoi... pourquoi est-on dans un cercueil ?! Henri ?

— Je suis là, murmura-t-il en caressant son dos d'un geste doux, apaisant, mais très contenu, du fait de leur situation et du peu de liberté de mouvement que cela offrait. On va en sortir très bientôt. Encore quelques minutes, d'accord ?

Cornélia ne tiendrait jamais quelques minutes de plus. Il aurait dû le comprendre ! Déjà, la peur se muait en une émotion bien différente, ses entrailles, d'abord nouées par l'épouvante, se resserraient davantage, une faim intense et déchirante lui succédant.

Et la haine. Le feu destructeur, cette noirceur si dense – le démon, comme elle l'avait appelé durant son cauchemar – était encore si près d'elle, obscurcissant toute une partie de son esprit, influençant ses pensées, les dirigeant vers ce qu'il y avait de plus sombre, de plus mauvais en elle. Droit vers ce pincement de rancœur dont elle ne pouvait se débarrasser et qu'elle éprouvait encore à l'égard de son compagnon.

Henri... Sans lui, jamais elle ne serait devenue ce qu'elle était désormais. Sans lui et le sang qu'il l'avait obligée de force à avaler, jamais elle n'aurait eu besoin de se calfeutrer dans cette boîte infecte !

Elle eut soudain l'envie quasi irréprouvable de se venger, de lui faire mal. Très mal. Une pulsion aussi malvenue et déraisonnable que vive.

Cornélia se redressa brusquement, autant que l'espace confiné du cercueil le lui permettait, et se rua sur le premier morceau de chair qui passait près de ses lèvres. Elle enfonça alors violemment les crocs dans l'épaule du vampire, sentit la peau céder aussitôt sous sa pression terrible, et le sang gicler au fond de sa gorge. Et elle mordit encore, plus féroce.

Henri poussa en retour un grognement sourd, à la fois de surprise et de douleur, mais ne chercha pas à se défendre, ni même à l'arrêter. Au lieu de ça, il soupira et glissa les doigts dans ses longues boucles rousses, cherchant à s'y raccrocher.

Le sang de son amant, au goût si merveilleux, lui procura un soulagement incomparable et chassa presque immédiatement les ténèbres de son cœur.

Si bien qu'elle prit subitement conscience qu'elle n'avait plus aucune raison de lui en vouloir, que cette haine qui l'avait étreinte n'était plus vraiment la sienne et qu'elle s'était laissée dominer par un instinct cruel, qu'en aucun cas il ne méritait.

La faim qui l'avait saisie avait été si violente, si sauvage, qu'elle n'avait tout simplement pas pu réfléchir...

Cornélia cessa d'aspirer et desserra les dents, les retirant le plus doucement possible de la chair qu'elle venait pourtant de martyriser. Puis elle roula légèrement sur le côté, allant se plaquer contre le panneau opposé, tentant de s'éloigner au maximum d'Henri. Elle se couvrit le visage des deux mains, dévorée cette fois par la honte.

— Pardon, marmonna-t-elle, luttant en vain pour refouler ses larmes. Je ne voulais pas te faire de mal... Je suis désolée...

Bon sang, mais comment avait-elle pu ?! Comment avait-elle osé se jeter ainsi sur lui, tandis qu'il ne s'y attendait pas et qu'il lui était presque impossible de se défendre ? Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez elle ?

— Ne t'inquiète pas, la rassura-t-il, la voix rauque, et néanmoins si serein que c'en était presque effrayant au vu des circonstances. Tu en avais besoin, tu n'y peux rien. Et ce n'était pas vraiment douloureux, j'en ai vu d'autres, ne t'en fais pas pour ça, tout va bien.

Évidemment, en comparaison de ce qu'il avait vécu auprès d'Avoriel, ce n'était pas grand-chose. Mais ce n'était pas une raison. Cornélia se détesta pour ce qu'elle venait de lui infliger, pour ce que ses instincts de vampire l'avaient poussé à faire, et se jura de ne jamais recommencer. Pas de cette façon, du moins.

— Tout ce qui m'importe, c'est ton rétablissement, déclara-t-il après un silence plein de tension – sa tension à elle.

Prudemment, il tendit la main vers elle et palpa sa gorge :

— Comment te sens-tu ?

C'était le monde à l'envers... Elle venait de l'attaquer et il ne se préoccupait que de son état de santé à *elle* ? !

Cornélia se remémora soudain les derniers événements, tout ce qui s'était passé avant qu'elle ne sombre dans ce songe sans queue ni tête, où elle était la pensionnaire d'un étrange hospice.

Elle avait affronté Charlotte – Charlotte qu'Avoriel avait réussi à atteindre et dont il avait pris possession, de là où il se trouvait – et elle avait été très gravement blessée. Une plaie énorme entaillait son cou, à l'endroit exact où la main d'Henri s'affairait à l'inspecter, lorsqu'elle avait perdu conscience.

Le fantôme de la souffrance qu'elle avait connue alors s'imposa à elle, s'ajoutant à la culpabilité et à l'angoisse.

— Je veux sortir ! s'exclama-t-elle, n'y tenant plus.

— S'il te plaît, non, pas maintenant, lui enjoignit Henri en l'attirant derechef à lui – ce qu'il eut tôt fait, compte tenu de l'exiguïté du cercueil. Mords-moi encore si cela t'apaise, prends tout le sang qu'il te faut, mais

laisse le temps à ton corps de se régénérer pleinement. Le cercueil est nécessaire dorénavant, tu devras t'y habituer.

Il avait essayé de rendre le ton de sa voix plus dur sur la dernière phrase, mais le cœur n'y était pas, c'était flagrant.

— Cornélia, tu as failli mourir, rappela-t-il plus péniblement que sentencieusement. Encore.

Elle s'en souvenait parfaitement. Et elle assumait ses actes, ne regrettait absolument rien. C'était peut-être une première, mais elle avait pris la bonne décision. Henri lui-même ne saurait nier qu'elle avait eu raison d'agir comme elle l'avait fait étant donné l'état dans lequel ils avaient retrouvé Charlotte.

Elle ne put résister bien longtemps et céda devant l'insistance de son compagnon pour venir finalement se pelotonner contre son torse et entremêler ses jambes nues aux siennes, si longues, et encore vêtues d'un pantalon – l'unique vêtement qu'il portait apparemment, tandis qu'elle devait être seulement en lingerie. La fraîcheur morbide du vampire se transforma peu à peu en une subtile chaleur, impossible, mais exquise. Et de délicieux picotements se mirent à courir le long de la peau de Cornélia, parcourant chaque partie de son épiderme en contact avec lui.

Elle s'efforça de recouvrer une respiration normale et se rendit compte que dans les bras d'Henri, même ainsi, gisant au fond d'un cercueil, c'était possible. L'angoisse reflua, la faim également...

Cette étreinte pouvait tout effacer. *Il* pouvait tout effacer.

De l'expérience horrible qu'elle avait vécue au fond de cette crypte où était parvenu à s'infiltrer le roi sombre, du rêve terrifiant qu'elle avait fait ensuite, tandis qu'elle frôlait la mort, jusqu'à l'idée même de l'étroite et funeste boîte dans laquelle elle se trouvait.

Cependant, elle ne pouvait s'enlever de l'idée que ce cauchemar avait quelque chose d'étrange. Tout avait eu l'air tellement réel... Et en même temps, cela n'avait absolument aucun sens. Différencier le simple songe du souvenir, qu'il s'agisse des siens ou bien de ceux d'Henri, semblait de plus en plus difficile. Mais qui ne s'y perdrait pas, après tout ?

Soudain, elle prit conscience de l'humidité qui recouvrait le fond du lit de satin sur lequel tous deux étaient étendus.

Du sang, bien entendu.

Le leur, mêlé ensemble, ou bien seulement celui d'Henri ? Son organisme avait-il à ce point changé ? C'était si perturbant... si inquiétant également. S'était-elle retrouvée figée par la mort, elle aussi, ainsi que l'était tout vampire qui s'enfermait dans un cercueil ?

— Que s'est-il passé ? réitéra-t-elle, tentant de ne pas laisser poindre son malaise dans sa voix.

— La blessure était très importante, expliqua-t-il en rapprochant ses lèvres de son visage pour déposer un petit baiser sur son front. Tu avais besoin cette fois de quelque chose de plus fort encore que mon sang pour te régénérer tout à fait.

— C'est le tien, c'est ça ? Nous sommes dans ton cercueil ?

— En effet, devant l'urgence de la situation, j'ai dû improviser un peu. Je ne savais pas si ça fonctionnerait ou non, alors j'ai préféré me joindre à toi, de façon à ce que ton corps puisse profiter des bénéfices de ma propre régénération. Cela ne se fait pas trop en temps ordinaire, mais j'ai jugé que l'on n'en était plus à un interdit bafoué de plus ou de moins.

Il avait dit ça comme s'il tentait de justifier un comportement indécent – et peut-être était-ce le cas, avec toutes ces règles bizarres qui régissaient la société vampirique –, toutefois Cornélia n'aurait jamais supporté d'être enfermée dans un espace aussi réduit s'il n'avait pas été là, lui aussi. Ce qui se passait lorsque deux vampires partageaient une bière lui était bien égal.

— D'accord, lâcha-t-elle simplement.

— Je craignais également que tu n'aies besoin de sang, ajouta-t-il, comme pour défendre encore sa décision.

Sur ce point, en l'occurrence, il ne s'était pas trompé... Ni sur les autres, à l'évidence, puisqu'elle était en vie et n'avait pour l'heure plus mal nulle part.

— Merci, chuchota-t-elle, tellement reconnaissante pour tout ce qu'il faisait pour elle.

Elle l'embrassa à son tour, aussi passionnément qu'il lui était possible dans un endroit aussi confiné. Les doigts d'Henri effleurèrent encore sa gorge et elle le sentit sourire contre ses lèvres, satisfait. Preuve que les traces de sa blessure devaient avoir disparu.

Comme toujours, elle se mettait en danger et il ramassait les morceaux. Étant donné les récents événements, ça n'était pas vraiment près de changer...

— Avoriel nous a repérés alors ? s'enquit-elle ensuite, se résignant à interrompre leur baiser pour aborder ce sujet des plus fâcheux. Il est plus fort que jamais, si j'ai bien compris ? Cela signifie qu'il ne devrait plus tarder à sortir de terre, n'est-ce pas ?

Henri grogna sa désapprobation, manifestement pas prêt à parler de choses aussi graves si tôt. Mais il se résolut à répondre :

— Tout l'indique, en effet. Ça ne se fera pas du jour au lendemain. S'il en avait réellement été capable, je suppose qu'il serait venu nous affronter en personne à la crypte. Or il n'a pu que manipuler Charlotte. Cependant, il va nous falloir quitter Reddening House dans les plus brefs délais.

— Pour aller où ?

— On va d'abord sortir d'ici, tu me parais aller nettement mieux déjà, annonça-t-il en tendant le bras pour ouvrir le couvercle du cercueil.

Dans un long grincement, la lumière du jour réapparut, assaillant les rétines de Cornélia de façon si agressive qu'elle fut obligée de garder les paupières closes quelques instants.

Son compagnon quitta le caveau le premier, d'un bond agile, sans bruit, puis il la prit dans ses bras pour l'en extirper, tandis qu'elle clignait encore des yeux et peinait à déplier ses membres toujours endoloris.

Un drap fut jeté sur elle en urgence et elle se retrouva tout à coup face à Maxime, lequel avait l'air à la fois soucieux et étonné. Henri se plaça à côté d'elle et maintint d'une main le tissu la recouvrant, plissant le front

de mécontentement, la présence du jeune homme dans sa chambre lui déplaisant au plus haut point :

— Tu n'étais pas obligé de rester ici. Je t'avais dit que je savais ce que je faisais et que tout se passerait bien.

— J'étais inquiet, c'était mon droit, rétorqua Maxime, tout aussi froidement.

Le regard de ce dernier passa de l'un à l'autre, puis s'arrêta, choqué, sur l'épaule de son aîné. Cornélia s'aperçut alors que les plaies dont elle était responsable ne s'étaient pas encore tout à fait résorbées. Sa morsure... en fait, ses morsures, au pluriel, avaient vraiment dû être violentes pour lui causer de telles blessures. Un humain n'aurait d'ailleurs certainement pas pu le supporter...

Elle baissa la tête, terriblement confuse, et se mit à rougir d'embarras. Elle aurait voulu pouvoir s'excuser à nouveau, mais encore aurait-il fallu qu'ils soient seuls pour ça.

— Alors, ça a fonctionné ? lança Maxime à l'adresse du prince, son trouble à peine dissipé. Elle est guérie ?

Il y avait longtemps qu'on n'avait pas parlé d'elle comme si elle n'était pas dans la pièce... Était-ce propre à son ancien fiancé, ou bien cela arrivait-il nécessairement dès lors que les deux vampires se trouvaient réunis ?

— Comme tu peux le constater, rétorqua sèchement Henri.

Elle devina que la solution pour laquelle avait opté son compagnon avait dû être sujette à débat.

— Cornélia est donc vraiment devenue des nôtres ? s'inquiéta le jeune homme, le désarroi peignant ses traits.

— Dans la mesure où il lui faut une dose quotidienne de sang, que son corps est quasiment aussi froid que celui de n'importe quel vampire et qu'à présent les cercueils l'aident à se régénérer, j'imagine, oui.

Henri jeta un regard en biais à Cornélia, guettant sa réaction à cette annonce. Elle s'appliqua à demeurer stoïque. Elle n'avait plus le droit de s'en plaindre, c'était son choix à présent. Personne ne l'avait contrainte à

mettre fin à la vie de Charlotte. Elle connaissait les risques, avait été amplement prévenue cette fois. Et elle avait fait ce qu'elle pensait être juste, avec toutes les conséquences que fatalement cela entraînait.

Elle hocha la tête en direction de son amant. Oui, elle avait changé à nouveau, mais elle allait bien. En vérité – et tout feu destructeur mis à part –, elle ne s'était jamais sentie plus forte et plus puissante qu'en cet instant.

Tenant à s'en assurer par elle-même, elle passa la main sur sa gorge, laquelle était effectivement exempte de toute trace de mutilation. Il ne restait absolument rien de l'inquiétante plaie qui lui avait barré le cou de part en part un peu plus tôt.

— Je crois qu'en fin de compte je suis très différente de celle que j'étais autrefois, hasarda-t-elle tandis que Maxime esquissait un geste dans sa direction.

Il s'interrompit, pensif, et acquiesça :

— C'est possible. C'est pour cette raison que nous avons besoin de temps pour nous retrouver.

— Écoute, je...

— Non, la coupa-t-il en grimaçant. Ne dis rien, pas maintenant. Pas avant les quatre mois prévus, quand bien même Henri aurait-il déjà rompu sa part de marché.

Cornélia agrippa les bords du drap pour le resserrer sur elle et, avant que son compagnon ait pu répondre, lui demanda :

— Pourrais-tu nous laisser seuls quelques minutes, s'il te plaît ?

Le prince des vampires fronça les sourcils. Il ouvrit la bouche pour protester, un rictus amer aux lèvres, puis hésita. Finalement, il prit une longue inspiration, comme pour recouvrer un calme qui lui avait déjà échappé, et se résolut à contrecœur :

— Bien entendu.

Et au lieu de sortir de la pièce, son image s'effaça pour laisser place à quelques brumes noires tournoyant furtivement, à l'endroit exact où il s'était précédemment tenu, avant de disparaître à leur tour.

Cornélia s'éloigna de quelques pas, empêtrée dans le grand morceau de tissu qui lui servait de vêtement, très mal à l'aise. Elle considéra l'espace de quelques secondes celui qui, dans une autre vie, l'avait conduite devant l'autel, observa son visage si beau et délicat, un sentiment étrange lui nouant la gorge. Elle ravala sa salive, puis se lança :

— Henri n'a rien fait que tu puisses lui reprocher. C'est ma faute. C'est moi qui ai refusé votre compromis, cette idée absurde de délai de réflexion. Je n'ai pas à choisir entre vous deux. Je l'aime désormais. Je suis désolée, mais personne ne peut changer ça. Pas même... *toi*.

Voilà, elle l'avait dit. Peut-être pas dans les meilleures conditions – après tout, il y avait bien plus urgent à régler avant cela –, mais au moins, les choses étaient claires.

Maxime ne parut pas vraiment surpris par sa déclaration, sans doute l'avait-il déjà compris. Son regard la quitta pour errer dans la chambre. Sans un mot, il se dirigea vers le bureau, attrapa un bibelot qui s'y trouvait, fit mine de l'examiner et repartit :

— C'est peut-être ce que tu penses maintenant, mais me priver de tout espoir, alors même que tu te rappelles à peine de moi et de ce que nous avons vécu, est très injuste.

— Tu as tort, je me souviens de beaucoup de choses. Des événements les plus importants, en tout cas. Et j'essaie d'être juste au contraire. Juste et honnête.

Maxime reposa l'objet un peu trop brutalement sur le bureau, puis se tourna vers Cornélia :

— Mais lui ne l'est pas avec toi. Il ne te mérite pas. Tu ne connais que le prince des vampires, l'homme droit et admirable, en revanche tu n'as pas idée de celui qu'il est avec les femmes.

Évidemment, Maxime n'avait de son géniteur que la vision que celui-ci offrait deux siècles et demi plus tôt. Comment aurait-il pu savoir ce qui s'était passé ensuite ? Comment aurait-il pu mesurer à quel point Henri aussi, à l'instar d'elle-même, était différent ?

— Une fois encore, tu te trompes, l’informa-t-elle calmement. Je sais parfaitement qui il est. Il a énormément changé depuis l’époque où tu l’as connu, tu peux me croire. Et ce n’est pas ce que tu imagines, Henri tient vraiment à moi, de la même façon que je tiens à lui. Tu le saurais si tu lui avais posé cette simple question. Ses sentiments pour moi sont sincères. Et... très forts.

Maxime s’ébouriffa les cheveux comme le doute semblait l’envahir, puis ouvrit la main devant lui, dans un geste d’impuissance :

— Peut-être... après tout, il est vrai qu’il ne s’est jamais comporté avec toi comme il se comportait avec les autres. Je...

Il s’arrêta, croisa les bras, puis les décroisa nerveusement avant de les tendre vers elle.

— Mais regarde ce qu’il a fait de toi ! se scandalisa-t-il. Tu bois du sang ! *Son* sang ! Il t’envoie te battre contre des assoiffés possédés au péril de ta vie, et voilà que maintenant tu partages son cercueil ! Si tu es si différente, c’est parce qu’il a fait en sorte qu’il en soit ainsi !

Cornélia secoua la tête, niant en bloc toutes ces accusations :

— C’est faux !

Maxime, comme pris d’une soudaine impulsion, traversa les quelques mètres qui les séparaient et saisit la jeune fille par les épaules, plantant ses yeux mauves, qui ne lui appartenaient pas vraiment, dans les siens :

— Je ne renoncerai pas à toi, pas après tout ce que j’ai traversé pour te retrouver.

Un souvenir remonta alors subitement à la mémoire de Cornélia, celui de leur tout premier baiser, cachés derrière un arbre du parc du château de Rougemont, à l’abri des regards. Il avait un goût d’interdit... non, d’effronterie plus exactement. À l’époque, cela s’était fait assez naturellement, mais elle se rappelait à présent qu’elle avait pensé à Henri, espérant qu’il ne les surprendrait pas. Ou peut-être que si, elle avait souhaité qu’il les surprenne depuis les fenêtres des appartements dans lesquels il se cloîtrait, probablement par pure provocation.

Maxime et elle avaient été amis avant de devenir plus proches, mais aujourd'hui, il n'était plus qu'un étranger. Tout comme elle lui était étrangère, même s'il refusait de l'admettre.

Elle s'était raidie à son contact, aussi ne persista-t-il pas dans cette voie. Il la relâcha lentement, semblant totalement désespéré.

— Tu te raccroches à des souvenirs, à quelque chose, ou plutôt à quelqu'un, qui n'existe plus, lui murmura-t-elle, tentant de le raisonner.

— Mais je n'ai que ça, argua-t-il en haussant les épaules. Pour moi, le temps s'est arrêté le jour où nous nous sommes mariés.

Ce jour fatidique où ensemble ils avaient pris la fuite, où lui avait failli basculer, juste avant qu'Avoriel le capture, et où elle s'était tuée après avoir réduit Violaine et Léandre en cendres...

Elle comprenait ce qu'il voulait dire par là, cependant, même s'il s'entêtait à répéter le contraire, lui-même était différent également.

Henri, Maxime et elle avaient tous énormément changé depuis ce jour.

— Je dispose de quatre mois pour faire renaître tes sentiments pour moi, je ne te demande rien, mais sache que je ne baisserai pas les bras avant la fin de ce délai.

Là-dessus, il quitta précipitamment la pièce, ne lui laissant pas le loisir de protester. Cornélia, comme par réflexe, le suivit jusqu'à la porte, sur le pas de laquelle elle s'arrêta.

Henri se tenait au fond du couloir, appuyé d'une épaule au mur, dans une attitude faussement nonchalante, et observait Maxime avec une attention à la fois méfiante et curieuse. Lequel passa devant lui sans un mot, puis disparut dans les méandres des corridors du manoir.

Le prince des vampires tourna la tête et un muscle se mit à jouer sous la peau blafarde de sa mâchoire.

— Est-ce que ça va ? l'interrogea-t-elle, inquiète de le retrouver avec une expression aussi sinistre.

Il se redressa, puis la rejoignit, haussant un sourcil désabusé.

— Je viens de laisser ma compagne – qui n'est d'ailleurs plus exactement ma compagne – seule et à moitié nue avec son ancien époux,

je ne vois pas pourquoi cela n'irait pas, allégua-t-il ironiquement, avant de reprendre : Et cependant, cela ne devrait pas être mon plus gros problème dans l'instant.

Il revint dans la chambre et attendit qu'elle rentre à nouveau pour refermer la porte derrière elle.

Cette discussion avec Maxime était pourtant inévitable... et urgente. Il était primordial de dissiper tout malentendu – même si, au bout du compte, cela n'avait rien résolu. Qu'Henri soit fâché qu'elle ait souhaité qu'il la laisse s'expliquer en tête à tête avec son ancien époux était assez injuste, mais elle ne pouvait pour autant pas vraiment lui en vouloir.

— Et quel devrait être ton plus gros problème ? préféra-t-elle demander, laissant de côté ce qui sonnait clairement comme un reproche.

— Séraphin est en proie à un mal étrange, son état est très préoccupant, lui apprit-il en fouillant l'une après l'autre les commodes de la pièce. Apparemment c'est de pire en pire, il a sombré dans une forme d'inconscience depuis quelques heures et rien n'a d'effet sur lui.

— C'est-à-dire ? Que lui arrive-t-il exactement ?

Elle se souvenait qu'Alphaïce avait évoqué le sujet avant qu'ils descendent ensemble dans la crypte sous l'église. Mais elle n'avait guère été très précise. Pas plus qu'Henri ne l'était présentement, du reste...

Au lieu de répondre à sa question, ce dernier extirpa d'un tiroir l'une des robes de Cornélia, parmi les plus amples, issue de la collection de vêtements qu'il lui avait offerte à leur arrivée à Reddening House. Puis il la lui tendit.

Elle dut se débarrasser du drap, qu'elle laissa finalement négligemment tomber à ses pieds, pour l'attraper.

— Cela devrait faire l'affaire pour la fin de la journée, mais il va te falloir une nouvelle garde-robe, estima-t-il en l'examinant des pieds à la tête, une furtive lueur de satisfaction s'allumant au fond de ses prunelles.

Elle enfila la blouse bleu canard qu'il avait sélectionnée pour elle, tout en se demandant pourquoi diable, dans un tel contexte, celui-ci se mettait

subitement à lui parler chiffon. Et, tandis qu'il passait derrière elle pour remonter la fermeture éclair, elle saisit.

Le vêtement était bien plus serré qu'il n'aurait dû...

Après qu'Henri lui eut fait boire son sang la toute première fois, elle avait observé des changements notables dans sa morphologie. Son corps avait pris en muscles et en formes, la faisant passer d'excessivement maigre à mince, et manifestement la séance au cercueil avait encore accentué le phénomène.

Elle ne put s'empêcher de sourire en lissant le tissu sur ses hanches... parce que désormais, elle possédait des hanches ! Pas étonnant qu'elle se soit sentie autant revigorée en quittant le caveau, il existait des preuves physiques qui attestaient de l'efficacité qu'avait sur elle un tel traitement.

Puis ses pensées quittèrent rapidement ces préoccupations futiles pour revenir à Séraphin. Si Henri lui en parlait, si cela le souciait, ça signifiait forcément que la chose était grave.

— Tu ne vas donc pas m'expliquer ce qu'a le treizième ? insista-t-elle.

Il cilla, comme si lui aussi s'arrachait à ses réflexions. Des réflexions qui faisaient naître de minuscules paillettes pourpres dans ses magnifiques yeux pâles...

— Si, bien sûr, convint-il en s'écartant d'un pas. Du moins, le peu que j'en sais, dans la mesure où je ne l'ai vu qu'un bref moment et où les autres ignorent totalement ce qui lui arrive. Je crains que cela ne soit la conséquence de la mission que je lui ai confiée. Je crois, pour ma part, qu'il s'est perdu dans les souvenirs de Maxime.

Cornélia pencha la tête sur le côté et répéta :

— Il s'est... *perdu* ? ! Comment une telle chose est-elle possible ?

Henri pinça les lèvres, puis avoua :

— Je n'en ai absolument aucune idée. Mais c'est la seule théorie que j'aie. Cela m'ennuie, mais si tu te sens suffisamment remise, peut-être pourrais-tu essayer de le ramener, puisque tu es la seule à avoir accès à son esprit ? Tous les premiers rangs présents au manoir ont tenté l'envoûtement, et tous ont échoué.

— Même...

— Oui, même moi, il y a moins d'une minute, coupa-t-il, devançant sa question. J'ai trop besoin de lui, de ses pouvoirs plus précisément, pour l'abandonner à son sort. Et il est impératif d'agir vite, nous devons quitter Reddening House rapidement et j'aimerais qu'il nous suive de son plein gré.

Première nouvelle, Séraphin serait donc du voyage ? C'était... étonnant. Quoique non, pas tant que ça, son compagnon ne venait-il pas justement d'expliquer que ses capacités hors du commun leur seraient indispensables ?

Henri était planté devant elle et attendait apparemment quelque chose.

— Je vais tout faire pour l'aider, bien entendu, promit-elle alors.

Il approuva d'un signe du menton, lui prit la main et l'entraîna à sa suite, avant de se retourner, un index restrictif en l'air :

— *Tout*, non, mon ange, seulement ce qui ne te nuira pas. Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ?

— Cela va de soi, confirma-t-elle, plissant les paupières devant ce qui paraissait être des hésitations quant à ses aptitudes.

Il était évident qu'il craignait qu'elle n'arrive encore, par on ne sait trop quel biais, à se mettre en danger. Mais comment lui en tenir rigueur, c'était sa spécialité après tout...

— Et pourquoi Séraphin serait-il coincé dans l'esprit de Maxime ? se renseigna-t-elle, incrédule. Comment Maxime parviendrait-il à retenir qui que ce soit de cette façon ? Il était avec nous il y a encore un instant, tu l'as bien vu.

— Certes, c'est pour cette raison que je ne crois pas que ce soit conscient de sa part. Ni qu'il puisse lui-même faire quelque chose.

Cornélia aurait bien eu d'autres questions, mais ils arrivaient devant la porte des appartements de Séraphin, où tous les vampires de la maisonnée semblaient s'être donné rendez-vous.

— Nous allons tenter une nouvelle approche, expliqua laconiquement Henri aux autres, tandis qu'il faisait entrer la jeune femme et repoussait la porte derrière eux.

Dans la chambre régnait une atmosphère feutrée, assez pesante. Les rideaux étaient tous clos, maintenant la pièce dans une semi-pénombre, pas franchement rassurante.

Cornélia chercha du regard Séraphin, mais ne le trouva nulle part. Perplexe, elle avisa son amant qui lui indiqua d'un geste le plafond. Elle leva le nez et aperçut dans l'obscurité des formes étranges près du lustre. Elle dut battre des paupières et se concentrer pour distinguer ce qui se passait là-haut.

Séraphin, prostré, les bras passés autour de ses jambes et la tête ramassée entre les genoux, se balançait lentement sur lui-même. Tandis que Bertille le serrait contre elle, essayant de le réconforter.

Depuis quand les deux vampires étaient-ils si proches ?

Enfin, ça ne la regardait pas, et l'état de Séraphin était on ne peut plus préoccupant. Déjà, elle doutait que la distorsion soit un bon signe... à moins peut-être que cela ne l'apaise ?

Henri lui entourait la taille d'un bras et, en un éclair, la gravité sembla s'inverser et ils les rejoignirent au plafond.

— Merci d'être revenu si vite, lança Bertille à l'intention du prince, avant d'adresser à Cornélia un regard plein d'espoir : Ramène-le, je t'en prie.

— Ça fait combien de temps qu'il est comme ça ? se renseigna-t-elle, de plus en plus inquiète pour son ami.

Il n'avait même pas relevé la tête en les entendant arriver, elle et Henri, et ne donnait d'ailleurs pas l'impression d'être conscient de ce qui se passait autour de lui. Il se contentait de se balancer d'avant en arrière, la respiration haletante, comme s'il endurait une terrible souffrance, sans un mot.

— Je l'ai trouvé ainsi hier après-midi, peu de temps après que tu as quitté sa chambre, expliqua Bertille d'une voix tremblante, trahissant son

émotion. Il refuse de bouger, de s'alimenter, se met à hurler lorsqu'on essaie d'ouvrir les rideaux et n'accepte de parler à personne. Mais peut-être qu'avec toi... enfin tu sais, grâce à ce lien télépathique qui vous unit.

Cornélia acquiesça et s'approcha de Séraphin, tandis que Bertille s'écartait pour lui laisser sa place, oubliant presque complètement qu'elle était à l'envers, et que c'était sur les moulures du plafond qu'elle était en train de s'agenouiller. Sans doute étaient-ce les pouvoirs d'Henri qui la maintenaient ainsi, défiant avec les autres, et sans aucun effort, la gravité.

Cornélia passa la main sur le bras du jeune homme et n'observa aucune réaction de sa part.

— Séraphin, c'est moi, Cornélia, ton amie, tu te rappelles ? essaya-t-elle, d'abord à haute voix. Qu'est-ce qui se passe au juste ? De quoi souffres-tu ?

Sa tentative resta sans effet. Le treizième garda le silence et ne cessa guère son mouvement de balancier.

Elle interrogea Henri du regard et il hocha la tête, lui enjoignant muettement de faire ce qu'il lui avait jusque-là interdit.

D'ordinaire, c'était Séraphin qui initiait leurs conversations mentales, aussi ignorait-elle comment s'y prendre pour l'appeler en esprit. Elle avait bien réussi à venir à lui une fois, en se servant d'un miroir, mais les conséquences avaient été désastreuses, puisqu'elle avait en même temps, et tout à fait involontairement, convoqué Avoriel...

— Peut-être devrait-on les laisser seuls ? hasarda Bertille.

— Certainement pas, maugréa Henri, qui, bien qu'il se soit tenu en retrait, surveillait avec attention les moindres agissements de sa compagne, avant de justifier : Cela peut être dangereux, aussi bien pour l'un que pour l'autre.

Les doigts posés sur le bras à la peau de nacre de Séraphin, Cornélia ferma les paupières et se concentra sur lui. Tout son esprit se tourna vers le jeune homme et elle comprit, au hoquet effrayé de Bertille, qu'elle venait de déployer son aura.

— Tu recommences à user de trop d'énergie, la prévint Henri, dans son dos, sans l'interrompre pour autant.

Elle opina du chef et tenta de réduire le voile qu'elle sentait flotter autour d'elle. Henri avait raison de la reprendre, elle ne serait guère utile si elle s'épuisait d'emblée.

Puis elle se lança et appela en pensées, sa voix ne résonnant plus que dans son crâne :

— *Séraphin, tu m'entends ? Séraphin ?! Réponds-moi s'il te plaît ! Fais-moi un signe.*

Mais elle se heurta au silence.

À un silence troublant en fait, où plus aucun bruit, du plus discret, comme le souffle léger de son compagnon sur sa nuque, jusqu'au plus important, tel que le bruissement des vêtements de Séraphin, ne filtrait.

Cornélia réalisa soudain que l'obscurité, sous ses paupières closes, évoluait peu à peu, comme si des serpents de fumée noire se mettaient à danser devant elle, se mouvant lentement, dans de gracieuses reptations, sur fond de ténèbres.

— *Séraphin ?*

Et un décor s'esquissa peu à peu. Des formes incertaines, aux contours brumeux, s'élevèrent autour d'elle, se transformant encore et encore, sans parvenir à se stabiliser. Elle crut vaguement reconnaître les murs de la cellule qu'avait occupée le treizième, à l'asile dans lequel il avait été si longtemps enfermé. Mais il y avait quelque chose de différent...

Une autre image se superposait à celle-ci, plus obscure encore. Plus terrifiante également. Les sinuosités d'une roche étrange, souterraine, venaient par à-coups s'intercaler et tout déformer. Et dans la pierre, des visages figés par d'abominables cris d'épouvante se dessinaient.

Cornélia ravala sa salive et prit une profonde inspiration pour se donner du courage. Puis elle se focalisa sur son ami et, avec autant de fermeté que possible, interrogea encore :

— *Où es-tu, Séraphin ?*

Personne ne lui répondit, mais à la place les volutes de fumée noire qui recouvraient le sol s'évanouirent, révélant ainsi leurs secrets, laissant apparaître la silhouette qu'elles cachaient. C'était lui, le treizième, recroquevillé par terre, entravé par d'épaisses chaînes de métal.

Dans l'exacte posture dans laquelle Cornélia l'avait trouvé la première fois qu'elle était entrée en contact avec lui...

Apparemment, Henri s'était trompé, ce n'était pas dans l'un des souvenirs de Maxime que Séraphin était resté coincé. Mais plutôt dans l'un des siens.

Cornélia s'approcha autant que possible, puis se pencha vers le corps visiblement inanimé de son ami. Ses yeux avaient de nouveau disparu, laissant ses orbites vides.

Elle ignorait ce que cela signifiait, mais elle ne l'abandonnerait pas, s'il fallait le libérer à nouveau, elle le ferait.

D'étranges murmures rompèrent soudain le lourd silence qui les enveloppait, comme des centaines, non, des milliers de chuchotements, si faibles qu'ils en étaient incompréhensibles. Effrayée, Cornélia balaya les lieux du regard, mais rien n'avait changé. En fait, tout continuait à se modifier autour d'elle, constamment, passant encore et encore du capitonnage de la cellule à des parois rocheuses, figurant comme des visages de gargouilles.

— *Du sang, gémit subitement Séraphin. Il lui en faut toujours plus... jamais il ne s'arrêtera... jamais rassasié. Mon Dieu, pourquoi faut-il que ce soit le mien ?!*

Parmi les ombres qui évoluaient dans la minuscule pièce, une plus opaque et malsaine rôdait de plus en plus près d'eux, laissant deviner par moments une paire de crocs voraces, prête à dévorer sa victime.

— *Il m'a défiguré, mutilé...,* cafouilla encore Séraphin. *Dans le noir en permanence. Pour l'éternité. Aucun répit. Que suis-je devenu ? Comment faire la différence ?*

Le jeune homme se contorsionna brusquement, tentant vainement de forcer ses entraves, sa respiration s'affolant soudain. Puis il hurla :

— *Cornélia !*

CHAPITRE 7

De Désespoir et d'Agonie

— CORNÉLIA !!!

Tout à coup, elle fut aspirée par le vide, arrachée à l'enfer, malgré elle. Ou peut-être était-ce elle qui était trop lâche pour parvenir à y demeurer, pour résister à l'envie de fuir, qui s'imposait de plus en plus violemment à elle ?

Elle eut un hoquet d'effroi, puis rouvrit brusquement les yeux.

Pour se retrouver immédiatement noyée dans ceux d'Henri. Ce qui aurait pu être réconfortant, si seulement ils n'avaient pas été aussi rouges, parés de ces reflets si dérangeants qui trahissaient un besoin contre nature.

— Cornélia, tu es avec moi ?! s'écria-t-il en la secouant brutalement, les doigts crispés autour de ses épaules, qu'il broyait sans paraître en avoir conscience. Cornélia ?!

Un linge taché de sang entra dans son champ de vision, approchant précautionneusement sa joue. Elle pivota légèrement et vit que c'était Lucia qui lui épongeait le visage.

Cornélia mit encore un certain temps avant d'intégrer ce qu'elle avait devant elle. Elle était assise dans un fauteuil à oreilles, toujours dans la chambre de Séraphin. Seule une petite lampe s'acharnait péniblement à dissiper les ombres de la nuit qui avaient envahi les lieux.

Son compagnon était penché sur elle, l'air atrocement inquiet et... curieusement affamé également. À côté, la cantatrice lui tapotait la main et s'évertuait à la débarrasser d'une sueur morbide, trop épaisse et trop pourpre pour être naturelle.

Un peu plus loin, Maxime l'observait, les sourcils froncés, la gorge fermement enserrée dans l'étau du bras de Ryù, qui se tenait derrière lui. Et tout autour d'eux, Nesrine, Horacio et Andreï étaient présents eux aussi, et l'examinaient tous avec la même expression mi-intriguée, mi-effarée.

Cornélia leva la tête et aperçut Séraphin, prostré, comme un peu plus tôt, avant qu'elle ne tente de le rejoindre dans le monde chimérique dans lequel il s'était perdu. Bertille, fidèle au poste, le berçait doucement, essayant visiblement de l'apaiser.

Comme si cela avait été aussi éprouvant pour lui que ça l'avait été pour Cornélia... sinon plus, dans la mesure où il n'était visiblement pas encore tiré d'affaire.

Elle revint à Henri et celui-ci soupira de soulagement, devinant à son regard qu'elle avait finalement pleinement réintégré la réalité.

— Bon sang, cela fait quatre heures que nous essayons de te faire reprendre connaissance ! s'exclama-t-il en desserrant sa prise, sans pour autant la relâcher.

Elle s'éclaircit la gorge, puis ne put s'empêcher de répéter, abasourdie :

— Quatre heures ?!

Henri hocha gravement la tête, puis se passa la main sur le front, d'un geste épuisé.

Pourtant, elle avait l'impression que l'exercice auquel elle s'était livrée pour atteindre, puis ramener Séraphin, n'avait pas duré plus de dix minutes. La notion du temps lui avait totalement échappé...

D'où l'angoisse de son compagnon. Elle commençait à comprendre à présent. Mais pourquoi ses yeux étaient-ils aussi rouges ? Que se passait-il ?

Puis elle réalisa. Du sang suintait des pores de sa peau, une sueur probablement due aux efforts considérables qu'elle avait fournis pour se faufiler dans les méandres de l'esprit de Séraphin. Une de ses narines la chatouillait et elle se rendit compte qu'elle saignait également du nez, comme chaque fois qu'elle usait de trop d'énergie.

D'ordinaire, son sang n'éveillait pas la faim chez le prince des vampires, mais étant donné leurs récentes nouvelles pratiques et la dépendance que cela entraînait inmanquablement, les choses avaient dû changer... Ses congénères l'avaient sans doute remarqué eux aussi, et étaient certainement arrivés aux mêmes conclusions. Pourtant, Henri n'en semblait pas gêné.

En fait, il était trop inquiet pour s'en soucier outre mesure. Avait-il d'ailleurs seulement conscience que ses iris avaient pris cette teinte tellement particulière ?

Maxime, en face d'elle, s'agita, et Ryù, qui le maintenait contre lui comme s'il avait été quelque criminel qu'il fallait à tout prix arrêter, fut obligé de le libérer lorsque le prince lui adressa un signe du menton.

— Je suis innocent, je te le jure, clama le jeune homme en se dirigeant prudemment vers elle. Jamais je n'aurais fait quoi que ce soit qui puisse te nuire. Toi, au moins, tu dois me croire.

Cornélia peinait à saisir ce qui se passait. Elle avisa Henri, déconcertée, mais celui-ci tendit le bras pour intimer à Maxime de ne pas approcher davantage.

— C'est la vérité, attesta-t-elle en s'adressant au prince, présumant que l'heure devait être grave pour que tous soient réunis ici, là où ils n'avaient normalement rien à faire – soit en plein milieu des appartements privés d'un vampire de premier rang, lequel était actuellement *souffrant* de surcroît. Maxime n'est pour rien dans ce qui arrive à Séraphin.

Du moins le supposait-elle...

Henri, ses iris recouvrant progressivement leur pâle nuance bleutée habituelle à mesure qu'il retrouvait son calme et un semblant de maîtrise de lui-même, parut hésiter.

— Et si ce n'est pas lui, que l'état du treizième n'est pas de son fait, qui serait responsable alors ? l'interrogea Ryù, une légère tension peignant ses traits d'ordinaire pourtant impassibles. Qui d'autre que lui aurait pu libérer les deux prisonniers tandis que nous étions tous ici, à guetter devant la porte une amélioration quelconque ?

Les prisonniers ?

Puis cela lui revint. Depuis son escapade et les incidents qui s'étaient ensuivis, Emma, l'entraîneuse qui avait séquestré et menacé Cornélia – mais que cette dernière avait laissée gravement blessée, le corps à demi brûlé –, et Adrian, le propriétaire du Varney's Decadence, étaient gardés enfermés à Reddening House.

Il s'agissait d'une mesure de sécurité. Discutable, et cependant indispensable compte tenu des informations que ces deux vampires possédaient désormais à propos de Cornélia, ainsi que des relations que l'employée de l'établissement de jeu avait, par le passé, entretenues avec le roi sombre.

La jeune fille fit mine de se relever, mais aussitôt son compagnon la repoussa, la forçant à rester assise, appuyée contre le dossier du fauteuil.

— Que se passe-t-il au juste ? s'enquit-elle, de plus en plus affolée. Quelqu'un va-t-il m'expliquer ?

Henri se pencha à nouveau sur elle, prit son visage en coupe et la scruta attentivement, agissant comme s'ils avaient été seuls, tandis que la pièce regorgeait de vampires.

— Qu'as-tu vu ? lui demanda-t-il doucement. Où étais-tu exactement ? Et Séraphin ? Tu as pu lui parler ?

— Je... il m'a montré sa cellule, à l'asile, balbutia-t-elle, peinant à trouver les mots pour raconter cette étrange, et plus qu'éprouvante expérience. Maxime n'y est pour rien, le treizième est bloqué dans une espèce de cauchemar, inspiré de ce que lui-même a vécu. Je ne sais pas comment cela a pu arriver, ni de quelle manière le secourir. Je n'ai rien pu faire.

— Il faut essayer encore, préconisa Bertille, faisant soudain entendre sa voix, du haut du plafond où elle était toujours perchée avec Séraphin.

— Pas maintenant, refusa sèchement Henri, sans quitter des yeux Cornélia. Et certainement pas tant que nous ne saurons pas qui a osé me trahir et aider les prisonniers à s'enfuir. Emma et Adrian sont déjà loin, cachés sous terre. Ils ne tarderont probablement pas à rejoindre Avoriel, d'une manière ou d'une autre. Lequel va, quant à lui, bientôt quitter le trou dans lequel il s'était retiré jusque-là.

— En effet, c'est imminent, confirma Maxime à l'intention de tous. Nous avons pu sentir l'ampleur de sa puissance dans l'église. L'assoiffée dont il a réussi à prendre possession ne présentait plus aucun des symptômes de la déchéance.

Un frisson d'effroi parcourut l'assemblée, et la tension dans la pièce monta encore de plusieurs crans, devenant presque palpable.

— Et tu essaies de nous faire croire que ton retour parmi nous n'a rien à voir avec tout ça ? lança Horacio en pointant un doigt accusateur en direction de Maxime, avant de se tourner vers Henri : Mon prince, cela ne peut pas être qu'une coïncidence, Séraphin hors d'état d'épier les pensées, votre progéniture avait toute latitude pour agir et libérer les prisonniers.

Henri examina celui qui, pour tous, était un suspect, et prit un instant pour réfléchir. Puis il souffla, comme pour lui-même :

— Justement, c'est beaucoup trop gros.

Puis il avisa la jeune fille et ajouta :

— Et si Cornélia affirme qu'il n'est pas responsable de ce qui arrive au treizième, je la crois.

Cette dernière ravala sa salive, prenant la pleine mesure de ses déclarations, qui n'étaient en réalité que des suppositions. Pourvu qu'elle ne se soit pas trompée, qu'elle n'ait pas mal interprété ce qu'elle avait vu... tout cela était tellement étrange.

— Mon épouse pourrait nous aider, intervint Ryù, qui ne paraissait guère enchanté à l'idée de mettre à exécution sa proposition. Après tout, ses pouvoirs ne lui permettent-ils pas, entre autres, de déceler les

mensonges ? Elle en fait rarement usage, et encore moins étalage, mais il est nécessaire de tirer cette situation au clair, par n'importe quel moyen.

Cornélia réalisa alors qu'Alphaïce était la seule à manquer à l'appel parmi les vampires de Reddening House rassemblés dans la pièce. Puis elle songea qu'elle devait encore pleurer la disparition de Charlotte, qu'elle avait toujours considérée comme son enfant, et qui venait de passer définitivement de vie à trépas.

— Je doute qu'elle soit en mesure de se servir de ses capacités pour le moment, étant donné l'état dans lequel la mort de sa progéniture l'a plongée, opposa Henri, avec une légère grimace. Vous savez ce que cela entraîne, il est toujours très difficile de s'en remettre. En outre, nous ne pouvons nous permettre d'attendre plus longtemps, Cornélia et moi devons quitter le manoir d'ici à la fin de la nuit. J'ignore de combien de temps nous disposons exactement avant qu'Avoriel puisse tenter quoi que ce soit. La sortie de terre, à plus forte raison après y être demeuré une aussi longue période, est un processus lent et complexe. Mais je sais qu'il agira dès qu'il le pourra et qu'il commencera par venir ici. Le fait qu'il s'en soit pris à Charlotte est assez révélateur. Tous ceux qui resteront à Reddening House seront en danger désormais.

— Mais où donc irons-nous alors ? interrogea Lucia, d'une voix où perçait l'angoisse.

— Il faudra d'abord nous séparer, chacun réintégrera son domaine, ainsi qu'il en était avant que le roi sombre n'en vienne à s'enfouir sous terre, expliqua le prince. Je prendrai le treizième avec moi.

— Le retour imminent du roi change tout. Mais vous avez un nouveau plan, n'est-ce pas ? en déduisit Ryù, les yeux plissés de suspicion.

Si tel était le cas, Henri n'en montra rien. Il se contenta d'examiner Maxime d'un air dubitatif, lequel annonça, comme pour répondre à la question que son aîné avait sciemment laissé en suspens, refusant de se risquer à la poser :

— Je suivrai Cornélia. Tu n'as pas le droit de m'en empêcher, pas avant que le délai sur lequel nous nous sommes mis d'accord soit écoulé.

Incroyable que cette histoire de délai revienne encore sur le tapis alors que c'était la vie de tous qui était menacée...

Enfin... la sienne, en premier lieu.

Une vague d'effroi se propagea en elle à l'idée que ce qu'elle avait vécu jusque-là n'était rien, qu'Avoriel ne lui avait montré qu'un vulgaire aperçu de ce dont il était capable, et qu'une fois revenu de son long repos, sa puissance dépasserait l'entendement.

Henri dut deviner la peur qui l'envahissait. Au lieu de contester la déclaration de Maxime, il pivota vers elle, lui prit la main et y déposa un baiser tendre et apaisant.

— Tout ira bien, lui promit-il dans un murmure.

Soudain, des nappes de brume claire s'élevèrent au centre de la pièce, tournoyèrent l'espace d'une seconde, avant d'épouser les contours d'une silhouette familière mais que l'on peinait toutefois à reconnaître.

Une femme vêtue d'une longue chemise ancienne blanche, couverte de taches sombres, apparut, les lambeaux d'une étoffe aussi précieuse que délicate, autrefois une robe vraisemblablement, flottant autour d'elle. Son immense chevelure blonde n'était plus qu'un amas de nœuds ébouriffés, dont certaines mèches, par endroits, étaient collées entre elles par du sang séché.

Son visage était métamorphosé, horriblement creusé et barbouillé de rouge, les traits figés en un masque de démence.

Cependant c'était bien elle... Alphaïce. Le chagrin semblait cette fois être venu à bout du peu de santé mentale qu'elle possédait.

Au milieu des vampires ahuris, elle leva mollement les mains, aux poignets écorchés – tout comme, à bien y regarder, l'était sa gorge, ainsi que l'ensemble de son corps, lézardé de plaies qui se résorbaient très lentement. Puis elle se mit à applaudir lentement, ses yeux fous rivés sur le prince. Chaque claquement résonna déraisonnablement dans le silence étouffant de la chambre, arrachant un frisson d'effroi à toute l'assemblée.

— Henri vous annonce qu'il vous abandonne à nouveau, au pire moment possible, et aucun n'ose réagir ?! s'exclama-t-elle dans ce qui

ressemblait à un atroce crissement tant sa voix était rauque. Quelle bande de pleutres et d'hypocrites vous êtes ! Ne nous a-t-il pas tous mis en danger en nous imposant l'hybride à Reddening House, faisant ainsi de nous des complices involontaires, des traîtres au roi ?!

En un éclair, l'accusé se redressa et se plaça devant Cornélia. Tandis qu'Horacio, Andreï, Nesrine et même Maxime le rejoignaient d'un seul élan, pour former ensemble un barrage autour de la jeune fille. Bertille repoussa le plus doucement possible Séraphin, toujours échoué au plafond, inconscient, dans un coin de la pièce, tentant de s'effacer au maximum. Lucia et Ryù observèrent quant à eux la femme vampire, médusés, incapables d'esquisser le moindre mouvement tant ils étaient stupéfaits.

— Retourne d'où tu viens, ordonna Henri dans un reniflement méprisant, froid et implacable. Non seulement je ne requiers pas ton avis, mais en outre tu n'es guère en état de venir l'exposer devant moi.

Les paroles du prince parurent à peine effleurer l'intéressée. Laquelle secoua la tête, s'agitant subitement de manière anarchique, frôlant l'hystérie. Et la lueur folle nichée au fond de ses prunelles se fit de plus en plus vive.

— Sa protection à elle avant toute autre chose, mais et nous alors ?! s'écria Alphaïce, poursuivant son réquisitoire, le corps tendu à l'extrême, perdant brusquement le semblant de contenance qu'il lui restait encore. Et tu comptes nous priver, en plus de la tienne, de la protection du treizième ? Tout ça pour t'assurer que ton hybride de malheur reste indécélable, et ce, même lorsqu'elle t'aura – par mégarde ou non d'ailleurs – trop affaibli à force de se repaître de ton sang ! Ton sang de vampire, que tu lui offres allègrement ! Non pas une fois, ainsi que tu l'avais requis, mais en permanence ! Je connais les émotions qui t'habitent et je sais quel piètre prince tu es !

— Tais-toi ! lui intima Ryù en allant se joindre aux autres, aux côtés de son aîné et de Cornélia. Tu ne sais plus du tout ce que tu dis !

Alphaïce sembla reprendre pied un bref instant pour rendre son regard à son époux. D'épaisses larmes rouges dévalèrent alors la pente de ses joues pour dessiner de nouveaux sillons pourpres sur ce visage d'une si grande beauté en temps normal, mais que la haine et la souffrance rendaient présentement méconnaissable.

— Bien sûr, toi comme les autres ! ironisa-t-elle en désignant son mari d'un geste vague et tremblant. Vous lui êtes tous tellement aveuglément fidèles ! Vous approuvez le moindre de ses choix, du plus stupide jusqu'au plus sinistre ! Il renie sa charge, mais vous le louez dès qu'il fait mine de vouloir reprendre son rôle, lui permettant de régir nos vies, d'édicter ses propres règles, de décider qui punir et de quelle façon, quand lui-même se défie de la plus fondamentale de nos lois !

— Ressaisis-toi immédiatement, je ne peux indéfiniment tout pardonner, l'avertit Henri en esquissant un premier pas vers elle, adoptant une posture de plus en plus menaçante. Ta perte récente et la fragilité dans laquelle elle te plonge ne sauraient justifier davantage ton impertinence.

Alphaïce éclata soudain de rire :

— Oh, mais je ne suis pas qu'une impertinente, figure-toi, je suis également une traîtresse !

— Qu'as-tu fait ?! rugit Ryù atterré, en se précipitant vers sa femme, avant que le prince ne l'arrête d'un signe quasi imperceptible de la main.

À cela devait certainement s'ajouter une injonction mentale, car le vampire aux traits asiatique crispa durement les mâchoires, comme s'il essayait de lutter quelques instants. Puis, finalement, il baissa les bras, abattu... ou bien de nouveau stoïque. Il était si difficile de le déterminer.

Un murmure d'incompréhension parcourut l'assistance des immortels, mais aucun n'osa prendre la parole ni tenter quoi que ce soit. Seul Henri donnait l'impression de ne pas être plus surpris que ça par le comportement de la maîtresse des lieux. Mais peut-être tenait-il seulement à ne pas perdre la face, après autant d'accusations.

L'air sembla se raréfier tout à coup dans la pièce et l'atmosphère, déjà pesante, se fit carrément suffocante. Cornélia se recroquevilla dans son fauteuil, épouvantée par ce qui ne manquerait pas d'arriver désormais.

Si la femme vampire était réellement responsable de la fuite des prisonniers, peu d'issues s'offraient à elle, et parmi elles, aucune ne lui serait favorable...

— Non ! tonna Henri en se retournant subitement vers la jeune fille, son apparente impavidité se lézardant brusquement : Ça n'arrivera pas ! Surtout pas ! Tu m'as compris ?!

Cornélia ouvrit la bouche, mais demeura muette d'étonnement. Elle le distinguait à peine, encadrée de tous ces vampires qui se dressaient entre elle et Alphaïce. Pourtant, elle capta son regard et comprit. Ou du moins crut comprendre... c'était si troublant.

Les pensées de son compagnon venaient-elles de prendre un chemin identique aux siennes ? Comment avait-il pu en arriver aux mêmes conclusions, précisément au même moment ?

Le rire d'Alphaïce se mua alors en gloussements graves, lugubres, aussi désaxés qu'inquiétants.

— Le premier fils d'Avoriel, tellement puissant, le seul à jamais avoir osé défier notre roi, est une telle lavette dès lors qu'il s'agit de sa petite hybride adorée !

Les narines d'Henri se dilatèrent et il jeta un regard furieux au vide, plutôt que de l'adresser à la femme en face de lui. Il ne bougea pas d'un millimètre, s'obstinant à garder le silence, refusant de répondre à ce qui n'était qu'une vulgaire – bien que très humiliante – provocation.

— Comment peux-tu parler ainsi au prince ?! se scandalisa Horacio, les poings serrés par la violence qu'il retenait visiblement à grand-peine. Tu vas le regretter !

Encore une fois, Henri lui enjoignit discrètement de ne pas agir.

— Ah, allez, Henri, tu en as tellement envie ! soupira Alphaïce en se massant le cou. Pourquoi t'en priver ? Ne me dis pas que libérer Emma et Adrian n'est pas une trahison suffisante pour mériter un châtement digne

de ce nom ? Tu en as les moyens à présent. Songe un peu aux conséquences, elles vont être terribles pour cette pauvre petite Cornélia. La femme brûlée est très remontée contre elle, et n'a plus rien à perdre dorénavant. C'est dramatique, non ?

Les doigts d'Alphaïce sur sa gorge se mirent à gratter rageusement sa peau, jusqu'à creuser d'autres plaies, par-dessus les premières, laissant échapper plusieurs filets d'un sang rouge et brillant. Sans cesser son abominable labeur, elle fit un pas vers eux. Henri tendit aussitôt la paume vers elle et la repoussa légèrement, dressant entre eux comme un mur invisible, contre lequel elle se heurta encore plusieurs fois.

Avant de s'interrompre et de s'entourer la poitrine de ses bras, ce qui ressemblait à des sanglots commençait à l'agiter.

— Que peut-on faire ? chuchota Maxime à l'adresse du prince. Il faut l'enfermer, on n'a pas le choix. Cette femme est bien trop dangereuse.

— Nous devrions au moins essayer de la raisonner, la douleur lui a fait perdre l'esprit, tenta de justifier Lucia, tandis que Ryù, qui aurait pourtant dû être le premier concerné, demeurait muet.

Henri avisa Cornélia, les sourcils froncés, anticipant déjà sa réaction, et lança à ses congénères :

— Emmenez-la hors d'ici, je vais régler ce problème seul. Alphaïce sait parfaitement ce qu'elle fait, croyez-moi.

Maxime et Horacio échangèrent un regard, se mettant d'accord sans un mot, et chacun posa la main sur l'une des épaules de Cornélia, tentant de la faire quitter la chambre grâce à leurs pouvoirs.

Mais la jeune fille, à qui, comme trop souvent, personne n'avait demandé l'avis, se rebiffa. Non, elle n'abandonnerait pas Henri face à cette folle agressive. Hors de question !

Elle était épuisée après son périple au cœur des ténèbres qui avaient pris possession de l'esprit de Séraphin, mais elle avait encore assez de force pour empêcher deux vampires, dont un seul appartenait au premier rang, de l'entraîner où elle ne souhaitait pas.

Ses capacités hors normes se manifestèrent bien plus violemment qu'elle ne l'avait souhaité et les deux hommes furent propulsés de chaque côté de la salle, brisant l'une et l'autre pièce de mobilier et divers bibelots dans leurs chutes respectives.

Henri se passa une main nerveuse dans les cheveux, exaspéré – elle le savait – par son comportement. Pourtant, elle n'avait pas vraiment fait exprès de s'en prendre à Horacio et à Maxime de manière aussi brutale. Elle voulait juste rester aux côtés de son compagnon pour affronter Alphaïce...

Laquelle pencha la tête sur son épaule pour s'adresser à la jeune fille, esquissant un faible sourire :

— C'est bien, ma belle, toi, tu as compris. Tu feras ce qu'il faut, n'est-ce pas ? Au fond, ce n'est que ton devoir.

— Non, ce n'est pas *son devoir* ! opposa Henri, contenant de plus en plus difficilement sa colère. Il est assez risible que tu viennes me reprocher mon égoïsme quand on voit jusqu'où toi, tu es prête à aller, le chaos que tu es prête à semer pour parvenir à tes fins !

Horacio et Maxime se relevèrent, surpris, mais surtout sonnés. Puis ils hésitèrent à retenter l'expérience en voyant Cornélia debout, juste derrière le prince, prête à les défendre tous les deux en cas de besoin.

— Mais enfin, mon amie, hasarda Lucia d'une voix chevrotante, que l'émotion cueillait elle aussi. Pourquoi avoir commis un tel crime ? Quel but poursuivais-tu en délivrant les prisonniers ? Tout ça n'a pas de sens... Que cherches-tu à obtenir au juste en agissant ainsi ? Tu n'es tout de même pas du côté du roi sombre, ce n'est pas possible...

— Je n'ai jamais été d'aucun côté, réfuta Alphaïce en haussant les épaules, plus calme soudain, presque... résignée. Henri sait dans quel but... et Cornélia aussi. J'avoue cependant que j'avais espéré que cela viendrait beaucoup plus rapidement.

— Attaque-moi tant que tu le souhaites, injurie-moi, détourne mes amis de moi, cela n'y changera rien, attesta Henri, adoptant lui aussi un ton plus serein, calquant son attitude sur celle de son adversaire. Je refuse

qu'elle s'abaisse à cela, je ne lui en donnerai jamais l'ordre. Et je ferai tout pour empêcher que cela n'arrive. Tu as raison, toi qui plus que quiconque connais mes failles, mais tu aurais dû savoir que lorsqu'il s'agit d'elle, rien ne m'atteint plus.

Le prince tendit la main en direction d'Alphaïce, tandis qu'il repoussait de l'autre Cornélia vers le fauteuil et le reste des vampires du manoir.

— Ta douleur s'atténuera avec le temps, tu n'as pas besoin d'en arriver là, murmura-t-il, tentant de convaincre la maîtresse des lieux de faire marche arrière. Cette porte de sortie est la moins digne qui existe. Oublie ça, ce sera mieux pour tout le monde.

Les sanglots d'Alphaïce redoublèrent et elle se laboura les bras de ses ongles en réponse, se mutilant à la vue de tous.

— Tu mens très mal, je peux le percevoir, tu sais, tu préférerais me voir morte, comme tout le monde ici, du reste ! hurla-t-elle alors. Rien ne peut plus s'arranger. De toute façon, c'est de pire en pire. Ça ne risque pas de s'atténuer, non... au contraire, le mal en moi ne cesse d'augmenter. Il est tellement, tellement plus aigu maintenant... Cette souffrance est insupportable et je ferai n'importe quoi pour en être délivrée !

— Ça suffit ! intervint Ryù. Maîtrisons-la et finissons-en ! C'est ce spectacle qui, en plus d'être indécent, devient insupportable !

Alphaïce hoqueta, comme choquée, puis eut un nouveau rire de gorge effroyable. Elle se pencha en avant, se tordant sous une vague de douleur infligée par nul autre que son propre époux, qui se tenait face à elle, paume ouverte dans sa direction.

Elle releva légèrement le nez pour lui demander :

— Alors ça y est, tu éprouves quelque chose maintenant ? La honte, c'est ça ? Ah, non, de la répugnance... parfait...

— Arrêtez, ne rentrez pas dans son jeu ! le somma Henri.

Aussitôt, le vampire aux traits asiatiques se ressaisit et écarquilla les yeux, comme s'il avait agi sous le coup de la colère, mais qu'il regrettait déjà la cruauté de son geste.

— Tu m’aimais pourtant naguère, gémit Alphaïce en se redressant lentement, chancelant de plus en plus. Tu m’aimais tant... Mais il n’en reste plus rien aujourd’hui. Rien d’autre qu’une indifférence lasse, frisant le dédain... Mais encore faudrait-il que tu sois présentement capable de nourrir quelque sentiment à mon égard. Où est donc passée cette folle passion qui nous unissait jadis ? Partie en fumée, sans aucun doute. Elle est aussi morte que nous le sommes ! Je n’avais plus que ça... qu’elle ! Charlotte était tout ce qui me restait... et ils me l’ont prise ! Ils n’ont eu aucune pitié pour elle, n’ont rien voulu savoir du miracle de sa guérison... Ils l’ont détruite, tout simplement. Et cela fait si mal... que tout s’arrête, par pitié !

Alphaïce tentait le tout pour le tout, provoquant sciemment le prince des vampires, dans l’unique but qu’il fasse en sorte qu’elle soit mise à mort. Une vague de pitié assaillit Cornélia. Après tout, qui pouvait vivre aussi longtemps sans ressentir un jour le besoin de tirer sa révérence ? N’était-ce pas horrible, n’était-ce pas finalement une forme de supplice, que de ne pouvoir jamais mourir ? Quand, d’autant plus, l’existence était aussi vide, si désespérément creuse que l’était devenue celle de la femme vampire ?

Henri se tordit à nouveau le cou pour regarder la jeune fille devant laquelle il se dressait résolument, pressentant, comme un peu plus tôt, la tournure que prenaient ses pensées. Il secoua presque imperceptiblement la tête, l’air plus préoccupé que jamais, et lui chuchota :

— Elle n’est pas une assoiffée, elle ne le mérite pas. Songe aux conséquences. S’il a fallu le cercueil la dernière fois, que faudra-t-il ensuite ? Ton rôle n’est pas de dispenser la mort à tort et à travers, à chaque âme en peine qui croisera ta route...

Ce pouvoir était tellement pervers... Il donnait parfois à Cornélia l’impression d’être toute-puissante et d’avoir le droit de juger qui était autorisé à vivre ou à mourir. Bien sûr, son compagnon avait raison. Malgré le terrible mal-être d’Alphaïce, il n’était pas de son ressort de lui

accorder le trépas auquel elle aspirait tant, si convaincants que soient ses arguments.

Les sanglots de la femme vampire s'intensifièrent encore et elle continua de se griffer fébrilement les bras. Lucia tenta une seconde fois de l'approcher, mais Ryù l'en empêcha pour se poster lui-même devant son épouse et la toiser de toute sa hauteur, malgré leur différence de taille.

— Nous avons tous connu des pertes parmi notre progéniture, tous connu cette douleur, mais aucun de nous ne s'est jamais autant lamenté que toi, reprocha-t-il durement. En effet, c'est bien de la répugnance que j'éprouve en cet instant pour toi, pour ton comportement sordide avec cet enfant que tu m'avais imposé, et à présent pour ta trahison ainsi que cette exhibition obscène. Plus jamais je ne veux entendre parler de toi.

Puis il fit volte-face, s'éloigna et, passant devant le prince, lâcha :

— Faites ce qu'il vous semblera juste, il y a longtemps qu'elle aurait dû se retrouver dans un cercueil scellé pour ses crimes. Son sort ne m'importe plus guère.

Là-dessus, son image s'effaça, laissant une traînée sombre imprégnant l'air derrière lui. Henri ferma les paupières un bref instant, plongé dans ses réflexions, tandis qu'Alphaïce se recroquevillait sur elle-même.

— Il y a d'autres solutions, n'est-ce pas ? murmura Lucia.

Cornélia s'accrocha à la veste d'Henri, glacée d'effroi à cette idée :

— Je t'en prie, non.

Elle détestait la femme vampire, cette dernière venait qui plus est de délivrer deux de leurs ennemis, des fidèles du roi sombre – du moins en ce qui concernait Emma, pour Adrian les choses n'avaient pu être éclaircies. Pourtant, elle ne pouvait accepter qu'on lui inflige un tel traitement.

Elle savait Henri extrêmement dur envers ses congénères, d'autant plus lorsque ceux-ci l'avaient d'une manière ou d'une autre trahi. Mais l'était-il à ce point ?

Alphaïce se tordit, s'accroupit et poussa un horrible geignement, comme si sa souffrance atteignait d'impensables sommets. Lucia se

précipita cette fois vers elle pour la prendre dans ses bras et tenter de la relever, mais celle qui avait été jusque-là son amie feula et la mordit féroce­ment à la main.

Choquée, Lucia resta un bref moment figée, scrutant sa blessure. Puis elle secoua la tête, comme pour nier l'évidence, et disparut subitement elle aussi.

— Cela a assez duré comme ça ! s'exclama soudain Henri, aussi surpris que les autres par la réaction d'Alphaïce.

Laquelle fut soudain plaquée au sol, rendue incapable de se débattre par quelque force invisible, maîtrisée par l'implacable volonté du prince des vampires.

En un quart de seconde, il fut au-dessus d'elle, lui attrapa sans ménagement les bras, qu'il joignit dans son dos afin de prévenir tout nouveau mouvement intempestif, et exigea d'un ton sans appel :

— Sortez !

Avant d'ajouter, à l'intention de Cornélia :

— Tous !

Et peut-être aurait-elle obéi devant l'expression tellement gravement impérieuse de son compagnon, si Alphaïce n'avait pas alors posé sur elle deux yeux totalement noirs, emplis de ténèbres mouvantes. Symptôme flagrant de quelque influence maléfique, laquelle n'augurait jamais rien de bon...

— Henri ! s'écria la jeune fille, prise de panique, alors que les autres vampires quittaient docilement les lieux, Bertille imposant à Séraphin de la suivre et d'abandonner son perchoir insolite.

Henri suivit le regard de Cornélia et fronça les sourcils, consterné, avant d'ordonner derechef, accompagnant sa directive d'une fourbe injonction mentale, afin de s'assurer son obéissance :

— Sors d'ici immédiatement !

Les mots résonnèrent dans son crâne, mais elle érigea aussitôt de puissantes barrières tout autour de son esprit, le rendant totalement hermétique. La jeune fille fut étonnée de la facilité avec laquelle elle

venait de se soustraire à l'envoûtement de son compagnon, mais elle n'eut guère le loisir de se féliciter de cette petite victoire, ni même de s'indigner de la manière dont tentait de la congédier Henri.

Alphaïce poussa un hurlement abominable, ouvrant la bouche si grand que la commissure de ses lèvres se déchira, des centaines de voix aux timbres aussi divers que dissonants semblant lui déchirer la gorge, transperçant douloureusement les tympans de Cornélia. Laquelle se plaqua les mains sur les oreilles par réflexe et tomba à genoux, comme assommée par l'épouvantable bruit.

Puis le cri se modifia et se transforma progressivement en une phrase, qu'elle avait entendue il n'y avait pas si longtemps :

— Il viendra pour toi... et tu l'attendras...

Cornélia sentit son cœur se serrer dans sa poitrine et la terreur répandre son venin glacial en elle, comme une vague de givre, s'emparant entièrement de son être.

— Va-t'en ! répéta encore Henri, luttant pour contenir la femme vampire qui, subitement, s'était mise à se débattre comme une lionne entre ses bras.

L'aura du prince était déployée à son maximum, une brume noire tournoyait dans son sillage, mais apparemment, ce n'était pas suffisant. Quelque chose d'étrange, d'anormal se produisait ici encore... comme dans la crypte.

Cornélia ne pouvait se résoudre à le laisser seul.

Pas maintenant, pas alors que ses yeux à lui aussi commençaient à virer au noir...

Mais que pouvait-elle faire pour l'aider ?

Elle n'avait pas d'autres choix...

Elle ferma les paupières, s'obligea à plonger hâtivement au plus profond d'elle-même et se concentra sur ce qu'il y avait de plus mauvais dans son cœur, la part haineuse, sombre, celle qui ne faisait que croître depuis quelque temps. Elle effleura la chaleur terrible du feu destructeur qui se nichait là et l'appela de toutes ses forces, sa conscience

s'obscurcissant à mesure qu'elle tentait d'extirper le pouvoir obscur hors de sa cachette.

— Cornélia, non ! lui interdit formellement Henri. C'est exactement ce qu'il attend que tu fasses ! Il cherche à gagner du temps, à t'affaiblir pour te contraindre à rester ici jusqu'à ce qu'il soit en mesure de nous rejoindre.

Le doute la ralentit et l'idée que peut-être son amant avait raison fit son chemin dans son esprit devenu embrumé et confus. L'aura d'Henri gagna encore en volume, emplissant à présent presque la totalité de la pièce, alors qu'il s'acharnait à contenir Alphaïce.

Il parvint à reprendre le dessus, usant de ses capacités les plus terribles, comme en dernier recours. La femme vampire hurla à nouveau, mais de douleur, d'une douleur physique, très différente de celle que lui causait la perte de sa progéniture, et se mit à convulser. Puis, dans un immonde gargouillis, elle recracha une énorme quantité de sang, tandis que des filets rouges s'écoulaient de son nez, de ses oreilles, ainsi que de toutes les blessures qu'elle s'était elle-même infligées et qui n'avaient pas encore eu le temps de se résorber, créant une petite flaque écarlate tout autour d'elle.

— Nous devons partir immédiatement ! rugit-il en tendant, avec urgence, la main à Cornélia, maintenant tant bien que mal la femme vampire agonisante au sol.

La jeune fille s'avança vers lui, puis s'interrompit :

— Mais... et les autres ?

Séraphin était toujours prisonnier de ces étranges limbes. Alphaïce, après un tel traitement, allait probablement basculer, et tous les vampires actuellement présents à Reddening House couraient désormais un grave danger, bien plus grand et imminent que ce qu'ils avaient imaginé...

Maxime se retrouverait-il à nouveau l'esclave du roi sombre s'il retombait entre ses griffes ?

— Au diable les autres, Cornélia ! J'ignore comment c'est possible, j'ignore par quel biais, mais il a réussi à l'influencer, c'est évident ! Avoriel

est en train de prendre possession d'elle ! On part, ne discute pas, bon sang !

La jeune fille fut choquée que son compagnon montre autant d'indifférence quant au sort de ses congénères.

Mais il voulait la protéger, elle... par tous les moyens. Elle était sa priorité. Avait-il alors vraiment d'autres choix ?

Elle obtempéra finalement et s'apprêtait à saisir les doigts d'Henri quand, soudain, Alphaïce réussit à se libérer suffisamment pour repousser son adversaire, déployant une force stupéfiante, inimaginable, qui ne lui appartenait manifestement pas.

Et le temps parut subitement s'accélérer.

La femme vampire fit mine de se ruer sur Cornélia, mais Henri réagit au quart de tour et l'agrippa par les cheveux, tirant si fort qu'il la ramena violemment en arrière.

Alphaïce retomba au sol et pataugea dans son sang, se débattant rageusement. Puis, sans prévenir, elle bondit tout à coup, faisant fi de sa chevelure sur laquelle le prince des vampires avait conservé sa prise, lui abandonnant tout un morceau de son scalp.

La jeune fille resta un instant tétanisée devant l'odieux spectacle de la femme vampire au crâne écorché fonçant vers elle, tous crocs dehors.

Comment se défendre si elle ne pouvait se servir de son pouvoir ? Elle ne savait pas faire dans la demi-mesure. Si elle usait de ses capacités, c'était le feu destructeur qu'elle lancerait sur son ennemie. Et alors elle foncerait droit dans le piège tendu pour elle. Un tel geste la laisserait tellement affaiblie qu'elle serait incapable de quitter les lieux, de quelque manière que ce soit...

Henri apparut tout à coup devant elle, lui tournant le dos, s'interposant pour encaisser à sa place l'attaque d'Alphaïce. Cette dernière lui déchira une partie de l'avant-bras de ses dents, ses mâchoires claquant comme celles d'un fauve, leur puissance indiscutablement décuplée.

Cornélia, totalement désemparée, se mit à appeler au secours.

Aussitôt, tous les vampires du manoir – à l'exception de Séraphin – furent dans la chambre. La sidération et l'effroi se peignirent d'abord sur leurs visages, mais la seconde d'après ils se précipitaient ensemble, presque d'un seul élan, sur Alphaïce.

Seulement à peine l'eurent-ils approché qu'ils furent tous, au même moment, rejetés brutalement en arrière.

Alphaïce n'était définitivement plus elle-même... Ses ongles étaient profondément plantés dans la nuque d'Henri et ses yeux noirs et luisants rivés aux siens. Tandis que ses mains à lui enserraient le cou gracile de la femme vampire, lui brûlant les chairs, faisant fondre la peau qui se trouvait sous ses paumes.

Ils semblaient se livrer à une espèce de bras de fer, quoique nettement plus sanglant. Mais la partie était inégale. Alphaïce paraissait devenue insensible à toute douleur, car elle souriait et continuait de plonger plus avant ses doigts dans les muscles d'Henri. Sa bouche mutilée s'ouvrit encore, et sans qu'elle remue les lèvres, la voix, caverneuse et à la fois abominablement sifflante, s'échappa de sa gorge pourtant obstruée de sang :

— *Plus tu résisteras et plus cela te coûtera cher, fils. Renonce à ce combat dès à présent ou tu souffriras comme jamais tu n'as osé imaginer souffrir...*

Henri plissa les paupières face à la menace et lâcha un rire rauque, aussi narquois que venimeux. Cela ne dura qu'un très bref instant, mais Cornélia devina que quelque chose clochait. Elle ressentit une brûlure terrible dans ses entrailles et sut, sans pouvoir se l'expliquer, qu'il s'agissait du supplice que son compagnon était en train d'endurer.

Avoriel était parvenu à l'atteindre...

Mon Dieu, elle ne pouvait laisser cela durer plus longtemps. C'était intolérable ! Tant pis, ils trouveraient une solution pour s'enfuir ensuite, mais elle devait agir de toute urgence !

Cornélia profita de l'inattention d'Alphaïce, trop concentrée sur Henri, pour se jeter sur elle. Ce dernier protesta vivement, mais ne put rien faire

d'autre. Son aura, qu'elle avait entièrement déployée, était brûlante, elle le savait, nocive, voire fatale, pour n'importe quel immortel.

Elle mit très peu de temps à retrouver le feu en elle, la colère et la haine étant déjà là, suintant par tous les pores de sa peau. Elle n'eut qu'à y songer et à projeter simultanément la force obscure et destructrice sur la femme vampire.

Le brasier noir toucha d'abord son visage au sourire infâme et aux yeux à l'éclat maléfique. La peau de sa figure se teinta de gris, se propageant ensuite à l'ensemble de son corps. D'effrayantes crevasses creusèrent sa chair, y dessinant des formes anarchiques par saccades. Puis la statue de cendres s'affaissa subitement, balayée par le peu d'air qui circulait dans la pièce.

Et Cornélia s'effondra...

Elle sentit des bras puissants la rattraper, ceux d'Henri. Elle se cramponna à sa chemise et la trouva poisseuse. La fureur terrible qu'elle éprouva alors l'aida à s'accrocher encore quelques secondes à la réalité, péniblement. Juste le temps d'entendre son amant déclarer, à bout de souffle :

— Nous partons immédiatement et vous feriez bien de faire de même.

— Tu ne peux pas songer à la téléportation dans son état, tu vas l'achever ! s'insurgea Maxime.

— Et tu vois une meilleure solution ?! J'espère qu'elle est plus forte qu'elle n'en a l'air...

Le reste de la conversation ne lui parvint pas, elle sombra dans les ténèbres, l'étourdissement de la léthargie gagnant le combat.

CHAPITRE 8

Cauchemar Deuxième, Le Mal Comme État d'Âme

Et presque aussitôt, elle rejoignit l'enfer...

Quelle était la réalité ? Elle n'en avait plus aucune idée.

Ici, il faisait un froid terrible, mordant et humide, qui vous pénétrait jusqu'à l'os. Les ténèbres qui l'entouraient ne risquaient guère de l'aider à vaincre la confusion qui s'était emparée de son esprit.

Un noir absolu. Épais. Impénétrable. Même pour ses yeux à l'acuité surnaturelle.

Une chose était certaine, Henri n'était pas là. Dans ce lieu, dans ce monde, peut-être même dans cette vie... il n'existait pas. Pas pour elle en tout cas. Pourtant le manque était là, vif, aussi douloureux que la faim qui lui transperçait les entrailles.

Elle était seule. Tellement seule... Elle avait déjà connu ça, et cela l'avait poussé à des extrémités inacceptables pour le commun des mortels. Mais elle n'était pas le *commun des mortels*.

Ici, elle en avait parfaitement conscience, elle était spéciale et elle savait pourquoi. Un démon vivait en elle et prenait le dessus dès qu'il en

avait l'occasion, dès qu'elle devenait trop nerveuse pour le museler au fond d'elle.

Mais à présent, même lui semblait l'avoir abandonnée.

On aurait pu imaginer que c'était une bonne chose. Pourtant, pour Cornélia, c'était l'exact opposé.

Elle s'était habituée à être différente. Le rejet des autres ne l'atteignait pas. D'ailleurs, la peur qu'elle éveillait en eux lui plaisait. Elle adorait la puissance extraordinaire qui était tapie en elle et qui se déchaînait lorsqu'elle en avait le plus besoin.

Seulement, à force de doses presque inhumaines de sédatifs, à force de solitude, d'isolement et de claustration, les médecins de cette infernale institution semblaient être venus à bout de tout ce qu'elle était.

Cornélia n'était plus qu'une coquille vide, apathique, sans force ni plus aucun espoir. Le démon, son seul allié dans ce monde si dur et injuste, paraissait avoir été annihilé. Il l'avait quittée il y avait de ça un bon moment maintenant et n'avait plus jamais donné signe de vie par la suite. Sa présence s'était éteinte, tout simplement.

Depuis combien de temps était-elle enfermée dans cette cellule ? Elle n'en savait absolument rien. Tous repères lui avaient échappé, ainsi plongée dans le noir, sans personne à qui parler, le peu de nourriture qu'on lui apportait étant donné sans rythme précis. Tout comme les visites absurdemment silencieuses des infirmiers, par groupes de cinq ou six, invariablement, afin de lui administrer les drogues qui la maintenaient dans ce brouillard perpétuel...

Cela lui paraissait faire une éternité qu'elle était là, seule, gisant dans cette obscurité si totale qu'elle en devenait presque palpable. Avec le froid, la puanteur et cette misérable paille crasseuse sur laquelle elle était étendue pour toute compagnie.

D'ailleurs, depuis combien de temps n'avait-elle pas fait le moindre mouvement ?

Elle avait l'impression que des jours entiers s'étaient écoulés tandis qu'elle s'était recroquevillée sur elle-même, en position fœtale, faute de

mieux, afin d'entretenir le plus possible le peu de chaleur que dégageait encore son pauvre corps amaigri. Elle aurait pu essayer de tendre au moins un bras, histoire d'étirer ses muscles affreusement douloureux à force d'immobilité, mais elle n'en avait ni la force ni l'envie.

Toute énergie l'avait désertée, irrémédiablement.

Et ce n'était pas les quelques morceaux de pain noir et rassis qu'on lui apportait de temps à autre qui y changeraient quoi que ce soit. Depuis son réveil dans le cachot, elle n'avait touché à rien. Ni à l'eau ni à la nourriture – si tant est que les immondices en question puissent encore être qualifiées ainsi – qu'on lui jetait comme à une vulgaire bête en cage, à travers la fente de la porte. En vérité, elle n'était même pas tentée d'essayer d'avaler les aliments rances. La survie ne l'intéressait pas.

Elle aurait dû mourir, elle le sentait bien. Son corps le lui hurlait. Et cependant elle était toujours en vie. Du moins en avait-elle la sensation, elle n'était plus vraiment sûre de rien désormais.

Parce que, après tout, peut-être était-ce ça, l'enfer ? Une éternelle captivité dans un lieu sans lumière, l'esprit errant dans une confusion perpétuelle, et la torture de la déchéance sans fin.

Il ne manquait plus que les rats pour parfaire le tableau...

Et au moment même où la pensée la traversa, un grattement se fit entendre, à la base du mur, près de sa paille.

Plus de doute à présent, elle errait bien dans les limbes d'un quelconque purgatoire ou pandémonium...

Pourtant, elle ne regrettait pas les gestes qu'elle avait eus envers le personnel soignant. Sa violence s'était déchaînée, son démon s'en était donné à cœur joie, et elle avait encore ses longs cheveux. La seule chose qu'elle possédait qui lui conférait un semblant d'identité... de dignité également.

Ce sort-ci, cette séquestration, était toujours préférable à l'autre enfer, celui qu'elle avait pu apercevoir au-dessus. Ce traitement froid, indifférent, totalement déshumanisé réservé à ces pauvres diables, ces

malheureux qui avaient eu la malchance d'être nés trop différents et qui s'étaient retrouvés là, exilés dans ce monstrueux établissement.

Un bruit inhabituel la tira brutalement de sa rêverie... ou plutôt arracha son esprit malade à l'errance pseudo-onirique dans lequel il s'était perdu, voguant de concept en concept, trop las pour former des pensées claires et encore moins des mots. Un pas affirmé, accompagné d'un autre, plus étouffé – typique de celui des infirmiers –, résonna dans le couloir. Le claquement sec de talons nerveux, suivis du bruissement du cuir de chaussures d'excellente qualité.

Rien à voir avec le personnel ordinaire. Et moins encore avec ceux qui s'aventuraient à descendre jusqu'ici, dans les méandres des sous-sols de l'hospice, pour nourrir la démente à la force surhumaine qui avait causé tant de dégâts.

Des voix s'élevèrent, échangeant quelques chuchotements, aux abords de sa cellule. Les capacités si particulières de Cornélia lui permirent de capter les échos de ces murmures. Un homme, l'un des infirmiers, sans aucun doute, mettait en garde son interlocuteur :

— Je serai vous, je m'entretiendrais avec elle d'ici, derrière la porte vous ne risquez rien. Je ne peux garantir votre sécurité si vous osez mettre les pieds seul là-dedans.

— Allons, ce n'est qu'une jeune fille, rétorqua l'autre d'un ton légèrement moqueur et condescendant. J'en ai vu d'autres vous savez, de par ma spécialité, de vrais criminels, *réellement* dangereux. Ne vous inquiétez pas pour moi.

Un soupir las lui parvint, l'infirmier, manifestement. Puis un cliquetis métallique un peu crissant, caractéristique de la serrure rouillée du cachot, déchira le silence obsédant des lieux, résonnant déraisonnablement aux oreilles sensibles de Cornélia. La porte grinça lentement sur ses gonds et un homme grand et mince apparut dans l'encadrement, une lampe à gaz à la main.

La lumière aveugla la jeune fille et elle ferma les yeux, indifférente de toute façon à la nouvelle présence. Le battant d'acier hurla une seconde

fois, se refermant, laissant l'inconscient seul avec elle.

Mais n'avait-il pas raison ? N'était-elle pas complètement inoffensive désormais, après ce qu'elle avait subi ?

Si, sans doute. La visite impromptue éveillait vaguement sa curiosité, pourtant elle ne parvenait guère à s'y intéresser. Ses paupières demeuraient résolument closes et ses membres lourds comme du plomb, impossible de bouger. Si l'homme était venu pour lui faire du mal, elle n'aurait aucune force à lui opposer.

Enfin, cela faisait un moment qu'elle n'opposait plus aucune résistance à quiconque et qu'elle acceptait docilement les injections répétées de sédatifs, à défaut de pouvoir ne serait-ce que protester.

Elle sentit sa paillasse s'affaisser légèrement à côté d'elle et perçut la présence toute proche, mais aucune chaleur.

— Bonjour, Cornélia, je suis ravi de faire ta connaissance.

La voix était étrange. Elle était à la fois captivante, presque hypnotique, chaude et sensuelle, très agréable à l'oreille. Mais quelque chose, une sonorité particulière, indescriptible, éveillait en elle une angoisse primitive, animale, qu'elle ne pouvait s'expliquer.

Cornélia fut tentée d'ouvrir les yeux pour voir à quoi l'homme qui possédait un tel timbre ressemblait, mais lutta contre cette pulsion. À quoi bon, de toute façon ? Elle n'était plus rien, ne désirait plus rien. Ils l'avaient détruite. Pourquoi ferait-elle le moindre effort pour démentir cet état de fait ?

Puis une alarme s'alluma dans son esprit épuisé, la saisissant aussi vivement qu'une décharge électrique. Ses paupières se levèrent, instinctivement, sans qu'elle puisse les en empêcher, et son corps tout entier se tendit.

L'homme venait d'utiliser son prénom. Son *vrai* prénom. Et non celui que lui avait attribué sa famille adoptive. Pourquoi faisait-il cela ? Ici, comme ailleurs, personne n'acceptait de l'appeler autrement que ce qu'indiquaient les papiers.

Les pupilles de Cornélia mirent un certain temps avant de s'habituer à la timide lueur de la lampe de l'intrus. Alors elle put examiner l'homme étonnant qui s'était assis près d'elle, sur sa paillasse dégoûtante.

Il était grand, très mince, presque maigre, portait la blouse caractéristique des médecins, mais sur un costume élégant, certainement très coûteux. Ses cheveux étaient blond pâle, lisses et brillants, vaguement plus courts sur la nuque et cependant un peu trop longs pour une personne de son statut. Ses yeux étaient d'un bleu profond mais changeants et un peu curieux, encore que la pénombre n'empêchât pas d'en discerner clairement la teinte. Et il possédait un visage comme elle n'en avait jamais vu jusque-là, d'une beauté telle qu'elle en ressentit aussitôt de la gêne.

Il semblait si jeune... à peine plus âgé qu'elle. Mais ce ne devait être qu'une illusion, aucun homme n'était décemment capable d'effectuer le nombre requis d'années d'études pour obtenir un diplôme en médecine et avoir cette apparence-ci. Tout juste celle d'un adulte, en fait.

Plus surprenant que tout le reste, l'intrus lui souriait. Un vrai sourire, ni forcé, ni amusé et encore moins hypocrite. Non, il était sincère.

Voilà qui était tout à fait inédit...

— Je serai ravi de faire ta connaissance, répéta-t-il doucement, si tu acceptes de m'accorder ce privilège.

Aucun signe de raillerie dans son ton. Pourtant, ces propos étaient ridicules. Pourquoi alors ne sonnaient-ils pas faux ?

Elle tenta de se redresser, mais ses membres, aussi faibles qu'endoloris, affreusement ankylosés, ne le lui permirent guère.

L'homme posa la main sur son épaule, en un geste bienveillant :

— Non, pas d'effort inutile, ne te donne pas cette peine pour moi. Pas pour le moment. Ne t'inquiète pas, tout ira mieux très bientôt.

Le contact la fit tressaillir. D'abord parce qu'on ne la touchait que très rarement – et surtout pas les hommes –, ensuite parce que la paume de l'étranger semblait dégager quelque chose d'inhabituel, comme une onde

d'énergie brute, un vif picotement, loin d'être désagréable, se propageant sous sa peau.

— Qui... qui êtes-vous ? croassa-t-elle, la gorge tellement sèche qu'elle en était aussi douloureuse que si elle avait contenu des lames de rasoir.

— Je m'appelle Aloys, je suis médecin psychiatre, et je suis venu spécialement ici pour te rencontrer. J'aimerais t'aider. À aller mieux tout d'abord, puis à sortir de là, de ce cachot, mais aussi de cet hospice où tu n'as rien à faire.

Cornélia cligna des yeux, sous le choc. Il existait donc sur cette terre une personne qui lui voulait du bien ? Qui n'avait pas peur d'elle, qui n'éprouvait pas de répugnance pour elle, mais plutôt... une certaine compassion ? De la sympathie, peut-être même ?

Elle n'osait y croire...

— Vous ne pourrez jamais me faire sortir d'ici, contesta-t-elle, préférant l'avertir, dans le cas où il n'en aurait pas été informé – ce qui, au vu de son discours, était fort probable. Je suis responsable de la mort d'une de vos collègues et j'en ai agressé un grand nombre.

Aloys se pencha sur elle et sourit à nouveau, énigmatique :

— Voyons, tu n'as tué personne. Un infirmier a poignardé une femme avec une paire de ciseaux, pas toi. Comment pourrais-tu être responsable de ce crime, si singulier soit-il ? Et concernant les... *agressions*, nous savons bien tous les deux que tu ne faisais que te défendre.

Cornélia fronça les sourcils, incrédule. Puis elle posa une seconde fois la question, de plus en plus intriguée :

— Qui êtes-vous ?

— Un ami, si tu me le permets. Un allié, quoi qu'il en soit.

L'homme déplaça lentement sa main de l'épaule de la jeune fille à sa tête et, avec beaucoup de précautions, se mit à lui caresser les cheveux. Cornélia ignorait ce qu'elle devait répondre à cette curieuse affirmation, et de quelle manière réagir à ces attentions pour le moins incongrues... et pourtant si appréciables.

Un *allié*...

En avait-elle jamais eu ? Pas qu'elle s'en souviene. Quant à un ami...

Enfin, si, peut-être, mais ce souvenir fut aussitôt balayé et oublié, il n'avait pas sa place ici. Aloys la dévisageait avec une intensité effrayante, comme s'il tentait d'enregistrer les moindres détails de sa physionomie, une lueur de satisfaction pure brûlant au fond de ses prunelles.

Il poussa un long soupir de soulagement, puis parut subitement arraché à ses réflexions par une autre, plus urgente. Il porta la main à une des poches de sa blouse et s'enquit :

— Tu es affamée, je me trompe ?

Il suivit son regard vers les immondices restées près de la porte, vestiges de quignons de pain, rongés de moisissures.

— Ils ne comprennent vraiment rien à rien, n'est-ce pas ?

Il sortit alors une flasque en argent de son vêtement, dévissa le bouchon, puis tendit la petite bouteille vers Cornélia, attendant un signe d'acquiescement de sa part avant de la lui donner.

L'odeur lourde et métallique lui chatouilla les narines, éveillant au fond d'elle quelque chose d'instinctif, de primaire, inscrit de manière archaïque dans son organisme, et d'emblée, elle la reconnut.

Mais elle se fourvoyait, cela ne saurait être ce qu'elle espérait tant que ce soit... Son esprit, trop éprouvé, lui jouait des tours, ce ne pouvait être que ça !

— Qu'est-ce que c'est ? marmonna-t-elle, en tentant de se redresser sur un coude, attirée malgré elle.

L'inconnu eut un nouveau sourire étrange :

— Tu sais ce que c'est. Il s'agit précisément de ce dont tu as besoin.

Aloys dut lire son assentiment sur son visage, car il l'aida à relever légèrement la nuque, puis vint appuyer le goulot de sa flasque contre sa bouche. Elle ne put faire autrement qu'entrouvrir les lèvres et accueillir avec une incontrôlable avidité le liquide épais et encore chaud que l'homme versa dans sa gorge.

Il avait raison, c'était exactement ce dont elle avait besoin...

Elle ignorait comment il avait pu le deviner, mais ce médecin savait parfaitement ce qu'elle était et ce qu'il lui fallait – peut-être même en savait-il plus qu'elle – et pourtant il continuait à ne manifester aucun dégoût.

Elle vida la bouteille d'une seule traite, incapable de s'arrêter avant, et gémit de plaisir, sentant d'abord l'apaisement, puis la vigueur, se diffuser dans tout son être. Cet arôme était un tel délice... encore qu'il lui manquât un petit quelque chose, d'indéfinissable, pour la combler tout à fait. Mais ces considérations n'étaient pas vraiment les siennes et ses pensées s'en détournèrent pour prendre un autre chemin.

— Comment le saviez-vous ? interrogea-t-elle, hésitant à baisser sa garde pour accorder toute sa confiance à l'inconnu qui venait de lui offrir tant. Existe-t-il d'autres personnes comme moi, des personnes contraintes d'abriter en elle un démon ?

Aloys rangeait la flasque vide dans la poche de sa blouse lorsqu'il éclata d'un rire cristallin, chantant, aussi doux à l'oreille que... dérangeant.

— Un démon ?! répéta-t-il en secouant la tête, faisant jouer de manière presque irréaliste les reflets de la lumière de la petite lampe dans ses cheveux pâles. C'est donc ainsi que tu considères les choses ? Quoique je suppose qu'il y a probablement une part de vérité dans ton idée, après tout. C'est peut-être assez juste finalement.

Une déclaration bien étrange, mais qui ne répondait en rien à sa question...

L'homme dut se rendre compte de sa frustration, car il reprit rapidement son sérieux et enfin se décida à poursuivre, sans toutefois accepter de s'expliquer vraiment :

— Tu es différente, Cornélia. Un être à part, à bien des égards. Crois-tu pour autant que tu mérites le sort que l'on t'inflige ? L'humanité est ainsi faite, l'inconnu suscite la peur et le mépris, qui, eux-mêmes, entraînent invariablement haine, violence et barbarie. Tu viens d'en faire l'expérience. Si la pratique avait encore cours, alors tu peux être sûre que

l'on aurait déjà dressé un bûcher en place publique pour t'y brûler. Mais c'est une autre forme de supplice que l'on te fait subir, tout aussi sadique à mon sens, dans la mesure où celui-ci dure bien plus longtemps. Une éternité sans doute, pour toi...

La jeune fille, qui avait recouvré un semblant de force grâce au breuvage de l'étrange médecin, se redressa et s'assit sur la paille. Elle fit face à Aloys.

— Q-que voulez-vous dire au juste ? cafouilla-t-elle, soudain nerveuse. Je ne comprends pas...

— Que tu mérites bien mieux que pourrir entre ces murs et qu'accepter un tel traitement n'est pas dans notre nature, affirma-t-il dans un sourire carnassier, dévoilant cette fois des canines anormalement proéminentes, qui n'étaient pas ainsi encore quelques minutes auparavant. Tu as le pouvoir de les écraser. Tu as même le droit d'en tirer satisfaction, à plus forte raison après ce qu'ils t'ont fait. Pourquoi t'en priver ? Pour quelle raison endurer plus longtemps cette captivité insensée que ces vermineux cherchent à t'imposer, toi qui leur es tellement infiniment supérieure, toi qui devrais être vénérée telle une déesse ?!

Cornélia cligna plusieurs fois des paupières, effarée, et cependant très troublée également :

— Ce sont vos propos, monsieur, qui sont insensés...

Il pencha la tête sur le côté, passa la main dans ses longues boucles rousses, et l'observa avec une tendresse amusée :

— Mais non, au fond de toi, tu le sais. Je suis venu afin de te libérer des barrières qui t'entravent, de tes propres barrières, et pour t'ouvrir les yeux sur ta véritable nature.

Cornélia perçut très nettement le brusque retour de son démon, son cœur s'emplantant tout à coup de cette part de noirceur qu'elle s'était toujours connue. Et il s'agita en elle, réveillé, rendu fébrile même, par le discours de son nouvel ami. Elle était terrifiée par ce que ce dernier suggérait, autant dans l'hypothèse où il avait raison, que dans l'autre.

Pourtant, c'était vrai, au fond d'elle, une petite voix lui criait qu'il disait juste.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle néanmoins, totalement perdue.

Il se releva, une expression radieuse illuminant son merveilleux visage, et donna un coup de menton provocateur dans sa direction en lançant :

— Viens me retrouver dehors !

Puis, brusquement, il disparut.

Son image s'effaça, tout simplement, devant Cornélia, figée et abasourdie.

Seule la lampe, qui éclairait mesquinement son misérable cachot, était restée, attestant de la réalité de l'échange, ainsi que de l'inconnu. Un simple rêve ne pouvant raisonnablement faire apparaître de nulle part un tel objet.

Après quelques instants de confusion, Cornélia se mit péniblement debout, le corps raide et perclus de douleurs, et hésita.

Mais elle n'avait rien à perdre. Et il fallait absolument qu'elle retrouve cet homme, lui seul détenait la clé du mystère de son existence. Ses propos avaient très vite fait leur chemin dans son esprit, et elle ne pouvait lui donner totalement tort.

Au bout du compte, n'avait-il pas raison, raison sur toute la ligne ? Ceux qui s'opposaient à sa liberté ne méritaient-ils pas tous de mourir ?

Elle poussa la lourde porte métallique et eut la surprise de la trouver ouverte. Elle passa la tête par l'entrebâillement et ne vit qu'un couloir sombre, tout aussi humide et rempli de salpêtre que sa propre cellule. Elle revint sur ses pas, le temps d'attraper la lampe, puis s'engagea résolument dans les ténèbres de l'immense galerie.

À mesure qu'elle progressait, l'énergie lui revenait, affluant en elle de manière étonnante, grâce au sang qu'elle avait pris, mais également grâce à l'espoir qui renaissait de ses cendres, gonflant son cœur, lui donnant des ailes.

L'espoir...

Un sentiment qui lui était quasiment étranger tant elle s'était toujours sentie seule et incomprise.

Mais aujourd'hui, tout était différent. Elle possédait un allié. Un ami qui venait de l'aider à quitter sa cellule, lui offrant sur un plateau d'argent le premier pas vers la liberté. Peut-être même Aloys était-il comme elle ? À cette question, il avait refusé de répondre, pourtant il avait parlé de *leur* nature, comme si c'était là quelque chose qu'ils partageaient. Puis, il lui avait dévoilé ses crocs, aussi inhumains que les siens... un autre point commun.

Plus encore que s'échapper, elle désirait avant tout le retrouver.

Cornélia aperçut enfin les contours d'une porte à double battant tout au bout du couloir et devina, à travers les petits hublots qui la transperçaient, la silhouette d'un homme qui lui tournait le dos, de l'autre côté.

Rien à voir avec Aloys. Celui-ci était petit et trapu, probablement l'un des infirmiers de l'établissement, sans doute d'ailleurs la personne qui avait conduit son nouvel ami jusqu'à elle.

Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur le sol de béton, aussi parvint-elle à approcher du sas sans qu'il se retourne. Mais il lui barrait l'accès. Et elle n'avait aucun moyen de franchir les portes autrement qu'en l'affrontant. Des scrupules l'envahirent, l'espace d'un bref instant.

Jusqu'à ce qu'elle le reconnaisse.

L'infirmier faisait partie de ceux qui descendaient régulièrement lui administrer les drogues qui l'avaient si longtemps maintenue dans ce détestable état d'apathie. Les paroles d'Aloys résonnèrent alors dans son crâne, un peu comme s'il les lui avait lui-même murmurées à l'oreille, lui donnant la sensation insensée qu'il se trouvait tout près d'elle.

Elle avait le pouvoir de se venger et elle en avait le droit. C'était légitime, même. Elle méritait de vivre, d'être libre, tout autant qu'eux... sinon plus. N'était-elle pas spéciale ? Et cette différence ne la rendait-elle pas plus importante ?

Aloys, du moins, le pensait. Et elle avait envie de le croire.

Elle se rappela ces moments atroces où elle n'avait pu que regarder les infirmiers lui injecter leur poison, la haine qu'elle aurait dû éprouver à leur rencontre, et qu'elle avait tue, trop désespérée alors pour ressentir quelque émotion que ce soit.

Mais ce n'était plus le cas. Son incroyable rencontre avec Aloys avait été comme un électrochoc.

La colère éclata violemment en elle, comme à retardement, et les portes s'ouvrirent en claquant devant elle, sans même qu'elle les ait touchées, poussées par une impossible bourrasque, arrachant un hurlement de stupéfaction à l'infirmier. Lequel fit aussitôt volte-face, puis réprima un réflexe de fuite devant la jeune fille, ses longs cheveux couleur de rouille s'agitant dans son sillage, aussi furieusement que le démon qui vivait en elle.

Cornélia n'avait même pas senti ses gencives la démanger cette fois. Pourtant ses canines s'étaient déployées, griffant sa lèvre inférieure, et sa vision s'était affinée pour devenir d'une extrême précision, et chargée de divers tons rouges également.

Tandis que l'homme demeurait interdit devant elle, pétrifié par la peur – ou bien peut-être par sa volonté, elle n'aurait su le dire –, elle sentit qu'elle avait faim. Une faim épouvantable, déchirante, qui ne saurait être comblée par une seule petite flasque.

Obéissant au démon, s'en remettant cette fois totalement à lui, elle bondit sur l'infirmier immobile, qui ne songea même pas à se protéger d'un bras. Elle tomba avec lui, s'écrasant durement sur le sol de pierre, et le mordit à la gorge dans son élan, aussi brutalement que ses mâchoires le lui permirent.

Le sang jaillit de la plaie, éclatant contre son palais, lui éclaboussant le visage, et elle aspira avidement, refermant les dents à plusieurs reprises pour mieux le faire couler, se délectant de ce précieux mets, comme de sa propre sauvagerie.

Jamais elle ne s'était montrée aussi cruelle... L'homme ne criait même pas, se débattait à peine, trop saisi par la douleur. Mais plus rien ne

pouvait l'arrêter.

Elle s'acharna sur sa victime jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une goutte de sang à prendre. Puis elle se redressa lentement et observa son œuvre. Elle aurait dû être dégoûtée, horrifiée même, à la vue de ce cadavre exsangue, pratiquement décapité. Pourtant, elle n'arrivait pas à ressentir autre chose qu'une vive satisfaction, une jouissance telle qu'elle n'en avait jamais connu.

Elle était puissante – elle ou son démon, peu importait, dans son esprit, la frontière entre les deux s'amenuisait de plus en plus depuis sa conversation avec Aloys –, bien plus encore à présent qu'elle avait avalé le sang du dernier battement de cœur de sa victime. C'était la première fois qu'elle se laissait aller à commettre un tel crime, mais elle en comprenait désormais la portée.

Outre cette intense sensation de plénitude, ce plaisir incomparable, il y avait l'accroissement du pouvoir...

Elle allait s'échapper et prendre ce qui lui revenait de droit, le sang et la vie de tous ses tortionnaires.

Elle remonta un escalier, déboucha sur un autre couloir où déambulait le médecin qu'elle avait rencontré lorsqu'elle était arrivée à la Haute-Barde ainsi qu'une soignante qu'elle n'avait jamais vue. Surpris, tous deux restèrent un instant figés sur place, la bouche ouverte, avant de tenter de se précipiter sur elle.

Grave, très grave erreur...

Et en même temps, ce n'était pas comme si elle avait décidé d'épargner qui que ce soit des membres du personnel de l'hospice.

Tout se passa très vite. Tellement rapidement qu'elle se rendit à peine compte de ses gestes, ne marchant plus qu'à l'instinct. Un chaos rouge avait empli son cerveau, régnaient en maître, lui dictant sa conduite, tandis que ses pensées n'existaient plus. Ce fut tout juste si elle distingua ceux qui arrivaient en renfort dans ce brouillard de sensations, de réflexes et de haine.

Elle ne put constater les dégâts qu'ensuite, après qu'ils eurent été causés. Elle eut l'impression de s'éveiller d'un cauchemar quand elle se retourna pour examiner ce qu'elle laissait derrière elle, tandis qu'elle se tenait devant la grande porte de l'établissement, prête à en sortir.

Un cataclysme semblait avoir explosé entre ces murs, ravageant l'intégralité des lieux et de ses occupants. Une multitude de corps – qu'elle préférerait encore ne pas compter – à la chair déchiquetée, démembrés dans la frénésie pour certains, jonchait le sol, baignant dans de grandes flaques de sang. Partout où portait le regard, les murs en étaient éclaboussés, témoignant de la violence de l'assaut.

Un certain écoëurement faillit la submerger, faisant apparaître des larmes pourpres de chagrin au coin de ses yeux... avant de s'évanouir, aussi promptement que le malaise s'était manifesté. Le dédain et le désintérêt prirent le dessus.

Elle était libre. Et vengée. Et c'était bien tout ce qui comptait.

Sa seule crainte était de ne pas trouver, comme attendu, Aloys une fois dehors.

D'un mouvement brusque mais décidé, elle ouvrit les portes grâce à sa seule volonté, sans trop savoir de quelle façon elle réussissait ce tour, et les rayons du soleil caressèrent enfin de nouveau sa peau fragile.

Et elle sourit, son cœur se serrant de bonheur face à son ami, posté dans la cour. Il s'était débarrassé de sa blouse de médecin – l'était-il seulement d'ailleurs ? – et se tenait fièrement devant le bâtiment, une main plongée dans la poche de son pantalon de costume noir, l'autre serrant une montre de gousset à la chaîne d'argent, l'air ravi de la revoir lui aussi.

— Tu as mis si peu de temps ! s'exclama-t-il en la rejoignant sur le perron. C'est à peine croyable ! Je suis tellement fier de toi, Cornélia.

Indifférent au sang poisseux qui la recouvrait des pieds à la tête, il la prit dans ses bras et la serra contre son grand corps froid et mince, soupirant de plaisir.

À cet instant, le décor parut, l'espace d'un quart de seconde, vaciller devant ses yeux, le parc s'assombrissant subitement, les arbres prenant soudain une tout autre apparence. Avant de revenir soudain à la normale.

Aloys se redressa, essuya sa joue du bout de ses doigts blancs, puis se les lécha, récoltant avec amusement un échantillon du produit des crimes de la jeune fille.

— Il faut te reposer maintenant, conseilla-t-il en l'attirant au bas des marches. Laisser à ton corps le temps d'assimiler tout ce que tu viens de prendre. Souhaites-tu venir chez moi, Cornélia ?

Elle l'observa un moment avant d'intégrer ses paroles. Elle avait encore tant de mal à croire à ce qui venait de se passer. Mais elle n'avait nulle part où aller de toute façon. Et il avait raison, elle avait besoin de repos, de toute urgence.

Aussi hocha-t-elle la tête, consciente qu'il n'y aurait plus jamais de retour en arrière possible.

CHAPITRE 9

Le Temps de la Résignation

L'obscurité revint, tellement oppressante, si opaque qu'elle en était presque palpable. D'instinct, Cornélia sut qu'elle se trouvait dans un espace extrêmement réduit, dans les bras de l'homme qu'elle aimait. Et d'instinct également, elle comprit qu'elle était revenue à la réalité.

L'ensemble de son corps était atrocement raide, ses muscles figés par le repos des morts, et une fine flaque de sang recouvrait le fond du cercueil dans lequel ils gisaient. Leurs hémoglobines, à tous les deux, mêlées.

Elle essaya de parler, mais en fut incapable. Sa gorge était sèche, aussi douloureuse qu'elle l'avait été dans son rêve, et elle se sentait atrocement faible, la séance dans la bière d'Henri se révélant bien moins efficace que la première fois. Mais sans doute avait-elle été trop loin en tuant Alphaïce après avoir usé ses forces pour venir en aide à Séraphin. Sans compter le voyage qu'on avait ensuite dû lui imposer en dépit de son état, échapper à Avoriel demeurant évidemment la priorité.

Mais elle était en vie, malgré tout, et c'était tout ce qui importait. Elle survivrait, à cela comme au reste... comme toujours. Elle était bel et bien plus forte qu'elle n'en avait l'air.

Henri déplaça légèrement son bras, revenu lui aussi de la paralysie du cercueil, et lui inclina la nuque, amenant les lèvres de Cornélia à sa gorge,

à l'endroit précis où se situait une artère.

— Bois, tu en as besoin, murmura-t-il d'une voix feutrée, voilée par l'inquiétude.

Elle ne rechigna pas et, malgré sa faim déchirante, tenta de le mordre en douceur, sans vraiment y parvenir toutefois.

Mon Dieu ! Cet arôme, ce goût cuivré et cependant sucré, cette texture épaisse mais fluide, si nourrissante... jamais elle ne s'en lasserait. Jamais elle ne pourrait s'en passer non plus désormais... C'était ce qui lui avait tant manqué dans ce cauchemar curieux, cette saveur bien précise, à nulle autre pareille. Elle le réalisait maintenant.

Quel songe étrange d'ailleurs, qui faisait suite à un premier du même genre, ce qui ne saurait être une coïncidence...

— Comment te sens-tu ? souffla Henri tandis qu'elle léchait le pourtour de la plaie qu'elle avait causée, en attendant qu'elle se résorbe tout à fait. Tu es encore très affaiblie, n'est-ce pas ?

Le sang d'Henri venait de lui redonner un peu de vigueur, mais elle demeurait extrêmement lasse.

— Eh bien je... j'ai connu des jours meilleurs, c'est vrai, mais ça va, je vais bien, bredouilla-t-elle, ne voulant pas préoccuper davantage son compagnon à son sujet.

— Je peux le percevoir, tu sais, opposa-t-il d'un ton sévère – un peu trop au goût de la jeune fille. Ça ne sert à rien d'essayer de me cacher quoi que ce soit. Tu n'as pas récupéré comme tu aurais dû, la régénération est incomplète. C'est grave, Cornélia. Ce que tu as fait...

— Était inévitable, coupa-t-elle, refusant d'écouter la morale qu'Henri s'apprêtait à lui servir.

Si les sens de ce dernier lui permettaient d'appréhender son état dans les moindres détails – d'ailleurs était-il encore plus sagace qu'auparavant ou était-ce seulement une vue de son esprit ? –, il en allait presque de même pour elle à présent, grâce à ses nouveaux sens. Elle se rappela alors la douleur qu'elle avait ressentie au moment où Avoriel, par le biais d'Alphaïce, s'en était pris à lui.

Sa douleur, à lui...

— Et toi, comment te sens-tu ? lui retourna-t-elle, soudain très soucieuse.

— Comment ça, comment je me sens ? répéta-t-il, contrarié. Je n'ai pas usé de mes pouvoirs au-delà du raisonnable, moi ! Et je n'ai pas non plus sombré des heures durant dans une totale inconscience. Alors à l'exception d'une légère irritation à l'idée que tu n'obéisses jamais à aucune de mes directives, ainsi qu'une certaine angoisse quant aux troubles que subit actuellement ton organisme, je dirai que, pour ma part, je me sens on ne peut mieux.

Henri était très remonté apparemment, suffisamment en tout cas pour recourir à l'euphémisme et au sarcasme... Pourtant, comment aurait-elle pu agir autrement ? Comment aurait-elle pu éviter de tuer Alphaïce ?

Puis elle devina que lui aussi tentait de lui cacher quelque chose, ce qui s'était passé quand Avoriel l'avait menacé, elle ne l'avait pas rêvé.

Cornélia s'arrangea, dans l'exiguïté du cercueil, pour faire descendre sa main le long du torse de son amant et palpa sa chemise, là où elle l'avait trouvé poisseuse un peu plus tôt, là où elle savait qu'une ancienne blessure avait été ravivée. Elle n'eut pas besoin de le voir, le contact suffit. Sous ses doigts, le tissu était sec, lisse et souple, exempt de toute trace de sang.

— Que fais-tu au juste ? s'étonna-t-il, plus raide tout à coup.

— Je vérifie, ta plaie s'était rouverte, sur le moment ça m'a fait très peur.

Quelques secondes de silence s'écoulèrent, puis Henri démentit :

— Tu te trompes, il ne s'est rien passé de tel. Une illusion du roi t'aura probablement abusée...

La gorge de la jeune fille se serra de dépit, convaincue qu'en l'occurrence c'était plutôt Henri qui cherchait à l'abuser. Elle leva le bras et poussa de toutes ses maigres forces pour ouvrir le couvercle du cercueil. Puis elle s'en extirpa, fâchée, et il la suivit hors de la bière.

Cornélia laissa un instant son regard errer tout autour d'elle et reconnut immédiatement la chambre de la maison italienne où ils avaient séjourné peu de temps auparavant. Ainsi se trouvaient-ils en sécurité, loin de Reddening House et de toute la troupe de vampires qui y résidaient. Parfait.

Elle étudia les traits résolument fermés du vampire, puis, agacée, attrapa sa chemise et la lui remonta, exposant à l'air frais toute une partie de son abdomen ciselé. Une de ses innombrables balafres était plus rouge que les autres, plus enflée également, prouvant qu'elle avait raison... et qu'Henri venait de lui mentir.

Elle recula, atterrée, et il poussa un long soupir désabusé, comme si ça n'avait pas tant d'importance que cela et que ce soit elle qui faisait une montagne de pas grand-chose finalement.

— Et tu oses me reprocher de ne pas te donner tous les détails à propos de mon état de santé ?! C'est tellement ridicule ! Tu t'en rends compte au moins ? Comment veux-tu que je sois tout à fait honnête avec toi, si de ton côté tu ne l'es pas ?

Henri leva les mains, tendant les paumes vers elle, dans un geste apaisant, mais hésita à la toucher.

— C'est différent, se contenta-t-il de répondre, pour toute explication.

— Ah oui ? Et en quoi, je te prie ?

Elle avait beau à peine tenir sur ses jambes, trembler d'épuisement et souffrir d'un violent vertige, elle était en colère. Pourquoi son compagnon ne parvenait-il pas à lui accorder sa confiance, après tout ce qu'ils avaient traversé, tout ce qu'elle savait de lui ?

Il laissa ses bras retomber le long de son corps, comme vaincu, lança un regard de côté, prit une longue expiration et lâcha sombrement :

— Tu es déjà mon point faible, un point faible que plus personne ne peut ignorer dorénavant, il est hors de question que je devienne le tien.

Henri lui arracha le tissu des mains et remit sa chemise en place, rentrant à nouveau les bords du vêtement dans son pantalon tout en ajoutant :

— Puis ça, ça ne compte pas. Ce n'est qu'un jeu tordu entre lui et moi, cela ne regarde personne d'autre. Pas même toi, Cornélia.

Le ton de sa voix s'était durci au fur et à mesure de ses paroles, il n'y avait pas à discuter, c'était clair. Elle eut alors l'impression de se heurter de plein fouet à un grand mur de béton, à la résistance à toute épreuve et à la hauteur si vertigineuse qu'il en était de toute manière infranchissable. Celui-là même auquel elle n'avait cessé de violemment se cogner chaque fois qu'elle lui demandait d'évoquer son passé.

Entre eux, finalement, tout n'était pas résolu. Loin s'en fallait même. Cela ne le serait-il jamais d'ailleurs ?

Pourtant, elle ne doutait pas. Elle l'aimait et il faudrait qu'elle fasse avec, qu'elle compose avec tous ces sujets que son compagnon refusait si obstinément d'aborder, tout ce qu'il n'était pas prêt à lui confier. Et pour avoir eu un aperçu assez significatif de ce qu'il avait vécu auprès du roi sombre, quelque part – et bien que cela la désole –, elle ne pouvait que comprendre.

Cornélia ferma les yeux, au propre comme au figuré, s'efforçant de passer outre à ce léger accro. Et elle décida de se lancer, préférant pour sa part, et malgré tout, ne plus rien cacher à son amant, les cachotteries passées ayant bien failli venir à bout de leur relation :

— Je fais de nouveaux rêves... ou plutôt des cauchemars. Oui, ce serait plus exact. Des cauchemars qui se suivent, presque aussi réalistes qu'ont pu l'être mes réminiscences, ou encore tes souvenirs.

Henri cilla, d'abord un peu surpris qu'elle ne soit pas plus fâchée que ça à propos de cette histoire de plaie rouverte et de déni. Puis il fronça les sourcils, perplexe :

— Vraiment ? Et sur quoi portent-ils cette fois ?

La jeune fille, qui avait encore du mal à tenir sur ses jambes, alla s'asseoir dans un fauteuil en face du grand lit – dans lequel ils avaient passé le plus clair de leur temps lors de leur escapade en ces lieux –, et tenta de remettre les éléments en ordre dans sa tête.

— Eh bien, cela ressemble à...

Elle peinait à trouver les bons mots. La fatigue, sans doute. Sans compter que plus elle essayait de se remémorer ses songes curieux, plus ils paraissaient la fuir. Au bout du compte, il ne lui en restait plus que des images, des impressions, rien que de maigres flashes.

— Cela ressemble à d'autres réminiscences, en fait, lâcha-t-elle finalement, sans en être tout à fait convaincue.

Parce que si tel était le cas, cela signifiait qu'il avait existé une version d'elle effrayante, terriblement mauvaise. Pourtant, elle ne se sentait pas si étrangère que cela à ce possible avatar.

— C'est-à-dire ? insista Henri en se rapprochant d'elle pour s'installer sur le bord du matelas, étendant ses longues jambes devant lui. Il va falloir que tu m'expliques davantage.

Il croisa les bras, mais sans impatience, et scruta son visage, aussi intensément que s'il avait pu y lire l'intégralité de cette histoire qu'elle désespérait de pouvoir restituer.

— Je ne sais pas, on dirait les souvenirs d'une autre vie, comme si je m'étais déjà réincarnée une fois auparavant, entre ma première existence et celle-ci, conjectura-t-elle, luttant pour retrouver dans son esprit les bribes de ces rêves qui s'éloignaient de plus en plus à mesure qu'elle s'échinait à les raconter.

Elle s'agrippa au peu qui lui restait :

— Je suis une jeune fille perturbée, qu'on conduit dans une institution. Les vêtements des gens ne sont pas à la mode actuelle, encore que je n'en sois pas totalement certaine. En revanche, ce dont je suis sûre, c'est que c'est un endroit vraiment horrible, où l'on traite les malades de façon inhumaine. C'est l'image que l'on se fait des anciens asiles, ceux du siècle dernier.

Elle se creusa l'esprit, tout était pourtant si clair tout à l'heure, à son réveil dans le cercueil. Puis elle eut comme une fulgurance et débita tout à coup :

— On m'appelle Elinor, mais j'ai l'intime conviction que ce n'est pas mon vrai nom. Je dis à qui veut l'entendre que je me nomme Cornélia. Et

je suis dangereuse. Ma nature vampirique est très affirmée, cependant je n'en ai aucune idée, j'ai plutôt l'impression d'être habitée par une sorte de démon qui prend le contrôle de mon corps dès que la panique me submerge. Je fais des choses monstrueuses... et il y a cet homme...

Elle avait son prénom sur le bout de la langue !

Mais elle eut beau se concentrer autant que possible, elle ne parvint pas à le prononcer.

— Il m'aide à m'enfuir, finit-elle par se rappeler, faute de réussir à donner son nom. C'est certainement un immortel, lui aussi. Il a un discours très tranché et j'adhère d'emblée à ses idées. Les choses monstrueuses, ça me revient, c'est lui qui m'y pousse...

Cornélia releva la tête et fit alors face au regard sceptique d'Henri.

Il ne la croyait pas, c'était évident.

La lassitude la rattrapa subitement et elle se laissa aller en arrière, contre le dossier du fauteuil, se tordant les doigts de désarroi.

— Si ces songes sont si spéciaux pour toi, alors probablement ont-ils une signification particulière, concéda-t-il, avant d'ajouter : Mais il ne peut s'agir d'une autre vie.

— Et pourquoi pas ? ne put-elle s'empêcher de demander, un peu déçue de sa réaction.

N'était-il pas censé se fier à elle ? Pour quelle raison cette hypothèse lui paraissait-elle aussi invraisemblable ?

— Parce que si tel était le cas, je l'aurais su, argua-t-il simplement, comme s'il avait pu lire dans ses pensées. De la même manière que j'ai su que tu étais revenue, que j'ai perçu ton retour en ce monde il y a quelques années... *Je l'aurais su*, voilà tout.

Henri avait l'air si sûr de lui. Il était tellement catégorique que c'en était même assez troublant. Comment pouvait-il être aussi convaincu à propos d'un tel sujet, de quelque chose d'aussi abscons et impalpable qu'une possible réincarnation antérieure ?

— Mais tu n'as pas ressenti ma présence il y a quelques années, démentit-elle prudemment, penchant la tête de côté, circonspecte. C'était

bien plus récent que ça. Tu ne m'as retrouvée que le jour où j'ai sauté du pont, à Paris, n'est-ce pas ? Le jour où tu m'as sortie de l'eau et emmenée à l'hôpital.

— Eh bien, pas exactement, fit-il en examinant le sol, s'appuyant des deux mains aux bords du matelas pour hausser les épaules et ajouter : Enfin, si. Mais c'est un peu plus compliqué que cela, en vérité.

Cornélia songea alors qu'elle n'avait jamais vraiment cherché à connaître la façon dont ça s'était passé. Henri avait seulement dit qu'elle était devenue plus facilement repérable à cet instant précis parce qu'elle se trouvait aux portes de la mort. Mais il ne s'était pas davantage expliqué.

Le silence s'installa entre eux et elle attendit patiemment qu'il accepte de développer. Il allait le faire à présent, c'était certain. Cependant, l'idée semblait lui déplaire. Pourtant, il en avait trop dévoilé... ou bien pas assez. Et il fallait qu'elle comprenne. Elle ne pourrait classer ces songes étranges comme de simples rêves et rien d'autre, que s'il lui fournissait la preuve de ce qu'il avançait.

— Il y a vingt ans, j'ai cru devenir complètement fou, souffla-t-il enfin, son maintien droit et altier s'affaissant presque imperceptiblement. Je n'ai jamais eu la prétention d'être quelqu'un de franchement sain d'esprit, mieux vaut être réaliste, d'autant plus après ta... après ta disparition. Mais tout s'est aggravé, mes maux ont empiré, mon obsession m'a submergé, presque englouti, il y a une vingtaine d'années. Ton fantôme... non, le fantôme que mon esprit a créé, s'est mis à me harceler nuit et jour, sans relâche, et sans que je puisse rien faire pour arrêter cela. J'ai toujours eu du mal à contrôler ce phénomène, mais c'est devenu totalement impossible à partir de là. Je ne voulais pas retourner à Rougemont, j'y avais trop de mauvais souvenirs et je savais que cela ne servirait à rien. Il me paraissait évident, du moins à cette époque, que si tu devais un jour te manifester, ce ne serait pas là-bas, quand bien même tes restes y demeuraient. J'ai résisté à cet appel tant que j'ai pu, mais j'y ai été contraint... par quelque chose de plus fort que moi. Je n'ai véritablement

réussi à te retrouver que le jour où tu as tenté de te suicider, c'est vrai, je ne t'ai pas menti. Parce que mon instinct s'est précisé au moment où tu t'es mise en danger. Mais nous n'avons pas arrêté de nous croiser avant cela. Je n'ai fait qu'osciller entre ma demeure parisienne et le château, sans vraiment savoir pourquoi. Jusqu'à ce que, alors que je n'y croyais plus, que j'avais perdu tout espoir, je parvienne enfin à mettre la main sur toi.

Cornélia sentit l'émotion l'étreindre et se leva pour rejoindre Henri sur le lit, s'asseyant à ses côtés. Elle prit ses longues mains blafardes – plus si fraîches que ça pour elle, maintenant que sa constitution se rapprochait davantage de celle d'un vampire – dans les siennes, et se pencha pour les embrasser, tentant de chasser la mélancolie qui semblait l'avoir envahi.

Le coin des lèvres d'Henri se retroussa en un demi-sourire, touché de l'attention, et il fit courir ses doigts sur son bras en retour, lui soutirant quelques frissons au passage.

— Pourtant, en arrivant à Rougemont, tu as dit que tu « *abandonnais* », murmura-t-elle en plongeant dans son regard aux merveilleux reflets d'argent, s'évertuant à remettre toutes les pièces du puzzle en place, au risque de rompre la magie du moment.

Henri ne s'éloigna pas d'elle pour autant, mais arqua un sourcil, troublé, puis poussa un petit grognement chagriné.

— Mais tu n'étais pas censée l'entendre, rappela-t-il en pinçant les lèvres. J'étais seul. Et j'aurais d'ailleurs préféré que tu ne me prennes pas ce souvenir... comme les autres, du reste. Enfin, peu importe, on ne peut revenir là-dessus. Mais comprends-moi, je t'en prie, cela faisait si longtemps que je te recherchais. Partout à travers le monde. Des siècles que je tournais en rond. Pour être finalement ramené quasiment de force à mon point de départ. Ce jour-là, la douleur était plus vive que jamais, je n'en pouvais plus. C'était insupportable...

Elle l'interrompit d'un baiser, parce qu'elle ne voulait pas qu'il imagine que c'était un reproche, loin d'elle cette idée, mais également parce qu'elle était soudain tellement heureuse qu'il parvienne à lui confier tout cela.

Puis elle se laissa faire lorsqu'il la repoussa doucement afin qu'elle s'étende avec lui sur le lit.

— Alors je l'aurais su, répéta-t-il contre sa bouche, comme en conclusion après une laborieuse argumentation.

Elle se recula légèrement et observa son beau visage aux joues creuses et à la mâchoire au tracé si affirmé. Il lui retourna son regard, à la fois intense, mais aussi brûlant. Qu'elle le croie semblait capital à ses yeux.

Cornélia baissa le menton en signe d'acquiescement, se fiant à lui et à ses sens, plutôt qu'à ses propres déductions. Henri avait forcément raison, si elle était revenue au monde avant cette vie, alors il l'aurait su, d'instinct, tout simplement. Elle ne pouvait remettre ça en cause. Elle n'en avait pas le droit.

L'explication de ces songes si particuliers devait être ailleurs. Peut-être même étaient-ils nés de ses angoisses personnelles, ajoutées à ce qu'elle avait vu dans l'esprit de Séraphin. Rien qu'un délire issu de tout cela.

Henri passa sa main le long de son corps, en une longue caresse suivant les courbes de son buste jusqu'en haut de ses cuisses, et elle se rendit compte qu'à nouveau, elle était en lingerie. Elle n'y avait prêté aucune attention jusque-là.

En réponse, elle tira derechef sa chemise hors de son pantalon, lui adressant un regard qu'elle espérait éloquent.

Mais il grimaça, l'air hésitant :

— Ce ne serait pas raisonnable, tu ne crois pas ? Tu es encore beaucoup trop faible. Sans compter que ce n'est pas vraiment le moment, après tout ce qu'il s'est passé...

Elle le fit taire en plaquant ses lèvres aux siennes et il ne put que lui rendre son baiser avec ardeur, prêt à oublier les derniers événements et la menace qu'ils annonçaient avec elle.

Il promena les doigts un peu partout sur elle, s'attardant au creux de ses hanches, pour ensuite dériver sur son ventre, et ne put se retenir de remarquer, sans cesser son exploration pour autant :

— Le peu de chaleur que ton corps dégageait encore a pratiquement disparu.

Impossible de déterminer si ce constat lui déplaisait, ou bien s'il s'agissait du contraire.

Cependant, elle n'avait aucune conscience de ce changement... d'autant plus qu'elle avait plutôt l'impression qu'en elle la température montait en cet instant.

Henri plongea la tête dans sa chevelure et traça de la langue un chemin reliant l'arête de sa mâchoire à la base de son cou. Elle se mit à onduler contre lui, son désir grandissant à mesure qu'elle sentait celui de son amant croître et s'affoler, en témoignaient notamment les petits points lumineux dansant frénétiquement devant ses yeux.

— Tu n'aurais pas dû la tuer, se désola-t-il entre deux soupirs éperdus, incapable de ne pas le lui rappeler, tout comme de mettre fin à ce qu'ils avaient commencé.

— Elle s'en prenait à toi... *il* s'en prenait à toi, rétorqua-t-elle d'une voix feutrée, aussi exaltée que bouleversée. Je ne pouvais pas réagir autrement. Qu'aurais-tu fait, toi, si les rôles avaient été inversés ?

— Je n'ai pas le pouvoir d'enlever la vie aux immortels, plaida-t-il en repoussant son soutien-gorge, tandis qu'elle ne se souvenait pas qu'il l'ait dégrafé.

— Dans ce cas, ça aurait été pire...

Henri planta deux prunelles dangereusement rougeoyantes dans les siennes et une moue cruelle déforma brièvement ses lèvres, ses crocs apparaissant soudain.

— Oui... c'est certain, confirma-t-il, avant de prendre place au-dessus d'elle.

Cornélia s'était assoupie dans les bras de son compagnon lorsque celui-ci la réveilla en lui murmurant doucement son prénom à l'oreille. Péniblement, elle s'arracha à la délicieuse torpeur dans laquelle l'avait

plongée leur tendre étreinte et ouvrit les yeux, au soulagement manifeste d'Henri.

— Je craignais que tu n'aies à nouveau perdu connaissance, justifia-t-il.

Elle grogna, un peu mécontente qu'il l'ait tirée du sommeil pour si peu, puis se blottit plus étroitement contre lui.

— Tu es un merveilleux amant, cependant tu te surestimes peut-être quelque peu, préféra-t-elle plaisanter, sa lassitude latente et persistante n'étant toutefois pas sans la préoccuper légèrement, elle aussi.

Il prit un air outré, feignant l'offense – pour sa plus grande surprise – et riposta sur le même ton :

— Certainement pas ! Je connais parfaitement mes talents et si tu n'es pas tombée en pâmoison sous mes attentions, c'est uniquement parce que j'ai jugé que, pour l'heure, ce n'était guère très judicieux.

Cornélia éclata de rire et vit Henri lever un sourcil faussement piqué.

— Tu verras, lorsque tu seras pleinement remise, je te ferai payer cet affront de toutes les manières possibles, menaça-t-il.

— Des promesses, mon prince ?

Il eut alors un petit sourire désabusé et la serra contre lui. Puis il déposa un baiser au sommet de son crâne, tout en enfouissant le nez dans ses cheveux, et inspira profondément.

— En effet, il s'agit bel et bien de promesses, approuva-t-il, avant de baisser le ton et de reprendre plus sérieusement : Mais pas toi, s'il te plaît. Je ne veux pas t'entendre m'appeler ainsi. Il y a bien assez des autres.

Après ce qui était arrivé, tous les reproches qu'Alphaïce avait pu lui cracher au visage, Cornélia comprenait. C'était d'ailleurs assez maladroit de sa part, et elle s'en excusa en embrassant son torse.

— Tu devrais peut-être retourner quelques heures au cercueil, suggéra-t-il ensuite. Il est nécessaire que tu reprennes des forces. Ton état ne semble guère s'améliorer...

Elle s'éloigna légèrement pour le voir et nota une certaine angoisse sur ses traits, sous-jacente, qu'il tentait de cacher, mais bien réelle cependant.

— Seulement si tu viens avec moi, négocia-t-elle, effrayée rien qu'à la pensée d'aller se calfeutrer sciemment dans cette horrible boîte.

Chaque fois qu'elle s'y était retrouvée, c'était après s'être évanouie. Elle n'avait jamais eu conscience qu'on l'enfermait dans un espace aussi réduit, elle ne le découvrait qu'à son réveil, lorsqu'elle était prête à en sortir.

En outre, elle savait que, contrairement à elle, Henri n'en avait pas besoin pour le moment, et il avait certainement bien mieux à faire que se prélasser avec elle au fond d'une bière. Mais c'était plus fort qu'elle. Elle ne pouvait se faire à l'idée de devoir y demeurer sans lui.

— Évidemment, mon ange, accepta-t-il, paraissant presque satisfait qu'elle ne puisse se passer de lui. Depuis que tu m'y accompagnes, et en dépit des circonstances, j'ai découvert finalement que cela pouvait être agréable...

Il allait se relever, mais elle attrapa son bras et s'efforça de le retenir. Henri fronça les sourcils, puis reprit sa place, près d'elle dans le lit, appuyé sur un coude :

— Qu'y a-t-il ?

Cornélia suivit du bout du doigt une de ses cicatrices, qui terminait sa course sur son épaule, et demanda :

— Est-on en sécurité ?

— Absolument, nous sommes parfaitement en sécurité, personne ne peut nous retrouver ici, assura-t-il avec une telle conviction qu'elle ne pouvait que le croire. Tu n'as pas à t'inquiéter. Tout va bien. Il faut juste que ton organisme se remette des dernières épreuves qu'il vient de traverser. Cela prendra certainement du temps.

— Alors on peut rester encore un peu au lit ?

Henri sourit, amusé, dévoilant sa dentition parfaite, puis reposa la tête sur l'oreiller, en face d'elle :

— Soit, encore un peu, si cela te fait plaisir.

Il enroula un bras autour d'elle, noua ses longues jambes aux siennes en la ramenant contre lui, puis ferma les paupières, comme si lui aussi

était susceptible de s'endormir. Ce qui n'était pas le cas, elle le savait bien. Mais elle aimait le voir aussi détendu, surtout après ce qu'ils venaient de vivre, et même si elle devinait qu'il ne pouvait l'être tout à fait... à cause notamment de ce fâcheux affaiblissement.

À peine quelques minutes plus tard, Cornélia était sur le point de s'endormir une seconde fois lorsqu'on toqua à la porte. Elle sentit Henri se raidir, puis l'entendit pester. Elle lui adressa un regard alarmé et il expliqua tout en quittant le lit, soudain de mauvaise humeur :

— J'ai bien sûr dû prendre dans nos bagages ton ancien époux, Séraphin, ainsi que cette troisième rang qui refuse de le lâcher. Cela étant, j'avais donné pour consigne de ne pas nous déranger afin que tu puisses te reposer.

Donc ils n'étaient pas seuls. Première nouvelle.

Et le moins que l'on puisse dire était que, bien que ce soit son choix, cela semblait terriblement déplaire à son compagnon...

Henri enfila un pantalon à la hâte, puis sortit un peignoir féminin d'une des armoires, d'apparence récent, peut-être même neuf, et le lui donna. Elle passa le vêtement et allait se lever à son tour, mais il secoua farouchement la tête :

— Non, toi, tu ne bouges pas.

L'interdiction était si ferme qu'elle préféra s'y plier, se redressant juste assez pour s'adosser à la tête de lit.

On frappa à nouveau et Henri soupira, très agacé – ou embarrassé, Cornélia n'aurait su le dire exactement. Soudain, la porte s'ouvrit d'elle-même et Maxime apparut dans l'encadrement.

— Que se passe-t-il ? se renseigna abruptement le prince des vampires, sans autre préambule. J'espère que c'est important.

— Vous ne deviez pas rester au cercueil ? releva Maxime en faisant des yeux le tour de la pièce, avant de se concentrer sur la jeune fille, encore surprise de l'intrusion : Cornélia n'a pas l'air d'être pleinement régénérée.

— En effet, tu as le sens de l'observation, c'est formidable, commenta Henri, de plus en plus irrité. Bon, qu'est-ce qui t'amène au juste ?

— Tu n'aurais pas dû la laisser sortir si tôt, insista le jeune homme, examinant son ancienne épouse en fronçant les sourcils, pour ensuite reprocher à son aîné : Tu avais dit que tu prendrais soin d'elle, que tu ferais tout ton possible pour qu'elle se remette.

— Certes, et elle a survécu, ce qui n'est déjà pas mal si l'on considère qu'elle était pratiquement mourante il y a seulement quelques heures, au cas où tu l'aurais déjà oublié, argua le prince en montant d'un ton, franchement contrarié, son emportement trahissant néanmoins une pointe de culpabilité.

— Ça suffit, je suis là ! se sentit obligée de préciser Cornélia.

Les deux vampires recommençaient à se disputer, parlant d'elle comme si elle n'était pas présente. C'était tellement exaspérant !

— J'ai quitté le cercueil moi-même, d'accord ? Personne ne m'a contrainte. Et personne ne me contraindra à y rester plus longtemps que je ne le souhaite. Est-ce que c'est clair ? Ça vaut aussi bien pour l'un que pour l'autre !

Maxime et Henri se figèrent, stupéfaits. Tous les deux ne voulaient que son bien, elle en avait parfaitement conscience. Mais ensemble, ils devenaient tout bonnement insupportables.

— Tu désirais parler à Henri, je suppose ? enchaîna-t-elle en s'adressant au jeune homme, coupant court à toute remarque, tentant de ramener la conversation sur autre chose qu'elle-même.

Maxime hocha lentement la tête, le front plissé par la réflexion, comme s'il s'efforçait de se souvenir de ce qui l'avait poussé à venir frapper à leur porte. Puis il braqua le regard sur l'une des fenêtres et s'y dirigea d'un pas déterminé. D'un geste sec, il tira les épais rideaux de velours cramoisi qui maintenaient une douce pénombre dans la pièce, laissant alors entrer la lumière du soleil. Il ouvrit les battants, et, sans un mot, désigna du doigt un point au loin.

Henri plissa les paupières et le rejoignit, puis, sans même regarder la jeune fille, lui défendit d'un signe de la main de se lever, tandis qu'elle repoussait les draps, s'apprêtant à venir, elle aussi, scruter les cieux.

— C'est la troisième fois depuis le début de la journée que ce faucon survole le quartier, expliqua enfin Maxime, pivotant ensuite vers son géniteur. J'ai pensé qu'il était peut-être à ta recherche.

Le prince des vampires ferma les yeux et Cornélia crut voir l'air se modifier légèrement autour de lui.

— Tu as bien fait de m'avertir, concéda-t-il finalement.

Henri murmura quelques mots étranges, comme pour lui-même, mais elle savait qu'il convoquait en fait l'oiseau de proie.

Quelques secondes plus tard, ce dernier se posait avec une élégance hautaine sur le rebord de la fenêtre. Il présenta sa serre au vampire, lui tendant gracieusement l'étui de cuir qui y était solidement fixé, et attendit que le prince prenne le message qu'il contenait avant de repartir, déjà délivré de l'envoûtement.

Apparemment, Henri ne comptait pas répondre, ou, du moins, pas en utilisant le faucon missionné par l'expéditeur.

Le vampire déplia les feuillets vierges, puis se plongea dans la lecture de ce curieux texte, visible de lui seul. Cornélia, clouée au lit, eut beau étudier avec intensité le papier, de là où elle se trouvait, elle ne parvint pas à faire apparaître à ses yeux les lettres de sang.

Comme d'ordinaire, Henri parcourut les missives en un éclair, puis il se redressa pour observer sa compagne et son ancien ami :

— Ryù m'informe qu'ils ont tous quitté Reddening House après nous pour se disperser, ainsi que je l'avais ordonné. Il n'y a pas eu d'autre incident après la mort d'Alphaïce. À présent, chacun attend les prochaines instructions.

— Et la seconde lettre ? interrogea Maxime, qui, s'il n'avait pas lu derrière l'épaule de son aîné, avait manifestement relevé plus de détails qu'elle.

Le prince lui lança un regard noir, puis il crispa les mâchoires, un petit muscle s'agitant sous sa peau.

— Elle ne m'est pas adressée, lâcha ce dernier à contrecœur, avant de la donner à Cornélia.

Elle se pencha en avant pour la saisir, puis reblia ses jambes sous elle, s'installant confortablement pour déchiffrer le message, sachant quels efforts elle aurait à fournir pour cet exercice.

Elle fixa la feuille de plus belle, mit toute son énergie dans la manœuvre, toute sa volonté. Sa tentative dura quelques minutes, cependant elle ne réussit à apercevoir que quelques taches floues ici et là, lesquelles, dès qu'elle se concentrait dessus, s'effaçaient derechef.

— Je n'arrive pas à la lire, se plaignit-elle en laissant retomber la note sur le lit, dépitée de voir ses facultés vampiriques lui échapper de cette façon après avoir été aussi puissante quelques heures plus tôt.

Henri reprit la petite feuille et la reblia silencieusement pour la ranger ensuite dans la poche intérieure de sa veste. Il avisa Maxime, comme en quête de conseil – ce qui parut d'autant plus étrange à Cornélia –, puis sembla hésiter.

— Qui m'écrit ? lui demanda la jeune fille, déconcertée.

— Nesrine.

Que pouvait bien lui vouloir un vampire de premier rang au juste ? Et celle-ci en particulier ? La jeune fille n'avait jamais eu l'occasion d'échanger avec elle, elles ne se connaissaient pour ainsi dire pas.

Et pour quelle raison son amant avait-il l'air aussi embarrassé ?

— Et ? Que dit-elle ? insista Cornélia, bien consciente qu'elle n'en saurait guère plus si elle ne se lançait pas à la pêche aux informations.

Mais cela, elle en avait l'habitude maintenant avec Henri...

— Elle..., commença le prince avant de s'interrompre.

Il croisa les bras, se frotta la mâchoire, puis, devant l'obstination de la jeune fille, conjuguée au regard soupçonneux de Maxime, finit par avouer :

— Elle désire transiger. Elle jure de faire tout ce que nous exigerons d'elle, jusqu'à sacrifier sa vie dans notre combat contre le roi, à la condition que tu t'occupes des assoiffés qu'elle a dû mettre en terre dans son domaine. Apparemment, ils se sont multipliés dans sa région. Rien d'étonnant à cela puisqu'elle était la seule à recevoir régulièrement Daniel. En revanche, cela nous aurait évité quelques désagréments si elle avait pu faire le lien entre la prolifération de ce phénomène et le duc avant que celui-ci se rende à Rougemont.

— Pardon ?! s'étonna Maxime. Comment Daniel pourrait-il être responsable d'une telle chose ?

Bien entendu, le jeune homme n'était au courant de rien des derniers événements. Peu de vampires l'étaient, du reste.

Henri haussa les épaules, comme si c'était très simple, et résuma laconiquement :

— Le duc se nourrissait d'autres immortels afin d'accroître ses pouvoirs. Cornélia l'a tuée.

Maxime se tourna vers cette dernière, bouche bée.

Elle allait confirmer, et peut-être donner davantage de précisions, quand elle fut saisie d'une terrible quinte de toux.

Le prince se précipita vers elle comme si c'était très grave, se matérialisant sur le lit, à ses côtés, en un quart de seconde, et elle ne comprit la raison de son affolement que lorsqu'elle sentit un liquide épais couler entre ses doigts.

Elle avait bien senti sa respiration se faire de plus en plus lente, mais ne s'en était pas inquiétée. Jusqu'à ce que cela lui demande un véritable effort, comme c'était le cas à présent. La panique l'envahit, puis prit possession d'elle lorsque, luttant pour avaler une nouvelle bouffée d'air, elle entendit un sifflement curieux... émanant d'elle-même.

Elle savait ce qui se passait.

Elle savait pourquoi cela lui arrivait.

Elle ne l'avait pas vraiment désiré, mais elle avait provoqué le destin et joué avec le feu.

Cornélia était désormais un vampire, son organisme avait totalement muté. Et elle avait les mêmes besoins que n'importe quel immortel...

— Ce sont... ce sont les symptômes, reconnut Maxime avec un effarement croissant.

CHAPITRE 10

Funeste Besogne

— C'était à prévoir, alléguait Henri en repoussant les cheveux de Cornélia afin de dégager son visage.

Les larmes lui montèrent aux yeux, mais elle ignorait s'il s'agissait de pleurs dus à son angoisse, ou bien si cela faisait partie de ces fichus *symptômes*. L'oxygène semblait se raréfier progressivement autour d'elle et ses poumons lui donnaient l'impression de s'embraser dans sa cage thoracique.

— Descends à la cave, galerie de droite, et ramène-moi au moins trois bouteilles, réclama le prince à son cadet, les accents de l'urgence perçant dans la voix.

Maxime disparut aussitôt et Henri dégagea brusquement sa nuque pour tendre son cou à la jeune fille :

— Prends d'abord mon sang, cela devrait calmer la crise, ne serait-ce que quelques instants.

Cornélia ne se fit pas prier, d'autant qu'elle en mourait d'envie, sa faim se manifestant de manière tout aussi brutale que les signes qui annonçaient la détérioration de son organisme d'immortel.

Elle posa une main tremblante sur l'épaule de son compagnon, le corps parcouru de spasmes aussi troublants que désagréables, puis mordit la chair lisse et blanche offerte, sans se soucier de la douleur infligée.

Elle n'y parvenait plus.

Seul l'instinct prévalait tout à coup. L'impérieuse nécessité de se nourrir la dominait, lui dictait sa conduite, jusque dans ses moindres gestes.

Henri soupira bruyamment, mais s'appliqua à demeurer détendu, de façon à lui faciliter les choses. Et elle lui en fut terriblement reconnaissante.

Elle but avidement dans un premier temps, mais s'interrompit très vite, dès qu'un semblant de capacité de réflexion lui revint. Elle avait déjà pris du sang à son amant un peu plus tôt, et lui aussi en avait besoin. Le dépouiller ainsi de ses forces ne ferait qu'ajouter un problème de plus à la longue liste de ceux qu'ils avaient déjà, les symptômes risquant alors de se déclarer chez lui également. Et c'était bien la dernière chose qu'elle souhaitait...

Cette solution, l'arrangement qu'ils avaient établi pour satisfaire ce désir qu'elle avait de se nourrir exclusivement de lui, n'était apparemment pas suffisante.

Ou, du moins, ne l'était-elle plus.

Son métabolisme exigeait autre chose à présent...

Elle sursauta quand Maxime se matérialisa subitement à ses pieds, accroupi devant elle. Il lui tendit alors une bouteille tout à fait inhabituelle, identique à celles qu'on utilise d'ordinaire pour le vin, le bouchon en liège qui la fermait encore à la main.

Perplexe, elle interrogea Henri d'un regard furtif, toujours incapable de formuler le moindre mot, tandis que ses tremblements se calmaient doucement.

— Méthodes de conservation à l'ancienne, je ne viens pas souvent ici, dit-il en saisissant l'objet pour en porter lui-même le goulot aux lèvres de Cornélia. Ce sang n'est pas aussi bon que celui qu'on garde dans un frigidaire, mais il reste à peu près nourrissant.

Il n'attendit pas son assentiment et la fit boire, sous l'œil attentif, à la fois stupéfait, mais également vaguement envieux, de Maxime. Sans

qu'elle s'en rende compte, Cornélia vida la bouteille presque d'un trait, aussi promptement que si elle n'avait contenu que l'équivalent d'une flûte à champagne. Mais évidemment, la faim et son malaise devaient déformer sa perception...

Le goût était abominable, absolument rien à voir avec l'hémoglobine si subtile qu'elle venait de prendre à son compagnon. Celle-ci était plutôt pâteuse en bouche, avait un arôme ténu, métallique et amer, ainsi qu'un arrière-goût rance qui s'attardait beaucoup trop sur la langue.

Pourtant, c'était ce qu'il lui fallait, elle le savait. Et elle était si mal qu'elle l'ingurgita tout de même, comme lorsqu'on se pince le nez pour avaler un mauvais sirop.

— Elle semble un peu mieux, chuchota Maxime, quand tout ce qu'il avait ramené de la cave d'Henri fut vidé. Elle devrait retourner au cercueil, quoi qu'elle en dise.

Cornélia s'était étendue sur le lit, à peine remise de sa crise, et si elle se sentait toujours extrêmement faible, elle ne dormait pas pour autant. Elle soupira, vraiment lasse d'entendre ce qu'il convenait qu'elle fasse ou non, comme si elle n'était pas à même d'en juger.

— Je sais ce que mon corps réclame et je crains que ce ne soit bien plus que ça, marmonna-t-elle en esquissant un geste vers les bouteilles vides, gisant au pied du lit, saisissant en même temps la portée de ses paroles.

Elle s'y attendait depuis le début de la mutation de son métabolisme... devoir payer le même tribut que les autres. Après tout, pourquoi y aurait-elle échappé plus longtemps ?

Il n'y aurait pas de retour possible après ça, mais elle n'avait pas non plus d'autre option.

— Que veut-elle dire ? demanda Maxime.

— Qu'il lui faut le sang du dernier battement de cœur, répondit prudemment Henri en observant la jeune fille, guettant attentivement ses réactions.

Et elle n'en eut aucune, car c'était bel et bien ce dont elle parlait.

Elle avait beau être terrifiée à cette pensée, elle n'en était cependant pas moins prête à se soumettre aux exigences de sa nature...

Elle s'y était préparée depuis le jour où son amant l'avait forcée à boire à ses veines, aidant son corps à passer le cap de la mutation. Un processus qui s'était engagé de lui-même, tandis qu'elle refusait de tout son être cette transformation et aurait préféré mourir à ce moment-là.

Cela avait été la première étape. Ensuite, elle n'avait fait qu'accélérer les choses en usant ainsi de ses pouvoirs. À force de faire appel à ses extraordinaires capacités, elle était devenue une immortelle... avec les mêmes besoins que les autres.

Elle ne pouvait désormais plus se contenter du sang d'Henri, si puissant soit-il, et de quelques séances au cercueil avec lui.

— Qu'est-ce que tu racontes ?! s'exclama Maxime en se relevant pour considérer de plus haut son aîné, assis sur le lit. Tu es complètement malade, ma parole ! Cornélia ne ferait jamais une chose pareille ! Je t'interdis de la contraindre à devenir...

— Un vampire ? coupa le prince avec lassitude. Elle l'est déjà, que tu le veuilles ou non.

La jeune fille se redressa pour venir à nouveau s'appuyer à la tête de lit, s'obligeant à soutenir le regard des deux hommes. Celui de son compagnon était triste et reflétait malgré lui une légère lueur de culpabilité – parce qu'il ne pouvait ignorer le rôle qu'il avait joué dans cette affaire. En revanche, celui de Maxime était révolté. Il l'observait avec incrédulité et attendait qu'elle proteste, qu'elle soit aussi scandalisée que lui face à ce que venait de déclarer Henri.

Mais ce dernier avait raison. Elle le ressentait au plus profond d'elle-même. Ce besoin était tel qu'il éclipsait tous principes.

Elle devait prendre une vie pour survivre et maintenir ses pouvoirs, et cette idée ne lui était plus si choquante que ça.

Et c'était peut-être cela qui était le plus choquant...

Une partie d'elle-même, à l'instar de Maxime, trouvait cela révoltant, évidemment. Mais il ne s'agissait plus que d'une petite partie d'elle.

L'autre s'était résignée et elle l'acceptait.

Elle déplorait cet état de fait, bien entendu, mais ses priorités avaient tellement changé... Elle devait se régénérer au plus vite. Elle le devait à Séraphin. Parce qu'il n'y avait qu'elle qui était capable de le sauver de l'enfer dans lequel il s'était perdu... qu'elle capable de soulager les assoiffés de Nesrine, ainsi que tous les autres à travers le monde ayant besoin d'elle.

Puis, elle l'avait compris depuis longtemps, il n'y avait qu'elle également qui était susceptible de parvenir à détruire Avoriel.

C'était en quelque sorte un sacrifice, celui du peu qu'il lui restait encore d'innocence, voire d'humanité – un concept de plus en plus flou dans son esprit –, mais pour toutes ces raisons réunies, elle était prête à le faire.

— Cornélia, ne me dis pas que tu souscris à ça ? poursuivit Maxime en s'ébouriffant les cheveux d'un geste qui trahissait sa soudaine nervosité. Ce n'est pas possible, pas toi ! Je t'en supplie, ne le crois pas ! C'est... c'est une manœuvre pour t'éloigner plus encore de moi, ça ne peut être que ça...

— Tu t'égares, mon ami, répliqua sèchement Henri.

— Ne m'appelle pas comme ça, ce n'est plus ce que nous sommes ! s'emporta le jeune homme, les traits figés par la colère. Tu ne fais que la pervertir ! Je ne te laisserai pas aller jusque-là !

— Et toi, tu ne fais que rendre les choses plus pénibles ! s'écria Henri en se relevant à son tour pour toiser sa progéniture de toute sa hauteur, le dépassant d'une bonne tête. Sors d'ici immédiatement, je t'ai assez entendu !

Maxime rendit son regard au prince, puis il se tourna vers Cornélia :

— Tu ne peux pas accepter ça.

Elle était désolée que les deux hommes échangent de tels mots, et elle serait intervenue si elle n'avait pas été aussi faible. Mais pour l'instant, elle en était incapable, ses pensées étaient bien trop confuses.

— Je pense que si, se résolut-elle malgré tout à répondre à son ancien époux. J'ai changé, tu sais. Il semblerait que je ne sois définitivement plus celle que tu as connue... et aimée.

Maxime leva les mains dans un élan d'impuissance et secoua la tête, refusant d'admettre la vérité. Puis il quitta brusquement la pièce, comme si, tout à coup, il avait eu le diable aux trousses, et claqua la porte derrière lui.

— Où va-t-il ? s'inquiéta Cornélia, embarrassée de l'avoir autant contrarié.

— Il ne s'éloignera pas plus de moi et de ma protection qu'il n'est raisonnable, ne t'en fais pas, assura Henri en lui effleurant la joue du dos de la main, sa douceur contrastant de manière édifiante avec le ton dur qu'il venait d'employer en renvoyant Maxime.

Il baissa les yeux quelques secondes pour se perdre dans la contemplation des fibres du tapis étendu au sol près du lit, puis revint finalement à son visage, l'air plus affligé que jamais.

— J'aurais tellement aimé que cela n'arrive pas, murmura-t-il avec une moue navrée, regorgeant de regrets.

— Je sais, affirma Cornélia en recouvrant ses doigts des siens.

Henri releva alors la tête pour l'observer quelques instants, de plus en plus stupéfait de ses réactions. Elle ne voulait pas montrer à quel point tout cela la perturbait, c'était évident de toute façon. Se lamenter ne servirait à rien, et elle se rendit compte qu'il y avait longtemps qu'elle l'avait compris, même si son comportement n'en témoignait pas toujours.

Il souffla puissamment par le nez, puis vint appuyer son front contre le sien :

— Nous le ferons ensemble. Tout se passera bien, je te le promets.

— D'accord, acquiesça-t-elle, avant de reprendre, les mots s'échappant de ses lèvres sans qu'elle y ait véritablement réfléchi : J'ai déjà décidé de la personne à qui je désire voler la vie.

Henri se raidit, déconcerté.

Cela étant, Cornélia l'était tout autant. Comment pouvait-elle être aussi déterminée sans jamais avoir pris le temps d'y songer de manière concrète ?

— Je veux la vie de cet ivrogne, le chauffard qui a tué ma mère, poursuivit-elle, d'une voix dure, qu'elle reconnaissait à peine.

La haine.

Son cœur s'emplissait peu à peu d'une haine froide et sourde, tel un venin se répandant en elle, la rendant subitement insensible à toute autre considération. Le feu n'était pas très loin, elle le percevait. Mais la quittait-il jamais vraiment ? Depuis quelque temps, elle en doutait de plus en plus.

Et c'était vrai après tout, elle avait toujours souhaité du mal à cet homme en particulier, plus qu'à aucun autre humain. Et qui d'autre que lui – si l'on exceptait Avoriel, bien sûr – méritait davantage de mourir de sa main ?

C'était sans doute la meilleure façon de procéder. En existait-il d'autres d'ailleurs ? Quel meilleur motif, sinon la vengeance, pour justifier un tel acte ?

Henri attrapa le menton de Cornélia entre le pouce et l'index et lui inclina la nuque, de manière à la regarder bien en face. Il scruta ses traits, puis fronça les sourcils.

— Non, rejeta-t-il d'emblée. Cela, je ne peux le permettre. Et moins encore t'aider dans ce genre d'entreprise. Ce sera *ma* méthode, mon ange. Sur ce point, je ne tolérerai aucune discussion.

Soudain, la vague glacée de ténèbres qui s'était emparée d'elle sans qu'elle y prenne vraiment garde, reflua, et elle prit la pleine mesure de ce qu'elle venait d'annoncer.

Bouche bée, muette de consternation, Cornélia se dégagea de l'étreinte de son compagnon et s'affaissa contre la tête de lit, un vertige terrible s'abattant sur elle au moment où l'abominable rancœur la désertait.

Pourquoi avait-elle dit ça ? Elle ne désirait pas vraiment tuer cet homme pourtant. En fait, elle ne s'était même jamais posé la question...

Son souffle se fit à nouveau rauque et court, légèrement sifflant, et elle sentit ses tempes se recouvrir de quelque chose de poisseux. Elle passa la main sur son front et eut la confirmation qu'une suée morbide, composée en grande partie du sang d'Henri, voilait progressivement sa peau.

Ce dernier n'attendit pas qu'une seconde crise survienne. Il se pencha sur elle pour la prendre dans ses bras et la souleva du lit dans un même mouvement, puis se dirigea vers le cercueil où ils s'étaient enfermés un peu plus tôt. Cornélia était tout à coup si faible qu'elle ne posa aucune question et se laissa manipuler, telle la poupée de chiffon amorphe qu'elle était brusquement devenue.

Le sang d'Henri, ajouté aux trois bouteilles qu'elle venait d'ingérer, n'avait donc servi strictement à rien ? Son état se dégradait si rapidement...

Son compagnon la déposa précautionneusement au creux du lit de soie noire, échangeant le confort d'un matelas de plumes d'oie contre celui, bien plus discutable, de planches de bois, si raffinées puissent-elles être, mais ne se joignit pas à elle.

Cornélia attrapa sa manche, terrorisée à l'idée de se retrouver seule dans la funeste boîte, mais ne put protester tant ses forces lui manquaient, s'amenuisant encore, s'évaporant alors comme neige au soleil.

— Tout ira bien, répéta Henri, d'un air qui démentait cependant ses paroles. Il est urgent d'agir, tu comprends ? Tu ne resteras pas longtemps enfermée, je te le jure. Je reviens aussi rapidement que possible, avec la solution à nos problèmes.

Il replaça le couvercle au-dessus d'elle, la plongeant dans le noir et l'angoisse, la solitude et la confusion... ainsi qu'une certaine tristesse.

Le désespoir, en fait.

Très vite, un alanguissement étrange l'envahit, ralentissant ses pensées, cristallisant chacun de ses muscles, nerfs, veines, artères et organes, jusqu'à la moelle de ses os... jusqu'aux tréfonds de son être.

Et elle sut que la mort prenait possession d'elle, la figeant dans le repos des immortels, le corps engourdi par le trépas mais la conscience éveillée, seulement légèrement brouillée par l'impossible processus qui s'enclenchait.

Un processus sordide, qui la dégoûtait...

Il n'y avait plus de demi-mesure, plus d'hybride qui tienne. Elle *était* un vampire désormais, pleinement, de toutes les manières possibles. Et en tant que vampire, elle devait, comme les autres, s'acquitter de sa dette envers l'éternité, ainsi qu'envers la puissance supérieure – quelle qu'elle soit – qui lui conférait ses extraordinaires pouvoirs.

Ce constat tournait en boucle dans son esprit fatigué et effrayé, inlassablement, au point de l'en écoëurer... puis, enfin, de la pousser à l'admettre tout à fait, de la façon la plus sereine qui soit. Car c'était un fait, et elle ne pouvait plus rien contre cela.

Elle ferait confiance à Henri.

S'il l'avait laissée seule, c'était uniquement parce qu'il n'avait pas d'autre choix. Il allait faire le nécessaire pour qu'elle s'en sorte et elle savait qu'il agirait au mieux.

Cette pensée lui fut d'un immense réconfort et lui permit de se calmer un peu, tandis qu'elle gisait au fond d'une bière, épuisée, statufiée, contrainte à l'immobilisme par quelque chose qui la dépassait totalement.

Une minute, quelques heures, ou peut-être plusieurs jours, elle n'aurait pu le dire, s'écoula avant qu'elle retrouve tout doucement le contrôle de son corps. Ses orteils remuèrent, l'un après l'autre, sous son impulsion, lui obéissant enfin, puis elle bougea la main, ouvrant les doigts lentement, afin de les amener jusqu'à la paroi de bois devant elle.

Elle tenta de la repousser, mais n'en eut malheureusement pas la force. Elle demeurait gravement affaiblie, même le cercueil se refusait à lui accorder la régénérescence dont son organisme avait si grandement besoin.

Henri dut l'entendre gratter mollement le couvercle – ce geste faisant ressurgir soudain à sa mémoire le souvenir de Kelly, la femme qu'avait

aimée Horacio, ses phalanges squelettiques raclant inlassablement le métal de son ignoble prison – car aussitôt, celui-ci se souleva. La lumière refit son apparition et il fut dans son champ de vision.

Il hésita à l'aider à s'extirper de la boîte, puis, jugeant de son état, préféra la prendre à nouveau dans ses bras.

— On va se dépêcher et tout ira mieux ensuite, d'accord ?

Cornélia fut d'abord soulagée de quitter enfin ce maudit cercueil, avant de songer à ce qui allait se passer *ensuite*.

Qu'est-ce qu'Henri avait pu prévoir exactement pour elle ? Lui avait-il choisi une *victime* ? Elle avait bien du mal à concevoir une chose pareille... pourtant, il n'y avait rien d'autre à faire.

Il s'inclina sur elle, comme pour la réconforter, et l'embrassa dans le cou, détournant, l'espace d'un bref instant, ses pensées du sinistre chemin dans lequel elles s'étaient engagées. Elle s'accrocha plus fermement à lui et il se mit à lécher carrément le creux de sa gorge, encore humide de sang.

— Je ne veux pas te perdre, Cornélia, chuchota-t-il contre sa peau, avant de l'avertir : Je suis prêt à tout pour ne pas te perdre... jamais.

Elle devina où il voulait en venir. Henri lui annonçait à mots couverts qu'il la contraindrait si nécessaire à accomplir l'horrible besogne, tout comme par le passé il l'avait contrainte par la force à prendre son sang pour survivre. Elle se demanda un instant s'il en était réellement capable, les conséquences étant autres, bien plus graves encore. Puis elle cessa de s'interroger.

Elle comprenait... parce que, dans le cas inverse, elle aurait été prête à tout, elle aussi.

En outre, elle avait déjà fait son choix.

— Ça n'arrivera pas, d'aucune manière, promit-elle, avant d'avouer, presque malgré elle : Moi non plus, je ne veux pas te perdre...

Henri plissa les paupières, tentant manifestement de suivre le cheminement de ses pensées pour en arriver là, avant d'abandonner.

— Allons-y, lâcha-t-il à la hâte en quittant la chambre, Cornélia dans les bras.

— Je peux marcher, tu sais.

Elle n'en était pas très sûre en réalité, mais elle voulait au moins essayer.

— Très bien, nous n'allons pas loin de toute façon, lui apprit-il en la déposant prudemment au sol, la soutenant tout de même d'un bras, passé autour de sa taille.

Que voulait-il dire ? Où devaient-ils se rendre ?

Mais elle s'était promis de cesser de se questionner, aussi fit-elle taire en elle la petite voix qui protestait et la poussait aux doutes.

La nuit était tombée et les pièces qu'ils traversèrent ensuite – que Cornélia ne connaissait pas, faute d'avoir eu le loisir de visiter les lieux – baignaient dans la pénombre, éclairées uniquement de la douce lueur argentée de la lune.

Était-elle pleine ce soir ? Cela aurait été particulièrement approprié, non ? Les prédateurs étaient de sortie, s'apprêtant à donner la chasse aux humains.

Un bien piètre prédateur en ce qui la concernait, à peine capable de tenir debout, c'en était presque risible...

Mon Dieu, était-ce la faim qui la faisait ainsi délirer ?

Puis elle songea qu'elle ne devait plus faire appel à Dieu, même en esprit, même par automatisme, et même si elle n'était pas croyante. Quelque chose au fond d'elle lui hurlait qu'elle n'en avait plus le droit.

Henri lui passa un long manteau à lui, dont il ferma tous les boutons jusqu'au menton, et l'aida à enfiler une paire de chaussures qu'elle ne se souvenait pas d'avoir déjà vues auparavant. Puis il ouvrit la grande porte à double battant qui donnait sur l'extérieur.

Soutenue par son compagnon, vacillant de temps à autre sur ses jambes tremblantes, ils franchirent un minuscule jardin, entouré de hauts murs aveugles, et sortirent de la demeure du prince pour se retrouver dans la rue, en pleine ville. Cornélia fut un peu étonnée, n'ayant jamais

prêté attention à ce qu'il y avait au-delà des fenêtres de la maison italienne.

La nuit devait être très avancée, car ils ne croisèrent absolument personne durant leur court périple.

Ils remontèrent une avenue, tournèrent à un embranchement, se déplaçant lentement, laborieusement, puis arrivèrent devant la façade d'un grand centre hospitalier.

La jeune fille se serait esclaffée si la situation s'y était prêtée – ce qui n'était absolument pas le cas, loin de là.

— Bien sûr, *c'est pratique*, ne put-elle cependant s'empêcher de remarquer avec un soupçon d'ironie.

Une réserve de victimes parmi les plus consentantes possibles juste à côté de chez lui, quel pragmatisme ! C'était bien Henri, tout était toujours tellement réfléchi et calculé avec lui !

— C'est cela, concéda-t-il, sans une once de sarcasme pour sa part. C'est pour cette raison que j'ai choisi de nous rendre ici plutôt qu'ailleurs.

— Alors tu savais..., balbutia-t-elle, plus pour elle-même que pour lui.

Il avait donc tout anticipé, tout prévu, de son affaiblissement jusqu'à ce dont elle aurait besoin pour se rétablir cette fois ?

Il confirma d'un signe de tête :

— Certes, mais comme je te l'ai dit, j'avais espéré que nous n'aurions pas à en venir là...

Puis, ne souhaitant visiblement pas s'attarder, il la prit par la main et l'entraîna à l'intérieur de l'établissement.

— Je me charge des envoûtements, ne te préoccupe que de prendre ce qu'il te faut, avisa-t-il tout en franchissant les portes principales de l'hôpital. Tu n'auras rien à faire d'autre, nous sommes d'accord ?

Cornélia baissa le regard, de plus en plus mal à l'aise. Elle ignorait s'ils devaient la facilité de cette intrusion aux pouvoirs d'Henri, ou bien s'il était normal qu'ils puissent ainsi pénétrer dans l'établissement à cette heure de la nuit.

L'accueil étant désert, elle penchait plutôt pour la première solution.

— Le sang du dernier battement de cœur, répéta-t-elle à mi-voix, curieuse de s'entendre elle-même prononcer cette étrange formulation.

Cela donnait presque un côté poétique à... à quelque chose qui ne l'était absolument pas.

Son compagnon ne se retourna pas, mais serra plus fermement sa main dans la sienne, comme s'il craignait qu'elle ne tente finalement de s'enfuir, après l'avoir suivi jusque-là. Ce qui était idiot, puisque, de toute façon, elle tenait à peine debout. Comment aurait-elle pu ne serait-ce que marcher seule, sans son soutien ? Elle devinait pourquoi ils avaient fait à pied tout ce chemin, pourquoi ils entraient de cette manière dans l'établissement. Elle était bien trop faible pour supporter toute autre méthode de voyage, voilà la raison.

Par sa faute, tout devenait plus compliqué... plus dangereux également.

Ils prirent un ascenseur qui fut remarquablement discret, à croire qu'Henri avait été jusqu'à empêcher la petite sonnerie typique de retentir à leur arrivée au quatrième étage. Au fond du couloir sur lequel ils avaient débouché, deux infirmières discutaient en se dirigeant vers eux d'un pas las, lourd de trop d'heures accumulées d'un travail nocturne pénible.

Sans interrompre leur conversation, et devant l'œil écarquillé d'angoisse de la jeune fille, elles firent demi-tour de concert, sans même rien paraître remarquer de leur présence importune.

Au même instant, Cornélia décela des vibrations dans l'air, le rendant plus électrique dans le sillage du vampire. Son compagnon venait de déployer son aura à son maximum et s'appliquait à la maintenir ainsi, aux aguets, prêt à recourir derechef à ses pouvoirs si nécessaire.

Ils cessèrent leur progression devant l'une des innombrables chambres de l'étage. Henri entra sans hésiter et dut presque traîner à l'intérieur Cornélia, laquelle était de plus en plus troublée et de moins en moins maîtresse d'elle-même.

Il faisait sombre, aucune lumière n'était allumée. Mais on pouvait cependant distinguer le lit aux dimensions et à l'armature métallique

caractéristiques, au centre de la petite pièce, ainsi que la personne qui y était étendue.

En observant mieux, les formes sous les draps, ainsi que les longs cheveux bruns épars sur l'oreiller, révélèrent la silhouette d'une femme. Elle était reliée à des tas d'appareils et avait la bouche obstruée par le tube d'un respirateur.

— Qui... qui est-ce ? cafouilla la jeune fille.

— Cela importe-t-il vraiment ? rétorqua Henri en l'attirant plus près de la malade, tout à fait immobile, semblant plongée dans un profond coma. Tout ce que tu dois savoir c'est qu'elle va mourir de toute façon, que tu interviennes ou non. Quoi qu'il advienne, elle aura tiré sa révérence dans une poignée de jours, tout au plus.

La panique caressa de ses ailes glacées le dos de Cornélia, se diffusant du centre de sa colonne vertébrale, pour remonter jusqu'à sa nuque et recouvrir ses épaules, lui tirant un abominable frisson d'effroi.

Elle n'en serait jamais capable...

Que faisait-elle ici d'ailleurs ? Comment avait-elle pu croire un instant qu'elle aurait le cran de prendre, de sang-froid et de manière réfléchie, la vie d'une personne, quelle qu'elle soit ?!

Non, elle n'en avait pas le courage... si tant est que ce soit du courage, et non de la folie, qu'il faille pour accomplir une telle chose !

— Tu n'as pas le choix, lui rappela implacablement Henri, toute douceur l'ayant soudain déserté.

Il la toisa sévèrement, parce qu'elle lui avait promis qu'elle se plierait aux règles, qu'elle lui ferait confiance et lui obéirait. Il savait que ça ne pourrait se passer autrement, que ça devait impérativement venir d'elle.

— Tu t'attendais à quoi ? lui demanda-t-il en haussant les épaules. Cela n'est jamais facile. Pour personne. Tu aurais tort de croire le contraire.

— Mais elle est si jeune..., protesta-t-elle, des sanglots, ou peut-être une nouvelle quinte de toux sanguinolente, encomrant subitement sa

gorge, rendant sa voix affreusement enrouée, tandis qu'une vague de tremblements se mit à agiter ses membres épuisés et douloureux.

Les symptômes.

Ils n'étaient pas bien loin, en fin de compte. Elle n'était pas à l'abri d'une seconde crise, sans doute plus redoutable encore que la première.

Et si... si elle finissait par basculer ? Henri l'enfermerait-il dans un de ces cercueils de métal, scellé de son sang ?

Bien sûr que non, elle n'avait pas le choix. Et son compagnon avait fait le meilleur possible pour elle, c'était évident. Mais elle ne put se retenir toutefois de discuter, comme si cette étape lui était indispensable.

— Elle a l'air à peine plus âgée que moi, persista-t-elle malgré tout, secouant la tête en songeant à ce qu'elle s'était imaginé sans vraiment s'en rendre compte : Elle n'a rien à voir avec le grand-père de Nathalie...

Parce qu'elle avait assisté, en extorquant ses souvenirs au prince des vampires, à ce jour où ce dernier s'était nourri d'un vieillard. Parce que, alors, et contre toute logique ou morale, ce geste ne lui avait pas paru si infâme que ça... au contraire, en fait.

— Tu as besoin d'un sang jeune, alléqua-t-il calmement, prêt à s'expliquer posément, bien qu'une certaine tension, due à sa vigilance accrue, émane de lui par vagues successives, emplissant l'air à proximité d'ondes étranges. Je ne suis pas certain que celui, bien trop peu nourrissant, d'une personne âgée fasse l'affaire dans ton état. Et détrompe-toi, cette femme et le grand-père de Nathalie ont plus en commun que tu ne peux l'imaginer. Tous deux ne veulent plus vivre. Ils sont prêts à offrir leur dernier souffle à qui souhaite le recueillir, que ce soit toi, ou le néant. Et donner la mort à une personne qui la désire, qui y aspire de tout son être, me paraît encore ce qu'il y a de mieux, de moins douloureux pour la conscience. Pour *ta* conscience, à peine remise de tous ces bouleversements que ton organisme a subis... et encore tellement humaine. Dis-toi que tu ne fais qu'exaucer un souhait, puisque, en l'occurrence, c'est le cas. Tu verras, tu ne rencontreras aucune résistance de la part de cette personne, tu as ma parole.

— Elle est dans le coma, je ne vois pas comment elle pourrait résister de toute manière...

— Tu serais surprise par les ressources dont disposent les mortels qui chérissent la vie et refusent de la quitter, la contredit-il placidement, avant de se résoudre à lui donner les informations qu'elle attendait : Antonia, qui se trouve devant toi, n'est pas de ceux-là, coma ou non. Elle a perdu, la semaine dernière, son mari et son enfant dans un accident de voiture. Elle n'était pas avec eux. Et si elle est ici aujourd'hui, c'est parce qu'elle aurait préféré périr dans ce véhicule, elle aussi, et accompagner dans la mort ce qu'elle avait de plus cher au monde. Elle s'est pendue chez elle, avant-hier. Un voisin l'a trouvée avant qu'elle ne trépasse et les secours sont aussitôt intervenus. Trop tard néanmoins, elle est condamnée, sa vie ne tient qu'à ce respirateur que tu vois là. Ce qui lui reste de famille n'accepte pas sa décision, ils vont s'acharner, semble-t-il. C'est injuste pour elle, ne trouves-tu pas, ces quelques jours d'agonie supplémentaire ?

Henri n'avait donc pas choisi cette femme au hasard, juste parce qu'elle était inconsciente et incapable de se défendre. Non, il s'était arrangé pour que cela paraisse raisonnable, presque... généreux. Il s'était démené pour trouver, dans cet hôpital, la bonne personne, celle qui lui conviendrait parfaitement.

Elle savait ce que c'était que de vouloir mourir, même si elle ne pouvait imaginer la souffrance qui devait être celle de cette jeune femme.

Il avait raison, c'était tellement plus doux pour sa pauvre conscience, tant malmenée ces derniers temps. Elle lui en était si reconnaissante...

— Merci, souffla-t-elle, ignorant à qui elle s'adressait exactement, s'approchant plus près encore de la mourante.

— Ensemble ? se contenta-t-il de l'interroger.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Elle ne se figurait pas faire autrement qu'ainsi. Elle avait déjà tant de mal à s'en croire capable...

Henri se plaça de l'autre côté du lit et, en même temps que Cornélia, se pencha sur Antonia, chacun s'appêtant à la mordre au cou, ainsi

qu'elle l'avait vu procéder dans un lointain passé avec le roi sombre.

Indécent ou non, Henri noua ses doigts à ceux de sa compagne, une main les liant l'un à l'autre, la seconde prenant appui sur le lit, dans une posture quasi similaire. Puis, d'un même élan, ils plongèrent les crocs dans le cou de leur victime commune.

Cette fois, la jeune fille prit vraiment garde à ne pas être trop brutale, et il lui sembla, pour une fois, y parvenir. La chair était chaude, mais pas aussi brûlante qu'elle l'aurait dû, l'imminence de l'inévitable trépas sans doute.

Quoique non, Cornélia en était sûre, elle arrivait à le percevoir. L'arôme de ce sang était curieux. Il était encore vif et capiteux, mais une légère altération de sa texture se faisait déjà sentir. Le goût de la douleur... de l'agonie.

Son amant disait la stricte vérité, l'inconnue était bel et bien condamnée.

L'hémoglobine n'était pas aussi savoureuse que celle d'Henri, évidemment, mais la jeunesse la rendait cependant assez agréable au palais et très revigorante, et ce malgré l'état critique de sa propriétaire.

Cornélia oublia tout lorsqu'elle avala ce sang presque parfait. Seuls comptaient la victime – la sienne, la leur, elle ne savait plus, et c'était bien là le but de la manœuvre, elle le comprenait – et Henri, son complice. Lequel buvait très lentement, à petites gorgées mesurées, elle le devinait, afin de la laisser prendre la plus grande quantité de sang possible, sans qu'elle puisse en être tout à fait certaine toutefois.

L'attention du prince des vampires redoubla, pesant soudain davantage sur elle, et elle sut qu'il avait cessé de s'abreuver. Une pulsation puissante, accompagnée d'une autre, accolée à la première, retentit violemment dans le crâne de Cornélia, annonciatrice.

Impossible de s'interrompre. Plus rien ne l'empêcherait d'aller jusqu'au bout à présent, l'instinct prévalait sur toute autre chose.

Il y eut un long silence, durant lequel aucune machine ne se manifesta – le vampire y veilla.

Puis le phénomène se reproduisit, un second fracas se fit entendre, de manière plus ténue, et elle réalisa qu'elle l'avait fait.

Elle avait pris le sang du dernier battement de cœur.

Ce n'était pas la première fois qu'elle tuait. Beaucoup de vampires avaient péri de sa main. Certains le méritaient, mais la plupart l'avaient surtout désiré. Un humain également, à l'appartement d'Emma, son serviteur – ou son esclave, plutôt –, mais il ne s'agissait que d'un accident.

Cette nuit, elle venait, de façon préméditée, de prendre la vie d'une femme... uniquement parce qu'elle en avait besoin.

La vie d'une inconnue...

Soudain, une série d'images de toutes sortes, surtout chaudes et colorées, heureuses, défilèrent devant ses yeux.

Un homme brun, portant des lunettes à montures noires épaisses, très sévères, riant aux éclats devant le sourire humide d'un nourrisson en pyjama bleu. Le même enfant, quelques mois plus tard, ses premiers pas au milieu du salon. Un coup de téléphone et la nouvelle, dévastatrice, que la vie prend fin maintenant, qu'elle ne sera plus jamais qu'un cauchemar hideux, sans aucune perspective de salut...

Tout ce qu'Henri lui avait raconté était là, dans les souvenirs d'Antonia.

Mais il fallait que cela cesse, elle ne voulait rien découvrir d'autre...

Cornélia s'arracha brusquement à ce qui n'était plus que le cadavre d'une jeune femme et, tout en s'éloignant précipitamment, ouvrit grand la bouche sur un cri silencieux, qui demeura bloqué au fond de sa gorge. Elle sentait tout à coup la puissance affluer en elle, le pouvoir réintégrer son corps, ses muscles s'affermir, et une douleur terrible, morale. Celle causée par son propre crime.

La mort de celle qui n'était désormais plus exactement une inconnue...

Elle ne s'arrêta de reculer que lorsque son dos se cogna contre le mur de la chambre. Puis elle s'y laissa glisser, tandis que de violents sanglots la secouaient sans qu'elle puisse rien faire pour les retenir.

Henri fut aussitôt auprès d'elle, s'agenouillant pour la prendre dans ses bras et l'étreindre puissamment. Et le décor changea, brusquement, tandis qu'elle ne s'y attendait pas.

Son compagnon venait de les transporter dans une cave sombre, sans prévenir, au plafond voûté, mais au sol de terre battue, meuble même au milieu de la salle.

— Sèche tes larmes, mon ange, la supplia Henri d'une voix plaintive, supportant apparemment difficilement sa peine. Elles sont trop précieuses pour être ainsi gaspillées...

Il prit son visage en coupe et embrassa ses joues, l'une après l'autre, jusqu'à les avoir complètement nettoyées des traces de ses pleurs. Puis il l'entraîna vers le centre de la pièce, là où la terre était plus sombre et plus molle.

Sans qu'elle comprenne véritablement ce qui se passait, Cornélia sentit qu'ils s'y enfonçaient lentement et la terreur succéda au chagrin. L'espace d'un bref instant, une angoisse primitive, celle d'un animal sans défense pris au piège, la submergea.

— Ensemble, répéta Henri en la serrant contre son torse, amenant son nez dans le creux de son bras, de sorte que la terre ne salisse pas sa figure, ni que la glaise ne pénètre ses narines.

Et elle fut calme de nouveau. Presque sereine.

Parce qu'elle était avec lui et que c'était bien là tout ce qui comptait...

CHAPITRE 11

Cauchemar Troisième, Honni Soit Qui Mal y Pense

Un gigantesque rideau de voile noir opaque ondulait devant ses yeux, dans une danse gracieuse, mais si déterminée qu'elle en devenait... inquiétante.

Il n'y avait pas le moindre souffle de vent et pourtant le léger tissu s'agitait de plus en plus.

Elle ne voulait pas qu'il s'ouvre.

Cornélia courut vers lui et attrapa l'étoffe pour la retenir, les bras ouverts, afin de couvrir le plus de surface possible. Mais il recommença à s'élever un peu plus loin. Elle se précipita aussitôt pour le maintenir fermé.

Elle ignorait pourquoi, pourtant elle savait que, de l'autre côté, se trouvait quelque chose qu'elle ne souhaitait pas voir. Elle refusait de tout son être de rejoindre ce monde curieux dans lequel elle incarnait quelqu'un d'autre.

Une fois encore, la gaze frémit, quelques mètres au-delà, à la fois vibrante et menaçante...

Elle se rendit alors compte que le rideau n'avait pas de bords, aucune fin, qu'il s'étendait face à elle... à l'infini.

Impossible...

Elle ne parviendrait jamais à empêcher la force qui poussait de l'autre côté d'ouvrir le rideau. Elle ressentit son inéluctable défaite jusqu'au creux de sa bouche, sous sa langue, où un goût étrange, cuivré et dégoûtant se diffusait lentement.

Comme se moquant d'elle, le voile se leva à proximité de l'endroit qu'elle retenait, tout doucement, et emporta dans une vague de plus en plus puissante le reste du rideau, découvrant des mystères qu'elle se refusait à appréhender. C'était davantage un pressentiment qu'une conviction, mais les réponses, si tant est qu'elles existent, lui faisaient déjà horreur, avant même qu'elle en ait eu le moindre aperçu.

Un souffle, sonnante telle la dernière expiration d'un mourant, se fit entendre, et ce qui était caché derrière des kilomètres de gaze noire se révéla.

Et elle se vit.

Elle.

De dos, contemplant avec cet homme si singulier les restes de son œuvre. Cet odieux massacre. Tout avait l'air calme au-dehors, devant la façade du bâtiment principal de la Haute-Barde, l'infâme hospice dans lequel elle avait cru périr. Comment imaginer que derrière ses imposantes portes pompeuses régnait un enfer, celui qu'elle avait créé. Semant la mort partout dans son sillage pour la laisser ensuite derrière elle.

Pourtant, elle était sereine et n'éprouvait rien. Aucune culpabilité. Ce qu'elle avait fait, ils l'avaient mérité. Tous. Elle en avait l'extraordinaire capacité, donc elle en avait le droit. C'était ainsi, et tant pis pour eux. Tant pis pour les vies innocentes cueillies en même temps que celles de ses ignobles tortionnaires. Les dommages collatéraux étaient inévitables face au pouvoir infernal qui l'habitait.

Elle était libre. Elle ne regrettait aucun de ses gestes.

Aloys lui prit prudemment la main et scruta ses traits, un sourire satisfait aux lèvres. Il devinait ses pensées, c'était évident, et ce qu'il percevait lui plaisait plus qu'il n'aurait su l'exprimer. Elle serra ses doigts

frais dans les siens, lui confirmant qu'elle l'acceptait en son âme et conscience, qu'elle lui confiait son destin, à lui, celui qui, à sa manière, l'avait révélée à elle-même et ainsi l'avait sauvée...

À cet instant, une bourrasque s'éleva, les enveloppant tous deux dans une sorte de colonne d'air gris impossible, arrachant au sol les débris aux teintes de rouille de l'automne. Des feuilles rouges se mirent à voltiger de plus en plus rapidement autour d'eux.

Puis elles retombèrent d'un seul coup, en même temps que le vent soudain qui ne s'était déchaîné que pour eux.

Et un nouveau tableau se peignit devant Cornélia. Elle ne put se résoudre à lâcher la main d'Aloys, ce contact avait à la fois quelque chose d'épouvantable... mais aussi, et surtout, de rassurant.

Un château, comme elle n'en avait encore jamais vu, se dressait à quelques mètres d'eux. Haut de plusieurs étages, flanqué d'une bonne dizaine de tours vertigineuses dont les aiguilles de pierre chatouillaient les nuages, percé d'innombrables longues et étroites fenêtres en ogive, si colorées qu'elles en étaient semblables à des vitraux, rougeoyants, aux scènes sans doute sanglantes.

La pierre ocre dessinait partout où se portait l'œil un assemblage de dentelle incroyable, véritable œuvre d'art, encadrant chaque ouverture, chaque contrefort, dans un style du plus pur gothique, à l'image d'une cathédrale. Et pour renforcer encore la ressemblance, des gargouilles inquiétantes, bien davantage que les traditionnelles statues monstrueuses qui ornaient d'ordinaire les églises, les toisaient ici et là, du haut de chaque tour, mais également de la moindre corniche.

Cornélia les observa quelques secondes. Et, d'où elle se trouvait, elle parvint à distinguer des visages presque humains, affreusement tordus, hurlant muettement leurs abominables et éternels tourments.

Un frisson d'horreur la parcourut, la secouant si fort qu'elle crut sentir ses os vibrer. Elle cligna des yeux et s'obligea à réexaminer ce qui venait pourtant de la terrifier, la glaçant jusqu'à la moelle.

Mais elle ne vit plus, cette fois, que de simples créatures fantastiques, créées pour impressionner le pèlerin lambda.

Un mirage, probablement...

Elle se tourna vers Aloys et ne décela aucune expression qui laissait penser qu'il se soit passé quoi que ce soit d'anormal. Elle en déduisit donc qu'elle avait simplement rêvé, imaginé ces figures d'hommes à la place des gargouilles. Après tout, elles étaient si loin, si hautement perchées. Comment pouvait-elle réellement prétendre en distinguer les traits ?

— Sois la bienvenue chez moi, Cornélia, souffla Aloys avec une certaine émotion. Fanum Place, ma propriété, mon temple... mon cœur.

Il contempla le château avec elle un moment, et sembla hésiter un bref instant. Puis, n'ayant pas lâché sa main, il se décida à rompre leur immobilité pour l'entraîner vers l'imposant perron à la balustrade finement ouvragée, la pierre semblant avoir pris l'apparence de fines ronces pour en enlacer élégamment chaque arcade.

Cornélia s'arrêta une fraction de seconde, envahie d'un sentiment étrange, la laissant perplexe. Avait-elle vraiment envie de le suivre ?

Puis cette pensée fila comme les restes d'un songe au petit matin. Pour quelle raison se posait-elle cette question déjà ?

Elle se remit en mouvement.

En remontant l'allée, elle remarqua un phénomène étonnant, qu'elle n'avait pas relevé jusque-là, mais qui la frappait tout à coup. Le brouillard s'était levé, enserrant de ses griffes vaporeuses et inconsistantes l'ensemble du château. Aucun parc n'était visible, pas un arbre, pas un buisson.

Juste une allée dallée reliant l'endroit où ils étaient arrivés à la porte principale. L'édifice était entièrement enveloppé de cette brume blanche et si dense qu'elle en était impénétrable. Laquelle remuait tout autour d'eux, dans de lugubres reptations, comme si elle était douée de vie, elle aussi. L'écran semblait fin, pourtant il masquait tout, d'une opacité à toute épreuve.

Cela intriguait tout autant la jeune fille que ça l'effrayait. Sa curiosité naturelle la poussait à arracher ses doigts à ceux de son ami pour se jeter dans le brouillard, connaître la sensation qu'il pouvait procurer lorsqu'on le pénétrait tout à fait. Avait-on l'impression d'évoluer parmi les nuages ?

Pourtant, la peur fut la plus forte et elle pressa la main d'Aloys, accélérant l'allure jusqu'aux premières marches du château. Si elle mettait un pied en dehors du chemin les conduisant à sa demeure, elle serait perdue. Elle errerait dans les limbes jusqu'à mourir de faim et de lassitude, elle en était persuadée.

Et, plus terrible que tout, elle serait de nouveau seule. Et cela, elle ne pourrait le supporter. Pas après ce qu'elle avait vécu dans la cellule aveugle de l'hospice... pas après les ignobles crimes dont elle s'était rendue coupable et qu'elle voulait à tout prix oublier.

Elle avait besoin d'Aloys. Un besoin vital, qui dominait tout. Et elle serait docile. Il était son maître et elle était son élève désormais. En elle, grandissait la soif d'apprendre.

Apprendre ce qu'était exactement cette entité qui vivait au fond d'elle – s'il s'agissait bien là d'une entité quelconque, comme elle croyait le percevoir –, apprendre à gérer le pouvoir que cela lui conférait, découvrir les mystères que tout cela cachait... et bien d'autres choses encore, la liste était sans fin.

L'intérieur de l'édifice était tout aussi spectaculaire et ressemblait à ce dont elle avait toujours rêvé sans le savoir. Tout était luxueux, charmant, mêlant mobilier et décoration modernes et anciens, dans un ensemble étonnamment harmonieux.

À l'image de quelque somptueuse abbaye, chaque pièce de ce singulier château était voûtée, chaque porte surmontée d'arcades ciselées et de dentelle de pierre

Toutes, à l'exception de sa chambre. Laquelle était de loin la plus jolie de tout le château. La plus jolie qu'elle ait jamais vue également. Les murs étaient tendus d'une magnifique tapisserie fleurie, dans les tons beige rosé, un grand lit à baldaquin trônait au centre, trois immenses lustres

formant comme une pluie de fins cristaux scintillants pendaient du plafond, lui-même ornementé de délicates moulures crème. Et, au creux d'une alcôve, se nichait un splendide clavecin.

Son instrument favori. Le seul dont elle savait jouer...

Dès qu'elle eut mis le pied dans la pièce, elle s'y sentit comme chez elle, une bouffée de plaisir inattendue la saisit, faisant battre la chamade à son cœur. Les horreurs, le désespoir et la solitude étaient soudain derrière elle. Aloys était son ami, son bienfaiteur, et ici, avec lui, elle serait heureuse, elle n'en doutait pas.

Il l'observa attentivement tandis qu'elle évoluait dans la salle qui lui était désormais dévolue, étudiant autant la jeune fille qu'il ramenait chez lui, que la chambre en elle-même. Comme s'il avait oublié que cette pièce existait et qu'il la redécouvrait avec Cornélia.

Un comportement qu'elle trouva vaguement troublant, mais qu'elle ne releva pas vraiment. Après tout, il était chez lui, il agissait donc comme bon lui semblait.

Elle s'allongea dans le grand lit au matelas moelleux comme de la guimauve et dormit d'un sommeil doux et agréable, mais sans rêves.

Toutefois, au petit matin, de curieux murmures lui chatouillèrent l'oreille et la tirèrent lentement de sa torpeur. Elle ouvrit les yeux, convaincue de trouver dans la pièce plusieurs personnes, mais ne vit rien.

Elle était seule.

Elle examina la chambre, sur ses gardes, mais la source du bruit demeura un mystère. Tout était de nouveau parfaitement silencieux. Pourtant, elle se sentait épiée, percevait une présence importune, tout près d'elle.

Cornélia se leva et arpenta les couloirs du château à la recherche d'Aloys, sans parvenir à oublier ce qui ne devait être pourtant que l'effet d'un simple songe.

Mais la confusion reprit brusquement le dessus. Les pièces et leur assemblage lui semblaient différents de son souvenir de la veille. Elle n'aurait su dire exactement ce qui avait changé, tout paraissait semblable.

Et cependant les choses lui avaient l'air d'avoir été légèrement dérangées, l'ordre des salles, leur agencement, pas tout à fait comme avant.

Aloys surgit d'un corridor, lui adressa un sourire charmant, un brin enjôleur, qui la réchauffa de l'intérieur, et l'impression cessa immédiatement. Elle n'était là que depuis si peu de temps, c'était idiot d'imaginer qu'elle serait capable de tout reconnaître déjà.

Il lui offrit une flasque argentée et elle en savoura chaque gorgée, sans oser demander la provenance du précieux liquide qu'elle contenait. Ils passèrent ensuite la journée sans sortir du château, à échanger tranquillement. Et Cornélia se confia à son nouvel ami comme jamais elle ne l'avait fait auparavant.

Personne jusque-là n'avait pris la peine de l'écouter comme lui.

Elle lui raconta toutes ses peurs, ses angoisses quant à ce qu'elle était, et il avait toujours un mot approprié pour la rassurer, l'apaiser face à sa nature. Il connaissait tout cela, lui aussi, c'était évident maintenant. Et il vivait avec depuis bien plus longtemps qu'elle.

Le lendemain, les mêmes voix se firent entendre tandis qu'elle se trouvait dans un demi-sommeil, pour mourir aussitôt qu'elle fut pleinement éveillée. Elle avait presque cru pouvoir identifier des phrases, mais, de la même façon qu'un songe, elles abandonnèrent sa mémoire dès qu'elle revint à elle.

La présence était là également, tout aussi pesante et inquiétante que la veille. Et la lumière, qui aurait dû être celle du matin, n'avait pas changé.

En y réfléchissant bien... elle ne changeait jamais.

Faisait-il jour ou nuit ? Était-ce l'aube, comme elle le croyait, ou bien le soir ?

Cornélia se rendit à l'une de ses fenêtres et examina les alentours. Mais, à l'instar de la veille et de l'avant-veille, le brouillard était si dense qu'il était impossible de deviner le soleil au travers. La brume masquait tout, ternissait tout également, si bien qu'on ne pouvait déterminer l'heure de la journée à la seule luminosité extérieure...

Faisait-il vraiment jour d'ailleurs ?

La jeune fille allait ouvrir les battants aux petits carreaux colorés et assombrissants, cerclés de plomb, pour mieux voir dehors, mais un élément singulier attira subitement son attention, à quelques mètres de là.

Un meuble qu'elle n'avait pas encore remarqué était installé contre le mur, à côté d'elle, entre deux fenêtres. Une somptueuse coiffeuse pourvue d'un grand miroir et ornée de visages d'anges. L'objet lui paraissait familier, pourtant elle était presque sûre qu'il n'était pas dans sa chambre avant qu'elle s'endorme.

Cornélia y prit place, s'asseyant sur le petit tabouret, et, déconcertée, se perdit un instant dans la contemplation de son reflet, de plus en plus surprise.

S'était-elle déjà trouvée plus belle qu'aujourd'hui ?

Le sang avait eu un effet si bénéfique sur elle. Ses longs cheveux roux brillaient d'un éclat presque surnaturel, son teint clair était devenu lumineux, d'un blanc laiteux absolument parfait, et même ses yeux s'étaient parés de paillettes d'or et de vert amande, leur donnant une teinte des plus charmantes.

Ce qu'elle vit lui plut tellement qu'elle faillit perdre la notion du temps, ainsi figée devant sa propre image. Mais, très furtivement, celle-ci se brouilla, niant tout à coup sa présence pour lui montrer alors un autre décor.

L'espace d'un quart de seconde, les murs derrière elle s'assombrirent, se firent poreux, chaotiques, comme de la roche. Et des visages en émergèrent, tordus par une indescriptible souffrance, effrayants.

Puis tout revint aussitôt à la normale.

— Quelque chose ne va pas ?

Cornélia sursauta, haletante, et pivota pour faire face à Aloys, entré dans sa chambre sans qu'elle s'en rende compte.

Elle porta la main à sa poitrine et s'efforça de recouvrer une respiration moins rapide :

— Je... j'ai rêvé. J'ai l'esprit un peu confus ces derniers temps.

— C'est normal, il faut que tu t'habitues à tous ces changements. Ça va passer, ne t'en fais pas.

Cornélia acquiesça d'un signe de tête. Il avait raison, bien sûr, il connaissait tout cela bien mieux qu'elle. En outre, il était médecin... ou peut-être ne l'était-il pas, il faudrait qu'elle se résolve à lui poser la question. Pourquoi n'osait-elle pas ?

Aloys plissa les paupières en étudiant leurs reflets mutuels dans le miroir, comme s'il n'appréciait pas ce qu'il regardait. Il était vrai que son allure s'était quelque peu altérée depuis qu'ils étaient revenus ensemble de l'hospice. Ses traits s'étaient creusés, sans le vieillir pour autant – en fait, et contre toute logique, cela paraissait même le rajeunir. Ses iris s'étaient éclaircis, ses cheveux également, et son corps était un peu plus mince qu'auparavant.

— Merci pour le cadeau, se réjouit-elle, touchée par l'attention. Je l'aime beaucoup.

Aloys pencha la tête de côté, intrigué, puis parut enfin saisir l'allusion. Son visage s'éclaira soudain :

— Mais je t'en prie, c'est bien naturel. Cependant, je ne peux que constater que ce meuble n'est pas digne de toi. Le bois est abîmé et le miroir est corrodé par endroits. Je vais le remplacer dès que possible. Rien ne devrait venir ternir ton reflet, très chère.

Le soir, lorsque Cornélia retourna à sa chambre pour y dormir, la coiffeuse avait disparu. Une bibliothèque moderne et remplie à ras bord de livres lui avait succédé, enchantant la jeune fille plus qu'aucun autre présent ne l'aurait fait. La lecture étant son passe-temps favori, elle ne trouva rien à redire à cette modification de son mobilier.

Le temps fila à toute vitesse, sans qu'elle ait le loisir de s'en rendre vraiment compte. Mais le bonheur avait cet effet. Les heures semblaient passer à toute allure en compagnie d'Aloys, dans cette magnifique demeure. Ensemble, ils enchaînaient les parties de cartes, de jeux futiles, mais jamais lassants, toujours amusants, séances d'éclats de rires,

discussions animées, et vidaient avec voracité d'innombrables flasques du genre de celle qu'il lui avait offerte, lorsqu'il était venu la voir la première fois, dans sa cellule crasseuse.

Elle s'habitua à lui et l'appréciait de plus en plus.

Certaines questions flottaient parfois à la surface de son esprit, émergeant brutalement, sans prévenir. Comme la situation géographique du château. La date. Qui était exactement cet ami dont elle ignorait tout ? Pourquoi la brume ne partait-elle jamais ? Ou encore pour quelle raison faisait-il toujours si sombre ? Ainsi que beaucoup d'autres choses dont elle ne parvenait pas à se souvenir.

Mais jamais ces interrogations ne s'attardaient très longtemps dans les méandres de ses pensées. Elles la quittaient sitôt après être apparues, lui échappaient alors qu'elle croyait être en mesure de les retenir, ne lui permettant guère de les formuler à voix haute.

Une force étrange paraissait les étouffer dès leur naissance, mais sans doute n'était-ce qu'une impression. Cette sensation était tellement vague...

Cornélia était étendue sur un épais tapis persan près de la cheminée. Elle se délectait de sa chaleur, hypnotisée par l'éclat surprenant, quasi irréaliste, de flammes d'un rouge presque bordeaux, quand Aloys s'installa à côté d'elle et posa la main dans son dos, juste au-dessus de ses reins.

Une petite décharge, piquante comme une aiguille, et très furtive, la fit tressaillir vivement.

Un peu prise de court par le geste, elle tourna les yeux vers lui et fut immédiatement rassurée de découvrir cette expression un brin moqueuse et surtout satisfaite qu'il arborait toujours.

— Tu es heureuse avec moi, n'est-ce pas ? s'enquit-il, tandis qu'il connaissait parfaitement la réponse.

N'était-elle pas évidente ?

Elle hocha la tête, l'air grave cependant, incapable de mettre des mots sur ce qu'elle ressentait et de témoigner sa gratitude à l'égard de son ami.

Elle aurait vraiment voulu le lui dire, cela aurait été la moindre des choses par ailleurs. Mais, pour une raison qui lui échappait, elle n’y arrivait pas.

— Moi, je suis heureux avec toi, poursuivit-il, le coin de ses lèvres s’abaissant lentement alors que le sérieux s’esquissait peu à peu sur ses traits. Je voudrais... je voudrais que tu ne m’abandonnes jamais.

— Comment le pourrais-je ? s’étonna-t-elle. Je n’ai nulle part où aller. Tu m’as sauvée de l’enfer, et je t’en serai éternellement reconnaissante.

Voilà, c’était là tout ce qu’elle parviendrait à exprimer à ce sujet.

Aloys eut une moue peu convaincue. Apparemment, cela ne lui suffisait pas. Mais que désirait-il qu’elle lui dise dans ce cas ?

— Tu devais en passer par là, afin que ta vraie nature te soit entièrement révélée et que tu l’acceptes une bonne fois pour toutes, affirma-t-il en se détournant pour observer à son tour les flammes de la cheminée – lesquelles parurent se mettre alors à crépiter plus féroce­ment. Maintenant, tu sais qui tu es. Maintenant, je sais qui tu es. Je te connais dorénavant, Cornélia, bien mieux que tu ne peux le concevoir.

Elle fronça les sourcils, circonspecte. Pourquoi lui parlait-il de cette façon, elle ne comprenait pas...

Le feu vira soudain au noir, se colorant d’une teinte d’encre impossible, puis revint aussitôt au rouge. Le phénomène se produisit avec une telle brièveté qu’elle cilla, certaine d’être victime d’une hallucination. Probablement fixait-elle l’âtre depuis trop longtemps.

— Je pourrais faire en sorte que tu m’aimes, reprit Aloys en pivotant sur lui-même pour finalement s’allonger sur le dos, les mains sous la nuque. J’en suis certain. J’apprendrais ce qu’est d’avoir une compagne, et toi, tu apprendrais à m’aimer. Peut-être...

Il s’interrompit, l’air fâché, et se redressa brusquement pour se mettre en position assise. Elle l’imita aussitôt, très surprise de cette attitude qui lui ressemblait si peu.

Et elle fut bouleversée...

Cette émotion qui l’emplissait tout à coup, avait quelque chose de non naturel, d’indésirable. Pourtant, elle s’imposa à elle et elle ne put lutter

contre, c'était peine perdue.

— Peut-être alors comprendrai-je ce que sont les... les *sentiments*, lâcha-t-il comme malgré lui, avant d'étudier son visage avec une certaine curiosité.

Une lueur étrange vacilla dans ses yeux bleu nuit, fugitive, puis mourut presque immédiatement. Le regard d'Aloys retrouva son habituelle singularité – sans qu'elle puisse définir à quoi celle-ci tenait – et la petite crampe qui lui avait contracté l'estomac s'évanouit, comme si elle n'avait jamais existé.

Il dévoila ses belles dents blanches et carnassières :

— Oublie cela, c'est tout à fait stupide. Il est temps de se divertir différemment, qu'en dis-tu ? Une visite devrait nous faire le plus grand bien. Tout cela est beaucoup trop monotone à mon goût. Et la monotonie ne me réussit guère, j'en veux pour preuve ces inepties que je viens de débiter !

— Une visite ? répéta Cornélia, abasourdie.

Depuis des jours qu'ils vivaient cloîtrés là – ou peut-être plutôt des semaines, ou bien des mois, en fait, elle n'en avait aucune idée –, ils n'avaient jamais vu personne, et encore moins reçu de *visite*.

— Oui, très chère, confirma Aloys en souriant de plus belle, la mine franchement réjouie. N'en as-tu pas assez de ces maudites flasques ? Parce que pour ma part, je n'en peux plus ! Je n'avalerais pas une goutte de plus qui ne vient pas directement d'une veine palpitante !

À vrai dire, et si sidérée soit-elle par ces aveux, elle aurait menti si elle avait prétendu le contraire. Le démon en elle se taisait pour l'instant, maintenu comme il l'était par le sang qu'elle lui offrait chaque jour, mais ni lui ni elle n'en étaient pleinement satisfaits. Elle refusait de se l'avouer, mais elle avait besoin de davantage que cela...

Soudain, on toqua à la grande porte d'entrée. Le bruit résonna si fort, dans le silence ambiant, qu'il fit vibrer les murs.

Aloys pencha la tête de côté et se frotta le menton, prenant un air faussement dubitatif.

— Hmm, quelle coïncidence, murmura-t-il tandis que ses crocs s'allongeaient presque imperceptiblement. Voilà qui tombe à point nommé, ne trouves-tu pas ?

Cornélia lui sourit en retour, parce qu'à nouveau il la taquinait. Elle savait pertinemment qu'il était responsable de la venue inopinée de visiteurs, quels qu'ils soient. Elle ignorait de quelle façon il s'y était pris, mais Aloys s'était servi de ses pouvoirs pour attirer ici les gens qui se tenaient sur le pas de leur porte.

Il s'assura qu'elle se relève et se mette à le suivre, puis se rendit d'un pas guilleret dans l'entrée. Là, il ouvrit en grand les deux battants, pour tomber nez à nez avec trois étrangers.

Un jeune homme et deux fillettes – ou adolescentes plutôt, à mieux y regarder – leur faisaient face. Leurs vêtements étaient propres, bien qu'un peu usés, et de facture très médiocre, et ils avaient l'expression un peu perdue et intimidée de ceux qui viennent quémander de l'aide, sans pour autant se bercer d'illusions.

Le garçon se racla la gorge, puis commença :

— Monsieur, pardonnez pour le dérangement, mais mes sœurs et moi sommes orphelins et nous cherchons du travail. On s'est dit qu'avec une si belle demeure, vous auriez peut-être besoin de gens à votre service.

Cornélia eut soudain conscience qu'il était étrange en l'occurrence qu'elle n'ait jusque-là croisé aucun membre du personnel d'Aloys. Pourtant, il devait bien y en avoir... Tout était toujours si reluisant, jamais un grain de poussière ne se déposait nulle part.

Il se tourna vers elle et plissa les paupières :

— Qu'en penses-tu, Cornélia ? Avons-nous besoin d'employés ?

Elle hésita. Elle devinait où son ami souhaitait en venir, comprenait ses intentions, et quelque part, elle ne pouvait approuver ce genre de tromperie infâme...

Toutefois... toutefois elle avait aussi besoin de sang frais, elle devait bien le reconnaître. Et après ce qui s'était passé à l'hospice, comment pouvait-elle juger de la manière de procéder d'Aloys ?

— Je vous en prie, mademoiselle ! s'exclama subitement l'une des deux jeunes filles au teint terne, tombant à genoux devant elle, les mains jointes, suppliante. Laissez-nous entrer, s'il vous plaît. Dehors le brouillard a tout recouvert, nous errons dans le néant au-delà de ces murs. Tout, mais pas ça, ne nous obligez pas à y retourner, par pitié !

Aloys parut mécontent et Cornélia ressentit tout à coup un profond malaise.

Le frère aîné se précipita pour immédiatement relever sa sœur :

— Excusez-la, monsieur, elle n'est plus guère saine d'esprit. Mais elle saura travailler, je puis vous l'assurer.

Aloys leur fit signe d'entrer :

— Bien, c'est d'accord, venez. Nous avons faim et il faudrait que l'on nous prépare quelque repas plus décent.

Les trois étrangers avancèrent, visiblement soulagés.

— On s'occupe de ça tout de suite, monsieur, promit le jeune homme. Montrez-nous les cuisines et je vous garantis l'un des meilleurs déjeuners de toute votre vie. Lucie est extrêmement douée, vous verrez.

Pour la première fois depuis qu'elle vivait au château, la table de la salle à manger fut dressée. Des fleurs, qui semblaient sortir de nulle part, en ornaient le centre, et deux couverts, coupes de fin cristal, assiettes de porcelaine précieuse, et couteaux d'argent, avaient été disposés de part et d'autre.

Cornélia était assise à une extrémité et Aloys lui faisait face, installé à l'autre, une expression amusée éclairant ses traits.

Les deux jeunes filles leur servirent en silence différents plats, préparés avec des ingrédients qui, comme les fleurs, paraissaient venus de nulle part. Ils n'y toucheraient pas, évidemment. Et Cornélia se prit à attendre avec une impatience et un appétit malsains la suite des événements.

Aloys intima l'ordre aux deux servantes de rester et chacune se plaça dans un coin de la pièce, le regard rivé au sol, un peu gênées.

Peut-être avaient-elles faim, elles aussi ? Mais quelle importance cela avait-il ?

— Dis-moi, très chère, commença-t-il en se saisissant de sa seconde coupe, celle qui ne contenait que de l'eau et non du vin, sais-tu ce qu'est un envoûtement ? Oh, bien sûr, tu en as usé par le passé, mais sans aucune véritable maîtrise. Et c'est bien dommage, vois-tu, car il s'agit d'un art des plus subtils.

Machinalement, il vida le verre qu'il tenait dans son assiette, gâchant ainsi la nourriture qui l'y attendait.

Le trouble envahit les deux sœurs de manière palpable et l'air parut brusquement se raréfier dans la salle à manger.

— Apprends-moi, répliqua Cornélia, avide de découvrir de nouvelles choses à propos de ses extraordinaires capacités.

Sans se lever, Aloys repoussa sa chaise, les pieds raclant le sol dans un grincement très désagréable, puis il se tordit le cou pour poser le regard sur les jeunes filles tremblantes, tapies contre le mur, au fond de la pièce.

L'une d'elles – celle qui, selon son frère, était gravement perturbée – poussa alors un long soupir et ses traits se détendirent tout à coup. Elle ravala sa salive, redressa le menton et, l'air confiant, approcha de la table.

Une fois devant Aloys, elle s'arrêta, puis lui tendit la main, paume tournée vers le plafond. Ce dernier s'empara lentement de son poignet et, d'un coup d'ongle acéré, lui ouvrit les veines.

L'adolescente n'eut absolument aucune réaction et continua de fixer son nouvel employeur d'un œil morne et hagard, l'étincelle qui l'animait comme éteinte.

Durant un quart de seconde, Cornélia crut voir une ombre étrange se dessiner sur son visage, comme si la forme de ses os pouvait soudainement se percevoir sous sa peau. Mais l'illusion s'évanouit aussi brutalement qu'elle était apparue. La jeune fille retroussa les lèvres dans un sourire insensé, se retenant presque de rire, quand Aloys porta son avant-bras au-dessus de sa coupe vide, laissant le sang s'écouler de la plaie qu'il avait creusée remplir le cristal.

Il vida ensuite le verre d'un trait et ferma les yeux de plaisir, se rencognant dans son siège.

— Hmm, le sang d'une vierge, lâcha-t-il dans un souffle rauque. Dans le carnage de l'autre jour, je suis certain que tu n'as pu faire la différence, je me trompe ?

Cornélia, aussi fascinée qu'horrorifiée, acquiesça. En effet, elle était dans un état second alors et avait tué sans discernement, avait bu sans apprécier...

— Celle-ci est pour moi, poursuivit-il en indiquant l'adolescente auprès de lui. Mais tu pourras t'occuper de la seconde dès que j'en aurai terminé avec elle.

La deuxième jeune fille, qui se tenait toujours dans l'autre coin de la pièce, poussa un gémissement de terreur et se plaqua au mur comme pour s'y fondre, tremblant de tous ses membres. Sans doute quelque envoûtement la retenait là, suffisamment puissant pour l'empêcher de s'enfuir et ainsi l'obliger à assister à la mise à mort de sa sœur, tout en maintenant sa conscience pleinement éveillée.

C'était atroce... et effroyablement exaltant également...

— Je te réserve le meilleur, Cornélia, expliqua Aloys en faisant glisser, d'un simple petit mouvement esquissé du bout des doigts, le couvert dressé pour lui jusqu'au centre de la table, dégageant ainsi l'espace devant lui. Le sang de la peur est encore bien plus savoureux, il n'existe rien de comparable.

La petite servante au poignet ouvert tourna ses yeux morts vers elle et appuya d'un hochement de tête les propos de son maître, telle la marionnette dépossédée de toute volonté qu'elle était devenue. Puis, toujours docilement, elle se retourna, monta sur la table et s'allongea devant Aloys, en lieu et place du repas qui lui avait été précédemment servi.

— La mort donne sens à leur existence, comme l'éternité donne sens à la nôtre, expliqua-t-il en se penchant sur sa jeune victime, ne cessant cependant d'observer intensément Cornélia, à l'affût de ses réactions. Ils

ne peuvent exister sans la mort, et nous avons besoin de récolter leur vie. N'est-ce pas là un tableau absolument parfait, d'une harmonie sans égale ? L'humanité doit être régulièrement purgée afin de maintenir et préserver l'Équilibre. Parce qu'il faut qu'il y ait un Équilibre. Nous sommes là pour y veiller, et pour en juger, à notre guise. Saisis-tu ? Nous ne sommes pas leurs prédateurs, non. Nous sommes bien davantage que cela.

Un hurlement d'effroi retentit derrière lui, déchirant, glaçant, mais il l'ignora et plongea ses crocs allongés dans la chair tendre et crémeuse de la gorge offerte de la jeune fille allongée devant lui. Une porte claqua, puis une autre, celle de la salle à manger, s'ouvrit à la volée.

Le garçon apparut dans l'encadrement et sa figure parut soudain se décomposer à la vue de l'étrange et abominable scène qui se jouait ici. Il pleura, mais ne put rien faire d'autre, tétanisé lui aussi, contraint par quelques entraves impalpables à demeurer où il se trouvait et contempler lui aussi l'odieux spectacle.

La respiration de Cornélia s'accéléra et une onde de plaisir inconnu se propagea dans tout son corps. Les effluves de la peur se mêlaient à ceux du sang, formant un cocktail détonant, tellement... enivrant. Un mélange sans pareil qui eut pour effet de la plonger en quelques secondes seulement dans une espèce de transe, indescriptible, et à laquelle elle ne pouvait se soustraire.

Aloys se redressa, les lèvres maculées de sang, lequel roula le long de son menton, puis dans son cou. Même ses gencives et ses dents étaient teintées de rouge lorsqu'il clama :

— Nous sommes le chaos, nous sommes leurs dieux, Cornélia. Ignorés de tous, et cependant bien réels. Nous influons sur leur destinée, nous choisissons qui doit vivre et nous distribuons la mort selon notre bon plaisir. Et la peur et le sang ne sont que les offrandes que nous réclamons !

Cornélia referma la porte de sa chambre et s'arrêta soudain, comme paralysée. Incrédule, elle porta la main à sa bouche et palpa sur ses lèvres

le jus poisseux de ses crimes. La preuve que tout cela s'était bel et bien passé, qu'elle avait réellement pris part au banquet, aux jeux abominables d'Aloys.

Des trois jeunes gens venus chercher un travail ainsi qu'un refuge quelques heures plus tôt ne demeuraient plus que des cadavres exsangues, dépouilles immondes, réduites en charpie, arborant pour l'éternité les marques caractéristiques de leurs bourreaux.

Et elle avait aimé ça, s'était délectée de... la peur ?

Mon Dieu, c'était impossible !

Il ne lui restait qu'assez peu de souvenirs de ce moment. Comme à l'hospice, la frénésie l'avait gagnée et elle n'avait plus été maîtresse de ses actes, sa conscience flottant loin d'elle, distinguant à peine la scène de là où elle se trouvait.

Non ! Non, elle ne s'imaginait pas capable de ce genre de choses ! Elle n'était pas cruelle ! Elle n'était pas sadique !

Pourtant...

Cornélia chercha son souffle, l'idée d'avoir commis ces meurtres abominables l'oppressant violemment. Elle avait accepté le massacre de l'hospice, mais cette fois elle ne pouvait se résoudre à endosser ce nouveau poids. Il était intolérable, révoltant.

Des larmes de rage et de dégoût à l'égard d'elle-même roulèrent le long de ses joues.

Inconcevable...

Pourtant... pourtant cela s'était produit...

Elle sentit son esprit se rebeller, refuser d'assimiler les événements. Son crâne devint tout à coup douloureux et elle dut rejoindre son lit en titubant, se laissant retomber mollement sur l'édredon.

Elle demeura longuement ainsi, étendue sur le dos, à fixer le dais du baldaquin, figée par l'incompréhension, menant une lutte interne aussi extraordinaire qu'harassante.

Puis il y eut un moment où ses pensées devinrent trop confuses et trop sombres, insupportables. Elle attrapa alors nerveusement le premier livre

échoué sur sa table de nuit, au sommet de la pile des autres qu'elle avait dévorés, dans l'unique but de tenter de songer à autre chose, juste l'espace d'une seconde.

Vainement, elle n'était pas dupe. Si efficace ce roman puisse-t-il être, il ne saurait l'empêcher de ressasser l'horreur à laquelle elle avait participé.

Sans prendre la peine de regarder le titre, elle l'ouvrit au hasard, simplement pour y lire ce qui lui tomberait sous les yeux et serait susceptible de chasser un tant soit peu le brouillard rouge et noir de sa mémoire. L'effet fut remarquable, elle faillit aussitôt s'assoupir après avoir tourné quelques pages, sans toutefois parvenir à se concentrer sur le texte.

Elle allait reposer le livre pour céder au sommeil, ce dernier étant toujours préférable à l'éveil et aux réflexions atroces qui s'imposaient encore à elle, quand elle eut un sursaut de conscience. Alertée par un quelconque détail, qu'elle n'aurait su définir, elle replaça l'ouvrage devant elle, l'approcha de son visage, sidérée, et tenta de relire la dernière phrase de la page qu'elle venait de parcourir.

Or, celle-ci était... tout à fait blanche ?

Elle la tourna, consternée, et découvrit une autre feuille vierge. Puis une autre. Et encore une autre.

Jusqu'à s'apercevoir que le livre ne contenait aucun texte.

Cornélia se redressa, pleinement éveillée, attrapa un deuxième roman, et le feuilleta, fébrile.

Même constat.

Aucun mot. Aucune lettre. Rien.

Le papier était blanc, dépourvu de l'histoire qu'il aurait dû raconter.

Elle ne put retenir un petit cri d'effroi lorsque, après avoir vérifié la pile entière sur son chevet, elle se rendit compte que tous les livres qu'elle avait cru lire étaient en fait vides...

Elle aurait pu croire qu'elle était en train de devenir folle, que ce n'était qu'un accès de délire passager causé par l'angoisse, si seulement elle n'avait pas su que quelque chose clochait depuis le début. Rien ne

tournait rond dans cette maison, et ce n'était pas la première fois qu'elle en prenait conscience.

Sauf qu'à présent elle le réalisait tout à fait, qu'elle se sentait peu à peu reprendre le contrôle de son esprit.

Cela n'était *pas* la réalité.

Cela n'était pas non plus une réminiscence appartenant à son passé, elle en avait la conviction désormais.

Mais où était-elle dans ce cas ? Était-elle coincée dans les limbes, comme Séraphin ?

Le simple fait de se remémorer le nom du jeune vampire fit affluer tous ses souvenirs. Henri, Maxime, sa vie présente, sa vie passée. Elle savait qui elle était. Et elle n'était pas cette jeune fille dont on lui faisait jouer le rôle, la manœuvrant telle une marionnette.

Elle se trouvait quelque part où il était impossible de *lire*, selon toute vraisemblance. Elle n'était pas perdue comme le treizième dans les méandres de son propre esprit, non... elle était dans un rêve !

Car il n'y avait que dans les rêves que l'on ne pouvait déchiffrer un texte quel qu'il soit.

Un rêve sur lequel quelqu'un influait, que quelqu'un dirigeait.

Aloys ? Pouvait-il être... Oh, mon Dieu ! C'était tellement évident ! Pourquoi n'y avait-elle pas songé plus tôt ?!

Elle observa la pièce autour d'elle, plus attentivement que d'ordinaire. Elle vit alors les murs – qu'elle avait finalement elle-même choisis, à l'image de son ancienne chambre au château de Rougemont – fondre, se désagréger progressivement et couler au sol comme une peinture trop liquide, pour laisser apparaître des parois de roche rouge sombre, dont les anfractuosités semblaient former un amas de visages hideux, tordus par la douleur et l'horreur.

Ce qu'elle avait entraperçu dans le miroir lui fut entièrement révélé.

Les mirages qui avaient réussi à l'abuser jusque-là étaient levés, dévoilant la vraie nature du lieu où elle se trouvait, si tant est que cet endroit ait une quelconque existence...

Passé l'épouvante, Cornélia remarqua que la salle ressemblait à s'y méprendre au décor qui s'était si furtivement superposé à celui de la cellule de Séraphin, dans le cauchemar dans lequel il errait toujours, pris au piège.

Mais était-elle prisonnière, elle aussi, tombée dans un traquenard, aux mains de son pire ennemi ?

Elle n'en avait pourtant guère la sensation. Elle avait au contraire le sentiment d'être libre de ses actes, de ses mouvements, et maintenant de l'intégralité de ses pensées, à présent qu'elle s'était débarrassée de l'étrange emprise qui les bridait.

Cornélia fit à nouveau des yeux le tour de cette curieuse pièce, notant chaque détail, tentant de l'imprimer du mieux qu'elle pouvait dans sa mémoire. Puis elle chercha une issue.

Mais il n'y avait plus de porte... Elle ferma les paupières, rassembla toute sa concentration et, plutôt que de chercher à sortir du sommeil qui la maintenait dans ce rêve, préféra partir en quête de réponses.

Il lui suffit de songer à la salle à manger, pour, en une fraction de seconde, s'y téléporter. Aloys était assis dans un fauteuil, devant l'âtre, et savourait un verre de sang.

Aloys...

Il se tourna vers elle, et, passé la surprise de la voir venir à sa rencontre et non l'inverse, lui sourit. Mais ce visage en cachait un autre, comme pour les murs, et le masque avait déjà commencé à s'effriter pour lui montrer la vérité. Celle qu'elle avait sous les yeux depuis qu'il s'était infiltré en personne dans ses songes...

Ses traits s'harmonisèrent pour devenir plus beaux, plus lisses et plus jeunes également. Ses yeux s'éclaircirent et des paillettes rouges vinrent se mêler au bleu turquoise, le rendant tout autant subjuguant qu'effrayant. Ses cheveux s'allongèrent dans un léger bruissement qu'il ne parut pas percevoir, pour lui descendre dans le dos, et pâlirent, eux aussi. Son corps se fit plus fin, légèrement plus petit, tandis que ses vêtements demeuraient aussi ajustés qu'auparavant.

Avoriel.

Bien sûr, il s'agissait de lui. Comment avait-elle pu être à ce point aveugle ?!

Il avait promis de trouver un nouveau moyen de l'atteindre et il y était parvenu, comme toujours !

Elle faillit reculer sous l'effet de la stupéfaction, mais s'obligea à rester impassible, sachant ce qu'elle risquait à le défier. En outre, son expression à lui ne trahissait rien, il avait l'air serein... satisfait même.

— Tu es venue quérir encore un peu de ce nouveau cru que nous avons mis en bouteille ? demanda-t-il en indiquant le liquide rougeâtre dans son verre, faisant allusion aux malheureux qu'ils avaient saignés ensemble.

À ce rappel, Cornélia avisa la table où gisaient les restes de leurs victimes. Ce qu'elle vit la choqua profondément, avant de s'effacer lentement, à l'instar des autres mirages, laissant le bois nu, croulant sous une montagne de poussière. Sous son regard, ce fut alors l'ensemble de la salle qui se transforma peu à peu. Les murs étaient plus foncés, poreux, et les jolies arcades et chapiteaux de colonnes perdirent légèrement de leur délicatesse. Les meubles qui la composaient étaient les mêmes, mais avaient souffert des affres du temps.

Tout ici est en fait moisi, couvert de salpêtre, et même l'odeur de l'air ambiant se modifia pour correspondre à ce qu'elle découvrait.

— J'ai un grand appétit, répliqua-t-elle, soucieuse de continuer à donner le change.

Avoriel lui tendit sa coupe de cristal vide, tapissée d'un épais velours poussiéreux, comme si de rien n'était. Cornélia le saisit, puis fit mine de boire.

C'est à cet instant qu'elle comprit. Le roi sombre semblait sincèrement penser l'abuser encore. Il ignorait qu'elle avait réussi à percer ses illusions...

L'instinct, la haine, le désir de vengeance, tout se mélangea en elle. Elle avait un avantage sur son ennemi, c'était maintenant ou jamais. Elle

devait tenter quelque chose. Se réveiller et fuir, alors que se présentait à elle une telle opportunité, serait de la folie.

Elle fit semblant de tousser, puis laissa échapper la coupe qui se brisa sur la pierre irrégulière du sol. Elle ramassa aussitôt les débris en s'excusant et Avoriel, jouant toujours son rôle, se précipita pour l'aider :

— Ce n'est pas grave, très chère.

Il s'agenouilla avec elle pour rassembler les morceaux de verre quand elle se jeta sans prévenir sur lui, un éclat coupant dans la main, et le poignarda en hurlant.

Il ne vit pas le coup venir et n'eut le réflexe de se protéger d'un bras qu'au dernier moment, déviant le poignard de fortune de la jeune fille. Au lieu de lui entailler le cœur comme elle l'espérait, elle l'atteignit à la joue. Une balafre écarlate s'y dessina, avant de s'étirer en longs filets vers le bas, striant sa mâchoire de traînées sanglantes.

Avoriel écarquilla les yeux, prenant soudain conscience d'avoir été percé à jour, et un gouffre obscur s'ouvrit sous eux.

Tout à coup, ils furent plongés au cœur des ténèbres, dans un noir absolu. Puis, devant elle, une silhouette blafarde émergea d'une glaise humide, dégorgeant d'un sang sombre.

— Tu peux me défier à ta guise, mais tu ne pourras jamais m'annihiler, Cornélia, et il est vain d'essayer, se moqua le roi, de sa voix aux mille tonalités, en se relevant lentement, s'époussetant négligemment, tandis qu'une couche de terre noire et dégoûtante le recouvrait encore. Quand bien même trouverais-tu le moyen de me soumettre à ton feu, que tu ne saurais terminer ce que tu as entrepris.

Cette fois, elle recula, terrifiée, tandis que le roi sombre avançait vers elle, pointant un doigt accusateur dans sa direction.

— Henri le sait, et tu le sais aussi, au fond de toi, poursuivit-il. Si je dois quitter ce monde, tous les vampires que j'ai créés et leurs lignées s'éteindront avec moi ! Car c'est *ma* race, *mon* engeance, *mon* essence ! Tous liés à moi ! Tous !

Un murmure s'éleva et monta en spirale autour d'elle, comme de la fumée s'enroulant à son corps sans parvenir à s'y accrocher.

Avoriel parut l'entendre également. Il fronça les sourcils, mécontent, puis secoua furieusement la tête en parcourant en un éclair la courte distance qui les séparait encore.

— Cesse cela sur-le-champ ! s'écria-t-il, le malaise s'inscrivant sur ses traits. Cesse !

Il tendit des mains blanches vers elle, nettoyées de leur saleté, mais elle ne put voir la suite. Une autre force l'aspirait ailleurs.

Il y eut un tourbillon de couleurs, le visage d'un petit garçon, celui d'une autre femme aux cheveux roux, puis celui d'un homme aux yeux d'un bleu si clair qu'on pouvait le confondre avec un ciel d'hiver. Les murmures gagnèrent en puissance et elle comprit cette langue qui n'était pas la sienne, mais qu'elle reconnut comme celle des immortels, répétant inlassablement, comme quelque litanie :

« *La clé du pouvoir se cache dans le sang.* »

CHAPITRE 12

La Prison de Séraphin

Cornélia fut happée de tout son être, physiquement, comme psychiquement. Des mains puissantes s'évertuaient à la tirer peu à peu hors de terre, où elle était profondément enfouie, et une voix, familière et agréable, la sommait intérieurement de réintégrer la réalité.

— Reviens, Cornélia, réclama Henri, l'ordre se répercutant sous son crâne, l'envoûtement s'écrasant contre ses barrières, dressées de toutes parts.

Parce qu'elle en avait la force. Elle ne reviendrait à elle que si elle le décidait. Le pouvoir affluait en elle, circulant dans ses veines, se diffusant à l'ensemble de son corps.

Elle hésita un instant à essayer de retourner d'où elle venait. Elle avait fait marche arrière parce qu'elle était terrorisée, mais elle n'avait pas joué toutes les cartes dont elle disposait. Elle aurait pu tenter tellement d'autres choses, tandis qu'elle se trouvait si proche – en esprit, du moins – de son ennemi...

Mais c'était également terriblement risqué et elle n'était pas préparée. Elle avait choisi de fuir le rêve, ce qui signifiait qu'elle en était capable. Mais ce ne serait peut-être pas toujours le cas...

Aussi jugea-t-elle préférable de s'abstenir de s'aventurer à nouveau sur un terrain aussi dangereux et s'efforça de reprendre conscience.

Elle mit quelques minutes avant de pouvoir ouvrir les yeux. Mais, durant ce laps de temps, elle sentit que la terre la libérait, glissant sur sa peau comme une soie précieuse et fluide, obéissant à la volonté du prince des vampires en la faisant remonter jusqu'à la surface.

Un léger courant d'air – toujours le fait d'Henri, elle n'en doutait pas – la parcourut, ne soufflant que pour elle, la débarrassant des dernières couches du sable sombre et humide qui la recouvrait. Lorsque enfin elle parvint à lever une paupière, elle gisait sur le sol de la cave où son compagnon l'avait conduite sitôt après le trépas d'Antonia – sa première vraie victime –, le buste et la tête reposant contre lui.

— Comment te sens-tu ? s'enquit-il immédiatement, les yeux écarquillés par l'urgence et la stupéfaction, curieusement tremblant.

Effrayée, bouleversée, totalement perdue... et pourtant elle s'entendit répondre dans un soupir :

— Incroyablement bien.

Parce que c'était également vrai. Elle se redressa, le repoussant doucement, puis se mit prudemment debout, dépliant ses jambes sans difficulté, à sa grande surprise. Ses membres étaient souples, vigoureux, et une énergie extraordinaire circulait en elle.

Cela, elle le devait à la femme dans le coma à qui elle avait pris la vie... le sang du dernier battement de cœur.

Elle n'arrivait pas à assimiler l'idée qu'elle l'avait fait, qu'elle avait véritablement commis cette atrocité-ci.

Mais en était-ce vraiment une ? Sur le moment, elle n'avait pourtant pas eu cette impression.

En outre, il s'était passé tellement de choses depuis... il y avait tant d'horreurs dont elle s'était crue responsable... Mais tout cela n'avait été que mensonges, rien n'était réel dans ce rêve... si ce n'était peut-être sa fin ?

— Alors tu devrais être en mesure de rétracter ton aura, suggéra Henri, esquissant un mouvement de la main pour la poser sur ses cheveux.

Avant de s'interrompre en crispant vivement le poing.

Cornélia ne s'était même pas rendu compte qu'elle avait déployé son pouvoir. Cela expliquait sans doute les tremblements de son amant tandis qu'il la tenait près de lui, ainsi que son attitude et cette distance que malgré elle, elle lui imposait. Il ne pouvait la toucher sans se brûler sous les ondes de chaleur nocives pour tout immortel, qui émanaient d'elle.

Elle inspira profondément, s'obligea à se détendre, puis perçut très nettement une vague de fumée vaporeuse et chaude la rejoindre, pour s'évanouir en elle.

— Excuse-moi, balbutia-t-elle, se demandant si c'était pour cette raison qu'il les avait fait sortir si promptement de terre.

Peut-être même était-ce devenu trop insupportable pour lui ? Avait-elle interrompu le processus de régénération trop tôt en libérant inconsciemment son aura ?

— Ce n'est rien, voyons, la rassura-t-il, en passant finalement les doigts dans ses boucles étrangement ordonnées et brillantes, en dépit de la séance sous la glaise. Ma seule préoccupation est que tu ailles mieux, et c'est le cas, manifestement. Mais tu m'as encore fait très peur... ne cesseras-tu donc jamais ?

Il avait pris un ton légèrement taquin sur la fin, mais elle percevait la gravité de la situation dans le reste de ses paroles.

Pourtant, il était encore loin de se douter de ce qu'elle avait fait...

Cornélia leva la tête, riva son regard au sien, et vit l'ombre d'une bonne centaine de questions le traverser. Préférant les anticiper, elle ouvrit la bouche pour raconter ce qu'elle venait de vivre, tandis qu'ils gisaient ensemble sous terre, lorsqu'il prit les devants et se justifia en fronçant les sourcils :

— Cela fait une semaine et demie que nous sommes ici. Je n'ai pas osé te sortir de ton repos avant, ne sachant rien de tes besoins en la matière, mais il me semblait bien que c'était beaucoup trop long. Quelque chose clochait et j'en ai eu la confirmation lorsque tu as commencé à diffuser ces

puissantes ondes d'énergie. Qu'est-il arrivé ? As-tu refait l'un de ces songes qui te perturbent tant ?

Elle baissa le menton en signe d'acquiescement, consternée qu'il se soit écoulé autant de temps entre le moment où l'avait saisi cet étrange sommeil – qu'en tant que vampire à part entière elle n'aurait pourtant pas dû connaître –, et celui où elle avait déployé son aura, certainement dans le but d'échapper au rêve dans lequel s'était glissé le roi sombre.

— C'était lui, souffla-t-elle, incapable d'organiser ses idées pour s'expliquer correctement. Tu avais raison, il ne s'agissait pas des réminiscences d'une autre vie passée. Avoriel était derrière tout ça. Ce n'était rien de plus qu'une mascarade, une... aberrante mise en scène, sans queue ni tête !

Dans quel but exactement, elle s'interrogeait encore à ce sujet. Le roi sombre aurait-il pu lui faire avouer l'endroit où elle se trouvait par le biais du songe ? Mais de quelle manière dans ce cas, puisqu'il avait fait en sorte qu'elle oublie qui elle était pour mieux se prêter à son jeu absurde ?

Henri referma la main sur son épaule et la pressa durement, contenant mal sa fureur et sa stupéfaction.

— Comment ?! articula-t-il, s'adressant autant à elle qu'à lui-même. Comment aurait-il pu t'atteindre ?!

— Je n'en ai aucune idée, attesta Cornélia, impressionnée par la colère qu'elle sentait déjà monter en lui.

Il la relâcha pour croiser les bras, plaquant son poing sur sa bouche. Puis il se tourna et se mit à arpenter le sol de terre battue de la cave.

— Il aura profité de ton extrême faiblesse de ces derniers temps pour se frayer malgré tout un chemin jusqu'à ton esprit, conjectura-t-il en faisant nerveusement voler la dentelle de son poignet. Il aura profité d'une porte que tu lui as laissé entrouverte, nécessairement...

Ce n'était pas exactement une accusation, toutefois Henri était formel, elle n'était pas totalement hors de cause dans cette affaire.

— Alors il n'y a pas que les miroirs... bon sang ! s'exclama-t-il en pivotant vers elle, les yeux teintés de rouge. Mais il s'infiltré partout, c'est

une telle plaie !

— Il est de nouveau parmi nous, continua Cornélia, avouant toute la vérité à son compagnon. Il est sorti de terre sous mes yeux lorsqu'il a compris que j'avais découvert sa duperie et que... que j'avais inversé les choses, que j'avais... j'avais pénétré son esprit.

Parce qu'elle en était persuadée. Ce ne pouvait être que cela, non ? Les mirages qu'il avait créés pour l'abuser s'étaient dissipés, révélant alors des éléments qui n'appartenaient pas à Cornélia, et qui ne pouvaient provenir que de ses pensées à lui...

— Tu as... Pardon ?! s'étrangla-t-il en inclinant la tête de côté comme s'il avait mal entendu. Ce n'est pas possible, Cornélia. Non seulement il faudrait que tu en sois capable, ce dont – pardonne-moi – je doute beaucoup. Mais en outre, il faudrait également que tu sois complètement folle pour faire une chose pareille !

À présent, il était hors de lui. Déjà. Et ça faisait à peine plus de quelques minutes qu'elle était réveillée...

— Avoriel est sorti de terre, répéta-t-elle, parce que l'information était capitale et que c'était plutôt de ce point en particulier qu'ils devraient discuter en premier lieu.

— Nous savions que cela arriverait, à un moment ou à un autre, nous nous y étions préparés, rétorqua-t-il avant de se pencher sur elle, la saisissant par les épaules, comme le doute s'inscrivait peu à peu sur ses traits. Qu'as-tu fait au juste ? Tu dois absolument tout me raconter, immédiatement !

Cette fois, le souvenir de son expérience onirique de vie commune avec le roi sombre – sous le masque d'Aloys – était demeuré intact, et elle put le restituer avec une surprenante précision. Henri s'efforça de se calmer, mais son récit l'inquiétait plus qu'il n'était prêt à l'admettre, sans toutefois pouvoir le cacher complètement.

Ils étaient assis par terre, le dos appuyé contre l'un des murs poussiéreux de la cave, sans se soucier plus que ça de la pénombre qui régnait dans la pièce, quand Cornélia termina d'expliquer ce qui s'était

passé durant tout le temps où elle était restée endormie. Elle omit sciemment cependant de rapporter l'intégralité des paroles d'Avoriel, remettant à plus tard la discussion à propos de cette théorie insensée qui voudrait que tous les vampires s'éteignent avec leur roi.

C'est lorsqu'elle se tut qu'elle réalisa que l'obscurité, presque totale, des lieux ne la dérangeait pas, et qu'elle parvenait à voir Henri en dépit de toute logique.

Elle était tout à fait vampire.

C'était certain désormais. Elle en possédait absolument toutes les caractéristiques. En dépit de la semaine et demie qui s'était écoulée tandis qu'elle sommeillait enfouie sous terre avec son compagnon, elle ne ressentait ni la soif, ni même la faim... ni aucun autre besoin humain.

— Alors c'est également Avoriel qui est responsable de l'état du treizième, déduisit Henri en reposant la nuque contre la pierre froide derrière lui, l'air soudain plus dépassé que furieux. Il a réussi à l'atteindre, lui aussi. Être physiquement indétectable ne le rend pas invulnérable...

Cornélia haussa les épaules, parce que, en vérité, elle n'en savait rien. Elle avait pu s'échapper de son rêve tandis que Séraphin en était, quant à lui, toujours prisonnier. Par ailleurs, dans son cas, il ne pouvait s'agir d'un rêve, puisqu'il était éveillé... tandis qu'elle, elle n'avait rencontré Avoriel qu'uniquement durant son sommeil.

Ce qui faisait donc autant de similitudes que de différences entre leurs deux expériences.

— Contrairement à toi, tint-elle à rappeler, autant pour son amant que pour elle-même, reprenant, comme pour se rassurer : Être indétectable ne le rend pas invulnérable, contrairement à toi.

Henri l'observa et, dans son regard, elle crut voir passer furtivement le reflet de l'incertitude, avant de disparaître pour finalement se muer en une farouche détermination.

— Contrairement à moi, répéta-t-il avec force conviction, une petite moue supérieure incurvant légèrement ses lèvres, avant de résumer : Les esprits vagabonds tels que le tien et celui du treizième sont donc

susceptibles d'être interceptés par le roi lorsqu'ils s'égarèrent hors de leurs corps. Mon pouvoir, ou celui de Séraphin, n'est donc guère capable de contrer cela. De cette façon, Avoriel parvient à vous approcher et ainsi vous manipuler...

— Sauf que j'ai réussi à percer à jour ses illusions et que j'ai ensuite retourné les choses à mon avantage. Il a *saigné* quand je l'ai frappé. Même si ce n'était qu'en rêve, je l'ai blessé. Et j'aime à croire que c'est une réelle avancée.

Henri la dévisagea à nouveau, puis se détourna pour se perdre dans ses réflexions, l'air sombre.

Après un long moment de silence, il reconnut d'une voix sourde :

— Je ne l'ai vu saigner qu'une seule et unique fois, le jour où j'ai tenté de le tuer dans son cercueil, en utilisant une arme enduite de son propre sang.

Ce qui n'avait guère fonctionné, elle le savait pour avoir vécu cette scène en songe, volant à son insu ce douloureux souvenir à son compagnon.

— C'était une réelle avancée également, sa colère après cela le prouve amplement, allégua-t-il avant de poursuivre, d'un ton soudain plus las : Mais je n'ai absolument aucune idée de ce qu'il faut faire pour l'anéantir, ou même ne serait-ce que pour l'affaiblir. Depuis, je n'ai pas progressé d'un pouce... Il doit pourtant bien exister un moyen.

Puis comme s'il regrettait ses paroles, il soupira nerveusement :

— Un moyen qui ne te fasse courir aucun danger.

— Il existe forcément un moyen, tout ça montre bien qu'il n'est pas aussi intouchable qu'il voudrait que nous le pensions. Mais il m'implique, fatalement, c'est à toi à présent de te faire une raison à ce sujet.

Henri devait tout de même bien être conscient que, quel que soit le plan qu'ils échafauderaient ensemble pour tenter de supprimer Avoriel, elle en serait l'axe majeur. Elle était la seule, en dehors du roi lui-même, à posséder le pouvoir de mort.

La seule.

Rien ne saurait être fait en ce sens sans elle, c'était tout bonnement inconcevable.

Il inspira bruyamment par le nez, puis ne put se dominer plus longtemps. Il se releva agilement, bondissant sur ses jambes tel un félin. Il pointa alors un index exaspéré, et surtout menaçant, dans sa direction :

— Non ! Non, n'y compte pas ! Mais qu'entends-tu enfin lorsque je répète sans cesse à tout le monde que tu n'es *pas* une arme ?! Que je refuse que quiconque se serve de toi pour quelque dessein que ce soit ?! M'entends-tu, Cornélia ? Es-tu sourde, en plus d'être complètement folle ?!

Il ne servirait à rien d'argumenter s'il se mettait dans un état pareil tandis qu'elle n'avait fait qu'évoquer le problème.

Elle eut envie de se mettre debout elle aussi, de lui faire face, de le toiser de la même manière, et de lui répondre sur le même ton enflammé. Mais elle prit sur elle. Il lui fallut mobiliser toute son énergie pour conserver son sang-froid et demeurer de marbre.

Il n'avait pas à la convaincre, elle savait qu'elle n'était pas une arme. Non, cependant elle *possédait* une arme. Elle était même l'unique détentrice d'une force susceptible d'attenter aux jours du roi sombre. Et, quoi qu'il en dise, Henri se rendait obligatoirement compte qu'il ne s'acharnait qu'à nier l'évidence...

— Ton pouvoir est ce qu'il est, certes tu es très puissante, mais tu es également très faible, fit-il valoir sans cesser de la menacer du doigt. Ce ne serait que pure démente de ta part que d'escompter te mesurer à lui. Trouverait-on son repaire – à condition qu'il y soit encore – et arriverait-on jusqu'à lui, que jamais il ne te laisserait le temps ne serait-ce que d'appeler le feu destructeur. À peine te présenterais-tu devant lui que tu serais déjà son esclave, captive de son emprise pour l'éternité !

— Mais ensemble..., essaya-t-elle vainement de plaider.

Avant d'être aussitôt interrompue :

— J'ai dit *non* !

Ce n'était pourtant pas ce dont ils étaient convenus lorsque, après l'enterrement de son père, Cornélia, ivre de chagrin et de rage, avait juré de venir à bout d'Avoriel. Henri l'avait-il oublié ?

Il fit un pas en arrière et secoua la tête, un pli douloureux barrant son front :

— Tu peux être certaine que je ne te laisserai pas faire. Tu es déjà allée beaucoup trop loin avec ce songe. Je veux bien être conciliant et comprendre que tu ne puisses respecter à la lettre mes souhaits, mais cela, je ne le permettrai tout simplement pas. Et à moins que tu ne me tues pour pouvoir ensuite *le tuer, lui*, je m'y opposerai de toutes mes forces. Forces qui, ta singularité mise à part, demeurent très largement supérieures aux tiennes, ne l'oublie pas.

Bon sang, ce qu'il pouvait être buté parfois !

Qu'en savait-il d'ailleurs ? Sa puissance de premier fils du roi était-elle réellement si loin au-dessus de la sienne ? Après tout, rien n'était moins sûr. Elle était tout de même parvenue à rompre les chaînes qu'il avait scellées de son sang en libérant de son cercueil Kelly, l'assoiffée à laquelle tenait tellement Horacio...

Mais elle ne se lancerait pas dans ce débat, et encore moins maintenant, tandis qu'il était déjà si remonté contre elle. Au lieu de ça, elle se leva calmement et demanda, changeant sciemment de sujet, celui qui les occupait actuellement ne menant de toute façon nulle part :

— Où sommes-nous ? Et comment va Séraphin depuis que nous avons quitté Reddening House ?

— Nous nous trouvons toujours dans ma demeure italienne, à Rome, lui apprit-il, prenant sur lui pour recouvrer un semblant de calme. Séraphin, Bertille et Maxime doivent encore y être également. La dernière fois que j'ai vu le treizième – soit il y a plus d'une semaine, avant que l'on s'enterre ensemble –, il était dans le même état qu'auparavant, l'esprit errant dans je ne sais quel monde obscur, perdu.

Bien sûr, c'était logique. Ils ne s'étaient jamais écartés de cet endroit, même lorsqu'ils s'étaient rendus à l'hôpital, qui n'était qu'à quelques rues

de là. Le pouvoir d'Henri restait indispensable à la sécurité de leurs trois amis, celui de Séraphin étant probablement sérieusement affecté par son trouble.

Cornélia songea qu'à présent qu'elle avait une idée de ce qui arrivait au treizième, elle serait plus à même de le ramener. Elle était au mieux de sa forme, regorgeant d'énergie, c'était donc le moment ou jamais d'agir.

Elle chercha une issue à la salle voûtée dans laquelle ils s'étaient ensevelis, perçant les nappes d'obscurité grâce à son regard de vampire, et aperçut un couloir, à l'autre extrémité. Elle traversa la pièce sans rien dire, pressée de retrouver son ami et de tenter à nouveau de l'aider, puisqu'elle en était désormais capable.

— Attends un peu ! la somma Henri en apparaissant juste devant elle tandis qu'elle s'engageait dans une galerie étroite, délaissant une autre, plus large, où étaient stockés des tas de bouteilles de vin – qui, en fait, n'en étaient pas. La discussion n'est pas terminée. J'ignore où tu fonces comme ça, mais tu dois te reposer.

Elle s'arrêta, bien obligée, puis le toisa comme il l'avait fait avec elle un peu plus tôt :

— Me reposer ? Tu n'es pas sérieux ? Tu l'as toi-même affirmé, je viens de passer une dizaine de jours à ne faire que ça !

— Tu n'es pas en mesure de faire quoi que ce soit pour le treizième, protesta-t-il encore, devinant ce qu'elle avait en tête. Tu vas à nouveau t'affaiblir. Et tu sais dorénavant ce qu'il en coûte.

— Je ne m'affaiblirai pas cette fois ! s'emporta-t-elle alors, incapable de faire preuve de davantage de patience et excédée de s'entendre toujours répéter la même rengaine. Je suis forte, Henri, j'ai pris une vie pour ça ! J'ai bu le sang du dernier battement de cœur afin d'utiliser mes pouvoirs et aider ceux qui en ont besoin. À commencer par mon ami.

Le vampire ferma les yeux, et, durant l'espace d'un instant, Cornélia crut que du verre allait se briser quelque part. Mais aucun fracas de ce genre ne leur parvint. Quand il rouvrit les paupières, ses iris étaient redevenus bleu ciel et pâles. Henri ne pouvait régir ses moindres faits et

gestes au prétexte de sa sécurité, se ménageant ainsi, lui et sa crainte démesurée de la perdre. Et il en avait parfaitement conscience.

Il sembla soudain très las...

— Soit, vas-y tout de suite, si tu penses que c'est la meilleure solution, renonça-t-il en se frottant les tempes, s'écartant pour la laisser passer. Sa chambre est au rez-de-chaussée, au bout du couloir, à droite après cette porte.

D'un coup de menton, il désigna le haut des escaliers.

Cornélia s'empressa de les gravir. Tant pis si cela ne plaisait pas à son compagnon, mais ce n'était pas sa faute, ils ne tombaient jamais d'accord sur rien de toute façon.

Elle ouvrit la porte qui reliait la maison à la cave, puis suivit les indications d'Henri. Elle ne devait pas perdre une minute et mettre à profit sa vivacité retrouvée. Si elle avait pu se rendre compte que le rêve créé par Avoriel n'était qu'une illusion à laquelle elle était libre d'échapper si elle le souhaitait, alors elle ferait en sorte que Séraphin réalise qu'il en allait de même avec cette hallucination qui le retenait loin de la réalité.

Elle avait compris, il suffisait d'un déclic. Un élément, une anomalie suffisamment perturbante pour s'apercevoir de la supercherie. Elle irait jusqu'à lui à nouveau, comme elle l'avait déjà fait, et trouverait cette fois l'aberration qui permettrait d'ouvrir les yeux de son ami et de le ramener à lui.

Elle n'hésita pas devant la porte de la chambre. Elle toqua et, sans attendre de réponse, entra. Henri lui emboîta le pas, guettant ses moindres gestes, imaginant peut-être qu'elle finirait par faire marche arrière en voyant qu'il avait raison.

Mais ce n'était pas le cas. Pas cette fois, du moins. Elle disposait d'assez d'énergie pour accomplir l'exploit d'arracher Séraphin à l'emprise d'Avoriel, elle en était absolument convaincue. Elle le sentait au plus profond d'elle-même.

Elle arriva dans une pièce obscure, calfeutrée de partout, mais n'en fut guère surprise. Henri avait dit que son état n'avait pas évolué, aussi le

trouverait-elle certainement au plafond, puisque cette distorsion paraissait l'apaiser.

Cornélia leva le nez et le vit aussitôt, soumis à une autre gravité. Il était recroquevillé dans un coin, comme la dernière fois. Et Bertille, fidèle au poste, était assise à ses côtés, une main posée sur son dos, entre ses omoplates, tentant peut-être d'atténuer les balancements incessants qui l'agitaient.

Cornélia n'eut besoin que de s'imaginer sur le même plan qu'eux, marchant à son tour au plafond, la tête à l'envers, pour s'y trouver tout à coup elle aussi, sans l'aide de personne.

Elle jeta un coup d'œil à Henri pour s'assurer qu'il n'avait rien manqué de sa petite démonstration et lut un certain étonnement dans son regard. Il ne s'attendait manifestement pas à ce que cela devienne tout à coup aussi aisé pour elle.

Pourtant, c'était à se demander pourquoi elle n'avait jamais réussi ce tour de force auparavant tant cela paraissait subitement simple... Comment avait-elle fait d'ailleurs ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Mais, pour l'heure, elle avait d'autres préoccupations, bien plus graves.

Séraphin était en nage, la peau couverte d'un voile rouge poisseux, et Bertille – qui n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'ils étaient entrés dans la pièce, paraissant à peine les remarquer tant elle était absorbée par son rôle auprès du malade – avait à la main une serviette complètement imbibée de sang, avec laquelle elle devait éponger la sueur du treizième depuis un moment. La respiration de ce dernier était sifflante et de curieux sursauts secouaient son corps par intermittence.

Henri s'était trompé, peut-être l'état de Séraphin n'avait-il guère évolué avant qu'ils ne s'enterrent, mais à présent il était des plus inquiétants. Il présentait à nouveau les symptômes...

Bertille daigna enfin se détourner légèrement de celui dont elle prenait soin sans faillir depuis des semaines, et leur adressa à tous deux un regard à la fois suppliant et désespéré. Elle ne prononça pas un mot. Elle n'en avait pas besoin, Cornélia savait ce qu'elle avait à faire. Elle

sourit à la jeune femme, essayant ainsi de la rassurer un peu, puis se pencha sur Séraphin.

Elle prit sa main glacée dans la sienne tout en fermant les paupières afin de se concentrer sur le but à atteindre – soit l'étrange et chimérique cellule où il était retenu prisonnier –, et fut immédiatement projetée dans un autre monde.

Une fumée noire stagnait en nappes épaisses devant elle, et loin, très loin, une tache pâle au milieu des ténèbres attira son attention. Il s'agissait des cheveux blonds, si clairs, de Séraphin, épars au sol.

Il était exactement dans la même posture que lorsqu'elle avait plongé dans son esprit, la première fois. Gisant sur le carrelage crasseux de son ancienne cellule, les poignets et les chevilles entravés par de grosses chaînes de métal. Elle était parvenue à pénétrer extrêmement rapidement dans son espèce de cauchemar hallucinatoire, l'avait tout de suite trouvé, néanmoins quelque chose, une force malveillante sans doute, s'évertuait à la maintenir éloignée.

Elle tenta d'approcher, mais ses pas semblaient ne la mener nulle part, ne la faisaient nullement progresser dans cet univers impalpable et vapoureux. Elle devait le rejoindre autrement. Ici, le mental était la seule force dont elle disposait. Aussi s'efforça-t-elle de mobiliser toute son énergie pour s'imaginer avancer dans sa direction.

Mais alors des serpents de brumes noires se détachèrent peu à peu des amas qui flottaient ici et là, et se mirent à tourner autour d'elle, menaçants. Cornélia ne se laissa pas impressionner et continua, repoussant la fumée, ne songeant qu'à retrouver Séraphin.

Et, sans qu'elle comprenne vraiment comment, les distances étant curieusement faussées dans cette illusion, il fut là, à ses pieds, et elle faillit buter contre son épaule. Le jeune homme ne réagit pas à son approche. Ici, aucun tremblement ni balancement ne l'agitaient. Il reposait au sol, l'air harassé de fatigue, absorbé dans une lourde léthargie.

Son visage était tel qu'elle l'avait vu lorsqu'il lui était apparu quelques mois plus tôt en esprit, tandis qu'à l'époque un océan les séparait. Ses

orbites vides formaient deux gouffres obscurs et béants au milieu de sa figure, dénaturant ses traits fins et angéliques, si agréables pourtant en temps ordinaire.

Elle s'agenouilla près de lui et murmura son prénom. Mais son appel resta sans effet. Elle posa sa main sur son front, d'abord légèrement, puis appuya carrément la paume pour tenter de faire en sorte qu'il ressente au moins sa présence.

— Séraphin, c'est moi, Cornélia, ton amie, lui souffla-t-elle à l'oreille.

Il poussa un vague gémissement, mais ce fut là toute la réaction qu'elle obtint. Ce qu'elle choisit de considérer comme une progression, si infime soit-elle.

— Séraphin, répéta-t-elle plus fermement, tu dois reprendre conscience. Cela n'est pas la réalité. Et au fond de toi, je suis persuadée que tu le sais.

— Mutilé..., marmonna-t-il alors. Défiguré... pour l'éternité. Du sang, il lui faut toujours plus de sang... une telle faim...

— Non, protesta-t-elle en le prenant par les épaules pour le secouer. Tu n'es pas mutilé ! Tu as deux yeux maintenant. Deux yeux qui te permettent de voir. Rappelle-toi.

Le souffle de Séraphin s'accéléra brusquement comme sa torpeur le quittait et il s'écria :

— Ce ne sont que des mensonges ! Je suis aveugle. On m'a mutilé pour que je ne puisse plus jamais regarder que le noir tout autour de moi.

— Souviens-toi, je t'en prie, supplia Cornélia en passant les bras sous les aisselles de son ami afin de le redresser. Il n'y a pas de chaînes, elles n'existent pas. Tu es libre. Et tu vois. Souviens-toi ! Tu sais qui tu es !

— Je ne suis personne, balbutia Séraphin en se dégageant de l'étreinte de la jeune fille pour retomber au sol, amorphe, son regain d'énergie se désagrégeant aussi promptement qu'il était apparu. Je n'ai ni nom ni réelle existence... Je ne suis qu'un mutilé et une réserve de sang pour lui. Rien...

— Celui dont tu parles, c'est le roi sombre, n'est-ce pas ? s'enquit-elle, encouragée malgré tout par l'évolution de son discours – si incohérent celui-ci soit-il encore, il semblait néanmoins peu à peu s'organiser. Mais il n'est pas là. Pas vraiment. Et tu n'es pas obligé de rester ici. Il te suffit de t'en rendre compte, de te rappeler qui tu es.

Elle ne devait pas prononcer son nom. En aucun cas. Seulement son titre. Elle le devinait. Si elle s'y risquait, alors elle le convoquerait, ainsi qu'elle l'avait accidentellement fait déjà une fois, par le passé.

— Qui je suis..., chuchota-t-il en secouant doucement la tête.

— Tu es Séraphin, treizième vampire de premier rang. Tu t'es échappé de l'asile où l'on t'avait enfermé il y a quelques mois parce que, comme aujourd'hui, je suis venue te chercher. Tu as récupéré des yeux qui n'étaient pas les tiens, mais à présent tu n'es plus aveugle.

Il ouvrit la bouche pour répondre, secouant la tête, prêt à nier l'évidence, mais s'interrompit pour réfléchir. Il fronça les sourcils, faisant un effort considérable pour essayer de se rappeler, puis gémit :

— Je ne comprends pas...

— Mais si. Je sais qu'une partie de toi comprend ce que je dis. Essaie encore, rappelle-toi.

Cornélia songea soudain à ce jour où Séraphin était si mal qu'il refusait de quitter le refuge de son lit, le dais clos, comme pour se préserver autant de la lumière que du monde entier. Il se plaignait alors de ne plus savoir qui il était. Et elle lui avait mis un instrument de musique entre les mains... ce qui avait tout changé.

Grâce à la musique, il avait retrouvé quelque chose qui le définissait. Non pas sa personnalité à part entière, elle était perdue, mais ce qui faisait de lui un être humain spécial, faisait également de lui un vampire spécial. Son talent était ce qui le rattachait au monde.

Ce serait donc par ce biais qu'elle réussirait à obtenir le déclic nécessaire, il n'y avait aucun doute possible.

Cependant, elle ne pouvait faire apparaître un violon ici...

Cornélia avisa sa main vide, perplexe. Elle avait la capacité d'entrer dans ce monde curieux et irréel où était captif son ami, ainsi que la capacité de défier les ombres qui avaient tenté de la retenir au loin. Il y avait forcément d'autres choses qu'elle était en mesure d'accomplir.

Elle fouilla dans ses souvenirs à la recherche de la mélodie que Séraphin avait jouée ce fameux jour où il avait neigé sur – et dans – Reddening House. Et, alors qu'elle se la remémorait, elle l'entendit peu à peu dans le lointain, un souffle d'air provenant de nulle part s'élevant pour porter la petite plainte jusqu'à eux. De manière atténuée, tout juste reconnaissable, mais perceptible tout de même.

Cornélia vit Séraphin retenir sa respiration et tendre l'oreille, interpellé lui aussi par la délicate et si fragile mélodie. Il l'écouta et les traits de son visage se contractèrent sous l'effet de la concentration. Puis il ferma des paupières soudain plus bombées et moins flétries, et des larmes de sang s'écoulèrent le long de ses tempes, comme il se trouvait toujours étendu sur le sol. Il renversa la nuque en arrière et avala une grande goulée d'air avant d'ouvrir enfin les yeux.

Alors la neige se mit à tomber doucement, silencieusement tout autour d'eux, minuscules taches blanches perçant la noirceur des ténèbres.

Si la musique avait été initiée par la volonté de Cornélia, les petits flocons en revanche provenaient de celle de Séraphin. Alors il se souvenait... Elle avait réussi, ou presque, à réveiller sa conscience avec cet air.

Le regard du jeune homme se posa un peu partout dans la cellule, reflétant une indicible terreur lorsque, durant un très bref instant, les murs enflèrent pour former des visages à peine humains, hurlant leur douleur autant que leur désespoir. Puis la cellule réapparut, identique à celle qu'il avait si longtemps occupée dans le complexe où elle, Henri et Horacio étaient venus le chercher.

Puis il vit Cornélia, et d'autres larmes lui embuèrent les yeux.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-il, l'air complètement perdu. Où sommes-nous ? Pourquoi suis-je de retour dans ma prison ? Ce n'est pas

possible, n'est-ce pas ? Ce n'est pas...

— Ce n'est pas réel, termina-t-elle. Tout cela n'est que le fruit de l'imagination du roi sombre. Il a profité de ce que ton esprit voyageait pour sonder celui de Maxime, afin d'y puiser tes pires peurs et t'entraver avec. Et t'empêcher ainsi de revenir à la réalité.

Séraphin secoua la tête, comme s'il ne pouvait se laisser si aisément convaincre. Puis il argua :

— Mais la roche, les figures déformées, ce n'est pas à moi, ce ne sont pas mes peurs... Qu'est-ce que ça veut dire ?

Sur une intuition, Cornélia avança :

— Non, en effet. Mais je l'ai vu, moi aussi, lors d'un cauchemar, duquel le roi tirait les ficelles. Il se peut que tu aies perçu ces choses dans les souvenirs de Maxime... et qu'elles t'aient terrifié...

Ne s'agissait-il pas là d'un endroit spécial pour Avoriel, pour qu'elle revienne ainsi dans leurs deux cauchemars ? Une salle, dans son repaire souterrain, peut-être celle-là même où il avait si longuement retenu Maxime ?

Séraphin sembla réfléchir, puis répondit :

— Tout est si confus ici... mais je crois que tu as raison. Peut-être ai-je déjà vu cette autre prison auparavant. Il faut qu'on sorte de là, nous ne sommes pas en sécurité.

Et tandis qu'il prononçait ces mots, la neige cessa de tomber, ses marques blanches au sol s'évanouissant subitement, et la petite musique s'interrompit. Des murmures glaçants la remplacèrent, dans une langue inconnue, mais aux notes inquiétantes...

Cornélia se précipita sur les chaînes qui entravaient Séraphin et tira dessus de toutes ses forces, mais rien ne se produisit. Le métal demeura intact, aussi inflexible que s'il avait été véritable. Le jeune homme se redressa autant que possible et s'agita, tentant de forcer ses entraves de concert, mais n'obtint aucun résultat, lui non plus.

— Oh, merde ! lâcha-t-il, tandis qu'il s'entamait les chairs des poignets dans le vain espoir de se libérer. Merde...

Cornélia s'obligea à conserver son calme, malgré la proximité des voix, lesquelles paraissaient tourner autour d'eux à toute allure et se rapprocher peu à peu. Elle rappela :

— Ce n'est pas réel. Rien de tout ceci ne l'est. Il faut que tu l'intègres, il n'y a qu'ainsi qu'on réussira à s'échapper de cet enfer. Tant que tu y crois ne serait-ce qu'un peu, nous resterons coincés ici.

— Ce n'est pas réel, ce n'est pas réel... ce n'est pas réel, répéta-t-il nerveusement, comme si, à force de le scander, le sortilège se lèverait.

Mais ce ne fut pas le cas. Et le volume des murmures augmentait encore, tandis que la fumée se mettait en mouvement également, se lançant dans d'inquiétantes reptations le long des murs.

Les puissances en action ici ne voulaient pas les laisser partir, c'était évident. Avoriel refusait de les voir lui échapper.

Cornélia se releva, s'éloigna légèrement de Séraphin, de sorte à ne pas le blesser, et déploya son aura au maximum, essayant de repousser les sournoises nappes de brume noire. Lesquelles ne reculèrent pas devant elle, mais n'osèrent pas approcher davantage.

En revanche, les murmures se muèrent tout à coup en hurlements abominables, aussi assourdissants qu'effrayants.

Mais Séraphin ne parvenait pas à rompre ses chaînes. Il avait beau tout tenter, rien n'y faisait...

— Pense à ceux qui tiennent à toi, hasarda Cornélia, parce que, dans son cas, c'était ce qui l'avait éveillée. Tous ces gens qui n'espèrent que ton rétablissement.

Le front du jeune homme se plissa de dépit :

— Il n'y a que toi, tu es ma seule amie et tu es là, captive avec moi... à cause de moi...

Elle maintint la vague d'énergie autour d'elle, gardant la fumée à distance, et s'écria :

— Mais non ! Bien sûr que non, rien ne saurait nous obliger à rester ici contre notre gré. Et je ne suis pas ta seule amie. Il y a quelqu'un, de l'autre côté de ce brouillard, qui te soutient depuis des semaines !

Séraphin se mit alors à sangloter et retomba mollement, épuisé.

— C'est faux, hoqueta-t-il, désespéré. Je sais que ce n'est pas vrai, que tu ne dis ça que pour me sortir de là. Mais si toi, tu ne le peux pas, personne ne le peut.

— Séraphin ! s'exclama Cornélia. Bertille prend soin de toi, elle ne te quitte plus depuis que tu es tombé malade. Elle mérite que tu fasses cet effort pour elle. Nous sommes tes amies et nous le méritons toutes les deux !

Tandis que le brouillard dansait tout autour d'eux, remontant jusqu'au plafond, s'incrétant partout où Cornélia ne pouvait le tenir éloigné, comme cherchant à les engloutir, le jeune homme écarquilla les yeux, stupéfait.

— Bertille ? répéta-t-il avec incrédulité.

— Oui, Bertille. Elle a pleuré le jour où tu as joué du violon pour la première fois à Reddening House, et elle est folle d'inquiétude en ce moment même !

Les chaînes de Séraphin se désagrégèrent soudain, il se redressa, la bouche encore ouverte d'étonnement, et une ombre apparut derrière lui.

Celle d'une jeune femme qui le tenait dans ses bras, l'enlaçant fermement. Sa voix se fraya alors un chemin jusqu'à eux, couvrant étrangement les hurlements tourmentés.

— Je t'en prie, reviens, je t'en supplie, je t'aime, murmurait Bertille en pleurant, elle aussi. Reviens-moi...

Séraphin inclina la tête vers l'ombre, ses traits se chargeant d'une émotion que Cornélia ne lui connaissait pas, et le décor frémit, chancela, puis mourut pour de bon. Le noir opaque céda à contrecœur la place à la pénombre réconfortante de la chambre.

Henri était là, à côté d'elle, n'ayant pas bougé. Il lui tenait la main, tandis qu'elle pressait encore celle du jeune vampire. Soulagée et heureuse, elle relâcha ce dernier en lisant dans ses beaux yeux bleu violacé, si pétillants de vivacité, son retour parmi eux, à la réalité.

Séraphin inclina le menton en signe de remerciement, ne trouvant manifestement pas les mots. Puis il pivota vers Bertille, dans son dos, qui le tenait serré contre elle, et... l'embrassa.

Cornélia préféra s'éclipser pour les laisser seuls et avisa Henri, qui approuva d'un hochement de tête. Son compagnon l'aida à rejoindre le sol, alors qu'elle avait totalement oublié cette histoire de défi lancé à la pesanteur. Et ensemble, ils quittèrent la chambre.

Séraphin était revenu et c'était tout ce qui comptait.

CHAPITRE 13

Le Glas de la Révolte

Cornélia et Henri remontèrent ensemble jusqu'à leurs appartements privés et croisèrent Maxime en chemin. Ils lui apprirent la bonne nouvelle, mais le vampire ne parut pas plus ravi que cela d'apprendre le rétablissement de Séraphin.

D'ailleurs, à y repenser, il avait été très laconique et assez peu aimable de manière générale durant ce bref entretien. Nul doute qu'il en voulait à Cornélia pour ce qui s'était passé une semaine et demie plus tôt, avant qu'elle ne s'enterre avec son compagnon. Elle avait fait un choix qu'il désapprouvait complètement. Peut-être commençait-il à réaliser que rien ne serait plus jamais possible entre eux, qu'outre l'engagement de la jeune fille envers le prince, elle et lui avaient beaucoup trop changé pour s'entendre à nouveau, même de manière strictement amicale...

Henri repoussa la porte de leur chambre, puis s'adossa au battant, ferma les paupières et émit un long soupir – de lassitude ou de soulagement, Cornélia n'aurait su le dire.

— J'ai fait ce qu'il fallait, se sentit-elle obligée de se justifier.

— Bien sûr, lâcha-t-il, l'air désabusé. Tu fais toujours ce qu'il faut. Curieux en ce cas que nous soyons constamment en désaccord.

— Aurais-je dû laisser Séraphin se perdre pour de bon ? Il présentait les symptômes, tu l'as constaté comme moi. Il aurait basculé si je n'étais

pas intervenu !

— Certes, concéda Henri, soudain plus agacé. Mais nous aurions pu en discuter plus amplement, préparer davantage ton intervention dans son esprit. Tu ne peux ignorer que l'exercice ne saurait être sans danger, après ce qu'il s'est passé.

Cornélia comprenait qu'il soit encore un peu fâché, après tout, elle avait foncé tête baissée, et n'avait tenu aucun compte de ses mises en garde... comme de coutume. Et le moins que l'on puisse dire était que ce n'était pas toujours très avisé.

Cependant, cette fois, elle avait eu raison. Elle avait ramené Séraphin. Et elle ne s'excuserait certainement pas pour cela !

À son réveil, elle s'était sentie tellement revigorée, si pleine d'énergie, regorgeant de pouvoir et jouissant d'une puissance qu'elle n'avait jamais possédée jusque-là. Elle avait agi promptement parce que personne n'était capable d'affirmer avec certitude que l'effet ne serait pas seulement temporaire et qu'elle avait besoin de ses forces accrues pour sauver le jeune homme.

La vie d'Antonia n'avait pas été cueillie en vain et c'était ça le plus important. Il était dommage qu'Henri ne parvienne pas à le considérer sous cet angle, mais non, vraiment, elle ne regretterait pas d'avoir fait ce qui lui semblait juste. Il en irait toujours ainsi...

— Ne nous disputons pas, je t'en prie, l'implora-t-elle en allant jusqu'à lui pour lui prendre la main. Pas maintenant. Pas dans ces circonstances. L'heure est grave, tu ne cesses de le répéter. Alors profitons de chaque instant passé ensemble. S'il te plaît...

Il resta immobile quelques secondes, la toisant durement, encore en colère. Puis il ne put demeurer insensible davantage et céda brusquement. Sa moue désapprobatrice se mua tout à coup en un petit sourire avide, ses lèvres s'étirant comme malgré lui, et il noua fébrilement ses doigts aux siens.

Il captura ensuite son menton entre le pouce et l'index et lui fit renverser la nuque, s'inclinant sur elle pour venir farouchement

l'embrasser. Sa langue se fraya instantanément un chemin vers la sienne et la caressa d'emblée avec exigence.

Cornélia déposait une pluie de baisers voraces dans le cou d'Henri, repoussant ses cheveux lisses et si soyeux en arrière, lorsqu'il murmura :

— Tu dois avoir faim, non ? Après tous ces jours passés sous terre...

C'était une invitation, clairement. Une invitation des plus tentantes, de celles que l'on ne saurait refuser. Du moins, pas Cornélia.

Elle ne ressentait pas spécialement le besoin urgent de se nourrir, comme d'ordinaire. Le sang du dernier battement de cœur de l'humaine l'avait rassasiée pour une longue période, c'était certain. Mais sa bouche était si près de l'artère d'Henri, son parfum subtil envahissait ses poumons et commençait déjà à lui échauffer les sangs.

Elle en avait tellement envie...

L'instant d'après, elle refermait les mâchoires sur la gorge blanche et si douce du vampire, le mordant sans violence, transperçant sa peau de ses crocs pointus aussi délicatement que possible. Elle l'entendit gémir sourdement, comme si, paradoxalement, cela lui offrait autant de satisfaction et de plaisir qu'à elle.

Elle n'aspira qu'une petite quantité de sang – parce que plus n'était guère nécessaire –, heureuse de réussir enfin l'exploit de se contrôler en un tel moment.

Elle léchait les petites plaies rondes et propres qu'elle avait causées, attendant qu'elles se résorbent d'elles-mêmes, quand Henri la pressa si désespérément contre lui qu'elle crut étouffer.

— J'aimerais tant ne plus craindre sans cesse de te perdre, se lamenta-t-il, aux abois, d'un ton qui l'inquiéta, qu'elle l'avait rarement entendu employer. Je redoute en permanence qu'il ne t'arrive du mal, d'une manière ou d'une autre. Tu as beau être plus forte aujourd'hui, ainsi que tu ne cesses de le répéter, il existe néanmoins encore tellement de moyens de t'atteindre...

— Mais non, tenta-t-elle de le rassurer, de façon plus ou moins convaincante, elle n'était pas dupe – parce que, quelque part, elle savait

bien que c'était la vérité.

Elle se blottit contre son torse, nichant son front au creux de son bras, et s'entêta :

— Mais non, tu te trompes. Il y a très peu de façons. En fait, quand je suis auprès de toi, il ne peut y en avoir. Tu te rappelles ?

Elle s'écarta juste assez pour se laisser engoutir dans l'océan bleu soutenu de ses yeux, aux reflets rougeoyants de coucher de soleil, comme le pourpre chassait l'azur dans ses iris, et conserver leur étreinte intacte. Elle se serait noyée s'il ne l'avait pas ramenée à la surface des flots en ajoutant :

— Je voudrais ne t'avoir que pour moi, qu'aucun roi d'aucune sorte ne te menace plus, ne te convoite plus si désespérément qu'il traque et se faufile dans la moindre brèche de mes défenses pour t'enlever à moi. Comment supporter de vivre ainsi ? Je suis si fatigué de tout cela... Ces émotions qui sont les miennes sont si puissantes, si dévastatrices... qu'en vérité j'ignore si je dois me réjouir qu'elles me soient revenues, ou bien le déplorer.

Cornélia sentit son cœur se comprimer douloureusement dans sa poitrine :

— Henri, ne dis pas ça, je t'en prie. Moi aussi, j'ai constamment peur pour toi. Mais je ne regrette rien, et surtout pas les sentiments que j'éprouve désormais pour toi.

Il la scruta alors tellement intensément qu'elle fut comme happée par ce regard étrange, auquel elle ne s'habituerait probablement jamais, oubliant tout le reste. Elle vit ses sourcils s'incurver, dessinant entre eux un pli vertical.

— Tu m'as mal compris, souffla-t-il d'une voix feutrée par une certaine tension – tension aux origines multiples, laquelle les habitait tous deux à présent. Je n'ai aucun regret. Simplement, je me demande s'il est bien sage d'aimer autant, au point que l'on ne sait plus différencier les bons choix des mauvais, qu'on ne sait plus où se trouve ni la raison ni la

logique, que l'on en perd jusqu'au plus infime repère, ainsi que... que toute pondération.

— Je préfère ne pas me poser la question, pour ma part, chuchota-t-elle. La réponse nous déplairait autant à l'un qu'à l'autre. C'est ainsi, je t'aime, c'est tout. Et tant pis pour la pondération, la logique et la raison.

Elle avait abandonné son humanité pour lui, la sagesse n'était définitivement plus à l'ordre du jour...

Contre toute attente, Henri sourit, visiblement heureux, malgré la terrible tempête qu'ils traversaient, d'entendre ces mots. Ses traits s'illuminèrent soudain, merveilleux, ravageurs, et ses dents éblouissantes de blancheur se dévoilèrent tout à fait :

— Alors nous surmonterons tout, n'est-ce pas ?

— Absolument tout, confirma-t-elle.

À présent, elle ne cherchait plus à le rassurer. Non, elle le pensait sincèrement.

Ses mains remontèrent le long de la nuque d'Henri, s'enfouissant dans sa chevelure aux mèches si fluides qu'elles glissaient comme de la soie entre ses doigts, et il eut un long frisson de plaisir.

Son sourire se fit plus enjôleur, plus sensuel, et les lucioles s'agitèrent de toutes parts autour d'eux, tandis que dans les yeux de son compagnon un brasier écarlate s'allumait, ses crocs descendant jusqu'à griffer ses lèvres.

Un délicieux fourmillement parcourut les muscles du ventre de Cornélia, pour descendre plus bas et venir se nicher entre ses cuisses. Mais quelque chose clochait avec les petites lumières, leur scintillement se modifiait peu à peu pour devenir moins brillant et... plus rouge.

— *Tu as faim*, en conclut-elle, en examinant son visage sous un nouvel angle, lui renvoyant sa supposition de tout à l'heure.

Il prit une grande inspiration et ses narines ciselées palpitérent lorsqu'il admit, presque à contrecœur :

— De toi... *J'ai faim de toi...* de toutes les manières possibles.

Alors il le reconnaissait enfin. Henri avouait que la dépendance était réciproque, que lui aussi avait besoin de prendre régulièrement *son* sang, à elle, et pas un autre. Cornélia en fut bouleversée, parce qu'elle attendait cela depuis longtemps. Elle ignorait pourquoi cette idée lui plaisait autant, mais c'était ainsi. Elle aimait le fait qu'ils partagent cette espèce de toxicomanie pour l'hémoglobine de l'autre.

Elle lui sourit en retour.

— Bien sûr, acquiesça-t-elle en inclinant la tête sur le côté, lui présentant sa gorge, lui offrant l'artère à laquelle elle-même adorait boire. Vas-y, prends. Prends tout ce que tu veux.

Il parut hésiter brièvement, mais les remords furent très vite chassés par l'impérieux désir de la mordre. Et il se laissa guider par ses pulsions, ces instincts si caractéristiques de son espèce... de *leur* espèce.

Avec un peu moins de précautions que d'ordinaire, et cependant avec une certaine douceur tout de même, il mordit la peau fragile et lisse entre son cou et son épaule, dédaignant sciemment – sans doute pour la préserver quelque peu, soucieux de ne pas lui prélever trop de sang – sa gorge et l'endroit où les veines étaient les plus généreuses.

Henri aspira puissamment, avala une première gorgée et grogna de satisfaction. Son étreinte devint plus étroite encore et il la souleva pour plaquer son bassin au sien, juste contre son érection. Ce qui eut pour conséquence d'électriser complètement la jeune fille, qui ondula comme par réflexe, se frottant à lui fébrilement, sans plus aucune pudeur.

Les crocs de son amant se resserrèrent en réponse, et la pression de sa morsure se durcit, une douleur cinglante l'accompagnant. Mais Cornélia n'en avait cure... le plaisir qu'elle en retirait était nettement supérieur.

L'une des mains d'Henri quitta ses reins pour empoigner son postérieur et le tissu de sa jupe se retroussa comme de lui-même, pour lui permettre d'accéder à sa peau, remontant ensuite sous la soie légère de sa culotte.

Elle avait besoin de le toucher, elle aussi. Un besoin urgent. Aussi glissa-t-elle les doigts entre eux pour tirer fiévreusement sur sa chemise,

de manière à l'extirper de son pantalon. Le geste fut nettement plus simple et rapide que d'ordinaire, comme si une autre force l'y avait aidé. Et elle eut alors conscience qu'elle aussi se servait de ses pouvoirs pour déshabiller son amant... ce qui la ravit au plus haut point.

Enfin ils étaient à égalité sur ce terrain.

Ou presque... toute expérience mise à part, bien sûr.

Au moment où elle songeait qu'elle était libre de l'entraîner où elle le souhaitait, comme il le faisait si souvent avec elle, ils se retrouvèrent sur le lit, elle allongée sur lui.

Puis, soudain, ce fut l'inverse, Henri fut sur elle, la dominant, lui donnant des coups de reins pour mieux la clouer au matelas.

La main de Cornélia se faufila sous le vêtement qu'elle venait de défaire, se promena sur son torse, palpant cet enchevêtrement de muscles fermes et secs qu'elle aimait tant. Quand, soudain, il se crispa vivement, se figeant d'un seul coup.

Aussitôt, il retira les dents de sa chair, tandis qu'en même temps il s'emparait de son poignet pour le repousser.

Elle mit quelques secondes à comprendre qu'ils devaient cesser, qu'il y avait un problème. Quand elle ouvrit les paupières, Henri semblait à la torture. Il haletait, couvert d'une sueur grenat, et ses prunelles incandescentes s'étaient parées d'une lueur folle, aussi inquiétante que dérangeante.

— J'ai... beaucoup trop... faim, balbutia-t-il, à bout de souffle.

— Euh, d'accord, accepta-t-elle, totalement déstabilisée.

Il roula sur le côté, le poing serré sur sa chemise, comme s'il souffrait. Pendant que de l'autre main il se couvrait le visage, cachant avec embarras ses yeux.

Que se passait-il ? Elle n'y comprenait plus rien.

— Henri, est-ce que je t'ai fait... mal ? s'enquit-elle, hésitant entre essayer de découvrir ce qui lui arrivait et se précipiter à la cave chercher des bouteilles, ainsi que Maxime l'avait fait pour elle, quelques jours plus tôt.

Cela paraissait tellement invraisemblable. Sa question était même ridicule. Pourtant, elle avait l'horrible impression d'être responsable de ses maux...

— Bien sûr que non, mon ange, garantit-il en se redressant promptement, lui tournant le dos pour remettre en place ses vêtements. Il y a seulement que je meurs de faim et que j'aurais dû m'en rendre compte plus tôt. Prendre ton sang dans cet état était une erreur.

Cornélia se releva à son tour.

— Je ramène ce qu'il te faut immédiatement, promet-elle, se téléportant soudain, sans même l'avoir décidé, devant la porte.

Henri la dévisagea, perplexe, les traits encore marqués par son brusque malaise. Puis il secoua la tête et indiqua quelque chose dans la chambre. Un élément nouveau du mobilier, auquel elle n'avait guère prêté attention.

— Merci, mais ce n'est pas utile, déclina-t-il, s'efforçant de donner le change en prenant un air vaguement amusé devant ses nouvelles prouesses ainsi que sa surprise. J'ai fait installer le nécessaire ici.

Il modula son pas de façon à ne pas se précipiter sur le réfrigérateur installé à l'autre bout de la pièce, derrière le grand cercueil de laque noir. Il ouvrit la porte, en sortit un Thermos et le vida d'une traite. Avant d'en prendre un deuxième, puis un troisième.

Jusqu'à avoir ingurgité d'affilée le contenu de sept de ces récipients pourtant conséquents.

— Tu te sens mieux ? osa alors Cornélia, qui l'avait regardé se nourrir en silence, d'un œil quelque peu ahuri.

— Oui, affirma-t-il, passant machinalement le dos de sa main sur ses lèvres pour les essuyer. Je te demande pardon. J'aurais dû y penser avant.

Mais cela était-il suffisant pour justifier cet étrange comportement ?

Elle était à la fois frustrée, désemparée, mais également soucieuse.

Ils s'apprêtaient à faire l'amour, il n'y avait aucun doute sur ce point. Et tout à coup, sans réelle raison, plus rien. Henri avait brutalement tout

stoppé, en pleins ébats, comme il le faisait si souvent au début de leur relation.

Sauf que maintenant, tout était différent. Ils n'en étaient plus à leur coup d'essai et avaient réglé tous leurs problèmes de ce côté-là. Cela ressemblait tellement peu à l'Henri enflammé et insatiable qu'elle connaissait, celui à qui elle avait affaire depuis quelques mois... Celui qui venait, pas plus tard qu'il y avait quelques minutes, de rouler sur elle pour mieux l'immobiliser et se placer entre ses jambes.

Le besoin de sang, à lui seul, pouvait-il expliquer pareil revirement ? Et pourquoi était-il aussi affamé ? Ils avaient passé une semaine et demie en terre, mais pour sa part elle ne le ressentait pas le moins du monde. Au contraire, elle était rassasiée et en pleine forme. Certes, il n'avait pas, comme elle, pris de vie. Mais n'aurait-il pas dû, lui aussi, profiter de ces journées d'ensevelissement pour se régénérer pleinement ? Après tout, il avait bu le sang d'Antonia avec elle...

— S'il y a quoi que ce soit qui ne va pas, je veux que tu me le dises, exigea-t-elle en croisant les bras, ne pouvant s'empêcher d'être soupçonneuse.

Henri termina de placer les Thermos vides sur une table, alignés, en attendant de les nettoyer et, seulement ensuite, se tourna vers elle.

— Ce qui n'allait pas, c'est que j'avais très faim, ainsi que je t'en ai fait part et ainsi que tu peux le constater, allégua-t-il en plissant les paupières, l'air offensé qu'elle puisse imaginer qu'il y ait autre chose. Je ne m'en suis rendu compte que trop tard, tandis que je me nourrissais sur toi. J'ai paniqué parce que, durant un instant, j'ai perdu le contrôle. Le jeu auquel nous jouons est dangereux. Je pourrais t'affaiblir de nouveau...

— Et je pourrais, moi aussi, t'affaiblir, le coupa-t-elle, parce que cela valait aussi bien pour l'un que pour l'autre, ce qu'il paraissait feindre d'ignorer.

Il haussa les épaules et la considéra avec amusement, comme si c'était tout à fait surréaliste.

Avait-il la mémoire courte ? Devait-elle lui rappeler que lorsque, la première fois, il l'avait forcée à boire à son poignet, il avait dû se mettre en terre sitôt après ?

— Je vais au cercueil rapidement et ensuite nous reprendrons exactement là où nous en étions restés juste avant ce fâcheux incident, tu veux bien ? J'ai tout gâché et, crois-moi, j'en suis on ne peut plus navré. Accorde-moi une seconde chance, s'il te plaît.

Il paraissait effectivement désolé, voire contrit, en fait, vraiment déçu par lui-même. Aussi accepta-t-elle tout naturellement :

— Évidemment, voyons.

Et à nouveau, il sourit. Le malaise était passé, la gêne aussi. Il se dirigea vers le cercueil, souleva le couvercle, et allait bondir dedans quand elle lança :

— Tu ne me demandes pas de me joindre à toi ?

Henri cilla, puis arqua un sourcil :

— Eh bien, je ne sais pas. Tu ne sembles pas en avoir besoin. Je ne voudrais pas que tu te sentes obligée de t'enfermer là-dedans en ma compagnie, uniquement parce que moi, j'y suis contraint.

— Ce n'est pas ce que tu fais pour moi ?

— Si, concéda-t-il en avisant avec détachement le lit de satin noir. Mais c'est différent.

— Ah bon, et en quoi ? s'étonna-t-elle en le rejoignant.

— C'est agréable... pour moi, lâcha-t-il dans un murmure, comme curieusement contrarié de devoir le reconnaître. C'est en cela que c'est différent.

— Et je suis sûre que dès que j'y serai habituée, ça le deviendra aussi pour moi, chuchota-t-elle à son oreille, montant sur la pointe des pieds et s'accrochant à son bras pour l'atteindre.

— Ce sera certainement très étrange si je me fige et pas toi, opposa-t-il en s'appuyant sur les rebords de bois, en pleine réflexion. Je ne suis pas sûr d'avoir envie de cela.

Henri avait-il vécu cette situation pendant le temps où ils s'étaient ensevelis dans la cave ensemble ?

Mon Dieu, oui, nécessairement, puisque c'était lui qui l'avait sortie de terre !

Cornélia ravala sa salive un peu bruyamment en réalisant que son compagnon avait probablement manipulé son corps raidi par le repos du vampire, semblable à un cadavre. Puis elle blêmit quand elle songea que peut-être, lui était resté tout à fait conscient et mobile, libre de ses mouvements, tandis qu'il s'efforçait d'attendre patiemment qu'elle revienne à elle, allongé avec elle sous des mètres cubes de glaise...

— Tout ce que je veux savoir, c'est si tu trouverais cela plus *agréable*, ou en tout cas moins pénible, si je me joignais à toi ? reprit-elle, s'obligeant à ne plus penser à ce qui s'était passé ces derniers jours, sous terre.

Henri parut indécis, puis il leva les mains comme pour se rendre et opina :

— C'est évident, oui, ce serait nettement plus agréable.

— Bien.

Cornélia le repoussa et monta dans le cercueil aussi agilement que possible, ce qui lui parut étonnamment aisé. Elle s'étendit sur le flanc, se tassant contre la paroi opposée, afin de laisser le plus de place possible à son compagnon dans cet espace particulièrement réduit. Mais elle savait que dans cette bière particulière, aux mesures exceptionnelles, ils tenaient à deux.

Henri pinça les lèvres, manifestement encore partagé, et se résolut finalement à prendre place à ses côtés, conservant cependant son expression maussade. Mais il ne la trompait pas, il avait avoué qu'il préférerait encore cette solution. Lorsqu'ils furent tous deux étendus, il la ramena davantage sur lui, lui faisant passer un bras sur son torse et une jambe entre les siennes, puis il referma le couvercle tout en lui embrassant la tempe.

Le noir s'abattit sur eux, l'air, ainsi confiné, se raréfia, et la respiration du vampire se modifia instantanément. Celle-ci se fit de plus en plus discrète, à tel point que bientôt sa poitrine devint totalement immobile sous la main de Cornélia. Plus aucun souffle ne le trahissait... ce qui était plutôt perturbant, même si elle s'y était attendue.

La jeune fille aurait aimé échanger quelques mots encore, avant de laisser son amant sombrer dans l'engourdissement surnaturel des immortels, mais elle se rendait bien compte qu'il était déjà trop tard. Sous ses doigts, elle sentait le corps d'Henri se transformer, perdre sa souplesse naturelle pour se faire progressivement plus raide, pétrifié.

Alors un liquide froid apparut comme par magie au fond du cercueil, se répandant peu à peu sur le satin, pour le recouvrir complètement.

Il avait eu raison, il s'était figé, mais pas elle. Parce qu'elle n'avait aucun besoin de se régénérer, tandis que lui, si. C'était tellement singulier de se retrouver là, à moitié étendue sur lui, pendant qu'il gisait dans cet état. Elle avait été si choquée lorsque, quelques mois plus tôt, bravant un interdit – qui, à sa décharge, n'avait pas été clairement énoncé –, elle avait ouvert son cercueil et trouvé son ami sous la forme d'un sinistre cadavre.

Mais elle était tellement au-dessus de toutes ces considérations à présent... L'odeur du sang qui macérait autour d'elle, celui d'Henri, ne lui était même plus si écœurante. En fait, elle se surprit même à... l'apprécier.

Cornélia caressa la poitrine dure comme la pierre du vampire et se serra plus étroitement encore contre lui.

Elle resta consciente et éveillée tout le temps que dura la régénération de son compagnon, et sentit le processus s'inverser lorsque, après un peu plus d'une heure dans cet état, la paralysie du vampire le quitta lentement.

Une fois complètement revenu à lui, il la pressa contre son torse, puis soupira lorsqu'elle enlaça ses doigts aux siens. Il se tourna pour l'embrasser, mais elle l'interrompit tandis qu'un curieux frisson d'alerte parcourait sa colonne vertébrale.

— Tu le ressens donc désormais ? s'étonna Henri.

— De quoi parles-tu ?

— La présence d'un autre vampire, à proximité, chuchota-t-il.

Par réflexe, elle voulut se redresser, mais se heurta durement au couvercle encore clos du cercueil. Ce qui tira un léger éclat de rire à Henri.

— Ce n'est que Séraphin, mon ange, la rassura-t-il dans un murmure. Si tu n'étais pas à mes côtés, tu pourrais l'identifier. Le fait que tu puisses le détecter tandis qu'il est tout proche est déjà un progrès considérable, d'autant plus si l'on considère que mon pouvoir rend ce genre de choses extrêmement difficile.

— Mais pourquoi est-il si près ? s'étonna-t-elle, tandis que l'onde étrange qui l'avait traversée s'intensifiait.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

À peine Henri avait-il prononcé ces mots qu'ils se retrouvèrent hors du cercueil, debout, au milieu de la chambre, faisant face au treizième.

Cornélia battit des paupières, tentant de s'accommoder à la luminosité ambiante, après avoir été enfermée dans le noir. Depuis qu'elle avait évolué pour devenir vampire à part entière, s'adapter aux variations d'éclairage lui devenait de plus en plus difficile. Sans doute ses nouveaux yeux d'immortels peinaient-ils à passer de l'obscurité, dont ils réussissaient néanmoins l'exploit de percer l'opacité, au jour, même déclinant, ainsi qu'il semblait l'être présentement.

— Maxime refusait de venir vous déranger, mais j'ai pensé qu'il serait préférable de le faire tout de même, annonça Séraphin, l'air grave – et visiblement déjà pleinement remis de sa précédente mésaventure.

— Que se passe-t-il ? lança Cornélia, angoissée à l'idée qu'il soit arrivé quelque chose tandis qu'ils se reposaient.

— Tu aurais pu frapper, observa placidement Henri, levant un sourcil réprobateur, très calme en revanche.

Trop calme... mais sans doute s'efforçait-il de garder la tête froide malgré les événements.

— L’oiseau de maître Ryù est revenu, il a répondu à mon appel et j’ai donc décidé de lire le message qu’il apportait, expliqua le jeune vampire en tendant un papier jauni au prince. Un grand nombre de second rang, dont Lucia, ont connu lors des dernières vingt-quatre heures la souffrance de perdre une partie de leur progéniture. La quantité de vampires tués reste difficile à évaluer, mais il s’agirait au bas mot d’une cinquantaine de troisième rang sacrifiés.

— Qu’est-ce que ça veut dire ? s’inquiéta Cornélia en se tournant vers Henri.

Celui-ci parcourut rapidement la lettre, puis afficha une moue contrariée :

— Cela signifie que ce que tu as vu était bien réel, Avoriel est sorti de terre et il tient à nous le faire savoir. Et cela montre également qu’il ne joue pas fair-play, manifestement... Il transgresse ses propres règles et supprime une partie des siens, sans doute parce qu’il a besoin d’un sang plus puissant que celui des humains, sans toutefois oser frapper parmi ses propres enfants, ni leurs descendants directs.

— Je suis resté dans les vapes bien trop longtemps ! s’exclama Séraphin en secouant ses mèches aux doux reflets blond pâle, encore quelque peu ébouriffées. C’est une catastrophe !

— Ce serait certainement arrivé malgré tout, réfuta Henri. Apparemment, certaines des victimes du roi sombre n’avaient pas été aperçues depuis des lustres. Il est possible que ses partisans les aient enlevées avant, en vue de les lui servir en guise de repas dès sa sortie de terre. Au moins ne s’est-il pas contenté de vider ces pauvres hères de leur sang et d’abandonner de nouveaux assoiffés dans la nature. Il les a tués.

— Et c’est positif ? s’enquit Cornélia, abasourdie.

Le prince haussa une épaule :

— D’une certaine façon, oui. Notamment parce que cela prouve qu’il n’est pas aussi fort qu’il aurait pu l’espérer après une aussi longue retraite. S’il n’avait pas supprimé tous ces troisième rang, nous ne pourrions être tout à fait sûrs de son retour parmi nous. Il cherche de cette manière à

nous intimider, ce qui, en soi, est signe de faiblesse. Il n'agirait pas de la sorte s'il était persuadé de pouvoir remporter la bataille que nous nous apprêtons à livrer.

— Il faut que nous nous organisions le plus rapidement possible, avisa Séraphin, l'air particulièrement déterminé.

Henri pivota, fit quelques pas dans la pièce, puis se rendit à son bureau.

— Maintenant que tu es tiré d'affaire, nous allons pouvoir mettre en place notre défense, alléqua-t-il, ses traits reflétant une profonde réflexion, puis il se tourna vers Séraphin et l'étudia avec une intensité redoublée : Te sens-tu prêt à faire le nécessaire pour, en premier lieu, nous protéger du roi, puis, dans un second temps, tenter de le vaincre ? Tu es un élément clé dans ce plan et j'ai besoin que tes pouvoirs tiennent ceux qui me sont fidèles hors de portée d'Avoriel, tandis que je garderai Cornélia le plus éloignée possible de tout cela. Tu devras te plier à mes ordres.

La jeune fille allait s'interposer, parce qu'elle estimait être également un élément clé et qu'elle ne tolérerait pas d'être maintenue à l'écart. Mais Séraphin l'en empêcha en se téléportant subitement face au prince pour s'incliner devant lui :

— Je vous obéirai, je suivrai à la lettre la moindre de vos directives, jusqu'à ma mort, je vous en fais aujourd'hui même le serment.

— Bien, agréa Henri en retournant à ses papiers, nullement surpris par la ferveur et le dévouement soudains du jeune vampire.

Le prince ramassa une plume sur son bureau, s'entailla machinalement le creux de la main avec la pointe et s'apprêtait à la poser sur sa feuille pour y tracer de quelconques instructions quand Cornélia les rejoignit :

— Enfin, tu ne peux pas confier quoi que ce soit à Séraphin, il revient tout juste de l'enfer !

Puis elle s'adressa directement à l'intéressé :

— Tu dois prendre le temps de te remettre. Tu es peut-être en colère à cause de ce qu'Avoriel t'a fait subir et tu es pressé d'en découdre, mais rien de tout cela n'est raisonnable.

Elle attrapa le poignet d'Henri, qui commençait à écrire, ne tenant aucun compte de ce qu'elle était en train de dire.

— Je veux être mise au courant de ce que tu prévois ! exigea-t-elle, ne pouvant se retenir d'éprouver une grande déception à l'idée qu'il ait longuement tout préparé sans jamais ressentir la nécessité de lui en toucher quelque mot que ce soit. Je veux avoir le droit de donner mon avis.

— Mais tu l'as, bien entendu, attesta-t-il tout en dégageant habilement sa main pour se remettre à griffonner. Et tu vas être informée, cela va de soi. À présent, pardonne-moi, mais le temps presse, tu le comprendras aisément.

Cornélia recula d'un pas, déconcertée. À nouveau, il la traitait en enfant. Comme une gamine capricieuse et agaçante qu'il s'appliquait à calmer, s'obligeant à se montrer conciliant malgré tout.

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi, ajouta Séraphin d'un ton plus doux, se voulant probablement rassurant, rivant le clou que son compagnon venait d'enfoncer. Je vais très bien, grâce à toi. J'ai récupéré et je suis pleinement remis, tu peux me croire.

Elle n'en revenait pas, les deux hommes s'étaient ligués contre elle, avaient décidé de mener la barque sans l'en avertir, sous le prétexte de vouloir la protéger.

C'était plus ou moins l'histoire de sa vie...

Pourquoi personne, de son propre père jusqu'à son amant, ne la considérait jamais comme une adulte responsable, une personne à part entière, dont l'opinion comptait tout autant que celle des autres ?!

— Voici les coordonnées GPS d'une île au large de l'Écosse, annonça Henri en donnant au treizième la feuille sur laquelle il venait d'inscrire quelques notes à la hâte. Tu devras y rassembler tous les vampires qui me sont fidèles et qui désirent se battre à mes côtés après avoir sondé leurs

esprits et vérifié leur motivation. Adresse-toi en priorité au premier cercle. Il y a les noms de tous ceux qui te suivront sans problème juste en dessous. Il va falloir que tu fasses très vite, pour qu'Avoriel n'ait pas le temps de déceler d'anomalie dans leur mouvement. Sauras-tu te téléporter auprès d'eux sans autres indications géographiques que celles qui figurent ici ?

— Je pense, oui, acquiesça Séraphin, hochant énergiquement la tête pour appuyer son propos.

— Je l'y aiderai, promit la voix de quelqu'un qui ne se trouvait pourtant pas dans la pièce une seconde auparavant.

Henri ne se donna même pas la peine d'aviser Maxime, qui venait d'apparaître au milieu de leur chambre, mais lança tout de même à son intention :

— J'espérais bien que tu prendrais cette décision.

— J'imagine que sans cela, tu ne m'aurais pas laissé vous écouter, rétorqua le descendant du prince.

Les pouvoirs de Cornélia ne lui avaient pas permis de détecter cette présence, et, à en juger par l'expression choquée de Séraphin, lui non plus n'avait pas perçu sa proximité.

— C'est hors de question, j'agirai seul ! s'indigna le treizième.

— Certainement pas, contesta Henri d'un ton placide, ignorant la colère qui couvait déjà chez le jeune vampire.

Puis le prince jeta un coup d'œil en direction de la porte et soupira :

— Entre, Bertille, tout le monde a déjà envahi mes appartements de toute façon.

— J'en suis aussi, affirma-t-elle, sa silhouette se dessinant à son tour dans la pièce.

— Je n'en attendais pas moins, approuva Henri, toujours sans manifester le moindre étonnement – sans doute avait-il prévu que chacun réagirait ainsi. Le treizième aura besoin de ton soutien, d'un ancrage fort pour demeurer dans la réalité et ne pas se perdre une seconde fois.

— Mais c'est de la folie ! s'écria Cornélia en levant les bras dans un geste rageur, attirant l'attention de tous. Tu ne peux pas demander à Séraphin de projeter son esprit hors de son corps pour visiter celui des autres, pas après ce qui vient de se passer ! Il a failli ne pas en revenir !

— Il a retenu la leçon et ne s'égarera plus, argua le prince en la considérant enfin de nouveau.

— C'est un risque que je suis prêt à prendre, renchérit l'intéressé, adressant un regard en biais à Maxime. Je suis décidé à faire tout ce qu'il faut pour que nous réussissions, même si cela signifie mettre de côté, pour un temps du moins, certaines rancœurs.

Henri ouvrit les mains comme s'il ne pouvait être tenu responsable des choix des autres – quand bien même en serait-il à l'origine...

— Et qu'est-ce que c'est que cette île où tu comptes regrouper tes alliés ? l'interrogea Cornélia, incapable de ne pas s'énerver tandis que la situation lui échappait complètement. En quoi consiste ton plan au juste ?!

Le prince ferma les paupières un instant, prenant visiblement sur lui pour ne pas s'emporter lui aussi. Puis il répondit :

— L'île est abandonnée depuis des décennies, c'est là-bas que je compte installer ma nouvelle... cour. Ou notre repaire, peu importe le nom qu'on lui donnera. Il s'agit d'un endroit isolé, dont je suis le seul propriétaire. En surface, il n'y a rien d'autre que la roche escarpée et les ruines d'une ancienne abbaye. Mais sous les vestiges de l'édifice se cache tout ce dont nous aurons besoin pour vivre ensemble quelque temps, et nous préparer avant de lancer l'offensive.

— Mais enfin, quelle offensive ? insista-t-elle, perdue. Henri, qu'as-tu en tête bon sang ?! Et depuis combien de temps mijotes-tu tout ça ?

— Ce n'est pas le moment de discuter de cela, refusa-t-il de s'expliquer.

— Très bien, concéda-t-elle en croisant les bras. Dans ce cas, je veux aller là-bas, moi aussi ! Je ne vois pas pourquoi je devrais être tenue à l'écart. Sans compter que je ne comprends pas comment tu vas t'y prendre

pour réunir un maximum d'immortels dans ton nouveau fief, si toi, tu n'es y pas !

Séraphin posa la main sur l'épaule de Cornélia, pour l'apaiser, et lui murmura :

— Aie un peu confiance.

— Il a raison, alléqua Maxime en s'approchant d'elle à son tour, plaidant en faveur d'Henri, lui aussi. Il ne sert à rien de nous déchirer, nous devons tous avoir foi en notre prince. Ce sont nos destins à tous qu'il détient entre ses mains, il ne fait aucun doute qu'il agira au mieux.

Ainsi donc, ils avaient tous décidé d'accorder une confiance aveugle à leur aîné ?

— Nous les rejoindrons en temps et en heure, conclut Henri, avant de préciser, prenant un air légèrement plus sombre subitement : D'abord, nous avons une personne à convaincre. Nesrine est une des pièces maîtresses du plan et, si tu t'en sens capable, j'aimerais que tu lui rendes le service pour lequel elle t'a sollicitée.

CHAPITRE 14

Le Fardeau de Nesrine

Cornélia et Henri arpentaient les sombres galeries de l'étrange demeure de Nesrine, au fin fond d'une région perdue de Grèce, marchant derrière elle en silence. La jeune fille se demandait comment l'on pouvait vivre ainsi, car c'était la première fois qu'elle visitait une habitation de ce genre.

Tout était intégralement construit en sous-sol. Au-dessus il n'y avait pas la moindre trace de quoi que soit, seulement une étendue d'herbes folles et jaunies, brûlées par le soleil. L'entrée se trouvait au détour d'un rocher, une simple fracture dans la pierre *a priori*, qui ouvrait en fait sur un étroit couloir, puis toute une procession de marches qui s'engouffrait dans les ténèbres.

Ce n'était qu'une fois arrivé en bas que l'oppression de l'exiguïté des lieux et de la clausturation cédait la place à... l'émerveillement.

Cornélia avait cru devoir parcourir quelques nouvelles catacombes obscures et sinistres. Mais il n'en était rien.

Enfoui profondément sous la terre, se cachait en réalité tout un dédale de ruines antiques, sorte de vastes temples à colonnades, ainsi que les restes de plusieurs autres bâtiments séculaires.

Et à l'intérieur se trouvait installé tout le confort – plus ou moins moderne – d'un palais baroque, mais complètement aveugle, résultat

curieux s'il en était.

Et il était plus curieux encore, malgré la beauté et l'étrangeté de l'endroit, d'imaginer que l'on pouvait demeurer ici, loin de l'air pur et du soleil. Mais Nesrine tenait apparemment à sa sécurité plus qu'à toute autre chose.

Et quelque part, Cornélia comprenait. Après tout, la femme vampire avait vécu auprès du roi sombre, à l'époque où ce dernier tenait cour. Elle savait donc parfaitement de quoi il était capable. Vivre ainsi était probablement le prix à payer pour sa sérénité. Et, manifestement, cela faisait des siècles qu'elle s'était résolue à sacrifier une partie de sa liberté contre une garantie absolue de sa sécurité.

Parce que si loin sous terre, aucun immortel, et pas même Avoriel – en théorie du moins – n'aurait su la trouver...

Naturellement, Henri, lui, connaissait cette résidence. Il était probable d'ailleurs qu'il s'en soit inspiré pour l'aménagement de l'île dont il avait parlé, le lieu isolé où il comptait par la suite tous les réunir.

Il les avait directement téléportés, Cornélia et lui, près du rocher de l'entrée, juste après que la jeune fille eut consenti à l'accompagner chez la comtesse pour y accomplir la mission qu'elle s'était vu attribuer.

Cornélia avait décidé de le suivre jusqu'ici sans essayer d'obtenir davantage d'explications parce qu'accéder à la requête de Nesrine lui semblait être, pour elle aussi, une priorité. Bien que pas pour les mêmes raisons toutefois.

Elle avait compris que le prince ne cherchait qu'à s'assurer une loyauté et un dévouement indéfectibles, sans limites, jusqu'à mourir pour sa cause, ainsi que Nesrine l'avait marchandé en échange de ce qui était pour elle un *service*. Tandis que la jeune fille n'y voyait, elle, qu'un devoir de plus dont elle devait s'acquitter.

Mais peu importait au bout du compte...

Cornélia s'était fait une raison. Henri avait choisi d'élaborer dans les moindres détails un plan d'action et préférait ne pas lui en faire part. Soit. Pour l'instant, elle l'acceptait. Ou plutôt, elle digérait la nouvelle. Car elle

était encore très en colère contre lui pour ce flagrant manque de confiance.

Cependant, elle devait garder à l'esprit leur situation. Il était urgent d'agir, se protéger du roi sombre et établir une stratégie pour tenter de le faire tomber était primordial. Et découvrir que son compagnon y avait déjà veillé, qu'il avait tout prévu et n'attendait finalement que le rétablissement de Séraphin pour passer à l'action était tout de même rassurant – en dépit de ce souci de confiance, bien entendu...

Ils avaient quitté la demeure italienne d'Henri en même temps que Séraphin, Bertille et Maxime, partis de leur côté pour une tout autre tâche – laquelle ne manquait pas d'ampleur, par ailleurs. Tous semblaient convaincus d'agir au mieux en plaçant ainsi leur avenir entre les mains de leur prince et personne, à l'exception de Cornélia, ne s'était aventuré à poser de questions.

Ce que la jeune fille trouvait pour sa part assez surprenant, voire totalement inconsideré, quand bien même Henri était-il d'une certaine manière leur chef.

En tout cas, il n'était pas le sien. Elle n'était pas sous ses ordres. Elle n'appartenait à aucun rang et n'était donc soumise à aucune hiérarchie.

Elle avait envie de croire en lui, aurait voulu, à l'instar des autres, ne pas s'interroger quant au bien-fondé de ses directives, du moins être capable de se retenir de formuler ses réticences à haute voix. Mais c'était ainsi, elle n'y arrivait pas.

Elle refusait de se mentir et de se laisser bercer d'illusions. Après qu'elle eut ramené Séraphin des limbes où était retenu captif son esprit, Henri lui avait clairement avoué qu'il ignorait comment supprimer Avoriel. Il lui avait fait part de ses doutes et de ses craintes. Et, alors qu'en toute logique elle était probablement la seule possédant le pouvoir de tenter quoi que ce soit visant à détruire leur ennemi, Henri lui avait annoncé qu'il refusait de l'impliquer... qu'il irait même jusqu'à l'empêcher de se mettre en danger.

Les autres l'ignoraient, et c'était sans doute pour cela qu'ils n'avaient eu aucun mal à accepter les consignes de leur prince et à lui accorder toute leur confiance.

Pourtant, Cornélia ne pouvait qu'être inquiète... à plus forte raison dans la mesure où Henri persistait à la tenir à l'écart de tout, de l'action comme des décisions.

Toutefois, elle devait se concentrer sur sa mission du jour, pour le moment, et faire abstraction du reste. Elle aurait bien le temps, par la suite, d'arracher à son compagnon ces réponses qui lui faisaient tant défaut.

Sans quitter du regard les mouvements presque hypnotiques de la grande robe de soie noire rebrodée de fils d'or de Nesrine, Cornélia, suivie d'Henri, marchait dans les pas de leur hôtesse pour quelques heures, quittant le luxe de la partie ruines antiques de sa demeure pour s'enfoncer dans une nouvelle galerie en pente, nettement moins agréable et cosy. Ils se dirigeaient vers l'endroit où la comtesse gardait enfermés, pour la sécurité de la population humaine, tous les assoiffés qu'elle avait pu retrouver aux alentours de chez elle.

— C'est par ici, indiqua Nesrine en s'inclinant pour s'engouffrer dans un couloir plus étroit encore que les précédents. Ils étaient trop nombreux, alors j'ai dû poster un gardien.

Cornélia serra les bras autour de sa poitrine, frissonnant à l'idée de ce qui l'attendait. Ça n'avait pas été de gaieté de cœur qu'Henri avait accepté qu'elle se charge de régler ce problème, lui qui tenait tant à ce qu'elle n'use de ses pouvoirs qu'avec la plus grande parcimonie. Toujours était-il que la comtesse faisait apparemment partie de son plan et qu'il n'avait guère eu d'autre choix que de transiger.

Elle songea également à la manière dont il s'était rembruni quand Maxime, avant de disparaître avec les autres, leur avait dit que leur séparation temporaire ne signifiait rien et qu'il ne comptait pas abandonner la partie. Sans doute Henri s'était-il réjoui trop tôt à l'idée d'être débarrassé pour un temps de son encombrant rival...

Cornélia fut brutalement tirée de ses réflexions lorsqu'ils pénétrèrent dans une nouvelle salle, basse de plafond. Tout vampire qu'elle était, elle ne put réprimer un haut-le-cœur, soudain assaillie par une bouffée d'air aux relents à la fois rances et aigres de chair putréfiée.

De part et d'autre de la pièce étaient grossièrement creusées à même la roche des cavités formant des cellules, lesquelles étaient fermées par des barreaux de bois noir à peine ajourés, luisant, dégouttant de sang.

Certainement celui de la comtesse...

Il fallait observer longuement les panneaux si l'on souhaitait distinguer les occupants qui se trouvaient retenus derrière, et Cornélia n'en avait guère très envie. Son premier réflexe fut de se détourner, vacillant légèrement sur ses jambes tout à coup aussi molles que du coton, car l'on ne s'habitue jamais vraiment à l'horreur.

Son regard tomba alors sur un homme de haute stature, aux yeux rouges effrayants, une ombre mouvante et incandescente dansant follement dans ses prunelles. Son visage n'était pas moins inquiétant, des cicatrices étrangement sombres, d'une texture singulière, presque cendreuse, barraient ses joues, lui dessinant malencontreusement comme un vague sourire sinistre, tandis qu'une autre remontait en lézardant son front, s'étendant jusqu'en haut de son crâne, laissant toute une partie de sa tête dénudée, sans cheveux.

Le gardien, donc.

L'homme, vêtu d'un pourpoint sans âge, élimé jusqu'à la trame et d'une teinte indéterminée, s'inclina avec déférence devant Henri. Quand il se redressa, ses paupières étaient closes d'émotion et deux larmes épaisses et pourpres striaient ses joues à la peau balafmée.

— Prince, marmonna-t-il, d'une voix affreusement rocailleuse, laissant à penser qu'il ne devait pas solliciter très souvent ses cordes vocales.

— Helios, le salua à son tour Henri, avant de pivoter vers Nesrine, l'air légèrement troublé : Vous gardez ainsi auprès de vous une partie de votre progéniture ?

— Je sais que les autres ont du mal à vivre au quotidien avec leur descendance, mais ce n'est pas mon cas, attesta cette dernière. Cela me semble encore ce qu'il y a de plus naturel. En fait, cela n'a guère changé depuis tous ces siècles, je répugne toujours autant à me séparer de mes enfants. Je n'y consens que s'ils y tiennent et qu'ils insistent. La plupart des malheureux détenus ici sont issus des vampires que j'ai moi-même engendrés.

Cornélia se garda d'intervenir, elle n'avait pas vraiment sa place dans cette conversation, elle en avait parfaitement conscience. Cependant, elle ne pouvait s'empêcher d'observer à la dérobée le dénommé Helios. Sous les marques de brûlures – parce qu'après réflexion il ne pouvait s'agir que de cela – marbrant sa figure, apparaissaient des traits qui ne lui étaient pas tout à fait inconnus, si bizarre que ce soit.

Puis elle se rappela qu'elle avait déjà croisé cet homme, furtivement... à travers les souvenirs d'Henri.

Il faisait partie de la foule devant laquelle le prince avait brandi la tête tranchée d'Avoriel. Il avait clamé sa joie, avec les autres. Mais il n'était alors pas mutilé comme il l'était aujourd'hui...

Que lui était-il donc arrivé pour que sa chair se retrouve dans un tel état ? Une seule personne au monde pouvait infliger de tels dégâts à un immortel. Aucun d'entre eux n'avait la capacité de blesser ses semblables de façon irréversible, à l'exception du roi sombre.

— Helios est mon premier fils, expliqua Nesrine à Cornélia, tout à coup particulièrement soucieuse d'inclure la jeune fille dans leur échange. Il est le plus puissant de tous mes enfants. Je n'ai pas eu d'autres choix que de le placer ici pour s'occuper des assoiffés.

— C'est moi qui ai demandé à rester auprès des malades, précisa le gardien, faisant fi de son défaut d'élocution, se sentant manifestement obligé de leur fournir cet éclaircissement. Je ne pouvais pas abandonner Aaron à son sort...

— Aaron ? répéta Henri, interdit. Ne me dites pas qu'il... il est ici ?

Le prince fixa son regard sur la cellule la plus éloignée, celle qui, contrairement aux autres où ils s'entassaient par dizaines, ne contenait qu'un seul et unique assoiffé.

— Alors il a basculé, lui aussi ? souffla-t-il, un léger pincement de lèvres trahissant son désarroi. Un *second rang* ?

Cornélia capta la peine subite de son compagnon et en fut bouleversée, même si lui s'efforçait de conserver son habituel masque impassible. Henri connaissait l'assoiffé de la geôle du fond aussi bien qu'il connaissait Hélios, le gardien, et ce qui leur arrivait à tous deux ne le laissait pas indifférent, loin de là.

Ces amis du passé avaient encore, en dépit de ce qu'il se plaisait à montrer, de l'importance, c'était évident. Ou peut-être en avaient-ils de nouveau, depuis que les émotions lui avaient été rendues...

Nesrine hocha la tête, sans parvenir à articuler un mot. Elle aussi était ébranlée, à sa manière, à la hauteur de ce qu'elle était capable de ressentir. Même si ses yeux entièrement et parfaitement blancs n'en révélaient pas le moindre signe.

— Vous avez accueilli Daniel si longtemps, blâma Henri en se passant une main sur le front, la laissant ensuite retomber avec exaspération, l'amertume prenant le pas sur sa tristesse, comme de coutume. Comment avez-vous pu ne vous rendre compte de rien ?

— Jusqu'à maintenant je n'étais même pas sûre qu'il soit responsable de cette situation, plaida la comtesse.

— Il l'est, affirma le prince, avant de corriger : Ou *l'était*, plutôt.

— Alors c'est certain, le duc a trépassé ? interrogea Nesrine, les paupières grandes ouvertes sur le vide d'albâtre de ses globes oculaires, avant de se tourner vers Cornélia et de supposer : Tu... tu l'as tué ?

La jeune fille hésita à répondre, mais son amant s'en chargea à sa place :

— Bien sûr qu'elle l'a tué. Parce qu'elle le peut. Parce qu'il était coupable de ces crimes, dont vous tenez ici cachées les victimes. Il

méritait un châtement digne de ce nom. Qu'y aurait-il eu de plus approprié selon vous ?

— Tu t'es défendue, n'est-ce pas ? chercha à savoir la comtesse, s'adressant à Cornélia. J'ai vu ce qu'il s'est passé au bal, à Reddening House. J'étais là. Je sais qu'il te convoitait.

Henri soupira en esquissant un geste las, agitant la dentelle de ses poignets :

— Comme à peu près tout bon vampire, cela va de soi. À la différence que celui-ci était prêt à m'affronter pour obtenir ma compagnie.

Ce qui n'était pas tout à fait exact. Le but premier de Daniel n'était pas d'enlever Cornélia, mais de voler ses pouvoirs à Henri. Sans doute ce dernier n'avait guère envie de s'étendre sur le sujet... Ce combat, duquel il n'était pas exactement sorti victorieux, lui avait laissé un souvenir cuisant et douloureux.

— Mais vous n'allez certainement pas essayer de le défendre à présent et discuter sa mise à mort ? grinça le prince. Pas après ce qu'il a osé faire à Aaron !

— Non... bien sûr que non ! nia Nesrine en baissant le nez, visiblement déstabilisée. Mais il était... il était mon ami et sa... sa mort est un tel choc !

— Votre ami ?! répéta Henri d'un ton irrité. Oh, très chère comtesse, vous avez toujours été la seule d'entre nous capable d'éprouver pour lui une quelconque forme de pitié. Mais pour quel résultat ? Regardez ! Il vous a trahie, vous, son unique alliée. Vous n'allez tout de même pas le regretter, si ?

N'attendant aucune réponse, le prince fit quelques pas dans la salle pour s'approcher de la cellule du dénommé Aaron. Il scruta quelques instants ce qui se trouvait derrière les barreaux, tandis qu'un vague gémissement, sourd et vibrant, s'en échappait. Alors il se détourna, une moue écoeurée tordant ses lèvres.

— Vous, Helios, vous ne regrettez certainement pas l'exécution de celui qui a infligé cela à votre frère, n'est-ce pas ?

L'intéressé se contenta de secouer farouchement la tête. Puis, après quelques secondes de silence, il lança :

— Monseigneur, je vous en supplie, si la jeune femme a le pouvoir de le délivrer de son calvaire, qu'elle le fasse.

Tous les regards convergèrent soudain vers elle, dans l'attente, ou plutôt dans l'espoir, qu'elle leur offre une quelconque solution, et peu importait qu'elle soit si radicale. Cornélia acquiesça d'un signe de tête, devenue muette sous le poids écrasant des responsabilités, de ce choix atroce qui lui incombait.

— J'ai beaucoup réfléchi avant de te demander cela, expliqua Nesrine, en fronçant les sourcils, manifestement perturbée. Aaron et Helios sont ce que j'ai de plus cher au monde, quel que soit le degré de ce que je suis encore capable de ressentir, je ne pourrais jamais oublier cela. Ils sont mes premiers enfants... Le roi sombre a exigé dès le début que je partage mes pouvoirs et engendre un maximum de vampires pour sa cour. Mais comment réussir à trouver la bonne personne, celle qui est pourvue de la force d'âme nécessaire pour subir la transformation et y survivre ? N'ayant guère les réponses, j'ai commis beaucoup d'erreurs. J'errais sur un champ de bataille lorsque Aaron m'a vue, tandis que les autres ne le pouvaient, et que je les observais, cachée derrière la brume. J'ignore comment, mais il a su. Il a deviné ce que j'étais, et m'a supplié de faire le nécessaire, n'importe quoi pourvu que son frère, alors mortellement blessé, survive. Nous avons passé un accord et je les ai tous deux soustraits au combat. C'est moi qui les ai rebaptisés. Tout s'est passé tellement vite... trop vite pour que je puisse leur demander leurs noms, ensuite leur mémoire d'humain s'était à jamais effacée...

Henri observait la comtesse avec étonnement, il semblait déjà connaître cette histoire, mais le fait qu'elle la confie ainsi, à une personne qui ne lui était pas proche, paraissait tout à fait inédit. Sans doute avait-elle à cœur de faire comprendre à Cornélia, dont elle sollicitait l'aide, à quel point tout cela était douloureux pour elle, en dépit du peu de peine qu'elle réussissait à manifester.

— Mais vous auriez dû me prévenir, intervint-il malgré tout, d'un ton radouci, nettement moins dur et accusateur qu'un peu plus tôt.

— Comme si c'était aussi simple, comme s'il suffisait de le vouloir pour parvenir à vous contacter, opposa Nesrine, pinçant les lèvres, le reproche lui ayant manifestement échappé. Pardonnez-moi, mais je n'avais que très peu d'options...

Henri baissa légèrement la tête, l'air un peu coupable tout à coup. Captait-il que sa très longue absence parmi ses semblables avait finalement causé pas mal de tort ?

— Vous avez eu l'occasion de me parler de ce problème de prolifération d'assoiffés autour de vous lors du dernier bal de Reddening House, argua-t-il néanmoins, se redressant aussitôt. Et vous n'en avez strictement rien fait. Pour quelle raison ?

La comtesse détourna son regard sans pupilles, incapable de soutenir davantage celui du prince, et répondit d'une voix faible, contrite :

— Dois-je vraiment m'en justifier ? Je savais pertinemment de quelle manière vous géreriez la situation, j'ai vu les tourments d'Horacio lorsqu'il vous a confié une de ses proches, souffrant du même syndrome. Entre deux maux, j'ai choisi le moindre. À nouveau, je vous demande de bien vouloir m'en excuser.

Henri fit encore quelques pas, les bras croisés, plongé en pleine réflexion. Cornélia devina alors qu'en lui la colère et la compassion livraient un âpre combat.

— Cela a-t-il encore une quelconque importance à présent ? s'impacenta la jeune fille, parce qu'il était plus que temps de mettre fin à cette discussion, l'issue serait la même, quoi qu'il arrive.

Quelque chose en elle commençait à monter, lentement mais sûrement. Le dégoût et la révolte face à ce sort terrible qu'était celui des assoiffés, conjugués à l'odeur insupportable qui régnait ici, la rendaient de plus en plus nerveuse.

Dans les cauchemars orchestrés par Avoriel, c'était les premiers signes de manifestations de *son démon*...

En réalité, il s'agissait de la puissance ténébreuse du feu destructeur qui prenait peu à peu possession d'elle. Elle ne l'avait pas encore appelé, n'avait pour le moment rien décidé, et c'était bien là le plus curieux. Pourtant, le pouvoir l'envahissait, c'était indéniable.

Et irrémédiable. Bientôt, il la submergerait...

Henri s'arrêta, la dévisagea un instant, puis soupira. Il finit par admettre, presque à contrecœur :

— Non, tu as raison.

Il revint jusqu'à elle, la prit par les épaules et se pencha pour la regarder bien en face. Une expression inquiète, déchirée entre raison et angoisse, s'inscrivit sur ses traits :

— Te sens-tu vraiment capable de détruire autant d'immortels ?

Henri ne comprenait pas, la question ne se posait pas. C'était une nécessité. Non seulement il s'agissait pour elle d'un devoir, mais c'était également inévitable désormais. Le feu était déjà là, couvant au creux de son cœur, commençant à la consumer de l'intérieur, totalement hors de contrôle.

Elle l'avait convoqué sans s'en rendre compte, mais il était trop tard. C'était ainsi, le brasier n'attendait plus qu'une chose, qu'elle le libère. Dans quelques minutes, sa puissance déferlerait, exploserait, sans qu'elle puisse rien faire pour l'arrêter.

Et d'ailleurs, elle n'en avait aucun désir.

— Il... Il faut que vous me laissiez seule, cafoilla-t-elle, la chaleur et la noirceur vibrant déjà en elle, sa vision se précisant davantage, tandis qu'elle pensait que ce n'était plus possible.

Puis le décor autour d'elle devint pourpre et s'assombrit encore.

Au même instant, Henri retira les mains qu'ils avaient posées sur elle, comme si le contact avec son corps était devenu insoutenable... comme si elle était soudain devenue trop brûlante, même pour lui.

Le gardien et la comtesse obéirent immédiatement, saisissant l'urgence. Ils s'éloignèrent ensemble et leurs silhouettes s'effacèrent simultanément.

— Calme-toi, je t'en prie, supplia Henri, subitement alarmé. Tu ne dois pas déchaîner toute ta puissance, c'est dangereux pour toi, tu te rappelles ?

Mais Cornélia ne l'écoutait déjà plus.

Elle n'y arrivait plus...

Elle était bien trop absorbée par ce qu'elle voyait. Sa vision avait atteint un tel niveau de détail que plus rien de ce qui se trouvait derrière les barreaux de bois sanguinolent ne lui échappait. Ce spectacle immonde qui s'offrait à elle, ces malheureux, abandonnés à la déchéance, traversant le pire de la malédiction, enfermés dans ces cages improvisées. Si elle avait évité de les observer tout à l'heure, elle ne pouvait dorénavant plus quitter du regard ce qu'elle apercevait, à travers les panneaux de bois.

Des hommes et des femmes, tellement méconnaissables qu'il était maintenant impossible de faire la distinction, en haillons, retenus aux murs irréguliers et abrupts de la roche par des chaînes, enduites elles aussi de l'hémoglobine de la comtesse. Les corps étaient tous inhumainement décharnés, mutilés pour la plupart. Des doigts manquaient, lorsque ce n'était pas des bras ou même des jambes. Leurs chairs étaient si desséchées, parcheminées et sombres, d'une couleur indéfinissable, tombant en lambeaux chez certains... ceux qui avaient vécu le plus d'années dans cet état probablement.

Une myriade de sourires fous, sans lèvres, aux dents aiguisées, saillantes comme la mâchoire de quelques monstres affamés, crevaient l'obscurité, chacun surmonté de deux yeux entièrement noirs, dans lesquels ne se reflétaient plus que chaos et tourments.

Mais le plus surprenant restait peut-être encore ce silence de plomb qui régnait ici. Personne, en dehors d'Aaron, qui avait gémi devant Henri – peut-être avait-il reconnu malgré tout un vieil ami –, ne poussait la moindre plainte. Tous étaient inertes, semblant comme déjà morts.

Depuis combien de temps étaient-ils ainsi ? Daniel avait dû commencer son odieuse entreprise de vol de pouvoirs ici, profitant de l'accueil de Nesrine pour s'en prendre aux enfants de ses enfants.

— Cornélia ! s'écria Henri en reculant encore, se protégeant le visage du bras.

Que se passait-il donc ?

Elle n'en avait plus aucune idée... Ses instincts avaient pris le dessus sur sa conscience et elle ne maîtrisait plus rien. La puissance qui affluait en elle, mille fois décuplée par la première vie dont elle s'était nourrie, était devenue indomptable et n'obéissait plus qu'à ses pulsions.

Elle était furieuse, cela, elle pouvait encore le sentir. Révoltée par l'abomination. Comment Avoriel avait-il pu laisser une telle horreur se produire ? N'était-il pas tenu de s'occuper de ces vampires-là, d'une manière ou d'une autre, affiliés à lui, puisque au final il était l'origine du fléau ?!

Un nouveau hurlement de son compagnon la fit pivoter et elle se rendit compte qu'elle avait quitté le sol, flottant à une cinquantaine de centimètres de la pierre brute. Ses cheveux volaient autour d'elle et des bourrasques de fumée épaisse et obscure s'élevaient dans son sillage, l'enveloppant tout à fait.

— Écarte-toi immédiatement ! ordonna-t-elle d'une voix qu'elle ne put reconnaître, qui n'était plus vraiment la sienne, sans même qu'elle ait eu à remuer les lèvres.

Elle vit Henri hésiter, inspirer un grand coup, submergé par l'appréhension, puis, sans la quitter des yeux, s'éloigner peu à peu. Il franchit le seuil de la salle et parcourut quelques mètres dans la galerie, gardant l'avant-bras devant lui, comme pour se protéger un minimum de la vague de chaleur qu'elle dégageait, et qui parvenait encore à l'atteindre.

Dans l'esprit de Cornélia, tout était si clair, si simple. Elle ne se posait plus aucune question. Tout ce qu'elle devait faire, c'était laisser la force qui s'agitait en elle se déverser.

Elle était l'annihilation.

Un tel pouvoir, une telle puissance, n'appartenait qu'aux dieux. Et en cet instant précis, elle eut la troublante sensation que c'était ce qu'elle

était, qu'elle n'était plus réellement de ce monde et qu'elle accomplissait quelque chose qui la dépassait totalement... qui dépassait tout.

La noirceur l'envahit tout à fait, recouvrit son cœur, en même temps que la colère se déchaînait en elle. Et, dans un souffle, elle libéra le brasier.

Des torrents de flammes noires, parfaitement visibles et palpables, qui n'avaient absolument rien d'une illusion, se répandirent tout autour d'elle, pour se jeter sur les cages et leurs occupants, et réduisirent en un éclair tout en cendres.

En l'espace d'un quart de seconde, ce fut fait. Plus rien ne subsistait des vampires assoiffés entassés dans la salle. Plus de panneaux de bois non plus.

Le feu fut aussitôt ravalé, laissant un goût âcre sur le palais de la jeune fille, qui retomba brutalement sur le sol de pierre carbonisé. Cornélia sentit son énergie la fuir, et ne put qu'entrouvrir rapidement les paupières pour apercevoir la désolation, les parois de roches de la pièce noircies par son pouvoir, avant de s'enfoncer dans les profondeurs de l'inconscience.

— Qu'elle prenne mon sang, proposa une voix grave mais féminine.
Nesrine...

Cornélia n'arrivait plus à bouger, n'avait pas la force de regarder autour d'elle, cependant elle percevait les bruits ainsi que la présence de plusieurs personnes s'affairant près d'elle.

La souffrance de son compagnon, son anxiété et son effarement se propageaient en elle également. Et elle eut, en dépit de sa faiblesse, la vivacité d'esprit nécessaire pour s'interroger, se demander si c'était normal que depuis quelque temps elle réussisse à partager ainsi ses émotions...

N'était-ce pas curieux, après tout ? Il faudrait qu'elle lui en parle... dès qu'elle serait revenue à elle.

— Après ce qu'elle vient de faire pour moi, je veux le lui offrir, insista la comtesse.

— Hors de question ! s’opposa farouchement Henri. Ce n’est pas parce que moi-même je les transgresse que vous devez oublier les règles. Elles ont une raison d’être. Et je tiens à ce que Cornélia ne prenne que *mon* sang, et aucun autre.

— Mais cela vous affaiblit, plaida Nesrine d’une voix douce. Et je suis disposée à en assumer les conséquences. Tout cela est ma faute et...

— Vous m’avez fait une promesse, rappela le prince. Protéger ma compagne du roi et donner votre vie si nécessaire pour elle est bien assez, je vous assure. Laissez-moi m’occuper d’elle, tout ira bien.

Un bruissement d’étoffe suggéra que la femme vampire s’éloignait.

La main d’Henri se posa délicatement sur la poitrine de Cornélia et elle perçut son soulagement, tandis que sa respiration se faisait moins anarchique et recouvrait enfin un rythme normal. Son cœur se mit même à battre à son contact. Deux fois.

Des gouttes d’un liquide froid et poisseux tombèrent sur la bouche de la jeune fille et elle l’entrouvrit naturellement. Alors le poignet d’Henri vint à la rencontre de ses crocs et, avant même d’ouvrir les yeux, elle se redressa dans un réflexe pour le mordre à pleines dents.

Henri n’eut aucun sursaut, ni mouvement de recul, et ne tressaillit même pas tandis qu’elle lui meurtrissait allègrement les chairs. Probablement commençait-il à s’habituer à la brutalité – bien involontaire pourtant – de sa protégée.

Au lieu de cela, elle l’entendit souffler bruyamment par les narines de soulagement. Puis, quand elle eut enfin retrouvé un semblant de maîtrise d’elle-même, suffisamment pour ouvrir les yeux et les diriger vers lui, elle le vit sourire.

— Te revoilà, murmura-t-il, visiblement rasséréiné. Quelle... démonstration. J’ai bien cru qu’après une telle métamorphose, jamais ma Cornélia ne me serait rendue.

Elle aspira une dernière gorgée de sang, puis, comme son corps se remettait, que l’épuisement dû à l’exploit qu’elle avait accompli la désertait tout à fait, elle cessa de boire. Elle lécha la vilaine plaie infligée à

son amant, ne pouvant s'empêcher d'éprouver de la honte pour le mal causé malgré elle.

Il lui caressa lentement le visage du dos de sa main libre et fronça les sourcils :

— C'est bien toi, n'est-ce pas ?

Cornélia s'écarta légèrement et hocha la tête, perplexe et sonnée par ce qui venait de se passer. Puis elle avisa ce qui l'entourait, ne reconnaissant pas les lieux.

Elle se trouvait étendue dans un grand lit couvert de soie noire, et de grandes tentures moirées, aux motifs orientaux, tapissaient les murs, masquant la roche entre les colonnes de marbre blanc qui s'élevaient de part et d'autre de la pièce. Une chambre, très probablement. Mais aveugle, sans aucune fenêtre, et surtout souterraine...

Une idée qui fit frissonner Cornélia.

— Tout à l'heure aussi, c'était moi, tenta-t-elle d'expliquer.

Henri jeta un regard de côté, comme mal à l'aise, et marmonna :

— C'était...

— Terrifiant ? essaya-t-elle de compléter, consciente que cette fois, c'était elle qui avait épouvanté son conjoint, et non l'inverse.

À son tour, il acquiesça en baissant le menton, comme la gravité s'inscrivait sur ses traits.

— Mais j'ai fait ce qu'il fallait, tint-elle à rappeler.

Il revint à elle et la scruta un instant, comme à la recherche du visage de la femme qu'il aimait. Puis il confirma simplement :

— Oui.

— Peut-être suis-je vraiment une arme ?

Ces mots avaient franchi la barrière de ses lèvres avant même qu'elle ait pris le temps d'y réfléchir et elle faillit les regretter. Toutefois, l'observation n'était pas aberrante, loin de là.

Devant l'expression dure d'Henri, elle poursuivit, parce qu'elle était persuadée d'être sur la bonne voie :

— Peut-être suis-je véritablement capable de le détruire, lui aussi. Après ce que tu m'as vue faire, tu dois bien y songer également.

— Je refuse de parler de cela maintenant, protesta-t-il en replaçant sa manche correctement sur son poignet déjà cicatrisé. Ce n'est ni le lieu, ni le moment.

— Mais quand alors ?!

Combien de temps fuirait-il encore cette discussion ? Elle s'imposait pourtant. Des flammes noires étaient sorties de son corps, générées par son pouvoir. Un feu obscur, qui avait détruit en un temps record tous les assoiffés à la ronde. Quel autre vampire sur Terre était capable d'un tel tour de force ?! Même Avoriel, qu'elle avait vu tuer à travers les souvenirs qu'elle avait volés à Henri, n'avait jamais fait quelque chose de semblable.

Il était évident que c'était à elle de l'affronter.

À elle *seule*.

Elle venait de le comprendre. La vie qu'elle avait prise l'avait transformée en une véritable immortelle, l'hybride n'existait plus. Lorsqu'elle avait lâché le pouvoir destructeur sur les assoiffés, elle avait usé de ses pleines capacités... enfin.

Puis, n'était-elle pas à l'origine du conflit qui opposait désormais les partisans du prince au roi sombre ?

— Ça suffit ! tonna Henri en faisant volte-face, nouant nerveusement ses mains dans son dos et s'éloignant d'elle. Écoute-moi bien, maintenant ! Je ne crois pas que tu sois capable de le vaincre et je t'interdis d'essayer de te mesurer à lui, de quelque manière que ce soit.

Il se tourna à nouveau pour lui faire face, si vivement que les pans de sa redingote claquèrent derrière lui, et la fusilla d'un regard écarlate :

— Jure-moi que tu ne tenteras rien en ce sens !

— Mais...

— Jure-le, Cornélia, répéta-t-il, de plus en plus menaçant, les poings crispés.

— C'est complètement absurde et tu le sais, balbutia-t-elle, plus impressionnée qu'elle ne l'aurait souhaité.

En tout cas, lui ne l'était plus. Henri avait très vite retrouvé son caractère impérieux et sa hauteur coutumière. Mais ce qu'il exigeait, c'était tellement déraisonnable. Pourquoi ne s'en rendait-il pas compte ?

— *Jure-le !* réclama-t-il encore, l'ordre se répercutant puissamment dans son esprit, brisant d'un seul coup toute défense, inflexiblement, tentant de la contraindre par tous les moyens possibles.

Son crâne devint soudain extrêmement douloureux et elle ne put que se ramasser sur elle-même, prostrée dans le lit, serrant ses tempes comme pour retenir sa cervelle d'exploser.

Jamais Henri ne l'avait soumis à un envoûtement aussi puissant. Autour de lui, son aura noire s'était déployée.

Il ne plaisantait pas.

Et elle ne voulait pas l'affronter, *lui*. Elle l'aimait. Même s'il lui faisait atrocement mal avec son injonction mentale.

— Je le jure, chuchota-t-elle, sans parvenir à savoir si elle obéissait de son plein gré ou non.

Alors l'onde sombre retomba, les yeux d'Henri virèrent au bleu et il se passa les mains dans les cheveux, l'air soudain complètement perdu.

— Pardon, mais je devais le faire, marmonna-t-il avant de quitter subitement la pièce, l'abandonnant dans ce lieu inquiétant et totalement inconnu.

CHAPITRE 15

Le Taricheute

Cornélia demeura un long moment immobile, se remettant péniblement de l'impressionnante pression qui avait ébranlé si vivement son crâne.

Henri venait de la malmener... une nouvelle fois.

Sachant d'avance qu'elle tenterait instinctivement de l'en empêcher, et qu'elle avait les moyens de s'opposer à lui, il avait lancé son envoûtement avec toute l'énergie et la force dont il disposait. Il désirait obtenir cette promesse envers et contre tout, aussi absurde soit-elle, et peu importait apparemment la façon dont il la lui arracherait.

Pourtant, elle n'arrivait pas à lui en vouloir. Henri essayait de la protéger d'elle-même et étant donné son caractère emporté et impulsif – qu'elle ne saurait nier, compte tenu de son passif – peut-être avait-il raison, d'une certaine manière. Puis elle aussi le rudoyait régulièrement, malgré elle, mais c'était un fait. Après tout, c'était probablement de bonne guerre...

Elle se massa les tempes, lesquelles étaient encore douloureuses, et se releva. En dépit de ce qu'elle venait d'accomplir et de la violente intrusion de son compagnon dans son esprit, elle ne se sentait pas si mal que ça. Elle allait même plutôt bien... enfin, si l'on mettait de côté la vilaine migraine qui lui vrillait le crâne.

Se servir ainsi de ses pouvoirs ne lui avait finalement pas tant coûté, ce qui était en soi tout à fait inédit. Jamais encore auparavant l'usage de ses si singulières facultés ne l'avait laissée totalement indemne.

Mais les choses étaient complètement différentes à présent qu'elle était vampire à part entière.

Cornélia ne put se retenir de songer qu'Henri avait néanmoins tort de ne pas la considérer comme une alliée de poids dans cette ultime bataille contre Avoriel et de l'en écarter ainsi. Mais apparemment, toute discussion à ce sujet était inutile, le dialogue était rompu, en attestait la manière dont il s'y était pris pour y mettre un terme.

Elle traversa la pièce sur des jambes parfaitement alertes, à sa grande surprise, et se laissa guider par son instinct dans le dédale des souterrains. Elle fut étonnée de retrouver si rapidement son amant, dans une autre salle étrange, cerclée de colonnes d'un autre âge.

Nesrine hocha la tête dans sa direction lorsqu'elle entra, puis s'inclina dans une élégante révérence, comme pour la saluer... ou plutôt la remercier.

Henri, quant à lui, posa à peine les yeux sur elle. Son visage était fermé, mais elle devinait la culpabilité sur ses traits. Il fronça les sourcils, n'osant visiblement pas soutenir son regard, comme si, quelque part, il regrettait son geste de tout à l'heure.

Puis il revint sur le bout de papier qu'il tenait entre ses mains. Il l'observa longuement, en silence. Il cilla et posa la feuille sur le grand bureau de bois noir marqueté qui se trouvait devant lui, comme à l'intention de Cornélia... sans réellement l'inviter à en prendre connaissance non plus.

— Comme je vous le disais, c'est un corbeau qui m'a livré ce message il y a un peu plus de quatre ans, reprit la comtesse après s'être éclairci la gorge, légèrement mal à l'aise, elle aussi.

La tension dans la pièce était palpable et leur dispute n'était pas la seule raison à cela.

Henri se frotta la mâchoire, puis il croisa les bras, sans parvenir à se détourner de la lettre. Il parut alors se figer, plongeant dans une intense réflexion.

— Lorsque je l'ai reçu, poursuivit Nesrine, je ne m'en suis guère formalisée. J'ai songé à un illuminé, peut-être partisan du roi sombre. Mais aujourd'hui, il me semble essentiel de vous en informer. Le lien avec votre compagne m'apparaît évident, maintenant que nous connaissons sa nature.

Henri ne répondit pas, trop concentré pour réellement entendre les justifications de la comtesse.

Cornélia s'avança et décida de lire à son tour le message qui les préoccupait tant, quand bien même personne n'avait jugé nécessaire de lui expliquer de quoi il retournait.

Sur un papier jauni, s'étaient en symboles étranges, au tracé discutable, comme effectué par une main tremblante, quelques lignes *a priori* indéchiffrables. Mais elle ne renonça pas pour autant et pris sur elle pour rester focalisée sur les lettres.

Il s'agissait du langage vampirique, elle le reconnaissait pour l'avoir elle-même utilisé la fois où Avoriel avait essayé de lui soutirer des informations contre son gré à travers un miroir. Mais elle était alors dans un état second et n'avait eu aucune conscience des aveux qu'elle avait confiés à la psyché.

Alors, de là à pouvoir le lire à présent, c'était une autre histoire. Elle se pencha sur le bureau, oubliant la présence des deux immortels derrière elle. Était-ce parce qu'ils pensaient qu'elle réussirait à décrypter elle-même le message qu'aucun d'eux n'intervenait, ou bien l'en croyaient-ils tout bonnement incapable ?

Petit à petit, sans savoir comment exactement, des mots lui parvinrent, des phrases s'organisèrent dans son esprit, résonnant en elle, tandis que le mystère de ces signes curieux se levait de lui-même :

« Si vous ne savez qu'en faire, je vous invite à me remettre les déchus qui encombrant votre territoire, je puis vous assurer que j'en prendrai grand soin.

Merci également d'avoir l'amabilité de me recommander auprès du Vampire-Né lorsque vous le rencontrerez, car il serait bon pour nous tous que je m'entretienne avec lui.

Bien à vous,

Le Taricheute »

En bas du message, en tout petit et d'une tout autre écriture, nettement plus assurée et moderne, figurait une adresse, rédigée en anglais, indiquant un numéro et une rue à North Little Rock, en Arkansas.

— Le Vampire-Né ? relut à haute voix Cornélia. Est-ce de moi que cette personne parle ?

Henri s'éloigna d'un pas raide et nerveux, puis objecta :

— À ceci près que ce n'est pas possible. Il y a quatre ans, moi-même j'ignorais que tu étais revenue !

— Il y a quatre ans, répéta Nesrine, le roi sombre se retirait en terre...

— Et tu as affirmé qu'il y avait eu des signes, que je prenais plus de place dans tes pensées, hasarda Cornélia à l'adresse de son compagnon, dévoilant un secret que sans doute Henri aurait aimé garder pour lui. Peut-être que d'autres ont été capables de détecter ma présence, eux aussi ?

Il soupira, agacé – sans doute parce qu'il réalisait que son argument tenait la route –, et continua ses allées et venues dans la pièce. Cette lettre semblait le perturber davantage qu'elle n'aurait dû.

Qu'un inconnu ait pu être au courant qu'il existait un hybride, quelqu'un né comme un humain, puis devenu vampire sans qu'aucun des rituels des immortels soit effectué, était préoccupant, quand bien même avait-il quatre ans d'avance. Mais cet homme n'avait rien fait d'autre

qu'envoyer un message, lequel ne contenait absolument pas la moindre menace.

Le fait qu'il ait également été informé de la prolifération d'assoiffés autour de Nesrine n'était-il pas tout aussi étonnant, étant donné le mal que cette dernière s'était donné pour que cela reste secret ?

— Qu'est-ce qu'un *taricheute* ? s'enquit Cornélia.

— C'est ainsi que l'on désigne les embaumeurs de l'Égypte ancienne, déclara la comtesse en jetant vers Henri un regard suspicieux.

— Avoriel a déjà évoqué en ma présence un homme surnommé ainsi, mais c'était il y a des siècles et il m'avait semblé qu'il parlait d'un humain, révéla-t-il en secouant la tête, plissant le front, se creusant les méninges pour tenter de comprendre ce qui lui échappait. Il ne peut pas s'agir de la même personne, cela aussi c'est impossible.

Cornélia regarda à nouveau le message. Il ne pouvait pourtant s'agir que d'elle. Elle était ce *Vampire-Né* dont parlait cette personne qui se faisait appeler Le Taricheute.

— Beaucoup de choses sont possibles ici-bas, répéta-t-elle, comme en écho à ce qu'Henri lui avait un jour affirmé.

Cette fois, il plongea les yeux dans les siens et demeura immobile quelques secondes. Puis il sourit faiblement à ce souvenir et lui demanda d'une voix un peu éteinte :

— Tu te rends compte qu'il s'agit probablement d'un piège ?

— Les appels de Séraphin n'en étaient pas un, protesta Cornélia. Et ce message remonte à quatre ans. Si Avoriel se trouvait dans une ville telle que North Little Rock, en Arkansas, Ryù l'aurait certainement retrouvé. Que peut-il y avoir là-bas de dangereux pour nous ? Qui sait, peut-être trouvera-t-on un nouvel allié de poids ? Peut-être même obtiendrons-nous des réponses à des questions auxquelles nous n'avions pas songé...

Henri se tourna vers la comtesse et celle-ci haussa les épaules, avant de concéder :

— Si je puis me permettre, votre compagne a raison, mon prince. Je peux vous accompagner si vous le souhaitez.

— Ce ne sera pas nécessaire, refusa-t-il sèchement. Rendez-vous à l'endroit que je vous ai indiqué sans tarder et emmenez avec vous tous ceux qui sont prêts à me suivre. Nous nous retrouverons sur l'île dès que j'aurai éclairci ce curieux mystère.

Il prit le papier contenant le fameux message, le replia et le rangea dans la poche intérieure de sa veste. Puis il tendit la main à Cornélia :

— Si tu es décidée, autant y aller dès maintenant, qu'en dis-tu ? Te sens-tu assez en forme pour cela ?

Elle glissa les doigts dans la paume de son amant et acquiesça d'un signe de tête ferme, légèrement surprise cependant qu'il se montre soudain si peu frileux à l'idée de partir à la rencontre de cet inconnu. Mais sans doute la curiosité et l'urgence de la situation changeaient-elles la donne.

La dernière chose qu'elle vit fut le visage si singulier de Nesrine, une lueur résolue flottant dans ses yeux blancs... Comme si elle savait qu'elle allait périr bientôt, qu'elle y avait longuement réfléchi et l'avait finalement accepté... Mais peut-être n'était-ce que l'imagination de Cornélia qui lui jouait des tours. Il était si difficile de distinguer quelque émotion que ce soit chez ces vampires plusieurs fois centenaires.

Elle battit des paupières et, aussitôt, la douce pénombre de la demeure souterraine de la comtesse laissa place à l'obscurité de la nuit. Elle réalisa alors qu'elle n'avait plus aucune idée de l'heure qu'il était, qu'elle avait perdu tout repère de temps depuis un bon moment.

Ils se trouvaient à l'extérieur, à l'angle d'une petite rue déserte et non éclairée, sans doute en bordure de la ville. Au loin, on apercevait une avenue plus large, laquelle était bordée de réverbères.

— Nous y sommes déjà ? s'enquit-elle, songeant qu'elle ne s'habituerait peut-être jamais à voyager ainsi. Est-ce l'adresse indiquée dans la lettre ?

Elle pivota sur elle-même à la recherche d'un quelconque panneau, ravie de ne plus ressentir aucun des effets désastreux que ce genre de déplacement ne manquait jamais d'occasionner avant, lorsqu'elle était

encore ne serait-ce qu'un peu humaine. Henri la saisit par les épaules pour l'arrêter dans son mouvement et avisa son visage, comme pour s'assurer une dernière fois de son état avant de l'entraîner dans quelque chose de potentiellement dangereux.

— Je me sens parfaitement bien, répéta-t-elle encore, ayant à cœur de le rassurer. Je te le jure.

— D'accord, accepta-t-il avant de tendre le doigt vers une vitrine, au loin. C'est juste là. Ces grands bâtiments que l'on aperçoit, le complexe funéraire.

Elle n'aurait pas dû être étonnée. Après tout, l'homme se désignait comme embaumeur. Il n'empêche qu'avoir donné précisément cette adresse pour lieu de rencontre restait déroutant. Le Taricheute résidait-il vraiment ici ? Et serait-il encore là quatre ans après avoir envoyé ce message à Nesrine ?

— Je ne détecte aucune présence anormale, tout a l'air très calme, lui apprit Henri, avant de décider : Allons-y maintenant.

Ils remontèrent la ruelle sombre et s'avancèrent enfin dans la lumière de l'éclairage public, se dirigeant lentement, son compagnon demeurant sur ses gardes, à l'affût du moindre bruit ou mouvement, en direction du funérarium.

Mais à peine étaient-ils arrivés devant l'entrée que la grille de sécurité se leva, dans un affreux et assourdissant crissement métallique. Brusquement, Henri tendit le bras devant elle, comme pour la repousser derrière lui. Et Cornélia vit leurs corps, à tous deux, devenir légèrement transparents.

Elle comprit alors qu'Henri se tenait prêt à les téléporter au moindre signe de danger. Mais pour une fois, elle ne ressentait aucune peur. Au contraire, une grande sérénité l'avait envahie. Derrière ces murs se cachait quelque chose, ou plutôt quelqu'un qu'elle devait à tout prix rencontrer. Sans pouvoir se l'expliquer, elle en avait tout à coup l'intime conviction.

Les battants de verre de la porte s'ouvrirent et une jeune femme – une humaine selon toute vraisemblance – se présenta devant eux. Elle exécuta

une révérence parfaite, discrète et brève, révélant ainsi qu'elle en avait l'habitude, puis se déplaça sur le côté, les invitant d'un geste gracieux à entrer.

— Cela fait si longtemps que l'on vous attend, déclara-t-elle énigmatiquement.

Henri laissa passer quelques secondes, avisa à nouveau Cornélia, non sans perplexité, et se décida finalement à entrer, lui tenant fermement la main.

— Je ne vous dirai rien de plus, ajouta l'humaine en secouant doucement la tête, adressant un sourire amusé au prince des vampires. Il me protège de vos envoûtements en ce moment même. Il est donc inutile de tenter de m'arracher quelque information que ce soit. Le Taricheute ne donne de réponses qu'aux questions qu'il juge utiles, voyez-vous.

Cornélia vit Henri pincer les lèvres et sentit ses doigts se crispier sur les siens. Il ne comprenait pas davantage ce qui se passait et cela l'inquiétait à peu près autant que cela le mettait en colère.

— Le Taricheute apprécie tout particulièrement le mystère, commenta-t-il d'un ton franchement agacé. Que d'effets de manche pour un simple immortel de quoi ? troisième rang ? second, au mieux ? Encore que cela ne me paraisse guère probable, avec une aura aussi faible.

Pourtant, Cornélia ressentait une présence très étrange, la sensation se faisant de plus en plus forte à mesure qu'ils progressaient dans le complexe, traversant une salle d'expositions de plaques de marbre, de fleurs, de statuettes, et d'autres objets dédiés à l'hommage funèbre, puis plusieurs autres, dont une très spacieuse, prévue pour les cérémonies. Une onde électrique très singulière parcourait son corps et des fourmillements lui picotaient les extrémités, du bout des doigts jusqu'aux orteils.

Henri le ressentait forcément lui aussi, sa mine assombrie et les plis soucieux sur son front en témoignaient.

— Peu importe vos sarcasmes, monsieur le prince, riposta l'humaine, comme son sourire s'élargissait encore. Vous constaterez bien vite que le Taricheute y est totalement insensible.

— Un immortel dénué d'amour-propre, en voilà une curiosité, renchérit cependant Henri. Tout compte fait, cette visite valait le déplacement, c'est indéniable.

La jeune femme ouvrit une dernière porte et les fit pénétrer dans une salle très différente du reste du funérarium. Une salle où étaient exposés tout un tas d'objets, mis en valeur comme pour toute importante collection, au mobilier et à la décoration aussi hétéroclites qu'improbables. On aurait dit une espèce de musée renfermant un florilège de pièces de collection d'une multitude d'époques et de cultures...

Alors l'attention de Cornélia fut happée par l'homme qui se tenait tout au fond du grand cabinet, debout derrière un large bureau aux formes orientales, d'un style indéfinissable. La présence étrange, c'était lui.

Et le moins que l'on puisse dire était que son physique était en adéquation avec la force bizarre, tranquille, mais puissante qu'il dégageait.

L'inconnu était aussi grand qu'Henri, mais atrocement maigre. Il portait un costume de tweed marron totalement élimé et informe, qui semblait flotter autour de lui. Même son visage était singulièrement osseux. De grandes ombres grises se dessinaient sous ses yeux, lesquels étaient légèrement globuleux, mais surtout d'un bleu comme Cornélia n'en avait jamais vu, aussi pur que l'azur, reflétant un je-ne-sais-quoi d'impossible, illuminés d'une lueur surnaturelle.

Ses joues étaient si creuses, son menton si proéminent et son nez tellement discret, qu'on aurait pu croire que rien ne séparait sa peau de son squelette. Le tout ajouté à une absence totale de cheveux et de sourcils, ainsi qu'une pâleur extrême, mais assez terne, très éloignée de l'éclat typique des vampires, donnait un effet très déstabilisant.

Henri resta à bonne distance et intima d'un geste à la jeune fille de l'imiter. Entre-temps, la porte s'était refermée et l'humaine les avait quittés, les laissant seuls avec le Taricheute.

— Qu'êtes-vous donc ? interrogea son compagnon sans parvenir tout à fait à dissimuler son étonnement croissant.

Mais cela ne lui paraissait-il pas évident ? Il ne pouvait s'agir que d'un vampire. Henri ne le sentait-il pas ?

Le regard de l'inconnu se promena alternativement de l'un à l'autre de ses visiteurs tardifs. Les examinant, les scrutant avec tout autant de méticulosité que s'il souhaitait graver le moindre détail de leurs morphologies respectives dans son esprit.

Derrière lui, Cornélia aperçut la plus insolite des vitrines du cabinet. Dans des compartiments très ouvragés, dorés à la feuille d'or, se trouvaient installés sur des petits coussins de velours noir, à l'instar de reliques sacrées, diverses paires de crocs, lesquels semblaient tellement anciens qu'ils avaient l'air fossilisés. Un des emplacements était vide cependant, comme si les dents qu'il aurait dû contenir avaient été retirées pour une raison quelconque.

Après un temps qui parut durer une éternité, le Taricheute s'éclaircit la gorge, puis se résolut à ouvrir la bouche. Il fit un effort manifeste pour articuler de manière audible :

— Je ne suis pas des vôtres, mais cela, vous l'aviez déjà deviné.

Cornélia ne put s'empêcher de tressaillir au son de cette voix aberrante, aux sonorités trop gutturales, inhumaines... presque animales. Aucune expression, si ce n'est une indescriptible sérénité, ne trahissait les émotions de l'homme.

— Pourtant vous êtes immortel, rétorqua Henri en fronçant les sourcils, visiblement perturbé. Dans ces conditions, comment pourriez-vous ne pas être des nôtres ? C'est tout bonnement... impossible.

— Tout ce que vous a appris votre maître n'est pas nécessairement vrai, opposa aussi lentement que tranquillement le Taricheute.

Celui-ci demeurait parfaitement immobile tandis qu'Henri commençait à s'agiter nerveusement, esquissant un pas, puis un autre, dans sa direction, avant de reculer, et de contraindre Cornélia à faire de même.

— Il peut se proclamer roi autant qu'il le désire, il n'est pas, et ne sera jamais, *mon maître*, ne put-il se retenir de démentir.

— Certes, se contenta d'acquiescer laconiquement l'inconnu.

Henri soupira, conscient de s'être emporté sans raison valable. Puis il se ressaisit promptement pour demander, revenant à ce qui semblait être essentiel pour lui :

— Vous disiez, dans votre message, désirer rencontrer le *Vampire-Né*. Qu'est-ce que cela signifie au juste ?

— Vous le savez parfaitement, répondit l'inconnu, tandis que ses yeux incroyables se posaient sur Cornélia. Je vous suis extrêmement reconnaissant d'avoir accédé à ma requête, Prince sans roi.

— Que lui voulez-vous ? grinça ce dernier, sa prise sur la main de la jeune fille se resserrant encore.

— Rien qui serait susceptible de provoquer votre colère, soyez-en assuré, promit le Taricheute, toujours sans bouger.

Clignait-il seulement des paupières de temps en temps, comme tout individu ? Cornélia n'en avait pas l'impression. Même son torse était figé, aucun souffle ne paraissait le traverser...

Henri hésita à s'approcher, mais préféra n'en rien faire et rester sur ses gardes. Il refusait de croire cette dernière allégation, la méfiance ne le quitterait pas, quoi que pourrait dire le Taricheute.

Son compagnon ouvrait la bouche, prêt à questionner à nouveau l'inconnu au sujet de ce qui le motivait à souhaiter s'entretenir avec elle. Quand elle sortit de la douce quiétude qui l'avait assaillie pour se renseigner à son tour, comprenant soudain qu'ils risquaient de passer à côté d'informations capitales à force de ne se concentrer que sur elle :

— Sur quels points Avoriel a-t-il menti ?

Henri eut l'air vaguement contrarié qu'elle intervienne et l'empêche ainsi de parler, mais il était trop fasciné, trop intrigué par l'inconnu pour vraiment s'en offusquer. Aussi, tout comme elle, attendit-il que leur interlocuteur daigne s'expliquer.

Ce qu'il ne fit qu'après de très longues secondes de réflexion :

— Vous avez les moyens d'obtenir les réponses par vous-même, Vampire-Né, je ne vous apprend rien. À vous d'aller chercher la vérité là où elle se trouve.

Cornélia croisa les bras. Cette discussion ne menait nulle part. C'était à n'y rien comprendre ! Ils avaient devant eux un autre immortel, lequel prétendait ne pas faire partie des différents cercles découlant d'Avoriel, et ce dernier refusait de leur donner le moindre éclaircissement ?

Pourtant, l'inconnu ne se trompait pas. Il semblait connaître les pouvoirs de Cornélia, semblait savoir qu'elle était capable de voler les souvenirs à travers le sang. Et ce qu'il lui suggérait, elle l'avait parfaitement saisi. Cela étant, elle ne voyait pas comment elle pourrait jamais avoir accès à ceux du roi sombre...

— Qui êtes-vous ? persista Henri d'un ton plus dur, observant ostensiblement des pieds à la tête l'homme en face d'eux.

— Le Taricheute, souffla celui-ci en haussant les épaules avec une certaine lassitude.

— Soit, mais quel est votre nom ?

— Je viens de vous le donner. Tout comme vous, mon nom d'homme m'a depuis longtemps échappé, et cela fait des siècles que je n'ai plus que celui-ci. L'on m'a également surnommé le Dissident. Mais cette époque est révolue et je n'aime guère m'entendre appeler ainsi, même encore aujourd'hui.

Henri cilla, puis il reprit, légèrement moins pressant :

— Soit. Et voulez-vous bien, si ce n'est pas trop vous demander, nous indiquer le but exact de cette visite que vous avez vous-même sollicitée, s'il vous plaît ? Pour quelle raison vous être adressé à Nesrine et non directement à moi ?

Le Taricheute changea alors soudain de posture, puis il fit le tour de son bureau pour se placer devant, s'avançant d'un mètre ou deux. Son pas avait quelque chose d'anormal, de dissonant. Ses mouvements étaient saccadés, à la fois rapides et lents, comme une vidéo que l'on accélérerait, puis stopperait, et accélérerait de nouveau, le tout très rapidement.

— La très forte concentration d’immortels déchus sur le territoire de la femme vampire m’a interpellé. Et puisque, sans vouloir vous offenser, je vous sais incompetent – vous, comme le chef du clan auquel vous appartenez – à les aider à mener une existence décente, j’ai offert de les prendre sous ma garde.

— Y a-t-il d’autres clans ? lança spontanément Cornélia, comme la question prenait de plus en plus de place dans son esprit.

Le Taricheute se tourna vers elle, planta ses grands yeux calmes dans les siens, et lâcha simplement :

— Non. Un seul peut vivre à la fois.

Obstinée, comme toujours, elle insista :

— Mais vous êtes...

— Le Dissident, coupa l’inconnu. Il est vrai. Et j’ai contourné les Grandes Lois pour subsister et ne pas m’éteindre avec les autres, une fois l’heure venue. Nous partageons la même essence, vous et moi, c’est pourquoi je me soucie un tant soit peu de votre sort. Mais ne comptez pas sur moi pour vous livrer les secrets inaccessibles, ils sont trop précieux pour être ainsi divulgués et je n’en ai guère ni le droit ni le pouvoir. Seule la survie de l’espèce m’importe.

Henri plissa les paupières et s’avança lui aussi. Puis, déterminé, il argua farouchement :

— Mais le roi doit mourir, c’est ainsi. Rien ne nous fera revenir sur notre décision.

— Il a fait son temps, sur ce point nous sommes d’accord, concéda le Taricheute. Il a mené son peuple à la décadence. Il s’est perdu sur le chemin des millénaires et a oublié ce qu’il était, ce qui lui a été transmis. Une nouvelle ère doit voir le jour. Mais votre colère, Prince sans roi, vous aveugle, elle vous tient trop éloigné de la voie à emprunter.

— Qu’est-ce que vous essayez de me dire ? Et quel rapport avec Cornélia ? Nous aiderez-vous seulement ?

— Je vous l’ai dit, je ne le peux. Il m’est impossible d’intervenir, on ne se joue des Grandes Lois qu’une seule et unique fois. Mais elle souhaitait

vous rencontrer et je n'ai pu l'en dissuader. Elle a orchestré tout cela, c'est avant tout *son* but, non le mien. Elle a senti sa présence, revenue du monde des morts pour accomplir son destin. Elle désire vous guider, vous et le Vampire-Né, dans votre entreprise.

— Le *destin* ?! ironisa Henri, de plus en plus mal à l'aise. Vous nous avez fait venir pour parler *guide* et *destinée* ? Et *elle* non plus n'a pas de nom, je présume ?

Le Taricheute se remit en mouvement et vint jusqu'à eux, de la même démarche étrange et dérangeante qu'un peu plus tôt. Une fois à leur hauteur, il tendit la main, paume ouverte, vers eux, puis immédiatement, celle-ci se retrouva contre son corps, comme si son geste n'avait existé que dans l'imagination de Cornélia.

— Bien sûr que si, elle est Vampire-Né, elle aussi, elle a donc reçu ce privilège, tout comme votre compagne, mais je ne suis pas autorisé à vous le révéler. Suivez-moi, je vais vous conduire à elle.

— Alors je... je ne suis pas la seule ? s'empressa de s'enquérir Cornélia, trop curieuse pour se formaliser de la concision et de la confusion des explications de l'inconnu. Y a-t-il beaucoup d'hybrides comme moi ? Enfin, je veux dire beaucoup d'autres Vampires-Nés ?

— Non, attesta-t-il, formel. La Devineresse et vous êtes les seules en ce monde à être nées immortelles. Mais peut-être d'autres verront-ils le jour dans les temps à venir. Nous verrons bien.

— Vous avez contourné les Lois pour elle, pour votre Devineresse, conjectura Henri, s'attirant alors un regard curieux, dans lequel une légère surprise, ainsi qu'un avertissement – presque une menace – flotta l'espace d'un bref instant, avant de se recouvrir d'un voile de langueur.

Ils descendirent au sous-sol, suivirent le Taricheute à travers plusieurs couloirs carrelés, passant notamment devant une salle qui devait être celle où ce dernier conservait les cadavres dont il s'occupait.

Puis il les fit pénétrer dans une pièce très différente, aux murs de pierre brute, gravés d'une myriade de symboles mystérieux, n'évoquant aucune civilisation connue en particulier. De grandes statues de femmes

ailées s'élevaient autour d'un large lit au dais de soieries bleues précieuses, toutes brodées d'or avec une extrême précision.

L'inconnu repoussa l'un des tissus, dévoilant alors une forme inattendue, étendue sous les draps, les mains en croix. Enfin les mains... ou plutôt ce qu'il en restait.

Il était impossible de dire si la personne gisant là était de sexe féminin ou non tant le corps était méconnaissable. En fait de Devineresse, Cornélia ne voyait devant elle qu'une vieille momie racornie...

Le cadavre reposant sur le lit avait la peau aussi noire que si elle avait été carbonisée, totalement desséchée. Mais la jeune fille savait qu'il s'agissait des effets du temps, conjugués à ceux d'un embaumement bien spécifique. Contre toute attente, la morte possédait encore une longue et profuse chevelure châtaine, étalée sur son oreiller, qu'on ne distinguait pas forcément au premier coup d'œil tant cela paraissait atypique.

Sur ce que l'on pouvait à peine encore appeler un visage, dans la mesure où plus aucune lèvre ni aucun nez ne se devinaient, deux orbites creuses et sombres étaient parées de fleurs fraîches, aux pétales d'un rose tendre. Lesquelles offraient un contraste étonnant avec la chair rigide et brunie.

— Mon aimée, murmura le Taricheute en caressant avec une infinie tendresse le bras rachitique et sec de la dépouille. Elle est venue à toi, ainsi que tu l'avais demandé. Le Vampire-Né est là, accompagné du premier fils d'Avel.

Cornélia et Henri échangèrent alors un regard consterné. Ni l'un ni l'autre ne distinguait le plus petit signe de vie chez cette personne. La Devineresse était décédée depuis très longtemps, à l'évidence... et le Taricheute avait un sérieux problème s'il s'imaginait autre chose.

Il avait perdu la raison, c'était certain. Tout ce qu'il avait dit jusque-là n'était donc en fait qu'un ramassis d'inepties...

— Je pense que nous ferions mieux de partir, se résigna son compagnon, d'un ton plus doux, comme s'il était touché malgré lui par cet

homme qui gardait chez lui le cadavre de sa femme. Nous avons, je le crains, un peu trop abusé de votre temps.

Le Taricheute l'ignora et se pencha davantage au-dessus du lit. Une émotion intense se peignit fugacement sur son visage et il hocha la tête, comme s'il acquiesçait aux paroles que venait de lui souffler la morte.

— Qu'il en soit ainsi, si c'est là ton souhait, souffla l'homme, se tournant ensuite vers Cornélia.

Elle donnait la main à Henri, espérant qu'il les emmènerait rapidement ailleurs, loin de cet endroit inquiétant et de cet inconnu indiscutablement malade, lorsqu'une voix gracieuse, chaude et sensuelle, féminine, s'insinua peu à peu dans son esprit.

Elle relâcha aussitôt les doigts de son amant et fit un pas vers le lit, attirée par l'impossible phénomène comme un papillon de nuit par la lumière. Des mots lui parvinrent à nouveau, mais elle ne put en saisir le sens. Cornélia s'approcha encore de la forme squelettique et apparemment figée par le repos éternel et se concentra, fermant les paupières pour mieux entendre.

Henri ne s'interposa pas et la laissa faire sans rien dire, comprenant sans qu'elle ait besoin de le préciser qu'il se passait quelque chose. Pouvait-il le percevoir lui aussi ?

Peu à peu, elle parvint à décoder ce langage, qui n'était autre que celui, unique, appartenant aux immortels.

— *Tu as mis le temps, Vampire-Né*, répéta la voix de la Devineresse, avant de poursuivre : *Tes détours t'ont coûté cher. Et à nous aussi. Tu as bien trop tardé à détruire le Semeur de déchus. Il a causé beaucoup de tort aux vôtres et nous a dérobé un bien précieux.*

Parlait-elle de... Daniel ?

Mais qui d'autre aurait pu correspondre ? Le duc avait-il donc lui aussi rencontré le Taricheute ? Et, dans ce cas, qu'avait-il bien pu voler au couple ?

— *Mais je suis venue*, répliqua mentalement Cornélia, pour qui les échanges psychiques commençaient à devenir une habitude.

— *Et tu l'as amené, lui,* poursuivit la femme au corps mort. *Tu as bien fait. Tu as enfin pris les bonnes décisions.*

Cornélia, que l'effort rendait soudain plus faible, s'appuya d'une main à l'une des statues encadrant la couche de la Devineresse. Puis elle sentit qu'on la soutenait. Henri, bien sûr. Elle capta le signe de tête qu'adressa le Taricheute à son compagnon, et ce dernier la fit s'asseoir avec lui sur le matelas, tout en demeurant cependant à distance raisonnable de ce qui n'était finalement pas encore tout à fait un cadavre.

— Son esprit est ouvert, tandis que le vôtre est cadenassé de toutes parts, chuchota le Taricheute à l'attention d'Henri. Vous ne pourrez guère l'entendre si vous ne vous résignez pas à faire tomber quelques-unes de vos murailles.

— Je n'en ai pas l'intention, protesta le prince des vampires. Cornélia me rapportera les paroles de votre femme. Après tout, c'est elle qu'elle voulait voir. Alors, qu'elle s'adresse à elle. Je reste à ses côtés afin de m'assurer que tout se déroule sans problème.

— À votre guise, accepta le Taricheute.

Celui-ci s'éloigna ensuite pour aller se poster à la porte de la salle, leur tournant le dos, comme s'il était indécent qu'il assiste à la scène lui aussi, et que ce qui se passait dorénavant ne le regardait plus.

— *Le premier fils d'Avel est un être exceptionnel,* reprit la Devineresse, à propos d'Henri, par déduction. *T'en rends-tu seulement compte ? Il est loin d'être aussi vieux que mon époux et moi, mais il est néanmoins très âgé, et il conserve malgré tout une telle part d'humanité... Tant de puissance l'habite, et pourtant il est parvenu à maîtriser notre essence. Il est le plus digne d'entre tous et tu le sais. Cela ne peut être que lui.*

Cornélia rouvrit les yeux un bref moment et entraperçut ceux d'Henri qui l'observait. Sans pouvoir se l'expliquer, elle comprenait où voulait en venir la Devineresse... et elle savait qu'elle avait raison.

Puis elle revint en elle, les paupières closes derechef, et confirma :

— *Oui, il est le plus digne. Je l'aime plus que je n'aurais pu l'imaginer, plus que ma propre vie.*

— Alors tout est pour le mieux, car c'est à toi qu'il revient de te sacrifier, et non à lui, ainsi qu'il a prévu de le faire. Pour lui, pour la race tout entière. Outre le sang exceptionnel du Vampire-Né, tu possèdes quelque chose que je n'ai pas eu la chance de recevoir. Tu es porteuse de renouveau, de toutes les manières possibles. Et tu nous dois à tous d'accomplir ton destin.

— Vous voulez parler de... de mon potentiel de procréation ? demanda Cornélia, réutilisant les mots de son compagnon, craignant de trop bien saisir les paroles pourtant ambiguës de son interlocutrice.

— Il devra y avoir un enfant, oui, c'est une certitude. Je l'ai lu dans les astres il y a des siècles de cela. Pour l'espèce, pour sa survie, pour son évolution, ainsi que pour lui. Même s'il nie en avoir besoin, il se trompe. Nous en avons tous besoin. Tu ne peux te permettre une troisième réincarnation sans risquer de perdre ta fécondité surnaturelle. Aussi est-ce maintenant que tout doit se jouer. Tu devras te montrer très habile, car l'extinction nous menace...

La voix était à présent si faible que Cornélia doutait d'avoir bien entendu. Elle tendit l'oreille, mais plus rien ne lui parvint.

— Devineresse ? appela-t-elle dans le silence de son esprit.

Mais personne ne lui répondit.

Elle ouvrit les yeux pour de bon et s'aperçut qu'elle avait posé la paume sur ce qui restait du poignet de la femme momifiée. L'extrémité des doigts noircis et racornis semblait s'être posée sur le dos de sa main.

La Devineresse avait-elle bougé pendant leur échange ?

— Tout va bien ? se renseigna Henri en lui frottant les épaules tandis qu'elle frissonnait.

Elle se releva vivement, stupéfaite.

En un éclair, sans qu'elle ait pu le voir se déplacer, le Taricheute était de nouveau près du lit, penché sur sa femme.

— Elle est exténuée, lâcha-t-il alors, caressant une seconde fois le bras squelettique. Il faut la laisser désormais, elle ne pourra plus s'exprimer avant des mois... peut-être des années...

Il paraissait soudain si triste. Mais peut-être n'était-ce que dans l'imagination de Cornélia, car son visage étrange, atrocement émacié, n'en laissait pourtant absolument rien paraître.

— Que lui est-il arrivé ? osa Henri en entraînant la jeune femme vers la sortie. Pourquoi la maintenir dans un tel état ?

— Je conserve son corps jusqu'à ce qu'elle tombe en poussière et que sa conscience finisse par s'effacer à jamais car tel est son souhait, avoua l'inconnu, sans détour. Les privilèges du Vampire-Né ne sont pas infinis, la dégradation de la chair est un des inconvénients, même si elle n'a rien à voir en termes de temps avec celle d'un banal et très éphémère humain.

Ils allaient franchir le seuil de la chambre, Cornélia rendue muette, encore bouleversée par la singularité de l'expérience qu'elle venait de vivre. Lorsque éclata puissamment sous son crâne, se répercutant comme en écho, la voix de la Devineresse :

— *La clé du pouvoir se cache dans le sang...*

Puis plus rien. Plus un mot. Cette fois, c'était bel et bien terminé.

La femme momifiée avait fait un dernier effort pour réussir à lui faire parvenir cette phrase. Soit exactement la même que celle que répétaient inlassablement les curieux murmures que Cornélia avait perçus en rêve, après avoir assisté à la sortie de terre d'Avoriel.

Le Taricheute referma la porte derrière lui, puis les raccompagna jusqu'au rez-de-chaussée. Henri examinait sa compagne d'un regard perplexe, mais ne se risqua pas pour autant à lui poser de questions devant l'inconnu. Il attendrait qu'ils soient seuls pour cela.

Soudain, il s'arrêta dans le couloir, pivota comme s'il avait entendu des appels échappant à Cornélia, et lança, l'air tout à coup soupçonneux :

— Et les assoiffés que vous gardez ici également, tombent-ils en poussière eux aussi ?

— Bien sûr, reconnut le Taricheute. C'est là leur sort.

— Et vous leur donnez la chair des morts, devina Henri. C'est une pratique répugnante. En quoi cela est-il préférable à la fin que peut offrir le roi sombre ?

— Leurs âmes ne demeurent pas prisonnières. Il s'agit d'une fin naturelle, celle que vous connaîtrez peut-être si quelqu'un possède le savoir nécessaire pour prendre soin de votre corps à votre place, lorsque votre conscience se sera évaporée, en attendant le jour de la libération ultime.

Le prince plissa les paupières, pas vraiment convaincu. Il doutait visiblement de parvenir à obtenir quelque information supplémentaire que ce soit de la part de cet homme si particulier.

Tandis qu'ils arrivaient à la salle d'exposition – sans toutefois avoir recroisé l'humaine qui leur avait ouvert précédemment –, Cornélia tenta le tout pour le tout, pressentant qu'il n'y aurait pas de prochaine occasion :

— Vous ne nous avez rien dit à propos du plus important. Comment le vaincre ?

Le Taricheute se figea et poussa un long soupir – preuve que l'air devait tout de même bien circuler dans sa poitrine.

— Elle vous a pourtant hurlé son dernier conseil, démentit-il durement, sa voix abominable devenant subitement presque insupportable. Même moi, je l'ai entendu. Nous vous avons tout dit, Vampire-Né, bien davantage d'ailleurs que ce que nous aurions dû.

Henri prit probablement cela pour une menace, car il se plaça immédiatement, comme par réflexe, entre elle et l'inconnu, et la repoussa derrière lui. Il toisa le Taricheute quelques secondes, puis, devant le regard impassible que lui renvoyait celui-ci, préconisa :

— Cette fois-ci nous allons vraiment prendre congé. Nous vous remercions pour les précieux renseignements que vous et votre épouse avez consenti à nous fournir.

Il adressa un bref et rigide signe de tête à l'homme devant eux, que Cornélia ne pouvait s'empêcher de trouver difforme, puis ils quittèrent aussitôt les lieux.

Le mobilier de la chambre de la demeure italienne d'Henri apparut alors et elle comprit qu'il les avait ramenés là-bas, sans doute par mesure de sécurité.

— Rester davantage serait devenu dangereux, justifia-t-il d'emblée tout en la relâchant doucement, s'assurant au préalable qu'elle tenait bien sur ses jambes. Cet homme n'avait pas toute sa raison, me semble-t-il, personne ne pouvait prévoir ses réactions. Et il ne nous en aurait guère plus appris, c'est évident. Cela lui coûtait déjà beaucoup...

Cornélia alla jusqu'à un fauteuil où elle s'assit, ressentant soudain une certaine fatigue.

— Oui, probablement, convint-elle. Il n'avait pas l'air très bien disposé à notre égard. Et l'épuisement de sa femme l'a bouleversé, je crois.

Henri fit quelques pas dans la pièce, se frotta le front, signe d'une réflexion intense, puis il s'interrompit :

— C'est tellement... tellement inattendu ! Bon sang ! D'autres immortels n'ayant aucun lien avec Avoriel, c'est impossible et pourtant... pourtant ils existent ! Incroyable. Vraiment, incroyable !

Il semblait aussi abasourdi qu'enthousiasmé par cette découverte exceptionnelle.

— Je savais qu'il y avait autre chose ! s'exclama-t-il encore. Bien sûr, il y en a eu d'autres avant lui. Ça paraît tellement logique avec le recul. Le roi sombre, comme il aime tant se faire appeler, ne peut être le vampire originel dans ces conditions. Ce n'est ni plus ni moins qu'un vulgaire imposteur !

Il leva un sourcil à la fois satisfait et méprisant. Puis, d'un pas extraordinaire, il la rejoignit et lui prit le bras pour lui demander :

— Que t'a confié la femme ?

Cornélia essaya d'abord de résumer dans sa tête les aveux de la Devineresse. Celle-ci lui avait dit tellement de choses essentielles...

Comme, par exemple, le fait qu'Henri ait prévu de se sacrifier pour elle...

Comment ? Pourquoi ?

Puis elle comprit. Lors de son dernier cauchemar, Avoriel avait affirmé que si jamais elle trouvait un moyen de le détruire, alors ce serait toute son engeance qui périrait avec lui. Il avait ajouté qu'Henri le savait...

Mais elle, elle ne faisait pas partie de cette engeance. Elle survivrait. Voilà ce que son compagnon avait planifié... Voilà ce contre quoi la Devineresse l'avait mise en garde. Car elle avait été formelle, le prince devait survivre lui aussi. C'était même une priorité. Et c'était à elle de se sacrifier.

En outre, ils étaient censés concevoir ensemble un enfant. Le renouveau. Sous toutes ses formes. Par elle...

Devait-elle mourir tout de même ? Cela n'était-il pas légèrement contradictoire ?

Quel genre de sacrifice était-elle tenue de faire au juste ? De quelle nature était-il, s'il ne s'agissait pas d'offrir sa vie ?

Mais peut-être était-ce cela malgré tout. Peut-être était-elle censée donner un enfant à Henri, puis mourir...

Comment lui expliquer tout ça ? Tout s'embrouillait dans sa tête et elle avait besoin de se reposer, de reprendre des forces après avoir achevé autant d'assoiffés, puis, ensuite, avoir ouvert son esprit à la Devineresse. Il lui fallait aller au cercueil sans délai, son instinct le lui criait.

— Daniel les a trouvés, lâcha-t-elle néanmoins, parce que c'était sans doute la seule information qu'elle pouvait dévoiler à Henri sans risquer de créer de nouveaux problèmes.

Jamais il n'accepterait qu'elle se sacrifie, de quelque manière que ce soit. Jamais il ne voudrait d'enfant non plus... Le simple fait d'évoquer le sujet était déjà si douloureux pour lui. Comment trouver les mots ? Y croirait-il seulement ?

Rien n'était moins sûr...

Cornélia décida alors de ne révéler les prédictions de la Devineresse qu'au compte-gouttes, que lorsqu'elle jugerait le moment opportun, et son amant capable de les entendre. Ce qui n'était bien entendu pour l'instant pas le cas.

— Le duc ? s'étonna-t-il. Pourquoi... Quel rapport, si ce n'est... les assoiffés, évidemment ! Le Taricheute a dû vouloir le rencontrer, sans doute pour récupérer les assoiffés qui proliféraient dans son sillage.

— Je n'ai pas de détails, soupira-t-elle, éreintée. Je sais seulement qu'il s'est rendu au funérarium du Taricheute, lui aussi, et qu'il y a volé un objet très précieux. Mais j'ignore ce que cela peut être.

Henri battit des paupières. Il ne s'était certainement pas attendu à ce que le message de la Devineresse concerne feu le duc. Cependant, cela lui donnait matière à réfléchir, Cornélia voyait presque les connexions se faire dans son cerveau si singulier d'immortel multiséculaire.

Il y eut dans ses sublimes yeux clairs comme un éclair de compréhension et il allait lui expliquer à quoi il songeait lorsqu'il remarqua :

— Juste ciel, mais tu es épuisée ! Pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite ?!

Il saisit son menton entre l'index et le pouce et avisa son visage, passant le doigt sur l'un de ses crocs. Elle pinça les lèvres en réponse. Elle n'avait guère eu le temps d'en parler à vrai dire. Ne venaient-ils pas tout juste de rentrer de l'Arkansas après tout ?

Henri n'attendit pas davantage et, non sans lui avoir adressé un regard de réprimande, s'écorcha le cou d'un ongle, avant d'amener sa gorge devant les lèvres de Cornélia.

Comme bien souvent, celle-ci ne se fit pas prier et but avidement.

Puis, avec mille précautions, il la prit dans ses bras et alla jusqu'à ce qui était désormais *leur* cercueil.

CHAPITRE 16

Cauchemar Quatrième, Le Mal en Tête

La clé du pouvoir se cache dans le sang.

Cette phrase tournait en boucle dans les pensées ralenties par le repos du vampire de Cornélia. Qu'elle l'ait entendue prononcée par les voix désincarnées dans le cauchemar dont Avoriel tirait les ficelles, tandis que leurs deux esprits se rejoignaient dans quelques lieux chimériques, puis clamée, comme la dernière recommandation d'une mourante, par la Devineresse, ne saurait être un hasard.

Ces mots revêtaient un sens particulier. La clé du pouvoir, c'était la clé de tout. La mort du roi, la survie de l'espèce, absolument tout en dépendait. Et c'était à elle qu'il revenait de la trouver.

Un poids si lourd pour ses frêles épaules... Pourtant, elle le savait, plus les choses se précisaient, plus elle avait l'intime conviction qu'elle était la seule capable d'agir. La seule capable d'anéantir le roi. Les aveux de la Devineresse n'avaient fait que confirmer ce dont elle se doutait déjà.

À présent, elle découvrait que non seulement son intuition était fondée, mais que son devoir ne se limitait pas qu'à cette unique tâche.

D'ailleurs, le Taricheute n'avait-il pas laissé entendre qu'elle était censée réussir à trouver les réponses par elle-même ? Il faisait allusion à

ses singuliers pouvoirs, nul doute à ce sujet. Pourtant, la vérité sur les immortels, seuls lui, sa femme et Avoriel la détenaient. Même Henri, premier fils du roi sombre, en ignorait tout, au bout du compte.

Le couple ne lui avait pas donné de sang. Et elle n'était pas près de parvenir à en extorquer à Avoriel non plus.

Où pourrait-elle bien puiser le moindre souvenir lié à cette histoire séculaire dans ce cas ? Auprès de qui ?

Le nom du roi résonna curieusement dans sa tête. Ainsi, si l'on en croyait les dires du Taricheute et de sa femme, il l'avait modifié. Comment l'avaient-ils appelé déjà ? C'était si proche, elle aurait dû s'en rappeler très facilement.

Et pourtant, cela lui échappait.

Mais elle n'en démordit pas et s'acharna à rassembler ses souvenirs des dernières heures pour y retrouver cette information qui, plus elle la fuyait, plus elle lui apparaissait comme essentielle.

Cornélia avait l'impression de s'être endormie lorsque tout à coup ressurgit dans ses pensées le nom qu'elle cherchait...

Avel.

Bien sûr, moins de lettres, mais tellement semblable.

Et, au moment où cela lui revenait, une image s'ébaucha dans son esprit, dissipant les ténèbres pour devenir de plus en plus claire et distincte.

Eléonore – sa mère vampire, dans son ancienne vie – se tenait debout, les bras croisés, son visage de poupée, à la blancheur de porcelaine, à demi tourné, d'un air buté.

Une main aux doigts minces et gracieux se souleva nerveusement, agitant la dentelle crème de ses poignets, puis se mit à pianoter sur l'accoudoir d'un confortable fauteuil de velours bleu pâle. Henri était assis à côté, dans le même genre de siège, et se tenait droit, alerte, prêt à agir au moindre signe de problème.

La main fébrile n'était autre que... celle d'Avoriel.

Lequel était si contrarié qu'il ne parvenait guère à le dissimuler. Dans ses yeux, des paillettes rouges apparaissaient, trahissant sa colère, et de vaporeuses et impalpables volutes de fumée noire évoluaient tout autour de lui, signe d'un possible malheur à venir.

Il faisait grand jour, les hautes fenêtres ouvraient sur de jolis jardins, illuminés par le soleil de midi. Pourtant, dans la pièce au plafond haut et à la décoration pastel, la lumière sembla soudain disparaître, absorbée par une obscurité malsaine, laquelle s'insinuait absolument partout.

— Avez-vous complètement perdu la raison ?! s'exclama Henri en se relevant subitement, se plaçant devant son roi, comme pour le distraire, l'espace d'un bref instant.

— Je n'ai jamais donné mon accord, opposa avec véhémence Eléonore. Il me semble que j'ai mon mot à dire dans cette affaire, et c'est non ! Devenir reine des immortels ne m'intéresse pas, je suis navrée. Trouvez-vous quelqu'un d'autre !

— Tout ça pour... un... *humain* ? articula Avel d'une voix suintant le danger.

Eléonore se tourna vers le roi sombre et l'affronta du regard. Elle n'avait pas peur de lui. Mais peut-être était-ce parce qu'elle avait toujours vécu loin du tumulte de sa cour. Éduquée, initiée aux besoins de sa condition par Aaron, un vampire de second rang, l'un des premiers immortels engendrés par la comtesse, une personne de haute qualité, mais aussi connue pour son calme et son stoïcisme.

Avoriel avait fait les choses correctement avec elle. Il avait pris grand soin de sa protégée en la tenant éloignée de lui le temps qu'elle s'adapte et comprenne sa nouvelle nature. Il avait été si patient, tandis qu'il bouillait intérieurement. Qu'un feu brûlait en lui depuis le jour de leur rencontre. Elle lui rappelait tant...

Non !

Il ne devait pas penser à cela ! Il se l'était interdit !

Cette femme, il la voulait, point. Et elle lui revenait de droit !

Pourtant...

— Oui, pour un humain, confirma Eléonore en redressant fièrement le menton, avant que ses yeux gris perle, absolument magnifiques, ne se voilent de tristesse. Je l'aime. Je vous en supplie, ne m'obligez pas à le quitter...

Avel se détourna, la pièce retrouva sa luminosité normale – ou presque – et il tapota derechef l'accoudoir de son fauteuil :

— Dois-je comprendre que c'est lui, c'est cet homme, qui t'a déshonorée ?

Henri poussa un profond soupir et baissa la tête, s'attendant au pire, visiblement.

Une voix, formée en fait de plusieurs tonalités différentes, que seul Avoriel pouvait percevoir, s'éleva alors dans la confusion noire de son esprit, provoquée par cette impossible situation :

— *Elle ne veut pas de toi ! Tue-la ! Tu es un monstre, ne l'oublie pas ! Des cendres... son corps lentement décomposé... ses si jolies courbes, rongées par le feu ténébreux...*

À son tour, Avel se leva, se précipita à la porte, avant de s'arrêter devant pour se masser les tempes. Henri le regardait avec la plus grande curiosité, il le sentait bien. Mais quoi de plus normal après tout, avait-il jamais hésité ? Avait-il jamais fait preuve de clémence envers quiconque ?

Son fils s'attendait à ce qu'il massacre la jeune femme, il se préparait à assister, impuissant, à un nouveau carnage... Et il aurait dû le faire, écouter les voix. Mais non. Pas aujourd'hui. Pas cette fois...

L'indulgence, ce n'était pourtant pas dans sa nature. Le mal l'habitait, le nourrissait, et lui, depuis tout ce temps, il s'y était fait. Il avait bien fallu.

Que se passait-il alors ? Pourquoi parvenait-il à se contenir aujourd'hui, quand, d'ordinaire, il en était absolument incapable ?

— *Faible... faible petit avorton... même pas fichu de se dégoter une femme digne de ce nom !* ricana la voix, de plus en plus mauvaise. *Celle-là doit périr ! Vas-y, et n'oublie pas de le faire lentement, la colère ne peut être apaisée que par la souffrance.*

Henri l'observa avec inquiétude. Il savait ce qui allait arriver. Et Avoriel aurait voulu lui en donner pour son argent. Son premier fils avait encore grand besoin de ses leçons. Encore fallait-il qu'il se les applique à lui-même. Et dans l'instant, cela se révélait impossible.

Elle était trop... belle. Trop fière. Trop... comme *elle*.

Cette force tranquille qui émanait d'elle, cette aura si particulière... Avait-il déjà croisé d'autres personnes semblables, d'autres personnes capables de lui rappeler une émotion qui n'avait rien à voir avec la colère et la soif de violence, en dehors de son propre fils ?

Avel inspira une grande bouffée d'air, puis expira. Il devait se ressaisir, et surtout, ne plus faire appel à ses vieux souvenirs, qui n'étaient à présent plus que de vagues impressions, tellement éloignées, si impalpables.

Il n'avait pas le choix. Ce regret-là l'avait tellement fait souffrir. Et encore maintenant... la douleur restait vive, si tenace...

Il ne céderait pas cette fois, résisterait, surmonterait cet échec.

Et après tout, il pourrait peut-être même en tirer quelques bénéfices, si la nature se révélait clémente à son égard. Peut-être d'ailleurs l'entreprise se révélerait-elle plus simple avec un humain... Oui, c'était même évident...

Et ainsi, ce qui en résulterait serait encore nettement plus à même de servir son grand dessein. Car ce serait une fille, naturellement. Une fille avec davantage d'humanité. Et probablement une âme, une vraie. Et avec elle, la possibilité de créer une race unique d'immortels et enfin d'obtenir un héritier digne de ce nom, qu'il pourrait éduquer lui-même, de A à Z, de l'enfance jusqu'à l'âge adulte. Aucune des faiblesses qui ternissaient la puissance de son premier fils.

Oui, il en était convaincu. Sa fureur passée, il parvenait à ressentir l'Intuition, ce savoir unique et inné que lui seul, en ce monde, détenait.

C'était cette voie qu'il lui fallait suivre, il arrivait à le percevoir très clairement désormais.

Finalement, cette mésaventure lui serait bénéfique. Pour quelle raison n'y avait-il pas songé plus tôt ?

Encore un peu de patience, donc. Ce qui comptait le plus, ce n'était pas la femme en définitive, il ne devait pas perdre de vue son véritable but.

Pour cela, il se montrerait magnanime. Uniquement pour cela. Une manœuvre de plus, voilà tout. Et à bien y réfléchir, c'était probablement la décision la plus avisée qu'il eût jamais prise.

— Je veux le rencontrer, annonça-t-il, fixant un point derrière elle, incapable de la regarder davantage sans ressentir cette chose odieuse, qu'il combattait pourtant depuis si longtemps.

— Charles ? s'étonna Eléonore, soudain très préoccupée, perdant alors de sa superbe.

— Oui, fais-le venir, j'ai quelque chose à vous proposer. Une solution, qui arrangera tout le monde.

Puis les couleurs se brouillèrent et un nouveau tableau, bien plus sombre, succéda au premier. Une scène antérieure à la précédente...

Les murs humides d'un sous-sol, une pièce voûtée, éclairée par la seule lueur d'une chandelle à la flamme capricieuse, agitée par un vent impossible, lequel ne pouvait réellement exister. Des statues hideuses encadraient la salle, gargouilles démoniaques aux longs haillons de pierre semblant flotter, leurs figures déformées tournées vers le centre de la pièce.

Là où se trouvait un autel, comme celui d'une église. Sur lequel reposait le corps nu, entièrement recouvert de sang, zébré de plaies étranges, d'une jeune femme.

Un cercueil grand ouvert, aux parois cabossées, gisait sur le sol.

Avel refoula un sanglot de désespoir, puis se laissa glisser, s'adossant contre la pierre froide. Froide comme lui. Comme sa chair, ainsi que son cœur. Depuis quand n'avait-il pas saigné ainsi ? Il ne s'en rappelait même plus...

Pourquoi la faire souffrir l'avait-il tellement fait souffrir, lui ? Était-il réellement bouleversé ?

Cela n'avait pas de sens.

Il n'avait pas terminé le rituel, avait causé bien plus de douleur que d'habitude, croyant qu'elle ne le supporterait pas. Il avait pris tous les risques avec elle. Ayant paradoxalement autant envie de la perdre que de l'avoir.

Et pourtant si, il avait réussi.

Mais cela fonctionnerait-il pour autant ?

Impossible de le dire avec certitude. Il n'avait que l'Intuition. Et c'était bien la première expérience de ce genre à laquelle il s'adonnait. Mais elle était encore en vie.

Elle possédait un tel surplus d'âme ! Le destin lui avait adressé un signe, et il avait su le reconnaître. Grâce à elle, celle qui lui ressemblait tant, il avait enfin une chance... une infime, improbable, voire impossible, chance d'obtenir ce qu'il convoitait depuis si longtemps.

Une espèce de voilage noir et vapoureux recouvrit la scène, ondula quelques instants, l'effaçant lentement, jusqu'à la faire totalement disparaître, absorbée par le néant.

L'esprit de Cornélia faiblit, mais elle s'efforça de tenir bon. D'autres secrets l'attendaient, ils étaient là, à portée de main, et elle n'avait qu'à se concentrer pour les obtenir. L'effort à fournir était considérable, mais elle y arriverait. Elle avait son nom à présent, et avec lui, l'accès à certaines choses lui appartenant.

Elle mobilisa toute son énergie et se répéta en boucle, à travers les brumes de ce sommeil étrange, ces quatre lettres, appelant non pas l'homme en question, mais ce que le sang de son premier fils gardait de lui, l'empreinte qu'il y avait laissée...

La clé du pouvoir se cache dans le sang.

Le sang...

Du sang partout. Mais pas de faim.

Un avertissement ? Mais que se passait-il donc ?

Et cette peur qui le tenaillait, c'était insupportable. Avoriel ne connaissait pas la peur... Plus depuis des siècles...

Pourtant, en cet instant même, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, il était littéralement terrifié. L'Intuition l'avait poussé à quitter le cercueil et la terre avant même que son corps ait pu complètement se régénérer. Cela n'était encore jamais arrivé. En plus de mille cinq cents ans de vie, c'était bien la première fois qu'il réussissait à s'extraire de la catatonie ainsi, par sa seule volonté, son désir d'en sortir accru par l'instinct.

Avoriel se téléporta d'un endroit sombre, indescriptible tant l'obscurité qui y régnait était opaque et dense, jusqu'aux portes d'un château médiéval, de taille fort modeste et proche de la ruine.

Des flammes sortaient du logis, et des corps sans vie, ravagés, étalés dans de grotesques postures, jonchaient l'entrée et la grande cour intérieure.

Du sang... absolument partout. Partout où se portait son regard, il y en avait. Et cependant, il n'éprouvait pas la moindre envie de profiter de cette occasion qui s'offrait à lui pour s'en repaître. Il s'en serait étonné s'il n'avait pas été tétanisé, incapable de bouger, et moins encore de réfléchir, entièrement figé par une terreur abominable.

C'était un véritable carnage. Personne n'avait pu en réchapper, c'était certain.

Qui avait osé attaquer ainsi, de manière aussi fourbe ? Les premières lueurs de l'aube se dessinaient à peine à l'horizon, ces maudits traîtres avaient donc pris tout le monde par surprise et ils avaient assailli le château de nuit. Mais pour quelle raison s'étaient-ils rendus coupables d'un tel crime, d'une telle ignominie ? Que craignaient-ils donc pour agir ainsi, allant à l'encontre de tout honneur et de tout principe ?

Ce n'était à l'évidence pas pour s'installer dans les derniers décombres d'un édifice sans âge et sans valeur, déjà tellement délabré, puisque aucun de ces maudits personnages n'avait daigné rester sur les lieux.

Plus aucune âme qui vive à des centaines de mètres à la ronde. Tous ceux qui habitaient là assassinés, pris par surprise dans leur sommeil.

L'air autour d'Avoriel se densifia, évolua, et la noirceur, sa plus vieille amie, l'enveloppa, prenant alternativement la forme de toutes les âmes qu'il retenait prisonnières et qui se débattaient sans relâche. Mais sa sombre aura n'atteignit personne, ne put pervertir aucun esprit, dans la mesure où seuls les cadavres l'entouraient.

Les traîtres...

L'intention était claire, ils étaient uniquement venus pour tuer. Détruire jusqu'au dernier membre la famille qui résidait ici...

La sienne... en quelque sorte.

Emportant ainsi le seul et unique humain avec lequel il s'était jamais lié, le seul qu'il avait jamais admiré. Ce fils qu'il n'avait pu réellement avoir, mais dont il avait tant rêvé.

Tous assassinés...

Bon sang, ce n'était pas possible !

Sa lignée n'allait tout de même pas s'éteindre maintenant ?! Pas après avoir rencontré celui qui avait réveillé chez lui cette petite chaleur, celui qu'il avait le plus aimé, ce descendant si mystérieux, doté d'une telle force d'âme, d'une telle aura, de tels dons... tellement exceptionnel qu'il avait été choisi par Lui.

Non, il ne pouvait le croire ! Il refusait cette tragédie !

La stupéfaction s'estompant peu à peu, Avel finit par retrouver sa liberté de mouvement. Ses membres étaient encore un peu raides, s'arracher au cercueil n'étant pas chose aisée. Encore que... n'était-ce pas plutôt essentiellement à la peur et à l'ahurissement qu'il le devait ? Il n'aurait su le dire en vérité.

En un éclair, il fut de nouveau lui-même, recouvrit toute sa puissance et parvint à se téléporter jusqu'aux appartements seigneuriaux. Si seulement il pouvait au moins retrouver son corps, sauver des flammes la dépouille de cet homme qu'il considérait à la fois comme un ami, mais également – et surtout s'il devait être honnête – comme un fils...

Avoriel se surprit à adresser une prière silencieuse à un dieu quelconque, sans savoir auquel exactement. Réaction on ne peut plus

stupide, vieux reliquat de son humanité perdue.

À l'intérieur, le chaos régnait en maître. Le feu n'était pas encore arrivé jusqu'à la chambre du vieillard qui avait eu la folie, quelques années plus tôt, avant de perdre sa femme – dernière descendante d'Avel à l'époque de leur mariage –, de convoiter une couronne. Celui-ci avait été décapité dans son lit et sa tête semblait avoir disparu. Probablement se trouvait-elle exhibée sur une pique à présent, amenée par la troupe d'assassins au commanditaire du massacre.

Avel ferma les yeux lorsqu'il passa devant le corps de l'enfant. Le pauvre petit avait la gorge tranchée et gisait dans les bras de sa mère éventrée. Un spectacle insoutenable... une souffrance si intense... L'horreur absolue, comme il l'avait rarement ressentie, le submergea, et des larmes rouges, qu'il n'avait plus versées depuis des siècles, inondèrent ses joues.

Ce garçonnet, c'était le fils d'Heinrich, le tout dernier membre de sa lignée.

Comment une telle abomination avait-elle pu se produire ?!

Le sort avait fait en sorte qu'il soit dans le cercueil à ce moment-là, sans cela, jamais ce ne serait arrivé, jamais il n'aurait laissé un tel événement se produire.

Il ne lui restait donc plus rien ? Plus aucun espoir ?!

Le monde lui parut si vide tout à coup. Ainsi, il était condamné à errer seul éternellement, impuissant, incapable de faire autre chose que semer malheur et destruction indéfiniment, qu'il l'ait décidé ou non.

Pas de répit. Plus aucun réconfort nulle part. Il était fini. Les derniers vestiges de sa triste conscience torturée allaient le quitter après un tel drame, c'était évident. Tant de pouvoirs, et pourquoi au final ?

S'il avait pu mourir maintenant, il se serait tué. Ce n'était pas la première fois qu'il éprouvait cette envie, évidemment. Mais aujourd'hui, ce désir était si vif qu'il en devenait douloureux... plus qu'il ne l'avait jamais été.

Avel fouilla de fond en comble les appartements du prince, repoussant les flammes lorsque c'était nécessaire, à la recherche d'Heinrich, mais ne le trouva pas. La brûlure qui le consumait devint si perçante qu'il laissa échapper un gémissement.

Où était-il ?! Ces barbares n'avaient tout de même pas pu profaner le corps de son descendant ? Ils n'auraient pas osé !

Ces traîtres allaient connaître mille tourments s'ils s'étaient risqués à emporter son cadavre. Il se vengerait, leur ferait subir les pires atrocités possibles – et il n'était pas sans expérience dans ce domaine.

Il se vengerait de toute façon.

Puis il l'aperçut, étendu près de ses hommes, devant les portes du logis, son épée encore à la main. Il avait défendu les lieux avec eux, combattant parmi ses sujets... il aurait dû s'en douter. Et il était mort en anonyme, mais sans doute cela valait-il mieux.

Avoriel étouffa un sanglot, puis se précipita vers lui. Il le prit dans ses bras et ne put que constater l'étendue de ses blessures. Sa chemise était couverte de son sang, encore luisant. La vie ne l'avait pas tout à fait quitté, mais les faibles battements de son cœur indiquaient que cela ne saurait tarder.

Avel ne put réprimer le cri d'horreur qui le saisit, transperçant alors le silence de mort du château :

— Oh non, non ! Heinrich ! Non !

Le chagrin, le désespoir absolu. Il redécouvrait tout. Que n'aurait-il pas donné pour mourir avec lui !

Mais cela lui était impossible. Le soulagement, la paix du néant, inaccessible, refusée, à jamais. Et certainement l'avait-il mérité, après tout ce dont lui-même s'était rendu coupable. Mais ce châtement, en ce jour, lui devenait insupportable.

Comment continuer maintenant ? Rien ne pourrait l'apaiser... Et demain, ce serait pire encore. Sa puissance se déchaînerait de nouveau, sa faim le pousserait à commettre d'autres atrocités, et il n'aurait même plus

la force d'en éprouver le moindre regret. Il avait perdu cette faculté depuis des lustres de toute façon.

— Où sont... ma femme et mon fils ? articula soudain Heinrich, avant de tousser, s'étouffant avec le sang qui obstruait sa gorge.

Avel sursauta, pris au dépourvu. Comment pouvait-il encore avoir la force de parler ? Mais son descendant possédait cette vigueur extraordinaire, cet incomparable surplus d'âme, et il s'accrochait.

Y avait-il un espoir ?

Non, il ne devait pas penser à cela. C'était de la folie. Heinrich était perdu. Le corps humain, quel qu'il soit, ne pouvait se remettre de pareilles blessures. Avoriel le savait pertinemment.

— Aloys et Erwin vont bien, mentit Avoriel, parce que la nouvelle de leur mort aurait immédiatement achevé son descendant, qu'ils n'avaient plus que quelques minutes à passer ensemble, et qu'il refusait de les abrégier.

Heinrich ferma les yeux et poussa un soupir rauque et gargouillant.

L'avait-il cru ? Il l'ignorait complètement.

— Cela n'aurait pas dû se produire, pas maintenant, gémit Avel en le secouant doucement. Vous n'imaginez pas tout ce que vous m'avez apporté... Comment continuer sans cela désormais ?

— Vous trouverez... un moyen..., cafouilla Heinrich entre deux quintes de toux étranglées. Un jour vous parviendrez à relâcher les âmes... et alors vous serez libre, mon ami. Il y a toujours un moyen...

Une idée complètement démente germa soudain dans l'esprit d'Avoriel.

Il y a toujours un moyen ?

Peut-être qu'avec lui... Après tout, n'était-il pas différent de tous les autres ? N'avait-il pas été désigné, choisi par les dieux, peu importait lequel. Une force supérieure avait élu cet homme, son descendant. Cela ne pouvait être un hasard. Il se l'était toujours dit. Mais peut-être avait-il une chance de détourner cette puissance surnaturelle à son profit ?

Jusque-là, toutes ses tentatives pour convertir des humains en immortels avaient échoué. Lamentablement. Beaucoup de souffrance, de mal causé pour rien. Mais il n'était pas à cela près. Était-il cependant prêt à mener ses atroces expériences sur son propre fils – enfin, son descendant, en vérité, mais c'était tout comme ?

Il y avait un rituel, un rituel extrêmement précis et complexe. Il le savait. Lui-même en était issu. Mais la personne ne pouvait être choisie au hasard, et ses prédécesseurs ne lui avaient pas confié grand-chose de ces mystères. D'ailleurs, il ne se souvenait pas vraiment d'eux, il n'avait gardé de ce moment de sa vie que quelques rares bribes confuses. Bien trop peu claires pour en tirer quoi que ce soit.

L'Intuition elle-même ne lui avait été d'aucune aide dans cette entreprise. Et bien moins encore les voix...

Le Dissident, le seul qui avait survécu à l'extinction de l'Ancien Clan, le haïssait pour ses méfaits. Avoriel l'avait harcelé, poursuivi durant tous ces siècles de perdition, mais jamais cet étrange personnage n'avait daigné donner la moindre réponse à ses questions persistantes, malgré son acharnement.

Il devait le trouver. Tout de suite. L'affronter à nouveau, l'obliger à parler... coûte que coûte !

Et il l'aurait fait si cela n'avait pas été aussi urgent. Le souffle d'Heinrich s'éteignait peu à peu, le tremblement convulsif de ses membres s'atténuait. La mort l'emportait...

Mais Avel se moquait de la mort, il la défiait, lui riait au nez !

Tant pis, il percerait seul les secrets, il y arriverait ! Pour que sa lignée vive. Pour ce descendant, pour lequel il s'était pris d'affection tandis qu'il croyait en être totalement incapable.

Tenant le tout pour le tout, il se releva, soulevant le grand corps de son fils sans effort, et par sa seule volonté, l'emmena avec lui, dans son repaire souterrain, là où il pourrait œuvrer en toute tranquillité.

Un instant, il songea à ce qui arriverait dans le cas où sa tentative se solderait par un succès. La souffrance qu'il engendrerait en transmettant

une partie de sa puissance et, par conséquent, de sa malédiction. Au masque dont il lui faudrait dorénavant se parer pour forger son fils à l'image de ce qu'il n'avait véritablement jamais su être. Heinrich devrait emprunter le même sentier, subir les mêmes épreuves. Mais il veillerait à étouffer et à anéantir le plus tôt possible tout ce qui serait susceptible d'engendrer le remords, ce mal terrifiant, qui ronge de l'intérieur, plus terrible que n'importe quoi d'autre pour un être tel que lui. Le remords, ainsi que son habituel acolyte, la culpabilité, étaient un fléau dont tout immortel devait s'affranchir s'il ne voulait pas perdre l'esprit. Il savait au moins cela, son expérience le lui avait appris.

Il y mettrait toute sa volonté, toute son énergie, sacrifierait son immense pouvoir pour cela, lui offrirait jusqu'à la dernière goutte de son sang si nécessaire. Il s'en moquait... pour qu'Heinrich survive, il était prêt à tout.

Le flot des souvenirs ralentit et Cornélia crut se perdre dans un océan noir. Elle faillit s'y noyer, mais elle s'accrocha, et finit par apercevoir une faible lueur tout au fond de l'eau. Elle se dirigea vers elle, lutta contre les courants qui s'évertuaient à essayer de la ramener à la surface, et s'engouffra dans les profondeurs, à la recherche des dernières miettes restantes de vérité.

Le tourbillon gris l'emporta, puis tout ondula autour d'elle, pour finalement s'ajuster et former une nouvelle scène.

Le rideau liquide et élimé à la fois s'ouvrit peu à peu sur une grande salle de pierre sombre, très austère, encadrée de colonnes et d'arcades. À l'autre bout, surélevés de quelques marches, deux trônes de bois noir finement ouvragés se dressaient fièrement. Mais personne n'y siégeait.

Seul, assis sur le rebord d'une fenêtre, adossé au cadre, Heinrich observait ses visiteurs, une bande d'éclopés pour la plupart, rebuts de l'humanité s'il en était, repartir vers leurs demeures. Il était tard, le soleil déclinait, et il avait donné audience toute la journée. Il semblait épuisé et

Avoriel aurait aimé faire quelque chose pour lui, puisqu'il ne pouvait le raisonner.

Mais qui raisonnait qui dans cette affaire ? Il n'aurait su le dire en vérité.

Avoriel s'approcha et Heinrich tourna la tête vers lui, ne l'entendant arriver que maintenant.

— Ne vous levez pas pour moi, mon prince, c'est inutile.

Heinrich haussa les épaules et fit un petit bond pour se remettre sur pied :

— Ah, et vous, mon ami, ne m'appellez pas ainsi. Ce n'est pas parce que mon vieux père a eu la sottise de revendiquer une quelconque couronne que cela fait de moi un prince pour autant.

Avel n'y pouvait rien, il était fier de ce rang dont lui et sa famille avaient été spoliés en faveur d'une dynastie autrement plus puissante.

La douce odeur d'un sang frais, absolument parfait, tellement tentant, vint soudain effleurer ses narines. Il baissa les yeux, tandis qu'Heinrich venait à lui, et remarqua de nouveaux bandages autour de ses mains, cachant parfaitement les blessures que lui-même avait la faculté de deviner sans mal.

— Les plaies sont revenues ? demanda-t-il laconiquement, feignant de ne pas s'en étonner, comme s'il ne se posait pas une foule de questions à propos de cet incroyable phénomène qu'il ne parvenait à s'expliquer.

Toutefois, ce n'était pas le plus impressionnant chez cet homme. Son dernier descendant était un guérisseur hors pair et exerçait son art avec un talent relevant presque du surnaturel. Avoriel en était convaincu, il possédait un don. Il avait bien essayé de le dissuader de continuer à s'occuper de tous les malades qui venaient jusqu'ici quémander son aide, cela n'était pas digne d'un aristocrate, encore moins d'un prince. Mais ce dernier était si entêté que toutes ses tentatives étaient restées sans effet. Pourquoi l'aurait-il écouté, lui, quand il refusait de se plier aux consignes de son propre père ?

Avoriel avait bien tenté à plusieurs reprises de lui faire entendre raison par l'envoûtement, mais son esprit était si incroyablement résistant qu'il n'avait guère plus obtenu de résultats.

Heinrich fronça les sourcils et avisa ses paumes, ouvertes devant lui :

— Les marques ? Oui, je le crains. Elles ne me quittent jamais vraiment, vous savez. Mais je préférerais éviter d'en parler si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Si j'ignore de quel genre de pathologie il s'agit exactement, je refuse qu'on détourne cela au profit de prétendus signes mystiques. Dans le contexte actuel, ce serait assez peu avisé, vous en conviendrez.

— Mais si l'Église en prenait connaissance, si le peuple en prenait connaissance, vous auriez sans doute davantage de poids dans...

— Je vous en prie, non, l'interrompit Heinrich en levant les mains pour l'empêcher de poursuivre. Vous n'êtes pas venu pour cela, de toute façon, je me trompe ?

Il doutait... Il était un fervent catholique, et pourtant, il s'obstinait à nier les faveurs divines qui lui étaient accordées.

Cet homme le fascinait.

Personne ne le fascinait d'ordinaire. Jamais. Avoriel s'était toujours ennuyé de tout et de tout le monde avant de rencontrer son dernier descendant. Mais celui-ci était si intelligent, si perspicace. Et il émanait de lui une telle aura...

Une aura apaisante, comme il n'en avait jamais connu durant sa très longue existence. Depuis qu'il le côtoyait, qu'ils passaient toutes ces heures à philosopher ensemble, il n'y avait plus eu de crises, plus de démente. Même les voix qui le hantaient depuis si longtemps s'étaient éloignées de lui. Son pouvoir ne lui avait plus échappé et il n'avait plus ressenti le besoin de se nourrir d'autre chose que de sang et de quelques vies par-ci par-là, mais sans excès.

Assez peu de choses étaient importantes pour lui sur cette Terre. Il avait appris à y vivre, à trouver des raisons là où il n'y en avait pas forcément à cette existence insensée qui était la sienne. Mais ce qui lui

avait vraiment permis de ne pas sombrer tout à fait dans la folie, c'était sa descendance humaine.

Il l'avait suivie au fil des siècles, l'avait vue évoluer, voyager... Pour s'éteindre peu à peu, mais progresser incontestablement dans la société en contrepartie. Ses héritiers, quand bien même n'étaient-ils que de vulgaires mortels, étaient ce qui l'ancrait à ce monde, auquel il avait bien trop souvent l'impression de ne pas appartenir. C'était là l'irréfutable preuve qu'un jour, si lointain soit-il, il avait été humain, lui aussi.

Si les précédents n'étaient pas totalement dénués d'intérêt – du moins Avel l'espérait-il, parce qu'il n'aurait su réellement en juger, n'étant jusqu'alors pas à même d'éprouver quoi que ce soit pour un humain –, il avait été très surpris lorsqu'il avait fait la connaissance du dernier en date. Le prince Heinrich était si... différent.

Il l'avait d'abord espionné, ainsi qu'il l'avait fait avec tous les autres. Puis, trop intrigué par cet homme étrange, rebelle, marqué par Dieu, si habile dans l'art de la médecine, il n'avait pu se retenir de se présenter à lui, en tant que membre éloigné de la famille.

Désormais il ne pouvait tout simplement plus se passer de lui. Avoriel ignorait si cela avait un sens. Lui, l'incarnation du mal, l'héritier de l'Ancien Chaos, possédant parmi sa descendance un être aussi exceptionnel, si fondamentalement bon, n'était-ce pas le plus grand paradoxe qui ait jamais existé ? Le Dieu unique, celui du soi-disant Messie mort sur la croix, avait-il réellement désigné du doigt Heinrich ? Était-ce véritablement un signe ? Et cela signifiait-il que lui aussi, enfant des ténèbres, devait croire en Lui ? Qu'il ne devait pas s'opposer à Lui ?

Il s'interrogeait beaucoup sur ce dieu et commençait peu à peu à le prendre au sérieux, lui qui s'était toujours ri de toutes les religions.

Il n'y comprenait rien, n'était sûr de rien, à l'exception du fait que la compagnie d'Heinrich, qu'il se plaisait à considérer comme un fils, lui faisait du bien. Cela l'aidait à surmonter ses terribles et si dévastateurs accès de violence, l'extraordinaire magnétisme du prince lui apportant une sérénité qui lui était jusque-là encore inconnue. C'était ainsi.

Son discours apaisait son esprit également, car Heinrich n'était pas resté dupe très longtemps et avait bien vite compris qu'Avoriel n'était pas un être comme les autres.

Les portes s'ouvrirent et Erwin, l'épouse d'Heinrich, fit son entrée, arrachant subitement Avel à ses réflexions. Son ventre s'arrondissait de plus en plus et sans qu'il puisse s'expliquer pourquoi, cela le réjouissait presque autant que s'il avait été lui-même le père. Mais n'était-ce pas en partie le cas ? Après tout, il s'agissait de l'enfant d'Heinrich, soit son petit-fils, en quelque sorte.

Erwin le salua, un peu étonnée, ne s'habituant décidément guère à le trouver au château sans avoir été au préalable annoncé – chose à laquelle le prince, lui, s'était très rapidement accoutumé. Et comme pour le reste d'ailleurs, il ne posait pas de questions.

La femme d'Heinrich était radieuse, un sourire doux et aimant illumina son visage à la peau laiteuse et aux joues d'un rose profond lorsqu'elle regarda son mari. Elle lui prit la main et, devant leur visiteur, la lui posa sur son estomac, lui annonçant à voix basse :

— Il ne cesse de bouger.

Leur image à tous s'évanouit d'un coup, tandis qu'une douleur fulgurante transperçait le cœur de Cornélia. Elle la reconnaissait, elle avait déjà entraperçu cette femme plus tôt, la fois où elle avait essayé d'aller plus loin, de remonter au-delà des souvenirs du vampire qu'était Henri.

Cette scène-ci, elle ne voulait pas y assister, c'était au-dessus de ses forces...

CHAPITRE 17

De Douloureuses Révélations

Cornélia hoqueta d'effarement, aspirant un grand coup, tel un noyé à la recherche d'air, comme si le souffle lui avait manqué. Elle sentit Henri, sur le torse duquel elle avait encore la tête posée, tressaillir sous elle, sûrement surpris qu'elle sorte aussi brutalement du sommeil. Dans l'exigüité du cercueil, il parvint à lui attraper la main :

— Un autre cauchemar ?

— Oh, mon Dieu ! fut tout ce qu'elle réussit à dire.

Puis ce fut trop. Trop de découvertes. Trop de pensées qui se bousculaient dans sa tête. Elle frappa le couvercle de leur caveau et celui-ci s'ouvrit violemment. Elle suffoquait sous le poids des souvenirs qu'elle venait de voler, il lui fallait de l'air. Immédiatement.

Elle sauta hors du cercueil et se mit à aller et venir dans la chambre, arpentant nerveusement la pièce, les mains sur les tempes, paniquée, perdue. Ce qu'elle avait vu l'avait tant bouleversée...

Henri sortit à son tour et l'observa sans un mot, circonspect.

— Oh, mon... mon Dieu..., bégaya-t-elle encore, parce que les mots n'arrivaient pas à sortir.

Elle s'arrêta, pivota vers son compagnon et ouvrit la bouche pour s'expliquer en le voyant tout autant paniqué qu'elle. Mais rien ne sortit et

elle dut se plaquer le dos de son poing contre les lèvres pour refouler le sanglot qui remontait dans sa gorge.

Bon sang, elle avait vu Henri *humain* ! Elle avait vu son corps de mortel criblé de larges entailles, avait assisté à son agonie... Il allait périr et Avoriel – ou bien Avel, peu importait – l'avait sauvé !

Si elle réussit à étouffer un nouveau hoquet, elle ne put retenir toutefois ses larmes de couler, encore choquée.

— Cornélia, je t'en prie, parle-moi, lui enjoignit-il, aux abois.

Elle devait tout lui avouer des secrets qu'elle venait de percer, il s'agissait de son histoire à lui... et cela changeait absolument tout.

Il s'approcha d'elle lentement, prudemment, leva une main, qu'il laissa ensuite retomber contre son flanc, désespéré. Cornélia essaya de prendre sur elle pour articuler quelque chose, mais ne fit que dévisager son amant avec effroi, un frisson de stupeur dévalant sa colonne vertébrale tandis qu'elle songeait à tout ce que ces révélations impliquaient.

— Est-ce que ce sont mes souvenirs ? présuma-t-il en baissant la tête, comme s'il était responsable de son état.

Mais il n'y était pas du tout... enfin, pas vraiment.

— Non, démentit-elle d'emblée. Non, ce n'était ni les tiens, ni une mise en scène. C'était les *siens*. Je... J'ai réussi à accéder aux siens, aux souvenirs d'Avoriel. Par le biais de ton sang, de ce qu'il y a de lui en toi, je crois. Je me suis concentrée sur son vrai nom, et plutôt que de t'arracher, à toi, des moments de ta vie, c'est à lui que je les ai pris. Mais tu étais là. Dans presque tout ce que j'ai pu voir, tu étais présent.

Henri se redressa aussitôt, à la fois stupéfait, mais également soulagé. Puis un de ses sourcils s'arqua doucement, regorgeant de scepticisme.

— Cela ne peut être qu'un piège, avança-t-il en lui caressant les cheveux, comme pour la rassurer. Il te manipule depuis le début. Comment peux-tu croire un instant qu'il en soit autrement ?

Elle secoua vivement la tête, un peu déçue qu'il refuse spontanément de la croire, bien que son raisonnement soit légitime cependant. Il faillit

retirer sa main, tandis qu'elle pinçait les lèvres, mais elle s'en saisit à temps et la retint contre son cou.

— Non, ce n'était pas un jeu cette fois, attesta-t-elle en rivant ses yeux aux siens, la force de la conviction de Cornélia semblant progressivement chasser l'incrédulité qui se reflétait dans les prunelles du vampire pour y insuffler un insupportable doute. Je peux te le jurer sur ma vie, mon amour.

Il cilla, bien plus touché qu'il n'aurait souhaité le montrer, sans doute parce qu'elle employait rarement ces mots-là.

L'avait-elle déjà appelé ainsi auparavant d'ailleurs ? Mais ce n'était guère le moment de penser à cela...

Cornélia enlaça ses doigts à ceux de son compagnon et les serra fort :

— J'étais dans sa tête, j'ai visité ses pensées. J'ai revécu ce que lui-même a vécu lorsque... lorsqu'il t'a fait à son image. Ce qu'il a ressenti, juste avant qu'il te transforme.

Il était impératif qu'elle commence par ce qui était primordial pour lui, ce qu'il devait absolument savoir.

— Tu étais son descendant humain, avoua-t-elle d'une voix tremblante, parce que cette nouvelle allait immanquablement l'ébranler... tout comme la suite. Tu t'appelais Heinrich, en réalité, et tu étais le dernier représentant de sa lignée mortelle.

La main d'Henri se crispa dans la sienne et il mit un moment avant d'être à nouveau capable de reprendre son souffle.

— Non... c'est imp..., cafouilla-t-il lamentablement, tentant de nier sans y parvenir, son regard partant sur le côté tandis que son front se plissait. Non...

Mais les pièces du puzzle s'emboîtaient dans son esprit à lui aussi, et il était évident qu'il se rendait peu à peu compte que cela n'avait rien d'absurde, bien au contraire. En fait, cela expliquait tellement de choses...

— Henri, souffla-t-elle en ramenant sa paume devant ses lèvres pour y déposer un petit baiser apaisant. Pourquoi crois-tu qu'il tient tant à toi ? Pourquoi es-tu la seule personne au monde qu'il aime ?

— Qu'il *aime* ? ! répéta-t-il les yeux écarquillés par la panique et l'épouvante.

Il arracha sa main à l'étreinte de Cornélia, fit un pas en arrière et parut subitement furieux.

Si pénible que soit cette vérité pour lui, il devait la connaître. Et l'accepter.

— À sa manière, compléta-t-elle, cette précision lui apparaissant comme essentielle soudain, s'efforçant de moduler son ton pour qu'il reste le plus calme et posé possible. Tu es le seul être sur Terre qui soit important pour lui. Tu ne peux pas prétendre le contraire, c'est un fait indéniable.

Mais Henri secoua violemment la tête et s'obstina :

— Oh non, non ! Je ne sais pas ce que tu as vu – ou cru voir –, mais ce monstre... cette ordure n'a jamais aimé qui que ce soit ! Et tu te trompes, *tu* es importante également pour lui ! Comment peux-tu oublier cela ?!

— C'est différent et tu le sais pertinemment. Je ne compte que parce que je suis capable de lui apporter ce dont il rêve, ce n'est pas ma personne qui l'intéresse. Comment toi, tu peux oublier ça ?

Henri ne trouva rien à répondre et se contenta de la scruter, atterré, son regard bleu délavé se troublant d'un voile de dépit mêlé de dégoût et de rage, tandis que la vérité faisait son chemin en lui.

— Tu n'as jamais trouvé cela étrange ? continua-t-elle en comblant la distance qu'il avait mise entre eux. Tu as toujours été rebelle, insolent et irrespectueux envers lui, pourtant, il n'a jamais pu te tuer. Souviens-toi comme te faire du mal lui a été pénible...

La voix de Cornélia mourut sur cette dernière phrase, parce qu'elle se remémorait parfaitement ces scènes issues du passé volées à Henri, et que songer à ce qu'il avait vécu jadis, enchaîné dans cette horrible geôle, lui était incroyablement douloureux.

Il avait alors compris quelque chose de capital, sans pouvoir tout à fait mettre le doigt dessus.

— Il n'a pas pu toucher à ton visage, lui rappela-t-elle. Tes souffrances et ta peur ne l'ont pas nourri. Ce qu'il t'a fait endurer lui faisait même horreur. Pour quelle raison à ton avis ? Pourquoi refusait-il que tu l'abandonnes quand il se fichait complètement de tous les autres ?

— Parce que je suis le premier, argua-t-il en blêmissant. Il me considère comme son fils...

— Oui. Toi, et *seulement* toi. Il ne considère aucun des autres vampires qu'il a engendrés de cette manière, peu importe leur place dans la hiérarchie qu'il a lui-même créée. Pourquoi cette obsession sinon ? Enfin, c'est évident ! Il a gardé Maxime prisonnier, il ne l'a pas tué parce que c'est toi qui l'as engendré, ce qui a fait de lui quelqu'un d'important également. Quelqu'un qui porte en lui le sang de son dernier descendant.

Henri ferma les paupières, les serra, tandis que ses sourcils s'incurvaient, dessinant entre eux un pli de douleur.

— Cornélia, supplia-t-il d'une voix rauque et éraillée. Cela n'a aucun sens. Parce que alors dis-moi... dis-moi pourquoi... m'aurait-il incité à tuer mon propre...

Il avala une longue bouffée d'air, puis cracha, toujours les yeux clos :

— Mon enfant ?!

Elle ravala sa salive, quelque chose lui obstruait la gorge de nouveau. Elle voulut toucher son compagnon, le prendre dans ses bras pour tenter d'alléger sa peine, l'insurmontable chagrin qu'elle le savait éprouver à l'évocation de ce dramatique épisode. Mais elle s'abstint, ignorant comment il réagirait à ce qu'elle avait à lui annoncer.

— Il ne l'a pas fait, affirma-t-elle avec assurance, parce que c'était la vérité, tout ce qu'elle avait vu et entendu était réel, elle en était absolument certaine, sans pouvoir se l'expliquer. La femme et le petit garçon dans la cellule n'étaient ni ton épouse ni ton fils. Il s'agissait d'autres personnes. Ton épouse et ton fils étaient déjà morts à ce moment-là. Ils ont tous deux été tués durant l'attaque, j'ai contemplé leurs cadavres à travers les yeux du roi sombre.

— L'attaque ? répéta Henri en rouvrant aussitôt les paupières, le regard empli de larmes rouges qui refusaient de couler. Avoriel a mentionné une attaque, mais...

Il se retourna, souffla bruyamment, puis alla jusqu'à un fauteuil, dans lequel il se laissa tomber. Il posa les coudes sur ses genoux et cala son front entre ses mains, le corps tendu, haletant sous le coup du choc.

— Pourquoi ?! s'étrangla-t-il. Pourquoi aurait-il fait cela ? Pourquoi s'amuser à me faire croire une chose pareille si ce n'était pas vrai ?! C'est un nouveau plan. Une nouvelle stratégie. Il tente de me déstabiliser, c'est tout. Ce ne peut être que cela !

Cornélia alla jusqu'à lui, puis s'agenouilla au sol afin de pouvoir le regarder en face. Le désespoir de son amant était tellement douloureux, tellement palpable, qu'elle se sentait étouffer.

— Non, garantit-elle, assez fermement pour qu'il cesse de douter. Ça ne lui rapporterait strictement rien, voyons. J'avais son nom. J'avais son sang, grâce à toi. Ce sont ses souvenirs que j'ai volés. Je le sais au plus profond de moi. Et je te demande de me croire.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis Henri se passa les mains sur la figure et se redressa pour la dévisager.

— C'est si difficile, soupira-t-il enfin, penchant la tête de côté, abattu. Si... pénible.

Puis elle songea qu'elle possédait la preuve concrète de ce qu'elle avançait, même si y repenser lui comprimait le cœur :

— J'avais déjà vu ton épouse, la femme que tu as aimée durant ta vie d'humain, avant aujourd'hui. Je l'ai aperçue pour la première fois il y a quelque temps, lorsque j'ai essayé de remonter plus loin dans ton passé, juste après que tu m'as autorisée à le faire, ce fameux soir où tu m'as retrouvée à Paris, sur ce pont... La personne que j'ai contemplée alors n'était pas celle qui se trouvait dans la cellule où Avoriel t'a enfermé ce jour-là. Celle que tu as tuée, ta toute première victime en tant qu'immortel, était brune, rappelle-toi. Tandis que ton épouse avait de

longs cheveux blonds, très pâles. En fait, c'était évident... j'aurais dû le comprendre bien plus tôt.

Elle réalisa avec horreur qu'elle avait eu ces éléments à sa disposition bien avant de dérober ses souvenirs au roi sombre, qu'elle aurait pu annoncer à Henri beaucoup plus tôt qu'il n'avait pas assassiné sa propre femme... Mais comment aurait-elle pu en tirer la moindre conclusion avant cela ? Ce n'était que maintenant qu'elle avait suffisamment de cartes en main pour être capable de tout démêler de cette histoire.

Henri se massa les tempes, et, d'un ton las, les mâchoires serrées, répéta entre ses dents :

— Mais alors pourquoi ? Je veux bien te croire, Cornélia. Simplement, c'est tellement insensé... Pour quelle raison Avoriel m'aurait-il joué ce tour si cruel dans ce cas ?

Ça aussi, elle le savait :

— Pour t'endurcir, afin que tu te débarrasses d'un coup, de la manière la plus brutale qui soit, et pour de bon, de tous les scrupules et les principes des humains. Pour que tu... souffres moins de ta nouvelle condition. Enfin, c'était son raisonnement, ses intentions, ce jour-là.

Aujourd'hui tu trouves peut-être ça cruel, mais demain tu comprendras pourquoi j'ai agi ainsi.

Ces mots, ceux qu'avait employés le roi sombre pour justifier son geste auprès d'Henri après cet épisode tragique, lui revenaient subitement. Elle n'avait pas besoin de les lui répéter, son compagnon s'en souvenait parfaitement lui aussi, c'était certain.

C'était bien ça, Cornélia ne se trompait pas au sujet de ce qui avait poussé Avoriel à agir ainsi. Et, quelque part, sans l'approuver pour autant, bien entendu, ni trouver cela moins choquant, elle comprenait à présent.

Henri soupira longuement, tandis qu'il admettait peu à peu qu'elle avait raison, se rendant malgré tout à l'évidence. Ses mains sur son front remontèrent, repoussant quelques mèches lisses en arrière, puis ses doigts se crispèrent brusquement sur son crâne, s'enfonçant dans ses cheveux jusqu'à les emmêler.

Découvrir que cette abominable croix qu'il avait portée des siècles durant, ces crimes qu'il endossait depuis si longtemps – rien de moins qu'un infanticide ainsi que le meurtre de sa propre épouse –, n'étaient en réalité pas exactement ce qu'il croyait, devait être très éprouvant. Elle ne pouvait que l'imaginer.

Elle ignorait maintenant ce qu'elle devait dire, ou faire, pour tenter, avec ses maigres moyens, de lui apporter quelque réconfort, après de telles révélations. L'estomac de Cornélia se tordit et une douleur brûlante lui pinça les entrailles tandis qu'elle se relevait pour se rapprocher davantage d'Henri.

Sa souffrance, à lui.

Elle était si forte, si vibrante, si horrible, qu'elle parvenait à la percevoir... à la ressentir même. Mais Cornélia ne recula pas et alla jusqu'au bout. Elle expira un grand coup pour chasser la tension qui l'envahissait soudain et enlaça son amant.

Il y eut un bref instant durant lequel Henri se raidit et fit mine de vouloir la repousser, ce qui faillit bien broyer le cœur de la jeune fille. Puis il se ressaisit et la prit dans ses bras à son tour, la serrant brutalement contre lui, de manière très inhabituelle, assez maladroitement, presque à l'en étouffer.

Mais cela n'avait pas d'importance pour Cornélia. Tout ce qui comptait c'était lui, cette étreinte, et cet instant, unique. Le chagrin, le soulagement, tout se mélangeait...

Elle attendit que les tremblements de son compagnon s'atténuent pour reprendre, sans bouger, maintenant la tête d'Henri contre sa poitrine :

— Humain, tu portais les stigmates, toi aussi.

— Je m'en doutais, commenta-t-il, demeurant également immobile, la voix voilée par l'émotion. C'était logique. Avoriel n'a cherché par la suite à convertir que des mortels arborant ces signes. Il pensait que seules ces personnes, choisies par Dieu selon lui – et dont il était l'ennemi incarné, toujours selon lui –, possédaient le surplus d'âme nécessaire pour survivre à la transformation et supporter dans leurs veines son sang de vampire

originel – qu’il n’est finalement pas, au demeurant. Aussi ai-je toujours supposé, puisque je suis le premier qu’il soit parvenu à créer, qu’il s’était forgé cette croyance, confinant presque au fanatisme, à cause de son expérience avec moi. Cela me semble cohérent.

Alors Cornélia fit le rapprochement. Si Henri avait autrefois tant détesté les églises – comme la petite chapelle qu’il avait fait bâtir pour elle à Rougemont, lors de sa première vie – ainsi que tout ce qui avait trait à cette religion, c’était parce qu’il savait que, d’une façon ou d’une autre, il avait été intimement lié à tout cela avant de devenir vampire. Il n’était guère étonnant, finalement, après ce qu’il avait vécu auprès du roi sombre, qu’il s’en soit si opiniâtrement détourné et ait perdu toute foi.

Durant son dernier cauchemar, elle avait appris qu’il était un mortel très croyant, mais il était cependant loin de tout prendre pour argent comptant.

— Tu refusais obstinément de croire à une quelconque manifestation divine, l’informa-t-elle, parce qu’il lui paraissait important qu’il le sache.

— Alors humain je n’étais peut-être pas si différent, hasarda-t-il, avant de se renseigner, sa curiosité piquée au vif : M’as-tu trouvé très différent ?

Elle s’éloigna légèrement et l’observa tandis qu’il attendait sa réponse avec une certaine inquiétude.

— Pas vraiment, avoua-t-elle. Tu étais physiquement le même homme, quoique légèrement moins pâle. Mais tu avais la même façon de t’exprimer, les mêmes attitudes. C’est très troublant en vérité...

Elle lui rapporta tout ce qu’elle avait vu, lui relatant jusqu’au plus insignifiant détail, la plus furtive pensée qu’elle avait réussi à arracher à Avoriel. Puis elle termina en essayant de lui expliquer ce qui faisait de lui un mortel si spécial et unique aux yeux du roi sombre, outre ce lien du sang qui les unissait tous deux.

— Tes pouvoirs de guérison ne te viennent pas de lui, assura-t-elle. Le fait de devenir vampire a sûrement amplifié ton talent, ou ton don pour la médecine, mais tu possédais déjà cette faculté avant.

Henri hocha la tête, pensif :

— Bien sûr, si l'on y réfléchit, ça paraît presque logique aussi. J'aurais pu deviner que ce n'était pas lui qui m'avait transmis cela. Il semble tellement improbable qu'un être tel que lui, dont l'existence est naturellement dédiée au mal, soit en mesure de m'offrir ce genre de faculté, totalement opposée aux siennes.

Puis il fronça les sourcils et cilla en ramenant son regard vers elle, reprenant d'un ton plus faible, comme s'il lui était soudain encore plus pénible de poursuivre :

— Et tu dis que mon... fils... s'appelait Aloys ? C'est plutôt curieux, non ? N'était-ce pas ainsi qu'Avoriel voulait que tu l'appelles dans les cauchemars qu'il t'a insufflés ?

Cornélia réfléchit. Il fallait reconnaître que cette coïncidence était étrange.

— Dans ces songes qu'il dirigeait, il n'avait pas le loisir de tout choisir de A à Z, expliqua-t-elle. Des choses lui ont échappé, des choses personnelles. Il ne maîtrisait pas tout. Ce prénom lui tient à cœur, je crois... non, en fait, c'est évident. Et c'est sans doute pour cela que c'est celui-ci, et non un autre, qui lui soit venu spontanément à l'esprit. Avoriel se sent très lié à sa descendance mortelle. Je sais qu'il tenait énormément à toi lorsque tu étais humain, et il est fort possible qu'il ait tenu également à ton enfant. Il était bouleversé lorsqu'il l'a retrouvé mort...

Un muscle joua sous la peau de la mâchoire d'Henri, il prit une grande bouffée d'air, puis se rencogna contre le dossier de son fauteuil.

— Personne ne doit jamais apprendre ce que tu viens de me révéler, annonça-t-il d'un ton grave.

— Non, ne t'inquiète pas, jamais je n'irais raconter cela à qui que ce soit.

— Pas même Maxime, insista-t-il en pinçant les lèvres.

Pourtant, il aurait été légitime que ce dernier en sache un peu plus sur ce qui, lui aussi, le liait d'une certaine manière au roi sombre. Mais Cornélia acquiesça néanmoins d'un signe de tête, parce que c'était à Henri qu'il revenait d'en décider, et non à elle.

— Nous devons également garder le silence à propos de ce que nous avons découvert en Arkansas, auprès du Taricheute et de la Devineresse, exigea-t-il encore.

Cornélia fronça les sourcils, un peu surprise. Ces éléments-là étaient extrêmement importants et concernaient tous les vampires, quels qu'ils soient. Tous méritaient de connaître la vérité au sujet des origines des immortels... Et en même temps, quelle vérité auraient-ils bien pu leur donner, dans la mesure où le Taricheute n'avait daigné leur fournir que de très vagues informations, desquelles ils pouvaient tout juste tirer quelques conclusions hasardeuses.

En parler pour l'instant, alors qu'ils ne possédaient absolument rien de concret, ne ferait que semer le trouble parmi eux. Et en ce moment, c'était bien la dernière chose dont ils avaient besoin. Aussi finit-elle par accepter sans protester.

Henri parut hésiter à lui demander autre chose, mais y renonça finalement, haussant les épaules comme pour lui-même.

— Nous devrions partir à présent, déclara-t-il alors, sans pour autant quitter son siège. Il faut rejoindre les autres au plus vite, ils nous attendent.

— Oui, bien sûr, concéda Cornélia en se redressant, s'écartant d'un pas pour lui laisser l'espace nécessaire afin qu'il puisse se relever.

Mais il n'en fit rien. Henri resta assis et s'obstina à l'examiner d'un regard devenu de plus en plus circonspect.

— Tu n'as rien de plus à me dire, n'est-ce pas ? s'enquit-il, après s'être éclairci la gorge. Parce que tu ne m'as pas confié grand-chose de ton échange mental avec la Devineresse.

En effet, elle était loin de lui avoir tout rapporté de cette discussion qu'il n'avait pu suivre...

— Tu sais, c'était assez confus, se justifia-t-elle, masquant son embarras par un petit sourire. Je pense t'avoir rapporté le principal.

Ce qui n'était pas exactement un mensonge...

En fait, si, ça l'était. Mais avait-elle vraiment le choix ? Elle l'avait déjà suffisamment bouleversé avec le récit des souvenirs pris au roi et ces terribles révélations le concernant. Elle l'achèverait si elle commençait à lui parler de l'évolution nécessaire de l'espèce, à laquelle ils étaient censés activement participer, notamment grâce à l'enfant qu'ensemble ils étaient supposés concevoir... Sans compter cette histoire de sacrifice auquel elle devait consentir, et dont elle ignorait encore tout.

Non, vraiment, elle ne voyait pas comment aborder tout cela avec lui, et encore moins maintenant. Elle aurait bien le temps, plus tard, d'aborder ces sujets. Pour l'heure, ainsi qu'il l'avait affirmé, les autres les attendaient et ils n'avaient que trop tardé.

Cornélia tendit la main à Henri, qui cessa de l'examiner pour enfin se relever. Il l'enlaça silencieusement, et en un éclair, ils furent ailleurs, très loin de l'agréable maison italienne.

Les doux rayons du soleil caressèrent leurs visages, avant d'être presque aussitôt cachés par des nuées de nuages sombres. L'air embaumait les embruns marins, l'herbe autour d'eux était d'un vert électrique, et le temps à l'orage offrait un contraste saisissant à l'ensemble de ce paysage sauvage digne d'une carte postale.

Ils se trouvaient au sommet d'un mont escarpé, lequel se terminait en à-pic rocheux, descendant de manière vertigineuse vers la mer. L'océan s'étendait à perte de vue devant eux. Henri en profita pour l'étreindre et l'embrasser fougueusement, comme s'il n'eût plus l'occasion de le faire avant un moment.

Un peu étourdie par ces déplacements surnaturels, auxquels elle doutait de pouvoir s'habituer. Prise de court par ce baiser, Cornélia se laissa aller dans les bras de son compagnon, aussi grisée par cet entrain un peu incongru, que par les bourrasques du vent qui se levait sans réussir à les atteindre.

Elle soupirait de délice quand brusquement Henri se crispa et la repoussa légèrement, s'efforçant d'être doux dans ses gestes sans pour

autant y parvenir tout à fait. Elle demeura quelques secondes bouche bée, interdite devant ce brutal changement d'attitude.

Elle rouvrait à peine les paupières que déjà le vampire s'éloignait d'elle, sans un mot, pour aller rejoindre Ryù qui remontait la colline, se dirigeant vers eux à allure humaine, probablement afin de ne pas les surprendre.

Henri se comportait vraiment bizarrement ces derniers temps. D'ordinaire, il n'éprouvait aucun embarras à l'enlacer devant les autres. Mais ce qu'il venait tout juste d'apprendre l'avait bien plus affecté que ce qu'il avait laissé paraître, c'était certain. Dans ces conditions, elle ne pouvait pas véritablement lui en vouloir de se montrer quelque peu lunatique... Sans doute était-ce même normal, après tout.

Cornélia pivota pour mieux voir le vampire aux traits asiatiques venir serrer la main de son prince, lorsqu'elle aperçut les ruines d'une ancienne abbaye, un peu plus haut encore sur la colline.

Ainsi donc c'était cela, le lieu qu'avait choisi Henri pour réunir tous ses partisans avant de mener l'ultime offensive contre le roi. Enfin si c'était bien là son plan, ce dont elle ne pouvait être sûre puisqu'il n'avait pas daigné lui expliquer.

Toute une partie de l'édifice était encore debout, semblant plus ou moins entretenue, dont une tour carrée, assez volumineuse, le tout encadré de multiples arches et autres arcades, émergeant du sol un peu partout.

Cornélia demeura un moment plantée là où son amant l'avait si curieusement abandonnée, à contempler ce nouveau décor où ils étaient censés s'installer – pour combien de temps, elle n'en avait pas la moindre idée. Elle s'étonnait qu'Henri ne se tourne pas vers elle, ne serait-ce que pour l'inviter à les rejoindre, lui et Ryù, quand Maxime la surprit en apparaissant subitement devant elle.

— Vous voilà enfin, souffla-t-il, visiblement soulagé, avant de se précipiter vers elle, prêt à l'enlacer à son tour.

C'est alors qu'elle sentit le regard d'Henri se poser finalement sur elle et elle recula d'un pas, presque par réflexe. Maxime se ravisa et laissa retomber ses bras le long de son corps. Puis il s'éclaircit la gorge et confia à voix basse, sans paraître prendre ombrage de sa réaction :

— Je suis heureux de te revoir saine et sauve. Nesrine est ici. Elle était l'une des dernières. Elle a affirmé vous avoir reçu chez elle, mais elle n'a pas su nous dire quand vous viendriez.

— Eh bien, nous sommes là maintenant, rétorqua Cornélia, faute de mieux, ignorant ce qu'il convenait de répondre.

Elle n'avait pas terminé sa phrase que déjà Henri était revenu sur ses pas, accompagné de Ryù, lequel la salua d'une brève révérence. Elle vit son compagnon serrer les dents, comme mécontent, et prendre sa main pour la placer au creux de son bras. Puis il l'entraîna vers l'abbaye, là où elle découvrit, stupéfaite, toute une assemblée de vampires, massée dans ce qui avait dû être une cour, il y avait longtemps.

Ils étaient un tel nombre qu'elle en eut le souffle coupé. D'où sortaient-ils tous ? Étaient-ils vraiment là pour les aider ? Et tandis qu'ils approchaient, d'autres apparaissaient encore, grossissant davantage les rangs. Elle reconnaissait certains visages pour les avoir entrevus lors du bal de Reddening House, mais d'autres lui étaient totalement inconnus.

Bien qu'un peu moins chatoyantes et extravagantes, leurs tenues, issues d'époques et d'horizons divers, évoquaient le même genre de tableau que lors de cette mémorable réception.

— Combien sont-ils ? chuchota-t-elle à Henri, espérant ne pas être entendue à cette distance.

— Un peu plus de cent cinquante d'après Ryù, lui répondit-il sur le même ton, avant de saluer ses sujets d'un simple signe de tête.

Alors tous s'inclinèrent presque d'un même mouvement devant eux, leurs yeux brillant d'un nouvel éclat, une folle lueur d'espoir brûlant au fond de chacun d'eux. Cornélia nota d'ailleurs que les regards sur elle avaient complètement changé et distingua, à travers les murmures de la

foule, plusieurs fois le mot *hybride*, prononcé avec autant de déférence que de crainte.

Ainsi, tous ceux qui se trouvaient là savaient ce qu'elle était. Mais étaient-ils également au courant pour ses pouvoirs ?

Tous les premier rang étaient quant à eux réunis aux portes de la tour carrée. Seul Séraphin manquait à l'appel, ce qui l'inquiéta un peu.

— Le treizième est au cercueil, lui souffla Henri à l'oreille, anticipant sa réaction. Il a parfaitement rempli la mission que je lui avais confiée, mais il est épuisé à présent. Il récupère doucement.

Cornélia se contenta de hocher la tête, incapable d'articuler quoi que ce soit devant autant de monde. Toutes ces personnes, rassemblées ici uniquement grâce à la foi qu'ils avaient en leur prince, l'impressionnaient plus qu'elle n'aurait su le dire. Se doutaient-ils seulement que ce dernier ignorait comment détruire leur roi ? Qu'il avait beau être terriblement puissant, il n'était pas invulnérable pour autant ? Que peut-être même était-ce sciemment qu'il allait les mener droit à leur perte, dans l'unique but de la sauver, elle, parce qu'elle seule comptait vraiment ?

CHAPITRE 18

Déchirements et Compromis

Elle s’attendait à ce que son compagnon s’arrête devant les portes du seul bâtiment qui n’était pas en ruine pour leur parler à tous, faire un discours afin de témoigner sa gratitude aux immortels qui l’avaient rejoint pour leur soutien. Après tout, les circonstances s’y prêtaient. Mais Henri se borna à les remercier d’un second signe de tête, avant de s’engouffrer avec elle dans ce qui restait de l’ancienne abbaye.

Ils pénétrèrent en silence dans une grande salle voûtée, pleine de colonnes gothiques, absolument magnifique, les vampires de premier rang sur les talons. À bien y réfléchir, même dans les souvenirs qu’elle lui avait volés, Cornélia n’avait jamais vu Henri s’exprimer devant ses courtisans. Mais pour quelle raison ne se donnait-il pas cette peine aujourd’hui, à l’heure où tous ses sujets ne s’étaient réunis que pour lui, montrant ainsi qu’ils étaient prêts à risquer leur peau pour leur aîné, juste parce qu’il le leur demandait ?

Bertille se présenta alors devant eux, un peu essoufflée, semblant très affairée.

— J’ai fait installer vos appartements dans les deux derniers étages de la tour, annonça-t-elle sans autre préambule. Séraphin est au premier, quant à lui. Tous les autres ont trouvé de quoi se loger dans les sous-sols.

— C'est parfait, merci, acquiesça Henri avant d'aller prendre place tout au bout d'une grande table, enjoignant d'un geste à Cornélia de s'asseoir à sa droite.

Elle obéit, légèrement déstabilisée. Elle compta quinze sièges en tout, répartis de part et d'autre. Soit un pour chaque immortel du premier cercle, elle, et... Pour qui pouvait bien être le dernier fauteuil ?

Ce n'est que lorsque leur prince et sa compagne furent assis que les autres vampires s'installèrent à leur tour. Elle comprit que la dernière place revenait à Maxime en le voyant se joindre ensuite à eux, lui aussi.

Elle ne prononça pas un mot tandis qu'ils échangeaient à propos de l'organisation des lieux. Puis elle écouta attentivement lorsque la discussion dévia sur le sujet le plus préoccupant du moment, à savoir, l'endroit où se cachait Avoriel.

Toutes les villes, régions, ou même pays où l'on était sûr qu'il ne se trouvait pas, furent énumérées. Ce qui, en définitive, n'apporta pas grand-chose à l'affaire. Mais Henri ne se démonta pas et, après avoir entendu tout ce que ces cadets avaient à lui apprendre, il affirma, avec une assurance qui la bluffa, être en mesure d'accéder au fameux repaire du roi sombre.

Ce qui la surprit le plus fut que personne n'osa lui poser de questions. Au lieu de quoi, ils acceptèrent unanimement cette allégation on ne peut plus vague, et quittèrent la salle ensuite, l'air satisfait.

La nuit commençait à tomber lorsque, après avoir fait le tour des vastes souterrains – certains très anciens, et d'autres nettement plus récents, lesquels rivalisaient par ailleurs de confort avec l'étrange demeure ensevelie de Nesrine –, ils gravirent enfin les marches de la tour. Une chambre digne d'un prince les y attendait. Elle n'aurait pas dû s'en étonner, car bien sûr, pour ses congénères, c'était ce qu'Henri était...

Elle avait été assez surprise de ne croiser aucun humain, ni aucune geôle d'aucune sorte, comme elle l'avait craint au début. À la place, une énorme cave remplie de bouteilles en verre et de tonneaux faisait office de réserve pour tous.

Les vampires qui possédaient des mortels de compagnie avaient sans doute dû s'en séparer, du moins pour un temps. Il fallait espérer que tous, à l'instar de leur prince, se satisfassent de ce mode d'alimentation, probablement nouveau pour la plupart d'entre eux.

Un grand lit à baldaquin, comme ceux qu'Henri affectionnait, trônait au centre de la pièce qui leur était dévolue, un énorme bureau moderne, détonnant parmi le mobilier d'époque, occupait une alcôve, tandis qu'une coiffeuse magnifiquement sculptée avait été placée entre deux hautes fenêtres en ogive. Lesquelles offraient une vue sublime sur la mer et les falaises escarpées de l'île. Il y avait également une salle de bains à l'étage du dessus, très moderne en revanche, ainsi qu'une petite pièce aveugle, drapée de grands rideaux noirs, au milieu de laquelle se tenait un cercueil, nettement plus large que leur ancien.

— Tu l'as fait faire sur mesure ? s'enquit Cornélia en découvrant le singulier objet.

— Eh bien, oui, admit Henri, l'air un peu las. Ce sera tout de même plus pratique, puisque nous nous sommes mis d'accord pour n'en avoir qu'un seul pour deux.

— Les autres ne vont pas trouver ça un peu bizarre ?

Il eut un petit sourire amusé qui aurait pu l'émouvoir si elle n'avait pas été aussi préoccupée.

— Si, forcément, reconnut-il sans détour, avec indifférence. Ce ne sont pas vraiment des choses qui se font dans notre société, même si aucun interdit de ce genre ne figure dans nos règles. Mais quelle importance ? On s'en fiche pas mal, toi et moi, non ?

Devant son absence de réponse, il croisa les bras et s'adossa au mur, tendant négligemment le velours des tentures, son expression s'assombrissant peu à peu :

— Je vois bien qu'il y a un problème. Qu'est-ce qui te dérange ? Est-ce à cause de ce que tu as découvert à propos de moi dans ton dernier cauchemar ? Mon... *lien* avec Avoriel ? Cette histoire d'enfant et de

femme, ma vie d'humain ? Parce que, malgré ce que tu m'as raconté, je n'en ai toujours pas le moindre souvenir et...

— Ce n'est pas ce qui me dérange, ce serait absurde, nia-t-elle vigoureusement, préférant l'interrompre avant de se justifier : Non, mais – outre que tu te vantes d'exploits que tu n'es pas en mesure d'accomplir, comme trouver le repaire du roi, par exemple –, ce serait plutôt le fait que tu sembles te moquer totalement de tes congénères et de ce qu'ils peuvent penser de toi. Ils sont tous ici pour toi, et tu ne fais pas le moindre effort pour leur être agréable, ni même pour leur montrer qu'ils sont importants. On dirait qu'ils ne sont que des pions à tes yeux. Voilà ce qui me dérange, si tu tiens à le savoir.

Henri avisa le sol et eut une moue contrariée :

— Je ne vais tout de même pas leur mentir et faire semblant. C'est vrai, j'ai besoin d'eux. Et je suis assez satisfait qu'ils aient répondu en si grand nombre à mon appel. Mais je ne les ai pas fait venir pour qu'ils soient mes courtisans. Je ne veux pas être leur chef. Cela ne m'a jamais vraiment intéressé et ce n'est certainement pas aujourd'hui que ça va changer. J'aime à croire que nous avons un but commun et qu'ils sont ici pour m'aider à l'atteindre, rien de plus. Et pour ta gouverne, sache que je ne me vante pas, j'ai réellement les moyens de me rendre au repaire d'Avoriel.

Évidemment, elle aurait pu le comprendre plus tôt. Henri n'avait jamais caché son aversion pour la société vampirique et la compagnie de ses semblables, en cela, il était resté le même. Et bien que, désormais, elle fasse partie de sa vie, elle était l'exception, il demeurerait néanmoins le châtelain solitaire qu'elle avait rencontré pour la première fois au château de Rougemont. Pour rien au monde il ne désirait reformer sa cour d'autrefois, c'était évident.

Comme il ne développait pas, Cornélia décida d'insister sur ce second point qui la préoccupait, dans l'espoir qu'il lui explique comment il comptait s'y prendre pour trouver ce qu'ils cherchaient si opiniâtrement depuis des mois :

— Vraiment, tu ne bluffes pas ?

— Non, vraiment, affirma-t-il en redressant le menton, visiblement vexé à présent. Je ne bluffe pas, et je ne me vante pas non plus.

Ainsi, il refusait de lui en dire plus ?

Avait-il peur qu'en lui avouant comment s'y prendre elle ne fonce droit chez Avoriel seule ? Oubliait-il qu'il lui avait arraché la promesse qu'elle ne ferait jamais une chose pareille ?

Puis elle remarqua la fatigue sur ses traits, le rouge qui bataillait dans ses iris pour en chasser l'azur. Elle aurait voulu lui retourner la question et lui demander ce qui n'allait pas pour lui. Mais cela aurait été tellement bête, étant donné ses dernières révélations, et toutes les réponses possibles et évidentes, qu'elle s'en abstint.

Elle soupira et décida de ne pas insister, ne souhaitant pas se disputer avec lui maintenant. Parce qu'elle souhaitait avant tout lui apporter son soutien elle aussi.

Elle n'eut alors qu'à le désirer pour se retrouver immédiatement auprès de lui.

Mais Henri se crispa de stupéfaction et lui saisit brusquement les poignets pour l'écartier de lui et l'empêcher de le toucher.

Tous deux restèrent quelques instants bouche bée devant sa réaction.

— Que t'arrive-t-il ? s'inquiéta-t-elle, franchement troublée par le comportement de plus en plus curieux de son compagnon.

Il fronça les sourcils, comme pris au dépourvu, et la relâcha aussitôt :

— Je te demande pardon, mais tu vas tellement vite depuis quelque temps. Même moi, je n'arrive pas à te suivre. Tu m'as surpris, c'est tout.

— Et tu as faim ! s'exclama-t-elle en prenant conscience qu'il ne s'était pas nourri depuis un bon moment.

Cornélia ne renonça pas et renouvela son geste, posant la main sur sa mâchoire pour l'obliger à affronter son regard. Un muscle se contracta durement sous sa paume. Alors, sans vergogne, elle le sermonna :

— Pourquoi as-tu tant traîné cette fois ? Ce n'est pas raisonnable !

— Certes, convint-il plus placidement qu'elle ne l'aurait cru. Cependant je n'ai pas vraiment eu le loisir de m'abreuver après l'escapade chez Nesrine, puis celle en Arkansas, ainsi que le tour à vide au cercueil parce que tu avais besoin de reprendre des forces. Sans compter que ce dont tu m'as parlé avant notre départ m'a légèrement... retourné l'estomac – si tant est que je puisse encore ressentir ce type de sensation. Cela dit, ça y ressemblait beaucoup. Puis la priorité était de rejoindre les autres...

— Bon, l'interrompit-elle en repoussant la masse de ses boucles rougeoyantes vers l'arrière. Admettons. Prends mon sang maintenant, ne perdons pas davantage de temps.

Comme elle s'y attendait, Henri grimaça, s'apprêtant manifestement à refuser ce qu'elle lui offrait pourtant de bonne grâce.

— Dépêche-toi, le somma-t-elle plus rudement, ne comprenant pas la raison d'autant de scrupules quand elle ne se nourrissait plus quasiment que de lui.

— C'est idiot, cela va t'affaiblir, protesta-t-il tandis que ses crocs s'allongeaient lentement, déformant peu à peu ses lèvres, trahissant son désir de transpercer sa chair de ses dents pour s'abreuver d'elle.

— Pas plus que lorsque je bois moi-même à tes veines, argua-t-elle simplement. À l'instar du tien, mon sang est nettement plus régénérant que celui d'un simple humain, tu ne peux pas le nier. Surtout celui stocké dans ces vieilles bouteilles dans les caves de l'abbaye. C'est exactement ce dont tu as besoin dans l'immédiat. Cesse donc de faire l'enfant et mords-moi, Henri.

Il eut un léger mouvement de recul et leva un sourcil stupéfait, à mi-chemin entre amusement et irritation.

— Cesse de *faire l'enfant* ? répéta-t-il, abasourdi qu'elle lui tienne de tels propos.

Lesquels devaient paraître bien incongrus, voire déplacés, pour qualifier un immortel de son âge. Mais elle espérait le provoquer, et cela semblait fonctionner à merveille.

— Tu m’as bien entendue, confirma-t-elle en se plaquant contre lui, exacerbant sciemment son appétit.

Elle sentit le corps du vampire se tendre vivement à son contact. Mais cette fois, au lieu de la repousser comme il l’avait fait précédemment, il l’agrippa brutalement et s’exécuta, s’abandonnant à ses instincts les plus primaires.

Cornélia n’opposa aucune résistance et laissa son amant la soulever du sol, puis se retourner pour la clouer contre le mur et les rideaux, et planter d’un même élan les crocs dans sa gorge. Un éclair de douleur la saisit, plus vif et plus violent que d’habitude, et elle se cramponna à son compagnon en attendant que cela passe.

Henri grogna de satisfaction en aspirant son sang, puis glissa des doigts frénétiques sous sa robe, partant directement en quête des replis de son intimité. Cela faisait si longtemps qu’ils n’avaient pas eu l’occasion de faire l’amour qu’elle répondit d’un gémissement étouffé, la douleur cédant aussitôt la place au plaisir.

Mais à peine avait-il entrepris de repousser l’élastique de sa culotte qu’il s’arrêta. Il la relâcha doucement et retira ses mains de sous ses vêtements en même temps que les crocs de sa chair.

— À toi, chuchota-t-il en lui présentant son cou.

C’était maintenant que cela devenait idiot, s’en rendait-il compte ? Elle n’avait guère besoin de se nourrir. Et lui reprendre les forces qu’elle venait de lui donner n’avait aucun sens. Cependant, devant son regard brûlant et l’urgence silencieuse qui se reflétait dans ses prunelles, elle obéit sans un mot.

De ses crocs instantanément déployés à cette perspective, Cornélia érafla avec précaution la peau blafarde du vampire. Puis elle se contenta de lécher les quelques gouttes qui s’échappèrent de la petite plaie, avant que celle-ci ne se referme. Ainsi y avait-il un échange, puisque c’était apparemment ce qu’il souhaitait. Mais au moins, de cette façon, elle ne lui prélevait pas trop de sang et le laissait profiter des bénéfiques du sien comme il convenait.

Cela dut satisfaire Henri, qui appuya ensuite son front contre celui de la jeune fille en soupirant :

— Je sais qu'il n'est guère nécessaire dans ton cas d'y retourner si vite, mais tu veux bien venir avec moi au cercueil ? D'autres visions ou pensées de notre ennemi te parviendront peut-être.

Cornélia esquissa un petit sourire malgré elle, heureuse qu'il accepte enfin de prendre en compte ses singulières facultés dans le conflit qui les opposait au roi. Elle avait le pouvoir de les aider, de percer les secrets d'Avoriel, et elle avait craint que non seulement Henri ne croie pas en ses allégations, somme toute plutôt perturbantes, mais qu'en plus il ne tente de l'empêcher de pousser plus avant l'expérience.

Finalement, il n'en était rien. Son compagnon avait foi en elle, et ça, ça n'avait pas de prix...

Elle l'embrassa, comprenant alors pourquoi il avait tenu à ce qu'elle boive à ses veines, elle aussi, et ils s'étendirent ensemble dans leur tombeau tout neuf.

Dans les jours qui suivirent, Cornélia eut à cœur de remplir correctement ce qu'elle avait choisi de considérer comme la mission qui lui avait été confiée, et tenter d'arracher, grâce au sang que son amant lui donnait toujours aussi généreusement, d'autres souvenirs à Avoriel. Cependant, elle eut beau essayer par tous les moyens, aller au cercueil le plus souvent possible après s'être correctement nourrie, toutes ses tentatives échouèrent les unes après les autres.

Entre deux assemblées d'immortels – plus ou moins identiques à la précédente, dans la mesure où jamais de réels plans d'action n'étaient clairement établis –, Cornélia ne fit que revivre indéfiniment les mêmes scènes extraites du passé du roi, auxquelles elle avait déjà assisté la première fois, sans qu'aucun nouveau détail lui apparaisse. En résumé, si elle accédait à une partie de la mémoire d'Avoriel par le biais de l'hémoglobine d'Henri, il s'agissait toujours de la même,

irréremédiablement. Et incontestablement, cela ne l'avancait strictement à rien.

Henri ne posait pas de questions, aussi en avait-elle déduit qu'il avait compris ce qu'il en était. Tout cela était d'autant plus frustrant qu'elle savait, qu'elle possédait l'intime conviction qu'elle était capable d'atteindre bien davantage, de creuser au-delà et de trouver les failles de leur adversaire grâce à ses pouvoirs.

Mais peut-être, tout simplement, avait-elle déjà exploité tout ce que le sang de son compagnon avait à lui offrir...

Cornélia en venait à se demander si l'hémoglobine d'un autre vampire, issu directement d'Avoriel, à l'instar d'Henri, lui apporterait de nouvelles informations – à condition bien entendu qu'elle se concentre sur le vrai nom du monarque, et non sur le passé de la personne à qui elle prélèverait le précieux liquide.

Mais comment savoir ? Et à qui demander un tel service ? N'était-ce pas, finalement, une pratique un peu trop intime pour l'expérimenter avec quelqu'un d'autre que son propre amant ?

Elle ignorait même de quelle manière aborder le sujet avec Henri, la chose étant normalement complètement proscrite, voire tabou, dans la société vampirique.

Le prince et elle échangeaient quotidiennement leur sang, et même ceux qui n'avaient pas été mis au courant lors de la réunion de crise qui avait eu lieu par le passé à Reddening House – soit juste avant qu'Henri ne la contraigne par la force à prendre son sang – devaient s'en douter à présent, ne serait-ce que parce qu'ils étaient les seuls à ne quasiment jamais se nourrir des réserves disponibles sur l'île. Toujours était-il que tout le monde s'employait à éviter ce genre de discussion. Les règles étaient les règles et celle-ci, chez les immortels, était la première et la plus importante de toutes.

Plongée dans ses pensées, Cornélia se promenait sur la falaise, aux alentours de l'abbaye, quand Maxime la rejoignit subitement, sans

prévenir.

Cela faisait presque une semaine qu'elle et Henri s'étaient installés dans leur nouveau repaire, et chaque jour, ce dernier semblait s'attarder un peu plus au cercueil... à moins que ce ne soit plutôt elle qui en ait de moins en moins besoin, elle n'aurait su le dire en réalité.

Agacée de ne parvenir à aucun résultat concret, Cornélia ne supportait plus de demeurer dans cette boîte davantage qu'il n'était nécessaire. Elle laissait donc son compagnon terminer de se régénérer seul et profitait de ces petits moments de solitude pour prendre l'air tranquillement et méditer sur les confidences de la Devineresse. Elle n'avait toujours pas réussi à parler à Henri de ce que cette dernière lui avait prédit. En fait, plus le temps passait et plus il paraissait ailleurs et distant.

Elle n'avait pas sursauté à l'arrivée, pourtant inopinée, de Maxime, marchant soudain silencieusement à ses côtés, pour la simple raison que c'était désormais devenu pour eux une sorte d'habitude.

Dès le premier jour où elle s'était éloignée seule, il s'était joint à elle. Et elle n'avait rien trouvé à y redire. Ils n'échangeaient pas énormément, le Maxime d'aujourd'hui étant nettement moins loquace que celui du passé. Ils se contentaient simplement de cheminer ensemble, le plus souvent aussi songeur l'un que l'autre. Toutefois, la curieuse tension qui régnait entre eux depuis le retour d'entre les morts du vampire semblait être enfin retombée. Comme si cette calme proximité les apaisait et dissipait peu à peu le malaise qui s'était installé entre eux.

Mais cette fois-ci fut un peu différente des autres à partir du moment où, tandis qu'ils approchaient du rivage le plus éloigné, Maxime saisit la main de Cornélia. Interdite, elle s'empressa de se soustraire à sa prise et s'écarta, croisant les bras sur sa poitrine. Elle continua de marcher en silence, comme s'il ne s'était rien passé.

Après un moment d'embarras terrible, il finit par lâcher d'un ton désabusé, trahissant néanmoins sa déception :

— Oh, je t'en prie, Cornélia. Ce n'est rien, voyons. Tu te souviens pourtant combien nous avons été proches, non ?

— Nous n'avons jamais consommé notre mariage, opposa-t-elle maladroitement, examinant les brins d'herbe vert vif que ses pieds foulaient.

Maxime s'arrêta et elle fut bien obligée de l'imiter et de relever le menton pour affronter son regard triste.

— Parce que nous n'en avons guère eu le temps, répliqua-t-il à son tour, plantant ses yeux violets, qui n'étaient pas vraiment les siens, dans ceux de la jeune fille. Henri lui-même était prêt à accepter que tu me laisses une chance, mais finalement, tu ne m'en as pas accordé la moindre.

Elle cilla, totalement désespérée.

— Je suis désolée, souffla-t-elle, chagrinée de devoir le blesser, mais les choses devaient être mises au clair une bonne fois pour toutes. Je l'aime, lui. Plus rien ne pourra changer ça. Pas après tout ce que j'ai traversé avec lui, pas après tout ce que nous nous sommes dit... Je t'ai aimé, c'est vrai, mais c'était dans une autre vie, à une autre époque. Il faut que tu ailles de l'avant à présent, que tu passes à autre chose.

— J'avais seulement demandé un délai, gémit-il, les sourcils incurvés comme s'il souffrait physiquement. Pourquoi m'annoncer ça dès à présent, alors qu'il n'est pas écoulé ? Pourquoi me priver de cela également ?

Cornélia blêmit, n'ayant pas imaginé que ses mots pourraient causer autant de douleur. Mais ils étaient dans une impasse... Maxime devait se faire une raison, et il ne servait à rien de prolonger davantage cette situation.

Il inspira un grand coup et lui reprit la main, sans être brutal, mais avec nettement moins de précaution et de douceur qu'un peu plus tôt.

— Je renoncerai si tu me tiens le même discours après m'avoir laissé t'embrasser, proposa-t-il abruptement, comme s'il jouait ses dernières cartes.

Et sans doute était-ce le cas, mais elle ne pouvait accepter un tel marché...

Elle ne chercha pas à se défaire de l'étreinte de ses doigts se refermant sur les siens, mais secoua vigoureusement la tête.

— Non, c'est impossible, refusa-t-elle aussitôt. Je ne peux pas faire ça.

— Je t'en prie, j'en ai besoin. Peut-être... peut-être qu'alors je réaliserai que tout est fini entre nous. Il me faut une preuve. Je ne tenterai plus rien ensuite, je n'espérerai plus, je te le promets.

Cornélia sentit sa résolution fondre comme neige au soleil devant ses supplications. Si elle accédait à sa requête, il était même possible que lui-même se rende compte qu'il se trompait, que ses sentiments à lui aussi avaient changé. Peut-être avait-il raison ? Peut-être était-ce ce qu'il lui fallait pour comprendre que lui-même ne saurait à nouveau éprouver ce qu'il éprouvait jadis pour elle ?

— Je t'en prie, insista-t-il en se rapprochant d'elle, probablement encouragé par son hésitation. Je ne reste que pour toi, uniquement dans l'espoir que tu t'aperçois un beau matin que tu m'aimes encore. Si tu m'accordes un baiser, un simple baiser, et quel qu'en soit le résultat, alors j'irai jusqu'au bout et je me battrai aux côtés d'Henri.

Elle soupira, complètement perdue.

— Je me plierai à ta décision, je renoncerai définitivement, plaïda-t-il encore.

— Et tu pardonneras à Henri ? négocia-t-elle parce qu'elle savait que leur amitié était bien plus importante pour son compagnon qu'il ne l'avouerait jamais. Vous ferez la paix ?

Maxime eut un faible sourire, teinté de souffrance :

— Oui, si c'est ce que tu désires.

Comment refuser ça, une si petite chose, à cet homme qui avait autrefois été son fiancé, et même son époux, quelques heures durant ? Mais d'un autre côté, comment accepter ? Henri comprendrait-il ? Aurait-elle le courage de lui avouer, de tout lui expliquer ?

La perspective d'une réconciliation entre les deux vampires était tellement tentante... Henri avait besoin de Maxime ici, avec lui, ce dernier avait même droit à une place parmi les premier rang tant il était

important pour le prince. Que se passerait-il si finalement il quittait l'île et abandonnait son propre géniteur ? La confiance que les immortels avaient placée en leur aîné en pâtirait-elle ?

— Pas... ici, articula-t-elle, tentant de se convaincre que ce qu'elle s'apprêtait à faire ne pourrait être que bénéfique, pour eux trois.

Elle fit un pas en arrière, sans lâcher la main de Maxime, et l'entraîna le plus loin possible de l'abbaye et des autres immortels, jusqu'à un creux dans la roche.

Puis une idée la traversa soudain, comme un éclair. Le vampire avait été nourri pendant des siècles du sang d'Avoriel. Si le roi ne l'avait pas créé, il lui avait néanmoins offert sans doute quotidiennement son hémoglobine. C'était complètement fou, mais peut-être parviendrait-elle à en extraire quelque chose, quoi que ce soit qui puisse les aider à percer les secrets de leur ennemi.

À lui, avec qui elle s'était liée, avec qui elle avait été si proche des siècles auparavant, elle pourrait peut-être demander ce service ?

— J'ai une autre condition, annonça-t-elle, les battements de son cœur martelant sa poitrine tant l'instant était grave.

Mais elle ne pouvait laisser passer une telle occasion. Aucune autre chance ne lui serait offerte. Et les enjeux étaient bien trop importants pour qu'elle renonce à utiliser ses pouvoirs avec l'aide de quelqu'un d'autre. Ses scrupules n'avaient pas de poids face à la possibilité d'obtenir des informations susceptibles de les aider à détruire Avoriel.

— Tout ce que tu veux, acquiesça Maxime, avant même de savoir de quoi il retournait.

— J'aimerais que tu me donnes ton sang.

Il ne put se retenir de battre des paupières, son effarement se peignant immédiatement sur son visage aux traits si doux. Elle se serait expliquée s'il n'avait pas levé une main pour lui montrer que ce n'était pas utile, hochant la tête, acceptant de bonne grâce cette ultime requête.

Il baissa les yeux et défit le col de sa chemise en silence.

— Non, je... je préférerais le poignet, balbutia-t-elle, soudain très gênée par cette intimité, ainsi cachés au fond d'une excavation rocheuse, si près l'un de l'autre, cela sonnait si faux.

La gorge, c'était une partie du corps beaucoup trop sensuelle. Elle était incapable de poser ses lèvres sur un autre cou que celui d'Henri...

— D'accord, consentit Maxime en délaissant le haut de son vêtement, à présent négligemment ouvert, pour s'attaquer aux boutons de sa manche, qu'il roula sur son avant-bras, la remontant jusqu'au-dessus du coude.

Ensuite il lui tendit son poignet, sans hésiter ne serait-ce qu'une seconde. Cornélia faillit changer d'avis, mais le vampire comprit ce qui subitement la retenait et eut la prévenance de s'ouvrir les veines lui-même, d'un bon coup de crocs, avant de lever le bras, juste au-dessus de sa bouche.

Alors elle desserra les mâchoires, des gouttes de sang pleuvant tout à coup sur son visage. Et elle accueillit sur sa langue cette nouvelle hémoglobine. Le goût était nettement meilleur que celui d'un simple humain, mais il lui manquait son arôme préféré... celui d'Henri.

La plaie se résorba peu à peu et Maxime fit mine de vouloir se mordre une seconde fois, mais elle lui prit la main pour l'interrompre.

— C'est suffisant, je te remercie, bredouilla-t-elle, totalement déstabilisée de sentir encore sur son palais la saveur du sang d'un immortel qui n'était pas son amant.

Elle s'essuya les lèvres du bout des doigts, puis renversa la nuque en arrière, fermant les paupières, prête à recevoir ce baiser que son ancien fiancé désirait tant lui donner, sans cesser de se demander si elle devrait en parler ou non par la suite à Henri.

Maxime s'inclina sur elle tout en lui caressant doucement la joue et déposa un petit baiser humide au coin de sa bouche. Elle s'attendait à ce qu'il revienne à la charge, son haleine froide l'effleurant de plus belle, lorsqu'il s'immobilisa et poussa une sorte de plainte étouffée :

— Cela n'a plus aucun sens, tu ne fais que penser à lui... c'est tellement évident.

Elle rouvrit les yeux, à la fois soulagée, mais également très angoissée à l'idée que, mécontent, Maxime ne remplisse pas complètement sa part de marché et refuse de rester plus longtemps auprès d'Henri. Après tout, elle avait pris son sang, mais en échange il n'y avait pas vraiment eu de baiser...

Que devait-elle faire ? Elle n'allait tout de même pas insister pour qu'il l'embrasse quand même ?

Puis elle décela une présence... *cette* présence. Et son univers vacilla.

Des vertiges la saisirent, ses poumons se comprimèrent, la privant soudain d'air, et elle crut que sa cage thoracique allait implorer sous cette immense et inexplicable pression.

Les traits de Maxime se décomposèrent, tandis qu'il devait connaître à peu près les mêmes symptômes physiques. Et elle sut qu'il était là, juste derrière elle, alors qu'elle tournait le dos à l'océan.

Cornélia se retourna, incapable de prononcer le moindre mot, et découvrit Henri, à quelques mètres à peine, figé sur place, les observant, incrédule, mais les iris flamboyants d'un écarlate sans pareil. S'il y avait eu du verre à proximité, nul doute qu'il aurait déjà volé en éclats.

Maxime posa la main sur l'épaule de la jeune fille, comme pour la protéger, comme si tout à coup il craignait pour sa sécurité, et lança à l'intention de son aîné :

— Tout est ma faute, c'est moi qui ai obligé Cornélia, je le regrette...

Puis il retira aussitôt sa paume, comprenant que cela ne faisait qu'envenimer les choses.

Cornélia, immobilisée par la panique, croisa brièvement le regard d'Henri. Mais il se détourna pour se concentrer sur un point au loin et plissa les paupières jusqu'à ce que ses yeux recouvrent leur bleu ordinaire et que l'atmosphère autour de lui revienne à la normale. L'intense oppression diminua dans la poitrine de Cornélia, mais son cœur se

recroquevilla sur lui-même lorsqu'elle quitta l'excavation pour aller vers lui et qu'elle le vit reculer en réponse.

Elle fit un effort incroyable pour réussir à articuler :

— Ce n'est pas...

— J'étais inquiet, je t'ai sentie t'éloigner, la coupa abruptement Henri, la voix rauque, sa pomme d'Adam descendant puis remontant dans sa gorge.

L'un des coins de ses lèvres se retroussa dans un rictus amer tandis qu'il prenait conscience du double sens de ses paroles.

— On m'avait prévenu de vos promenades ensemble, reprit-il, fuyant leurs regards à tous deux, fixant obstinément le vide. Le délai n'est pas écoulé et Cornélia n'est plus liée à moi par aucun serment, aussi je suppose que je n'ai rien à dire... Naturellement, je n'ai rien à dire.

Elle se pressa le poing sur la bouche pour retenir un sanglot et avança encore. Mais elle se sentait beaucoup trop mal pour parler, en outre rien de sensé ne lui venait. Henri haussa les épaules d'un geste las et le muscle sur sa mâchoire se contracta à nouveau, démentant son calme apparent.

— Ça ne change rien, attesta-t-il sans s'adresser à l'un ou à l'autre en particulier.

Puis sa silhouette s'effaça dans le vent, laissant derrière elle quelques volutes de brume noire.

CHAPITRE 19

Cauchemar Cinquième, De Mal en Pis

Allongée dans le cercueil à côté d'Henri, qui était déjà figé par le repos du vampire, Cornélia tentait de se détendre afin de se concentrer sur son objectif principal. Soit atteindre d'autres souvenirs d'Avoriel par le biais du peu de sang qu'elle avait pris à son ancien fiancé. Cependant, cela restait plus facile à dire qu'à faire. En fin de compte, elle était bien incapable de se concentrer sur quoi que ce soit dans l'instant.

Elle avait aussitôt abandonné Maxime sur la plage pour retrouver Henri et essayer de lui parler, mais en vain. Le prince avait organisé à l'improviste une autre de ses réunions stériles et, lorsqu'elle l'avait retrouvé dans la grande salle, ce dernier était déjà en train de s'entretenir avec les quelques vampires qui avaient immédiatement répondu à l'appel, tandis que les autres prenaient peu à peu leurs places.

Elle s'était assise avec eux, ne sachant trop quoi faire d'autre, et Henri ne l'en avait pas empêché. Au lieu de ça, il s'était employé à l'ignorer tout le temps de l'assemblée. Ensuite, il était retourné au cercueil sans l'en avertir – sans doute afin d'éviter d'avoir à lui parler, puisqu'il en sortait juste au moment où il les avait surpris, elle et Maxime, enlacés devant l'océan...

Bien entendu, elle avait compris qu'il souhaitait demeurer seul, mais elle l'avait malgré tout rejoint, gardant le silence pour ne pas l'incommoder. Parce que, contrairement à lui, c'était exactement ce dont elle avait besoin pour essayer de tirer au moins un maigre bénéfice de cette expérience désastreuse avec son ancien fiancé.

Elle avait tellement honte... se sentait si mal. Comment expliquer à son compagnon les raisons qui l'avaient poussé à faire une chose pareille et se laisser embrasser par Maxime ?

Cornélia se répéta le véritable nom d'Avoriel, alla même jusqu'à le prononcer à haute voix, dans le silence du cercueil, afin de chasser les pensées qui embrouillaient son esprit et l'éloignaient du sommeil nécessaire à l'utilisation de ses pouvoirs.

Puis la réalité se modifia brusquement, sans qu'elle ait senti venir les choses... et en un éclair, elle fut ailleurs.

Le noir total, plus épais et oppressant que jamais, tellement angoissant. Et des voix incohérentes, effrayantes, chuchotant continuellement à son oreille. La lucidité n'était plus qu'un vague souvenir désormais. Les vertiges, cette langueur insensée...

La folie, si proche et inaccessible à la fois. Et avec elle, son salut, peut-être. Car tout aurait été préférable à cette épouvantable situation. Mais non, il oscillait entre demi-conscience et perte totale de repères, sans jamais réussir à s'évader totalement, ne serait-ce qu'en pensées... parce que, en vérité, il n'y avait plus aucun espoir.

Sa prison était constituée d'une multitude de visages hideux taillés dans la roche, hurlant leur détresse à l'infini. Pas de fenêtres, pas d'issues, rien que l'obscurité si dense qu'elle en était presque palpable, et la pierre rugueuse et coupante sous ses mains.

L'envoûtement le maintenait dans cet état de semi-conscience qui l'aidait à accepter son sort... mais il l'empêchait également de sombrer tout à fait, et plus encore de lutter. Il l'assommait, mais pas suffisamment pour l'empêcher d'éprouver de la terreur.

Les voix se turent progressivement et la respiration de Maxime s'emballa.

Il était là.

Il ne pouvait le voir, bien sûr, mais après autant de temps passé dans cet enfer, il avait appris à déceler les signes. Lui ferait-il mal aujourd'hui ? Lui offrirait-il ce nectar si doux, qui lui faisait tellement horreur, mais qu'il était totalement incapable de refuser ?

Avoriel.

Avel.

Cornélia rassembla toute son énergie pour s'échapper de l'esprit de Maxime et s'insinuer dans celui du roi sombre. Elle ne voulait pas piller les souvenirs de son ancien fiancé. Elle n'en avait pas le droit. Et ils étaient trop atroces pour qu'elle les subisse davantage.

Tandis qu'elle dormait, elle percevait les tremblements convulsifs de ses propres membres, agitant le satin frais sur lequel elle reposait.

Était-ce dû aux efforts qu'exigeait d'elle cette nouvelle et délicate tentative, ou bien à l'effroyable et terrassante peur de Maxime ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Mais elle résista et s'enfonça au cœur des ténèbres pour rejoindre les pensées d'Avel.

Il aurait largement été préférable de le tuer, lui-même se le disait souvent. La présence de la progéniture d'Henri chez lui, si près de lui, ne faisait qu'envenimer les choses. À cause de lui, il était redevenu dépendant du sang d'immortel... Enfin, de celui de son fils, plus précisément, dont il parvenait à percevoir l'arôme si subtil à travers l'hémoglobine de la pauvre loque qu'était ce jeune vampire.

— *Pourquoi chercher l'apaisement ainsi ? Tu vois bien que c'est impossible ! Tue-le, un point c'est tout. Ou bien fais-le au moins un peu souffrir, que ce rebut serve à quelque chose !*

Bon sang ! Bien sûr que c'était ce qu'il aurait dû faire, mais il n'y arrivait pas... Ce Maxime était le fils d'Henri après tout, d'une certaine

manière. Comment pourrait-il jamais détruire le descendant vampirique de son propre enfant ?

Cornélia plongea dans l'océan trouble et obscur, à la recherche de souvenirs plus anciens. Ceux-là ne lui seraient guère utiles, et si difficile que ce soit, si traumatisante et éprouvante qu'était cette nouvelle expérience, il fallait qu'elle pénètre plus loin dans les méandres de l'esprit d'Avel.

Une espèce de décharge la parcourut, extrêmement douloureuse. Elle se sentit serrer les dents au point d'en avoir mal aux mâchoires dans la réalité, mais elle tint bon.

L'encre noire qui lui cachait ce qu'elle voulait atteindre s'estompa, comme chassée par de l'eau claire, et elle aperçut, de manière très floue et extrêmement confuse, une autre scène.

Une ancienne crypte laissée à l'abandon. Parce que, au moins, sous terre, il était tranquille, toujours plus serein que parmi les hommes qui évoluaient là-haut, à la surface. Mais en cet instant, il ne pouvait conserver son calme, c'était impossible.

Avel arpenta d'un pas nerveux la petite salle voûtée, à l'odeur âcre de moisissures, à laquelle se mêlait celle, hideuse et révoltante, de la putréfaction. Il s'était habitué aux deux de la même façon, elles étaient ses compagnes à présent, qu'il le veuille ou non. Alors autant s'y faire...

Le brouillard sombre refit son apparition et Cornélia dut se battre pour distinguer les formes et capter les pensées du roi à travers l'écran de fumée.

Pris de démence, Avel s'attrapa les cheveux à pleines mains et se tordit sur lui-même, hurlant son désespoir dans le secret des profondeurs de la terre.

Pourquoi cela ne fonctionnait-il pas ?

Pourquoi cela ne fonctionnait-il *jamais* ? !

Jamais... Jamais. Jamais ! Jamais !!!

Mauvais pantin, triste avorton, le raillèrent les voix en chantonnant. Quoi que tu fasses tu ne connaîtras aucun répit. Pourquoi tant désirer créer d'autres monstres, quand toi-même, tu ne peux te supporter ? Pantin solitaire, pantin errant...

Avel projeta de toutes ses forces son front contre le mur, espérant qu'ainsi il les ferait taire. Du moins pour un temps.

Mais c'était vain, et il le savait bien. Il n'avait même pas réussi à se blesser. Pas la plus petite entaille sur son visage. La chanson absurde reprit de plus belle, mais il parvint à ne plus l'entendre.

Après autant de siècles passés en leur compagnie, leurs moqueries, au goût de redite, n'avaient plus vraiment d'importance... ou plutôt il aurait aimé que cela n'en ait plus.

Avel se recentra sur ses expériences et les échecs accumulés, en tel nombre que, à l'instar de toutes les vies qu'il avait cueillies sur cette terre, il lui était devenu impossible de les compter.

Il devait pourtant bien exister un moyen. Lui-même était passé par là ! Mais pour quelle raison ne parvenait-il pas à se souvenir du rituel, de la technique employée par l'Ancien Clan pour faire de lui cet immortel, ce monstre qu'il était ?

Il se rappelait la souffrance comme si c'était hier, vive, intolérable. Il revoyait le caveau de pierre, le sang, en très grande quantité... Mais tout était si brouillé. Quel était le secret ? Ces maudites voix ne lui seraient donc jamais d'aucune aide ?!

Avel regarda les cadavres entassés devant lui, le sang répandu un peu partout dans la salle, la pierre l'absorbant peu à peu.

Rien que de lamentables échecs... toujours des échecs. Rien ne changerait plus jamais, il devait l'accepter.

Une brûlure fulgurante foudroya la poitrine de Cornélia, mais elle refusa de lâcher prise et s'obstina en dépit de la raison, qui aurait voulu qu'elle cesse sur-le-champ l'exercice, afin de se préserver. Mais la clé était là, les secrets étaient si proches... Elle ne renoncerait pas !

Elle repoussa les flots noirs pour s'engouffrer plus loin encore, car la porte était de nouveau entrouverte et c'était le moment ou jamais d'en profiter pour se glisser à l'intérieur.

Avel sortit de sa folle torpeur d'un seul coup, les ombres flottant autour de lui, forêt d'âmes torturées assoiffées de sang, de peur et de douleur, l'abandonnèrent subitement, et il se retrouva une fois de plus seul face à ses méfaits.

Les voix l'avaient appelé, avaient flairé le conflit, les morts à venir. Un pantin entre leurs mains, c'était bien tout ce qu'il était. L'Intuition l'obligeait à se gorger régulièrement de sang, mais c'étaient les voix qui avaient besoin de leur dose de terreur et de souffrance.

Avel balaya d'un regard blasé la scène, le massacre auquel il venait de participer, incitant les hommes grâce à ses facultés d'immortel à s'écharper entre eux, parfois même entre frères...

Une partie de lui, qu'il ne pouvait renier, aimait cela.

L'autre s'en fichait.

Qu'y pouvait-il de toute manière ? L'Ancien Clan l'avait cru digne, capable de porter en lui leur pouvoir à tous, rassemblé en un seul homme. Ils s'étaient trompés, l'avaient grandement surestimé, c'était évident à présent.

Désemparé et fatigué de revivre sans cesse les mêmes choses sans plus rien éprouver, il s'en retourna en terre. Là où, enfin en paix, les voix et les âmes le quitteraient tout à fait pour le laisser se régénérer et accroître sa puissance, savourant ainsi le fruit de ses crimes, puisqu'il ne pouvait en être autrement, et que c'était bien là l'unique bénéfice qu'il en retirerait jamais.

Cornélia fut tout à coup bannie de cet univers aussi dérangeant que malsain, et balancée violemment, contre sa volonté, ailleurs, tandis qu'elle continuait à psalmodier le nom de celui dans l'esprit duquel elle voulait s'infiltrer encore et toujours plus profondément.

Avoriel, Avel, elle s'emmêlait les pinceaux et tout se mélangeait dans son cerveau exténué, trop éprouvé par l'exercice.

Elle atterrit alors au dernier endroit sur Terre où elle souhaitait se rendre.

Dans la salle aux visages. Dans le présent, elle en était certaine. Elle ne se trouvait plus dans l'esprit de quiconque à présent, mais dans la réalité...

Il n'y avait aucune source de lumière, aucun éclairage, et pourtant, elle parvenait à distinguer leur forme abominable dans la pierre poreuse. Elle se tourna, se retourna, mais, ainsi que Maxime avait pu le constater par le passé, il n'existait pas d'issue, pas la moindre fissure ouvrant sur l'extérieur.

Cornélia aurait pu partir, elle savait qu'elle ne se trouvait là qu'en pensées, que son corps gisait toujours à côté de celui d'Henri, dans leur cercueil, sur l'île. Mais la curiosité fut plus forte que tout. Elle voulait percer le mystère de cet endroit...

Soudain, la silhouette d'un homme s'esquissa dans le vide, une chandelle à la main. Il pivota lentement, scrutant les lieux, avant de s'arrêter, faisant face à la jeune fille.

Avoriel eut un mouvement de recul, manifestement surpris, et plissa les paupières :

— Ma promise, je ne t'attendais pas. Comme c'est aimable à toi de venir me rendre visite sans que j'aie besoin de t'y inviter. Ta forme physique aurait été préférable, mais je me contenterai de celle-ci ma foi, c'est un bon début après tout.

Il tendit le bras vers elle et, d'instinct, elle recula. Mais il fut plus rapide et réussit à passer les doigts au travers de son ventre, et sa main se referma alors sur le vide, ne faisant que brasser l'air qu'elle n'occupait qu'en pensées.

Il eut une moue mécontente, qui se transforma en un petit sourire tordu :

— Avec les miroirs, j'avais au moins un peu plus de latitude. Je suis heureux de constater que tu progresses promptement et que tu maîtrises de mieux en mieux tes pouvoirs. J'avoue, c'est très impressionnant.

Fuir.

Elle devait fuir. À toutes jambes. Elle n'aurait qu'à ouvrir les yeux pour retourner à l'abbaye et rejoindre son corps et son compagnon. Pourtant, elle ne pouvait s'y résoudre. Il fallait qu'elle parle à Avoriel. Elle savait qu'ainsi, en venant le voir en esprit, il n'avait aucune prise, ne pouvait exercer son extraordinaire emprise sur elle.

Le sourire du roi sombre s'élargit :

— Tu désirais me voir ? Que se passe-t-il ?

— Vous savez ce qu'il se passe, rétorqua-t-elle spontanément, dans l'unique but de faire durer la conversation, se tenant prête néanmoins à quitter le repaire d'Avoriel à tout instant.

— Bien sûr que je le sais, acquiesça-t-il avec son assurance et son dédain habituels, rentrant cependant dans son jeu. Mais c'est tellement idiot. Henri ne comprend-il donc pas qu'il ne pourra protéger indéfiniment ses semblables de mes foudres ? Ne réalise-t-il donc pas qu'aucune attaque de sa part, d'aucune sorte, ne saurait m'atteindre ? Je veux simplement ce qui est à moi, cet entêté devra bien se résoudre à abandonner à un moment ou à un autre.

Cornélia retroussa les lèvres également, par pure provocation. Parce qu'il était jouissif de se retrouver là, face à leur ennemi, se tenir droite devant le monstre de ses cauchemars, l'homme qui avait tué son père, tandis qu'il ne pouvait rien contre elle, et qu'elle avait la possibilité de mener la discussion.

— Tant d'années passées ensemble, et vous le connaissez si mal, observa-t-elle, non sans une pointe de sarcasme.

— Tu crois cela ? s'enquit-il en haussant ses fins sourcils blonds. Mais dis-moi plutôt, comment se porte notre cher ami commun ces derniers temps ?

— À merveille, c'est gentil à vous de prendre de ses nouvelles, ironisa-t-elle, cherchant à l'agacer, peut-être même à le déstabiliser.

Avoriel croisa les bras et étrécit les yeux tout en ricanant, puis il se mit à tourner autour d'elle d'un pas lent, jugeant son double chimérique, cette espèce de projection mentale impalpable qu'elle avait réussi à créer.

— Tu peux bien faire la maligne aujourd'hui, tu resteras éternellement cette pauvre fillette éplorée qui hurle de terreur devant moi, alléqua-t-il, absolument pas dupe de son manège. Tu sais bien à quoi je fais référence, souviens-toi. Il n'y a pas si longtemps, cette enfant geignarde prête à se suicider parce qu'une petite voix lui soufflait que c'était ce qu'elle devait faire.

Cornélia sentit l'effroi la parcourir au rappel de ces épisodes terribles de sa vie. Mais Avoriel se trompait, elle n'était plus cette jeune fille. Les choses avaient changé et ce temps-là était révolu. Désormais, elle était habitée par la haine, son désir de vengeance avait pris le pas sur sa peur.

Plus jamais elle ne laisserait Avoriel la terroriser comme il l'avait fait par le passé... plus jamais elle ne préférerait le suicide à l'affrontement. Et plus jamais elle ne lui laisserait le loisir de s'en prendre à ceux qu'elle aimait.

Maintenant, elle était une femme forte et déterminée. Un vampire à part entière. Une immortelle dotée d'une puissance dont tous ignoraient la véritable mesure.

— Nous avons rencontré le Taricheute, enchaîna-t-elle, balançant sciemment une nouvelle de poids pour réorienter la discussion. Nous avons découvert beaucoup de choses très intéressantes grâce à lui, notamment sur vos origines. Nous nous sommes entretenus un long moment, et il ne vous souhaite pas le bonjour.

Si le roi sombre était étonné, il n'en montra absolument rien, se cachant comme toujours derrière son masque à la fois cruel et moqueur :

— Ah oui ? Voilà qui me bouleverse. Vraiment. Tant de siècles de réclusion pour ne se dévoiler à mon premier fils que maintenant. C'est si... pitoyable. Et le Dissident vous a-t-il présenté feu son épouse ? Des

deux, je dirai que c'est peut-être encore elle la plus lucide. Mais au-delà de tout cela, vous a-t-il enseigné quoi que ce soit de réellement utile ? Réfléchis un peu, je t'en prie. J'en doute sincèrement. Car les secrets véritables, jamais il ne les transmettra, ni à Henri, ni à toi, ni à personne, il n'en a ni le droit ni le pouvoir. Au demeurant, mon fils a dû être ébranlé d'apprendre qu'il existait un vampire plus vieux que son propre père.

Pas autant que lorsqu'il avait découvert la vérité sur la mort de sa femme et son fils, mais elle n'en soufflerait rien au roi. Elle n'était pas certaine que lui parler de leur visite au Taricheute ne soit pas déjà une erreur en soi.

Mais elle devait en apprendre davantage, et il fallait bien se mouiller un peu pour cela...

— Il n'a pas été très surpris, ni moi non plus par ailleurs, de découvrir que vous n'étiez en fait rien d'autre qu'un usurpateur, un vulgaire tricheur, qui ne fait que prétendre être le vampire originel.

Tandis qu'elle s'attendait à ce qu'il se mette en colère, cette fois Avoriel eut l'air franchement amusé.

— En es-tu si sûre, très chère ? lui demanda-t-il dans un rictus carnassier, avant de secouer une main pleine de dentelle jaunie devant lui. Enfin, trêve de plaisanteries, tu as commis de graves erreurs en me laissant accéder à tes songes, c'est une partie de toi-même que tu m'as permis d'investir. Je crains de posséder dorénavant de nouveaux arguments de poids dans le conflit qui nous oppose tous les trois. Que tu le veuilles ou non, un jour prochain, je viendrai pour toi et tu m'attendras.

Là-dessus, il la salua d'un signe de tête ironique, puis déploya toute son aura ténébreuse autour de lui, pour ensuite la projeter dans sa direction. Prise au dépourvu, voyant fondre sur elle des ombres effrayantes, formant un déluge de figures démoniaques, elle s'enfuit aussitôt.

CHAPITRE 20

Une Offre Inespérée

Cornélia réintégra instantanément la réalité. Sans aucune transition, sans même l'avoir complètement décidé, elle se retrouva au fond de son cercueil, à l'abbaye. Cependant, la personne qui aurait dû se trouver à côté d'elle semblait avoir déserté leur lit de satin...

Avant d'ouvrir les yeux, elle prit une seconde pour réfléchir à la dernière menace d'Avoriel. Elle ignorait ce qu'il entendait par ces insinuations sournoises, quels pouvaient bien être ces *nouveaux arguments de poids* qu'il croyait posséder. Mais une chose était certaine, lui ne savait rien des souvenirs – ainsi que des pensées intimes qui immanquablement les accompagnaient – qu'elle avait réussi à lui dérober. Elle avait bien plus de cartes en main qu'il ne l'imaginait.

Ne venait-elle pas d'ailleurs de s'aventurer jusque chez lui, dans son repaire secret, sans prendre le moindre risque, tout en parvenant à se protéger en gardant son corps loin de lui ?

C'était un exploit qu'elle n'était pas sûre d'être capable de réitérer un jour, néanmoins cela lui donnait davantage confiance en elle et en ses pouvoirs. Cela prouvait également que, contrairement à la croyance générale, Avoriel n'était pas toujours et en toutes circonstances tout-puissant...

Elle inspira profondément, tentant de reprendre un souffle normal après autant d'émotions, et entrouvrit les paupières. Elle aperçut alors le visage d'Henri, penché sur elle, assis sur une chaise auprès du cercueil, dans une posture évoquant quelqu'un qui aurait veillé un mort.

Il soupira de soulagement et ses traits se détendirent progressivement en la voyant revenir à elle, sans pour autant se départir tout à fait de la tenace mélancolie qui les avait envahis.

Alors Cornélia se souvint des derniers événements...

Son baiser – plus ou moins avorté – avec Maxime, le moment fatidique où Henri les avait surpris, sa stupéfaction... sa tristesse...

Mon Dieu, quelle idiote elle avait été ! Pourquoi, mais bon sang, *pourquoi* avait-elle accepté un tel marché ?!

Elle avait voulu tout concilier, parce que la présence de Maxime ici, auprès de son géniteur, semblait indispensable pour ce dernier. Parce que son ancien fiancé avait besoin de se rendre compte par lui-même que tout avait changé et que leurs sentiments ne pourraient jamais redevenir ce qu'ils avaient été autrefois. Et elle n'y avait finalement récolté que des ennuis supplémentaires...

— Que s'est-il passé ? lui demanda doucement Henri, les sourcils froncés. Tu étais très agitée dans ton sommeil, tu paraissais souffrante...

Arracher des souvenirs à Avoriel par le biais du sang de Maxime s'était révélé un exercice très compliqué. Et douloureux, elle s'en rappelait parfaitement. Les visions avaient été très difficiles à saisir et s'étaient révélées complètement décousues, confuses et floues. Mais elle y était tout de même arrivée. Ce n'était donc pas un échec sur toute la ligne...

— Tu n'as pas essayé de me réveiller ? s'enquit-elle à son tour, parce que, habituellement, c'était sa première réaction.

— Bien sûr que si, j'ai essayé, mais sans succès, expliqua-t-il en détournant une fois de plus le regard. Tu t'es servie du sang que tu as pris à Maxime, n'est-ce pas ? Dois-je en déduire que tu es satisfaite, que tu as obtenu ce que tu désirais ?

Ainsi, il savait pour ça aussi ? La situation était bien pire qu'elle ne l'avait supposé...

Cornélia se redressa jusqu'à se retrouver assise dans le cercueil et attrapa le poignet d'Henri. Mais celui-ci se déroba. Et, sans trop savoir de quelle manière elle s'y était prise, elle fut subitement debout, devant lui, la main fermement posée sur son bras, qu'il le veuille ou non.

Il cilla, déconcerté et manifestement impressionné par cette nouvelle démonstration de rapidité, et n'essaya plus de se soustraire à son contact. À la place, il serra les dents... comme si soudain cela lui était devenu insupportable.

Devant une telle attitude, les yeux de Cornélia se chargèrent de larmes. Mais elle se ressaisit et lutta pour ne pas les laisser s'écouler et pour avaler dignement les sanglots qui lui obstruaient la gorge.

Elle ne devait pas se laisser aller à sa peine, devait même s'estimer heureuse... car elle avait grandement mérité ce comportement glacial.

Henri aurait dû l'insulter, ou tout du moins se mettre en colère, lui crier dessus, après ce à quoi il avait malencontreusement assisté. En fait, elle aurait largement préféré qu'il s'abandonne à ce genre d'éclat, plutôt que ce froid, cette distance respectable, mais insoutenable... ainsi que cette abominable résignation. Laquelle laissait insidieusement entendre que cela n'était pour lui qu'une espèce de fatalité, quelque chose qui devait arriver, à un moment ou à un autre.

— Ce n'était pas ce que tu imagines, parvint-elle enfin à articuler.

Elle le relâcha et laissa retomber sa main contre son corps en songeant tout à coup que c'était exactement le type de discours que tenait toute personne prise en faute et irrémédiablement coupable.

L'était-elle pour autant ? En vérité, elle n'en avait aucune idée...

— Ce n'était même pas un vrai baiser, plaida-t-elle encore, de plus en plus angoissée par le calme imperturbable, mais réfrigérant, de son compagnon. Et j'ai peut-être pris son sang, mais je n'ai pas posé les lèvres sur sa peau. Je te le jure, il ne s'est rien passé de plus, nous n'avons rien fait. Il faut que tu me croies !

Henri avisa le sol et pinça les lèvres, avant de se décider à desserrer les mâchoires :

— Je le sais. Je l'aurais senti s'il t'avait touchée autrement. Plus... intimement, j'entends. Je peux percevoir ces choses, tu te rappelles ? De la même façon que je perçois l'odeur de son sang en toi. Mais peu importe Cornélia, je n'attends pas de justifications de ta part. Il a été ton grand amour, celui pour qui tu as été jusqu'à te tuer dans une précédente vie. Un tel lien ne s'efface pas. Que cela me plaise ou non, je n'ai aucune prise, aucun pouvoir là-dessus. En outre, j'ai passé un accord avec lui et d'ailleurs je n'ai de mon côté pas été très fair-play. Alors vraiment, je n'ai rien à redire à tout cela. Maxime a parfaitement le droit de tenter sa chance. Il serait bien bête, même, de s'en priver.

Pourquoi ces mots, pourtant si raisonnables et sensés, tellement pondérés, faisaient-ils tellement mal ? Henri était-il réellement convaincu qu'elle avait encore des sentiments pour son ancien fiancé ?

Pourquoi n'était-il pas fâché, tout simplement ?

— Donc, ce que tu essaies de me faire comprendre, c'est que non seulement tu n'en veux pas à Maxime, mais qu'en plus, tu ne m'en veux pas non plus ? interrogea-t-elle, totalement déroutée. C'est bien ça ?

— C'est cela.

— Tu mens.

Il s'y prenait fort bien, toutefois ce n'était pas la vérité. Tout au fond d'elle, Cornélia ressentait la tension qui habitait son amant, la tempête qui couvait en lui et qu'il tentait avec tant de hargne de contenir.

Henri ramena les yeux sur elle sans parvenir à réprimer son étonnement. Il prit un moment pour réfléchir, tout en étudiant son visage, comme s'il hésitait encore à tenir ses positions, comme s'il cherchait à lire sur ses traits la réponse qu'il convenait de donner.

Puis il se résolut à reconnaître :

— Ma raison me dit que je n'ai pas le droit de t'en vouloir.

Elle secoua farouchement la tête :

— Tu te trompes, tu en as le droit. Et tu as aussi droit à des explications...

Il pivota brusquement et s'éloigna d'un pas nerveux, s'arrêtant cependant devant la porte pour maugréer :

— Je refuse de les entendre. C'est à moi à présent de faire valoir ce fichu délai ! Ne me dis rien avant cela, s'il te plaît.

Il allait s'engager dans les escaliers lorsqu'elle apparut devant lui, se plaçant de manière à ce qu'il ne puisse fuir cette conversation. Elle vit alors les iris de son compagnon flamboyer de colère, ses poings serrés, le pli amer de ses lèvres. Il pouvait bien faire tout ce qu'il voulait pour refouler ses émotions, en réalité sa colère était plus forte que lui. Elle irradiait, suintait par tous les pores de sa peau...

— Tu n'y es pas du tout, allégua-t-elle, sans oser le toucher à cause des réactions étranges qu'il avait ces derniers temps à son contact. Je n'ai consenti à ce baiser – qui n'en a même pas vraiment été un, dans la mesure où Maxime s'est aperçu que ça ne servait strictement à rien – que parce qu'il disait qu'il partirait sans cela. Pour lui montrer qu'il n'y avait absolument plus rien entre lui et moi... Uniquement parce que, en échange, il acceptait de te soutenir face au roi et de faire la paix avec toi...

— Ainsi que de te donner son sang ? compléta-t-il en plissant les paupières, sceptique.

— Oui... J'en avais besoin, il fallait que je sache si je pouvais remonter les souvenirs d'Avoriel grâce à l'hémoglobine d'un autre vampire lié à lui, de près ou de loin. Je suis désolée. C'était vraiment stupide de ma part de m'y prendre de cette façon. Mais je t'en supplie, ne doute pas de mon amour pour toi. Mes sentiments n'ont pas évolué, ils sont exactement les mêmes qu'avant.

— J'ai du mal à ne pas en douter, marmonna-t-il en plissant le front de dépit et de rancœur mêlés. J'avais presque oublié ce que cela faisait... Tu avais presque réussi à me faire croire que c'était moi, et non plus lui... *presque.*

On y était. Évidemment qu'il lui en voulait, et ça ne datait pas d'hier. Elle aurait dû savoir qu'en se comportant ainsi elle ne ferait que raviver les vieilles blessures du passé.

Cornélia croisa les bras sur sa poitrine pour se retenir de l'enlacer, parce qu'elle devinait qu'il la repousserait aussi sec.

— Tu as affirmé que ça ne changeait rien, rappela-t-elle pitoyablement, parce qu'elle ignorait ce qu'elle pouvait dire d'autre. Le pensais-tu ?

Il la contourna pour passer malgré tout et descendre l'escalier, jetant derrière son épaule :

— Cela va de soi, je prends tout ce que tu veux bien me donner, tu te souviens ? Je me contente des miettes, cela n'a jamais été un problème.

Cette fois, c'était la rancune qui parlait. Ce qui était, d'une certaine façon, beaucoup plus sain, mais pas moins douloureux, bien au contraire.

— Tu es injuste ! s'écria-t-elle, se moquant qu'on puisse les entendre se disputer.

Son emportement soudain eut l'effet escompté puisque Henri s'interrompit net, et se retourna vers elle.

— Ose répéter que je ne t'ai donné que de vulgaires miettes ! exigea-t-elle, subitement hors d'elle. Vas-y, je t'écoute, regarde-moi en face et répète-le !

Il ravala sa salive et battit des paupières, visiblement décontenancé par son emportement. Puis il lâcha d'une voix affreusement rocailleuse :

— Épouse-moi.

Cornélia, qui s'était attendue à bien des répliques, mais certainement pas à celle-ci, eut un mouvement de recul, et se figea, sous le choc.

Était-ce censé être désobligeant ? Était-ce une sorte de plaisanterie cruelle, dont le but était de la blesser, comme lui avait été blessé par son comportement ?

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle s'éclaircit la gorge et réessaya :

— Quoi ? Euh... pardon ?!

Henri avait l'air aussi stupéfait qu'elle par ses propres paroles. Il ferma les yeux, s'efforça de se ressaisir et de chasser sa rage. Puis, lorsqu'il eut recouvré un semblant de calme, il reprit plus posément :

— Tu as raison, je suis injuste. Je veux bien croire que tu ne t'es laissée embrasser par Maxime que pour le retenir ici, pour qu'il continue à m'apporter son soutien, ainsi que pour obtenir son sang. En fin de compte, ça ne m'étonne même pas tant que ça, venant de toi. Mais cela reste très pénible à digérer.

Il rouvrit les paupières et planta son regard argentin, dans lequel le bleu perçait à peine l'océan gris, dans le sien. Et, comme s'il tentait le tout pour le tout, tout en ayant une conscience aiguë de ce qu'il risquait de perdre à ce jeu, il débita d'une voix plus grave que d'ordinaire :

— J'ai besoin de garanties. De garanties formelles. D'un engagement écrit noir sur blanc. Je deviendrai fou si je dois encore une fois assister à ce genre de scène... Si je dois encore une fois me demander si ce n'est pas plutôt vers lui que tu vas finir par retourner. Vous voir ensemble, à présent, m'est insupportable, en vérité. *Insupportable...* Je ne peux plus souffrir ce délai sur lequel nous nous étions mis d'accord, Maxime et moi, et je me fiche qu'il m'en veuille et décide de s'en aller. Tout ce que je désire, c'est que tu sois ma femme, aux yeux des immortels comme aux yeux des mortels. Épouse-moi, Cornélia.

Alors il était sérieux ? *Vraiment sérieux ?*

Mais... cette proposition, après une dispute, après qu'il se fut senti en danger, n'avait rien de raisonnable. Elle le savait bien. La surprise s'estompant peu à peu, elle ne pouvait que s'interroger sur les réelles motivations de son compagnon. Que devait-elle répondre au juste ?

Puis l'ahurissement revint lorsqu'elle vit Henri se passer les doigts dans les cheveux d'un geste confus, poser un genou au sol et lui prendre la main.

— Épouse-moi, répéta-t-il encore, dans un murmure étouffé. Je t'en prie, accepte de devenir ma femme.

Elle aurait voulu lui dire oui et lui sauter au cou ensuite. Mais cela ressemblait si peu à Henri... Est-ce qu'il n'aurait pas été malhonnête d'accéder à une telle requête, tandis qu'elle savait pertinemment que cet engagement était une hérésie pour lui, qu'il ne lui demandait cela que pour obtenir une preuve concrète de son amour pour lui ? Alors que, présentement, c'était sa faute à elle s'il s'était pris à en douter de nouveau...

Cornélia déglutit, hésitante, partagée entre l'envie de profiter du bonheur de l'instant, si délicieux, si grisant – d'autant plus après ce qui s'était passé sur la plage –, et sa conscience.

— Je serai heureuse et très honorée de redevenir ta compagne, affirma-t-elle, songeant que c'était encore le meilleur compromis.

Henri pencha légèrement la tête sur le côté, comme s'il s'évertuait à décrypter sa réponse, puis fronça les sourcils :

— Non, tu n'as pas compris. Je ne veux pas de cet engagement-ci. Je n'ai pas de bague sous la main dans l'immédiat, mais cette fois je veux le mariage, le vrai. Celui des humains. Quelque chose que personne ne pourrait me contraindre à défaire, quelque chose qui ne saurait être rompu en l'espace de seulement quelques secondes.

Elle battit des paupières, perdue. Elle avait bien saisi, ce n'était pas le problème...

— Mais tu disais que c'était interdit dans votre société, rappela-t-elle d'un ton faible, manquant indéniablement de conviction. Que c'était une aberration pour des vampires que de se lier de cette façon. Que les prêtres qui osaient bénir ce type d'union grillaient en enfer pour l'éternité...

Henri eut un petit sourire amusé, si éloigné de l'expression maussade et fermée qu'il arborait un peu plus tôt, que Cornélia en fut aussitôt bouleversée.

— Alors, pour ce qui est du dernier point, c'est Avoriel qui le prétend, pas moi, argua-t-il. Et une cérémonie civile me suffira, tu sais quelle est mon aversion pour tout ce qui touche à la religion. Ensuite, les interdits du roi ne sont plus tellement d'actualité en ce qui nous concerne, toi et

moi, tu ne crois pas ? Et puis, tu peux oublier tout ce que j'ai dit auparavant sur le sujet, j'ai changé d'avis.

Elle scruta ses prunelles encore un instant, se noyant dans leur profondeur. Qu'importait l'opinion des autres, qu'importait leur bataille, ou même encore les règles face à leur amour ? Le célébrer ainsi, de manière on ne peut plus officielle, était tout ce dont elle n'avait jamais osé rêver jusque-là...

— Il faudra que nous parlions à Maxime ensemble, je refuse que vous restiez fâchés, transigea-t-elle, parce que cela restait pour elle une priorité.

Henri haussa les épaules et concéda de bonne grâce, son sourire s'étirant, dévoilant peu à peu ses splendides dents blanches :

— Tout ce que tu voudras, mon ange.

Se sentant tout à coup pousser des ailes, oubliant, l'espace d'un bref, mais intense moment, tous leurs soucis, elle ne put se retenir de poser toutes les questions qui se bousculaient soudain dans sa tête :

— Mais comment va-t-on s'organiser ? Je veux dire, on ne peut pas faire ça ici... Y aura-t-il une... enfin tu sais, une *réception* ? Ou bien nous marierons-nous en secret ? Ce serait sans doute préférable, tu ne penses pas ? Mais pourrais-je malgré tout porter quelque chose de joli pour l'occasion ? Pas forcément une robe de mariée, je ne voudrais pas te rappeler de mauvais souvenirs, surtout ce jour-là, mais...

— Cornélia, la coupa-t-il, s'empressant de la rassurer. La cérémonie ne se fera pas ici mais dans une mairie. Tu pourras la choisir si tu le souhaites, je me chargerai de faire en sorte que ce soit possible. Il est hors de question que cela se fasse en cachette, tous les vampires qui nous ont rejoints ici seront conviés. Il y aura bien entendu une réception, mais certainement pas une comme celle à laquelle tu penses. Et je tiens à ce que tu portes une belle robe pour l'occasion, les mauvais souvenirs resteront au placard, où ils seront consignés à l'avenir. Bien, et à présent, tu ne voudrais pas me donner ta réponse, que nous puissions ensuite discuter de tout cela debout, l'un et l'autre ?

Elle réalisa alors qu'Henri était toujours à genoux devant elle, dans une posture à mille lieues de son attitude fière et hautaine coutumière, et qu'il ne semblait pas particulièrement à l'aise.

Un rire nerveux la secoua, puis elle hocha la tête.

— Oui, dit-elle simplement.

Il lui sourit plus largement et se redressa pour l'enlacer. Puis il l'embrassa voracement, le corps encore tendu par leur précédent différent, les muscles crispés par une certaine retenue.

Mais rien ne pouvait venir entacher le plaisir de Cornélia. Elle avait cru traverser une énième éprouvante crise, et, finalement, ils allaient se marier... C'était complètement fou, elle en avait parfaitement conscience, ils n'auraient pu choisir de période moins appropriée.

Mais au diable les scrupules ! Si Henri avait décidé de se moquer de tout ça, alors elle aussi s'en moquerait.

Il grogna lorsqu'elle passa la main sur son torse, cherchant à s'insinuer sous ce gilet noir, encore plus austère que les autres, qu'il portait depuis plusieurs jours. Un spasme étrange le saisit et une plainte sourde et vibrante, puissante, roula dans sa poitrine tandis qu'il la serrait plus ardemment contre lui, plongeant de concert la langue plus profondément en elle.

Étourdie par la folle ronde des lucioles s'agitant tout autour d'elle, teintant à présent son univers de lueurs écarlates, telle une averse sanglante, presque inquiétante, Cornélia se laissa aller dans les bras de son amant, soupirant d'aise, les membres tout à coup aussi mous que du coton.

Henri l'embrassait de plus en sauvagement, comme si laisser sur sa bouche l'empreinte de la sienne était une question de vie ou de mort, comme s'il avait un territoire hostile à conquérir.

Quelque chose clochait, mais Cornélia n'aurait su dire quoi. Ce baiser avait une saveur différente, il contenait de la douleur et une certaine agressivité, lesquelles se mêlaient curieusement au désir ainsi qu'au

ravissement que suscitait leur projet d'union. Henri semblait, par ce geste, livrer une sorte de bataille... mais laquelle ?

À moins que ce ne soit uniquement le fruit de son imagination ? Après tout, cela faisait si longtemps qu'ils n'avaient pas été aussi proches l'un de l'autre. Elle était tellement en manque de ses attentions...

Cornélia remonta les doigts pour les poser de chaque côté du visage de son compagnon et le repoussa doucement pour souffler contre ses lèvres :

— Je t'aime, Henri. Plus que ma vie, plus que tout le reste, je t'aime.

Les paupières closes, il rétorqua dans un grondement feutré :

— Moi aussi, mon ange, je t'aime plus que tout au monde.

Puis il se détacha d'elle comme à regret, la laissant pantoise et interdite, parce qu'elle avait cru qu'ils iraient jusqu'au bout de leur étreinte.

— Nous avons beaucoup de choses à régler, avisa-t-il en inspirant un grand coup, rouvrant les yeux lentement. Beaucoup de sujets à aborder. Mais avant tout, tu dois me dire ce qui s'est passé durant ton repos, ce que tu as pu obtenir grâce au sang de Maxime. Tu as réussi à l'atteindre, n'est-ce pas ?

Décontenancée par ce brutal revirement, Cornélia s'efforça de prendre sur elle pour ne pas s'en vexer et donner le change.

— Oui, j'ai réussi, confirma-t-elle avant de s'écarter de quelques pas, revenant dans la salle du cercueil.

C'était tellement... inattendu.

Une demande en mariage n'était-elle pas censée s'accompagner d'un moment d'intimité ? Henri la désirait pourtant, elle n'avait aucun doute à ce sujet pour l'avoir senti de la manière la plus concrète qui soit. Mais, en dépit de leur réconciliation et de leur projet d'union, quelque chose le retenait, l'empêchait de se laisser aller complètement avec elle.

Peut-être lui en voulait-il encore, malgré tout ? Ce ne serait pas si aberrant que cela. Ce serait même bien naturel, en fait.

Cornélia délaissa ces réflexions pour se replonger dans son précédent *cauchemar*. Elle raconta tout à son amant, au risque de s'attirer ses foudres une nouvelle fois à cause de son escapade involontaire – du moins au début – au repaire d'Avoriel et de son échange avec lui.

Mais, à sa grande surprise, il ne la sermonna pas sur les risques qu'elle avait osé prendre et ne fit même pas une seule remarque désagréable à ce sujet.

Au lieu de ça, il l'écouta attentivement, buvant ses paroles, semblant enregistrer jusqu'au moindre détail de ses descriptions, insistant pour qu'elle lui retranscrive les mots exacts que le roi sombre lui avait adressés.

Quand elle eut fini, il hocha la tête, une expression indéchiffrable sur le visage.

— En fin de compte, cela n'a rien de saugrenu, conclut-il, les bras croisés et les sourcils légèrement froncés, l'air un peu perdu dans ses pensées. Maxime est peut-être, au jour d'aujourd'hui, le vampire qui porte en lui la plus grande quantité de sang du roi. Il en a été gorgé durant des années... non, des siècles.

— Juste après toi, précisa Cornélia, avant de s'expliquer davantage devant la moue légèrement contrariée de son compagnon : Tu es son descendant, ne l'oublie pas. Humain, tu possédais déjà son patrimoine génétique. Les visions ont été beaucoup plus faciles à obtenir à partir de ton sang que de celui de Maxime.

Il se frotta la mâchoire, et garda le silence quelques secondes. Puis il finit par lancer :

— Si j'arrive à convaincre les autres premier rang de te donner le leur, accepterais-tu de retenter l'expérience ?

Cornélia eut du mal à en croire ses oreilles. Après la demande en mariage, voilà qu'Henri l'encourageait à aller plus loin encore dans ses périlleuses manœuvres pour arracher des informations à Avoriel ?! Avait-elle bien compris ?

— Ne me regarde pas comme ça, lui enjoignit-il en levant une épaule. Ce que tu arrives à accomplir avec ce pouvoir est sans précédent. Et cela

ne te met pas réellement en danger. Pas directement... pas physiquement, du moins, c'est ce que j'aime à croire. Tu m'as fait la promesse de ne pas essayer de l'affronter et j'ai confiance en toi. Toujours est-il que cela nous donne un avantage certain sur lui. On ne peut se permettre de négliger cette piste, c'est beaucoup trop important. Tu n'es pas d'accord ?

— Si, bien sûr, acquiesça-t-elle. Mais, peut-être à l'exception de Séraphin, je ne crois pas que les autres vampires accepteront de me donner leur sang... Qui plus est, cela ne te dérangerait-il pas, s'ils le faisaient ?

Il serra les lèvres, reconnaissant malgré lui que cette idée l'ennuyait profondément, mais qu'il s'efforçait de dépasser ça. Puis, sans détour, il admit :

— En vérité, ce qui me dérangerait vraiment, c'est que tu mordes dans leur chair comme tu mords dans la mienne, évidemment. Pour moi, cela reste un acte très intime, que je ne veux partager qu'avec une seule immortelle, à savoir toi, et que, je l'espère, tu ne partageras qu'avec moi. Toutefois, ce n'est pas ainsi que j'envisage les choses. Et tu peux me croire, ils accepteront.

Cornélia eut un frisson :

— Tu ne vas tout de même pas utiliser l'envoûtement ?

— Si cela s'avère nécessaire, je le ferai. En dernier recours. Mais je n'en aurai pas besoin, j'y parviendrai autrement. Quand souhaites-tu que l'on essaie ?

— Je... euh, balbutia-t-elle, prise de court, encore stupéfaite par sa détermination. Dès que possible, je suppose.

Il opina du chef, puis son regard se fit plus tendre, comme si, en dépit du contexte, il ne pouvait réprimer certains élans :

— Ensuite, nous annoncerons notre mariage.

Cela aurait été parfait. Vraiment parfait... s'il n'y avait eu cette ombre au tableau.

Cornélia sourit en retour, ravie à cette idée, mais la réalité la rattrapa :

— Et après ? Après notre mariage, que se passera-t-il ?

Il enveloppa ses épaules de ses longues mains et, avec une assurance qui manquait d'un soupçon de naturel pour être tout à fait crédible, rétorqua :

— Après, nous lancerons l'offensive finale. Et une fois débarrassés de ce monstre, nous vivrons heureux.

Elle glissa les doigts sous le revers de sa veste de velours, essayant de se persuader qu'Henri n'avait pas eu ce petit tressaillement de stupeur, qu'elle n'avait fait que l'imaginer. Puis elle ne put se résoudre à ne pas poser la question qui l'obsédait depuis qu'il avait pris cette décision :

— Je veux savoir comment tu comptes t'y prendre pour tuer Avoriel. J'ai besoin que tu me le dises.

— Ah, soupira-t-il, à mi-chemin entre embarras et résignation. Je présume que je ne peux rien refuser à ma fiancée...

Il enfouit la main dans l'une des poches de sa redingote et en ressortit un énorme clou qu'il exhiba prudemment devant elle.

— Les armes de Daniel ? conjectura Cornélia, sans vraiment comprendre.

— Te rappelles-tu, dans le bureau du Taricheute, la vitrine du fond et la paire de crocs manquante ? Le duc leur a volé une relique et je suis convaincu qu'il s'agit de cela. Pour fabriquer ses clous, Daniel a mis dans son alliage une infime quantité de poudre de dents d'immortel de l'Ancien Clan qu'il a dérobée.

Elle en resta bouche bée. Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ?

— Et tu crois que ça va fonctionner, que ça peut avoir un effet sur Avoriel ?

— Nécessairement, assura-t-il, formel. Cela m'a donné beaucoup de fil à retordre. Sans compter que c'était également très efficace sur... eh bien, sur *toi*. Et nous savons tous deux combien tu es puissante. Les clous devraient au moins nous offrir un effet de surprise et nous permettre d'immobiliser le roi quelques instants, le temps que nous nous jetions tous conjointement sur lui. Enfin, tous les vampires de premier rang.

Devant son air sceptique, Henri se sentit obligé d'ajouter :

— Rien de tel n'a jamais été tenté auparavant.

Alors c'était ça, son formidable plan ? *Tous se jeter sur lui* ? ! Il n'avait rien de plus élaboré ?

Les clous, c'était peut-être une bonne idée pour déstabiliser Avoriel, mais ce n'était certainement pas le moyen ultime de le vaincre, Henri en avait forcément conscience.

— Henri..., commença-t-elle.

Mais il l'interrompit :

— Cela fonctionnera. Je suis prêt à parier que cet acier va le faire saigner, prêt à parier qu'ensemble, nos forces réunies, notre puissance à tous combinée, tournée vers un seul objectif, peut accomplir ce que je n'ai pu moi-même accomplir seul autrefois.

— Mais pas sans moi, opposa-t-elle, parce qu'il était impossible qu'il se borne à l'ignorer.

Il secoua lentement la tête et rappela simplement :

— Tu n'es pas un vampire de premier rang, Cornélia. Et, de surcroît, tu m'as fait une promesse.

L'ultime question traversa alors la barrière de ses lèvres, fusant sans qu'elle l'ait vraiment voulu :

— Souhaites-tu mourir, Henri ?

Son regard prit la couleur de l'acier et un voile sombre jeta une ombre sur ses prunelles.

— Non, je ne le souhaite pas, démentit-il d'un ton plus dur.

Mais il était clair qu'il s'y était cependant préparé...

En fait, il était même flagrant que, bien qu'espérant l'inverse, il était on ne peut plus conscient des risques encourus. Il savait que si jamais son plan marchait, il perdrait la vie en même temps que son géniteur, lui, et tous ceux qui lui étaient liés. Cornélia le lut dans ses yeux.

Il savait.

Et il était résolu.

Mais elle voulait qu'il vive. Il *devait* vivre. Et elle avait un sacrifice à faire pour qu'il en soit ainsi...

Aussi décida-t-elle qu'elle ne le laisserait pas mettre en œuvre son plan d'action.

Elle cessa de discuter cet épineux problème, parce qu'il était préférable qu'il ne se doute pas qu'elle n'hésiterait pas un instant à rompre cette fameuse promesse dès que la situation l'exigerait. Au lieu de cela, elle choisit de continuer sur sa lancée, puisqu'il semblait disposé à lui répondre à présent qu'elle avait accepté de devenir sa femme :

— Et de quelle manière penses-tu réussir à te rendre à son repaire ?

Il retrouva une expression plus détendue et déposa même un petit baiser sur ses lèvres :

— C'est là que je vais avoir besoin de ton aide.

Cornélia croisa les bras, confuse, lorsque son compagnon, après avoir convoqué Séraphin et Maxime et refermé la porte de la grande salle aux colonnes derrière eux, alla extraire d'une vieille armoire un chevalet, une toile vierge, un pinceau et quelques tubes de peinture à l'huile. Elle ne put s'empêcher de se demander, l'espace d'un bref instant, s'il avait encore tous ses esprits. Après tout, ne venait-il pas de lui proposer le mariage ? N'était-ce pas là un premier signe flagrant d'épuisement moral ?

Elle regretta aussitôt ses pensées quand il se plaça devant sa toile, un fusain à la main, et lui enjoignit :

— Décris-moi la pièce de tes cauchemars, l'espèce de caverne aux visages gravés dans la roche, dans laquelle tu as plusieurs fois retrouvé Avoriel.

Le jour se fit subitement en elle et elle resta stupéfaite par les facultés de déduction de son amant.

Cet endroit, tous trois s'y étaient rendus... Elle, en songe, puis en esprit, hors de son corps, Maxime y avait été détenu et Séraphin y était plus ou moins resté coincé, puisque les deux décors, celui de son ancienne cellule à l'hôpital psychiatrique ainsi que celui de la salle aux visages se superposaient constamment durant son délire. Eux n'avaient pas eu leurs yeux pour l'examiner, à la différence de Cornélia, qui avait eu le loisir de

l'observer en détail. Toutefois ils sauraient dire si le tableau que ferait Henri à partir de sa description était juste ou non.

C'était une idée de génie !

Henri peignait de manière si réaliste que c'en était même dérangeant pour l'œil humain. Avec l'image, n'importe quel vampire pourrait ensuite se téléporter dans les lieux... Si cette pièce existait réellement, comme c'était très probablement le cas, il y avait toutes les chances pour que cela fonctionne !

— S'il te plaît, insista-t-il devant son silence, tandis qu'elle prenait conscience de tout ce que cela impliquait.

Son petit sourire en coin, si discret qu'il en était à peine perceptible, montrait qu'il savait qu'il venait de l'impressionner et qu'il appréciait cette idée.

Séraphin et Maxime la regardèrent, autant étonnés l'un que l'autre, mais gardèrent le silence. Avaient-ils compris où voulait en venir leur aîné ?

Cornélia se lança alors dans un exposé le plus précis possible, afin d'expliquer à son compagnon de quelle manière se présentait ce fameux repaire secret. Elle ne devait pas se tromper, il fallait que ses mots soient extrêmement fidèles à ce qu'elle avait vu là-bas. Elle se concentra au maximum, en appela à ses facultés, cette extraordinaire mémoire photographique, venue avec ses autres pouvoirs, qui lui avait déjà permis de retrouver Séraphin dans le Montana, quelques mois plus tôt.

Chaque concrétion, chaque figure déformée jaillissant de la roche lui revint, et elle s'employa à les restituer verbalement du mieux qu'elle le pouvait.

Aussi fut-elle totalement subjuguée de voir sa vision de l'endroit prendre peu à peu forme sous la main d'Henri. Il capta avec une telle authenticité, une telle acuité, son souvenir de la salle qu'elle eut presque l'impression qu'il lisait dans ses pensées.

— La bouche de celui-ci était comme déchirée, plus étirée, et les yeux de celui-là étaient plus ronds et écarquillés, précisa-t-elle en pointant du

doigt les détails énoncés.

En un coup de pinceau d'une dextérité sans pareille, les éléments mentionnés évoluèrent pour correspondre tout à fait à la réalité. Elle indiqua encore quelques endroits à modifier, puis s'arrêta pour s'éloigner et observer l'œuvre, si particulière, d'Henri.

Cela aurait été magnifique, si cela n'avait pas été aussi effrayant. La salle formait une espèce de dôme et un liquide rouge et luisant ici et là semblait suinter de la roche. Ces visages étranges et hurlants, s'arrachant aux parois, ainsi mis en lumière et en ombres, étaient peut-être encore plus atroces et inquiétants que dans ses songes.

Cornélia frissonna, soudain très mal à l'aise devant l'image de cette partie du repaire souterrain d'Avoriel. Elle ne se rendit compte qu'ensuite qu'elle n'était pas la seule à se sentir troublée par le tableau.

Maxime avait fermé les yeux, trop bouleversé pour pouvoir soutenir une telle vision d'horreur, tandis que Séraphin battait des paupières, incrédule, conscient seulement maintenant qu'il connaissait ce lieu.

— Mais c'est... c'est... bégaya ce dernier, en s'approchant de la toile pour la voir de plus près.

Il se passa la main sur le front, épongeant une sueur rouge, apparue subitement.

— C'est mon ancienne prison, conclut Maxime, d'une voix blanche, avant de tourner les talons.

Cornélia aurait voulu le rattraper mais, après ce qui s'était passé entre eux un peu plus tôt, elle préféra s'abstenir. Et elle fit bien puisque c'est Henri qui se chargea de l'arrêter, s'interposant entre lui et la porte :

— J'ai besoin que tu regardes mieux, que tu confirmes que tout correspond bien, après cela je ne te demanderai plus rien.

Maxime avisa son aîné avec une perplexité qui se mua rapidement en une gêne manifeste. Alors il prit sur lui et fit l'effort de se retourner pour jeter un dernier regard au tableau :

— Tout correspond parfaitement. Ce sont exactement ces visages, cette pierre, jusqu'à la moindre aspérité que tu as peints, que j'ai sentis

sous mes doigts des années et des années durant.

— Si c'est le but de ma présence, alors moi aussi, je confirme, lança Séraphin, les traits crispés par l'angoisse que lui inspirait l'endroit. C'est cette salle que j'ai *vue* dans les pensées de Maxime.

Henri les remercia tous les deux d'un hochement de tête, puis contempla à son tour la toile d'un peu plus loin, les yeux plissés par ses réflexions. Maxime s'interrompit une seconde fois devant la porte, tandis que Séraphin était déjà loin – désirant sans doute s'éloigner le plus rapidement possible de cette œuvre si perturbante. Puis il lâcha à l'intention de son aîné :

— C'était une erreur, je suis sincèrement désolé pour tout à l'heure. J'ai compris combien tu avais changé, Henri, que Cornélia n'était pas comme toutes les autres pour toi... qu'elle ne l'avait jamais été. Cependant, de ton côté, tu aurais dû me l'expliquer. Quoi qu'il en soit, il n'y a plus de délai qui tienne désormais. Je ne chercherai plus à récupérer une femme qui, par ma faute, est morte. Je vous souhaite d'être heureux ensemble, dès que toute cette histoire avec Avoriel sera une bonne fois pour toutes derrière nous.

Il y eut un moment de silence très pesant, durant lequel Cornélia eut peur que son compagnon ne se mette en colère. Mais au lieu de cela, Henri souffla simplement :

— Merci.

Maxime pencha la tête de côté, un peu étonné lui aussi, puis reprit :

— Je compte rester et t'apporter mon aide, si tu en veux toujours.

— Bien entendu, acquiesça le prince des vampires.

Puis ce dernier s'éclaircit la gorge et annonça de but en blanc, sans préambule :

— Cornélia et moi allons nous marier. D'ici à quelques jours.

Le regard de Maxime passa de l'un à l'autre avec une surprise croissante, puis il s'arrêta sur son géniteur :

— Si on m'avait dit que tu te rangerais un jour, je n'aurais déjà pas voulu le croire... mais te *marier* ? ! s'exclama-t-il en fronçant les sourcils.

Sérieusement ? C'est tellement aux antipodes de celui que tu étais.

Le muscle sous la peau de la mâchoire d'Henri s'agita de nouveau :

— J'aurais dû tout t'expliquer, c'est vrai. Je ne suis plus celui que tu as connu.

Maxime le dévisagea quelques secondes, puis eut un sourire empreint de tristesse :

— Ni moi le jeune homme si naïf que j'étais autrefois. Mais peut-être est-ce mieux ainsi. En tout cas, je vous renouvelle mes vœux de bonheur. Il est grand temps que nous passions tous à autre chose.

Là-dessus, il se retira, laissant Cornélia et Henri seuls et soulagés. Ce dernier ne fit aucun commentaire et s'empressa de ranger le tableau à l'abri dans l'un des placards de leur chambre.

Il n'y eut pas d'annonce officielle, mais la nouvelle de leur union prochaine se propagea comme une traînée de poudre parmi les vampires et, curieusement, fut plutôt bien accueillie par tous.

Lucia et Bertille s'affairaient avec des montagnes de tissu autour de la jeune fille – ayant d'emblée proposé leurs services pour la confection d'une robe digne de ce nom –, quand Henri toqua à la porte de leur chambre :

— Navré de devoir vous interrompre, mesdames, mais Cornélia doit absolument se reposer maintenant.

Ce n'était qu'une excuse pour rester seul avec elle, elle le devinait. Car cela faisait quelque temps qu'elle n'avait plus réellement besoin de repos. Sans doute Henri avait-il quelque chose d'important à lui dire ? Ou bien peut-être avait-il faim et s'était-il enfin décidé à réclamer son sang lorsque c'était nécessaire, ainsi qu'elle-même le faisait...

Les femmes vampires emportèrent avec elles l'ébauche de robe et, tout sauf dupes, gloussèrent en s'éloignant, comme de véritables adolescentes.

Voilà qui était tout à fait inédit !

Jamais auparavant Cornélia n'avait entendu rire Lucia et moins encore Bertille... Cette idée de mariage n'était peut-être pas si saugrenue que

cela pour tous les immortels finalement.

La cérémonie devait avoir lieu dans la matinée, le surlendemain, dans une petite mairie de village, en Écosse, et tous s'y rendraient en même temps, avant le lever du jour, pour ne pas alarmer les habitants. Tout avait été préparé et la fête qui s'ensuivrait et aurait lieu sur l'île s'annonçait somptueuse.

Henri prit Cornélia dans ses bras, puis ils se retrouvèrent aussitôt dans la salle du cercueil.

Sur la grande boîte laquée noire, neuf verres à pied remplis d'un liquide pourpre et épais étaient disposés.

— Le sang de chaque vampire de premier rang, comme promis, déclara-t-il alors. Ne m'en veux pas de vous avoir dérangés pendant les préparatifs du mariage, mais cela risque de coaguler rapidement.

— Comment... comment as-tu fait ? s'étonna-t-elle, les crocs lui démangeant soudain les gencives.

— Je n'ai pas eu à user de l'envoûtement, si cela peut te rassurer. Tous ont été beaucoup plus faciles à convaincre que nous ne le pensions, une fois que je leur ai eu parlé un peu plus amplement de tes facultés.

— Ils veulent connaître leur passé ? s'enquit Cornélia, ne voyant pas d'autre raison à un tel sacrifice, à une telle infraction aux règles.

Henri secoua lentement la tête :

— Non, contrairement à ce que l'on aurait pu croire, ils préféreraient tous que tu ne leur révèles rien, si jamais tu apercevais quelque chose. Je pense qu'aucun n'a envie qu'on lui rappelle ce qu'il a perdu. En revanche, ils désirent tous unanimement découvrir le passé d'Avoriel.

CHAPITRE 21

L'Ombre du Roi

Cornélia tombait, précipitée malgré elle dans un gouffre abyssal, dont elle ne pouvait distinguer le fond. Et le moins que l'on puisse dire était que cette chute n'avait rien d'agréable. Plus elle progressait vers le néant, plus elle se fracassait contre la roche escarpée qui l'entourait, déchirant son corps tout entier, l'écorchant vive.

Elle hurlait comme jamais en pensées, incapable de se contenir face à la douleur et à la terreur qui l'avaient submergée. Mais elle était calme et silencieuse dans la réalité, étendue dans son cercueil, sous la surveillance d'Henri, ainsi qu'il l'avait promis. Il ne pouvait deviner ce qui se passait dans sa tête, ce qu'elle vivait durant ce voyage onirique, tout cela lui étant inaccessible.

Pourvu qu'il se rende compte rapidement que les choses ne se passaient pas bien, pourvu qu'il réussisse à la réveiller... Car elle avait beau tout faire pour ouvrir les yeux, contrairement aux fois précédentes, cela lui était tout à fait impossible.

Boire le sang de tous les premier rang avait été une erreur. Une monumentale erreur. Et elle ne le comprenait que maintenant.

Dès qu'elle avait rejoint le cercueil, après avoir vidé chaque verre, elle s'était détournée de la flopée d'images qui s'étaient immédiatement mises à défiler dans son esprit. Elle avait alors cherché plus profondément

encore, afin d'arracher ce qu'elle pouvait d'Avoriel, à travers l'hémoglobine de ces immortels exceptionnels qu'il avait lui-même créés.

Et elle en payait le prix fort. Ce sang contenait bien trop peu de lui pour permettre d'en tirer quoi que ce soit...

C'était un échec et, si elle n'y succombait pas, elle ne s'en sortirait pas indemne, c'était évident. Dans quel état pourrait-elle bien se trouver au réveil, après une telle expérience ?

Mentalement, tandis qu'elle poursuivait sa descente aux enfers, elle scanda encore et encore le véritable prénom du roi, appelant une dernière fois, désespérément, les souvenirs à elle.

Un flash brumeux et confus lui apparut tout à coup, avant de s'effacer tout aussi rapidement.

C'était à peine si elle avait pu distinguer, au milieu de monceaux de cadavres, à la vêtue d'un autre temps, Avel, seul, les yeux écarquillés par l'effroi, le visage couvert du sang de ses victimes.

Puis une autre image lui parvint.

Des galeries obscures, dans lesquelles il aimait à se perdre. La quête du silence absolu et de la paix, quand bien même ne la méritait-il pas.

Mais les voix ne le laissaient jamais tranquille. Jamais.

Toujours si seul... et pourtant il ne l'était jamais vraiment non plus.

Plus le temps passait et plus il perdait pied. Comment gérer les esprits qui vivaient en lui et les âmes qui s'accumulaient chaque jour davantage.

Une autre scène, d'autres corps sans vies, abandonnés là, presque sans remords. Avel pensait qu'il pourrait passer la soirée parmi ces gens qui l'avaient convié à ces absurdes festivités dont il ne comprenait déjà plus le sens. Mais cela s'était soldé par un nouveau massacre... une fois de plus. Il gagnait en puissance malgré tout, il le sentait bien. Mais pas suffisamment pour empêcher les voix de prendre le dessus.

Bientôt, cela lui serait complètement égal. Peut-être même arriverait-il à s'en satisfaire plus tard, lorsque tous ses scrupules l'auraient enfin déserté. Il faudrait bien qu'il y arrive, quelle autre solution avait-il de

toute façon ? Et chaque fois, sa puissance augmentait, décuplait. D'une certaine manière, il aurait même dû s'en réjouir, n'était-il pas le seul être au monde, la seule personne à hanter cette terre, susceptible de devenir l'égal d'un dieu ?

La chute prit subitement fin lorsque Cornélia s'empala violemment sur la flopée d'aiguilles rocheuses qui l'attendait, au fond du gouffre. La douleur, si vive, intolérable, irradiait partout en elle. Son pauvre corps était en lambeaux, méconnaissable, statufié, immobilisé dans une posture aberrante, transpercé de part en part en tellement d'endroits...

Cornélia, noyée sous des vagues de souffrance aux lames de fond impitoyables, fit un effort surhumain pour tourner légèrement la tête. Elle aperçut alors dans la pierre, à travers la pénombre de ces incroyables profondeurs, ces mêmes figures à la fois grotesques et terrifiantes, éternellement figées, de la salle aux visages. Son sang se déversait lentement jusqu'à eux, jusqu'à leurs bouches hurlantes, grandes ouvertes.

Elle cria tout son saoul, au comble de l'horreur, et entendit sa voix, aux éclats aigus, résonner dans la petite pièce aux rideaux clos, à l'abbaye.

Enfin, elle ouvrit les paupières et vit devant son nez le poignet mutilé d'Henri, lacéré d'une morsure qui n'était pas la sienne, qu'il avait vraisemblablement dû lui-même s'infliger. Le palais de Cornélia était saturé de son arôme délicieux et dans sa gorge, l'épais liquide s'écoulait encore.

Elle gisait dans ses bras et il avait cette expression qu'elle connaissait si bien maintenant, qu'elle lui avait d'ailleurs beaucoup trop vu ces derniers temps, cette inquiétude terrible qui la bouleversait tant.

Et elle comprit. Son compagnon venait de la ramener. C'était lui qui l'avait tiré des limbes en lui offrant son sang. Il avait deviné que ça n'allait pas, qu'elle n'avait pas pris le bon chemin et s'était égarée en route. L'exercice était beaucoup trop difficile ainsi. Irréalisable, même.

— Oh, bon sang ! s'exclama-t-il, manifestement soulagé. Je ne savais plus quoi faire pour te sortir du sommeil ! Je n'aurais jamais dû te

demander cela, tu paraissais si mal...

Cornélia se rappela la souffrance qu'elle venait d'endurer, et, même si elle n'avait pas été réelle, en garda néanmoins le goût âcre du traumatisme.

— Je... j'ai échoué, cafouilla-t-elle, reprenant peu à peu ses esprits.

— Ce n'est pas grave, mon ange, chuchota-t-il en embrassant son front.

Mais, sous ses doigts, elle percevait la tension qui était la sienne, tous ses muscles étaient contractés, crispés sans doute par le dépit. Henri devait être tellement déçu. Il semblait avoir placé bien plus d'espoir en elle qu'elle ne l'avait imaginé.

— Tu as fait tout ça pour rien, se lamenta-t-elle. Tu as convaincu les premier rang de m'offrir leur sang et je n'ai même pas été fichue d'en obtenir quoi que ce soit... je suis tellement désolée...

Il la serra contre lui et la berça doucement. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'elle pleurait à chaudes larmes.

— Bien sûr que non, je n'ai pas fait cela pour rien, démentit-il dans un murmure. Ne le sens-tu pas ?

À bien y réfléchir, à présent que l'épouvante de cette dernière étrange et dérangeante expérience s'éloignait progressivement, elle distinguait quelque chose de différent en elle. Un changement si subtil qu'il restait invisible, mais qui n'en était pas moins réel.

Elle était devenue plus forte. La puissance affluait dans ses veines, courait en elle, diffusant dans ses membres comme de petites décharges électriques, provoquant des picotements chauds et agréables, des sensations bien différentes de ce qu'elle avait connu quelques minutes plus tôt.

Cela lui rappelait ce qu'elle avait ressenti après avoir pris, pour la toute première fois, le sang du dernier battement de cœur, mais de façon plus intense.

Elle s'écarta de son amant, suspicieuse, et se remit debout, hors du cercueil :

— Henri, pourquoi m’as-tu donné le sang de tes amis ? Quel était ton but ?

— Je ne t’ai pas menti, tu connaissais mon objectif premier. Mais si tu veux savoir si je me doutais que cela renforcerait tes pouvoirs et ton organisme d’immortel, la réponse est oui. C’était bien ce que j’espérais.

Du reste, elle-même aurait pu le déduire toute seule également. Après tout, son hémoglobine à elle, si spéciale, avait permis à Henri de recouvrer ses pouvoirs d’antan, puis de les accroître... et réciproquement.

Puis, la clé du pouvoir ne se cachait-elle pas dans le sang ? N’était-ce pas ce qu’elle entendait continuellement répété ?

Elle hocha lentement la tête, pas vraiment convaincue que son compagnon n’ait pas quelque part cherché à duper ses cadets pour elle.

— Alors tu sais qu’il est fort possible que je sois en mesure de l’affronter maintenant, lâcha-t-elle en essuyant rapidement les traces rouges sur son visage.

Henri fit claquer sa langue, soudain agacé :

— Nous avons déjà eu cette conversation et tu m’as juré de ne jamais rien tenter en ce sens, je te le rappelle. Je ne veux pas que tu coures le moindre danger.

— C’est idiot, grinça-t-elle, se demandant s’il était judicieux de se disputer maintenant, tandis qu’elle sortait tout juste d’une expérience on ne peut plus éprouvante et qu’ils devaient se marier le lendemain.

— Et pourtant, c’est ainsi, rétorqua-t-il en croisant les bras, l’air plus buté que jamais.

Cornélia hésita quelques secondes, puis renonça pour de bon et sortit de la salle du cercueil pour rejoindre la chambre. Elle trouva dans une housse une magnifique robe en satin et mousseline vieux rose et crème, absolument sublime. Elle l’aurait immédiatement essayée si Henri n’était pas soudain apparu derrière elle, repoussant la masse de ses boucles pour frôler sa nuque de ses lèvres.

— Je t’en prie, ne sois pas fâchée contre moi, souffla-t-il, son haleine fraîche agitant de petites mèches de cheveux dans son cou. Pas

maintenant.

Elle ferma les yeux, puis pivota vers lui :

— D'après toi, je devrais accepter sans rien dire que tu veuilles tout gérer tout seul et ne pas t'en vouloir de m'avoir arrachée par la force ce serment de plus en plus aberrant ?

Elle avait beau essayer d'avoir foi en lui et en ses plans – sous certains angles, avisés, mais sous d'autres, tellement hasardeux –, elle pressentait que tout allait mal se terminer.

— Je refuse qu'il puisse t'arriver quoi que ce soit, marmonna-t-il tout près de sa bouche. Je ne peux pas prendre le risque que tu tombes entre ses mains. Aie confiance en moi, je vais y arriver cette fois. Je vais nous débarrasser de cette plaie qu'est Avoriel et tu pourras enfin mener l'existence heureuse qui aurait dû être la tienne.

Le cœur de Cornélia se serra dans sa poitrine. Quelque chose sonnait très mal dans cette déclaration... Pourquoi seulement elle ? Et lui alors, n'aurait-il pas aussi la vie paisible et sereine qu'il n'avait jamais pu avoir ?

Il fallait qu'elle lui parle. Qu'elle lui dise qu'elle savait qu'il comptait se sacrifier dans cette ultime bataille, mais qu'il faisait fausse route, que son choix n'était pas le bon. La Devineresse avait été très claire à ce sujet...

Mais la bouche d'Henri se posa délicatement sur la sienne, et son parfum si envoûtant emplit ses narines, éloignant soudain ces sombres pensées. Elle passa les bras autour de sa nuque et l'attira à elle pour approfondir leur baiser.

Et il sursauta, comme si ce geste l'avait surpris... ou pris de court. Rien de très normal en l'occurrence, pour un couple qui s'apprêtait à concrétiser leur union. Une vive douleur vint alors pincer les entrailles de Cornélia.

Mais ce n'était pas la sienne...

Non, c'était celle d'Henri.

Elle l'avait compris depuis longtemps, il s'était établi entre eux une sorte d'osmose dès lors qu'ils avaient commencé à échanger leur sang.

Pourtant, elle n'avait pas su en tirer les conclusions qui s'imposaient... jusqu'à maintenant.

Henri souffrait, physiquement. Et elle ignorait pourquoi.

Elle posa la main à plat sur son torse pour le repousser, désirant voir son visage, et, tandis qu'il se courbait brusquement, un peu comme si elle lui avait mis un coup de poing dans l'estomac, elle sentit sous ses doigts une matière poisseuse.

Cornélia, abasourdie, leva le bras et examina sa paume, maculée de rouge. Son regard revint ensuite vers Henri et elle le vit feindre l'étonnement.

— Tes larmes... tout à l'heure, prétextait-il maladroitement.

Mais ce n'était qu'un odieux mensonge et elle n'avalerait pas une si pitoyable excuse.

Effarée, elle revint aussitôt à la charge et saisit un premier bouton, dans le but d'ouvrir cet épais gilet noir, sur lequel luisait à présent une énorme tache plus sombre. Mais Henri fut très rapide et attrapa son poignet au vol, avant qu'elle ne puisse faire quoi que ce soit. Puis il intercepta l'autre également, la réduisant à l'immobilité.

Rendue muette par la consternation, elle ne renonça pas et s'obstina, luttant contre sa poigne. Mais il la repoussa de plus belle, de plus en plus brutalement.

Elle aurait pu user de ses pouvoirs pour arriver à ses fins, mais contre Henri, cela n'avait aucun sens... elle ne voulait pas lui faire de mal. Cela allait même à l'encontre de ce qu'elle désirait...

Ils bataillèrent un moment, ayant presque l'air d'enfants se chamaillant, si la situation n'avait pas été aussi grave.

— Henri, ça suffit ! s'écria-t-elle à bout de nerfs. Qu'est-ce que ça veut dire, enfin ?! Tu es blessé, non seulement je peux le voir, mais je peux aussi le ressentir ! C'est complètement absurde d'agir comme tu le fais !

Il resta quelques secondes figé, retenant ses poignets, la maintenant loin de lui. Tout un tas d'émotions se reflétèrent soudain dans ses prunelles, se succédant les unes aux autres. Elle y lut une immense rage,

laquelle n'était pas dirigée contre elle, puis le dépit. Et enfin, la résignation.

Il la relâcha dans un grondement à mi-chemin entre la plainte et l'aveu d'un échec.

— Je t'en aurais parlé demain, je te le jure, se désola-t-il, ses sourcils s'incurvant de désarroi. Après notre mariage.

— Montre-moi, intima-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine pour lui prouver qu'elle se tiendrait tranquille s'il acceptait.

Il grimaça, n'en ayant manifestement aucune envie.

Mais qu'est-ce que cela signifiait ? Qu'avait-il de si grave pour qu'il refuse qu'elle le devête ?

Alors elle comprit. Tout ce temps sans faire l'amour, toutes ces semaines où il s'était comporté bizarrement, où il avait mis fin à leurs étreintes avant qu'elles deviennent trop intimes – ainsi qu'il l'avait déjà fait à une certaine époque, mais le contexte était alors complètement différent. Cela aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. Pour quelle raison n'avait-elle pas compris plus tôt ?

— Montre-moi, répéta-t-elle encore, d'une voix froide, tellement déçue qu'il lui ait encore caché quelque chose d'important.

Lentement, Henri se débarrassa de sa veste, puis déboutonna l'épais et austère gilet qu'il avait adopté depuis qu'ils étaient sur l'île, dévoilant une chemise parsemée de taches rouges. Lesquelles lui rappelaient de très mauvais souvenirs... chacune d'elles correspondant à l'une de ses cicatrices.

Cornélia garda les bras croisés, mais leva le menton, lui enjoignant de poursuivre. Il détourna le regard en soupirant, défit son col, ses poignets, le tout à l'allure la plus humaine qui soit, sans faire appel à sa dextérité coutumière. Puis il fit passer le vêtement par-dessus sa tête et l'abandonna négligemment au sol.

Son torse était entièrement recouvert de bandages. Ce qui prouvait, entre autres choses, qu'il avait fait le nécessaire pour que tout le monde ignore son état. Les avait-il donc tous subtilement envoûtés, pour que

personne ne détecte les effluves de son sang frais ? Probablement, car sans cela, elle-même aurait su bien avant...

Il n'attendit pas qu'elle le lui demande cette fois et, d'un geste mal assuré et un peu tremblant, les yeux toujours rivés au sol, déroula la gaze ensanglantée qui lui enveloppait le ventre, la poitrine, jusqu'aux épaules, tout en répétant d'un ton faible :

— Demain... je comptais attendre demain pour t'en parler...

Cornélia plaqua brusquement la main contre sa bouche, ne parvenant à réprimer un hoquet de stupeur devant la vue de ses horribles plaies rouvertes.

— Oh, mon Dieu, Henri ! gémit-elle en se passant les mains sur le visage pour repousser ensuite ses cheveux en arrière, incrédule.

— Ce n'est pas si grave, se défendit-il. J'ai déjà connu cela, tu le sais bien. Je l'ai supporté et j'y ai survécu. J'y survivrai encore. Je vais très bien, je t'assure.

Cornélia était partagée entre l'envie de le gifler pour lui avoir caché ça et persister ainsi à nier la gravité de ses lésions, et celle de le prendre dans ses bras pour tenter de soulager ses maux.

Comment pouvait-il prétendre aller bien ? La prenait-il pour une simple d'esprit ? Parce qu'il était plus qu'évident, au vu de ses abominables blessures, que ce n'était pas le cas !

Elle fit quelques pas dans la chambre, incapable de contenir sa rage – laquelle n'était qu'en partie seulement dirigée contre son compagnon. Elle appuya à nouveau son poing contre ses lèvres lorsqu'elle aperçut son dos, à peu près dans le même état.

Puis elle s'arrêta, laissa nerveusement retomber ses bras et s'indigna :

— Mais enfin, pourquoi n'avoir rien dit ?

Elle désigna son torse d'un mouvement lointain, se retenant de le toucher de peur de lui faire encore plus mal :

— Et Seigneur, mais pourquoi, pourquoi ça se remet à saigner ?! Que se passe-t-il ? Comment Avoriel peut-il encore t'atteindre ? Parce que c'est bien lui qui fait ça, n'est-ce pas ?

Henri haussa les épaules avec dédain ainsi qu'une indifférence étudiée, qui ne prenait plus, parce qu'elle le connaissait trop bien à présent. Puis il renifla et admit sèchement :

— Bien sûr que c'est lui.

— Mais comment ?!

Il serra les dents et tenta d'éponger le sang qui s'écoulait encore avec ce qui restait de gaze propre. Puis il alla s'asseoir sur le lit, le dos voûté.

— Avoriel a changé de méthode, il tente une approche différente pour tenter de faire pression sur toi et te convaincre de te rendre. Quel crétin ! Il sait pourtant combien je suis résistant.

— Co-comment ?! répéta-t-elle, parce qu'elle devinait que c'était là le cœur du problème.

Il hésita avant de répondre, réfléchissant aux mots qu'il allait employer pour lui expliquer. Il cilla, puis se lança :

— Je crois que si, grâce aux connexions que tu as établies avec lui durant tes rêves, tu parviens à accéder à une partie de lui, il peut, de son côté – et d'une manière très différente parce qu'il n'a pas tes pouvoirs pour infiltrer les souvenirs – se frayer un chemin jusqu'à une partie de toi.

Cornélia pencha la tête de côté, craignant de comprendre :

— Sois plus clair, s'il te plaît.

— Il se sert de toi pour m'atteindre, articula Henri d'un ton las, levant vers elle un regard navré, comme si cela avait été de sa faute à lui. Chaque fois que nous sommes proches, cela... empire.

Elle crut soudain que le monde vacillait autour d'elle.

Avoriel l'avait pourtant prévenue, il avait dit qu'il possédait de nouveaux arguments de poids... il avait dit qu'il avait réussi à investir une partie de son être ! Et elle n'avait pas relevé, n'avait pas voulu y réfléchir outre mesure, imaginant qu'il bluffait dans le but de l'effrayer.

Mais il ne bluffait pas.

Il ne pouvait la détecter grâce à la protection qu'offraient les pouvoirs d'Henri, ajoutés maintenant à ceux de Séraphin, mais il pouvait toujours s'insinuer en elle, d'une façon ou d'une autre. Il avait dirigé ses rêves, les

avait orientés, leur donnant le sens qu'il désirait, mais il s'était également incrusté en elle pour diffuser son aura malsaine.

Henri se trompait, le roi sombre n'avait pas changé de méthode. Au contraire... ne s'en était-il pas toujours pris aux personnes qu'elle aimait ?

— Depuis combien de temps cela dure-t-il ? se renseigna-t-elle, rongée par l'inquiétude.

— Ça a commencé le jour où l'on a affronté Alphaïce, lorsqu'il a pris possession d'elle. Puis cela a pris de plus en plus d'ampleur au fil des semaines.

Chaque fois qu'ils se rapprochaient.

Henri s'abstenait de le répéter, toutefois elle avait bien saisi ce cruel détail.

— Est-ce qu'il te parle ? l'interroga-t-elle.

— Non, j'arrive à maintenir mon esprit clos, rétorqua-t-il avec une moue un peu vexée, comme s'il s'agissait d'une question de fierté. Je ne suis pas aussi affaibli que j'en ai l'air dans l'instant.

Cornélia le rejoignit sur le lit, mais s'assit à bonne distance. C'était déchirant, parce qu'il avait besoin de soins, qu'elle aurait voulu s'occuper de lui et panser ses blessures – du moins autant qu'il était possible, avec de telles plaies –, mais qu'elle ne le pouvait pas sans le faire davantage souffrir.

C'était un tel paradoxe !

Il était tellement difficile de concevoir que c'était à cause d'elle qu'Henri se retrouvait dans cet état, tellement difficile de ne pas se fâcher contre lui pour n'avoir rien dit, s'être laissé approcher, toucher par elle, quand c'était sa proximité qui aggravait les dégâts ! C'était si révoltant !

Elle aurait aimé hurler sa fureur, s'en prendre à quelqu'un, mais Henri ne le méritait pas. Il n'était pas responsable de tout ça, même s'il n'aurait jamais dû le lui cacher.

Il fronça les sourcils en voyant Cornélia se tenir aussi loin de lui. Il s'apprêtait à protester, mais elle reprit :

— Il ne veut pas seulement me convaincre, moi, il veut aussi te faire comprendre que je ne suis pas une bonne chose pour toi. Que je te ferai toujours du mal, d'une manière ou d'une autre...

— Alors il doit être complètement désespéré parce que cela ne le mènera strictement nulle part, rembarra-t-il aussitôt. Demain, nous serons mariés et il ne pourra rien faire pour nous en empêcher.

Cornélia se mordit la lèvre inférieure pour réprimer les sanglots qui montaient dans sa gorge. Y songeait-il réellement encore ? C'était du délire, ils devraient tout annuler tant qu'il en était encore temps. Elle était incapable de prendre le risque qu'Avoriel se mette encore plus en colère contre Henri. Incapable de le voir souffrir davantage...

Elle avisa encore une fois le corps lacéré de son amant, constatant l'ampleur de l'emprise qu'avait sur eux le roi sombre. Non, jamais elle ne pourrait épouser Henri, elle avait bien trop peur de ce que celui-ci subirait en guise de châtiment. Elle devait faire marche arrière, elle n'avait pas d'autre choix.

Une nouvelle larme rouge dévala la pente de sa joue à la pensée de ce qu'elle avait à annoncer à son compagnon. Mais celui-ci se rapprocha d'elle et posa la main entre son cou et son épaule, pour ensuite la glisser sous l'encolure de sa robe.

— J'emmerde Avoriel, maugréa-t-il abruptement. Tu m'entends ? Je l'emmerde.

Elle tourna la tête vers lui et rencontra deux yeux rouges aux iris flamboyants, à mi-chemin entre colère et désir. Henri ne se montrait jamais grossier, ou en de très rares occasions seulement. Mais c'était surtout le désespoir qu'elle entendait percer dans sa voix qui la bouleversait.

Cornélia perdait pied. Elle ne savait plus du tout ce qu'il convenait de décider. Elle ne savait plus rien... Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle choisisse, elle lui ferait du mal. C'était inévitable.

Il ferma les yeux et serra les paupières, puis caressa sa nuque, très lentement.

— Tu dois m'épouser, chuchota-t-il, comme s'il avait deviné la teneur de ses pensées, s'inclinant pour venir humer le parfum de ses cheveux. Tu l'as promis. Tu ne peux pas revenir sur ta parole.

Mais il se trompait, elle le pouvait. Si c'était ce qu'il fallait faire pour lui éviter ces ignobles souffrances, alors elle trahirait n'importe quel serment.

Cependant, les mots ne parvinrent pas à franchir la barrière de ses lèvres. Elle était encore sous le choc. Elle n'arrivait pas à réaliser à quel point ce nouveau fait changeait tout. Ou plus exactement, elle s'y refusait.

Et le contact des doigts fins et merveilleux d'Henri, parcourant délicatement sa peau nue, diffusant cette chaleur caractéristique, était tellement agréable, tellement enivrant...

— La véritable torture, c'est de m'être retenu si longtemps de te toucher comme j'avais envie de le faire, marmonna-t-il encore, les mâchoires un peu trop crispées. Je t'assure que ce n'est pas aussi grave que tu sembles le croire. Il peut peut-être raviver ces fichues plaies en surface, mais il ne m'atteint pas vraiment. Il ne *nous* atteint pas.

Il passa les paumes sur ses épaules et repoussa le tissu de sa robe, dont la fermeture éclair, à l'arrière, paraissait s'être ouverte toute seule. Puis il embrassa sa gorge, son cou, le bas de sa joue, remontant vers sa bouche.

Cornélia faillit le repousser. Elle y songea vraiment. Mais c'était trop difficile. Bien trop pénible pour qu'elle y parvienne. C'était comme si, soudain, plus rien ne comptait plus que cette étreinte... comme si elle devait mourir s'il cessait soudain de la toucher. Comme s'ils devaient mourir tous les deux...

Elle aperçut, dans un brouillard aux nappes curieusement écarlates, l'éclat des lucioles qui s'agitaient en tous sens, lumineuses et désormais rougeoyantes. Elle n'aurait pas dû le laisser continuer. Pourtant, elle ne trouva rien à redire.

Puis, à son tour, obéissant à un instinct, elle passa la main sur le torse mutilé de son compagnon, tentant tant bien que mal d'éviter ses blessures,

vieilles de plusieurs siècles et pourtant si fraîches. Elle lui arracha un long frissonnement, ses muscles secs, au modelé si prononcé, se contractant violemment sous ses doigts, et fut totalement incapable de déterminer s'il s'agissait d'une réaction de plaisir ou plutôt l'inverse.

Probablement les deux, si étrange et perturbant que ce soit.

Mais il avait affirmé que ce n'était pas grave et, bien qu'elle en doute malgré tout, elle voulait néanmoins y croire.

Sans qu'elle comprenne trop comment, son soutien-gorge dégringola et elle se retrouva pratiquement nue, étendue sur le lit, Henri au-dessus d'elle.

— J'emmerde Avoriel, ou Avel, peu importe le vrai nom de cette ordure, répéta-t-il dans un souffle rauque. Je veux ma femme. Maintenant.

Cela allait à l'encontre de toute raison, de toute logique. Comment son amant pouvait-il avoir envie d'elle si sa proximité aggravait son état ?

Pourtant, elle ne l'interrompit pas. Et peut-être était-ce égoïste de sa part. Mais elle avait trop besoin de lui...

Trop besoin de ce dernier moment d'intimité...

Parce qu'elle en avait conscience, il ne pouvait s'agir que du dernier. Hors de question de réitérer l'expérience si cela se soldait par l'affaiblissement d'Henri.

Hors de question de rester davantage près de lui dans de telles conditions.

La dernière fois...

Cornélia se redressa vivement pour l'embrasser, affolée, et s'accrocha à lui comme si sa vie en dépendait. Tout était si brumeux... et si clair à la fois. À présent, elle savait ce qu'elle devait faire, même si son esprit se refusait encore à l'accepter tout à fait tant ses propres décisions la révoltaient.

Henri fit rouler sa robe jusqu'à ses hanches, puis s'empara de l'élastique de sa culotte, et repoussa frénétiquement le tout, son souffle s'accélérait de manière presque effrayante. Elle remonta les genoux pour

lui faciliter les choses et, en un rien de temps, il la délesta de ce qui lui restait de vêtements. Lesquels volèrent à travers la pièce, comme si cette dernière barrière l'avait exaspéré.

Puis il la renversa à nouveau sur le matelas et un lit de roses blanches, aux pétales veloutés, apparut, tandis que la mélodie assourdie de cet air que lui avait appris sa mère durant sa première vie se faisait peu à peu entendre. Henri s'installa entre ses jambes et plaqua son bassin au sien, son membre imposant, aussi dur que la pierre, dressé entre eux.

Il explora sa bouche en profondeur, de plus en plus avide et exigeant, une main agrippée à quelques mèches de ses cheveux, les tirant doucement pour lui faire incliner la nuque. Tandis que l'autre main redessinait méticuleusement le tracé de ses courbes, de plus en plus féminines et voluptueuses grâce au sang de vampires dont elle s'était précédemment gorgée.

Un grondement viril, purement appréciateur, et totalement électrisant, vrombit dans la poitrine d'Henri, et il ne put résister à la tentation de se baisser pour examiner ce changement – subtil et néanmoins réel – de plus près. Ses doigts s'emparèrent d'un de ses seins, tandis que ses lèvres vinrent caresser l'autre.

Cornélia gémit et fut prise de tremblements, le corps brûlant au contact de celui de son amant. Elle était si impatiente... cela faisait tellement longtemps...

Elle se souvint de la dernière fois et répéta ce geste qui avait finalement tant plu à son compagnon. Sans réfléchir outre mesure, elle passa l'ongle de son pouce juste au-dessus de l'arrondi de son mamelon et s'écorcha légèrement la peau.

Henri se figea, l'odeur du sang perlant sur sa poitrine l'arrêtant brusquement. Il lui lança un regard à la fois surpris et interrogateur, comme s'il attendait qu'elle lui donne la permission de prendre ce que pourtant elle lui offrait sans équivoque.

— Je veux que tu le fasses, marmonna-t-elle, ajoutant d'une voix si grave qu'elle la reconnut à peine : Bois. Mords-moi autant que tu le

désires, je suis à toi.

— Tu m'appartiens, confirma-t-il. À moi seul.

— À toi seul, répéta-t-elle dans un souffle éperdu, parce qu'elle savait qu'il adorait qu'elle le lui dise, encore et encore, en particulier dans ces moments.

Alors il lécha la petite plaie, puis, mû par l'instinct, prit carrément la pointe de son sein dans sa bouche, ses crocs effleurant dangereusement sa chair tendre, et aspira fort. Cornélia ne put réprimer un petit glapissement d'étonnement, la douleur se mêlant soudain curieusement au plaisir. Et Henri cessa, s'écartant légèrement, pour revenir brusquement sur elle et la mordre au flanc avec voracité.

Une nouvelle brûlure la cingla, tandis qu'il avalait son sang à grosses gorgées, sans retenue, les dents cette fois profondément plantées dans la peau qui se trouvait juste au creux de sa hanche. Elle sentit le corps d'Henri vibrer de délices, tandis qu'il s'abreuvait d'elle, et son désir pour elle s'accroître encore.

Ses doigts agiles, comme brusquement aimantés, se dirigèrent fébrilement vers son intimité, et repoussèrent ses replis pour y plonger directement le majeur. Cornélia eut toutes les peines du monde à se retenir de bouger, d'onduler avec lui, mais elle ne souhaitait surtout pas l'interrompre. Plus il prendrait de son sang et plus vite il se remettrait des blessures que ravivait déjà ce rapprochement.

C'était un tel paradoxe...

Bientôt, une première vague d'extase la balaya et elle ne put lutter contre les spasmes de l'orgasme. Henri dégagea aussitôt les dents de sa chair pour cueillir ses cris d'un baiser, lequel avait le goût de sa propre hémoglobine. Puis il lui tendit sa gorge si blanche et si soyeuse, si tentante... et alors le charme se rompit.

Elle allait le mordre à son tour, emportée par ses pulsions, l'esprit ralenti, grisée de volupté, tandis que son amant était affaibli, blessé par sa faute ?!

— Tu es dingue, Henri ! s'exclama-t-elle tout à coup, tentant de se dégager de ses bras. Je ne vais certainement pas prendre ton sang !

Tandis qu'elle luttait pour qu'il s'écarte, sa main glissa sur son torse, rencontrant l'une des plaies fraîchement rouvertes, et il se crispa comme s'il avait reçu un coup d'une rare puissance.

— Mon Dieu, mais on est tous les deux complètement malades ! se récria-t-elle encore. On devrait se tenir à distance l'un de l'autre et surtout ne pas faire ça !

Elle roula sur le côté pour tenter d'échapper à sa poigne, mais il la ramena à lui et la retint de toutes ses forces, la serrant encore plus étroitement contre lui, à tel point qu'elle crut étouffer.

— Non, pas de distance, grommela-t-il, s'acharnant à la garder plaquée contre lui, comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Pas ce soir. Ne lui donne pas ce pouvoir. Il n'y a aucune raison, je vais bien, je t'assure. Il ne m'atteint pas, ne le laisse pas t'atteindre, toi, je t'en supplie.

Mais il n'allait pas bien. Il mentait sur ce point. Et il savait pertinemment qu'elle en était consciente, elle aussi. Que cherchait-il donc à prouver ainsi ? Était-ce un genre de défi pour lui ? Le mariage en était-il un également ? Tout ça pour prouver, à lui-même comme à Avoriel, que ce dernier pouvait faire ce qu'il voulait, il n'avait aucune emprise sur eux et l'amour qu'ils se portaient ?

Mais ça allait bien plus loin que ça, en vérité.

Henri enfouit le nez dans ses cheveux et embrassa sa nuque avec fièvre, comme s'il avait été au comble du désespoir. Et, malgré elle, Cornélia se détendit, les membres subitement aussi mous que du coton. Comment faisait-il pour anéantir si facilement toute trace de volonté en elle ?

Tous deux allongés sur le flanc, il se pressa contre elle et plaça son membre, rigide et engorgé, à l'orée de sa féminité. Puis il appuya le bassin contre le bas de son dos et s'enfonça peu à peu. En trois poussées lentes

mais tenaces, il se logea tout à fait en elle et il commença alors à onduler de façon plus régulière, jusqu'à ce que leurs mouvements s'ajustent.

Il ne fallut guère longtemps pour que l'extase les cueille, soudainement, la même tempête les ravageant ensemble, leurs cris de jouissance s'entremêlant. Puis ils demeurèrent dans cette posture, leurs corps liés, tous deux encore sonnés, presque choqués.

Cornélia aurait préféré qu'Henri s'éloigne d'elle, ne serait-ce que de quelques centimètres, mais il était si entêté qu'il fit comme s'il n'y avait eu aucun problème et la serra contre lui dans un soupir feutré.

Elle pensa subitement à sa contraception, se rendant brusquement compte qu'elle n'avait plus rien pris depuis qu'ils étaient arrivés sur l'île. Avec tout ce qui s'était passé dernièrement, elle avait complètement oublié, d'autant qu'Henri ne l'avait plus touchée depuis des semaines.

En fait, à bien y réfléchir, elle ignorait même où se trouvait le coffret où étaient rangés ses vieux bijoux ainsi que sa pilule.

Elle aurait pu le lui demander...

Non, en fait, elle aurait *dû* demander à Henri où était l'objet en question. Mais pour une obscure raison, elle s'abstint et céda au lourd sommeil béat qui prenait peu à peu possession d'elle. Elle était si bien, là, dans les bras de l'homme qu'elle aimait. Comment aurait-elle pu renoncer à cela alors que c'était probablement la dernière fois qu'elle connaissait cette paix ?

CHAPITRE 22

En Toute Conscience et à Dessein

Cornélia dormait profondément quand elle sentit la main d'Henri lui effleurer la joue et son souffle agiter ses cheveux tandis qu'il lui murmurait à l'oreille :

— Je vais rejoindre le cercueil, mais autant que tu restes ici, mon ange. Je te retrouve tout à l'heure, à la mairie.

Elle s'arracha peu à peu aux vapes du sommeil, s'étonnant d'être toujours capable de céder à un besoin pourtant tellement humain, et entrouvrit un œil. Il faisait encore très sombre et le soleil n'était pas tout à fait prêt à entamer son ascension. Aussi en déduisit-elle qu'il ne devait pas être plus de quatre heures du matin. Soit très peu de temps avant qu'ils ne partent pour la cérémonie...

Elle distingua la haute silhouette de son compagnon enfilant une chemise propre par-dessus des bandages neufs et pourtant déjà tachés, avant de quitter la chambre discrètement. Elle avait beau être à peine éveillée, certains détails ne lui avaient pas échappé...

Le torse d'Henri était en bien plus mauvais état encore que la veille. C'était évident, leur rapprochement avait bel et bien aggravé les choses. En outre, il lui avait même semblé qu'il se tenait moins droit que

d'ordinaire et que son pas était mal assuré, légèrement tremblant et maladroit – rien à voir avec son extraordinaire agilité habituelle –, un peu comme s'il était ivre.

Or il ne l'était pas. Non, il était blessé... à cause d'elle. Et leur étreinte l'avait vraisemblablement laissé encore plus affaibli. Le sang qu'il lui avait pris – pourtant en assez grande quantité pour une fois – n'avait pas compensé l'effet désastreux que causaient désormais sa proximité et l'aura d'Avoriel que, bien malgré elle, ce dernier diffusait à travers elle.

Cornélia se redressa lentement et passa les deux mains dans sa chevelure encore emmêlée par leurs récents ébats. L'apaisement, le bonheur qu'elle venait de savourer, s'éteignait peu à peu. Elle entoura ses jambes de ses bras et posa le menton sur ses genoux, délaissant à regret la sérénité d'un sommeil tranquille et sans rêves, pour se plonger dans de sombres réflexions.

Henri et elle ne pouvaient pas se marier. Voilà la conclusion qui s'imposait à elle en cet instant, la nuit n'avait rien changé à cela.

Avoriel apprendrait leur union d'une manière ou d'une autre. Et, qu'ils le veuillent ou non, et en dépit de toutes les précautions qu'ils avaient prises, le roi disposait à présent de moyens très concrets pour se venger de ce qu'il prendrait inévitablement pour une provocation.

Elle ignorait s'il aurait cette fois le cran de tuer Henri, son ultime descendant, après autant d'années passées loin de lui. Elle en doutait même, du fait de ce qu'elle avait découvert des souvenirs et des pensées les plus intimes du monarque à propos de celui qu'il considérait comme son propre fils.

Mais elle ne voulait pas découvrir si elle avait tort ou raison.

Une chose était certaine cependant, Avoriel ne se priverait pas de le faire souffrir, d'augmenter encore et encore le degré de douleur. De cela, il en était tout à fait capable. Et elle refusait de porter cette responsabilité. Ça n'avait d'ailleurs que trop duré.

Henri supportait ce calvaire en silence depuis déjà bien trop longtemps...

De plus, l'idée même que son amant se jette dans la gueule du loup, se rende jusqu'au repaire du roi sombre dans le but de l'y affronter – avec ou sans l'aide de ses cadets –, lui paraissait de plus en plus aberrante.

Comment Henri pouvait-il croire une seule seconde avoir la moindre chance face à leur ennemi de toujours, tandis qu'il paraissait, il y avait encore quelques minutes à peine, tout juste en mesure de tenir sur ses jambes ?!

C'était du suicide, purement et simplement.

Et elle devait empêcher ça. Coûte que coûte.

Il fallait qu'elle agisse au plus vite car les choses s'accéléraient et bientôt elle n'aurait plus le loisir d'intervenir.

Il n'y avait pas à réfléchir davantage. Il n'y avait qu'elle – exception faite de leur monarque – qui possédait le pouvoir de mort parmi tous les vampires errant en ce monde. Dans de telles conditions, qui d'autre qu'elle était le plus à même de détruire Avoriel ?

Personne, bien sûr... pas même Henri, quoi qu'il prétende !

Elle avait fait la promesse de ne rien tenter, mais il lui était tout bonnement impossible de tenir un tel serment. La Devineresse lui avait bien dit qu'elle devrait se sacrifier. Elle n'avait pas d'autre choix de toute manière.

Cornélia soupira, au bord des larmes, une fois de plus. Elle posa la paume sur son ventre et elle sentit ses muscles se serrer d'appréhension face à l'irréversible décision qu'elle s'apprêtait à prendre.

La possibilité qu'elle soit déjà enceinte lui apparut tout à coup, tandis qu'elle se remémorait les paroles de la femme du Taricheute.

Ce n'était pas exactement consciemment qu'elle avait omis de se prémunir contre cette éventualité. Ils avaient traversé beaucoup de crises ces derniers temps, elle avait connu de grands bouleversements, dans sa vie, comme dans son organisme. Et tout cela l'avait complètement éloignée de ces préoccupations somme toute très humaines, telle que celle de la contraception notamment.

Cette nuit, pourtant, elle y avait songé, l'espace d'un bref instant. Et elle avait préféré se laisser aller au sommeil, plutôt que d'évoquer le sujet avec son compagnon. Elle avait choisi de se taire, de ne pas lui demander où était rangé son coffret contenant les pilules contraceptives.

C'était donc volontaire, quoi qu'il en soit, et se convaincre du contraire reviendrait à se mentir...

Seule dans le silence de la chambre, elle écarquilla les yeux en évaluant les éventuelles conséquences de sa négligence.

Bon sang, mais pourquoi avait-elle fait une chose pareille ? Il n'existait pas de pire façon de s'y prendre ! Pas de pire moment !

En même temps, il était raisonnablement peu probable qu'elle soit réellement enceinte après seulement une tentative... Cela étant, elle était un cas unique et personne n'était capable de savoir comment son corps d'hybride fonctionnait en vérité.

Oh, mon Dieu, elle n'allait tout de même pas affronter Avoriel s'il y avait le moindre risque qu'elle porte en elle l'enfant d'Henri ?!

Mais elle n'avait pas le temps de s'en assurer, la situation était bien trop catastrophique, bien trop urgente également. Elle était censée épouser Henri dans quelques heures. Ensuite tout s'enchaînerait...

Cornélia se creusa les méninges, se repassant en boucle chaque mot que lui avait adressé la Devineresse. Elle devait faire un sacrifice pour sauver Henri, mais également les autres immortels, de la chute dans laquelle la destruction de leur roi les entraînerait.

Mais lequel ?

Ce ne pouvait être sa vie, du moins pas dans un futur proche, puisque la femme du Taricheute avait bien spécifié qu'il était nécessaire qu'elle donne naissance à l'enfant du prince.

Mais dans ce cas, qu'avait-elle à offrir d'autre ?

Elle ne possédait strictement rien en dehors des quelques biens immobiliers qu'elle aurait dû recevoir en héritage, si elle s'était présentée comme attendu au rendez-vous du notaire de son défunt père. Rien qui ne puisse être utile dans cette affaire, en l'occurrence.

Tout ce qu'elle avait, c'était ce potentiel de procréation ainsi que ses facultés si particulières. Mais elle ne pouvait les céder, c'était impossible...

Soudain, une phrase, prononcée à la fois par les voix qui hantaient Avel, mais également par la Devineresse, s'imposa à elle.

La clé du pouvoir se cache dans le sang.

C'était un fait désormais avéré. Elle avait gagné tellement de force et de puissance grâce à celui d'Henri, puis, par la suite, grâce à celui de tous les autres vampires de premier rang. Ces derniers s'étaient saignés pour elle, dans l'espoir qu'elle en tire quelques bénéfices. Lesquels n'avaient pas été ceux escomptés, toutefois ils n'en étaient pas moins réels.

Elle se leva d'un bond, repoussant tous remords et scrupules loin de son esprit pour ne plus se concentrer que sur ce qui lui restait à faire. Elle s'habilla à la hâte, puis, en pensées, appela Séraphin.

Il ne mit pas plus de trois minutes à la rejoindre avec ce qu'elle lui avait demandé. Son image se dessina lentement au centre de la pièce, comme s'il hésitait encore à surgir de cette façon dans ses appartements privés.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-il en balayant la chambre du regard, avisant les draps en désordre, encore tachés par endroits du sang d'Henri, avant de revenir à la jeune fille devant lui. Tu devrais être en train de te préparer pour la cérémonie. Pourquoi avoir voulu que je t'amène... ceci ?

Il leva les mains et fronça les sourcils en examinant les trois bouteilles vides avec lesquelles il était venu.

— Je... Il faut que... bégaya-t-elle, sans réussir à organiser les mots clairement dans son esprit pour s'expliquer auprès de son ami.

Séraphin plissa les paupières, de plus en plus suspicieux.

Cornélia ne pouvait décemment pas tout lui avouer... et à la fois, elle avait besoin de son aide. Elle n'avait pas encore décidé de ce qu'il convenait de faire lorsqu'elle perçut très nettement une légère poussée dans son esprit. Elle allait immédiatement chasser l'intrus de son crâne,

quand elle se rendit compte que le laisser tout voir de ses projets lui ferait probablement gagner un temps précieux.

Elle se repassa alors l'ensemble de ses réflexions depuis la veille dans sa tête, montra l'image d'Henri blessé et affaibli, les paroles de la Devineresse, tout ce que le treizième devait savoir pour prendre sa décision.

Les traits du visage de Séraphin se crispèrent, puis il écarquilla les yeux.

— Mais... non ! Tu ne peux pas faire ça ! se récria-t-il, scandalisé.

Elle releva le menton d'un air de défi :

— Est-ce que tu comptes m'apporter ton soutien ou me mettre des bâtons dans les roues ?

— Ai-je vraiment le choix ? soupira-t-il en déposant les bouteilles de verre sur la table devant lui.

— Si tu as tout compris, tu t'apercevras vite que non.

— C'est cruel, commenta-t-il encore. Et si tant est que ça fonctionne, il ne s'en remettra jamais.

— Mais il vivra, et c'est le plus important.

Elle remonta sa manche et s'avança, mais Séraphin fut alors soudain devant elle, comme pour lui barrer la route. Il lui attrapa le bras pour appuyer son propos et tenta à nouveau de la raisonner :

— Tu n'es pas obligée de faire ça. Ton plan, c'est de la folie ! Je n'apprécie guère le prince, mais il ne mérite pas ça. Il va te détester.

Elle se dégagea vivement et déglutit péniblement. Elle n'avait vraiment pas besoin d'entendre ce genre de discours. Elle était suffisamment mal comme ça à l'idée des événements à venir. Pourquoi Séraphin refusait-il de comprendre ?

— Parce que tu as d'autres solutions peut-être ?! s'emporta-t-elle brusquement. Tu crois que ça me fait plaisir ?! Tu crois que je ne suis pas terrifiée à la simple pensée qu'il ne puisse sûrement jamais me le pardonner ? Henri est affaibli, il n'a aucun moyen de vaincre Avoriel, il vous a tous enrôlés sur un simple pari. Un pari désespéré ! Il ne doit pas

se mesurer au roi, il n'a pas la moindre chance et vous non plus ! Je ne reviendrai pas sur ma décision, je n'ai pas d'autre alternative.

— Mais tu n'as aucune certitude non plus, tu ne te bases que sur de simples théories ! répliqua Séraphin sur le même ton. Tu ne peux pas te lancer là-dedans sans en savoir au moins un peu plus. Toi aussi, tu prends un pari... tout autant désespéré, si tu veux mon avis.

— C'est pour cette raison que je vais le rejoindre. Les réponses, je vais aller les chercher à la source. Et personne ne doit me suivre. S'il y avait d'autres moyens, je n'agirai pas ainsi, mais ce n'est pas le cas.

Cornélia contourna le jeune homme et alla jusqu'à la table pour ramasser l'une des trois bouteilles. Elle la déboucha, puis ouvrit la main et ferma les paupières pour appeler à elle l'un des clous du duc, celui qui se cachait dans la poche de la veste d'Henri, qu'il avait négligemment laissée dans la chambre après qu'il soit parti se mettre au cercueil.

Elle connaissait l'ampleur de ses pouvoirs, mais voir l'objet se matérialiser aussitôt dans sa paume et sentir son poids l'alourdir subitement la stupéfia malgré tout.

— J'avais imaginé que tu serais avec moi, lâcha-t-elle dans un souffle triste, avant de planter violemment la pointe métallique dans la chair de son poignet, la faisant ensuite remonter vers son coude afin de s'ouvrir tout l'avant-bras.

Elle plaça ensuite l'étroit goulot au bout de ses doigts, inclinant le bras vers le bas, de façon à ce que son sang s'écoule en un filet plus ou moins droit. Elle imagina un épanchement plus important, et, tout à coup, le débit s'intensifia.

Sous le regard atterré de Séraphin, elle remplit une première bouteille, puis une seconde. La tête lui tournait un peu lorsqu'elle s'attaqua à la troisième. Les iris du jeune homme avaient pris une teinte rouge et ses crocs étaient soudain apparus, trahissant son appétit.

Il demeura silencieux, à la fois trop captivé et horrifié par le spectacle qu'elle offrait pour intervenir.

Elle le vit ravalé sa salive tandis qu'elle refermait le troisième bouchon. Puis il secoua la masse toujours aussi indisciplinée de ses cheveux blond clair, comme pour chasser de son esprit certaines pensées.

— Je veux que tu les caches quelque part où mon sang pourra être correctement conservé, annonça-t-elle en s'asseyant dans un fauteuil, un peu fatiguée.

Comme il ne disait toujours rien, elle insista :

— Séraphin ?

— Oui, marmonna-t-il, l'air sombre, je le ferai. Je ferai tout ce que tu me demanderas.

Elle s'adossa, prenant quelques instants pour respirer profondément et essayer de se remettre de l'hémorragie, tandis que la plaie se résorbait excessivement lentement.

— Tu crois qu'il y en aura assez ? interrogea-t-elle.

— Plus ne serait pas raisonnable, réprova-t-il dans un reniflement mécontent. C'est déjà trop... Ne t'inquiète pas, je ferai en sorte que ce soit suffisant.

— Merci.

Il hésita, puis déclara d'un trait :

— Je vais t'aider. J'obéirai à chacun de tes ordres. Tu sais que c'est à toi, avant toute autre personne, que va ma loyauté. Mais je t'en prie, montre-toi prudente. Enfin, dans la mesure du possible, bien sûr, parce que, en réalité, rien de tout cela ne l'est. Toujours est-il que je ne pourrais jamais me le pardonner s'il t'arrivait quoi que ce soit.

— Je ferai de mon mieux, promit-elle, avant de s'éclaircir la gorge et de lui donner ses consignes : Préviens Maxime, fais en sorte qu'il accepte. Explique-lui dans quel état se trouve le prince, si nécessaire, mais qu'il ne répète rien, surtout. Je compte également sur ton silence, même Bertille ne doit pas être prévenue.

Il hocha la tête et, sans rien ajouter, s'empara des trois bouteilles, avant de lui tourner le dos. Sa silhouette s'évapora alors brusquement, remplacée par le décor d'une chambre vide.

Cornélia attendit que son entaille soit tout à fait refermée, ce qui prit un certain temps, étant donné le pouvoir du métal si particulier qui composait ces clous. Puis elle entreprit ensuite de chercher l'endroit où Henri avait caché les autres.

Parce qu'il les avait forcément rassemblés et ramenés ici, dans la mesure où il comptait s'en servir comme d'une arme contre le roi. Le contraire aurait même été très surprenant.

Elle ne mit d'ailleurs pas très longtemps à les dénicher, stockés dans une vieille boîte en carton, au fin fond d'une armoire ne contenant que les affaires de son compagnon. Henri avait récupéré chacune de ces immondes tiges de métal qui lui avaient transpercé le corps.

Cet épisode se rappela soudain douloureusement à elle. Elle ne voulait plus le voir souffrir. Elle ne supporterait pas de devoir assister encore une fois à une scène de ce genre. Il courait à sa perte avec son plan dément et elle allait l'empêcher de le mettre à exécution, quoi qu'il lui en coûte.

Elle se répétait ces mots comme un mantra lorsqu'on toqua à la porte de la chambre. Bertille et Lucia entrèrent. Cornélia resta un instant interloquée, puis elle se souvint que les femmes vampires avaient insisté pour venir l'aider à se préparer pour la cérémonie et qu'elle avait accepté.

Jamais de toute son existence elle n'avait eu à arborer un quelconque masque, à cacher ses émotions ou à en feindre d'autres. Aussi se demandait-elle si elle parviendrait à donner le change, si elle serait assez forte pour accomplir cet exploit-ci, le premier d'une longue liste. Duperait-elle tout le monde, ainsi qu'elle l'avait prévu ? Mais elle n'avait pas droit à l'erreur, pas le droit d'être mauvaise dans son rôle de future mariée au comble du bonheur. Il en allait de leur survie à tous...

Et, plus important que n'importe quoi d'autre, la vie d'Henri était en jeu.

Elle serait bonne actrice, elle se le promit.

Afin que personne ne puisse se douter de quoi que ce soit, ce fut donc avec un sourire jusqu'aux oreilles qu'elle accueillit les deux femmes et les laissa s'occuper d'elle, l'habiller, la maquiller et la coiffer. Les miroirs

étaient proscrits sur l'île. Les vampires ne les appréciaient guère, étant pour eux d'une rare inutilité. Mais Bertille s'arrangea néanmoins pour revenir, juste avant le grand départ, avec une psyché, dénichée on ne sait où.

Cornélia faillit craquer et fondre en larmes lorsqu'elle aperçut son reflet. La robe que ses amies avaient confectionnée spécialement pour elle, et en un temps record, était éblouissante et lui allait à merveille. Jamais elle n'avait été aussi belle... à tel point qu'elle ressemblait désormais au premier tableau qu'Henri avait fait d'elle, il y avait de cela si longtemps, au château de Rougemont.

Son visage se crispa un peu, mais elle réussit à conserver sa mine faussement réjouie... tandis qu'elle songeait à l'ironie du sort dont lui avait si souvent parlé son amant, ainsi qu'aux tragédies qui résultaient inmanquablement de chacun de ses mariages...

Lucia replaça une dernière boucle qui s'échappait du chignon complexe qu'elle avait fait à Cornélia, ajoutant la touche finale à sa coiffure. Et, ne pouvant se retenir d'observer son image dans le miroir, tandis que la sienne refusait d'y apparaître, la cantatrice souffla, très émue :

— Tu es resplendissante. Je vous souhaite d'être heureux tous les deux. Qui aurait pu penser, il y a encore quelques années, qu'Henri, cet ami si cher à mon cœur, trouverait enfin la paix, que c'était toi qu'il cherchait, et que tu saurais lui apporter ce qui lui a tant manqué, des siècles durant ? Votre histoire nous redonne espoir à tous, tu sais.

— C'est vrai, confirma Bertille, un timide sourire étirant ses lèvres blafardes. Je me prends parfois à rêver qu'un jour Séraphin et moi connaissons le même destin. L'union vampirique est dénuée de sens, il suffit de quelques mots pour que l'homme décide de se défaire de tous liens envers sa compagne. Que le prince enfreigne la règle pour t'épouser est sans précédent. Jusque-là, seuls Alphaïce et Ryù avaient osé, et cela s'est très mal fini. Mais vous...

La jeune femme s'interrompit, mit sa main devant sa bouche, le temps de se ressaisir, puis, les yeux embués de rouge, reprit :

— Je suis heureuse que vous ayez pu surmonter toutes ces épreuves pour en arriver là.

— Ces épreuves appartiennent au passé, commenta Lucia. Profitons de cette belle journée, car une dernière, la plus importante, attend le prince. Alors ensuite tout sera pour le mieux.

Cornélia ne sut quoi répondre à ces déclarations. Elle prenait peu à peu conscience qu'il n'y avait pas qu'Henri qu'elle blesserait aujourd'hui, elle allait aussi décevoir ces deux femmes.

Ses amies. Car oui, au fil du temps, elles l'étaient bel et bien devenues, si spéciales soient-elles.

Bertille et Lucia la laissèrent seule quelques minutes, le temps d'aller se préparer à leur tour, et Cornélia en profita pour déchirer la toile qu'Henri avait peinte de la caverne aux visages et emballer les morceaux avec le paquet de clous dans une de ses chemises de nuit. Elle accrocha ensuite le tout, à l'aide des fils et des aiguilles qu'avaient oublié de récupérer les femmes vampires, à l'intérieur de son jupon, le fixant à l'un des cerceaux qui donnaient tant d'ampleur à sa jupe.

Ces armes, non seulement elle en avait besoin, mais il fallait également les placer hors de portée d'Henri. Elles étaient un élément capital du plan de ce dernier, et si elle voulait qu'il renonce pour de bon, elle devait absolument l'en priver.

Elle n'avait jamais su coudre, aussi l'entreprise se révéla plus difficile qu'elle ne l'avait imaginé, sa dextérité d'immortelle n'étant d'aucune aide. Elle avait à peine terminé quand on frappa de nouveau à sa porte.

Cette fois, c'était Séraphin qui venait la chercher. Il resta à bonne distance, se tenant dans l'embrasure. Ses traits étaient fermés, mais il ne put réprimer une moue attendrie en la voyant en tenue de mariée.

— Tu es... vraiment très belle, bafouilla-t-il.

— Merci, répondit-elle sans lui rendre son léger sourire.

Cela la soulageait de n'avoir pas à faire semblant devant lui. Elle était si nerveuse...

— Les autres viennent tous de partir avec le prince, l'avertit Séraphin. Ils n'attendent plus que toi.

Elle hocha la tête et hésita, l'espace d'un bref moment.

Non, pas de questions, pas de réflexions. Ce temps-là était révolu. Il lui fallait à présent agir.

— Maxime a-t-il compris ? se renseigna-t-elle tout en traversant la chambre pour rejoindre le treizième.

— Oui, cela dit, il n'a pas été facile de le convaincre – qui plus est, tu connais nos affinités –, mais il a fini par se rendre à l'évidence. Moi aussi, par ailleurs. Tu as raison. Il ne me reste plus maintenant qu'à espérer que tout se déroule selon tes plans... et que tes théories se révèlent justes.

Cornélia saisit le bras que lui tendait Séraphin et rétorqua d'une voix rauque, le regard résolument rivé devant elle :

— Il le faudra.

Ensemble, ils firent un pas en avant et, aussitôt, tout ce qui se trouvait autour d'eux chancela, tourbillonna, pour prendre une nouvelle forme. Ils furent alors au pied des marches d'un édifice magnifique, de construction manifestement ancienne et de style gothique, un peu à l'image d'une église. Il était encore tôt, le soleil entamait tout juste sa course dans un ciel bleu, radieux, dépourvu de nuages. Soit en total désaccord avec l'état d'esprit de Cornélia dans lequel la grisaille faisait rage.

La rue était déserte et la charmante petite place également. Elle songea qu'elle aurait aimé découvrir l'Écosse, mais qu'elle n'en aurait peut-être cependant jamais l'occasion.

Elle devina que tous les autres vampires avaient déjà dû prendre place à l'intérieur de la mairie et qu'à présent, tous attendaient qu'elle fasse son entrée. Les paroles que lui avaient adressées un peu plus tôt Bertille et Lucia ainsi que leur enthousiasme, pour le moins inattendu, à propos du mariage du prince, l'assaillirent. Puis elle pensa à Henri et elle sentit sa résolution vaciller.

Séraphin l'entraîna vers les escaliers, mais il s'arrêta, un peu surpris, et se tourna vers elle. Il sut à son visage que ça n'allait pas.

— Cornélia..., commença-t-il, en fronçant les sourcils, d'un air compatissant.

— Oh, Seigneur ! le coupa-t-elle, en tremblant. Je ne peux pas ! Je suis complètement folle de m'en être crue capable. La vérité, c'est que je ne peux tout simplement pas !

Elle esquissa un demi-tour et s'élança dans la direction opposée au bâtiment où elle était attendue, sans savoir ce qu'elle ferait, ni où elle pourrait bien aller, seule et dans cette tenue.

Mais le treizième la rattrapa immédiatement. Il lui saisit les deux bras, juste en dessous des épaules, et la secoua doucement.

— Bien sûr que si, tu peux ! s'exclama-t-il. Il n'y a pas d'autre choix, tu te souviens ? C'est trop tard pour reculer, Cornélia. Tu dois le faire. Tu dois écarter Henri une bonne fois pour toutes et aller affronter le roi toi-même, parce que toi seule es en mesure de le détruire ! Je te soutiens, nous resterons en contact par la pensée, et tout se passera bien. Après ça, tu n'auras plus à te cacher de personne.

Elle prit une grande bouffée d'air.

Il avait raison. Et il la soutenait, il l'avait dit. C'était exactement ce qu'elle avait besoin d'entendre.

— On ne peut pas laisser le roi sombre continuer à jouer avec nous, persista Séraphin. Il a trouvé un nouveau moyen de nous atteindre, de s'en prendre à toi, de manière indirecte. Tu dois être forte, mon amie. Tu as déjà sacrifié une partie de ton sang, tu ne peux pas revenir en arrière. C'est aujourd'hui que notre destin se joue.

Alors le trouble de Cornélia se dissipa, son anxiété disparut, pour ne laisser place qu'à une détermination froide. Les mots de Séraphin lui avaient fait le plus grand bien. Elle savait tout cela, bien entendu, mais l'entendre dire par son ami changeait tout.

Elle acquiesça d'un signe de tête et replaça son bras au creux du coude du treizième. Ensemble, d'un même pas, ils gravirent les marches de la

mairie, puis pénétrèrent à l'intérieur.

Dans la salle principale, à la décoration baroque, des roses blanches étaient disséminées un peu partout, agrémentées ici et là de lierre d'un vert sombre, évoquant à Cornélia le kiosque naturel qu'avait un jour créé Henri dans la forêt près de Reddening House, rien que pour elle. Les fleurs ornaient également les sièges des convives, encadrant l'allée qui menait jusqu'au maire, comme pour lui indiquer le chemin.

Tous les vampires qui avaient rejoint le prince sur l'île étaient présents. Chacun était vêtu différemment, plus ou moins selon la mode de son époque et de sa culture, mais sans extravagance pour une fois, de sorte, probablement, à ne pas susciter la curiosité des quelques humains présents pour la cérémonie.

Séraphin la relâcha pour aller s'installer parmi les autres premier rang, tout devant, et elle resta seule, plantée devant cette étrange assistance. Henri se tenait à l'autre bout de la salle, très droit, comme de coutume, les mains jointes devant lui. Il cherchait son regard et elle fit un effort surhumain pour lever dignement le menton et river ses yeux aux siens sans faillir, ni rien montrer de ce qu'elle éprouvait en cet instant.

Que ressentait-elle d'ailleurs ? Non, elle n'avait pas le droit de se poser la question. Dans ce cas bien précis, la fin justifiait les moyens, elle n'avait aucun doute. Aussi ne pouvait-elle se laisser aller à mesurer l'ampleur de son propre chagrin.

Elle remonta l'allée lentement, comme il était de circonstance, et parvint même à répondre à l'époustouflant sourire que lui adressa son compagnon. Son esprit était vide, plus aucune pensée ne le traversait. Elle les avait toutes bloquées.

Elle fit face à Henri et prit la main qu'il lui tendait.

Elle remarqua ses traits tirés, la crispation de ses mâchoires, devenue presque habituelle désormais, et ce petit tressaillement qu'il eut à son contact, le tout achevant de la convaincre qu'elle avait pris la bonne décision.

Elle n'eut plus aucun doute lorsqu'elle le vit chanceler légèrement et se voûter, malgré lui. Elle se demanda, l'espace d'une seconde, si elle était la seule, parmi tous les vampires présents, à avoir noté ces détails accablants, et eut la fâcheuse impression qu'aucun n'avait relevé quoi que ce soit.

La rage prit le dessus, tuant en elle les dernières traces de remords, lorsqu'elle se concentra pour repousser l'envoûtement si subtil qu'Henri exerçait sur toute l'assemblée et perçut très nettement les effluves de son sang, fraîchement écoulé.

Les plaies saignaient donc encore, malgré la séance dans le cercueil et malgré les effets censément extraordinairement régénérants du sien, dont il s'était pourtant nourri seulement quelques heures plus tôt.

Alors le maire entama son discours, lequel sembla s'étirer déraisonnablement, retardant le moment fatidique où elle mettrait fin à toute cette mascarade.

Elle devrait frapper fort, faire très mal, si elle espérait mettre son amant hors jeu. Il faudrait qu'il croie à ses mensonges, aussi serait-il nécessaire qu'elle soit la plus cruelle possible. Elle avait mûri chaque parole, choisi avec soin chaque mot, de façon à le détourner d'elle de manière irrémédiable, sans retour possible.

Le maire posa enfin la question à Henri et celui-ci reprit la main de Cornélia pour répondre :

— Oui, je le veux.

Cette fois, elle ne parvint pas à soutenir son regard, n'en eut pas la force. Elle se détourna et, lorsque ce fut à elle de prononcer les mots censés les unir jusqu'à la mort, elle ne put que garder le silence et baisser la tête.

Le maire se racla la gorge ostensiblement et reposa sa question. Une vague de murmures se fit entendre derrière elle et soudain l'assemblée commença à s'agiter.

Les doigts d'Henri se resserrèrent sur les siens et il murmura :

— Cornélia ? Que se passe-t-il ?

Elle poussa un soupir agacé et il se rapprocha pour lui demander à voix basse, frôlant sa joue du dos de sa main :

— Tu ne te sens pas bien ? Tu veux sortir quelques minutes ?

Elle esquissa un petit sourire amer et grinça :

— Tu ne comprends donc rien à rien, pauvre idiot ?!

Elle s'écarta brusquement de lui et secoua la tête, faisant remuer les boucles rousses qui s'échappaient en cascade légère de son chignon. Puis elle haussa le ton, afin que tous puissent bien entendre – plus ce serait humiliant, bas et méchant et plus ce serait crédible.

— Non, Henri, je ne vais pas t'épouser, cracha-t-elle avec tout le fiel, toute la haine dont elle était capable. Comment as-tu pu croire une seule seconde que j'allais faire une chose pareille ?! Je suis *déjà* mariée ! L'aurais-tu oublié ?

Il eut un mouvement de recul et cilla, l'incrédulité déformant ses traits. Ses lèvres s'entrouvrirent, mais aucun son n'en sortit.

Alors elle poursuivit :

— Tu pensais vraiment que je pourrais m'enticher de l'homme qui est responsable du fiasco de ma première vie, l'homme qui a fait de Maxime un vampire et qui l'a ensuite lâchement abandonné aux mains du roi sombre ?! Tu as vraiment gobé mes mensonges quand, après nous avoir surpris, je t'ai dit que ce baiser sur la plage n'était rien ? Mon Dieu, tu te crois si intelligent et tu manques pourtant parfois tellement de discernement !

Le maire s'éloigna, comme s'il craignait quelques effusions et préférerait se mettre à l'abri, tandis que la rumeur monta de la foule des immortels rassemblés dans le petit édifice. Tous s'interrogeaient probablement sur la nécessité d'intervenir ou non.

Henri ferma les paupières et les serra très fort, le muscle sous la peau de sa mâchoire se contracta plusieurs fois, puis il siffla entre ses dents serrées :

— Ce n'est pas possible.

Elle ricana sèchement et ouvrit les bras :

— Réfléchis deux minutes. Je te haïssais et je ne me suis pas privée de te le dire, il me semble. J'ai préféré la mort plutôt que vivre sans Maxime. Comment, par quel fichu miracle je pourrais être *réellement* tombée amoureuse de toi ?! Comment je pourrais te choisir, toi, alors que l'homme que je n'ai jamais cessé d'aimer est enfin revenu dans ma vie ?

Elle se tourna vers son ancien fiancé pour appuyer son propos, et ce dernier, remplissant son rôle à merveille, quitta aussitôt l'assistance pour s'avancer, fusillant son géniteur d'un regard mauvais. Cornélia lui sourit amoureusement et alla le rejoindre devant la foule médusée. Elle lui prit le bras, puis se tourna à nouveau vers Henri.

Le visage de ce dernier était décomposé, plus blafard que jamais. Il n'arrivait pas à articuler la moindre phrase, à opposer la moindre défense. Il se contentait de rester là, figé, sous le choc.

En dépit de la carapace d'insensibilité qu'elle s'était forgée pour jouer cette scène, elle eut la révoltante sensation de frapper un homme à terre quand elle assena :

— Nous attendions ce moment, ce jour où nous pourrions enfin te rendre la monnaie de ta pièce, avec tellement d'impatience. Admets-le, au fond de toi, tu le savais bien. Il n'y a jamais eu que lui. Tu n'as été qu'une vulgaire distraction, rien de plus. Relativement utile, au demeurant – après tout grâce à toi j'ai échappé à Avoriel et obtenu le sang de tous les premier rang encore de ce monde –, mais cela s'arrête là.

Ça ne passerait jamais... c'était un mensonge tellement énorme... tellement impossible à avaler. Pourtant, elle vit le doute se refléter douloureusement dans ses prunelles. Les illusions les plus grosses, les plus rudimentaires, n'étaient-elles pas celles qui bernaient le mieux, finalement ?

Henri poussa un petit grognement rauque, à peine audible, en plaquant sa paume sur son estomac. Puis il fit un geste, comme pour la rattraper, l'air au supplice, et s'interrompit dans son élan.

— Je ne te crois pas, maugréa-t-il faiblement, tandis que toutes les vitres, ainsi que les deux lustres de la salle se mettaient soudain à vibrer,

attestant du contraire.

— Ah oui ?! le railla-t-elle. Mais que te faut-il donc, *mon ange* ? Tout est terminé. La grande mascarade qu'était cette histoire prend fin maintenant, devant tous tes amis. Je le choisis, *lui*, celui-là même dont tu m'avais interdit de prononcer le nom, tu te souviens ?

— Tu ne peux pas me faire cela..., supplia-t-il, les sourcils froncés, le front plissé par la souffrance sous la violence de ses paroles.

Elle pivota vers les autres vampires et, portant le coup de grâce, lança à la cantonade :

— Votre prince vous mène en bateau lorsqu'il prétend qu'en vous unissant tous, vous allez pouvoir vaincre le roi. Il n'en sait strictement rien en vérité et n'a aucun plan digne de ce nom. Il vous cache même son état, c'est pour vous dire ! Demandez-lui donc un peu comment il se porte en ce moment même ? Si les effets du châtiment qu'Avoriel lui inflige encore aujourd'hui ne l'affaiblissent pas et s'il ne risque pas de tous vous conduire à votre perte avec son entêtement totalement inconscient ?

Séraphin se posta à côté d'elle et, jugeant que c'était assez, les saisit tous deux, elle et Maxime, pour les emmener ailleurs, loin de la petite mairie écossaise, lieu du désastre.

Cornélia demeura stoïque jusqu'au bout, même lorsque Henri, comprenant brusquement qu'ils allaient être séparés sans plus aucun moyen de se retrouver, s'élança vers eux en criant son prénom, entre rage et désespoir.

Elle le regarda froidement, tandis que son image s'effaçait et chuchota d'un ton indifférent, afin de river une bonne fois pour toutes le clou à leur séparation :

— Adieu, Henri.

CHAPITRE 23

Sinistre Sacrifice

Surgirent alors devant eux les murs de l'entrée de la demeure italienne d'Henri. En un éclair, ils étaient revenus ici, d'où ils étaient partis il n'y avait pas si longtemps, un peu comme s'ils avaient fait marche arrière finalement.

— On ne peut pas rester là, s'écria Cornélia à l'intention de Séraphin et Maxime, paniqués, le corps en proie à une inexplicable douleur. Ça fait partie des premiers lieux où il pourrait nous chercher.

— Désolé, j'ai tenté de me concentrer sur l'adresse que tu m'avais donnée, mais je n'ai pas réussi, avoua le treizième en regardant tout autour de lui. Je crois qu'il m'est impossible de me rendre quelque part sans pouvoir visualiser l'endroit, ou ne serait-ce que la personne qui s'y trouve. Il faut un ancrage et je n'en avais pas.

Maxime rattrapa Cornélia par le bras :

— Ce doit donc être à toi de nous y conduire, cela ne fonctionnera pas autrement. Dépêche-toi, concentre-toi !

Séraphin imita son aîné et saisit la main de la jeune fille, puis murmura :

— Allez, tu peux y arriver.

Elle ferma les paupières, chassa les nappes noires de souffrance qui avaient envahi son esprit, pour ne plus voir en pensées que l'ancien

appartement de son père. Et elle s'étonna d'entendre les deux vampires soupirer presque aussitôt de soulagement.

Quand elle rouvrit les yeux, elle vit tout autour d'elle l'horrible endroit qu'était devenu ce lieu où elle avait vécu durant tant d'années. Ce n'était pas la meilleure cachette, elle en avait bien conscience. Henri connaissait l'appartement et pourrait très bien y venir. Mais il ne le ferait pas avant d'être allé vérifier au préalable au château de Rougemont, au manoir de son père, peut-être sur le pont, à Paris, également.

Enfin, si tant est qu'il se lance réellement à sa recherche. Après ce qu'elle venait de lui dire, et, qui plus est, dans l'état plus que préoccupant dans lequel il se trouvait, rien n'était moins sûr.

Cornélia ne disposait que de quelques minutes. Aussi préféra-t-elle ne pas s'attarder sur l'incroyable exploit – relevant quasiment du prodige pour l'ancienne humaine qu'elle était – qu'elle venait d'accomplir pour la toute première fois, ni sur le capharnaüm qui régnait toujours ici...

Apparemment, personne n'était venu nettoyer les dégâts causés par son père durant cette atroce période où il avait sombré dans la folie noire... juste avant de se donner la mort.

Elle sentit qu'on la secouait, mais tout se mélangeait soudain dans sa tête, l'empêchant de réagir.

Un brouillard opaque avait recouvert ses réflexions, les stoppant net.

— Cornélia, que fait-on maintenant ? Cornélia ?!

C'était Maxime. Séraphin se tenait quant à lui juste en face d'elle et essayait de la redresser. Mais pourquoi faisait-il cela ?

Elle réalisa tout à coup qu'elle était pliée en deux, prête à s'écrouler, les mains plaquées sur le ventre. Un cri déchirant s'échappait de ses lèvres, vrillant ses propres tympans. La douleur qu'elle éprouvait depuis tout à l'heure avait brusquement gagné en intensité, la fauchant avec une fulgurance à la limite de l'insoutenable, éclatant dans tout son abdomen.

Malgré le soutien du jeune vampire, elle ploya encore davantage sous le choc. Elle fondit en sanglots et atterrit sur les genoux, incapable de demeurer digne plus longtemps, lorsqu'elle comprit que c'était la

souffrance d'Henri qu'elle ressentait, tandis qu'ils étaient restés en osmose, grâce à l'échange répété de leur sang.

Et cette fois, ce n'était plus à cause d'Avoriel qu'il avait mal... non, c'était sa faute, à elle, et à personne d'autre.

La culpabilité et l'écoeurement menacèrent alors de l'engloutir, la submergeant complètement.

Mais c'était également, en quelque sorte, la confirmation qu'Henri l'avait crue. Que son plan, ainsi que son odieux petit jeu à la mairie, avait été efficace. Un peu trop peut-être, parce que jamais elle n'avait souhaité qu'il souffre à ce point. Pourtant, elle avait tout fait pour, parce que, sans cela, jamais ça n'aurait pu fonctionner.

Elle toussa, s'étouffant à moitié dans ses larmes.

Puis, tout à coup, il n'y eut plus rien. La douleur de son compagnon la quitta, pour laisser toute la place à la sienne... non moins pénible, mais plus rien que la sienne.

Le lien était rompu.

À jamais.

Et elle se rendit compte de ce qu'elle venait de perdre, le vide immense, l'abîme vertigineux qui dévorait subitement son cœur. Elle n'avait pas remarqué que jusqu'à présent, porter le sang d'Henri en elle l'aidait à ressentir ses émotions, sa présence, tout un tas de choses relatives à lui. Et cela avait été nécessairement réciproque, même s'ils n'avaient jamais eu l'occasion d'en parler auparavant.

Désormais, tout était terminé. Ce lien fusionnel n'existait plus.

Il était mort. À l'instar de leur relation.

Cornélia ignore les paroles de réconfort de Maxime et de Séraphin, tout comme leurs questions inquiètes. Elle se laissa aller à son chagrin, se recroquevilla sur elle-même et pleura de plus belle.

Après, elle n'en aurait plus le loisir, elle le savait. Et elle ne pouvait contenir ce flot de désespoir, tellement puissant qu'elle en suffoquait, avec l'impression terrible de se noyer.

Elle venait de salir ce qu'elle avait de mieux, de massacrer une merveilleuse histoire. La leur. Elle avait trahi l'homme qu'elle aimait. Elle l'avait fait pour le sauver... mais il ne le saurait peut-être jamais.

C'était si dur de continuer maintenant, de poursuivre sans lui. Où puiserait-elle la force de se relever, au propre comme au figuré ? Cette séparation la laissait épuisée, autant moralement que physiquement. Comment pourrait-elle se supporter après ce qu'elle avait infligé à Henri ?

Henri...

Il devait vivre. Et c'était tout ce qui comptait.

Et, bien que le lien soit rompu, elle sentit pourtant encore une part de lui en elle... une part de lui très différente, qui n'était déjà plus exactement lui, du moins fut-ce l'impression qu'elle eut soudain.

Elle cessa brusquement de pleurer et descendit la main plus bas sur son ventre. Ses muscles se crispèrent à son propre contact, comme si quelque chose, dans son corps, venait de réagir.

Une... présence ? Oui, c'était bien de cela qu'il s'agissait...

Elle percevait, de manière assez confuse, et surtout, totalement inexplicable, une espèce de présence étrangère – quoique pas si étrangère, tout bien considéré – en elle.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle, consternée.

Pouvait-elle réellement ressentir cela ? Après si peu de temps ? N'était-ce pas plutôt son imagination ? Ou bien n'était-elle pas un peu trop perturbée, après tous ces événements ?

C'était impossible... non ?

Cependant, elle était vampire maintenant, possédait des sens accrus, on ne peut plus aiguisés. Et elle était un cas unique. Personne ne savait comment son organisme fonctionnait exactement.

— Oh, mon... Dieu... répéta-t-elle encore, pressant le dos de sa main contre sa bouche.

Cela changeait tout, forcément. Elle n'osait véritablement y croire, mais elle ne pouvait pas non plus l'ignorer.

Puis tout chancela autour d'elle et elle revint à la réalité. Séraphin venait de la soulever du sol pour la prendre dans ses bras.

— On va trouver un endroit un peu moins malsain, plus agréable, lui expliqua-t-il doucement, comme s'il s'adressait à une malade. Pour que tu puisses te reposer tranquillement quelque temps, et après on avisera. D'accord ?

— Ça va aller, assura Maxime à son tour, se penchant ensuite pour ramasser le paquet qui était tombé de son jupon.

Ce fut le déclic dont elle avait besoin pour s'extirper de ce terrible désespoir engourdissant et se secouer.

Aussitôt, elle se dégagea de l'étreinte de Séraphin et se retrouva de nouveau debout. D'un geste un peu brusque, elle arracha l'objet des mains de Maxime, qui le lui céda immédiatement, n'osant protester. Puis elle sécha rapidement les traces de larmes rouges sur ses joues du revers de la main.

— Je suis désolée de m'être donnée en spectacle de cette façon, marmonna-t-elle, la voix éraillée, tandis que la gravité et l'urgence de la situation s'imposaient de nouveau à elle, remontant à la surface des nappes noires de sa peine. Je vais bien, je ne prendrai pas de repos. On s'en tient au plan.

Elle laissa les deux vampires bouche bée, désemparés et mal à l'aise, pour se rendre jusqu'à son ancienne chambre.

Là, elle souleva l'une des lattes du parquet, juste à l'endroit où se trouvait anciennement son lit. C'était ici, dans cette petite cachette secrète, qu'elle avait autrefois caché son journal intime d'adolescente. Journal qui avait fini à la poubelle il n'y avait pas si longtemps que ça, à son retour de l'hôpital, après sa tentative de suicide.

Cela lui paraissait à des années-lumière de celle qu'elle était aujourd'hui.

D'ailleurs, après avoir dissimulé un objet aussi inutile et futile que le carnet où elle s'épanchait et dissertait au sujet d'un certain Quentin – qu'elle avait pratiquement oublié d'ailleurs –, elle s'appêtait à cacher rien

de moins que les seules armes hypothétiquement capables d'atteindre le roi des immortels.

L'espace d'un instant, elle éprouva un sentiment étrange... sa vie avait tellement changé depuis cette époque. Elle balaya du regard son ancienne chambre, ravagée par son propre père, lequel avait lutté des mois durant contre l'emprise d'Avoriel sans qu'elle le sache. Elle se rappela ce qui s'était passé entre ces murs, la dernière fois qu'elle y avait mis les pieds.

Comment M. Williamson s'était jeté par la fenêtre pour éviter de céder à la pression du monarque, préférant ainsi se donner la mort plutôt que risquer de trahir sa fille, en la livrant malgré lui à cette entité infernale qui le malmenait, et dont il ignorait tout.

L'heure était à la vengeance et Cornélia la mènerait à bien. Elle n'avait pas fait tout ce qu'elle venait de faire pour rien. Sa détermination grandit encore, plus froide et farouche que jamais.

Elle défit le paquet, retira seulement deux clous du carton, puis plaça ensuite la petite boîte dans le trou sous le parquet. Elle remit précautionneusement la latte, en espérant qu'Henri n'ait jamais l'idée de venir fouiller par ici. Cela étant, il y avait déjà assez peu de chance pour qu'il la recherche après l'humiliation de la mairie, sans compter qu'il n'en serait peut-être même pas capable étant donné l'ampleur de ses blessures, fraîchement rouvertes. Alors venir jusque-là et examiner les sols...

Bref, jamais Henri ne pourrait retrouver ses armes si péniblement acquises.

Cornélia sentit sa poitrine se serrer douloureusement en songeant à la colère de son amant lorsqu'il découvrirait qu'elle les lui avait volées. Peut-être cela n'aurait-il lieu qu'après plusieurs jours. D'après la souffrance qu'elle avait perçue, à la fois physique et morale, il n'aurait probablement pas cette idée avant un certain temps... du moins l'espérait-elle.

Elle entendit Maxime l'appeler et se dépêcha de fixer les deux clous qu'elle avait prélevés dans le carton à l'intérieur de son chignon, en guise d'épingles. Ainsi enfoncées dans la masse de ses boucles, les tiges de métal

demeureraient invisibles. Elle ne pouvait deviner si un stratagème aussi simple suffirait à berner Avoriel, mais elle n'avait pas d'autre plan.

Quelques secondes plus tard, les deux vampires la rejoignaient dans la chambre. Ils ne purent s'empêcher d'observer la pièce avec une certaine circonspection, s'interrogeant probablement sur ce qui avait pu se passer pour que cet endroit se retrouve dans un tel état de délabrement.

— J'aimerais que l'un de vous me rapporte un miroir, demanda-t-elle, sans s'adresser à aucun d'eux en particulier. Même un petit fera l'affaire.

Séraphin fut le plus rapide. Il hocha la tête et, juste avant de s'éclipser, les avertit :

— Je resterai dans l'immeuble, afin de ne pas trop m'éloigner. Je reviens tout de suite.

Maxime attendit une poignée de secondes avant de prendre la parole à son tour. Puis il lança :

— Si tu avais requis mon avis au préalable, j'aurais désapprouvé.

— Pourtant tu as joué le jeu, fit-elle remarquer en reniflant sèchement, pas vraiment d'humeur à recevoir des critiques.

— Il le fallait, non ? Pour le bien commun. Mais il n'empêche que j'ai détesté cela. J'ai détesté ce que tu as dit à Henri. J'ai détesté être cet instrument dont tu t'es servie pour le démolir en présence de tous nos congénères. J'ai détesté que tu le dénonces à tous ses amis, tous ceux qui croyaient tellement en lui... Et je déteste par-dessus tout l'idée que tu ailles ainsi au-devant du danger, sans personne pour te seconder. Je veux t'accompagner. Je pourrais t'aider. À nous deux, nous...

— Non ! l'interrompit brutalement Cornélia en levant la main pour le faire taire. C'est hors de question ! Ce que je dois faire, je dois le faire seule. Il n'y a pas d'autre moyen. J'y ai réfléchi, crois-moi, mais à présent c'est entre Avoriel et moi. Je suis navrée, mais tu ne ferais que compliquer les choses.

Maxime ouvrit spontanément la bouche pour argumenter, mais s'arrêta avant que les mots n'aient franchi ses lèvres. Il inclina la tête et plissa les paupières :

— Qu’as-tu donc en tête ?

Si ses suspicions quant à son état s’avéraient exactes, elle allait devoir se montrer encore plus convaincante, faire preuve de davantage de subtilité. Mais cela allait également lui offrir davantage de chances de réussir là où Henri avait échoué une première fois. Elle n’aurait qu’à tourner la chose, si inattendue soit-elle, à son avantage.

Finalement, ce n’était peut-être pas si dramatique que cela... non, peut-être même était-ce une opportunité à saisir, un cadeau du destin. Et Dieu sait que ce dernier ne lui en faisait pas souvent...

Henri lui vouerait une haine éternelle quand il l’apprendrait. Une haine qui atteindrait même des sommets lorsqu’il saurait qu’elle s’était servie de son enfant pour arriver à ses fins.

C’était l’ultime trahison.

Non seulement la manière dont elle s’y était prise pour tomber enceinte – si tant est qu’elle le soit bel et bien – était on ne peut plus douteuse et répréhensible, mais la façon dont elle comptait s’en servir, cette grossesse inespérée améliorant incontestablement tous ses plans, était tout bonnement odieuse.

Pourtant, encore une fois, elle se répéta qu’elle n’avait pas le choix, que si c’était là le prix de la survie de l’homme qu’elle aimait, alors elle le paierait.

Séraphin revint sur ces entrefaites, un miroir rond, volé dans une salle de bains selon toute vraisemblance, dans les mains, interrompant la conversation. Une chance parce qu’elle ne dirait absolument rien à Maxime quant à la suite de son plan. Même le treizième ne pourrait lui soutirer cette information, et quand bien même tenterait-il de l’arracher à son esprit grâce à ses impressionnants pouvoirs, il n’y parviendrait pas.

Cornélia venait d’édifier une véritable muraille tout autour de ses pensées, une mesure absolument indispensable désormais.

Séraphin lui tendit l’objet et Maxime se résolut à ne pas obtenir de réponse à sa dernière question.

— J'espère que ça conviendra, déclara le treizième avec un haussement d'épaules. J'aurais peut-être pu trouver mieux, mais nous sommes un peu pris par le temps.

— En effet, acquiesça Cornélia en jetant un coup d'œil à son reflet dans le miroir. Ne t'inquiète pas, c'est parfait pour ce que j'en ai à faire.

Elle replaça correctement les mèches folles qui s'échappaient de sa coiffure, essuya le mélange répugnant de sang et de mascara qui s'étaient accumulés au coin de ses yeux, puis soupira :

— C'est ici que nos routes se séparent. Il va falloir que vous me laissiez seule maintenant. Je ne saurais assez vous remercier pour ce que vous venez de faire pour moi...

— Et nous, nous ne saurions assez te remercier pour ce que tu te prépares à accomplir pour nous, lâcha Séraphin en pinçant les lèvres, manifestement ému. Nous nous reverrons très bientôt et je suis sûr que même Henri rira de cette mauvaise farce.

Cornélia dut se racler bruyamment la gorge pour repousser la boule qui s'y était formée. C'était un beau mensonge... Henri n'en rirait jamais. Même si tout se passait comme elle l'espérait, jamais il ne reviendrait vers elle, elle le savait. Et Séraphin le savait, lui aussi.

— On ne peut pas la laisser, articula Maxime en fronçant les sourcils, à l'attention du jeune homme. Cornélia va se rendre ! Bon sang ! On ne va quand même pas cautionner une chose pareille ?!

— Elle sait ce qu'elle fait, la défendit Séraphin en prenant son aîné par le bras, prêt à l'emmener de force si besoin. Réfléchis ! Quelle autre issue pourrait-il y avoir ? Elle est la seule à posséder le pouvoir de mort ! Faut-il que je te fasse un dessin ?

Cornélia remercia intérieurement son ami pour ses paroles sensées, ainsi que pour son soutien.

Il éloigna Maxime d'elle, puis hocha la tête en direction de la jeune fille. Juste avant de disparaître avec le vampire, coupant court aux protestations de ce dernier.

Alors elle fut seule.

Complètement seule... ce qui n'était plus arrivé depuis une éternité. Mais elle n'avait guère le temps d'y songer.

À partir de cet instant, Cornélia ne disposait plus que de quelques secondes. Soit Avoriel la trouverait sans l'aide de personne – mais c'était également laisser à Henri la possibilité d'en faire de même, au risque par ailleurs qu'il se retrouve face au roi sombre –, soit elle convoquerait elle-même ce dernier, afin d'accélérer les choses.

Elle leva les bras et s'observa dans la glace ronde. Son maquillage était en piteux état et on devinait à ses yeux rouges et gonflés qu'elle avait pleuré. Mais l'heure n'était plus à ce genre de considérations.

Elle fixa son regard dans le vague et appela une première fois le monarque.

Une pensée la traversa soudain, comme un éclair, et lui tira un long frisson d'effroi. La phrase répétée, clamée même, par Charlotte, juste avant qu'elle ne la mette à mort, se rappela à elle. Avoriel avait prédit, par le biais de l'adolescente vampire, que ça se passerait ainsi. Il savait que Cornélia en arriverait là...

Il viendra pour toi et tu l'attendras.

Seigneur, c'était exactement ce qu'elle était en train de faire !

C'était difficile à concevoir, mais c'était cela, elle... *l'attendait*. Et elle espérait de tout cœur qu'il se manifesterait rapidement et viendrait vite à elle... avant qu'Henri n'ait le temps de le faire.

Mais cette odieuse prédiction, était-ce vraiment l'œuvre d'Avoriel ? Était-ce lui qui avait fait dire ces mots à la fillette, ou bien les voix, les esprits, peut-être plus terrifiants encore que lui, qui l'habitaient ?

Un violent tremblement parcourut le corps de Cornélia, saisie d'épouvante à l'idée des épreuves à venir.

— Avoriel, je te convoque ! hurla-t-elle alors face à son reflet, en proie à une vive panique.

L'appeler par son vrai nom aurait probablement été plus efficace, mais elle ne pouvait prendre le risque de se dévoiler. Il ne fallait pas que le roi sombre se doute qu'elle connaissait une partie de son passé. Elle devait à

tout prix le laisser dans l'ignorance quant à la véritable ampleur de ses pouvoirs... jusqu'au dernier moment.

Dans le miroir, une silhouette sombre s'ébaucha soudain juste derrière elle, vaporeuse et immatérielle, comme enveloppée d'un manteau de brumes noires, pour devenir peu à peu plus réelle et consistante.

Comme par réflexe, Cornélia se retourna, mais il n'y avait qu'elle dans cette chambre. Ce n'était que le reflet d'Avoriel qui se tenait là, tout près d'elle, comme il aimait le faire lorsqu'il tentait de l'effrayer pour la pousser à bout.

Un sourire se dessina sur les lèvres fines du monarque et ses longs cheveux blonds se modifièrent, les traits de son visage également. Soudain, c'était Aloys, le personnage qu'il avait incarné dans ses rêves qui apparaissait à sa place.

— Tu préfères ainsi ? s'enquit-il de sa voix aux tonalités multiples. À lui, tu lui as tout de suite fait confiance, après tout.

— Pas vraiment, non, ne put se retenir de protester Cornélia, tandis qu'elle luttait pour se parer d'un masque d'assurance, ainsi que pour maintenir ses barrières mentales, envers et contre tout.

Des centaines de mains aux doigts crochus et aux ongles acérés essayaient de s'insinuer sous son crâne, cherchant à exercer leur emprise sur son esprit. Mais il n'y aurait pas de visions, pas d'hallucinations monstrueuses. Elle savait comment les contrer à présent.

Du moins, à travers un miroir... parce qu'elle ignorait complètement si elle serait encore en mesure de résister à l'influence du monarque dès lors qu'il se tiendrait en chair et en os devant elle. Cela étant, elle n'allait pas tarder à être fixée à ce sujet.

— C'est une invitation, n'est-ce pas ? interrogea-t-il en reprenant peu à peu sa forme originelle. Tu *veux* que je vienne à toi...

Avoriel ferma les yeux. Et dans le miroir, l'image fut troublée un instant, se ridant comme la surface d'un étang, effleuré par le vent. Cornélia sut que cette fois, lorsqu'elle se retournerait, il serait là, avec elle, dans la chambre.

En même temps qu'elle le vit la toucher dans la glace, elle sentit une paume froide, au contact glacial – tandis que son propre corps était pourtant censé posséder désormais la même température que celui de n'importe quel immortel – se poser délicatement sur son épaule. Un souffle tout aussi froid caressa son cou quand Avoriel se pencha sur elle pour chuchoter à son oreille :

— Ma promise, enfin. Il y a si longtemps que je t'attends.

Voilà, on y était... Son pire cauchemar se réalisait. La peur... en fait, la terreur était là, bien présente, se répandant en elle comme un poison dans ses veines, augmentant un peu plus à chaque seconde. Mais elle ne la terrassait plus comme avant.

Elle était plus forte maintenant, n'avait plus rien à voir avec la jeune fille paralysée par l'épouvante qu'elle avait été face au roi. Elle savait ce qu'elle avait à faire, savait pourquoi elle le faisait, et était persuadée qu'elle l'emporterait.

L'échec reviendrait à signer l'arrêt de mort d'Henri, et c'était tout bonnement inconcevable.

Cornélia ravalait sa salive et rassembla tout son courage pour réclamer :

— Emmenez-moi loin d'ici, là où Henri ne pourra me retrouver.

Elle aperçut alors comme une lueur curieuse et extrêmement furtive, peut-être de la tristesse, passer dans les prunelles écarlates du monarque à l'évocation de celui qu'il avait toujours considéré comme son fils. Puis plus rien. Sans doute avait-elle rêvé... Il était si difficile de soutenir un tel regard, si difficile d'interpréter ce qui s'en dégageait...

Les voix s'adressaient-elles à lui ? Et si oui, que lui disaient-elles ?

— Avec joie, approuva-t-il en l'enveloppant dans ses bras, d'un geste presque tendre, qui la révolta intérieurement, mais qu'elle s'appliqua à accueillir avec la plus grande indifférence.

L'instant d'après, ils étaient de retour dans le château étrange des rêves. Dans la grande salle à manger, plus précisément. Là où, dans le scénario qu'Avoriel avait monté de toutes pièces, ils avaient massacré

ensemble les jeunes domestiques venus frapper à leur porte et s'étaient délectés de leur sang juvénile, à fois fluide et si riche.

Tout y était. L'imposante table, la cheminée, les moulures de bois sombre ornant les murs. C'était exactement comme dans les songes. À l'exception que cette fois, le décor était on ne peut plus réel.

Cornélia, se sachant pertinemment observée, un peu comme une fourmi que l'on passe à la loupe en attendant de capter le rayon de soleil qui permettrait de la brûler vive en un rien de temps, ne put s'empêcher de tourner sur elle-même pour examiner la pièce.

C'était tellement singulier de se retrouver là, dans un lieu qu'elle avait cru inventé pour elle, exclusivement onirique.

Elle passa la main sur le manteau de l'âtre, où rien ne brûlait, et traça sans le vouloir une large traînée dans la poussière qui s'était accumulée là. C'était peut-être la seule chose qui différenciait le rêve de la réalité. Ça, et le fait que tout était beaucoup plus terne, que les lieux ne parvenaient plus à mentir quant à leur âge. Ce dernier semblait impossible à définir avec exactitude, mais paraissait cependant très avancé.

Durant les cauchemars que lui avait imposés Avoriel, le château resplendissait et la saleté n'existait pas. Un détail qui avait son importance, car peut-être serait-elle amenée à devoir faire la distinction, plus tard, dans le cas où tout ne se déroulerait pas selon ses espérances.

— Tu refuseras probablement de l'admettre, mais tu as été heureuse, ici, avec moi, déclara Avoriel, restant en retrait, dans la pénombre, comme pour la laisser reprendre ses marques dans ce qui serait de nouveau sa demeure.

Cornélia se retourna et parvint à garder la tête haute, regardant enfin en face son pire ennemi. Son aura de noirceur n'était pas visible, mais elle la percevait malgré tout, évoluant tout autour de lui comme des serpents impalpables, aux visages humains. C'était cette impression dérangeante, voire très perturbante, qui rendait pénible la seule vue de cet homme. Cela, ainsi que, bien entendu, la liste sans fin ni commune mesure de ses crimes, que jamais elle ne pourrait oublier.

Son propre père figurait parmi ses victimes après tout... ainsi que ses parents, dans sa première vie.

— Où sommes-nous ? l'interrogea-t-elle, refusant de débattre au sujet de ce qui s'était passé durant ces songes.

Les rêves n'étaient que des rêves et Avoriel ne pouvait tenir pour véritables et sincères les attitudes et comportements du personnage qu'il avait façonné pour elle. Rien de tout cela n'avait été réel et il le savait.

Mais alors, qu'attendait-il donc ? Imaginait-il vraiment qu'elle ferait comme si cela s'était bel et bien produit ? C'était insensé...

— Nous sommes chez moi, rétorqua-t-il après un long moment de silence passé à l'examiner pensivement, ses lèvres fines s'étirant de façon énigmatique.

Ce qui ne répondait pas du tout à la question. Mais Cornélia ne releva pas, soudain trop absorbée par ses réflexions.

Elle reconnaissait parfaitement ce sourire, c'était celui qu'arborait si souvent Aloys, le double onirique du roi sombre. Et cela la troubla plus qu'elle ne l'aurait désiré. Parce que, qu'elle le veuille ou non, il y avait bien eu une part de vérité finalement, durant ces curieux songes. Avoriel avait été lui-même, du moins parfois, cela lui apparaissait comme une évidence à présent. Il avait certes joué un jeu, porté les traits d'une autre personne, une illusion, mais ses paroles avaient été les siennes... même ses expressions avaient été les siennes.

En fin de compte, elle n'atterrissait pas vraiment en terrain inconnu, comme elle l'aurait cru. Elle avait, d'une certaine manière, déjà vécu ici... déjà côtoyé cet homme... déjà discuté le plus calmement du monde avec le roi des vampires...

Elle avait eu affaire à l'une des si nombreuses facettes qui composaient cet être plusieurs fois millénaire, à la cruauté sans égale, mais unique et tellement complexe. Elle le connaissait, d'une certaine façon, c'était indéniable. Et à plus forte raison avec ce qu'elle avait appris dans les souvenirs qu'elle lui avait arrachés à son insu.

Cela lui semblait tout à coup tellement bizarre et surréaliste.

— Tu sais ce que je veux, n'est-ce pas ? s'enquit-il d'un ton tranquille, comme s'ils avaient eu une conversation parfaitement normale. Tu sais ce que j'attends de toi ?

Elle hocha silencieusement la tête.

Bien sûr, Avoriel attendait d'elle qu'elle lui donne le parfait rejeton qu'il espérait tant. Henri avait failli occuper cette place, mais ce dernier avait tout sacrifié pour la refuser, tant il le méprisait. Le roi sombre n'en pouvait plus de sa solitude et désirait à ses côtés un descendant digne de ce nom, en mesure de comprendre ce qu'il était.

Un être à son image...

Jamais elle ne lui offrirait ce dont il rêvait, mais il l'apprendrait bien assez tôt, nul besoin de briser ses espoirs dès maintenant... bien au contraire.

Avoriel acquiesça à son tour d'un signe du menton, l'air cependant légèrement surpris. Puis il se mit à tourner autour d'elle, se rapprochant peu à peu tout en s'extrayant progressivement de l'obscurité de la pièce, éclairée seulement de quelques chandelles. Il accéléra l'allure au fur et à mesure de ses déambulations et l'atmosphère devint soudain aussi oppressante que la situation devenait bizarre.

Il finit par se planter en face d'elle, passant d'une agitation proche de la démence à un immobilisme total et serein en un éclair. Il plissa les paupières :

— J'aurais dû deviner que tu ne te livreras pas si facilement, que tu n'accepterais pas de te rendre aussi aisément. Quel est ce piège ? Que viens-tu offrir au juste, dans ton état ? C'est... totalement... insensé...

Il eut un mouvement de recul en pinçant les lèvres, comme écoeuré, tandis qu'il la dévisageait de plus en plus intensément. Et Cornélia devina que les sens du vampire, à l'instar des siens, étaient suffisamment aiguisés pour percevoir sa grossesse, si récente soit-elle. Ce qui venait, par la même occasion, balayer les derniers doutes qu'elle avait encore à ce sujet.

C'était donc désormais une certitude...

Sa poitrine se serra à cette pensée, mais elle se domina pour ne rien montrer de son émotion.

La chose était encore trop fraîche pour qu'Avoriel puisse la discerner d'emblée. Mais son regard perturbé en disait long.

Il savait.

Il savait et cela changeait tout. Cela venait bouleverser tous ses plans, faisait voler en éclats ce qu'il avait d'abord cru, tout ce qu'il avait tenu pour acquis dès lors qu'elle l'avait appelé. Il s'efforçait à présent de comprendre quelles étaient les obscures motivations qui avaient poussé Cornélia à capituler, contre toute logique...

Avoriel, si dénué de sentiments soit-il, peinait à concevoir qu'elle puisse sciemment se mettre en danger, elle, mais surtout la vie si fragile et précaire qui croissait en elle, en choisissant ainsi de le rejoindre. Et ce, même après ses odieuses menaces à l'encontre d'Henri.

— Je ne vous ai pas convoqué, puis délibérément suivi, pour me livrer à vous, en fait, expliqua-t-elle avec autant de détachement que possible. C'est l'enfant d'Henri que je viens vous offrir. Je suis ici pour passer un marché avec l'ennemi. Vous savez, le genre de pacte que l'on ne traite qu'avec le démon et où il est question de premier-né... Je n'ignore pas que d'ordinaire, c'est plutôt vous qui le proposez, mais étant donné la situation et ce que vous vous êtes arrangé pour faire subir à Henri ces derniers temps, j'ai préféré couper court à toute cette mascarade et prendre les devants.

Elle aurait peut-être dû modérer davantage ses propos, elle n'était pas là pour remettre Avoriel à sa place verbalement. Cela n'avait aucune utilité et ne l'avancerait à rien. Mais elle devait absolument être crédible et cette proposition, ainsi formulée, lui paraissait plus plausible.

Il cilla et demeura muet un instant, comme si, après tout ce qu'il avait vécu et traversé, tous ces siècles d'existence, il était finalement encore capable de se trouver destabilisé. Et Cornélia savait que c'était le cas. Il pouvait arborer cette moue désappointée, à la limite du dégoût, autant

qu'il le souhaitait, elle savait pertinemment que le descendant d'Henri était important à ses yeux.

Que, pour lui, la valeur de ce petit être, encore à l'état de fœtus, était même inestimable...

Puisque, après tout, il s'agissait là de son héritier à lui aussi, de toutes les manières possibles. Jamais Avoriel n'oserait prendre le risque de lui faire du mal à présent. L'enfant qu'elle portait désormais en elle, quand bien même n'était-il pas exactement le sien, lui était beaucoup trop précieux.

Cornélia venait d'abattre sa première carte, la plus puissante de son jeu. Cela étant, il ne fallait pas que le roi sombre comprenne qu'elle était parfaitement consciente du plan qu'elle menait.

— Vous vouliez un enfant-vampire à élever comme votre propre fils, un être à votre image, qui puisse tout apprendre de vous et qui soit sans *a priori* vous concernant ? Voilà donc ce que je viens vous proposer. Je resterai ici, avec vous, jusqu'à mon accouchement, afin qu'Henri ne puisse jamais découvrir qui est le véritable père de cet enfant. Ensuite, je partirai, et tout sera terminé. Vous ne chercherez plus jamais à me nuire, ni à moi, ni à Henri.

Avoriel croisa les bras, puis découvrit ses dents carnassières, d'un blanc éclatant, et ricana, comme s'il trouvait ce marché des plus hilarants – bien qu'il n'en soit rien, Cornélia n'était pas dupe.

Elle avait tout de suite remarqué l'éclat qui s'était allumé au fond de ses prunelles mornes et apathiques, les animant soudain, dès lors qu'il avait réalisé tout ce que cela impliquait.

— Te rends-tu compte que c'est le tour le plus cruel que tu puisses lui jouer, à ce pauvre Henri ?! ironisa-t-il, sa voix prenant des intonations sifflantes et cassantes, comme si l'idée lui était malgré tout désagréable.

— C'est également le seul moyen de le sauver de vous, reparti-elle du tac au tac, parce que cette fois c'était la vérité pure et simple. Il n'aura de cesse que d'essayer de vous affronter, au péril de sa santé, et, fatalement,

sans doute un jour, de sa vie. C'est un choix horrible, mais je n'en ai pas d'autres.

CHAPITRE 24

Le Mur des Âmes

Avoriel croisa les bras et la regarda de bas en haut, la détaillant lentement. Puis il fit claquer sa langue avec un certain agacement :

— Et pourquoi diable accepterais-je un tel marché ? Je veux ma promise, la femme qui m'appartenait avant même que le ventre de sa mère ne l'ait conçu. En d'autres mots, mon dû. Et tu es ici à présent. Je ne vois pas pour quelle raison je transigerais.

Cornélia n'avait pas vraiment pris en compte cette donnée. Avoriel désirait-il réellement autre chose que cet enfant, cette descendance qui l'obsédait depuis des temps immémoriaux ? Ou mentait-il simplement pour l'intimider, afin de prouver qu'elle n'avait aucun pouvoir, aucun avantage sur lui ?

La solitude de la personne à qui elle avait volé pensées et souvenirs était si grande, un seul être suffirait-il à combler un tel gouffre ? Que pouvait-il bien espérer d'elle en dehors d'un héritier ?

Elle inspira un grand coup et lâcha avec un atroce pincement au cœur :

— Vous accepterez ce que je suis venue vous proposer parce que ce sera également un moyen pour vous de vous venger d'Henri, de le châtier pour s'être rebellé une première fois en vous abandonnant, puis une seconde pour s'être évertué au fil des siècles à contrecarrer vos plans.

Pour quelqu'un comme vous, cet ultime affront mérite bien cela, vous en conviendrez, j'en suis certaine. En outre, pour le moment, je suis ici, avec vous, de mon plein gré. Mais vous vous apercevrez vite que, contrairement au jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, lors de ce qui était pour moi une autre vie, j'ai pris le temps de développer mes pouvoirs. Je suis désormais totalement hermétique à votre emprise et je peux très bien vous fausser compagnie, dès lors que l'envie m'en prendra.

Elle bluffait. Et c'était très culotté, elle s'en rendait bien compte. Parce que, en vérité, elle ignorait complètement si ce qu'elle supposait – ou plutôt espérait follement – était vrai ou non. Mais elle n'avait que cela à opposer... cela et un raisonnement très différent quant à cette fichue dette qu'avaient contractée ses anciens parents. En somme, pas grand-chose d'autre, face à un être tel que le roi sombre.

Un nouveau sourire amusé se dessina sur les lèvres fines et sombres d'Avoriel, un sourire effrayant, qui promettait de la mettre très sérieusement à l'épreuve... sans délai.

Elle paniqua et fit tout son possible pour n'en rien montrer, mais abattit sa toute dernière carte, la plus faible de son jeu :

— Par ailleurs, et il semble nécessaire que je vous le rappelle, je ne suis pas *votre dû*. Vous vous basez sur un accord caduc, j'espère que vous en êtes conscient. Je ne vous dois absolument rien. Je ne suis plus l'enfant que Charles et Eléonore vous avaient promis. Cette personne-ci est morte. Mais je ne vous apprends rien.

Le corps d'Avoriel trembla, puis ses épaules se mirent soudain à tressauter, secouées par un éclat de rire à la fois cristallin et dissonant, des plus désagréables. Cela dura un long moment, puis, peu à peu, il recouvra son sérieux et plongea son regard terrible, à la lueur démente et habitée, dans le sien :

— Est-ce que tu sais ce que j'en fais, de la mort, moi ? Est-ce que tu sais qu'elle n'est qu'un vulgaire point de détail ? Peu m'importe que tu aies pris une nouvelle enveloppe – tellement semblable à l'ancienne que

c'en est du reste pathétique –, tu portes cette âme unique, créée de toutes pièces par un vampire et un humain. Ton corps est façonné par elle. Tu peux discuter la chose autant que tu le désires, très chère promise, tu n'en resteras pas moins mon dû, sache-le !

Il se retourna, lui présentant son dos, et, tout en s'éloignant pour rejoindre la porte, poursuivit, d'un ton de plus en plus menaçant :

— Et s'il faut que je mette les points sur les *i* dès maintenant pour te prouver que tu es à ma merci, je le ferai... avec plaisir même ! Tu es devenue bien trop irritante, bouffie d'orgueil et d'arrogance. Où est donc passée la gamine éplorée dont j'ai massacré les parents – à plusieurs reprises ? Henri t'a laissée te bercer d'illusions s'il t'a fait croire que le sang qu'il t'a donné en si grande quantité, ainsi que celui de ces lamentables vampires que j'ai engendrés par la suite, te conférerait la capacité de me tenir tête, pauvre idiot ! Le mouflet du prince est un plus non négligeable, mais tu m'appartiens dorénavant, corps et âme ! Je disposerai donc de toi comme je l'entends, est-ce assez clair ?

Une vague de fumée noire s'éleva tout autour de lui, constituée des mêmes visages hurlants que dans la caverne, et s'élança sur elle dans un gémissement d'outre-tombe, absolument terrifiant.

Elle perçut l'ordre intimé, celui de s'agenouiller immédiatement. La noirceur s'insinua en elle, par tous les pores de sa peau, et sa poitrine se serra sous la douleur et l'effroi qu'on tentait de lui communiquer.

Mais ses remparts tinrent bon et l'emprise du roi s'écrasa contre eux.

Avoriel s'arrêta net sur le pas de la porte qui conduisait à ce couloir que Cornélia connaissait de par ses songes, puis fit volte-face.

Alors elle se laissa immédiatement choir, tombant mollement à terre, la tête basse, conformément à la volonté du monarque.

Pour le moment, tout se déroulait selon ses plans. Avoriel la croyait quand elle prétendait ne s'être rendue que pour passer un accord avec lui. Il la croyait également lorsqu'elle se vantait d'être si puissante qu'il ne pouvait rien contre elle. Et il avait réagi exactement de la manière qu'elle attendait en lui faisant cette petite démonstration de force.

Elle ignorait s'il avait mis beaucoup d'énergie dans cette attaque. Probablement pas. Étant donné son état, il avait certainement retenu sa force pour éviter de causer le moindre préjudice à l'enfant qu'elle portait. Mais en tout cas, ses barrières avaient su lui résister, et c'était tout ce qui comptait. Enfin, ça, et le fait qu'il pense le contraire...

Mais pouvait-elle vraiment le tromper ?

Un doute la traversa durant les quelques secondes de silence figé, oppressant, qui s'écoulèrent alors. Avoriel l'observa attentivement, tandis qu'elle se tenait courbée, ainsi qu'il l'avait ordonné.

Puis le soulagement l'envahit quand il soupira, puis déclara d'un ton las et désabusé :

— Voilà qui t'apprendra à rester humble devant ton roi. C'est un conseil que je te donne, chère compagne, ne cherche pas à me défier, ou il t'en coûtera bien plus que tu ne peux le concevoir.

Un souffle de vent glacial lui effleura le visage et elle sut qu'elle était seule dans la pièce.

Avoriel était troublé et il avait besoin de se retirer pour réfléchir, c'était évident. Cornélia le comprenait si bien depuis qu'elle s'était infiltrée dans son esprit et avait passé en revue des pans entiers de sa mémoire. Ce qui lui donnait un avantage considérable, dont il n'aurait sans doute jamais conscience...

Par ailleurs, le roi sombre savait très bien, en vérité, que le sang des autres vampires de premier rang qu'elle avait ingéré – et qu'il avait manifestement pu déceler en elle probablement dès le début –, renforçait ses pouvoirs. Seulement, jamais il n'imaginerait que ses facultés, même ainsi renforcées, pourraient égaler les siennes, tant il était persuadé d'être puissant et unique.

Sur ce point, il se trompait. Mais rien ne serait possible s'il ne la sous-estimait pas. Aussi s'emploierait-elle dorénavant à jouer son jeu.

Cornélia se redressa, puis examina à nouveau la salle à manger. Où pouvaient-ils bien se trouver ?

Une chose était certaine, jamais Avoriel ne l'aurait laissée ainsi sans surveillance s'il avait existé un quelconque moyen pour elle de s'échapper. Et puisqu'elle n'avait reçu aucune injonction le lui interdisant, elle décida d'aller explorer les lieux, curieuse de découvrir l'endroit où, en songes déjà, il l'avait attirée.

Elle remonta un long corridor sombre, à peine éclairé par une poignée de chandelles, se rendit jusqu'au hall d'entrée, et fut stupéfaite de tout retrouver comme dans son souvenir... quoiqu'en plus poussiéreux, à l'instar de la grande salle à manger. Elle accéléra le pas devant la porte à double battant censée donner sur l'extérieur, lequel, dans ses rêves, n'avait été constitué que de brumes grises et opaques.

Son cœur cogna puissamment contre sa poitrine, témoignant de son anxiété, lorsqu'elle tourna la poignée. Elle prit une seconde pour réfléchir à ce qu'il conviendrait de faire si un jardin, ou bien une quelconque rue, apparaissait devant elle, puis poussa le lourd panneau de chêne avec brusquerie.

L'air sembla soudain se raréfier et ses poumons se contracter, sans plus pouvoir accueillir d'oxygène.

Comment était-ce possible ?!

Cornélia se retourna vers le hall, bien réel, puis revint à ce qui se trouvait derrière la porte.

Avoriel était-il en train de l'abuser ? N'était-ce là qu'une vulgaire illusion ?

Parce que si tel était le cas, elle était d'un réalisme absolument sidérant...

Elle se pinça le bras pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas, et ressentit aussitôt une douleur qui balaya ses derniers doutes. Elle descendit une à une les marches du perron, lequel était exactement comme dans son souvenir, à ceci près qu'il était envahi d'une centaine, peut-être même davantage, de curieuses statues de marbre blanc.

Mais ce n'était pas l'objet de l'étonnement croissant de Cornélia. Non, en vérité, ce qu'elle n'arrivait pas à comprendre, c'était comment ce

singulier château, au style si gothique qu'il évoquait quelque ancienne cathédrale, pouvait avoir été bâti ici, au cœur des entrailles de la Terre.

Tout autour d'elle, à perte de vue, ne régnaient que les ténèbres.

Cornélia se focalisa sur ce qu'elle voyait et tandis que le rouge teintait son champ de vision, usa de sa perception de vampire la plus aiguisée afin d'essayer de distinguer ce qui l'entourait.

Elle parcourut d'un pas prudent la distance qui la séparait du gouffre noir et sans fond qui délimitait le repaire souterrain d'Avoriel. Elle suivit le précipice, progressant avec la plus grande précaution juste au bord. Et, au bout d'une poignée de minutes, elle revint du côté de la porte d'entrée qu'elle avait laissée grande ouverte.

Aucune issue...

Il n'y avait absolument rien, pas un pont de pierre, ou même de cordes. Rien reliant le château d'Avoriel au monde et, par là même, à une sortie quelle qu'elle soit...

Pourtant, elle était dans la réalité. Elle n'aurait su l'expliquer, mais elle le sentait au fond d'elle-même. Cet endroit incroyable existait bel et bien.

Cornélia pivota pour contempler, d'un point de vue un peu plus éloigné, l'étrange demeure du roi des immortels.

L'édifice était parfaitement semblable à celui où l'avait invité le monarque en rêve, tandis qu'il se faisait passer pour un certain Aloys. À ceci près qu'il n'était pas fait de blocs de pierre, comme tout bâtiment normal, construit par la main de l'homme. Non, le château était entièrement formé par la roche, constitué uniquement de concrétions, lesquelles s'étaient employées à adopter le relief désiré.

Était-ce là l'œuvre d'Avoriel ? Était-ce lui qui avait modelé la pierre selon son souhait ? C'était tellement impressionnant, tellement grandiose... Même Henri, si puissant soit-il, n'avait jamais rien réalisé de semblable.

Puis l'œil de Cornélia fut attiré par un détail, à la périphérie de son champ de vision. Elle ne pouvait distinguer clairement ce qui se trouvait au-delà du gouffre tant l'obscurité était dense. Mais elle devinait les parois

rocheuses tout autour d'elle, formant une salle immense, au fin fond de la terre.

L'apparence de cette muraille naturelle, qu'elle ne parvenait pas à apercevoir clairement, avait toutefois quelque chose de dérangeant, d'effrayant, sans qu'elle puisse mettre le doigt dessus.

Elle alla là où le précipice était le plus éloigné du château et s'approcha au maximum du bord. L'abîme vertigineux s'étendait à ses pieds et elle ressentit les premiers signes du vertige. Mais elle ne renonça pas et resta immobile, à attendre que ses yeux s'habituent davantage et que sa vision exceptionnelle d'immortel s'ajuste à l'obscurité.

Puis elle les discerna et lutta pour ne pas reculer tandis qu'une onde glacée lui remontait l'échine.

Était-ce bien ce qu'elle croyait ?

Cornélia ravalait sa salive. Puis elle fit demi-tour et courut immédiatement jusqu'au château. Elle s'empara alors d'une des petites chandelles qui éclairaient si chichement l'intérieur de la grande demeure et revint à cet endroit précis. Elle leva la maigre flamme et eut confirmation.

Ce n'était pas son imagination qui lui jouait des tours. L'intégralité des parois qui composaient l'immense caverne était constituée de mains griffues, s'arrachant à la pierre, comme à la recherche de quelque chose à quoi se raccrocher. Constituée surtout de visages, défigurés par un hurlement silencieux, figés dans la roche, à l'instar de l'autre salle, au cœur du repaire d'Avoriel, où avait été enfermé Maxime des siècles durant. Cette pièce se trouvait d'ailleurs très probablement ici, dans ce château souterrain.

Toutefois, ici, les figures semblaient encore plus humaines, moins décharnées peut-être. Cornélia n'aurait su dire exactement quelle était la différence, mais il en existait bien une, c'était certain.

La roche était moite et luisante. Elle paraissait même, à bien y regarder, entièrement recouverte d'un liquide épais et sombre, lequel

dégouttait encore par endroits, produisant un son humide, se répercutant en écho.

Cornélia s'écarta légèrement du précipice et tourna encore sur elle-même pour prendre une nouvelle fois la mesure de cette gigantesque caverne accueillant rien de moins qu'une espèce de cathédrale en son sein. Il devait y avoir au moins des milliers, non, des millions, de personnes pétrifiées.

Mon Dieu... qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Pourquoi ? Avoriel avait-il choisi cela également ? Sa folie était si grande...

Un étrange murmure lui parvint alors. Cornélia crut d'abord qu'il s'agissait du sifflement du vent, avant de se rendre compte que c'était impossible. Là où elle se trouvait, aucune brise ne saurait l'atteindre. L'air était d'ailleurs comme figé, lourd et moite.

Elle tendit l'oreille et le chuchotement lui parvint à nouveau. Rapidement, d'autres, tout aussi désincarnés, se mêlèrent au premier, rendant toute compréhension impossible. Elle plissa les paupières, puis s'avança jusqu'au bord du gouffre, sidérée. Étaient-ce les visages des trois domestiques tués dans le songe qu'Avoriel lui avait imposé, qu'elle apercevait un peu plus loin ?

Elle hurla tout son saoul, vidant complètement ses poumons, lorsque des mains au contact froid, presque électrique, la tirèrent brutalement en arrière. Cornélia fut alors projetée dans les airs et atterrit lourdement sur le sol, s'étalant de tout son long, loin du bord du gouffre.

Avoriel se dressa devant elle, la fureur peignant ses traits, son aura noire, aux formes sans cesse changeantes, déployée à son maximum.

— Espèce de sotte ! cracha-t-il tandis que ses iris se chargeaient brusquement de paillettes rouges, ses yeux devenant tout à coup terrifiants, impossibles à regarder en face. Ne les écoute jamais ! Jamais, c'est assez clair ?! Peut-être que ton corps tout neuf de vampire te permettrait de survivre à la chute, mais certainement pas l'enfant que tu portes ! Veux-tu vraiment que l'héritier du prince aille rejoindre le mur des âmes ?

De quoi parlait-il au juste ? Pourquoi le monarque était-il à ce point en colère ? Qu'avait-elle bien pu faire pour le mettre dans cet état ?

Cornélia se redressa sur ses coudes et s'employa à essayer malgré elle de relever la tête afin d'aviser son interlocuteur. Mais une force noire, telle une vague glacée porteuse de néant et de mort, emplie d'un sombre désespoir, annihilant tout bon sentiment, toute autre intention que la soumission et la reddition sur son passage, tentait de l'en empêcher. Sans cependant parvenir à prendre tout à fait possession d'elle.

Elle renonça finalement et se contenta d'observer le buste d'Avoriel. Elle le vit rajuster la dentelle à ses poignets, comme pour s'exhorter au calme, puis épousseter machinalement ses vêtements à la trame usée, sans âge ni véritable couleur.

Un geste qu'Henri faisait si souvent... une manie presque.

En fait, jusqu'ici, elle n'avait jamais remarqué à quel point les deux hommes se ressemblaient, mais cela lui sautait aux yeux tout à coup. Et, en fin de compte, ça n'avait rien d'anormal. Henri avait été le descendant humain du roi sombre, et s'il était plus grand et possédait des cheveux d'une teinte nettement plus foncée que son aïeul, ils avaient en commun des traits fins, indéniablement beaux et charmeurs, et un regard clair, à peine bleuté.

Avoriel s'agenouilla devant elle et rapprocha son visage du sien. Ce qui obligea Cornélia à baisser plus encore le menton, puisque l'aura malsaine du monarque l'empêchait d'affronter directement son regard.

Il la maintint clouée au sol par sa seule volonté et elle ne chercha pas à lutter. Elle céda à chaque pression qu'elle percevait, sans même laisser le temps à l'envoûtement d'Avoriel d'arriver jusqu'à son esprit où ses barrières se dressaient toujours. Il ne fallait surtout pas qu'il les découvre.

— Je te briserai, susurra-t-il en lui insufflant des images qu'elle supposait horribles, mais qui ne faisaient qu'exploser en milliers d'éclats colorés avant même de l'atteindre – sans pour autant qu'Avoriel ait l'air de se rendre compte de quoi que ce soit. Ensuite je recollerai les morceaux un par un, selon mon inspiration, puis je te démembrerai de nouveau, si

jamais tu venais à tenter quoi que ce soit qui puisse nuire à l'enfant. Est-ce que tu m'entends ?

Elle hocha la tête et laissa l'effroi submerger ses traits et les larmes embuer ses yeux. Le roi des vampires était tellement sûr de lui, tellement imbu de lui-même, que la simple idée qu'elle ne fasse que jouer son jeu ne l'effleurait même pas.

De toute façon, comment aurait-il pu en être autrement ? Personne n'avait jamais réussi à lui résister jusque-là, pas même Henri, son descendant et tout premier immortel engendré. Pour quelle raison se méfierait-il d'une vulgaire hybride qu'il avait terrorisée des mois durant en s'insinuant dans son esprit à l'époque si désespérément faible ?

Puis Cornélia eut conscience de ce qui venait de se passer.

Avoriel avait cru qu'elle était sur le point de se jeter dans le vide...

Bien sûr, c'était évident maintenant. C'était pour cette raison qu'il était tellement furieux contre elle.

Et il s'était précipité pour la retenir... parce qu'il tenait plus que tout à la vie qu'elle portait en elle.

C'était sa première victoire. La toute première étape. Le roi sombre n'oserait jamais lui faire le moindre mal tant que son ventre abriterait son dernier descendant.

Ce concours de circonstances, cet imprévu, qu'avait pourtant présagé la Devineresse, compliquait peut-être la situation, mais il donnait à Cornélia un avantage incontestable, voire absolu, sur son ennemi.

— Le mur des âmes ? marmonna-t-elle en essuyant ses joues, incapable de ne pas relever cette information qu'avait sans doute laissé échapper par mégarde le roi.

Tout à coup, l'aura de noirceur qui entourait Avoriel s'évapora. Il soupira, puis tendit la main à Cornélia pour l'aider à se relever. Elle en fut très surprise, mais elle l'attrapa néanmoins et accepta son soutien – non sans parvenir cependant à retenir un incontrôlable tressaillement au contact étrange, toujours vaguement douloureux, de sa peau contre la sienne.

— Rentrons maintenant, souffla-t-il d'un ton singulièrement doux, qui sonnait tellement curieusement dans la bouche de ce monstre. Mieux vaut ne pas demeurer trop longtemps auprès d'eux, cela n'apporte jamais rien de bon. Tu as compris qu'il n'existait pas d'issue, n'est-ce pas ? Tu sais désormais que tu ne peux plus m'échapper ?

Elle acquiesça encore une fois d'un simple signe de tête, incertaine de pouvoir moduler sa voix comme elle le désirait tant elle était circonspecte.

Avoriel ne la lâcha pas lorsqu'elle fut debout et l'entraîna vers l'édifice d'un pas lent, comme s'il escortait une personne trop choquée pour se mouvoir seule. Quel genre d'images avait-il bien pu projeter pour qu'il imagine l'avoir autant perturbée ?

— Bienvenue dans ta nouvelle demeure, Cornélia, bienvenue au Château Sous Terre, lâcha-t-il tandis qu'il remontait le perron et qu'elle observait les statues de part et d'autre. T'y voilà pour de vrai cette fois.

Il n'ajouta pas « et pour de bon », mais lui lança à la place un regard on ne peut plus significatif.

Elle le suivit ensuite dans une partie du château qu'elle ne connaissait pas, qui n'était pas accessible dans les songes. Il ouvrit une porte et la fit entrer dans ce qui ressemblait à une chambre, meublée étrangement. On avait dû préparer cette pièce puisque aucune poussière ne s'était accumulée nulle part, contrairement au reste des lieux. Il y avait à quelques mètres de l'entrée une petite table ronde, sur laquelle était posée une flasque métallique, sans doute pleine de sang, ainsi que deux verres et deux fauteuils n'attendant qu'eux.

Un grand lit à la courtepoinTE beige et aux motifs floraux, assez moderne, était installé dans un coin, tandis qu'un autre, au dais de velours noir totalement clos, lui faisait face. Juste à côté se trouvait un cercueil de bois laqué clair, au style plutôt féminin – enfin dans la mesure où un cercueil pouvait paraître féminin –, placé sur une petite table aux pieds sculptés. Un piano à queue récent trônait au centre de la salle et, un peu plus loin, une coiffeuse de style baroque, proche de celle que la jeune fille avait possédée à Rougemont, lors de sa première vie. Enfin, installées

contre tout un pan de mur, de grandes armoires étaient ouvertes, dévoilant les bijoux qu'elles contenaient.

Avoriel avait essayé de composer leur chambre de façon à ce qu'elle lui plaise, en s'inspirant de ce qu'elle avait pu lui montrer durant les rêves qu'ils avaient partagés. Ce que Cornélia trouva terriblement dérangement...

— Tu t'habitueras à vivre ici, avec moi, tu verras, avança-t-il, très sûr de lui.

— Est-ce... *notre* chambre ? balbutia-t-elle, sans feindre son trouble.

Elle devinait parfaitement ce qui se cachait derrière les rideaux fermés. Il ne s'agissait pas d'un deuxième lit, comme le laissaient supposer les apparences, mais d'un trou. L'excavation où Avoriel reposerait tandis qu'elle serait au cercueil, ou bien dormirait, étendue sur l'autre couche, celle à l'édredon moderne.

Peut-être même désirerait-il, comme avec Henri, qu'elle le rejoigne dans la terre et s'ensevelisse avec lui...

Elle frissonna à cette idée et ne put faire autrement que croiser les bras sur sa poitrine, comme pour se réchauffer.

— En effet, ce sera notre chambre, confirma-t-il d'une voix qu'elle interpréta comme vaguement maussade – en tout cas dépourvue de toute trace de malice ou d'ironie. Même si tu préfères le nier, nous nous connaissons maintenant, toi et moi. Suffisamment pour partager cette pièce. Cela étant, tu pourras constater que je te laisse le choix, le cercueil et le lit te sont réservés.

Cornélia refusa de s'interroger sur cette curieuse attitude, ce geste qui ressemblait presque à de la prévenance, pour le moins inattendue de la part du monarque. Aussitôt, elle rendossa son masque et joua le rôle qu'elle s'était donné :

— Et puisque vous avez décidé que je vous appartiendrai corps et âme, que va-t-il se passer ? Serai-je au moins autorisée à sortir, de temps à autre, ou devrai-je me résoudre à oublier la lumière du soleil ?

— Tu ne quitteras pas le Château Sous Terre tant que tu n'auras pas donné naissance à l'enfant d'Henri. Ensuite, j'aviserai. Peut-être ferons-

nous plus tard quelques excursions à la surface ensemble. Je l'ignore encore, tout dépendra de toi et de ton comportement durant les mois à venir.

Il s'interrompit, puis pouffa de rire, retrouvant aussitôt son air arrogant, moqueur et méprisant :

— Quant au reste, dans la mesure où le plus pénible est déjà fait, tu n'as pas à t'inquiéter. Je t'ai certes beaucoup tourmentée pour obtenir ce que je désirais. Je suis un être cruel, sans morale ni principe, mais ce genre de pulsions ne m'anime pas. Disons que si un jour l'envie te prend de mettre tes charmes à ma disposition, je ne les dédaignerai certainement pas. Tu es tout de même ma compagne dorénavant, et qui sait, nous engendrerons peut-être toute une lignée de petits immortels absolument parfaits dans le futur. Mais pour l'instant, un seul héritier me convient tout à fait. Je ne m'abaisserai pas à quémander ce genre d'attentions de ta part, et bien moins encore à te soumettre et à t'humilier de cette façon-là. Tu me connais, c'est vrai, en partie du moins, mais n'essaie pas de me comprendre ou d'anticiper mes réactions, cela ne servirait à rien, et te serait impossible, quoi qu'il en soit. Crains-moi, car c'est là ta seule option, mais pas pour cette raison-ci.

Elle n'eut pas à simuler son soulagement, il était réel. Pourtant, découvrir qu'Avoriel ne la désirait pas vraiment charnellement contrecarrait quelque peu ses plans...

Cornélia avait besoin de son sang. Il détenait la clé du pouvoir, elle en était persuadée.

Elle devait à tout prix parvenir à se nourrir de la sève qui coulait dans les veines du roi sombre et prélever à la source même ses souvenirs les plus anciens. Ceux qui contenaient nécessairement les précieuses informations qui l'aideraient à l'anéantir sans que son engeance soit détruite avec lui.

Il existait forcément un moyen puisque le Taricheute et la Devineresse avaient survécu à la disparition de l'Ancien Clan. Mais Cornélia devait s'assurer qu'elle était sur la bonne voie avant de tenter quoi que ce soit.

C'était primordial. Jamais elle n'agirait sans être absolument sûre de ne pas tuer Henri en même temps que son créateur.

Il faudrait donc convaincre Avoriel par un autre moyen que celui-ci, la carte de la séduction serait inutile. Et peut-être n'était-ce pas plus mal finalement... D'autant plus qu'elle n'avait jamais eu aucune intention de trahir Henri de cette manière et qu'elle était loin de savoir comment charmer un homme du gabarit du roi de façon subtile, tout en se refusant à lui sans en avoir l'air.

Il fit claquer sa langue – d'agacement ou bien d'amusement, elle n'en avait aucune idée – tandis qu'elle restait silencieuse, plongée dans ses réflexions. Puis il alla s'asseoir dans l'un des deux fauteuils qui encadraient la petite table. Il croisa les jambes, s'accouda avec désinvolture au rebord de marbre, et appuya sa mâchoire sur sa main d'un geste plutôt gracieux pour un homme.

Il se mit alors à l'observer comme un laborantin observerait un rat sur lequel on viendrait de tester un produit nocif, s'attendant à le voir soit lutter avec hargne contre son sort, soit y succomber lâchement.

Cornélia ignorait complètement ce qu'elle était censée faire en cet instant. Elle était enfermée dans cette curieuse prison pour un bon moment, allait tenir compagnie à son pire ennemi et devait avant tout avoir l'air naturel. Elle avait déjà pleuré, un peu plus tôt, et n'allait pas déjà remettre ça. Elle était fière et ne supplierait pas. Non seulement cela ne changerait strictement rien à la situation, mais en outre ça n'aurait pas été crédible.

Parce qu'il avait raison, il la connaissait. Avoriel savait – ou plutôt *croyait*, puisqu'elle avait eu tout le loisir de changer ces derniers temps – qu'elle était impressionnable. Mais il savait également qu'elle pouvait se montrer courageuse et raisonnable.

Elle plongea les yeux dans ceux du vampire et prit un air perplexe.

Avoriel haussa les épaules et esquissa un mouvement ample de sa main libre pour désigner la chambre :

— Eh bien, mets-toi à l'aise. Qu'attends-tu donc ? Tu comptes garder cette immonde robe jusqu'à la fin des temps ? Choisis quelque chose de plus approprié, change-toi et viens me rejoindre. Tu dois avoir faim et j'ai ici ce dont tu as besoin, sous sa forme la moins noble j'en conviens, mais je sais que, pour le moment, tu le préfères ainsi. Cela ne fait même aucun doute.

Il eut un petit sourire condescendant et elle haussa les épaules, refusant de se montrer intimidée :

— Vous vous trompez, je préfère le sang sous sa forme la plus noble, soit directement pris à la veine du prince des vampires. Mais vous n'avez pas cela ici, alors je me contenterai de celui en bouteille que vous proposez.

Loin de se sentir offensé, Avoriel éclata de rire, manifestement surpris. Lui-même connaissait bien le goût de l'hémoglobine d'Henri pour en avoir usé et abusé lorsqu'ils vivaient ensemble. Il avait aussi connu la dépendance que cela entraînait, elle en était certaine.

Puis une lueur étrange s'alluma dans les prunelles du roi lorsque, après avoir pris au hasard une robe en soie grenat des années 1920, Cornélia commença à se dévêtir. Elle testait ses réactions et fut très étonnée, après ce qu'il avait admis au sujet de ses pulsions, qu'il la regarde retirer ses vêtements, puis en enfiler d'autres, avec autant d'attention et de curiosité.

Ensuite, lorsque ce fut fait, avec, bien entendu, le minimum de gêne adéquat, elle le rejoignit et prit place dans le fauteuil face à lui, à la table ronde. Il déboucha la bouteille et la servit d'abord, ainsi qu'il convenait, avant de remplir son propre verre. Puis il attendit qu'elle boive pour porter le sang, misérable, déjà épais et très peu appétissant, à ses lèvres.

Cornélia se força à ingurgiter ce liquide immonde, quasiment froid, et dont elle ignorait la provenance, parce qu'elle commençait à ressentir les premiers signes de la faim – ou du manque –, et qu'elle devait avoir les idées les plus claires possibles tant qu'elle serait au Château Sous Terre.

Elle fronça le nez malgré elle, incapable de cacher son déplaisir car elle n'était habituée qu'au meilleur sang.

Avoriel poussa un grognement désapprobateur :

— Ainsi donc vous enfreignez constamment mes lois, tous les deux ? Et les autres commettent-ils eux aussi ces mêmes péchés ? Ces sauvages dégénérés s'abreuvent-ils tous de leurs semblables ?

— Non, démentit-elle aussitôt, ayant à cœur de rétablir la vérité. Bien sûr que non. Personne ne remettrait en question les agissements du prince ou de sa compagne, mais vos règles n'en sont pas moins scrupuleusement respectées dans toute la société vampirique.

— *La société vampirique ?* ! s'esclaffa-t-il soudain. Il n'existe rien de tel à ma connaissance. Un terme bien sophistiqué pour désigner une bande d'abrutis sans envergure ni utilité, incapables de comprendre quoi que ce soit à l'incommensurable présent qui leur a été fait !

Cornélia songea qu'il était curieux que le roi méprise à ce point ses sujets, qui n'étaient rien d'autre finalement que sa propre engeance. Mais ce n'était pas vraiment un fait nouveau. Déjà, dans les souvenirs volés à Henri, elle avait vu combien le monarque se contrefichait des autres immortels. Seul importait celui qu'il considérait comme son fils... le dernier lien avec son humanité perdue, en fin de compte.

Ce qui en disait probablement plus long sur lui qu'il ne l'admettrait jamais.

Il pointa un doigt menaçant sur elle, changeant brusquement d'humeur, puis il siffla avec aigreur :

— Et tu n'es plus la compagne du prince, retiens bien cela, Cornélia ! Tu es celle d'un roi désormais ! Nous célébrerons cela comme il se doit dès demain et tu auras droit à ce qui se fait de mieux, très chère Reine.

Voilà qui n'était pas vraiment pour la rassurer. Mais pour Henri, pour le sauver, et pour en finir avec ce monstre, elle était prête à tout. Même à jouer la comédie d'une autre cérémonie !

Là-dessus, Avoriel avala son troisième verre, grimaça de dégoût, puis se leva pour ensuite se glisser derrière les grands rideaux noirs. Le bruit

de la terre humide que l'on déplace se fit alors entendre et elle sut que le monarque venait de s'ensevelir.

Désemparée, elle préféra ne pas songer à ce qui l'attendait et se força à terminer son verre de sang à moitié coagulé. Après cela, elle ouvrit le cercueil qui lui était dévolu et s'allongea à l'intérieur, parce que c'était encore ce qu'elle avait de mieux à faire. Elle serait certes vulnérable ainsi prostrée, paralysée au fond de son caveau, mais profiterait également d'un semblant de régénération avant d'attaquer les nouvelles épreuves à venir. Ce qui, présentement, lui apparaissait comme indispensable.

Cependant, l'effet ne fut pas vraiment celui escompté. Une fois enfermée dans la boîte, elle sentit ses membres se raidir et le sang affluer tout autour d'elle. Mais ni l'habituel apaisement, ni le sommeil ne vinrent à elle. Au lieu de ça, elle éprouva une sensation de frustration inexplicable, si intense qu'elle en était douloureuse.

Son corps sortit brutalement de la catatonie du vampire, puis il fut parcouru de petits tremblements, à peine visibles extérieurement, mais à la limite du supportable. Cornélia quitta donc son cercueil avant que le processus de régénération soit tout à fait terminé et, de plus en plus mal, s'effondra sur le lit.

Elle frissonnait, mais elle avait trop chaud pour se glisser sous les couvertures. Aussi demeura-t-elle ainsi, immobile, une sueur épaisse et morbide lui poissant le cou, recouvrant bientôt l'intégralité de sa chair. Elle se mordit le poing pour ne pas céder à cette souffrance, autant physique que morale.

Henri lui manquait de toutes les manières possibles. L'abîme que cette perte avait creusé en elle était immense, et la dépendance à son sang qu'elle avait développée rendait les choses plus pénibles qu'elle n'aurait pu l'imaginer.

Vivait-il cela, lui aussi ? Que pouvait-il bien faire en ce moment même ? Se tordait-il de douleur, tout comme elle ? Le lien était rompu, elle ignorait totalement ce qu'il éprouvait, s'il allait bien ou non...

Enfin, il était évident que non. Mais au moins était-elle loin désormais. Ses blessures, rouvertes par son entremise, se refermeraient donc. C'était le plus important.

Elle finit par s'endormir à cette pensée, laquelle l'avait aidé à se détendre un peu. Mais ses rêves furent peuplés de cris de rage et de douleur, d'appels ténus, lancés par Séraphin, ainsi que de funestes murmures... l'écho des âmes.

Elle revit la foule des statues amassées sur le perron, et parmi elles se tenait Eléonore, sa mère lors de sa première vie, figée dans le marbre. Des larmes de sang s'écoulaient de ses yeux sans vie...

Lorsque Cornélia rouvrit les paupières, après avoir sommeillé peut-être des heures – ou bien seulement quelques minutes, elle n'en savait rien –, elle se retrouva face à son pire cauchemar. Avoriel, debout au pied de son lit, la contemplait avec cette étrange et dérangement curieuse.

— Ainsi donc, tu possèdes encore cette faiblesse ? constata-t-il, son expression oscillant entre l'envie et la déception. Tu dors comme n'importe quel vulgaire mortel ?

Elle se redressa tout en remettant ses cheveux en place, inquiète que les clous qui y étaient cachés ne deviennent visibles. La même lueur que la veille, lorsqu'elle avait retiré ses vêtements, sembla s'allumer au fond des prunelles mornes du roi.

— En effet, j'ai conservé ce défaut malgré mes efforts pour devenir vampire à part entière, admit-elle d'un ton acerbe.

Ce qu'Avoriel ignorait, c'est que c'était là l'une de ses plus grandes forces, ses songes lui donnant accès à un pouvoir qu'il ne soupçonnait même pas.

— Le sang d'hier n'a servi à rien, remarqua-t-il en reniflant de désappointement. Tu as de gros besoins pour une hybride. Mais je veillerai à ce qu'ils soient comblés. Il est vrai que tu te nourris pour deux dorénavant. Les présents que je t'ai réservés sauront y remédier pour un moment, du moins je l'espère.

Il se tourna pour aviser les armoires, encore ouvertes, et lança derrière lui :

— Habille-toi et suis-moi.

Cornélia obéit sans rien dire et le dépassa pour s'approcher des merveilleux vêtements rassemblés dans les placards. Avoriel avait pensé que cela lui plairait, et il avait eu raison. Elle aimait beaucoup les tenues anciennes qu'il avait choisies pour elle. Même si ça la perturbait de devoir le reconnaître, le monarque avait du goût.

Elle passa la main sur les étoffes, en écarta certaines, puis s'apprêtait à sortir une robe lorsque le vampire l'interrompit en soupirant d'exaspération :

— Oublie cela, ce que tu portes fera amplement l'affaire.

Elle pivota, perplexe, et surprit encore cette lueur. Était-ce son imagination ou les iris d'Avoriel venaient-ils de se teinter de rouge ?

Elle n'eut guère le temps de s'interroger davantage que déjà il filait à toute allure hors de la chambre. Elle venait de se réveiller et était encore un peu engourdie, mais elle prit sur elle et s'empressa d'emboîter le pas au monarque. Elle le suivit jusqu'au troisième étage, dans ce qui était certainement la salle la plus haute.

Une trentaine de vampires, qu'elle n'avait jamais vus de toute sa vie, se tenaient là, de part et d'autre, et écarquillèrent les yeux à leur arrivée. C'est à peine si elle se rendit compte qu'Avoriel avait pris sa main pour la placer au creux de son coude. Une décharge électrique remonta le long de son bras, comme toujours à son contact.

Cornélia s'était crue seule au château avec Avoriel, mais elle s'était trompée. Apparemment, une partie de ses partisans y séjournait également. Sur leurs visages à tous, elle pouvait lire l'admiration pleine de crainte qu'ils éprouvaient tous pour leur maître, proche de la vénération... ou bien du fanatisme.

Qu'allait-il donc se passer ? Le roi avait parlé d'un présent, ainsi que d'une cérémonie, et elle s'attendait au pire. Elle s'y était préparée. Elle

s'exhorta au calme et à l'indifférence. Elle jouerait le jeu, quoi qu'il arrive, trop de choses dépendaient d'elle maintenant.

Elle remarqua parmi l'assemblée Adrian, le vampire qui avait, il y a quelque temps, tenu un établissement de jeu près de Londres et qui avait ensuite séjourné à Reddening House, emprisonné contre son gré. Grâce à Alphaïce, il s'était enfui avec Emma, l'entraîneuse que Cornélia avait bien failli réduire en cendres.

Où était-elle d'ailleurs ?

Si son ami était ici, pourquoi celle qui avait prétendu avoir été l'une des maîtresses du roi sombre n'était-elle pas ici, elle aussi ?

Mais l'attention de Cornélia fut subitement attirée par autre chose. Soudain, une rafale de vent souffla tout autour d'elle et une brume obscure s'éleva, les enveloppant, elle et Avoriel. Elle crut distinguer des formes étranges, mais tout évoluait si vite qu'elle ne put déterminer quoi exactement.

Les vampires dans l'assemblée se raidirent, puis tombèrent tous à genoux en toussant. Comme si, tout à coup, l'air s'était fait trop rare. Ils suffoquaient, subissant docilement l'emprise terrible du monarque.

— Prosternez-vous devant votre reine ! ordonna Avoriel de sa voix la plus pénétrante et glaçante.

Les volutes noires accélérèrent leur danse, impalpables et pourtant si néfastes et malsaines, et les vampires se tordirent en gémissant, de douleur ou d'effroi, ou peut-être les deux. Pourtant, Cornélia, elle, ne ressentait rien, aucune pression ne venait cogner contre ses barrières. Elle était avec lui désormais. Ou plutôt à lui. Elle n'avait plus posé de problème depuis la veille, Avoriel lui épargnait donc naturellement cette curieuse expérience.

Elle s'interrogea un instant sur le motif d'une telle démonstration de force, puis comprit, en avisant l'homme à ses côtés, au cœur et à l'origine de la tourmente, que quelque chose n'était pas normal.

Avoriel ne démontrait pas simplement sa puissance, il ne cherchait pas à prouver son ascendance sur ses sujets. Non, il se nourrissait... à moins

que ce ne soit les esprits qui l'habitaient...

La figure du monarque s'était transformée en une espèce de masque résigné et indifférent, tandis qu'elle percevait les effluves de la peur et de la douleur, toutes ces puissantes émotions, affluer en lui, le rejoindre pour apaiser l'entité ancestrale qui avait trop longtemps sommeillé avec lui.

Puis, soudain, tout cessa.

Les ténèbres s'immobilisèrent dans l'atmosphère un très bref instant, puis réintégrèrent le corps du roi.

— Que l'âme prête à s'offrir s'avance, lança-t-il alors, maintenant Cornélia près de lui.

Tandis que les vampires se relevaient lentement, se remettant péniblement de l'épreuve, une adolescente en larmes, du sang s'écoulant de ses deux narines, se détacha du groupe pour venir vers eux. Elle tremblait de tous ses membres et se tenait pliée en deux, une main sous son nez et l'autre appuyée sur son ventre. Pour elle, la séance d'Avoriel avait été encore plus éprouvante que pour tous les autres, car elle n'était qu'une simple humaine.

Entièrement revêtue de noir, une grosse croix en argent portée volontairement à l'envers sur la poitrine, elle semblait hésiter et jetait des regards éperdus à tous les membres de l'assemblée.

— Envoûte-la et impressionne-moi, chuchota Avoriel à l'oreille de Cornélia.

Elle avait imaginé que cela se passerait ainsi. Cependant, ça n'en était pas moins difficile.

Cornélia se résolut et tendit la main devant elle. Elle pénétra en un éclair l'esprit de la jeune fille et referma ses griffes imaginaires sur elle. Le vide envahit les prunelles de l'adolescente et ses lèvres se retroussèrent tandis qu'elle s'élançait vers la nouvelle reine des vampires. Elle noua ses doigts aux siens et exécuta une élégante révérence en riant aux éclats, dans un état d'hébétude proche du délire.

— Est-elle à ta convenance, ma chère ? s'enquit Avoriel en considérant Cornélia avec un soupçon de défi dans le regard.

Cette dernière plissa les yeux et sourit à son tour :

— Absolument.

Elle sentit son emprise flancher, chassée par une autre, comme l'eau claire serait balayée par une vague de marée noire, l'envoûtement du roi sombre. L'adolescente se redressa et se mit à sangloter et à supplier, mais Cornélia savait qu'il s'agissait d'un test. Elle comprit ce qu'Avoriel attendait d'elle quand il saisit la jeune fille et se pencha sur son cou.

Alors elle l'imita. Ensemble, ils partageraient cette vie. Ensemble, ils sacrifieraient cette pauvre innocente, qui ne connaîtrait jamais l'âge adulte...

Cornélia aperçut les crocs du roi et mordit en même temps que lui la gorge tendre de la jeune fille. Puis elle but, adaptant sa cadence à celle d'Avoriel, lente et puissante.

L'adolescente avait peut-être voulu sacrifier son âme en accompagnant des immortels jusqu'au Château Sous Terre, mais c'était Cornélia qui perdait la sienne en l'acceptant.

Le dernier battement de cœur vint rapidement et ils l'avalèrent en même temps, sous le regard de tous les vampires rassemblés en ce lieu maudit. Le corps de la jeune fille retomba mollement et Cornélia crut qu'elle allait s'écrouler elle aussi, après ce dont elle venait de se rendre coupable.

Mais au lieu de ça, elle demeura droite, de marbre, incapable de réfléchir.

Avoriel lui adressa un sourire satisfait, puis, de ses lèvres froides, lui embrassa le dos de la main. Et elle y fut tout à fait insensible. Aucun frisson d'effroi ne la parcourut cette fois. Rien.

— Il est temps de nous faire une petite démonstration de tes fabuleux pouvoirs, ma reine, déclara le monarque, les yeux pétillants de cette lueur bizarre qu'elle avait vu prendre vie la veille. Où est la brûlée ?

Avoriel s'était tourné vers Adrian, lequel baissa la tête et s'éclipsa par la porte du fond. Ce dernier revint une poignée de secondes plus tard en

poussant un fauteuil roulant dans lequel semblait se trouver une personne âgée, recouverte d'un grand voile noir.

Le tissu fut brusquement rejeté en arrière et révéla une silhouette à peine humaine, totalement décharnée, à qui il ne restait apparemment plus qu'un bras et une jambe. La peau, entièrement noire, carbonisée, se tendait atrocement sur les os et son visage avait perdu toute identité. Ses orbites étaient creuses et vides et tout avait l'air mort dans ce corps. Pourtant, la poitrine se soulevait faiblement et un sifflement prouvait que l'oxygène parvenait encore jusqu'aux poumons de la créature.

— Ton feu la dévore encore, expliqua Avoriel avec ce sourire curieux, froid et cruel qui le rendait si démoniaque. C'est extraordinaire, vois-tu...

Alors Cornélia fit le lien et ce qu'elle refusait d'admettre s'imposa à elle. C'était Emma, dans ce fauteuil. La femme vampire qu'elle avait affrontée et qu'elle avait à moitié réduite en cendres.

Le monarque insinuait qu'elle était responsable de son état présent et elle sut que c'était le cas, qu'il ne mentait pas. Sa haine envers l'entraîneuse était restée intacte, et avec elle, son feu. Elle l'avait maintenu, sans réellement l'avoir décidé. Ou, tout du moins, elle ne l'avait jamais vraiment interrompu.

C'était de sa faute si cette femme subissait ce calvaire.

Pourquoi personne, quand elle se trouvait à Reddening House, ne lui avait-il dit qu'Emma continuait à souffrir par sa faute ? Pourquoi Henri ne l'avait-il pas prévenue ? Elle aurait pu mettre un terme à tout ça en un rien de temps...

Et détruire par conséquent une précieuse source d'informations. Voilà pour quelle raison on l'avait tenue à l'écart des prisonniers.

— Il serait peut-être préférable d'en terminer maintenant, tu ne crois pas ? lui demanda Avoriel. C'est plutôt répugnant et je l'ai assez vu comme cela. On s'en lasse vite, finalement. Dès lors que les nerfs sont détruits, la souffrance diminue, je le crains. On n'en tirera plus rien, alors autant en finir.

Cornélia déglutit, ravalant sa consternation et la vague d'épouvante qui montait en elle. Et, sans plus écouter le roi déblatérer pour se moquer de ce qu'était devenue la femme vampire, elle appela le feu destructeur et le projeta aussi sec sur sa victime.

Des cris se firent entendre parmi la foule de spectateurs et certains s'écartèrent, effrayés, tandis que le corps calciné retombait en poussière, se déversant aux pieds du fauteuil.

Avoriel plissa les paupières et approuva d'un signe de tête, comme s'il saluait un exploit :

— Bien, très bien, ma reine. Et à présent, que dirais-tu de régler son sort à ce mécréant, incapable de localiser le lieu où vous l'aviez enfermé ? Ne t'a-t-il pas, par ailleurs, causé du tort également ?

De l'index, il désigna Adrian. Celui-ci blêmit et n'eut même pas le loisir de s'agenouiller pour supplier que déjà, il se figeait, de longues zébrures sombres fêlant sa chair. Avant qu'il ne retombe, lui aussi, en un tas de cendres fumant.

Cornélia n'éprouva aucun remords. Elle ne connaissait pas cet homme, mais c'était sans importance. Tout ce qu'elle ressentait, c'était des fantômes de crampes à l'estomac et un vertige inquiétant.

Le rire clair et dissonant d'Avoriel lui parvint aux oreilles, puis cessa d'un coup, sans qu'elle comprenne pourquoi. Ses jambes devinrent aussi molles que du coton et elle fut soulevée de terre, se retrouvant presque inconsciente dans les bras de son pire ennemi.

Son pire ennemi qui affichait soudain une mine soucieuse...

Lorsqu'elle refit surface, Cornélia était étendue dans le lit de satin crème, dans le cercueil de couleur claire qui lui était dévolu. Ses membres s'agitaient tout seuls et Avoriel s'efforçait de la retenir pour qu'elle ne se cogne pas contre les parois de bois.

— Voilà ce que l'on gagne à abuser du sang d'immortel, sombre imbécile ! s'exclama-t-il, très en colère. Le manque est l'un des pires tourments qu'un vampire puisse connaître !

Ses yeux rougeoyaient dans la pénombre de la chambre. Cornélia se sentit alors si mal qu'elle ne put retenir ses larmes, des vraies cette fois, et gémit malgré elle :

— Le bébé...

Avoriel grogna de mécontentement. Il secoua la tête, puis se mordit furieusement l'avant-bras, avant de le tendre au-dessus des lèvres de Cornélia. Cette dernière ouvrit grand la bouche et accueillit le sang du roi avec avidité et soulagement.

Jamais elle n'aurait imaginé qu'il suffisait qu'elle en ait besoin pour qu'Avoriel le lui cède. Non, en réalité, il ne le faisait pas pour elle, elle le savait bien...

— Dès que l'enfant sera là, tu réapprendras à te nourrir normalement, nous sommes d'accord ? transigea-t-il en pressant la plaie contre sa bouche, sans la quitter du regard.

Bien sûr, il le lui offrait pour que l'héritier d'Henri, *son* héritier, survive. Mais peu importait, elle allait obtenir enfin ce qu'elle désirait et elle n'avait pas eu à séduire ce monstre, c'était tout ce qui comptait...

CHAPITRE 25

Cauchemar Sixième, La Quintessence du Mal

Aussitôt la dernière gorgée de ce sang exceptionnel, à la saveur indescriptible – bien que proche de celle d’Henri –, avalée, Cornélia sombra, coulant à pic, engloutie dans des eaux noires et agitées. Elle ne fut d’abord qu’un pantin, malmené, traîné par le courant, un peu plus proche de la noyade à chaque nouvelle lame de fond.

Puis elle sut ce qu’elle devait faire et entreprit de nager, luttant contre ce chaos.

Aller le plus profondément possible dans cet océan trouble, c’était ça son objectif.

Se rendre aussi loin que le lui permettaient ses pouvoirs afin de remonter le fil des souvenirs d’Avoriel. Ce qu’elle cherchait se trouvait au commencement, durant sa vie de mortel. Car il en avait eu une, cela ne faisait plus aucun doute.

Elle était déjà descendue très bas lorsqu’elle entendit, brouillés par toute cette eau, les cris de ces voix étranges, inhumaines et glaçantes, qui s’adressaient souvent au monarque. Mais elle les ignora et poursuivit, s’enlisant dans une masse liquide toujours plus dense, que nulle lumière ne saurait percer.

Elle étouffait, le manque d'air se faisait de plus en plus douloureusement sentir. La sensation devenait presque insupportable, mais elle savait que rien de tout ça n'était réel. Elle irait jusqu'au bout, quoi que lui coûte cette expérience. Elle ne pouvait pas faire marche arrière et n'avait pas droit à l'erreur.

Mais ce passé tellement lointain était enfoui si profondément...

Alors que la vase emplissait sa bouche, sa gorge, et s'insinuait jusque dans ses poumons, tandis que, dans un réflexe, elle avait fini par relâcher son souffle, elle perçut des rires d'enfants.

Des rires moqueurs.

Méchants...

— Crève, sale rebut puant !

Un choc violent. La douleur, brûlante et vibrante, irradiant tout autour du point d'impact. Et l'humiliation, cuisante, avec son arrière-goût amer. Mais il avait l'habitude. Il encaisserait, comme toujours.

D'autres pierres le heurtèrent, à l'épaule, dans le ventre, et l'une d'elles lui aurait percuté la tempe s'il ne s'était pas immédiatement protégé le visage d'un bras.

Avel recula encore, puis trébucha et atterrit brutalement sur les fesses, s'attirant alors de nouvelles moqueries. Il rampa en arrière et lâcha un pauvre gémissement, pris de panique, pour le plus grand bonheur de ses petits tortionnaires.

Le mur d'une des habitations – malheureusement pas la sienne – stoppa sa lente et pénible progression et il resta là, prostré, supportant les jets de cailloux sans protester.

Un projectile plus gros que les précédents frôla son crâne, faisant frémir ses cheveux clairs. Et un cri, plus blessant que les autres, transperça les rires, en même temps que le cœur d'Avel :

— J'aurais voulu que tu meures ! Tu me fais tellement honte, l'avorton !

Avel n'osa pas baisser le bras, ni ouvrir les yeux. Il n'en avait pas besoin de toute façon. Il avait parfaitement reconnu la voix de son frère,

ainsi que cet horrible surnom dont il l'affublait continuellement... et qui avait été repris par tous les enfants du village.

Ainsi donc Lucius s'était joint aux autres ?

Avel ne s'attendait pas à ce qu'il prenne sa défense, il ne l'avait jamais fait jusqu'à présent, mais de là à ce que lui aussi se mette à lui jeter des pierres...

Il s'efforça de ne pas pleurer ni crier. S'il subissait en silence, cela passerait plus rapidement. Aussi serra-t-il les dents afin de ne plus laisser échapper la moindre plainte.

Comme attendu, les rires s'estompèrent et la pluie de cailloux se raréfia, jusqu'à s'interrompre tout à fait. Lorsque Avel se décida à entrouvrir les paupières, il vit une silhouette dressée devant lui. Une silhouette bien plus grande que lui-même, bien plus épaisse également.

Celle d'un petit garçon de sept ans en pleine santé, brun, aux cheveux bouclés et brillants, comme ceux de tous les autres, alors que les siens étaient filasse et d'une teinte pâle, indéfinissable, tout comme sa peau.

Pourtant leurs traits étaient semblables. Tellement de similitudes et à la fois si différents... Les frères jumeaux n'étaient-ils pas censés être identiques en tous points ? Pourquoi eux ne l'étaient-ils pas ?

Avel revint brusquement à la réalité quand Lucius leva la main, un énorme silex aux arêtes acérées et inquiétantes coincé entre les doigts.

Alors ils n'en avaient pas fini ? Pourquoi ne le laissaient-ils pas en paix ? Son propre frère allait-il vraiment le frapper, quand tous les autres s'étaient tus pour admirer le spectacle ?

— Tu n'étais pas censé vivre, Mort-Né ! siffla Lucius, la haine brûlant au fond de ses prunelles.

Ça aussi, Avel l'avait déjà entendu. En revanche, ce surnom-là, son frère ne l'en affublait qu'en de plus rares occasions et uniquement lorsqu'ils étaient seuls. Jamais en public, l'histoire de leur naissance étant supposée demeurer secrète.

— Ça suffit ! ordonna soudain quelqu'un au loin. Arrêtez ça immédiatement, bande de petits chenapans !

Des bruits de pas précipités se firent entendre. Leur père, un homme respecté à travers tout le pays, et au-delà de ses frontières même, pour ses talents de forgeron, venait vers eux.

Lucius eut un rictus mauvais, prêt à lui porter le dernier coup, le plus douloureux sans l'ombre d'un doute. Puis il renonça, laissa retomber le caillou au sol et se tourna pour affronter Arun, tandis que les autres enfants s'enfuyaient à toutes jambes.

Elina n'était pas parmi eux et Avel en éprouva un certain soulagement.

— Mais pourquoi vous vous en prenez encore à lui ?! s'indigna leur père en attrapant Lucius par le bras pour le secouer vivement. Pourquoi, hein ?! Tu ne crois pas qu'il souffre assez comme ça ? Regarde-le, enfin !

Avel lutta encore pour ne pas fondre en larmes devant cette ultime humiliation, la pire de toute.

Arun ne l'avait jamais aimé.

Après tout, leur mère était morte juste après sa naissance et, sans l'avoir jamais admis, il le tenait pour responsable, il le savait bien. Mais il le tolérait néanmoins, parce qu'il le fallait. Leur père ne voulait pas qu'on accable davantage son deuxième fils, tout simplement parce que le sort s'en était déjà suffisamment chargé.

Avel était petit, malingre, souffreteux et très laid avec sa peau presque transparente qui ne supportait pas le soleil, sa chevelure quasiment blanche et ses yeux aux reflets rougeoyants, que certains qualifiaient de démoniaques.

On ne lui avait jamais expliqué, évidemment, c'était même un sujet tabou, mais Avel – tout comme son frère, par ailleurs – avait surpris les adultes parler entre eux des circonstances de sa naissance. De l'horreur qu'avait été l'accouchement, après que le premier des deux jumeaux, Lucius, était venu au monde.

Son frère n'avait posé aucun problème, et personne ne s'attendait à ce qu'il y ait un deuxième enfant. Ce n'était qu'une fois le premier fils né, que le calvaire de leur mère avait commencé. Elle avait alors souffert le martyre et s'était peu à peu vidée de son sang. Son agonie avait duré plus

de vingt-quatre heures avant que le second garçon – lui – ne puisse être finalement expulsé.

Puis elle s'était éteinte, épuisée et anémiée, en constatant que ses efforts avaient été vains et que le bébé était en fait mort-né. Quelques minutes plus tard, alors qu'on l'avait laissé sur la couche, au côté de la morte, les premiers cris d'Avel ébranlaient la maison pour se mêler à ceux de son frère, stupéfiant tout le monde.

— Il a encore raconté des mensonges, Papa ! se plaignit Lucius. Quand les autres lui ont demandé ce qu'il faisait, à rester là comme l'idiot qu'il est, à regarder les montagnes pendant des jours entiers, il a répondu qu'elles l'appelaient. Il est complètement fou et il me fait honte ! Il fait honte à notre famille !

— Tu as dit ça, Avel ? se récria leur père en relâchant son premier fils pour relever le second sans ménagement. Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête, bon sang ?! Je t'avais interdit de répéter ce genre de bêtises ! Tu crois que tu n'effraies pas déjà assez les autres comme cela ? Tu aimes qu'on te traite comme un attardé, c'est ça ?

Il ne répondit pas. Il ne leva même pas le nez pour regarder Arun. Il saignait au bras et il avait mal au ventre, là où un des projectiles l'avait frappé. Mais tout ce qui inquiétait son père était ce qu'il avait pu raconter ou non au sujet des montagnes.

Pourtant, c'était la vérité. Et on lui avait appris qu'il fallait toujours dire la vérité. Mais pas celle-ci. Pourquoi les adultes étaient-ils tous si effrayés par ce qui se trouvait là-bas ? Et pour quelle raison refusaient-ils tous si obstinément de croire que – entre autres choses, car beaucoup d'esprits errants de toutes sortes venaient également régulièrement lui rendre visite – le Mont aux Morts lui parlait ?

Avel l'entendait, il percevait ses multiples voix sifflantes portées par le vent. Il ne comprenait pas ce que la montagne disait, il ne parlait pas la langue dans laquelle elle s'exprimait, mais il savait qu'il s'agissait d'un appel.

Les autres enfants refusant de jouer avec lui, il pouvait passer des heures entières à les écouter, à essayer de déchiffrer leur message. Mais jamais il ne s'aventurait à essayer de leur répondre, et bien moins encore à quitter le village pour aller à la rencontre de l'origine des voix. On le lui avait interdit...

— Le garçon est maudit, voilà tout, cracha la doyenne du village. Et si le Mont aux Morts le réclame, peut-être devrions-nous le lui offrir ?

— Non ! refusa Arun avec véhémence. Avel me fait parfois peur à moi aussi, je le reconnais. Mais il est quand même mon fils et il est hors de question de l'envoyer là-bas, dans ces montagnes d'où personne ne revient jamais ! Enfin, sois un peu raisonnable, ce ne sont que les élucubrations d'un enfant. Il répète probablement les histoires que d'autres lui ont racontées, rien de plus. L'ancien culte a été aboli depuis des générations et aucun malheur ne nous a frappés. Ce ne sont que de vieilles légendes et il n'y aura pas de nouveau sacrifice, un point c'est tout ! Je refuse de perpétuer cette ignoble tradition, ce temps est révolu.

Avel s'était arrêté près de la porte, tandis qu'il rentrait chez lui après avoir profité de l'air frais du soir pour aller se dégourdir un peu les jambes. Entendre la doyenne parler à son père l'avait surpris, aussi avait-il décidé d'attendre et d'écouter la conversation, si désagréable soit-elle pour lui.

Il se plaqua contre le mur, et, fatigué d'entendre toujours les mêmes ragots colportés sur lui, se laissa glisser au sol, s'asseyant sans bruit, adossé au mur de la maison.

À dix-sept ans, absolument rien n'avait changé. Lucius avait encore grandi, s'était encore épaissi, à l'instar des autres enfants. Mais pas lui... ou si peu. Il toussait toujours autant, était toujours aussi fragile, et se voyait invariablement la cible de toutes les moqueries.

Il avait peu à peu appris à ne plus parler du chant plaintif des montagnes, à ne jamais évoquer les spectres qui venaient parfois à sa

rencontre et, par conséquent, à ne jamais transmettre les messages que ces esprits tourmentés désiraient le plus souvent adresser à ceux qui leur avaient été proches autrefois.

— Le garçon n'a plus l'excuse de la jeunesse, il n'est plus un enfant, plaïda la vieille. De plus, il ne t'est d'aucune utilité, il est trop faible pour travailler, ou ne serait-ce que mettre le nez dehors en pleine journée. Il ne vivra pas longtemps de toute façon, étant donné sa pauvre constitution, et il attise la haine autour de lui. Il n'apporte rien de bon à personne. Si quelque chose arrive, tout le monde le tiendra pour responsable. Tu sais qu'ils sont tous prêts à le lyncher, et ça arrivera, un jour ou l'autre. L'envoyer au Mont aux Morts apaisera les tensions. Et qui sait, peut-être y survivra-t-il ?

La doyenne avait raison, dès qu'une poule venait à mourir, on l'accusait. À en croire les autres, il était à l'origine de tous les maux, allant des sécheresses jusqu'aux rages de dents... On l'avait même suspecté d'avoir quelque chose à voir avec le décès du chien de leur voisin.

— Tout seul, dans le désert ?! s'emporta Arun. Tu racontes n'importe quoi ! Tu es celle qu'il dérange le plus depuis qu'il t'a dit que ton époux ne t'en voulait pas d'avoir abrégé ses souffrances. Tu veux te débarrasser de lui, admets-le !

Une regrettable erreur. Avel n'aurait jamais dû confier cela à la doyenne, quelques années plus tôt. Elle l'avait giflé et traité de menteur, puis elle l'avait ignoré. Mais il n'était pas dupe, il avait remarqué la lueur d'angoisse et de suspicion qui était née dans son regard après cela.

— N'oublie pas que j'étais là le jour de sa naissance, j'ai vu ce qu'il a fait endurer à ta femme, et je l'ai vu mort, siffla la doyenne, prenant un ton menaçant. J'ai contemplé le cadavre bleu de ton fils, avant qu'il ne se mette tout à coup à respirer et à vagir – réussissant presque à se faire passer pour un bébé ordinaire –, au moment même où l'âme de sa mère quittait son corps !

— Comment pourrais-je l'oublier, vieille bique ?! tonna Arun. Les dieux m'ont donné cet être étrange pour fils et je dois respecter cela,

l'élever comme mon garçon, même si sa simple vue me fait frémir et me dégoûte parfois. Mais qu'y puis-je au juste ? C'est sans doute là mon châtement, ma pénitence pour racheter mes fautes. Alors je l'endure et je me contente de serrer les dents lorsque la honte me submerge.

La poitrine d'Avel se serra et il eut subitement encore plus de mal à respirer que d'habitude.

Tout cela, il le savait déjà.

Il le savait depuis des années. En dehors d'Elina, cette jeune fille si jolie qu'il ne regardait que de loin, et qui ne lui avait jamais rien dit d'offensant, tous les autres lui avaient déjà craché au moins une fois leur haine au visage. Il ne pouvait ignorer que personne ne l'aimait... pas même son propre père.

Avel se releva, s'efforçant de ne pas faire de bruit, préférant avant tout ne pas révéler sa présence, puis s'éloigna. Quand il eut mis suffisamment de distance entre lui et les habitations du village, il commença à courir.

Ils voulaient le condamner à l'exil, qu'il aille jusqu'aux montagnes ? Alors ils obtiendraient ce qu'ils désiraient. Qu'avait-il à perdre de toute manière ? Quelle souffrance pourrait-il connaître là-bas qui serait pire que celle qu'il vivait continuellement ici ?

Il sentit son cœur battre follement dans sa poitrine, l'air se raréfier et ses poumons se contracter. Cette allure ne convenait pas à sa maigre carcasse, ses pauvres muscles n'étaient pas faits pour supporter un tel effort. Mais il s'en moquait. Il poursuivit malgré tout et s'acharna à courir plus vite, peu importait s'il en mourait.

Le vent lui soufflait aux oreilles et la rumeur du Mont aux Morts se fit plus forte, sa perpétuelle litanie plus vibrante, plus vive. Ce qui vivait là-bas avait pressenti qu'il approchait...

Soudain, il perçut un sanglot. Un bruit humain, on ne peut plus réel. Les pleurs d'une femme. Il cessa brusquement sa course, tenta de repousser les voix qui le réclamaient loin de son esprit et sonda le silence de la nuit.

Un nouveau hoquet, plus discret, lui parvint. Essoufflé et éreinté, il posa les mains sur ses genoux et faillit s'écrouler. Mais il résista et chercha du regard l'origine des plaintes. Il finit par distinguer une silhouette, cachée, prostrée derrière un buisson.

Intrigué, il s'approcha lentement.

— Est-ce que tout va bien ? s'enquit-il maladroitement, connaissant déjà la réponse à cette question.

— Va-t'en, Avel ! lui enjoignit durement la jeune femme.

C'était pourtant ce qu'il s'apprêtait à faire, s'en aller... Ce genre de phrase, il l'avait assez entendu comme ça, et il ne l'aurait pas supporté venant de quelqu'un d'autre. Mais il avait reconnu la voix frêle d'Elina, et il devinait ses longs cheveux roux à travers les broussailles.

Il vint à elle et ses sanglots s'amplifièrent. Que lui arrivait-il donc ?

Il repoussa les buissons et elle se releva d'un mouvement brusque, sans parvenir à refréner ses pleurs.

— Que t'arrive-t-il ? demanda-t-il de sa voix la plus douce, conscient de lui adresser la parole pour la toute première fois.

Elle ne répondit pas. Elle tenta de se calmer, essuya le sang qui coulait de son nez et passa les doigts sur ses lèvres tuméfiées. Puis elle poussa un long gémissement désespéré et se précipita dans les bras d'Avel, le corps agité de tremblements.

Il ignorait ce qu'il convenait de faire dans ce genre de situation. Il était pétrifié. Après tout, c'était également la première fois qu'il touchait une fille... et qu'une fille le touchait. Il aurait tellement aimé que cela lui arrive dans d'autres circonstances...

Avel hésita, puis l'étreignit à son tour avec la sensation que le monde s'écroulait autour de lui. La plus belle créature qu'il ait jamais vue, l'être le plus merveilleux que cette Terre ait jamais porté souffrait et il souffrait avec elle.

— Qui t'a fait du mal ? murmura-t-il, se retenant de profiter de ce moment pour glisser les doigts dans la sublime chevelure de la jeune femme, bien que l'envie fût grande.

Elle secoua la tête et se serra plus étroitement contre lui.

Elina refusait de parler. Devait-il insister ? Tout ce qu'il voulait, c'était qu'elle cesse de pleurer et que son beau sourire – quand bien même ne lui était-il jamais destiné – revienne. Mais il devinait que ce n'était plus qu'un rêve, qu'il ne reverrait pas de sitôt ses doux traits s'illuminer comme avant.

— Je veux mourir, lâcha-t-elle dans un souffle.

Son désespoir et sa détresse étaient tels qu'Avel fut terrassé par la douleur et se surprit à vouloir mourir aussi, avec elle.

On l'avait déshonoré, c'était évident à présent. Pourrait-elle jamais s'en remettre ?

Il ravala péniblement la boule qui s'était formée au fond de sa gorge, étranglé par sa fureur à l'égard de celui qui avait osé s'en prendre à la jeune femme, ainsi que par son chagrin face à l'ampleur du désastre. Puis il chuchota :

— Je t'en prie, ne dis pas de telles choses. Nous sommes trop près des esprits cachés dans les montagnes et ils pourraient t'entendre.

Avel ferma les paupières et se tança intérieurement. Pourquoi fallait-il toujours qu'il effraie ses semblables avec ses avertissements qui n'avaient de sens que pour lui ? Pourquoi ne pouvait-il pas seulement se comporter normalement, comme les autres ?

— Justement, je veux les rejoindre, balbutia Elina en se redressant pour plonger ses yeux aux longs cils emperlés de larmes scintillantes dans les siens. Je sais que si je vais là-bas, je n'en reviendrai pas. On nous a assez rebattu les oreilles avec cela. Je ne peux pas rentrer chez moi, de toute façon... Tu y allais aussi, avoue-le.

Avel baissa la tête. Elle avait compris qu'il s'apprêtait à faire la même chose qu'elle, bien que pour des raisons différentes. Aucun d'eux ne s'était jamais autant approché du Mont aux Morts. Mais il devait empêcher Elina de s'y rendre. Les entités qui se terraient dans les profondeurs sous les montagnes lui feraient encore plus de mal et il ne pourrait le supporter.

S'il ne craignait pas de les rencontrer, il se rendit compte qu'il en allait tout autrement pour la jeune femme. Des mots portés par la brise nocturne lui suggérèrent de telles images que ses craintes furent confirmées.

Ils voulaient Elina, mais pas de la même façon qu'*ils* le voulaient lui...

— Je vais te ramener chez toi, lui annonça-t-il. Il est hors de question que qui ce soit aille rôder dans ces lieux maudits ce soir, tu m'entends ? Je garderai le silence aussi longtemps que tu le souhaiteras, mais quand tu seras prête à en parler, tu me diras qui t'a... *blessé* et alors je le tuerai.

Si chétif et faible soit-il, et même s'il n'avait jamais fait le moindre mal à un autre être vivant de toute son existence, il tiendrait sa promesse. Cette ordure méritait pire que la mort...

Elle le dévisagea avec stupéfaction et incrédulité et il crut un instant qu'elle allait lui rire au nez et se moquer de lui. Qui donc pouvait bien trembler sous la menace d'un gringalet comme lui ? C'était tellement ridicule !

Mais de nouvelles larmes embuèrent les yeux d'Elina et elle hocha gravement la tête pour lui signifier qu'elle acceptait sa proposition.

Alors elle le prenait au sérieux ? Vraiment ?

Avel comprit ce que son serment impliquait. Il devrait rentrer, lui aussi, et continuer à supporter les regards mauvais, les insultes, lesquelles se transformaient au fil du temps en menaces, le discours de la doyenne en témoignait.

Il inspira un grand coup, et, s'enhardissant, s'autorisa à toucher les cheveux d'Elina afin de remettre un peu d'ordre dans ses longues boucles emmêlées. La jeune femme ferma les paupières et ses tremblements cessèrent, comme si ce contact, après l'agression dont elle avait été victime, lui était agréable, apaisant...

Sans trop savoir ce qui lui prenait à manquer si subitement et si furieusement de pudeur, il retira une partie de son vêtement et l'utilisa pour éponger autant que possible le sang sur le visage d'Elina.

— Tu es tellement différent, soupira-t-elle, enfin calme.

Avel ignorait si cette constatation, somme toute évidente, était plutôt positive ou négative. Il arrêta de réfléchir et prit la main de la jeune femme dans la sienne :

— Rentrons maintenant.

Elle acquiesça à nouveau et rassembla tout son courage pour le suivre. Ensemble, ils revinrent au village et Avel accompagna Elina jusque chez elle. Il eut un pincement au cœur quand elle effleura sa joue de ses lèvres en guise de remerciement. Puis il sentit un vide immense et douloureux s'installer en lui lorsqu'elle passa la porte de sa maison et l'abandonna pour rejoindre ses parents.

Aurait-il un jour l'occasion de lui parler à nouveau ?

Avait-il eu raison de l'inciter à retourner chez elle et reprendre une vie normale après ce qui s'était passé, sachant qu'elle recroiserait forcément le coupable à un moment ou à un autre ? Et lui dirait-elle un jour de qui il s'agissait ?

— *C'est un monstre et tu le connais bien*, chuchota un maigre filet de voix désincarné, presque sans tonalité à son oreille.

Avel pivota et vit le spectre d'un homme qui le suivait depuis des années secouer la tête de dépit, faire demi-tour et s'éloigner pour s'évanouir peu à peu dans l'obscurité de la nuit.

Quel indice lamentable. Il n'avait que cela autour de lui, des monstres. Des monstres on ne peut plus banals, qui n'éprouvaient aucune honte ni remords à lui jeter des pierres parce qu'il avait eu le malheur d'être né différent...

Des monstres qu'il lui faudrait affronter encore, il n'avait pas le choix. Il s'était engagé et il tiendrait parole, quand bien même devrait-il un jour faire face à un lynchage. Le mot, lâché par la doyenne, lui glaçait encore le sang. Il était terrifié à cette idée. Pourtant, il rentrerait tout de même chez lui ce soir, finalement.

Quelques mois après cela, ainsi qu'il le craignait, Avel n'avait pu reparler à Elina. En fait, il ne l'avait pas revu depuis cette nuit-là, où tous

deux avaient décidé de faire fi ensemble de leur désespoir respectif. Cependant, elle occupait toutes ses pensées, sans jamais lui laisser de répit.

Il se réveillait avec son image en tête et s'endormait en murmurant son prénom. Et entre ces deux moments de la journée, il ne faisait que rêvasser, songeant à cet instant curieux où il avait éprouvé une indicible douleur après ce qui lui était arrivé... ainsi qu'un incroyable bonheur à l'avoir senti se blottir dans ses bras.

Le grognement mécontent que poussa son père le ramena brusquement à la réalité.

Arun le dévisageait avec sévérité, comme bien souvent au moment des repas.

— Cette viande est précieuse, alors puisque nous en avons aujourd'hui, tu vas la manger, que cela te plaise ou non ! ordonna-t-il en pointant un index crispé par une sourde colère sur son fils.

— Quel âge as-tu pour faire autant d'histoires pour un simple morceau d'agneau ? le railla Lucius, tandis que lui avait déjà terminé le sien.

Avel n'aimait pas se nourrir d'animaux morts, c'était ainsi. Cela lui avait toujours fait horreur, d'aussi loin qu'il s'en souvienne.

— Tu ne seras jamais un homme si tu ne t'étoffes pas un peu, décréta Arun. Et puisque, contrairement à ton frère, ce ne sont pas les efforts du travail à la forge qui t'aideront à te développer, nourris-toi au moins correctement, bon sang !

Avel haussa les épaules, ne trouvant rien à répondre à cela. Lucius essuya sa bouche graissée par la viande d'un revers de main. Puis son frère croisa ses bras puissants sur son torse et annonça :

— À ce propos, il est temps que je te dise, père, j'ai demandé Elina en mariage et elle a accepté.

Avel eut soudain l'impression de ne pas s'être éveillé ce matin et d'être resté coincé dans un abominable cauchemar.

— La fille aux cheveux roux ? s'enquit Arun en clignant des yeux. Tu es sûr de toi, fiston ? La doyenne a laissé entendre qu'elle s'était laissé

engrosser...

— Je suis au courant, rétorqua avec un odieux détachement Lucius. Je suis justement le père et j'estime que je dois assumer les conséquences de mes actes.

Avel crut qu'il allait étouffer.

— *Les conséquences... de tes actes ?* répéta ce dernier d'une voix blanche, tandis qu'il faisait peu à peu le rapprochement.

— Qu'est-ce que tu as, l'avorton, ça te pose un problème ? ricana Lucius. Tu es jaloux parce que aucune femme ne voudra jamais ouvrir les cuisses pour quelqu'un comme toi ? Mais je n'y peux rien, moi, si tu es si moche et qu'elles te détestent toutes !

Avel se leva si brusquement qu'il renversa son siège en arrière. Ignorant l'air ahuri de son frère, ainsi que celui de son père, il repoussa violemment la table, éparpillant la nourriture et le vin un peu partout, et bondit sur Lucius. Il agrippa le col de la tunique de son jumeau et envoya son poing en plein dans sa mâchoire, cognant le plus fort possible.

Il allait frapper une deuxième fois quand Lucius réagit enfin, interceptant son poignet avec une moue rageuse. Puis il le jeta brutalement au sol et, pour faire bonne mesure, lui donna un grand coup de pied dans les côtes. Lequel fut si mauvais qu'il bloqua aussitôt le souffle d'Avel.

— Laisse-le ! hurla leur père en ceinturant Lucius pour les séparer. Tu vas le tuer si tu continues ! Tu ne voudrais quand même pas avoir le sang de ton propre frère sur les mains ?!

Avel tenta de se relever, mais n'y parvint pas. Il haletait, respirant avec tant de difficultés qu'il pensait effectivement sa dernière heure venue. Il croisa le regard de son frère et lut dans ses yeux qu'en vérité, s'il n'y avait eu que lui, endosser la responsabilité du meurtre de son jumeau ne l'aurait absolument pas dérangé. Ce dont il ne se doutait pas, c'est qu'il en allait de même pour Avel. Ce dernier savait qu'un jour ou l'autre, il devrait le tuer.

Mais pas aujourd'hui.

Elina attendait l'enfant de son frère... son agresseur, il en était presque certain. Elle allait malgré tout l'épouser, n'ayant probablement pas d'autre choix. Mais lorsqu'elle le déciderait, elle n'aurait qu'un mot à dire et il s'exécuterait. Il tiendrait sa promesse.

Avel se promenait comme à l'accoutumée à la nuit tombée, s'éloignant autant que possible des habitations, traînant sa tristesse comme un boulet accroché à son pied. Il avait refusé de se rendre à la cérémonie de mariage de son frère, ainsi qu'aux festivités qui s'ensuivaient. Et cela n'avait offensé absolument personne, dans la mesure où sa présence était de moins en moins tolérée parmi les autres villageois.

Grâce à leur père, Lucius avait pu acquérir une modeste demeure à quelques rues de la leur et s'y était installé avec Elina. La bonne nouvelle était qu'Avel n'avait quasiment plus vu son frère depuis. La mauvaise était qu'il n'en avait toujours aucune de la jeune femme. Il en était au point où il se demandait s'il la reverrait un jour.

Un spectre le frôla dans un hurlement glacial, comme pour l'avertir de quelque danger, mais lorsque Avel se retourna, il tomba nez à nez avec celle qui occupait continuellement ses pensées. Il cilla, tentant de chasser cette étrange vision. Son obsession l'avait-elle totalement submergé pour qu'à présent Elina lui apparaisse ainsi ?

Mais ce n'était pas une illusion. Il le comprit quand une larme dévala la joue tendre et rebondie de la jeune femme. Si cela avait été un songe, elle lui aurait souri...

— Avel, se contenta-t-elle de dire, pour tout salut.

Celui-ci secoua la tête, soudain inquiet :

— Que se passe-t-il ? Tu n'es pas avec ton époux ?

— Il est parti à la ville pour quelques jours. Il doit livrer une commande, je crois.

Avel l'ignorait. Il baissa les yeux comme par réflexe, puis fronça les sourcils devant l'absence de ventre de la jeune femme.

— J'ai perdu le bébé, il y a déjà trois mois de cela, expliqua-t-elle d'un ton faible, devinant ses pensées.

— Je suis désolé.

— C'est... un soulagement, admit-elle dans un souffle à peine audible en resserrant son châle autour d'elle.

Avel fut étonné qu'elle se confie à lui de façon si spontanée sur un sujet aussi grave. Jamais elle n'aurait avoué cela devant quelqu'un d'autre, c'était évident.

— C'était lui, n'est-ce pas ? voulut-il qu'elle confirme. L'homme qui t'a agressée cette nuit-là, c'était Lucius ?

Elina l'observa quelques secondes, puis elle nia d'un signe de tête peu convaincant, avant de baisser le regard pour aviser le sol :

— Je ne veux plus jamais reparler de ça.

— Que veux-tu alors ? Tu ne devrais pas sortir seule si tard. Si on te surprenait, surtout maintenant que tu es mariée...

— Je veux m'enfuir avec toi, lâcha-t-elle en se redressant, plantant soudain ses beaux yeux verts dans les siens.

Même dans ses rêves les plus fous, Elina ne lui disait pas des choses pareilles, aussi aberrantes et tellement... merveilleuses.

— Tu risques un peu plus ta vie chaque jour que tu restes ici, affirma-t-elle en désignant d'un geste gracieux, mais timide, les écorchures sur son menton.

La veille, il était sorti un peu trop tôt et avait malencontreusement croisé le voisin qui l'avait bousculé en lui reparlant encore de son chien. L'homme n'avait même pas pris la peine de feindre l'accident. Il l'avait percuté de plein fouet, l'envoyant mordre la poussière, avant de lui cracher dessus pour faire bonne mesure.

— Je refuse de t'emmener dans les montagnes, rétorqua-t-il, catégorique, en revenant à la réalité, repensant à ce que cette demande, formulée différemment, signifiait pour elle, quelques mois plus tôt. Une lente agonie t'attend là-bas. Le Mont aux Morts voudra ton sang.

Il serra les mâchoires pour éviter d'en dire plus. C'était déjà trop. La seule personne qui ne le prenait pas pour un fou allait changer d'avis après cette déclaration.

Elina écarquilla les yeux et la peur qu'il lisait invariablement dans tous les regards qu'il avait le malheur de croiser se refléta dans le sien également. Pourtant, elle demeura face à lui et ne se détourna pas pour l'abandonner à ses élucubrations sans queue ni tête.

— Ils voudront le mien, mais pas le tien, présuma-t-elle en battant des paupières. De toi, ils désirent obtenir autre chose...

— Je... n'en sais rien, bredouilla Avel, surpris.

Elina se rapprocha de lui et leva une main hésitante vers son visage. Elle lui effleura la joue de ses doigts fins et délicats. Il se figea, stupéfait, incapable de prononcer le moindre mot. Et elle marmonna :

— Tu es un être exceptionnel, Avel, c'est pour cette raison que l'Ancien Mal te réclame. Ils te veulent parce que tu es le seul capable de les entendre aujourd'hui, tu es le seul à posséder ce don extraordinaire qui te permet de percevoir ce qui appartient à l'autre monde. Promets-moi de ne jamais leur donner ce qu'ils souhaitent, promets-moi de ne jamais aller à leur rencontre. Si c'est dangereux pour moi, comme pour n'importe qui d'autre, ça l'est bien davantage pour toi.

— Je te le promets, répéta-t-il en plissant le front.

Tout ce qu'elle voudrait tant qu'elle ne retirait pas sa main...

Elle était si perspicace. Jamais personne n'avait vu si clair en lui et il en fut bouleversé. Alors Elina ne le prenait pas pour un dément, ou un attardé quelconque, comme tous les autres, elle le croyait lorsqu'il prétendait voir et entendre des choses qu'aucun autre homme ne pouvait percevoir ?

Non, c'était bien plus que cela, elle le comprenait.

Elle se rapprocha encore et il crut que son cœur allait exploser dans sa poitrine tant il battait follement.

— Tu es si beau, Avel, chuchota-t-elle, tout près de ses lèvres. Ton visage...

— Ressemble à celui d'une femme, compléta-t-il en l'interrompant soudain, la repoussant doucement.

Elina délirait. Pourquoi racontait-elle de tels mensonges ? Qu'est-ce que cela pourrait bien lui apporter ?

— Non, protesta-t-elle, refusant de s'écarter de lui. Non, c'est faux. Tu as les traits fins d'une statue, ou bien d'un dieu. J'ai toujours trouvé ta différence magnifique.

Elle passa la main dans ses cheveux pâles et Avel ferma les yeux, à la fois de bonheur et de déchirement. Puis il soupira :

— Es-tu ivre, Elina ? Je ferai tout ce que tu me demanderas, mais tu n'as pas besoin de t'abaisser à ça.

Quand il rouvrit les paupières, il la vit lui sourire tendrement, d'un air amusé. Comme si, tout à coup, tous ses problèmes s'étaient envolés et qu'elle était redevenue cette jeune fille heureuse et épanouie, ainsi qu'elle était avant cette nuit-là.

— Je n'ai pas bu, démentit-elle. Et je ne m'abaisse en rien, je ne fais absolument rien que je n'ai pas envie de faire, crois-moi.

Là-dessus, elle pressa ses lèvres roses et pleines contre celles, fines et sombres, d'Avel, et il eut la soudaine impression d'être au paradis. Il enlaça alors Elina et la serra puissamment contre lui, comme pour s'assurer qu'elle était bien réelle.

— Je t'aime, Avel, souffla-t-elle en se pressant plus étroitement encore contre son torse. J'aimerais que nous partions ensemble, mais pas pour les raisons que tu imagines. Je voudrais démarrer une nouvelle vie ailleurs, loin d'ici, une vie avec *toi*. Nous pourrions quitter le pays, personne ne nous retrouverait et... et personne ne saurait que nous ne sommes pas vraiment mariés.

C'était exactement ce qu'il s'était pris à espérer qu'elle lui dise.

— Oh, je t'aime tellement, Elina, répondit-il, la gorge serrée d'émotions. J'irai au bout du monde avec toi !

Elle l'embrassa à nouveau, faisant naître dans tout son corps un véritable brasier.

Ce fut alors comme si le monde s'était arrêté, que plus rien d'autre n'avait existé qu'elle, et ce moment fut magique. Ils se réfugièrent sous les ruines d'une ancienne bâtisse, laissée à l'abandon depuis des années parce que trop éloignée du village – et peut-être aussi un peu trop proche des montagnes maudites.

Avel découvrit les plaisirs de la volupté dans les bras d'Elina et il eut la sensation qu'elle aussi connaissait ces délices pour la toute première fois. Il s'efforça d'être le plus délicat possible, parce qu'elle était une reine pour lui et qu'elle méritait autant d'égards que si elle avait réellement possédé ce titre. Et elle s'abandonna entièrement à lui. Ils firent l'amour plusieurs fois, de manière passionnée, et finirent par tomber d'épuisement, s'endormant enlacés, leurs corps encore joints.

Ils ne se réveillèrent qu'aux premières lueurs de l'aube, Avel tressaillant brusquement après que la voix désincarnée du spectre d'une fillette lui eut susurré qu'ils étaient tous deux en danger.

— Qu'y a-t-il ? se renseigna Elina en se frottant le visage.

Avel se redressa, aux aguets, terrifié par l'avertissement. Il aida la jeune femme à remettre de l'ordre dans ses vêtements, puis bondit sur ses jambes et lui tendit la main :

— Il faut que nous partions... maintenant.

— Soit, accepta-t-elle, avant de négocier : Mais je dois repasser à la maison de Lucius, prendre quelques affaires ainsi qu'une partie de l'argent qu'il cache là-bas. Nous en aurons besoin.

Elle n'avait pas tort. Décider de s'enfuir était une chose, mais sans au moins quelques pièces de monnaie il était évident qu'ils n'iraient pas loin. Et Avel, de son côté, ne possédait strictement rien...

Le soleil se levait à peine, avec un peu de chance personne ne serait encore debout à cette heure. Il accepta et Elina et lui quittèrent les ruines pour revenir jusqu'au village. Avel sentit l'esprit qui l'avait tiré du sommeil le suivre avec un acharnement inquiétant, son haleine glacée sur sa nuque. Mais il préféra l'ignorer, ainsi qu'il était obligé de le faire à longueur de temps.

Ils se faufilèrent discrètement entre les habitations, rasant les murs pour éviter d'être vus, et Elina s'arrêta sur le pas de la porte de la maison qu'elle avait partagée avec Lucius.

Alors le spectre hurla à l'oreille d'Avel, lui vrillant le tympan. Il se plaqua les mains contre les tempes, plus inquiet que jamais. D'ordinaire, les esprits, même les plus agressifs, ne s'en prenaient pas à lui de cette façon...

Il attrapa le bras d'Elina pour l'empêcher de pousser le battant, mais il était déjà trop tard. Le panneau de bois s'ouvrit de l'intérieur et la haute et massive silhouette de Lucius apparut dans l'encadrement. Ce dernier avisa sa femme avec une expression furieuse, puis son regard se déporta sur le côté et tomba sur Avel... et enfin sur la main qu'il avait posée sur la jeune femme.

— Comment oses-tu toucher *mon* épouse ?! s'étrangla Lucius en repoussant si brutalement son frère qu'il retomba en arrière, sonné. Que pouvais-tu bien faire avec elle, l'avorton ?

— Rien, absolument rien ! se sentit obligée de nier Elina en s'interposant physiquement entre eux, tellement effrayée qu'elle était déjà en larmes. Je me suis levée tôt parce que je n'arrivais pas à dormir sans toi, et je suis allée voir Avel simplement pour avoir un peu de compagnie. Rien d'autre, je t'assure.

Lucius la gifla tandis que des villageois, alarmés par les cris, se précipitaient hors de chez eux pour venir voir ce qui se passait.

— Sale traînée de menteuse ! s'écria-t-il, hors de lui. J'ai dû faire demi-tour parce que la mule s'est foulé le pied avant même que j'aie parcouru la moitié du trajet. Je suis revenu tard dans la nuit, m'attendant à trouver ma femme endormie dans notre couche. Mais tu n'étais pas là !

Avel se releva et se replaça devant Elina, la maintenant derrière lui pour qu'elle ne reçoive plus les coups que lui seul méritait.

— Ne la frappe plus jamais ! aboya-t-il en pointant un doigt menaçant sur son frère, parfaitement conscient que personne ne le prendrait au sérieux.

— Et sinon quoi, hein ? le railla Lucius, lançant alors un coup d’œil de connivence aux autres. Qu’est-ce que tu comptes faire ? De toute façon, on va te régler ton compte en premier. Tu as d’abord déshonoré la famille et le village en naissant, pauvre dégénéré, et maintenant tu t’en prends à mon épouse ? Tout cela n’a que trop duré, il est temps de payer pour tes crimes, mon *frère*.

Il avait craché ce dernier mot comme s’il s’agissait d’une insulte, d’une sombre farce que le sort lui avait jouée en lui donnant cette aberration de la nature pour jumeau... et sans doute avait-il raison.

Des murmures d’approbation montèrent ici et là, et la foule, qui comptait à présent quasiment tous les membres de cette odieuse bourgade, se resserra autour d’eux. Avel entendit les cris de protestation d’Elina à travers le tumulte des insultes des autres, mais ne parvint à trouver son regard tandis que Lucius l’attrapait par les cheveux pour le traîner en arrière et abattre férocement son poing au creux de ses reins.

Avel goûta à nouveau à la terre après cela et ne put bientôt plus savoir qui le cognait. Tous les villageois s’en donnaient à cœur joie, allant d’un simple crachat aux impitoyables coups de pied et de pierre.

Cette fois-ci, il ne s’en sortirait pas, c’était certain. Ils étaient trop nombreux et il était totalement impuissant. Autant se résigner dans ces conditions. Qu’aurait-il pu faire d’autre ?

Le lynchage prédit par la doyenne avait finalement bel et bien lieu. Ils pourraient lui infliger toutes les tortures du monde, Avel ne regretterait pas de ne pas s’être enfui après avoir cette première mise en garde... Car alors, il n’aurait pas connu le bonheur avec Elina, et cela valait toutes les morts possibles, de la plus douce à la plus terrible.

Il endura le supplice sans laisser échapper le moindre cri, ainsi qu’il avait appris à le faire depuis tout petit. Jusqu’à ce que quelqu’un – il ne saurait sans doute jamais qui – hurle que seul le feu pourrait les débarrasser pour de bon de sa malédiction.

Plusieurs bras le soulevèrent du sol et il garda les yeux fermés, terrifié à l’idée de ce qui allait venir. Il parvint tout de même à desserrer

suffisamment les mâchoires pour articuler :

— Tuez-moi, mais je vous en supplie, ne faites aucun mal à Elina. Elle est innocente, c'est moi qui ai abusé d'elle.

Compte tenu de l'estime qu'avaient pour lui ses semblables, cela leur paraîtrait forcément crédible. Et alors la jeune femme aurait peut-être une chance de se sortir indemne de ce guêpier... peut-être même arriverait-elle à s'enfuir, plus tard, et avec quelqu'un d'autre. Tout ce qui lui importait était qu'il subsiste un espoir pour elle, si infime soit-il.

— Non ! rugit Elina, se démenant comme une diablesse pour repousser la foule et arriver jusqu'à lui. Non, par pitié, arrêtez ! Vous êtes tous devenus complètement fous !

Elle tenta d'arracher Avel des mains de ses tortionnaires, mais Lucius la frappa de nouveau au visage, puis tira la dague qu'il portait à la ceinture pour la lui planter dans le ventre :

— Crève avec lui, chienne !

Avel hurla en voyant la femme qu'il aimait écarquiller les yeux sous la douleur et l'effroi, puis s'effondrer mollement au sol, dans l'indifférence générale, aussi écoeurante que révoltante.

Tout était perdu...

Elina mourrait par sa faute. C'était le pire des scénarios possibles.

Il se débattit alors comme jamais, le désespoir démultipliant ses forces, et réussit à échapper aux villageois qui s'apprêtaient à le brûler pour se jeter sur le corps de la jeune femme. Il eut à peine le temps de la serrer contre lui, que déjà on l'arrachait à elle.

Cependant, il perçut, à travers les cris de la foule exaltée, le murmure d'Elina.

— C'était lui, répétait-elle. C'était ton frère.

Avel comprit immédiatement. Enfin, elle réclamait vengeance... Enfin elle demandait à ce qu'il fasse ce qu'il lui avait promis.

Ou bien peut-être lui confiait-elle plutôt son dernier secret, afin qu'il sache, avant de rejoindre l'autre monde, lui aussi...

Mais il avait fait un serment.

Aujourd'hui, il mourrait, mais il ne partirait pas seul. Il emmènerait Lucius avec lui.

Soudain, plus rien d'autre n'eut d'importance. Les mains sur lui le poussaient, le soulevaient, le frappaient. Les cris. Les insultes. Le feu que l'on préparait à la hâte.

Plus rien ne l'intéressait. Tout ce qu'il voyait, c'était Lucius, sa dague à la lame dégouttante de sang, et la fleur sombre qui s'épanouissait sur l'abdomen d'Elina, gisant au sol, dans la poussière, les yeux clos, sans vie.

On l'avait éloigné de la jeune femme pour le rapprocher du brasier improvisé un peu à l'écart des bâtisses. Les montagnes scandèrent leur sempiternel appel et il les écouta avec plus d'attention que jamais.

Né dans le sang... mort, puis vivant... Viens...

— Il faudrait recueillir un peu de son sang vicié pour l'offrir au Mont aux Morts, s'écria subitement la doyenne, comme si elle aussi avait perçu le message des entités cachées là-bas. L'Ancien Clan l'a toujours réclamé.

La terreur se lisait à présent sur le visage parcheminé et usé de la vieille et elle réitéra sa demande d'une voix plus forte encore.

Un petit récipient fut amené et Lucius s'avança, sa dague à la main. Il allait ouvrir le ventre de son frère, tandis que tous le maintenaient immobile, lorsque Avel dégagea l'un de ses bras pour empoigner la lame. Il sentit l'arme entamer les chairs de sa paume jusqu'à l'os, mais personne ne put l'empêcher de l'arracher à Lucius. Puis, d'un mouvement si rapide que lui-même s'en étonna, il la retourna et poignarda violemment son frère au cœur.

La foule s'écarta brusquement et Lucius s'affaissa, le vide apparut au fond de ses prunelles, la flamme de la haine s'éteignit. Et il s'effondra par à-coups, le sang jaillissant de sa poitrine dans une cadence similaire.

Le silence se fit tout autour d'Avel, contrastant de manière curieuse avec le vacarme des cris qui s'élevaient de toutes parts il y avait à peine une poignée de secondes.

— Démon, feula la vieille. Ils t'ont déjà pris !

Sa vie...

Mais personne n'osa la suivre et tous ceux qui étaient rassemblés là se regardèrent avec inquiétude. Aucun d'eux n'était assez courageux pour pousser un homme armé dans le feu.

... en échange de la tienne... souffla le vent, ses paroles se clarifiant au fur et à mesure. *Viens à nous, l'enfant mort-né, et nous t'offrirons sa vie en échange de la tienne.*

Avel avait promis à Elina de ne jamais se rendre dans les montagnes. Mais il n'avait pas le choix, elle n'aurait pas dû mourir. S'il n'avait pas été là, elle serait encore en vie. Il était responsable de tout. Ce que cela lui coûterait ne comptait pas. Tout ce qu'il voulait, c'était qu'elle vive. Il ferait tout ce que les esprits maudits lui demanderaient s'ils la lui ramenaient...

Avel ignora la foule encore amassée autour de lui, médusée, et la fendit pour ramasser le corps inerte et poisseux de sang de sa bien-aimée. Il la souleva précautionneusement, puis partit d'un pas déterminé en direction du Mont aux Morts.

Tous le regardèrent, mais pas une seule protestation, plus un seul mot, en vérité, ne se fit entendre.

À la sortie du village, le fantôme de la fillette qui avait essayé de le prévenir du danger qu'ils couraient s'imposa encore une fois à lui, tentant de l'empêcher de rejoindre les montagnes. Mais cela ne l'arrêta pas.

Rien, absolument rien ne saurait le retenir.

Pas même la centaine de spectres qui se pressaient à présent devant lui, leurs funestes avertissements lui parvenant tout juste tant il était concentré sur l'appel provenant du Mont aux Morts.

Viens à nous, fils du sang, car c'est là ton destin. Sa vie contre la tienne. Viens...

Il traversa les quelques kilomètres qui séparaient le lieu où il avait toujours vécu des montagnes sans faiblir, sans même se rendre compte des efforts immenses qu'il fournissait pour accomplir un tel exploit. Puis il sut où il lui fallait aller, sans pouvoir se l'expliquer.

Derrière un amas de roche rouge se cachait l'entrée sculptée, aux formes insolites évoquant d'anciennes créatures, d'une caverne, d'où

semblait provenir l'appel. Avel s'y engouffra sans la moindre hésitation, au mépris de la terreur et des hurlements des spectres qui l'avaient accompagné durant tout son périple pour atteindre ce lieu étrange... lequel le troublait depuis son plus jeune âge.

Puis, subitement, tous les fantômes disparurent. Comme si ce territoire ne leur appartenait pas et que l'accès leur fût interdit.

Avel emprunta un chemin qui descendait en pente abrupte et parvint à se repérer malgré l'obscurité. Une curieuse lueur écarlate, à peine perceptible, paraissait lui indiquer la voie à suivre. À moins qu'elle ne tente de l'attirer dans quelques sombres pièges. Mais il n'en avait que faire, au point où en étaient les choses.

Viens à nous, fils de la mort et du sang. Viens. Tu es notre élu...

Le volume des voix amplifiait au fur et à mesure qu'Avel progressait, pénétrant toujours plus loin dans les entrailles du Mont aux Morts. La galerie était devenue plus étroite, et l'inclinaison plus abrupte. Bientôt, apparurent des marches taillées grossièrement à même la pierre.

Avel avait dépassé le stade de l'épuisement, mais il s'en moquait totalement. Il n'abandonnerait pas si près du but. L'énergie du désespoir l'animait et, grâce à elle, il repoussait toutes les limites de son pauvre corps chétif. Il avait perdu la notion du temps également, si bien qu'il n'avait plus aucune idée de l'heure de la journée. Les muscles de ses bras le brûlaient comme jamais à force de porter le corps d'Elina, mais pour rien au monde il n'aurait lâché son fardeau. Pour rien au monde il n'aurait fait demi-tour non plus.

Notre élu est là, l'enfant mort-né. Enfin, tu recevras ce que tu es venu chercher...

Après une descente qui parut durer une éternité, Avel arriva dans une gigantesque salle au cœur de laquelle se trouvait une espèce de temple étrange – sculpté, comme les escaliers et l'entrée de la caverne, dans la roche de la montagne –, duquel semblait provenir la lumière rougeoyante. L'odeur était pestilentielle et un liquide visqueux suintait sur les murs.

Le sanctuaire s'élevait au centre d'un gouffre vertigineux et seul un mince pont de pierre le reliait à la galerie qu'il venait d'emprunter.

— *Notre élu...*

— *Oui, c'est lui... Il est venu finalement...*

— *Le fils du sang... innocent, mais coupable...*

— *Il est parfait, c'est lui... Il sera le roi du nouveau clan.*

— *Le mort-né.*

— *C'est son destin.*

— *Nous entend-il ?*

— *Bien sûr, il est notre élu !*

— *Et il nous apporte un présent ?*

— *Non, c'est à nous de lui offrir un présent !*

Des centaines de voix s'élevaient de toutes parts, assourdissantes, horriblement dérangeantes, dans des discussions sans queue ni tête. Avel en ignorait toujours la provenance, mais il choisit de continuer quoi qu'il en soit. Il franchit le pont pour rejoindre le temple et s'engouffra à l'intérieur. Il ne prêta aucune attention aux ossements empilés dans de troublantes compositions artistiques et se dirigea d'emblée vers les escaliers, descendant encore plus profondément sous le niveau de la terre.

Alors il déboucha dans une autre pièce, ronde, mais aux dimensions nettement plus restreintes que la première. Et il découvrit enfin l'origine des voix...

Tout en haut, à plusieurs centaines de mètres de là, un point lumineux minuscule indiquait un puits étroit. Tandis qu'au sol, des tas de cadavres humains, dans divers stades de décomposition, mais pour la plupart très avancés, s'entassaient dans un charnier absolument abominable.

Les murs dégorgeaient de sang. Et, dans la roche, des visages, aux traits presque humains, à ceci près qu'ils étaient pourvus d'une mâchoire digne d'un félin, se mouvaient. Cette vision d'horreur s'apparentait à un cauchemar, mais Avel savait que tout ce qu'il apercevait ici était réel. Les figures, toutes tournées vers lui, l'observant à travers leurs yeux noirs et luisants, tentèrent de s'extraire de leur gangue de pierre, mais un seul de

ces êtres y parvint. Les autres poussèrent des plaintes et des gémissements qui évoquaient le crissement de cailloux que l'on frotte l'un contre l'autre, mais demeurèrent prisonniers.

Avel s'avança, marcha sur les cadavres, écarta ceux qui se trouvaient encore pendus par les pieds, accrochés aux parois, et déposa le corps d'Elina devant l'innommable créature.

Sa peau était d'une blancheur étonnante et paraissait à la fois souple – suffisamment du moins pour lui permettre de bouger, même si c'était de manière extrêmement curieuse – et dure comme la pierre dont il venait de s'extirper. Son crâne était large et son front proéminent, entièrement dépourvu de cheveux, ou même de cils et de sourcils. Sa silhouette était insolite, ni franchement féminine, ni tout à fait masculine, et seule une toge noire et poussiéreuse, à la trame élimée, d'un autre âge, le couvrait.

L'êtré esquissa un geste de ses longues mains griffues et Avel approcha encore, jusqu'à ce que la créature lui touche les tempes.

— *Un avaleur d'âmes*, dit-il alors, de son incroyable voix sépulcrale. *Cela fait des millénaires que nous n'en avons plus croisé.*

— *C'est donc pour cela*, rétorqua l'un des visages coincés dans la roche. *Il a absorbé celle de sa mère pour survivre à l'épreuve de sa naissance, puis celle de son frère jumeau, il y a seulement quelques heures. La force qu'il a tirée de ce dernier est immense... Il est parfait pour le rituel, il saura l'endurer.*

— *J'ignore de quoi vous parlez*, intervint Avel, qui ne songeait qu'à la survie d'Elina. *Mais je suis venu parce que vous m'avez promis de sauver la femme que j'aime. Remplissez votre part du marché, ensuite je vous donnerai tout ce que vous voudrez.*

— *Bien sûr, ô futur roi*, acquiesça la créature qui lui faisait face en s'inclinant, avant de répéter : *Ta vie contre la sienne.*

Avel hocha la tête pour sceller leur accord. L'êtré sourit, puis se pencha sur Elina. Il posa sur son front ses doigts noueux, longs et difformes, puis demanda dans un murmure :

— Tu as de la chance, l'enfant conçu cette nuit a été épargné par la lame. Il vivra également.

— L... l'enfant ? bégaya Avel tandis que les larmes inondaient soudain ses joues.

La créature lui adressa un regard étonné, qui se transforma peu à peu en une expression suspicieuse :

— *Peut-être vaudrait-il mieux que le fœtus périsse finalement. Notre roi ne peut se permettre de se mêler de trop près à la charogne humaine.*

— Je ne suis pas encore votre monarque ! rappela Avel, tout à coup hors de lui. Vous avez juré de la sauver, et jusqu'à preuve du contraire, l'enfant fait partie d'elle. Ils vivront tous deux, ou bien vous n'obtiendrez rien de moi !

— *Tu es sur notre territoire, à notre merci pour ainsi dire, argua l'une des figures, plus mauvaise, à l'air plus cruel encore que les autres. Et tu te permets de discuter notre accord ?! Nous disposons de toi désormais, que tu le veuilles ou non !*

Bien entendu, Avel ignorait quels étaient les pouvoirs de ces êtres ancestraux, que la pierre semblait avoir fini par absorber. Mais ils ne l'effrayaient pas. Seule la mort d'Elina l'affectait. Le reste était absolument sans importance.

— En effet, répliqua-t-il. Mais j'ai repéré un énorme gouffre à quelques mètres de là. Si je m'y jette, vous ne disposerez plus que des morceaux, et je doute que la charpie qui en résulterait soit à la hauteur de vos attentes en matière de roi, je me trompe ? Je n'ai plus rien à perdre, vous savez.

La créature encore capable de quitter la roche poussa un long soupir caverneux, puis accepta d'un signe de tête. Ses mains entamèrent une sorte de danse, dans des mouvements singulièrement gracieux. Et la poitrine d'Elina se gonfla, tandis que, simultanément, le sol s'ouvrait sous les pieds d'Avel. Les os, les chairs en décomposition, ainsi qu'une infâme mare de sang l'engloutirent peu à peu.

Il accepta son sort sans un mot, ni même un tressaillement, heureux d'avoir vu la jeune femme respirer de nouveau.

Le sang le recouvrit tout entier, il allait bientôt pénétrer ses poumons, quand la voix de la créature résonna :

— *Tu es notre élu, Avel. L'Ancien Clan a fait son temps, l'espèce se doit d'évoluer pour s'adapter à ce monde, sans cesse changeant. Tu porteras en toi notre essence, tu régneras en maître sur notre peuple et ton sang exceptionnel renouvellera notre race, plus vieille que l'humanité. Le rituel doit commencer sur-le-champ car nous nous mourrons et ton présent m'a coûté nos dernières forces. Tu trouveras les réponses que tu cherches auprès du Dissident. À condition toutefois qu'il ait eu, comme je le soupçonne, la faiblesse de se nourrir du Vampire-Né, alors il survivra peut-être à notre extinction. Trouve-les, obtiens d'eux qu'ils te dévoilent nos mystères, puis élimine-les.*

Il n'y eut plus ensuite que l'étouffement, la douleur, un caveau de pierre, profondément enfoui sous toutes les immondices qui jonchaient le sol, et du sang... toujours plus de sang.

Le roi est mort, longue vie au roi.

Cornélia fut arrachée à la scène et la douleur explosa en elle aussi. Pourtant elle ne voulait pas quitter les souvenirs d'Avel. Elle voulait tout connaître de lui, de sa vie. Elle se sentait tirée d'un côté, tandis qu'elle s'acharnait à aller de l'autre, déchirée. Pourtant, elle ne céda pas et replongea la tête dans l'eau noire.

Mais alors le chaos l'envahit.

Quelque chose ne s'était pas passé comme prévu... Il était le réceptacle de leur essence, de leur sang à tous, réuni dans un seul corps, le sien. Ce qui lui conférait l'intégralité de leurs terribles pouvoirs, ainsi transférés en lui, il l'avait bien compris. Mais leurs voix n'auraient-elles pas dû s'éteindre avec eux ? Pourquoi survivaient-elles en lui ? Pourquoi ne le quittaient-elles pas ? Et pour quelle raison leur soif de sang, de peur et de souffrance ne connaissait-elle pas la satiété ? C'était sans fin...

Les âmes des pauvres mortels dont il s'abreuvait s'accumulaient en lui, venant s'ajouter à celles des créatures du Mont aux Morts. Et la

cacophonie sous son crâne qui en résultait le conduisait lentement mais sûrement vers la folie la plus noire...

Ses pouvoirs n'avaient aucune limite, mais ses tourments non plus. Il ne savait comment gérer toutes ces voix qui s'élevaient en lui, ainsi que leurs désirs, qu'ils ne parvenaient pratiquement jamais à repousser. La haine qu'il avait subie, encaissée, voire absorbée durant toutes ces années où il n'avait été qu'un simple humain, alimentait désormais ses pulsions malgré lui.

Il haïssait ce qu'il était devenu... ce monstre... Était-ce d'ailleurs encore lui-même ?

Seule la compagnie d'Elina et de leur fils l'aidait à sortir un peu de ses crises de démence. Encore que cela était de plus en plus relatif.

Avel l'avorton, voilà ce dont il devait se souvenir.

Quoi qu'il arrive, il faudrait qu'il se répète ces mots. Alors il se rappellerait ce qu'il avait été. Un homme humble, misérable même, mais un homme dépourvu de cruauté. Du moins était-ce ce qu'il se plaisait à penser. Ses instincts d'aujourd'hui avaient tendance à prendre le pas sur sa personnalité, lui faisant complètement oublier tout ce qu'il avait été.

Voilà qui est mieux ainsi. Et à présent, le garçon, susurra la voix de l'ancien monarque, la seule parmi les créatures qui vivaient en lui qu'il parvenait encore à identifier.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Quelque chose l'avait fait revenir à lui, mais quoi ?

Puis il vit ses mains barbouillées d'un liquide pourpre – comme bien trop souvent depuis qu'il s'était établi au Mont aux Morts – et avisa le cadavre d'une pauvre femme à ses pieds. Il serait probablement resté de marbre, l'événement se produisant tellement souvent, s'il n'avait pas reconnu ces longs cheveux roux... poissés de sang, eux aussi.

Non...

Il se détourna, incapable de soutenir l'ignoble spectacle de son propre crime.

Mais alors il aperçut en face de lui le petit garçon qui pleurait toutes les larmes de son corps, mais qui n'osait pas bouger, pétrifié de terreur.

Avel n'avait aucun contrôle, il n'avait même pas le souvenir de s'être rendu dans la demeure d'Elina. Sa raison vacillait et les voix prenaient le pouvoir sur lui.

— Non ! hurla-t-il alors en se frappant de toutes ses forces la tête contre le mur. Non, non et NON !!!

La douleur fusa et l'aida à se maîtriser, l'étourdissement chassant brièvement les voix. Avel l'avorton recouvra un instant sa présence d'esprit. Juste assez longtemps pour fermer les paupières et songer à son caveau, niché au fin fond du Mont aux Morts. Il n'aurait jamais cru avoir envie de s'y ensevelir de nouveau si vite... Il était à peine sorti quelques heures... Et venait de commettre l'un des pires crimes possibles... s'apprêtant à perpétrer assurément le plus abominable d'entre tous...

Il se recroquevilla dans son tombeau et sanglota comme un humain, s'efforçant de ne pas écouter les voix qui se moquaient de lui, comme jadis les autres le faisaient lorsqu'il était enfant.

Les entités qui l'habitaient le savaient pertinemment et c'était précisément là leur but. Avec Elina, c'était Avel qui était mort également, tué pour de bon. Plus rien de ce mortel ne subsistait dans cette créature, ce... *monstre* qu'il incarnait désormais.

Des visions d'horreur, de cadavres amoncelés, de massacres sanglants, se succédèrent dans l'esprit de Cornélia, comme des flashes qui la saisissaient, l'un après l'autre, toujours plus confus.

Puis la pellicule des souvenirs s'arrêta subitement sur un moment plus marquant que les autres, peut-être un siècle après sa transformation... il avait décidé de ne pas en tenir le compte de toute façon.

Devant lui, la foule, et un peu plus loin, trois hommes, cloués en haut de hautes croix de bois. Avel fixait celui qui se tenait au centre et qui venait tout juste de pousser son dernier soupir. Les entités en lui avaient bien tenté d'aspirer les effluves de peur et de souffrance des condamnés

durant leur supplice. Mais s'ils s'étaient délectés des deux autres, ils n'avaient rien pu tirer de Joshua, ce rabbin qui, de son vivant, avait tant fasciné ses semblables.

Mais également Avel...

Cet homme, adulé, puis finalement rejeté par son peuple, avait eu quelque chose de spécial, d'indescriptible, une aura très particulière, qui n'était pas tout à fait la même que celle, si terne et ennuyeuse des autres mortels. Et sa foi, immense, en son dieu unique et fondamentalement bon, avait autant impressionné Avel qu'elle l'avait exaspéré.

Ce dernier avait connu durant son errance plusieurs humains pourvus d'un surplus d'âme. Il avait appris à déceler ce genre de choses, ainsi qu'à s'en nourrir à l'occasion, car le sang de ces êtres exceptionnels était bien meilleur que les autres. Mais le rabbin était encore différent. Jamais auparavant Avel n'avait rencontré une telle personne et il s'était posé beaucoup de questions à son sujet, sans pouvoir y trouver de réponses... comme toujours.

Le Dissident – qui s'était lui-même rebaptisé le Taricheute, eu égard à sa profession – était là, lui aussi, venu d'Égypte pour rencontrer ce fameux rabbin. Mais il était arrivé un peu tard, sa Devineresse de femme avait manqué de précision, semblait-il.

Avel se demanda s'il pourrait marchander les quelques informations qu'il possédait à propos de Joshua en échange des révélations qu'il tentait depuis des années d'arracher à cet étrange immortel. Celui-ci s'était toujours montré très hostile envers lui, dégoûté par le monstre qu'il était, l'aberration regorgeant de pouvoir, à la puissance bien trop immense pour un seul être, créé de toutes pièces par l'Ancien Clan.

Le Taricheute pivota légèrement vers lui et plissa les paupières en croisant son regard. Puis il secoua la tête, refusant muettement, une fois de plus, de livrer à Avel le savoir qu'il désirait tant acquérir et que même les voix, de plus en plus incohérentes, ne parvenaient à lui dispenser.

Avel aurait dû le tuer, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Pourtant, il s'en garderait bien. Même si le Taricheute ne voulait rien avoir affaire avec lui,

il était le seul autre immortel au monde. Dans ces conditions, ce n'était guère une compagnie, mais c'était au moins une consolation...

Puis, un jour viendrait forcément où le Taricheute désirerait tirer sa révérence et aurait besoin des pouvoirs d'Avel pour cela. Alors il pourrait négocier le prix de ses services...

Avel tenta malgré tout d'aller à la rencontre de l'immortel. Mais ce dernier l'ignora ostensiblement et partit, un soupçon de déception marquant les traits si curieux de son visage.

Avel soupira. Sa solitude lui pesait tant... au fil des ans, elle devenait de plus en plus insupportable. Et il savait désormais que rien ne pourrait remédier à cela. La société humaine était incompatible avec ce qu'il était, et celle de son unique semblable lui était inaccessible.

Le monde avait beau être vaste, Avel en avait déjà fait le tour. Et quel était l'intérêt de posséder les pouvoirs d'un dieu si l'on n'en tirait aucun bénéfice, sinon celui de décimer les populations de son choix, lorsqu'il arrivait à contenir suffisamment les crises pour ne libérer sa puissance qu'au moment opportun ? Un jeu pour lequel il n'avait d'ailleurs aucun goût, mais peut-être cela viendrait-il...

CHAPITRE 26

Un Jeu Dangereux

Cornélia fut à nouveau rejetée hors du souvenir et, cette fois, elle ne trouva rien à quoi se raccrocher pour lutter contre la force qui la repoussait et y demeurer plus longtemps. Elle retraversa les eaux noires, renvoyée malgré elle vers la surface par un courant puissant, auquel elle ne pouvait plus s'opposer.

L'instant suivant, elle était revenue à la réalité. Elle sentit le satin moelleux sous elle, la proximité des parois de bois tout autour, et son souffle arrêté par le couvercle du cercueil qui lui revenait à la figure à chaque expiration. Tout semblait normal, à ceci près qu'un chaos effroyable régnait sous son crâne, qu'une migraine atroce lui vrillait les tempes et que tout son corps la faisait atrocement souffrir.

L'exercice auquel elle venait de s'adonner n'était pas simple et elle avait exploité ses pouvoirs au maximum de leur possibilité pour parvenir à atteindre des scènes aussi anciennes, d'une époque aussi lointaine.

Et quelles scènes...

Jamais elle n'aurait imaginé qu'Avoriel ait pu être ce jeune homme... Une personne qui avait subi sa vie durant le rejet de tout un village, leurs mesquineries, puis, pour finir, leur soif de cruauté.

Et il avait aimé une femme... éperdument.

Cornélia soupira et tenta de contenir le chagrin d'Avel, encore si vivace dans son esprit, qui débordait en elle à la simple évocation de son histoire avec Elina.

Comment avait-il pu faire croire à Henri qu'il avait tué sa propre femme et son propre enfant quand lui-même avait vécu une expérience quasiment similaire ?! Avoriel savait pourtant la douleur insupportable, la honte et la haine de soi-même que l'on éprouvait après avoir commis de telles horreurs. Elle l'avait revécu avec lui et elle n'ignorait rien de ce qu'il avait ressenti alors.

Toutefois... il savait également qu'après pareil crime il n'y avait plus de retour en arrière possible. Cela l'avait transformé. Complètement. Et à jamais. Il avait abandonné tout ce qui lui restait d'humanité après cela.

Mais peut-être était-ce là le but de sa manœuvre ? Il avait voulu qu'Henri perde lui aussi sa sensibilité de mortel, s'en débarrasse au plus vite, de la manière la plus brutale et la plus impitoyable qui soit.

Ce qu'elle découvrait était si surprenant...

Avoriel ne mentait donc pas vraiment lorsqu'il prétendait être le vampire originel. Car, d'une certaine façon, c'était bien ce qu'il incarnait dans la mesure où il portait en lui l'essence de l'Ancien Clan, soit les tout premiers immortels ayant foulé cette Terre.

Ainsi qu'elle l'avait supposé, en remontant jusqu'aux souvenirs de l'humain qu'Avel avait été, elle avait obtenu toutes les informations dont elle avait besoin.

Le Taricheute, anciennement nommé le Dissident par ses semblables – probablement parce que, à un moment donné, pour des raisons inconnues, celui-ci avait quitté leur société – avait survécu à la chute de son clan grâce au sang du Vampire-Né. Une hybride en d'autres termes, nécessairement engendrée par l'un de ces anciens vampires, mais de façon naturelle, sans lien aucun avec le monarque de ce groupe d'immortels, et donc d'une constitution presque identique à celle de Cornélia.

Ce qui venait ainsi corroborer sa théorie.

Cornélia était désormais libre de détruire le roi sombre. Henri, qui avait souvent bu à ses veines, devrait en toute logique y survivre.

Enfin, encore fallait-il qu'elle arrive à accomplir cet exploit, bien sûr... Cornélia possédait le pouvoir de mort, tout comme Avoriel, et elle réussissait à résister à son envoûtement. Mais était-elle en mesure de l'affronter pour autant ?

En vérité, elle n'en avait pas la moindre idée. Elle ne se basait que sur son instinct, ainsi que sur son interprétation de cette phrase qu'elle avait souvent entendue, prononcée par quelques spectres proches du roi sombre, ainsi que, plus récemment, par la Devineresse.

La clé du pouvoir se cache dans le sang...

Avoriel était l'immortel le plus puissant au monde. Il renfermait l'essence de tous les membres de l'Ancien Clan – ou presque, si l'on exceptait le Taricheute. Mais c'était aussi désormais le cas de Cornélia. Elle avait pris l'hémoglobine de tous les vampires de premier rang. Tous ceux qui avaient eu le privilège d'être directement engendrés par le monarque.

Y compris celle de Violaine, lorsqu'elle l'avait tuée dans sa précédente vie, et celle de Daniel, avec laquelle elle avait été en contact direct et suffisamment longtemps pour que sa peau l'absorbe et lui permette de lui voler un souvenir. Elle portait évidemment aussi, bien que d'une tout autre manière, l'essence d'Eléonore en elle.

Et, dorénavant, elle possédait également le sang d'Avoriel. Lequel le lui avait même cédé de bon gré.

Elle était prête. C'était aujourd'hui qu'elle tuerait ce monstre, quoi qu'il advienne.

L'histoire d'Avel l'avait touchée, elle ne saurait prétendre le contraire, et peut-être même, quelque part, avait-elle un peu pitié de lui à présent. Mais les crimes d'Avoriel étaient ce qu'ils étaient, et il fallait qu'il paie. Elle était plus déterminée que jamais à mettre un terme à son existence.

Les voix démentes, tellement incohérentes et malades de cruauté des immortels de l'Ancien Clan, demeurées en lui, ajoutées à celles, non moins

torturées, des âmes de tous les mortels qu'ils avaient tués – et certainement absorbés malgré lui –, l'avaient rendu complètement fou.

Toute cette puissance, réunie en un seul être, c'était bel et bien une aberration. Qu'il n'ait été, à l'origine, que la victime des premiers immortels, ne changeait rien. Il devait disparaître. L'heure était venue pour l'espèce d'évoluer et cela passerait nécessairement par la fin de son règne de terreur.

Cornélia inspira un bon coup et, après avoir remis de l'ordre dans ses pensées, repoussa le couvercle de son cercueil. Comme elle s'y attendait, Avoriel était resté près d'elle et s'était installé dans un fauteuil, placé à moins d'un mètre de sa bière.

Il l'examina d'un regard étrange et elle ne put s'empêcher de lui rendre la pareille. Elle venait de le voir enfant, puis jeune homme, juste avant sa transformation. La métamorphose était époustouflante. Son corps, alors chétif et faible, était devenu celui d'un homme certes mince, mais aux muscles puissants. Son visage aux traits fins et émaciés avait été sublimé et sa beauté révélée, incontestable... presque écrasante.

Elle n'y avait jamais prêté attention jusque-là, trop impressionnée et préoccupée lors de leurs confrontations. Mais Avoriel possédait un charme éblouissant, ravageur, qui n'était pas sans lui rappeler celui d'Henri – bien qu'en réalité, étant donné leurs liens, l'inverse aurait été plus juste.

Cornélia capta une légère appréhension au fond des prunelles du roi sombre. Preuve qu'il était encore capable, malgré tout, d'éprouver des émotions autres que la haine.

— Te sens-tu mieux ? lui demanda-t-il avec ce qui ressemblait à une pointe d'inquiétude dans la voix.

L'espace de quelques secondes, elle eut l'impression d'avoir Avel l'humain, si sensible et fragile, en face d'elle. Elle battit des paupières et s'efforça de le voir tel qu'il était aujourd'hui. De voir le monstre qui avait obligé son père à se suicider, qui avait tué les parents de l'ancienne Cornélia, et qui avait jadis torturé Henri.

Mais les deux images se superposaient et cela la troublait bien plus qu'elle ne le souhaitait.

— Oui, acquiesça-t-elle après s'être éclairci la gorge. Votre sang m'a été très bénéfique.

Elle ne le remercia pas pour autant pour son geste généreux, car cela aurait semblé suspect. Même si elle s'était livrée d'elle-même, elle était censée être maintenant retenue contre son gré. Il restait son ennemi, et il le savait pertinemment.

Avoriel hocha la tête, l'air de nouveau impassible. Son petit sourire arrogant et surtout mauvais l'avait toutefois quitté, indiquant qu'il était encore préoccupé. La santé de l'enfant que Cornélia portait lui tenait manifestement bien plus à cœur que ce qu'elle avait imaginé...

— Je... Y aurait-il une salle de bains où je puisse me rafraîchir ? balbutia-t-elle, improvisant un prétexte pour s'isoler.

Il fallait absolument qu'elle contacte Séraphin. Jusqu'à maintenant, la muraille qu'elle avait dressée autour de son esprit pour se protéger d'Avoriel en avait également interdit l'accès au jeune homme. Ils n'avaient donc pu échanger, ainsi qu'ils l'avaient prévu au départ. Et elle ne pourrait entrouvrir ses barrières que si le roi sombre lui laissait un peu d'espace. Ce qui n'était pas vraiment gagné puisque, depuis qu'il l'avait retrouvé au bord du gouffre, devant le mur des âmes, il restait sans cesse auprès d'elle, la surveillant telle la captive qu'elle était.

Avoriel pencha la tête sur le côté et répéta, comme s'il ne comprenait pas :

— Te rafraîchir ?

— Eh bien, me laver, si vous préférez, expliqua Cornélia. Il y a bien un lavabo quelque part ici, non ?

Puis elle se rendit compte de son erreur. Ils étaient à des centaines de mètres en dessous du niveau du sol. Et, parce que l'édifice ressemblait à s'y méprendre à une véritable demeure, elle s'était imaginé qu'elle trouverait absolument tout le confort moderne. Ce qui était totalement idiot...

Avoriel eut une moue un peu désemparée, avant de se ressaisir et de déclarer :

— Je vais t’obtenir cela.

Il disparut aussitôt ne laissant derrière lui qu’un nuage de particules noires, aussi fines que de la poussière, dansant curieusement, avant de s’évanouir dans l’air. Cornélia hésita à profiter de ce moment pour lever ses barrières mentales. Mais elle ignorait quand reviendrait Avoriel et préférait être sûre d’avoir un peu d’intimité pour le faire en toute tranquillité.

Elle quitta cependant la chambre afin de se dégourdir les jambes après être restée aussi longtemps enfermée dans un cercueil, un peu oppressée, mais également anxieuse quant aux événements à venir. Car c’était imminent, c’était maintenant que tout allait se jouer.

Elle se dirigea vers une salle dont les fenêtres donnaient directement sur le perron et les diverses statues de marbre qui l’agrémentaient. La veille, c’était ce qui se trouvait au-delà du château, le précipice qui encerclait l’édifice, ainsi que les hautes parois de l’immense salle souterraine, le mur des âmes, qui avaient retenu toute son attention.

Mais à présent, les sculptures l’intriguaient.

Elles avaient toutes l’air si réelles... La diversité des personnages représentés était également surprenante. L’une d’elles ressemblait même à Eléonore, sa mère dans son ancienne vie.

Non, en fait, à y regarder de plus près, c’était elle... trait pour trait ! Cornélia la reconnaissait. Même la robe lui était familière !

Était-ce une fine larme rouge qu’elle voyait peu à peu naître au creux de son œil ?

Cornélia allait se précipiter dehors, s’élançant en direction du hall d’entrée, quand Avoriel apparut subitement devant elle, lui bloquant le passage.

— Les statues, c’est vous qui les sculpez ? l’interrogea-t-elle tout à trac, sans pouvoir masquer son effarement, tant ce qu’elle venait d’apercevoir l’avait perturbée.

— Non, pas exactement, démentit-il en arquant un sourcil.

— Que sont-elles ? insista Cornélia en plissant les yeux, consternée.

Avoriel la toisa, ainsi qu'il avait désormais l'habitude de le faire, puis haussa les épaules :

— Une décoration d'un goût très douteux, si tu veux mon avis, dont je ne peux néanmoins pas vraiment me passer.

Ce qui ne répondait pas exactement à sa question et qui l'intriguait d'autant plus...

Avoriel ne lui laissa pas le temps de l'interroger davantage et enchaîna :

— Une baignoire remplie d'eau t'attend à l'étage. C'est bien ce que tu voulais, n'est-ce pas ?

— Oui, tout à fait, acquiesça-t-elle, déduisant que le sujet était clos – du moins en ce qui le concernait.

Il la conduisit jusqu'à un boudoir au premier, duquel sortit presque en courant une jeune femme vampire, un grand broc vide à la main. Au centre de la pièce, un tub à l'ancienne avait été installé. Cornélia trempa le bout de ses doigts dans l'eau et la trouva chaude. Elle se prit soudain à avoir très envie de s'y plonger. Cela faisait tellement longtemps qu'elle n'avait pas savouré ce genre de petits plaisirs du quotidien.

Mais ce n'était pas franchement le bon moment pour cela...

Elle remercia Avoriel d'un signe de tête et il s'éclipsa sans discuter, paraissant finalement comprendre son besoin d'intimité. Une fois qu'il fut sorti et qu'elle se trouva enfin tout à fait seule, Cornélia donna deux tours de clé, plus pour se rassurer qu'autre chose, tandis qu'elle savait bien que ce n'était pas une pauvre serrure qui arrêterait le roi des vampires en cas de problème.

Elle se passa de l'eau sur le visage, sa migraine se calmant peu à peu. Puis elle leva une à une les murailles entourant son esprit. Lorsque ce fut fait, elle lança un appel mental à l'intention de Séraphin.

Elle n'eut guère à attendre longtemps sa réponse, cinq secondes plus tard celui-ci s'exclamait, s'invitant sous son crâne :

— *Bordel, Cornélia ! Ce n'est pas trop tôt ! Est-ce que tu vas bien au moins ?!*

Sa voix regorgeait d'anxiété, frôlant même la panique. Elle le sentit sonder son esprit, visionner les dernières images qu'il contenait, et le laissa faire, craignant de ne plus pouvoir le contacter si elle le repoussait.

— *Oui, ne t'inquiète pas pour moi, tout se déroule correctement pour le moment, assura-t-elle, avant d'en venir sans autre préambule au point le plus important, parlant rapidement, mais détachant chaque mot, afin que le message soit le plus clair possible. Le sang que j'ai mis en bouteille et que je t'ai demandé de garder caché, il faut absolument que tu le distribues par toutes petites doses à tous les vampires que tu pourras trouver dès maintenant. Il n'y a pas une minute à perdre !*

— *Où es-tu ?* l'interrogea Séraphin avec fermeté, comme si c'était une priorité.

À nouveau, elle perçut cette pression dans son cerveau.

— *Je ne peux pas te le révéler, et de toute façon je l'ignore. Nous nous trouvons sous terre, c'est tout ce que je suis capable d'affirmer. Mais est-ce que tu as entendu ce que je viens de dire ? C'est primordial, il faut que tu te dépêches, tu comprends ? Tu dois retrouver un maximum de vampires et...*

— *Leur donner à tous une goutte de ton sang, oui, j'ai saisi, opina-t-il. Ça sera rapide, tu sais. Je suis revenu sur l'île et, à l'exception de Maximum, tous les autres y sont aussi. Personne n'a quitté l'endroit, ni même Henri, en fait.*

Cornélia mit un moment avant de pouvoir reprendre le fil de la conversation, la seule mention de l'homme qu'elle aimait et qu'elle venait de trahir la paralysait complètement. Elle avait encore tellement mal... Penser à lui et à ce qu'il pouvait ressentir après ce qu'elle lui avait infligé lui était presque insupportable.

Cependant, elle était surprise qu'il soit rentré à l'abbaye plutôt que de s'enfermer seul dans l'une de ses demeures – ainsi qu'il en avait l'habitude –, et d'autant plus que ses partisans l'aient suivi après ce à quoi ils avaient assisté et ce qu'ils avaient entendu à propos de leur prince. Par ailleurs,

elle n'aurait jamais cru que ce dernier accepterait que tous restent auprès de lui. Il était tellement fier, détestait tant qu'on le voie vulnérable ou affaibli...

— *Que... que fait-il ?* cafouilla-t-elle, s'emmêlant avec toutes les questions qui se bousculaient tout à coup dans son esprit, à tel point qu'elle les débita finalement toutes. *Est-il près de toi ? Comment... comment va-t-il ?*

Ils n'avaient pas le temps pour ça, elle en était parfaitement consciente, et elle s'était interdit d'en parler. Pourtant, c'était plus fort qu'elle, elle n'avait pas pu se retenir de demander de ses nouvelles...

Les larmes lui vinrent aux yeux et elle dut se repasser à nouveau de l'eau sur le visage pour se débarrasser des traces rouges qui sillonnaient déjà ses joues.

— *Si tu tiens à le savoir, ceux qui ont bien voulu m'adresser la parole – et je dois avouer qu'ils sont assez peu nombreux, la plupart me tiennent en partie pour responsable, du moins pour vous avoir aidés, Maxime et toi, à vous enfuir ensemble – m'ont raconté que le prince n'a pas dit un traître mot après la séance de la mairie, expliqua Séraphin, manifestement gêné par cette situation qui était on ne peut plus bancal pour lui. Même s'il le cachait bien, il est évident maintenant qu'il était très affaibli. Il est parti, c'est tout, sitôt après notre départ. Certains sont arrivés sur l'île plus rapidement que les autres, juste à temps pour découvrir qu'Henri s'était enseveli sous l'abbaye. Mais personne ne l'a revu depuis.*

— *Il se régénère,* supposa Cornélia, comme pour elle-même. *Il met toute son énergie à guérir ses blessures.*

Et peut-être aussi à éviter ses congénères sans avoir à les chasser de chez lui pour autant, étant donné qu'il restait malgré tout leur unique protection contre le roi sombre.

— *Probablement,* concéda Séraphin. *Mais j'ignore ce qui va se passer une fois que j'aurai débouché les bouteilles. Les autres ne vont rien y comprendre. Et le prince va sentir ton sang, irrémédiablement. Faut-il d'ailleurs que je lui en donne, à lui aussi ? Dois-je le tirer de son repos ?*

— *Oui, il le faut, affirma-t-elle, ayant besoin de cette garantie pour agir.*

— *Il va me poser tout un tas de questions et il aura certainement récupéré toutes ses forces, appréhenda le treizième. Je ne saurai pas quoi répondre... surtout que quelque chose de très important a changé... as-tu vraiment le droit de lui cacher... enfin, tu sais...*

Cette fois, ce fut elle qui se trouva submergée par la panique et le coupa vivement :

— *Non ! Tu distribues mon sang et c'est tout. Pas un mot à qui que ce soit, surtout pas. Séraphin, on s'en tient au plan, tu te souviens ? Tu nous as emmenés, Maxime et moi, dans un lieu sous terre, que je t'ai fait jurer de ne pas révéler, et où nous sommes censés être introuvables. Tu ne sais rien de plus, c'est ce que nous étions convenus.*

— *Et pour Maxime, justement, comment je fais ? Parce que j'imagine qu'il a également le droit d'être protégé par ton sang, non ?*

— *Trouve-le en premier. Donne-lui une rasade et reviens aussi sec à l'abbaye pour que les autres puissent se partager les bouteilles. N'oublie pas d'en prendre toi aussi, et mets-en dans une petite fiole pour Henri. Après cela, enfuis-toi si nécessaire, mais tiens-t'en à ce qu'on a prévu.*

Elle allait replacer ses barrières, la discussion s'éternisait et Avoriel commencerait sûrement à se demander ce qu'elle faisait. Et il ne devait pas la trouver ainsi, sans la moindre défense mentale...

— *Oui, eh bien, je ne suis plus si convaincu que ça par ce que l'on a prévu, dans la mesure où la donne n'est plus tout à fait la même, avoua Séraphin. Tellement de choses peuvent mal tourner. Si c'est pour aujourd'hui, tu as peut-être besoin d'aide. Étant donné ton état, je me dis qu'on pourrait tous être plus utiles si nous te rejoignons, tu ne crois pas ? J'ai de plus en plus peur qu'il ne t'arrive du mal et je ne me le pardonnerai jamais si...*

— *Non, l'interrompit-elle encore, de plus en plus angoissée. Non, non et non ! Vous ne feriez que tout gâcher !*

Pourquoi Séraphin se mettait-il subitement à douter d'elle ? Le moment était enfin venu d'agir et voilà qu'il était prêt à tout ficher par terre !

Mais il avait sondé son esprit et savait pour l'enfant, manifestement. Elle devait absolument le rassurer à ce sujet...

Soudain, la serrure de la porte cliqueta et Avoriel poussa lentement le battant. Il la trouva figée devant la baignoire, la serviette qui lui avait servi à s'éponger les yeux encore à la main.

Avant même qu'il pénètre dans la pièce, Cornélia avait déjà rétabli ses murailles.

Le roi des vampires fronça les sourcils, sans doute ne s'attendait-il pas à ce qu'elle soit encore habillée.

— J'ai perçu les effluves d'une peur soudaine et très intense, l'informa-t-il placidement. Je peux le comprendre, étant donné l'endroit où tu te trouves. Cependant cela m'ennuie. Tes angoisses pourraient très bien s'avérer nocives pour le fœtus.

Qui aurait cru qu'Avoriel se montrerait un jour aussi prévenant à son égard... enfin plutôt à l'égard du bébé, mais pour le moment, cela revenait au même, non ? Cornélia commençait à entrevoir les failles en lui et celle-ci, la plus tangible de toutes, était particulièrement à son avantage.

— Je suis assez nerveuse, c'est vrai, mais je vais me calmer, promit-elle. Voilà, ça va déjà mieux.

Elle reposa la serviette sur le meuble à côté d'elle et soutint le regard transperçant, tellement oppressant du roi sombre tandis que des volutes noires, assez discrètes, et cependant perceptibles pour Cornélia, se dégageaient de son corps et tourbillonnaient dans son sillage.

Elles disparurent presque aussi vite qu'elles étaient apparues et il se frotta le front, comme pour essayer de chasser définitivement le trouble qui semblait l'avoir brusquement saisi.

Cornélia ne devait rien en montrer, mais elle savait qu'il s'agissait des voix. Les entités venaient de se manifester à lui, et cela, en revanche, ce

n'était pas bon signe. Que lui disaient-elles ? L'incitaient-elles à lui faire du mal, à elle et à l'enfant d'Henri ?

Elle fit mine de remettre des mèches de sa chevelure en place, s'assurant que les clous qu'elle y avait cachés étaient toujours bien là. Elle tenta de contrôler son cœur afin qu'il ne se mette pas à battre tout à coup.

C'était maintenant...

Elle s'apprêtait à extraire d'un geste sûr et le plus rapide possible les tiges de métal de ses boucles profuses, lorsque Avoriel se matérialisa soudain tout près d'elle et lui saisit le bras, l'arrêtant brutalement.

Mon Dieu, mais comment avait-il pu deviner ?!

Elle demeura immobile, hésitante, ne sachant que faire, tandis qu'il plongeait les yeux dans les siens et amenait sa main à lui. Il força ses doigts, encore crispés sur le vide, à s'ouvrir et... embrassa sa paume.

Puis il huma son poignet et y déposa d'autres baisers, subtils et très légers. Comme chaque fois, son contact déclencha de vives décharges électriques à la surface de la peau de Cornélia, se répandant ensuite dans tout son corps de manière fort désagréable. Et elle ne put réprimer un tressaillement.

— Tu t'y habitueras peut-être, à la longue, murmura-t-il, d'un air un peu déçu. Finalement, c'est une bonne chose que tu aies conçu cet enfant avec Henri. Je n'aurais pas aimé avoir à te contraindre de m'accepter.

Elle savait même qu'il n'aurait jamais pu le faire, en vérité. Qu'il avait très peu de limites, mais que celle-ci en était une. Après tout, cela serait revenu à se comporter exactement comme son frère jumeau autrefois avec Elina, la jeune femme qu'Avel avait tant aimée...

— Sache que si tu ne m'y obliges pas, il n'y a aucune raison pour que je te fasse du mal, poursuivit-il.

Alors elle comprit. Il pensait qu'elle avait peur de lui et de ce qui pourrait lui arriver ici. Il essayait, d'une certaine manière, de la rassurer. Il ignorait tout de ses réelles intentions.

Il ne s'éloigna pas et se pencha sur elle. Les traits de son visage semblèrent s'adoucir, puis il cilla en observant ses cheveux.

— Tu... tu m'évoques vaguement quelqu'un, lâcha-t-il alors, une de ses mains remontant vers le visage de Cornélia.

Bien sûr, Eléonore avait marqué Avoriel parce qu'elle ressemblait à Elina, c'était évident à présent. Et Cornélia, même si elle s'en éloignait, était tout de même dotée d'une chevelure similaire.

Le roi sombre allait plonger les doigts dans ses boucles rassemblées en chignon, sûrement pour les défaire, mais elle l'en empêcha. Et, improvisant, elle franchit les derniers centimètres qui les séparaient pour venir écraser sa bouche contre la sienne.

Avoriel se figea, complètement déstabilisé par son geste, elle le sentait. Les décharges se firent glacées et mordantes, quasiment insoutenables, comme si les entités enfermées en lui cherchaient à la repousser.

Elle les ignora.

Elle n'aurait jamais de meilleure occasion que celle-ci. La surprise était son meilleur atout. Aussi leva-t-elle doucement le bras, prête à saisir ses fameux clous, le tout étant de s'en servir pour l'immobiliser suffisamment longtemps afin qu'elle puisse appeler et envoyer son feu destructeur sur lui. À supposer que son pouvoir soit assez puissant pour venir à bout de cet être hors du commun, ainsi que de tous ceux qui l'habitaient...

Mais alors que le roi sombre commençait à lui rendre son baiser, il y mit brutalement fin et se retourna vers la porte.

Un vacarme éclata soudain au rez-de-chaussée et des cris résonnèrent de conserve, ébranlant les murs du Château Sous Terre.

L'instant suivant, Avoriel lui attrapait le menton et la forçait à regarder ses yeux rougeoyants, emplis d'une lueur mauvaise, terrifiante :

— Pourquoi as-tu fait quelque chose d'aussi stupide, sombre crétine ?! Si Henri s'oppose à moi, je vais devoir le tuer cette fois ! Le réalises-tu seulement ? Diable, n'as-tu donc rien dans la tête ?!

Henri ?

Mais pourquoi Avoriel lui parlait-il d'Henri tout à coup ? Et enfin, de quoi l'accusait-il au juste ?

— Henri ne peut pas être là, c'est impossible, balbutia-t-elle, autant pour s'en convaincre elle-même que pour convaincre son interlocuteur, tandis que le fracas s'amplifiait à l'extérieur de la demeure. Il ignore tout de ce repaire, n'est-ce pas ?

— Évidemment ! s'exclama le roi sombre en s'agitant, subitement très tendu. Tu essaies de gagner du temps, mais tu ne me duperas pas davantage, idiote d'hybride. Si indétectable soit-il, je sais encore reconnaître sa voix et son aura lorsque mon fils est près de moi.

Il fit un pas vers elle, hésita en entendant de nouveaux cris. Puis il soupira comme s'il venait de prendre une décision à contrecœur :

— Nous devons nous enfuir sur-le-champ. Si tu tiens à la vie du prince, il n'y a pas d'autres solutions.

Cornélia sut alors qu'Avoriel avait raison. Elle ignorait comment il s'y était pris, mais Henri était là. Elle aussi pouvait percevoir sa présence maintenant. Mais obéir et suivre le roi encore une fois ne ferait qu'inutilement retarder l'inévitable. Et comment se passeraient les choses si le monarque la soupçonnait de jouer double jeu, ainsi qu'il avait désormais l'air de le penser ? Une seconde occasion de le distraire suffisamment pour l'immobiliser grâce au clou et enfin le détruire lui serait-elle offerte ?

Elle en doutait sérieusement.

Puis, tout se passa extrêmement vite.

Elle allait se téléporter pour échapper à Avoriel, mais, en un éclair, il fut derrière elle. Tout aussi rapidement, il referma les bras sur elle pour l'entraîner ailleurs, avec lui. Cornélia lutta, avec un acharnement forcené, mais en vain. Le roi n'avait vraisemblablement pas l'habitude qu'on lui résiste ne serait-ce que quelques instants, son expression entre surprise et exaspération en témoignait. Toutefois, il avait le dessus, indéniablement...

Ce constat venait anéantir tous les plans qu'elle avait pu concevoir. Au corps-à-corps, elle ne pouvait absolument rien contre lui.

Elle essaya d'appeler le feu destructeur, mais devoir se débattre l'empêchait de se concentrer suffisamment pour fournir un pareil effort.

Puis, dans un réflexe désespéré, elle finit par rassembler toute son énergie pour se propulser en avant, au risque de se faire mal. Son adversaire n'avait pas anticipé cette réaction et elle s'étala de tout son long au sol, priant pour que l'enfant ne souffre pas de cette vilaine chute.

Avoriel parut songer à la même chose, et c'est ce qui permit à la jeune fille de bondir en avant, s'élançant à toute allure dans les couloirs. Immédiatement, le roi, d'une rapidité époustouflante, fut devant elle, lui barrant la route.

Elle tenta une seconde fois la téléportation. Mais à peine avait-elle visualisé l'endroit où elle désirait se rendre, qu'il était de nouveau sur elle, la retenant à bras-le-corps de s'esquiver.

Elle sentit qu'il allait mettre sa menace à exécution et la traîner hors du Château Sous Terre, alors, aux abois, elle rua de toutes ses forces. Dans sa lutte effrénée, elle parvint à récupérer l'un de ses clous, tandis que l'autre retomba au sol. Elle ne prit pas le temps de réfléchir et essaya aussitôt de le frapper avec la pointe acérée, qu'elle espérait de tout cœur suffisamment néfaste pour avoir sur lui un quelconque effet.

Avoriel para son premier coup, mais ne vit pas venir le deuxième, après qu'elle eut roulé derechef sur le plancher pour se soustraire à sa poigne et ramassé par la même occasion la seconde tige de métal. Elle lui cingla violemment la mâchoire et eut la satisfaction de voir une fine ligne rouge s'y dessiner instantanément.

Le roi s'interrompit une seconde et ouvrit de grands yeux stupéfaits, ne pouvant se retenir de palper la zone meurtrie. Cornélia profita de sa déconcentration momentanée pour viser sa gorge. Elle sauta sur ses pieds et fondit ensuite sur son adversaire.

Mais un mur de ténèbres la repoussa brutalement, s'accompagnant de centaines de hurlements vibrants, qui n'avaient absolument rien d'humain. Et elle atterrit sur le parquet.

Ce n'est qu'à cet instant que, dans un ultime réflexe, elle réussit à se téléporter. Mais à peine était-elle arrivée dans le grand hall d'entrée

qu'elle tomba à nouveau sur Avoriel, prêt à se jeter sur elle et à reprendre leur affrontement là où il en était resté.

Il était tellement rapide, et si fort également... jamais elle n'arriverait à le vaincre sans aide, elle le comprenait à présent.

Une vive douleur explosa soudain sous son crâne, l'oppressant de tous les côtés, comme le roi s'acharnait à prendre le contrôle de son esprit. Cornélia ne put réprimer un gémissement de souffrance, et faillit laisser tomber les deux clous qu'elle avait encore en main.

Mais elle ne céda pas à la tentation d'obéir, demeura droite sur ses jambes, en position d'attaque, et tint bon. On lui enjoignait de déposer les armes et de se rendre. Une aberration à laquelle elle ne se soumettrait jamais, si puissant que puisse être l'envoûtement.

CHAPITRE 27

Le Mirage des Ténèbres

Avoriel grogna quand il se rendit compte que sa tentative d'assujettissement restait sans résultat. Elle l'avait bel et bien dupé de ce point de vue ci, il le découvrait enfin. L'inconvénient était que dorénavant, il saurait à quoi s'en tenir.

Elle venait de perdre absolument tous ses maigres avantages...

Il se matérialisa subitement devant elle, mais elle lui opposa ses clous, griffant l'air frénétiquement, dans tous les sens, avec une dextérité et une vitesse qui l'étonnèrent elle-même, parvenant au moins ainsi à le tenir à distance. Le roi se méfiait de ces objets dont il ignorait tout. Le sang, qui s'écoulait maintenant le long de son cou, lui avait fait comprendre que ces armes incongrues représentaient, malgré sa puissance et son incontestable suprématie sur ses congénères, un danger pour lui.

Les doubles battants de la porte d'entrée s'ouvrirent brusquement devant eux, allant claquer violemment contre les murs. Et Henri, le visage et la chemise couverts d'un sang qui ne lui appartenait manifestement pas, apparut dans l'encadrement. Le cœur de Cornélia se mit à battre deux grands coups sourds et sa poitrine se comprima douloureusement de concert.

Le regard flamboyant du prince se fixa l'espace d'une seconde sur elle et la fusilla de toute la colère dont il regorgeait. Une colère inouïe, aussi

suffocante qu'ahurissante, qui la rendit soudain complètement muette, clouée sur place.

Il avait tout compris.

Elle ignorait comment il s'y était pris, mais il savait tout. Et il était plus furieux que jamais...

L'instant fut très bref, mais parut durer une éternité. Puis les yeux d'Henri la quittèrent pour continuer leur chemin et descendre en direction des pointes métalliques qu'elle tenait, dont une était encore maculée d'un liquide pourpre. Ce n'est qu'ensuite qu'il se tourna vers leur ennemi.

Un sourire de contentement malsain tordit sa bouche à la vue de la mâchoire mutilée du monarque, tandis que, derrière lui, la bataille faisait rage.

Une centaine de vampires s'affrontaient dans la grande salle, comme les partisans d'Avoriel s'étaient rassemblés pour lutter contre ceux d'Henri. Lesquels paraissaient s'être donné pour objectif de prendre d'assaut le Château Sous Terre.

Tous semblaient devenus complètement déments. Leurs crocs rougis saillaient, dans des rictus où se mêlaient sauvagerie et cruauté, leurs yeux rougeoyaient, comme embrasés par la haine et la barbarie, et des effusions de sang jaillissaient des quatre coins de la salle.

Les combats étaient d'autant plus atroces qu'aucun immortel ne pouvait réellement venir à bout d'un autre. Nul vampire – en dehors du roi sombre et de Cornélia – ne possédait le pouvoir de tuer ses semblables. Aussi, nombre d'entre eux gisaient au sol, entièrement démembrés, voire décapités pour certains, dans d'impressionnantes mares d'un rouge profond et luisant, remuant et criant encore, comme la vie ne les quittait pas, malgré leurs insupportables mutilations.

Cornélia fut prise de nausée devant ce spectacle, mais s'obligea tout de même à brièvement balayer la salle du regard en dépit de son malaise, afin d'évaluer au mieux la situation. Tous les immortels de premier rang étaient présents, et contrairement aux autres alliés venus soutenir le prince, ils étaient d'une incroyable efficacité.

Les vampires d'Henri n'allaient pas tarder à vaincre ceux du roi, c'était même imminent. Mais ce n'était pas pour autant qu'ils remporteraient cette bataille et tous le savaient pertinemment.

Comment avaient-ils fait pour débarquer ensemble ici aussi rapidement ? Qu'avait-il bien pu se passer ? Séraphin l'avait-il trahi ? Et quand bien même, comment serait-il parvenu à conduire leurs alliés jusqu'à cet endroit niché dans les entrailles de la Terre, qu'il ne connaissait pas ?

À moins que le treizième ait pu apercevoir le lieu en sondant ses pensées... N'avait-il pas été plus pressant que d'ordinaire, n'avait-elle pas senti sa main imaginaire tourner les pages de ses propres souvenirs, ainsi qu'elle-même le faisait en se servant du sang ?

La situation lui échappait totalement et elle n'aimait pas la tournure qu'elle prenait...

— Henri, le salua Avoriel en essuyant sa plaie du dos de la main avec une exaspérante désinvolture, avant de lécher le liquide recueilli, la blessure se résorbant peu à peu. Cela fait des siècles... J'aurais aimé te revoir en d'autres circonstances. Après l'auberge crasseuse de la dernière fois, voilà que tu viens me rendre une visite surprise ici, c'est bien aimable de ta part. Mais la reine et moi avons d'autres projets, figure-toi, et nous ne comptons pas nous attarder plus que nécessaire.

La pression revint sous son crâne, plus forte que jamais, celle, contradictoire, de deux vampires d'une extrême puissance qui tentaient simultanément de lui donner des ordres mentaux distincts. Cornélia ne laissa aucun d'eux arriver jusqu'à elle et maintint coûte que coûte ses remparts psychiques en même temps qu'elle serrait les doigts sur les clous, les brandissant comme des poignards, à hauteur de son visage.

La mâchoire du prince se crispa un peu plus, mais sa moue ironique ne quitta pas ses lèvres. Il eut un reniflement méprisant, puis secoua la tête avec dédain. Il ne quittait plus le roi du regard, pas même pour jeter un coup d'œil en direction de Cornélia.

— La *reine* ? ! répéta Henri avec une incrédulité confinant au sarcasme. Voyons, un peu de sérieux, *père* ! Tu sais bien qu'elle ne voudra jamais de toi. Tu n'as jamais été très doué avec la gent féminine, mais tout de même, tu es donc tombé si bas que tu es prêt à obliger une femme à te prendre pour époux ?

La luminosité dans le hall d'entrée faiblit et l'aura noire d'Avoriel se mit à tourbillonner autour de lui, prenant de multiples formes.

— C'est toi qui devrais faire montre d'un peu plus de sérieux, lui retourna le roi en se déplaçant lentement, dessinant de grands cercles autour de Cornélia, laquelle pivotait sur elle-même pour ne pas le perdre de vue – ni de portée de ses clous. Henri, tu n'imagines tout de même pas être en mesure de m'affronter, si ? Tu es tout juste remis de mes dernières représailles. Et encore, je perçois très nettement quelques faiblesses restantes, pour le moins embarrassantes. Je sais bien que tu as la tête un peu dure, mais enfin, il y a des limites. Comment peux-tu croire que tu parviendras davantage à tes fins qu'il y a quelques siècles, alors que tu avais mûri un plan presque sans défaut... à ceci près que je suis invincible, cela va de soi.

Les lèvres d'Henri se retroussèrent en un sourire haineux et provocateur :

— Nous n'allons pas tarder à être fixés à ce sujet.

Il fit un léger signe à Cornélia, toujours sans vraiment la regarder en face, et elle comprit ce qu'il attendait d'elle.

— Entre, Henri, marmonna-t-elle, pas franchement certaine que ce soit une bonne idée.

Puis, elle vit Ryù et Horacio gravir le perron à leur tour derrière le prince, les invita eux aussi :

— Entrez tous !

Séraphin apparut alors aux côtés d'Henri et, voyant la jeune fille, plissa le front de contrition. Puis, tandis que tous se jaugeaient, le treizième commença à la rejoindre lentement, les paumes ouvertes, comme pour tenter de l'apaiser.

— Je suis désolé, j'ai accompli la mission que tu m'avais donnée, mais tout a déraillé quand le prince est sorti de terre, chuchota-t-il tout bas, à sa seule intention. Il m'a envoûté et forcé à révéler tout ce que je savais. Il m'a ordonné de l'amener, lui et les autres, jusqu'ici, dans ce lieu que j'ai aperçu dans tes pensées. Je n'ai pas pu m'y opposer...

Avoriel ne disait plus un mot. Il réfléchissait à la manière dont il convenait de procéder afin de tuer dans l'œuf cette rébellion insensée, tout en continuant à tourner autour de Cornélia. Mais il avait entendu la confession de Séraphin, c'était évident. Et il saisit avant elle ce que le jeune homme avait en tête...

— Henri, fais reculer ton pion immédiatement où je te jure que tu vas le regretter, menaça le roi sombre.

— Séraphin, maintenant ! hurla le prince en se jetant, tous crocs dehors, accompagné dans son élan de ses deux cadets, sur le roi.

L'aura noire de ce dernier repoussa violemment Horacio et Ryù qui furent propulsés contre les murs de roche, dans laquelle ils imprimèrent l'empreinte de leurs dos. De la poussière s'écoula du plafond tandis que la vibration du choc se répercutait comme en écho, de paroi en paroi.

Henri quant à lui parvint à traverser la masse impalpable, obscure et malsaine, dressée entre lui et Avoriel, et tenta de l'attaquer de front.

Séraphin fut tout à coup juste devant Cornélia :

— Vite, je dois t'emmener hors d'ici !

— Mais c'est absurde ! se récria-t-elle.

— Je n'y peux rien, ce sont les ordres du prince, expliqua-t-il. Il me tient en son pouvoir et il m'est impossible d'aller à l'encontre de ses directives.

Le jeune homme fit mine d'essayer de lui attraper les poignets pour la contraindre à lâcher ses armes et le suivre. Cornélia sentit alors les clous lui glisser des mains, appelés, elle le savait, par Henri, mais refusa de les lui céder.

— Arrêtez ! cria-t-elle, autant pour l'un que pour l'autre.

Si on l'emmenait loin d'ici, qui enverrait le feu sur Avoriel pour le détruire ? Qu'ils aient ces deux malheureuses tiges de métal en leur possession ne changerait pas grand-chose en vérité. Sans elle pour finir le travail, le roi l'emporterait quoi qu'il advienne, c'était certain.

— Séraphin, conduis-la au repaire immédiatement ! aboya Henri, tandis qu'il était repoussé à son tour, sans même avoir pu atteindre le roi une seule fois.

Il échoua au sol, mais se releva aussitôt, apparemment blessé à la tempe... encore que ce ne fût pas évident de le déterminer, avec tout ce sang dont il était déjà barbouillé.

— La plaisanterie a assez duré ! s'exclama soudain Avoriel, au comble de l'irritation.

Le monarque se tourna vers Séraphin et le jeune homme se retrouva brusquement figé dans son élan. De longues zébrures noires crevassèrent son corps, tandis que ses yeux s'écarquillaient de souffrance.

Cornélia hurla sa détresse. Elle se précipita vers son ami, mais ne parvint à saisir que des cendres poisseuses. Lesquelles retombèrent en poussière entre ses doigts pour former ensuite une petite masse charbonneuse à ses pieds.

— N-non..., bafouilla-t-elle en s'agenouillant dans les restes du jeune homme. Non... Oh, mon Dieu, non !

— Un autre candidat peut-être ? proposa Avoriel avec un soupçon d'amusement dans la voix, avant d'ordonner, soudain hors de lui : Dehors, maintenant, la vermine !

Horacio et Ryù tentèrent de résister en dépit de leurs blessures, mais furent expulsés malgré eux hors des murs du château et dégringolèrent les escaliers du perron comme des poupées de chiffon. Seul Henri demeura immobile dans la pièce. Lui n'avait pas été rejeté comme les autres... sans doute ne faisait-il pas partie de la *vermine*.

Cornélia n'arrivait pas à croire que Séraphin était mort, là, devant ses yeux. Quelques secondes plus tôt, il lui parlait, et l'instant suivant, il

n'était déjà plus rien qu'un paquet de cendres. Interdite, elle avisa Henri, mais il ne lui concéda pas le moindre regard.

Non, il ne cessait de fixer son roi. S'il ne semblait pas plus affecté que cela par la perte d'un de ses alliés, son sourire avait néanmoins disparu et la haine qui brûlait au fond de ses prunelles n'était que plus vive encore.

— En voilà un qui m'aura beaucoup coûté, mais qui n'aura strictement servi à rien, observa Avoriel en s'adressant à Cornélia, comme si elle avait été capable de comprendre son raisonnement.

La fureur monta en elle et déborda. Son aura se déploya à son maximum, agitant brusquement ses cheveux, et, sentant le feu destructeur s'imposer à elle, elle l'envoya avec toute son énergie en direction du roi sombre. Il disparut, aussitôt enveloppé de ses ténèbres mouvantes, lesquelles semblèrent absorber l'attaque. Puis il réapparut un mètre plus loin, indemne.

— Tss, souffla-t-il, dépité, puis il se mit à la sermonner : Vas-tu entendre raison à la fin, toi aussi ?! Crois-tu vraiment qu'il soit bon que tu fasses ce genre de choses dans ton état ?

Cornélia baissa les yeux vers ses mains, maculées des restes carbonisés de son ami, tenant encore fermement les clous. Puis elle observa Henri et remarqua qu'il profitait de l'inattention du roi pour se rapprocher discrètement d'elle. Elle ignorait à quoi il pensait, mais elle avait à cœur de l'aider... tout autant que de rendre la monnaie de sa pièce à Avoriel.

Si elle ne pouvait tuer ce monstre, elle était néanmoins toujours capable de s'occuper de ses partisans. Ils n'étaient que de vulgaires pions pour lui, elle le savait, mais elle avait besoin de déverser sa haine. Et si cela permettait de distraire le monarque un bref moment afin de faciliter la manœuvre d'Henri, quelle qu'elle soit, autant laisser se répandre son venin.

Le brasier au creux de ses entrailles se raviva jusqu'à lui donner la sensation de se consumer de l'intérieur. Et, tout en en lançant une partie sur le roi, pour faire bonne mesure, elle projeta le reste sur tous les vampires ennemis qu'elle apercevait de là où elle se trouvait. Dont, pour

la plupart, les corps en charpie – mais toujours animés – jonchaient le sol rocailleux de la grande salle souterraine dans laquelle s'élevait le château.

D'insupportables hurlements se firent entendre tandis qu'elle maintenait le feu destructeur, l'étendant ensuite jusqu'à ceux qui lui avaient échappé lors de la première vague.

Bientôt, il n'y eut plus au-delà des portes de l'édifice que les alliés du prince encore debout, avec, à leurs pieds, des rivières de cendres fumantes.

Cornélia, en sueur et haletante, faillit s'effondrer après un tel effort, ses jambes ne la portant plus, et vit Henri se précipiter vers elle. Il s'était suffisamment avancé pendant le laps de temps durant lequel elle avait massacré leurs ennemis et il l'aurait rattrapé s'il n'avait pas été brusquement coupé dans son élan par la main invisible d'Avoriel.

— Pas un pas de plus ! avertit ce dernier d'un ton ferme et sans appel.

Henri rugit quand elle chuta devant lui, impuissant. Elle atterrit sur les genoux, le dos voûté, incapable de se tenir droite, vidée de toute énergie. Cependant, elle parvint malgré tout à garder les doigts serrés sur les clous.

— Je n'hésiterai pas à te tuer, toi aussi, mon fils, si jamais tu tentes encore de m'enlever Cornélia, poursuivit le monarque. Je t'assure que je le ferai. Elle porte mon héritier et je ferai tout pour le garder. *Tout*, répéta-t-il d'une voix légèrement tremblante. Même si cela implique de te supprimer.

Avoriel s'apprêtait à rejoindre Cornélia pour l'aider lui-même à se relever, mais elle se redressa promptement, faisant appel à ses dernières forces, et brandit de nouveau les tiges de métal dans sa direction. Le roi leva un sourcil blasé en retour, mais s'abstint finalement de la toucher.

Henri grogna, continuant à s'opposer à la force qui le repoussait. Du sang, le sien cette fois, s'écoulait de son nez, de ses oreilles, ainsi que de sa bouche, comme il résistait envers et contre tout. Puis il s'étrangla :

— Ce n'est pas *ton* héritier ! Il s'agit de *mon* enfant, de *ma* femme, et tu es fou si tu crois que je vais te les laisser !

Les vampires survivants, tous ceux du premier rang ainsi que quelques autres, venus prêter main-forte à leur prince, s'amassèrent devant la porte, prêts à porter l'assaut final. Mais ils hésitèrent en avisant la scène, à l'intérieur du hall d'entrée.

— Cornélia, viens ! supplia Henri en lui tendant une main vacillante. Quittons cet endroit maudit maintenant.

Elle l'aurait rejoint si Avoriel n'avait pas immédiatement augmenté sa pression sur lui, le forçant à ployer en dépit de sa volonté à lui résister. Le prince toussa. Puis il cracha un sang noir, révélateur du feu que le roi commençait à faire couler en lui.

— Tu as toujours été tellement ingrat, se lamenta tout à coup le roi. Je n'aurai aucun regret à échanger le fils indigne que tu es contre un autre, un qui me sera loyal et reconnaissant. Tu l'auras voulu, Henri.

— Je vous en supplie, laissez-le, clama Nesrine en quittant la masse des autres pour se prosterner aux pieds du monarque.

Son corps se trouva alors curieusement absorbé par le sol, s'y répandant progressivement tandis qu'elle devenait poussière, sous le regard à présent insoutenable d'Avoriel.

Des plaintes d'horreur montèrent du groupe de vampires rassemblés à l'entrée de la salle et Lucia ainsi qu'Isaac et Camélia, deux vampires de premier rang que Cornélia ne connaissait pas bien, subirent le même sort. Aucun ne prit la fuite, toutefois. Les protestations moururent et Henri s'affaissa de plus en plus.

Le roi sombre allait le tuer s'il ne renonçait pas, ça ne faisait aucun doute.

Terrifiée, Cornélia s'écria à son tour :

— Arrête ! Avel, tu dois cesser ça tout de suite !

Mais ce dernier ne releva même pas qu'elle avait employé son vrai prénom, censément inconnu des autres immortels. Il était bien trop concentré sur sa tâche. Il tremblait tant il était tendu et répugnait à faire souffrir celui qu'il avait si longtemps considéré comme son fils. Mais pour obtenir l'enfant que portait Cornélia, il était résigné à le détruire.

Les dents d'Henri se mirent à grincer sous la douleur, ses muscles saillaient atrocement, ses veines devinrent noires et sa peau se parchemina d'inquiétantes taches sombres.

Au comble de la panique, elle pointa fébrilement l'un des clous sur le bas de son ventre, là où elle sentait toujours cette curieuse présence, et hurla de toutes ses forces pour arracher Avoriel à son espèce de transe étrange :

— Ça suffit ! Cesse immédiatement, Avel, ou je tue l'enfant !

Le roi pivota légèrement, puis se figea en la voyant. Les brumes rouges dans ses yeux, ainsi que celles, noires, aux formes hideuses, s'évanouirent subitement.

Henri poussa un gémissement rauque lorsque, comme le feu le quittait, il put enfin se redresser et se tourner vers elle, lui aussi.

— Tu n'oserais pas, aucune femme ne ferait une chose pareille, grinça Avoriel, la tête penchée sur le côté, comme s'il en doutait malgré tout.

— Es-tu prêt à le parier ? rétorqua-t-elle. Aucune femme au monde ne voudrait que son enfant soit élevé par un monstre tel que toi ! Je lui souhaite la mort, plutôt que toi pour père, Avel l'avorton !

Cette fois, les mots de Cornélia atteignirent leur cible et le roi grimaça de stupéfaction sous l'insulte.

Un cri aigu s'éleva soudain de l'assemblée et tout s'enchaîna comme dans un cauchemar. Bertille fendit la foule, le visage déformé par l'épouvante.

— Pourquoi une statue de Séraphin vient-elle d'apparaître au milieu des autres ? geignit-elle, son regard, tout à coup proche de la démence, parcourant la salle à toute allure. Où est-il ? Où se trouve Séraphin ?!

Henri, qui se remettait à peine de ce qu'il venait de subir, lui fit signe de s'éloigner, mais elle n'en eut cure. Plus rien de ce qui se passait ne semblait avoir de prise sur elle. Des larmes rouges roulèrent sur ses joues lorsqu'elle aperçut le tas de cendres aux pieds de Cornélia. Elle comprit aussitôt et se jeta sur les restes du jeune homme qu'elle avait aimé.

Avoriel soupira, puis saisit cette opportunité pour s'approcher d'elles. Bertille rugit, se relevant brusquement et, sans que Cornélia l'ait vu venir, arracha le second clou, celui qui n'était pas tourné vers son ventre, pour fondre sur le roi et le lui planter d'un coup rageur dans l'œil.

Le roi hurla de douleur et de surprise mêlées, saisit Bertille à la gorge et la leva au-dessus de lui. En quelques instants seulement, le corps de la femme vampire commença à s'effriter. Sans réfléchir davantage, Cornélia ignore la main qu'Henri avait enfin réussi à poser sur elle pour la retenir et se rua elle aussi sur Avoriel. Prise d'une fureur incontrôlable, elle ficha la deuxième tige de métal dans son autre œil.

Comme le premier, le globe oculaire éclata et une fine pluie de sang se déversa sur sa main. Les ténèbres réapparurent alors, les encerclant tous trois, et elle et Bertille voltigèrent à travers la pièce.

C'est à ce moment qu'Henri enjoignit d'un signe aux autres de le suivre. Et tous se ruèrent d'un même mouvement sur le roi, occupé à tenter d'extraire les clous profondément enfoncés dans son crâne.

Le prince et Ryù n'eurent aucun mal à les lui arracher, pour les replanter avec férocité dans le corps, l'accablant de coups toujours plus puissants, tandis que les autres attaquaient leur ennemi de leurs crocs.

Cornélia allait les rejoindre pour se mêler à l'assaut, mais hésita en découvrant Bertille, gisant à quelques mètres. Le feu la consumait lentement et sa respiration sifflante témoignait de ses souffrances. Elle savait que la jeune femme ne s'en sortirait pas et saisit, à son regard suppliant, ce qu'elle attendait d'elle.

Cornélia fut aussi rapide que possible. Elle mit toute son énergie restante à concentrer le feu en elle, puis le lâcha sur Bertille qui se calcina en un éclair.

Exténuée, elle faillit céder à la torpeur qui l'envahissait et batailla pour rester debout. À quelques mètres de là, les autres vampires continuaient à se battre, luttant pour ne pas être broyés par l'aura noire du roi qui se déchaînait tout autour de lui.

Elle fit un pas chancelant, puis un autre, et sentit une main la retenir soudain par l'épaule. Étonnée, personne n'étant censé se tenir derrière elle, elle fit volte-face et manqua crier de stupéfaction en découvrant Avoriel indemne, un paquet de linges niché au creux de son bras.

Mais à bien y regarder, il ne s'agissait pas tant d'Avoriel que d'Aloys, son double onirique. Lequel prit peu à peu les traits d'Avel, à moins que ce ne soit Cornélia qui eût enfin réalisé la ressemblance entre les deux, leurs visages présentant exactement les mêmes caractéristiques.

Ce que contenait le tissu blanc remua et une petite main potelée et rose en sortit tandis qu'un gazouillement de bébé se fit entendre.

— Laissons-les à leurs chamailleries, cela leur passera, murmura Avel avec un sourire confiant. Allons-nous-en tant qu'il en est encore temps, ma reine.

Une brusque chaleur submergea Cornélia et un élan d'affection la saisit, la poussant à hocher la tête à cette proposition insensée.

— Ce tumulte n'est pas bon pour l'enfant, et toi et moi voulons ce qu'il y a de mieux pour lui, n'est-ce pas ? continua-t-il en l'entraînant vers la sortie.

Le brouillard opaque était revenu et le parc au-dehors semblait flotter sur des nuages d'un gris pâle, très doux.

— Cornélia !!! l'appela la voix d'Henri dans le lointain.

Mais elle avait beau le chercher, elle ne le voyait pas. Elle aussi désirait la paix... et le repos, elle était si fatiguée. Son bébé aussi avait besoin de calme. Avel avait raison, toute cette agitation était néfaste pour lui.

Et comme pour en attester, l'enfant se mit à pleurer.

— Vite, partons, lui intima Avel en lui tendant la main.

Mais elle hésita à la saisir. Henri criait son nom de plus en plus fort et des formes mouvantes apparaissaient par intermittence au fond de la pièce.

Le souvenir des livres sans mots, uniquement composés de pages blanches, lui revint. Elle s'était déjà laissé abuser par ce piège et elle savait

de quoi il s'agissait. Elle était très affaiblie, mais certainement pas suffisamment pour retomber dans le panneau.

Elle pouvait inverser la donne, elle s'en rappelait parfaitement. Aussi décida-t-elle de lever le voile entre les réalités et de révéler à ses yeux les entités qui évoluaient autour d'Avel. Composées de ténèbres, les figures hideuses des premiers immortels émergèrent dans son sillage. Et leurs voix se mirent à résonner, aussi distinctes et audibles que n'importe quelle voix humaine :

— *Tu devrais la tuer, elle est indigne.*

— *Mais pas sans la faire longuement souffrir, comme sa mère. Nous avons si faim...*

Avel ferma les paupières, comme horrifié par ce souvenir.

Avait-il conscience que Cornélia percevait à présent ce qui se chuchotait dans son esprit ?

— *À quoi l'enfant te servirait-il de toute façon ? Tu n'as pas besoin de cela.*

— *Tue-les tous !*

— *Oh oui, massacre-les ! Tu recommenceras de zéro, quoi de mieux qu'une bonne purge ? Ton peuple misérable est bien trop corrompu !*

— C'est d'eux dont il faut que tu te débarrasses, Avel, intervint Cornélia.

Ce dernier la dévisagea, consterné. Puis il secoua doucement la tête et le bébé dans ses bras disparut.

Au fond de la salle, elle pouvait à présent voir distinctement le combat. Les mouvements semblaient simplement s'être ralentis. De moins en moins de vampires étaient encore debout, mais tous ensemble, et avec les clous, ils arrivaient à tenir tête à Avoriel.

— Si seulement c'était possible, souffla-t-il, l'air tout à coup aussi éreinté que désespéré.

Puisqu'ils se trouvaient dans une illusion, Cornélia prit les commandes et décida de faire taire les voix. Elle n'eut qu'à le vouloir pour que les entités de brumes sombres s'écartent et s'éparpillent aux quatre coins du

hall d'entrée. Elles ne disparurent pas tout à fait, mais c'était déjà un net progrès.

— Je ne lui ferai pas de mal, je te le jure, promit-il doucement.

— Je sais, mais eux s'en chargeront pour toi. Dans la réalité, ils ne te quittent jamais vraiment.

— C'est ainsi, ils font partie de moi, ils sont l'essence de l'être que j'incarne.

— Je ne crois pas. Avel n'était pas comme ça, souviens-toi. Tu peux faire en sorte que tout cela s'arrête. Elina doit t'attendre, quelque part. Ne penses-tu pas qu'il est temps de la rejoindre ?

Cornélia n'avait aucun scrupule à l'abuser. Elle avait conscience qu'il n'était pas vraiment lui-même, que cela faisait très longtemps qu'il ne l'avait plus été. Mais il s'était rendu coupable de trop de crimes. Séraphin venait de mourir, Lucia et Bertille également, ses amis, et tout ça pour quoi ?

Une chose était certaine, ils n'avaient pas mérité de finir ainsi.

Elle se concentra et fit apparaître la silhouette de la femme qu'elle avait vue dans ses souvenirs. Ce n'était qu'un vulgaire mirage, comme lui-même en avait créé pour tourmenter Henri après sa mort à elle, à la chapelle de Rougemont, mais ce fut efficace. Une larme d'un noir d'encre naquit au coin de son œil lorsqu'il l'aperçut.

L'image de la jeune femme était encore fraîche dans la mémoire de Cornélia, aussi l'illusion était-elle assez proche de ce que la véritable Elina avait été. Avoriel se souvenait-il d'elle avec autant de précisions ? Elle en doutait...

Il battit des paupières. Il n'était pas vraiment dupe, mais cette vision lui plaisait trop pour qu'il essaie de la détruire.

En parallèle, Cornélia se rapprocha physiquement du cœur du tumulte. Elle ignorait de quoi elle devait avoir l'air, errant ainsi entre le plan du songe et celui du réel. Mais les quelques vampires qui tenaient encore debout en dépit de leurs blessures s'écartèrent pour la laisser passer.

Elle vit à travers un écran un peu flou le corps couvert de plaies d'Avoriel, dont les yeux étaient toujours transpercés. Il était immobile et ne se défendait plus. Henri baissa le menton en signe d'assentiment, puis planta les deux clous au centre de la gorge du roi.

Et, d'un geste sec, d'une violence inouïe, grognant sous l'effort, les écarta, de manière à lui ouvrir le cou de part en part. Un torrent de sang noir jaillit sur eux. Cornélia s'extirpa complètement du mirage qu'elle avait façonné à sa manière pour Avel, le laissant absorbé par sa contemplation, pour revenir à la réalité.

— Ensemble ! lança Henri en reculant vivement.

Alors elle rappela une dernière fois le feu, puisant en elle une énergie qu'elle ne se savait pas posséder. Mais c'était le moment ou jamais. Les ombres étaient dispersées dans le hall et erraient comme si elles ne pouvaient plus rejoindre leur enveloppe.

En un éclair, les flammes destructrices brûlèrent en elle, elle les attisa encore et, tandis que la tête d'Avoriel s'affaissait, roulant en avant, elle projeta toute sa force dévastatrice sur lui en criant sous l'effort.

Les entités de fumée noire hurlèrent et s'agitèrent en tous sens, des explosions éclatèrent sur le perron, des milliers de spectres, peut-être même des millions, s'échappèrent du corps du roi pour s'évanouir dans un abominable gémissement et les murs tremblèrent. Puis les restes charbonneux d'Avoriel retombèrent au sol, soulevant un énorme nuage de poussière sombre et poisseuse.

Cornélia avisa Henri à côté d'elle, ahuri devant leur exploit commun. Il était blessé à de multiples endroits et la peau encore marquée des brûlures infligées par le monarque, mais sain et sauf. Tout comme Horacio, Andreï, ainsi qu'une poignée d'autres, tandis que Ryù quant à lui venait de s'éparpiller en cendres.

Puis elle s'écroula, totalement exténuée.

Elle n'ouvrit un œil que lorsque la voix grave et un peu rauque d'Henri lui parvint, sans qu'elle réussisse à comprendre ce qu'il lui disait. Il l'avait prise dans ses bras et emmenée hors de l'édifice. Sur le perron, plus

aucune statue ne se dressait, à leur place des tas d'éclats de marbre blanc, répandus au sol. Les visages horribles avaient quitté les parois de la grande salle et le château avait perdu toute allure, ne ressemblant plus qu'à un amas rocheux quelconque, évoquant vaguement la forme d'une cathédrale.

— On a réussi, balbutia-t-elle, à bout de souffle.

— Oui, mon ange, nous avons réussi, confirma-t-il en la serrant contre son torse. Nous avons anéanti le roi sombre. *Tu l'as anéanti.*

Il la déposa au sol, s'agenouilla près d'elle et, devant les vampires survivants, s'ouvrit le poignet pour ensuite le porter aux lèvres de Cornélia. Elle prit le sang qu'il lui offrait avec avidité, sans aucune pudeur, ne songeant qu'après coup que lui aussi avait besoin du sien pour soigner ses blessures.

— Attends, fit-elle en le repoussant doucement, avant de tirer ses cheveux en arrière et lui tendre son cou.

— Non, ça ira, refusa-t-il d'une voix douce. Plus maintenant, Cornélia.

Elle comprit qu'il faisait allusion à son état et au bébé qu'elle portait. À *leur* enfant...

— Je suis tellement désolée, hoqueta-t-elle alors, laissant les sanglots qui s'accumulaient dans sa gorge la submerger.

Andreï et les autres s'éloignèrent, puis disparurent sans un mot, quittant cet abominable endroit pour les y laisser seuls, en attendant probablement qu'ils finissent par les retrouver sur l'île.

Ils paraissaient tous aussi choqués et sonnés qu'elle. Mais quoi de plus normal après tout ce qui venait de se passer ? Tant d'entre eux avaient laissé la vie dans cette bataille... Peut-être un tiers avaient survécu, et encore, elle n'en était pas tout à fait certaine.

Henri ne répondit rien et elle sentit qu'il lui en voulait. Elle se souvint du regard terrible qu'il lui avait adressé lorsqu'il était entré au Château Sous Terre et l'immense colère qu'il contenait. Mais là encore, quoi de plus naturel ?

— Je suis désolée pour ce que j'ai fait à la mairie, insista-t-elle sans plus pouvoir retenir ses larmes. Et je suis désolée pour l'enfant... j'ai été négligente, je l'admets, mais ce n'était pas prémédité. Je comprendrais que tu ne veuilles plus entendre parler de moi désormais... et que tu ne souhaites pas non plus t'occuper de lui...

— Je t'en prie, tais-toi ! la coupa-t-il en lui redressant le menton de l'index pour l'obliger à plonger dans son merveilleux regard argentin. Tu racontes n'importe quoi... Après avoir *fait* n'importe quoi. J'ai failli croire à ton numéro, tu sais. La douleur m'en a empêché sur le moment, mais ensuite j'ai eu le temps de réfléchir à tout cela, pendant que j'étais sous terre pour essayer de me régénérer. Je me doutais de quelque chose... parce que tu m'avais fait une autre promesse, une autre que la Cornélia que je connais n'aurait pas rompue. Celle que si un jour tu venais à me quitter, tu... Enfin, peu importe à présent, Séraphin m'a tout expliqué, de toute façon. Je ne vais pas prétendre que je ne t'en veux pas de t'être ainsi jetée dans la gueule du loup et mise en danger, toi, ainsi que notre enfant. Néanmoins, j'ai ma part de responsabilité également. Mais c'est fini, c'est derrière nous maintenant. Je suis venu te chercher, je serais allé en enfer s'il l'avait fallu, alors je t'interdis d'oser croire ce genre de chose. Et je t'interdis de penser une seule seconde que je pourrais ne pas assumer mon rôle. Il n'y a rien que je désire davantage que de vivre avec la femme que j'aime et nos enfants.

Il passa la main sur son ventre et ouvrit les yeux un peu plus grands en sentant l'étrange présence en elle. Cornélia soupira de soulagement et s'efforça d'arrêter de pleurer comme une fontaine. Puis elle objecta :

— Mais tu disais que...

— Ensemble, l'interrompit-il à nouveau, fronçant les sourcils d'émotions.

Il l'embrassa avec passion, la pressant contre lui plus puissamment que jamais. Puis, il se détacha d'elle comme à regret et balaya les lieux du regard, comme s'il sortait tout juste d'un rêve... ou plutôt d'un cauchemar :

— Bien, si tu es suffisamment remise, je propose que nous quittions cette étrange caverne pour ne plus jamais y remettre les pieds, qu'en dis-tu ?

— Avec plaisir, accepta-t-elle en fermant les paupières pour ne plus voir le sang et les cendres répandus un peu partout.

Cornélia s'accrocha au cou d'Henri et se concentra sur son parfum délicieux, tellement rassurant.

Il lui avait tant manqué... Si elle se sentait bien évidemment encore coupable de l'avoir autant blessé, elle ne regrettait rien en fin de compte. Beaucoup de leurs amis avaient péri, mais ils savaient tous à quoi s'attendre et cela n'avait pas été en vain. Tous ensemble, grâce à leurs efforts conjugués, ils avaient fini par vaincre le roi sombre.

Son mal ne se propagerait plus en ce monde et l'espèce connaîtrait un renouveau comme jamais auparavant, débarrassés pour de bon des mystérieux démons qui, jadis, il y avait des millénaires de cela, s'étaient réfugiés en ces lieux.

Épilogue

Cornélia posa la main sur son ventre et sentit immédiatement remuer la nouvelle petite présence en elle, comme en réponse. Elle ignorait ce que ressentaient les femmes humaines lorsqu'elles étaient enceintes, mais elle percevait son enfant croître en elle avec une telle acuité, devinant sa posture, son état d'éveil, jusqu'à parfois même capter quelques émotions... Cela lui faisait toujours un effet très étrange.

Elle avisa le ciel bleu, sans nuages, dans lequel le soleil entamait son ascension. L'été touchait à sa fin, mais il avait été radieux, et ils avaient amplement pu profiter des jardins de Rougemont cette année.

Le voisinage n'était pas des plus sympathiques avec eux, mais Henri et Cornélia n'en avaient cure. Ils s'étaient toujours plu dans ce château, aussi avaient-ils décidé de s'y réinstaller, une fois les travaux de restauration entièrement terminés.

— Allez, Séraphine, nous allons rentrer maintenant, prévint Cornélia en attrapant la petite main de sa fille.

Celle-ci s'évertuait à exercer ses pouvoirs sur un rosier, pendant que sa mère les taillait et les arrosait consciencieusement.

— J'ai réussi, Maman, regarde, là, c'est moi qui l'ai fait pousser ! s'exclama Séraphine en désignant de l'index un bouton de rose, ses beaux yeux bleu pâle emplis de fierté.

Cornélia plissa les paupières, incrédule. Pourtant, sa fille disait vrai, la fleur n'était pas là lorsqu'elles étaient descendues au jardin ce matin...

Séraphine avait tout juste six ans et, comme sa sœur jumelle, Bertille, elle était très précoce, tant sur le plan de l'agilité physique que sur celui de la vivacité intellectuelle. Et l'une comme l'autre commençaient à développer des capacités inattendues...

Les deux petites filles se ressemblaient énormément, possédaient le teint pâle de leurs parents, les iris gris-bleu de leur père ainsi que le front affirmé de leur mère. Mais quand les cheveux de Séraphine étaient d'un brun chaud, aux reflets roux, ceux de Séraphine étaient d'un blond presque blanc.

— Bravo, la félicita Cornélia, aussi fière qu'étonnée. Il faut absolument qu'on montre ça à ton père.

Séraphine hocha la tête et s'élança en direction des arbres, à l'ombre desquels Henri avait installé son chevalet, ainsi qu'un autre, plus petit, adapté à Bertille. Cornélia les rejoignit d'un pas tranquille, ménageant son allure, plus par précaution qu'autre chose.

Quand elle arriva à leur hauteur, Henri délaissa ses pinceaux pour la prendre dans ses bras et l'embrasser tendrement.

— Beurk ! se plaignirent en chœur les deux sœurs.

— C'est dégoûtant, ajouta Bertille en retournant à sa toile, ajoutant une dernière touche de peinture noire au portrait de leur bas-rouge, Perséphone – laquelle était couchée dans une position très digne, et assez peu naturelle, un peu plus loin dans l'herbe.

— Henri, enfin, je te prierai de laisser la chienne tranquille, demanda Cornélia d'un ton réprobateur, tout en se détachant de son étreinte.

Mais ce dernier leva les mains, dans un geste innocent.

— Je ne suis pas responsable, protesta-t-il.

Cornélia fronça les sourcils, suspicieuse. L'éducation de deux filles semi-vampires n'était déjà pas de tout repos, mais cela n'allait pas s'arranger si elles se mettaient à user de leurs pouvoirs pour tout et n'importe quoi.

— Et tu la laisses faire ?! s’offusqua Cornélia, à l’intention de son époux.

Henri haussa les épaules, à court d’arguments, l’air vaguement coupable. Puis il s’adressa à Bertille, qui feignait de les ignorer, concentrée sur son tableau – dont la qualité rivalisait déjà presque avec ceux de grands maîtres :

— Ma chérie, veux-tu bien rompre l’envoûtement auquel tu soumets Perséphone, s’il te plaît ?

Ainsi que Cornélia l’avait espéré, Henri était un père aimant et attentionné, vraiment adorable avec leurs deux filles – quoique peut-être un peu trop... Dès la naissance des jumelles, il avait cessé de s’angoisser à ce sujet. L’évidence s’était imposée d’elle-même, il les aimait bien trop pour jamais leur causer le moindre tort. En revanche, il ne savait rien leur refuser, leur laissait tout passer et, le comble, manquait foncièrement d’autorité, autant avec l’une qu’avec l’autre...

— Mais je ne fais rien du tout, Papa, assura Bertille.

Cornélia fit claquer sa langue et prit une expression sévère. Aussitôt, la chienne bondit et s’ébroua, comme si elle avait été enfermée trop longtemps et qu’elle ait besoin de se dégourdir les pattes de toute urgence.

Bertille se retourna alors vers sa mère et, les mains dans le dos, balbutia d’une voix aiguë, contrite :

— Je suis désolée, je voulais seulement qu’elle se tienne tranquille pendant que je peignais.

Cornélia hocha la tête, puis elle prit les filles par les épaules et les fit pivoter en direction du château :

— C’est l’heure de rentrer, le soleil va devenir trop mauvais. Allez-y, Papa et moi vous rejoignons dans quelques minutes.

— On fait la course ? lança Séraphine à sa sœur.

Et elles partirent ensemble à toute allure vers le perron, à une vitesse qu’aucun humain, même adulte, n’atteindrait jamais.

Cornélia regarda la toile sur laquelle travaillait Henri et soupira de ravissement devant le portrait de leur jolie petite famille atypique. Elle était heureuse qu'il se soit enfin décidé à peindre autre chose que des tableaux où elle seule figurait.

— Tu l'as perçu, toi aussi ? s'enquit Henri en fronçant les sourcils, un peu inquiet.

— Oui, il tient à ne pas nous surprendre, je pense. Sans ça, il serait arrivé directement au château, plutôt que de prendre le temps de gravir le chemin à pied.

Après toutes ces années, Maxime venait enfin leur rendre visite...

Ce dernier aurait pu, comme les autres survivants, revenir sur l'île, où tous étaient restés quelques semaines, avant de reprendre une vie normale – du moins autant qu'il était possible pour un vampire. Mais il avait décidé de n'en rien faire.

Maxime n'avait pu prendre part à la bataille qui avait eu lieu dans le repaire du roi sombre. Séraphin, ainsi que Cornélia lui en avait donné l'ordre, lui avait bien fait boire le sang nécessaire à sa survie, mais il était ensuite parti sans rien expliquer du conflit qui couvait, trop pressé probablement pour agir autrement.

Quand tout avait été fini, Henri avait senti sa présence, devinant ainsi qu'il était toujours en vie. Il avait perçu les déplacements de sa progéniture à travers le monde, mais n'avait osé aller à sa rencontre.

Horacio, qui vivait désormais à Reddening House, dirigeant la cour des quelques vampires acceptant de suivre les nouvelles règles édictées par Henri et Cornélia, lui avait bien proposé de le rejoindre. Mais Maxime avait refusé, préférant vivre seul.

Peu de vampires avaient survécu à la destruction d'Avoriel. Beaucoup avaient péri durant les combats, comme Séraphin, Bertille ou encore Lucia, Nesrine et bien d'autres... Les partisans du monarque, ainsi que tous ceux qui n'avaient pu bénéficier du sang de Cornélia, avaient fini en cendres en même temps que le roi sombre. Et certains, à l'instar de Ryù,

avaient volontairement choisi cette destinée en s'abstenant de boire l'indispensable élixir que Séraphin avait secrètement gardé en bouteille.

Aussi leur nombre aujourd'hui était-il très limité...

Une silhouette familière apparut près du grand portail noir. Cornélia et Henri esquissèrent un geste d'invitation et, en un éclair, Maxime fut devant eux.

Il n'avait pas changé, son apparence était exactement celle de celui qu'il était quand Cornélia avait insisté pour qu'il la laisse, tandis qu'elle s'apprêtait à appeler Avoriel pour ensuite l'accompagner dans son repaire souterrain.

Maxime les salua d'un signe de tête, un peu mal à l'aise.

— Je regrette d'avoir mis autant de temps, commença-t-il. Mais j'en avais besoin. J'ai eu bien du mal à concevoir que vous alliez avoir un enfant ensemble...

Henri acquiesça d'un signe de tête, montrant qu'il comprenait, puis proposa :

— Est-ce que tu souhaites les voir ? Bertille et Séraphine seront très heureuses de te rencontrer.

Maxime sourit en entendant les prénoms des deux petites filles :

— Évidemment. Mais d'abord, j'aimerais vous présenter quelqu'un. Elle est restée dans la voiture, en bas. Je tenais à vous parler avant. C'est une... une humaine.

Cornélia battit des paupières, puis ne put se retenir de s'exclamer :

— Tu es amoureux d'une jeune femme ?! Mais c'est formidable ! Comment s'appelle-t-elle ?

— Sarah, répondit Maxime, ses lèvres se retroussant tandis qu'il devait songer à l'intéressée. Et nous sommes très heureux ensemble.

— Mais tu es venu nous demander un service, n'est-ce pas ? présagea Henri, d'un ton moins enjoué. Est-ce que tu sais tout ce que cela implique ?

Maxime eut l'air un peu surpris que ses intentions soient si rapidement découvertes. Puis il concéda :

— Je traverserai n'importe quoi avec elle. Elle souhaite devenir comme moi, possède la force vitale requise, et je voudrais vous demander de m'offrir cela, de... la transformer pour moi. Nous nous plierons à vos règles, bien entendu. Le sang quotidien en bouteille, une seule vie cueillie par an, uniquement parmi celles de criminels, de personnes sur le point de mourir ou souhaitant mourir.

— Dans ce cas, nous ne pouvons pas refuser, répondit Cornélia, malgré le regard peu enthousiaste d'Henri.

Lequel s'empressa alors de poser ses conditions :

— Vous devez vivre à Reddening House, au moins les premières années. Le temps qu'Horacio et toi vous vous chargiez de faire son éducation.

— Oui, cela va de soi, consentit Maxime, avant de prendre la main de Cornélia dans la sienne, puis de poser l'autre sur l'épaule de son géniteur : Je l'aime plus que ma vie. Je crains à chaque instant de la perdre. Elle est si... mortelle... Je ne saurai jamais assez vous remercier...

Henri baissa le menton et sourit à son tour :

— Et si tu nous présentais l'heureuse élue, pour commencer ?